3 1761 08248469 2

PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

ECONOMIC HISTORY

D'Alger au Congo

par le Tchad

31(6)

Les documents d'ordre purement scientifique recueillis au cours de la mission saharienne : recherches géologiques, botaniques, météorologiques, etc., observations astronomiques, feront l'objet d'une publication ultérieure qui sera accompagnée d'un atlas complet des cartes de l'itinéraire de la mission.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 81-1901.

V. Faureau

MISSION SAHARIENNE

FOUREAU-LAMY

D'Alger au Congo

par le Tchad

par

F. FOUREAU

LAURÉAT DE L'INSTITUT

AVEC 170 FIGURES

REPRODUITES DIRECTEMENT D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DE L'AUTEUR

ET UNE CARTE DE LA RÉGION EXPLORÉE

PARIS

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1902

SEEN BY
PRESERVATION
SERVICES
JAN 17 1992
DATE.....

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.

DT
351
F77

PRÉFACE

En 1883, deux ans à peine après le massacre de la mission Flatters au puits de Tadjenout, un colon algérien s'offrait au Gouvernement pour courir l'aventure à son tour. Son but était de relier l'Algérie au Soudan et au Niger, en relevant au travers du Sahara les routes qui les unissent. Avec une hardiesse sans précédent, il se proposait d'aller d'abord du Nord au Sud, de la frontière algérienne au coude du Niger; puis de l'Est à l'Ouest, de l'Aïr à Tombouctou; puis du Sud au Nord, de Tombouctou à In-Salah; enfin de l'Ouest à l'Est, du Touat à son point de départ, périple complet de cette mer de sable et de rochers, qu'aucun Européen n'avait encore complètement reconnue.

L'entreprise était difficile et périlleuse. Il s'agissait de milliers de kilomètres à parcourir en pays déserts, presque tous inconnus, parmi des populations belliqueuses, hostiles et redoutées. Mais elle était grande aussi. Au bout, ce pouvait être le prestige de la France établi de façon solide dans des régions nominalement

françaises, mais que jusqu'alors aucun Français n'avait pu traverser; les morceaux séparés de la France africaine, Algérie, Sénégal, Soudan, Congo, réunis en un empire unique; enfin d'amples contributions à la science. Il y avait donc un intérêt national, un intérêt économique, un intérêt scientifique à ce qu'elle fût tentée. L'homme qui se présentait pour la tenter était Fernand Foureau. Elle ne lui paraissait pas invraisemblable. Il se sentait sûr d'aller au bout, même au delà. « Si vous me faites l'honneur de me confier le pavillon de la France, écrivait-il au Ministre de l'Instruction publique avec une tranquille audace, je le porterai aussi loin que vous le désirerez. »

Nul autant que lui, déclarait alors à la Commission des missions le célèbre voyageur africain Duveyrier, n'était qualifié pour une telle œuvre. Établi depuis une dizaine d'années déjà au sud de l'Algérie, aux premières marches du désert, dont il avait fécondé toute une bande en faisant jaillir du sol les nappes artésiennes, il connaissait le pays; il en connaissait les habitants et était connu d'eux; il savait leur langue, leurs mœurs et leur esprit; il s'était habitué à vivre de leur vie; il leur imposait par une endurance physique et une énergie morale à toute épreuve, par un ascendant fait de force et de loyauté, de fermeté et de douceur, de décision et de calme, et aussi par une réputation légendaire qui l'annonçait dans le désert comme un être bienfaisant, dispensateur des eaux.

Malgré ces garanties, l'entreprise parut alors trop périlleuse. Le massacre de Flatters était trop récent, le Sahara trop troublé. Faire partir cet homme pour un but si loin-

tain, c'était à peu près certainement l'envoyer à la mort, à une mort sans profit. Mais pour utiliser sa bonne volonté, on lui confia, à plusieurs reprises, des missions plus limitées.

De 1884 à 1896, Foureau fit ainsi neuf voyages, dans lesquels il parcourut 21 000 kilomètres, dont plus de 9 000 en pays nouveaux. Pour lui, c'étaient des travaux de reconnaissance et d'approche, des préparations au grand dessein qu'il nourrissait toujours. De ces missions, il rapporta cette conviction que, pour aboutir, il fallait une force militaire capable d'inspirer terreur aux Touareg, réunis, et au besoin de les tailler en pièces.

Revenu à Paris vers 1897, il se mit en quête de concours. Justement, vers cette époque, la Société de Géographie de Paris avait reçu de M. Renoust des Orgeries un legs de 250 000 francs pour « favoriser les missions qui, à « l'intérieur de l'Afrique, peuvent contribuer à faire un « tout homogène de nos possessions actuelles de l'Algérie, « du Soudan et du Congo ». La Société, qui connaissait Foureau et ses desseins, lui attribua le legs. Il lui fallait 250 000 francs encore; il les obtint du Ministère de l'Instruction publique, du Ministère des Finances sur les produits du legs Giffard, et de divers amis personnels.

Justement encore, il y avait à ce moment à Paris, dans la Maison militaire du Président de la République, un admirable officier de l'armée d'Afrique, le commandant Lamy, qui, lui aussi, dans sa solitude d'El-Goléa, dans divers voyages au Congo, au Transvaal et au Cap, avait rêvé de relier la France africaine du Nord à la France africaine du Centre. Lui aussi, avait le corps de fer et

l'âme inébranlable nécessaires dans ces sortes d'entreprises, et, joints à ces énergies, une bravoure souriante, une science militaire déjà profonde, une habileté d'administrateur déjà éprouvée, un enthousiasme contenu par le sens toujours présent des responsabilités du commandement, un héroïsme naturel et simple, un patriotisme ardent et discret, un souci constant du devoir, un dévouement toujours prêt au sacrifice. C'était le capitaine idéal pour l'expédition qui se préparait.

Foureau et le commandant Lamy ne se connaissaient pas. Un ami commun, au courant de leurs vues, les rapprocha. La conjonction des deux hommes indispensables à l'entreprise était faite.

Le Ministère de l'Instruction publique leur donna pour mission de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara. Le Ministère de la Guerre autorisa le commandant à recruter une escorte dans son régiment de tirailleurs algériens. Au mois de septembre 1898, la mission, entièrement organisée, se concentrait à Sedrata, à quelques kilomètres d'Ouargla. Elle en partait au mois d'octobre.

L'histoire de la mission saharienne qu'on va lire, notée au jour le jour par son chef, se divise en deux périodes. La première d'Ouargla à Zinder — octobre 1898 à novembre 1899. C'est la traversée du Sahara et l'exploration de l'Aïr. La seconde, de Zinder au Congo — décembre 1899 à juillet 1900. C'est la reconnaissance de la région du Tchad et les combats contre Rabah.

Au moment où cette mission se préparait à Paris, au Ministère de l'Instruction publique il s'en préparait deux autres au Ministère des Colonies, l'une, la mission Voulet-

Chanoine, qui devait aller du Niger au Tchad et au Kanem; l'autre, la mission Gentil, qui devait remonter du Congo au Tchad par le Chari. Sans en faire un article absolu de leurs programmes, ces trois missions qui allaient marcher de trois points différents de l'horizon vers le Tchad, s'étaient entendues pour s'y réunir, s'il était possible, et y souder ensemble l'Algérie, le Soudan et le Congo.

En partant, Foureau n'emportait aucune instruction sur son itinéraire de retour. Le Gouvernement se réservait, selon ce que seraient les circonstances et l'état des régions, de lui prescrire alors sa voie de retour ou de le laisser libre de la choisir. A Zinder, où s'étaient concentrés quelques mois auparavant les restes de la mission Voulet-Chanoine, et d'où le capitaine Joalland était parti depuis quelques semaines, vers la région du Tchad avec le lieutenant Meynier, Foureau trouva une dépêche du Gouvernement qui lui donnait toute liberté de manœuvre. S'il se décidait à revenir par le Tchad et le Congo, le commandant Lamy, avec l'escorte, tout en protégeant son retour, passait au service du Ministre des Colonies, et devait réunir à sa troupe les troupes qui opéraient contre Rabah, dans les régions du Kanem et du Chari. Foureau n'hésita pas un instant. Malgré tant de fatigues et de privations, il reviendrait par le Tchad et le Congo, et ainsi s'achèverait son grand dessein.

On sait ce qui suivit : la marche rapide, presque en droite ligne, du reste de la mission Voulet-Chanoine, devenue la mission Joalland-Meynier, de Zinder au nord du Tchad; quelques semaines plus tard, la marche de la

Mission Saharienne de Zinder à Kouka, et par les rives septentrionale et orientale du Tchad; la jonction des deux missions aux environs de Goulféi; la prise de Koussri par le commandant Lamy; la marche du sud au nord de la mission du Chari avec le commissaire Gentil; enfin, le jour même de l'arrivée de ce dernier à Koussri, l'ordre donné par lui d'attaquer dès le lendemain le camp fortifié de Rabah; ce camp enlevé d'assaut par les trois missions sous les ordres du commandant Lamy; Rabah défait et tué; mais ce succès payé d'un prix démesuré par la mort du commandant.

Chose à noter : ces trois missions qui, venues de points si différents, s'étaient ainsi réunies au centre de l'Afrique comme en un point donné et à un jour donné, avaient éprouvé, chacune dans sa marche, un retard de près d'une année. La mission Foureau-Lamy, affamée, anémiée, dénuée de tout, sauf de ses armes et de ses munitions, avait été retenue de longs mois dans l'Aïr. La mission Voulet-Chanoine avait fait de ses armes l'horrible usage que l'on sait. Pour qu'elle pût reprendre sa marche avec de nouveaux chefs, il avait fallu l'épurer et en réorganiser les restes. L'avant-garde de la mission Gentil avait été écrasée par Rabah, et malgré le succès du capitaine Robillot à Kouno, il avait été sage de revenir vers le sud en attendant des renforts. Ces événements, absolument indépendants les uns des autres, furent le salut commun. Arrivée au Tchad isolément, chacune des trois missions n'eût pas été de force à résister à l'armée nombreuse et aguerrie de Rabah. Réunies, elles la taillèrent en pièces.

Ainsi se terminait, après vingt mois de fatigues, de périls, de misères indicibles, la Mission Saharienne.

Elle n'avait pas seulement exécuté son programme propre,avec une énergie, une patience, une discipline au-dessus de l'éloge. Elle s'était trouvée conduite par les circonstances à prendre une part décisive dans l'occupation de la région du Tchad, ajoutant ainsi une œuvre de conquête à son œuvre d'exploration.

Tous ceux qui la composaient, chef et membres civils, commandant militaire, officiers et soldats, ont bien mérité de la France.

Louis Liard.

PROLOGUE

Le voyage qui va être raconté ci-dessous est loin d'être le premier que j'exécutais en Afrique. Pendant une période de près de vingt années j'avais fait, avant 1898, neuf voyages d'exploration, tant dans le Sahara algérien que dans le Sahara touareg. Mon but, dès le premier instant, avait été de traverser le Sahara et de gagner le Soudan en commençant l'attaque du continent par le nord.

Mes différents voyages avaient toujours eu lieu uniquement avec l'aide d'escortes composées de Chambba de Ouargla dont le nombre avait varié entre dix et quarante-cinq indigènes. J'avais pu, à plusieurs reprises, entrer en contact avec les Touareg Azdjer, séjourner au milieu de leurs campements avec plus ou moins de difficultés et de risques, mais jamais je n'étais arrivé à obtenir d'eux de me faire traverser leur pays et de me conduire jusqu'au Soudan. Ils s'étaient contentés de me remettre sans cesse à l'année suivante, sous des prétextes plus ou moins fondés; de m'extraire de nombreux cadeaux, et, chaque fois, j'avais été soumis à la dure obligation de rentrer en Algérie sans avoir pu mettre à exécution mes projets. Je comprenais bien, après ces multiples tentatives, qu'il était nécessaire pour réussir, de me présenter aux Touareg avec une escorte suffisamment forte et homogène; qu'il fallait leur prouver que je possédais les moyens de me faire respecter, et que j'étais indépendant, du fait de

mon escorte même. Je savais donc que, dans de telles conditions, je passerais librement et sans même avoir besoin d'employer effectivement les forces à ma disposition.

Mais pour organiser une telle mission, soutenue par une escorte importante, il était indispensable non seulement de disposer de sommes considérables, mais aussi d'obtenir l'appui effectif de divers départements ministériels et l'agrément du gouvernement lui-même.

Jusqu'à ce jour, et dans mes voyages antérieurs, je n'avais — indépendamment de mes ressources personnelles — disposé que de crédits modestes, mis à ma disposition par le ministère de l'Instruction publique, par le gouvernement de l'Algérie et aussi par l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui, par deux fois, avait, avec la plus grande bienveillance, consacré à mes missions les annuités provenant de la fondation Garnier. J'avais donc été jusque-là fort encouragé dans mes travaux, mais cependant dans des limites financières qui ne me permettaient pas d'essayer d'organiser la mission à forte escorte que je rêvais pour faire triompher mon programme.

La question en était là lorsque, pour la seconde fois, en 1898, je demandai au président de la Société de Géographie, qui était alors M. Milne-Edwards, d'attribuer à la mission que je préparais le montant intégral d'un legs qu'elle avait reçu quelque temps auparavant de M. Renoust des Orgeries, inspecteur général des ponts et chaussées. Les conditions dans lesquelles ce legs avait été fait concordaient entièrement avec mon programme : « J'institue la Société de Géographie ma légataire universelle pour qu'elle recueille le surplus de ma succession *avec mandat de l'employer, à l'exclusion de toute autre affectation*, à favoriser l'organisation et à récompenser les résultats des missions d'exploration, ayant, comme objectif, sous la préalable autorisation du gouvernement, de placer pacifiquement sous la protection ou l'influence de la France, les contrées encore indépendantes, qui, à l'intérieur de

l'Afrique, peuvent contribuer à faire un tout homogène avec nos possessions actuelles de l'Algérie, du Sénégal et du Congo. »

Après des vicissitudes nombreuses, et qu'il serait trop long de rapporter ici; après des difficultés qui se rapportaient surtout au côté légal du legs, la Société de Géographie voulut bien me donner satisfaction, et, de concert avec la Commission spéciale du legs, décida que 250 000 francs me seraient versés au profit de ma mission saharienne future.

Entre temps, M. A. Le Châtelier, l'un des exécuteurs testamentaires de M. des Orgeries, que j'avais le plaisir de compter depuis longtemps au nombre de mes amis, et qui s'occupait très activement de l'organisation de la mission, me fit faire connaissance avec un de ses amis, le commandant Lamy, alors officier d'ordonnance du Président de la République, qui poursuivait, lui aussi, les mêmes projets de pénétration saharienne. Nous décidâmes de joindre nos efforts et il fut convenu que Lamy serait le chef adjoint de la mission. C'est dans ces conditions que, par arrêté du ministère de l'Instruction publique en date du 5 mars 1898, et signé A. Rambaud, nous fûmes chargés d'une mission « à l'effet de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara entre l'Algérie et le Soudan[1]... »

1. Voici quels étaient les termes de ma lettre de service :

« Paris, le 18 août 1898.

« *A Monsieur F. Foureau.*

« Monsieur,

« Par un arrêté en date du 5 mars dernier, mon prédécesseur vous a chargé, ainsi que le commandant Lamy, d'une mission à l'effet de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara entre l'Algérie et le Soudan.

« L'unité de direction étant indispensable au succès de votre entreprise, le Conseil des Ministres a, sur ma proposition, décidé que tous pouvoirs et toute autorité vous étaient donnés, pour l'accomplissement de votre mission, sur le personnel civil et militaire qui vous accompagne.

« La présente lettre de service vous constituera à l'égard de vos collaborateurs le titre nécessaire à la direction de l'expédition. J'ai d'ailleurs demandé à mes collègues de la Guerre, de la Marine et des Colonies d'aviser de la présente décision les officiers et fonctionnaires dépendant de leur administration.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« *Le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,*

« Signé : Léon Bourgeois. »

La Commission des Voyages et Missions scientifiques du ministère de l'Instruction publique, dont au préalable on avait pris l'avis, avait, dans sa séance du 23 février 1898, adopté à l'unanimité les conclusions favorables du rapport rédigé sur sa demande par l'un de ses membres, M. G. Périn. Voici les termes de ce rapport :

La mission dont MM. Foureau et Lamy demandent à être chargés a pour but de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara en reliant l'Algérie au Soudan français par l'Aïr. La mission serait accompagnée d'une forte escorte armée : 200 hommes environ.

Une tentative pour traverser le Grand Sahara a déjà été faite autrefois, dans des conditions à peu près semblables, et a échoué tragiquement. C'est un souvenir qui surgit naturellement ici et que je me garderai d'écarter sans examen. Je sais quels ont été les résultats du massacre de la mission Flatters : le respect des Touareg pour le nom français singulièrement diminué, nos compatriotes pénétrant sur leur territoire frappés traîtreusement; toutes nos recherches scientifiques arrêtées au seuil du pays Targui. Je sais que la mission Foureau-Lamy, écrasée à son tour, consacrerait, d'une façon presque définitive, la puissance des Touareg du nord, leur prétention à nous barrer la route du Soudan. Mais, je sais aussi pourquoi a été massacrée la mission Flatters et je crois qu'il n'y a pas à craindre un sort semblable pour la mission Foureau-Lamy. Flatters, après avoir consenti à organiser sa mission dans des conditions défectueuses, la conduisit avec une rare imprudence. Une lourde responsabilité pèse sur lui, depuis le premier jour jusqu'à l'heure de la catastrophe.

Membre de la Commission supérieure du Transsaharien qui, en 1879, décida l'envoi dans le Sahara de la mission Flatters, j'ai fait partie de la Sous-Commission spécialement chargée de tracer l'itinéraire de la mission et de s'entendre avec Flatters sur les conditions de son organisation. Il avait paru à tous les membres de cette Sous-Commission que la mission, bien que pacifique, devait être armée et sérieusement protégée contre une agression possible. Flatters proposait de composer l'escorte de 200 hommes pris dans nos régiments indigènes. Cette proposition fut acceptée. La Commission plénière protesta malheureusement contre notre décision. La mission Flatters — dirent les opposants — devenait ainsi une véritable expédition militaire perdant le caractère pacifique qui convient à une mission scientifique.

Je défendis les conclusions de la Sous-Commission; j'expliquai que cette escorte serait purement défensive et que si l'on voulait que les hommes de science, membres de la mission, pussent travailler sérieusement et utilement, il fallait qu'ils se sentissent et fussent en sécurité. Le général Arnaudeau, ancien commandant d'Ouargla, qui connaissait les sentiments des Touareg à notre égard, assura que les

intentions pacifiques de la mission seraient vaines si elle n'inspirait le respect par sa force. Prophète, hélas ! il terminait par ces mots tristement ironiques : *N'est pas pacifique qui veut*; *à quoi bon se faire assassiner pacifiquement !* La majorité de la Commission était hésitante quand, redoutant l'abandon du projet, Flatters déclara qu'il renonçait aux troupes régulières et que son escorte, très restreinte, serait formée d'indigènes non militaires.

C'est ainsi que la première mission Flatters ne fut accompagnée que de 30 cavaliers à méhara et de 50 chameliers pris parmi les Chambba d'Ouargla.

L'histoire de cette première mission, aujourd'hui connue, montre que Flatters ne disposa que d'une troupe trop faible d'hommes qu'il n'avait même pas dans la main. Devant la première manifestation hostile des Touareg-Imanghassaten, il dut battre en retraite précipitamment et à la faveur de la nuit. Flatters ne profita qu'à demi de cet avertissement et ne voulut pas en faire profiter les autres. Lorsque, après cet échec, il revint devant la Commission supérieure du Transsaharien, ce fut pour se louer de l'accueil sympathique qu'il avait trouvé auprès des Touareg. Il modifia, il est vrai, un peu la composition de la seconde escorte et, à 32 Chambba et Larbaa, il adjoignit 46 volontaires tirés des régiments indigènes. Cette escorte valait mieux que la première, mais était bien loin de répondre aux exigences que Flatters avait montrées tout d'abord dans la Sous-Commission et que celle-ci avait acceptées.

Voilà comment fut organisée cette seconde mission dont on sait la fin tragique. Elle ne devait pas être mieux conduite qu'organisée. Flatters ne crut jamais — malgré des avis répétés, malgré l'issue de la première mission — aux dispositions hostiles des Touareg, ni à leur déloyauté. Très brave, trop brave, il marcha toujours confiant et toujours imprudent. Cela ressort d'une étude impartiale de l'enquête qui, à la suite du massacre de la mission, fut faite au service central des affaires indigènes, par ordre du gouvernement général de l'Algérie et publiée par les soins du capitaine Bernard, ancien membre de la première mission. Nos malheureux compatriotes sont morts au Bir El-Gharama, victimes d'un guet-apens dans lequel Flatters, moins confiant, ne serait pas tombé. La lecture des dépositions de l'enquête ne laisse malheureusement aucun doute à cet égard. Je pourrais ajouter que, personnellement, je recueillis des témoignages semblables de la bouche de Cheiks Chambba, que je rencontrai un jour campés au sud de Metlili. C'était peu d'années après la tragédie de Bir El-Gharama, en 1884, quand le souvenir de ce triste événement était encore vivace dans tout le Sahara septentrional.

Voilà la double faute qui a conduit la seconde expédition Flatters à sa perte. MM. Foureau et Lamy sauront l'éviter. Nous en avons pour garants les termes très nets de leur demande de mission, les détails précis qu'ils donnent sur son organisation, sur l'effectif de l'escorte et l'origine des hommes qui la doivent composer : 200 hommes de troupes indigènes. Nous en avons encore pour garant le passé des demandeurs : une expérience longuement acquise qui les met à l'abri de dange-

reuses illusions sur les Touareg. Ils savent ce qu'il faut penser de leur bienveillance à notre égard, de leur valeur morale, de la façon dont ils tiennent leur parole.

L'un des auteurs de la demande de mission, M. Foureau, est connu de la plupart des membres de la Commission des Missions. Voilà plus de vingt ans, car son premier voyage date de 1876, que M. Foureau explore le Sahara septentrional, et depuis 1883, le département de l'Instruction publique l'y a chargé de neuf missions successives. Dans les quatre dernières, M. Foureau a pris contact avec les Touareg; il a eu avec eux de longs pourparlers et il commence à les bien connaître. Au cours de ces dernières missions, n'ayant avec lui qu'une escorte d'une vingtaine de Chambba, il s'est trouvé deux fois dans la situation la plus critique. Il en est sorti grâce à une défiance dont il ne se départ jamais en pays Targui, grâce à sa patience et à son sang-froid, qualités aussi précieuses que le courage pour un explorateur.

M. Foureau connaît les choses du Sahara aussi bien que les hommes. Ses nombreux et remarquables rapports à M. le ministre de l'Instruction publique en font foi. En 1886, alors que M. Foureau n'avait encore ni la grande expérience ni le considérable bagage scientifique qu'il possède aujourd'hui, notre éminent et regretté collègue, Henri Duveyrier, le regardait déjà comme l'homme le plus capable de conduire heureusement une mission de l'Algérie au Soudan français et il le disait dans un rapport dont plusieurs de nos Collègues se souviennent certainement. M. Foureau avait adressé au département de l'Instruction publique une demande de mission assez semblable à celle qui nous est soumise aujourd'hui. L'examen en fut renvoyé à une Sous-Commission composée de MM. Milne-Edwards, Henri Duveyrier, Hamy, Maunoir et Georges Périn. Celle-ci conclut, à l'unanimité, à l'acceptation de la demande et chargea Henri Duveyrier du rapport. J'en extrais le passage suivant : « M. Foureau, avec sa connaissance du caractère et de la langue des Arabes sahariens, qui lui donne un grand ascendant sur eux, avec l'expérience qu'il a puisée dans trois voyages hors de nos possessions et cette sorte de seconde vue qui s'acquiert à la longue, en vivant au milieu des habitants du désert, est certainement l'homme qui remplirait avec succès le programme qu'il a tracé : la découverte et la traversée rapide du Sahara entre l'Algérie et le Sénégal... »

Malgré le vote unanime de la Sous-Commission et l'autorité si grande de son rapporteur, il ne fut pas donné suite à ce projet de mission. La pénurie de notre budget s'y opposa. Alors, comme aujourd'hui, M. Foureau demandait une subvention de 450 000 francs et il la demandait exclusivement au ministère de l'Instruction publique. Aujourd'hui, rassurez-vous, il s'adresse aussi à d'autres, et à nous il ne demande qu'une somme des plus modiques.

Le second signataire de la demande, M. Lamy, nous est moins connu, n'ayant pas encore été chargé de missions par le ministère de l'Instruction publique. Il a néanmoins des titres sérieux à notre confiance. Chef de bataillon d'Infanterie, M. Lamy a séjourné plusieurs années en

Algérie. Il est resté assez longtemps aux Affaires indigènes, dans le sud de la province d'Alger. Il a été commandant d'El-Goléa, et c'est lui qui y présida, ainsi que dans les postes au sud de ce point, à la création des tirailleurs montés à méhara. Il en prit, le premier, le commandement. Sa connaissance des indigènes, dont il parle bien la langue, son habileté à les manier, le respect et la confiance qu'il a su leur inspirer le firent désigner pour conduire à Madagascar les convoyeurs kabyles.

Je suis entré en relations avec M. le commandant Lamy; j'ai longuement causé avec lui et j'ai pu constater qu'il s'était préparé depuis longtemps à la mission qu'il sollicite aujourd'hui. Il y a huit ans déjà, il allait voir Henri Duveyrier pour lui dire ses intentions et lui demander des conseils. Depuis ce jour, il n'a pas cessé de songer à son projet et d'y travailler.

Voilà ce que sont les auteurs de la demande de mission. Voici comment ils entendent la remplir. Leur but n'est pas de traverser le Sahara à toute vitesse, de mener une sorte de raid de l'Algérie au Niger, ainsi qu'ils le pourraient avec les forces dont ils disposeront. Ils comprennent que, dans ces conditions, la mission ne rendrait pas à la science les services que nous sommes en droit de lui demander et ils ne s'adresseraient pas au ministère de l'Instruction publique. S'ils l'ont fait, si c'est même ici qu'ils se présentent tout d'abord, c'est qu'ils prétendent être avant tout des missionnaires scientifiques. Le programme de leurs recherches, sérieusement préparé, ne me semble pas présenter de lacunes. La mission a l'intention d'étudier avec le plus grand soin les questions suivantes :

1° Topographie, orographie, observations astronomiques destinées à former le canevas de la carte des régions parcourues; étude de la ligne de partage des eaux entre le versant méditerranéen et le versant atlantique sur la route directe de l'Aïr;

2° Observations magnétiques et météorologiques;

3° Études d'histoire naturelle; recherches botaniques avec constitution d'un herbier; études zoologiques et entomologiques avec recueil et préparation de peaux et d'insectes. Les régions à parcourir, du moins sur une grande partie, étant jusqu'ici vierges du passage des Européens, promettent une abondante et intéressante moisson de documents nouveaux, sur la Flore et la Faune de la région montagneuse du centre saharien, particulièrement;

4° Études géologiques et recueil d'échantillons et de fossiles. Études de stratigraphie générale dans ses grandes lignes. Indication des limites géographiques des diverses époques; limite particulièrement intéressante des terrains cristallins. Continuation des recherches commencées par M. Foureau sur les terrains carbonifères déjà signalés par lui (tant dans son rapport de 1894 que dans une communication à l'Académie des sciences), dans le Sahara central, étage dont la présence permet d'espérer la découverte future d'un bassin houiller, perspective dont l'importance est considérable;

5° Recherches archéologiques : pierres écrites et dessins rupestres,

signalés dans le Sahara central, mais non encore vus et dont les estampages ou les photographies présenteraient le plus grand intérêt. L'accomplissement de cette tâche scientifique considérable n'est pas au-dessus des forces des deux missionnaires. Vous savez quels ont été les travaux effectués par M. Foureau jusqu'à ce jour, dans ses dernières missions, qui comprennent un total de 21 117 kilomètres parcourus, dont 9 369 en pays non connu. Tous les kilomètres comptés en pays non connu et près de la moitié de ceux comptés en pays connu ont donné lieu à un levé régulier et complet à l'échelle du 1/100 000e qui représente à ce jour environ 14 600 kilomètres levés. Comme observations astronomiques, il a fourni 240 latitudes et 224 longitudes et le total des pointés d'étoiles pour ces observations est de 7 600. Il a fait 50 observations magnétiques, fourni 633 jours d'observations météorologiques et déterminé l'altitude de 606 points.

Je ne veux pas allonger ce rapport déjà bien long, en énumérant les études d'histoire naturelle, de géologie et d'archéologie faites par M. Foureau au cours de ses diverses missions. Plusieurs de nos Collègues pourraient témoigner de leur importance.

En un mot, et pour conclure, je crois que MM. Foureau et Lamy offrent, à tous les points de vue, les plus sérieuses garanties, qu'ils rempliront complètement la difficile mission qu'ils sollicitent.

Ainsi que je l'ai indiqué, tout à l'heure, ils demandent peu d'argent au ministère de l'Instruction publique. Ils comptent pour réaliser la somme de 450 000 francs qui leur est nécessaire, principalement sur la Société de Géographie, le Comité de l'Afrique française, le ministère des Colonies et le Gouvernement général de l'Algérie. Au ministère de l'Instruction publique, ils demandent surtout un titre qui soit la consécration de leur valeur scientifique. Vous ne le leur refuserez pas; vous ne voudrez pas vous désintéresser d'une mission qui n'aurait probablement pas pu être préparée avec d'aussi grandes chances de succès si son principal instigateur, M. Foureau, n'avait trouvé près de vous, depuis tant d'années, un constant et efficace appui.

J'ai donc l'honneur de proposer à la Commission d'accueillir favorablement la demande de MM. Foureau et Lamy et de l'appuyer auprès de M. le ministre de l'Instruction publique en le priant de bien vouloir lui accorder une subvention.

Signé : Georges Périn.

Il restait à grouper autour de la somme remise par la Société de Géographie le complément indispensable pour l'organisation de la mission.

Ce complément fut fourni par le ministère de l'Instruction publique, le ministère des Colonies, le ministère des Finances (legs Giffard), le Gouvernement général de l'Algérie, le Comité de l'Afrique française, les conseils généraux d'Al-

1. — C. Dorian.

2. — L. Leroy.

3. — Jacques Du Passage.

4. — N. Villatte.

gérie, enfin par M. C. Dorian, député de la Loire, qui devait être notre compagnon de voyage; et par quelques autres mécènes.

Les démarches faites auprès de M. le ministre de la Guerre — qui était alors M. Cavaignac — permirent d'obtenir de lui une escorte recrutée parmi les tirailleurs algériens en activité de service, et que Lamy choisit, en même temps que leurs cadres et leurs officiers, dans le premier régiment où lui-même avait fait presque toute sa carrière militaire.

Nous étions alors entièrement organisés et parfaitement préparés pour la traversée que nous allions tenter. L'artillerie de la mission comprenait 2 canons Hotchkiss de 42 millimètres approvisionnés à 200 coups chacun. Nous avions en outre des fusées, des pétards à la mélinite.

L'effectif troupe comportait 213 tirailleurs algériens, 50 tirailleurs sahariens et 13 spahis; tous armés du mousqueton d'artillerie modèle 1892-94 avec sabre-baïonnette.

Outre son chef, la mission comptait quatre membres civils : MM. C. Dorian, N. Villatte, L. Leroy et J. Du Passage. Outre son chef, le commandant Lamy, l'escorte comportait dix officiers : le capitaine Reibell, les lieutenants Rondenay, Métois, Verlet-Hanus, Britsch et Oudjari, le sous-lieutenant de Chambrun, les docteurs Fournial et Haller, enfin, à partir d'In-Azaoua, le lieutenant de Thézillat.

Non seulement dans l'organisation de la mission, mais aussi par la suite et pendant sa marche, nous avons eu le concours dévoué des ministres de la Guerre, des Colonies, du Gouverneur général de l'Algérie et enfin et surtout du ministre de l'Instruction publique [1] dont la mission dépendait directement. Je dois donc à ce dernier, et je n'hésite pas à

1. Trois ministres de l'Instruction publique se sont succédé depuis l'organisation de la mission jusqu'à son retour, et tous trois lui ont été absolument favorables. Ce sont : M. Rambaud, qui a signé l'arrêté de mission du 5 mars 1898; M. Bourgeois qui a continué les démarches en faveur de la mission et qui l'a mise en route; enfin M. Leygues, arrivé au pouvoir en novembre 1898, a reçu la mission saharienne à son retour en France en 1900, ayant ainsi pu suivre et favoriser sa marche presque depuis la mise en route.

l'écrire, une très grande reconnaissance pour sa foi inébranlable en notre réussite, pour sa bienveillance et sa sollicitude à l'égard de la *Mission saharienne*; il serait d'autre part souverainement injuste de ne pas comprendre dans ma gratitude pour le ministre de l'Instruction publique tous ses collaborateurs du département qui ont donné leurs soins, leur temps et leurs préoccupations pour assurer notre marche et notre succès.

Il avait été convenu, avant le départ et en cours de route, avec le Ministère des Colonies que la mission Voulet-Chanoine, partant du Soudan français, ferait, autant que possible, sa jonction avec nous aux environs de Zinder, ou dans un village du Damergou, voisin de cette ville, et que nous poursuivrions ensuite, de concert s'il y avait lieu, notre route vers le Tchad et le Kânem. L'objectif suprême prévu était enfin notre jonction définitive, au sud du Tchad, avec M. Gentil, Commissaire du Gouvernement au Chari, couronnement de l'œuvre en une réunion générale des trois missions françaises sur le bas Chari.

Voilà quel était le thème convenu, thème qui à notre grande joie s'est réalisé de point en point dans la suite.

Aujourd'hui que le mandat qui nous avait été confié est accompli dans toute son intégralité, aujourd'hui que les peines sont terminées et qu'il n'est plus question que des joies du retour, j'éprouve une sensation aiguë et pénible à la pensée que je rentre seul, que mon collaborateur, le commandant Lamy, n'est plus là près de moi pour goûter lui aussi les douceurs du triomphe. Il a péri d'une mort glorieuse après avoir accompli le programme de notre œuvre commune, et en remplissant un devoir que lui imposait son ardent patriotisme. L'Afrique a gardé comme proie sa dépouille mortelle, mais nous ne laisserons pas périr son nom; nous n'oublierons pas qu'il a subi comme nous tous, les angoisses, les périls, les duretés de chaque jour; que son souffle a animé d'un esprit de patriotisme et de devoir l'es-

corte tout entière et nous envelopperons sa mémoire d'une pensée d'ardent regret, de chaude reconnaissance et de sublime sympathie.

Les événements vont maintenant se dérouler rapidement, racontés au jour le jour; chacun de ces messieurs va trouver tout naturels les travaux, les ennuis, les corvées, les marches pénibles de nuit et de jour. Nul ne se plaindra jamais, quelles que soient les souffrances auxquelles il sera soumis; je tiens donc, avant de clore ce prologue, à dire une fois pour toutes que tous, dans la mission saharienne : officiers, sous-officiers et soldats, militaires et civils, Français et indigènes, ont fait plus que leur devoir et qu'ils ont porté avec une enviable vaillance et un admirable entrain le pavillon de la France à travers le continent africain. L'endurance, l'énergie, la patience, la discipline, étaient choses courantes et n'ont jamais fait défaut en aucun moment. L'état moral de tous, soutenu par la volonté de la réussite, était excellent; le découragement fut un sentiment inconnu à la mission qui avait toujours rêvé et voulu la victoire.

Avec de tels éléments, avec de pareils collaborateurs le succès était facile, c'est donc à eux que je le reporte aujourd'hui, dans toute la sincérité de mon cœur, et que je leur offre le témoignage de mon affectueuse et reconnaissante estime.

Durant tout le cours de son voyage, la mission saharienne a tenu à ne pas sortir de son mandat de mission essentiellement pacifique. Elle a montré partout le pavillon national sous des couleurs de générosité, de bienveillance et d'humanité. Elle n'a pas cessé de penser que la douceur et la patience sont des arguments souvent meilleurs que la force. Elle a partout déclaré que cette force, dont elle disposait, ne serait employée que contre des agressions directes, et non pas comme un moyen de conquête violente.

Ce sont de telles dispositions qui lui permettent aujourd'hui de se glorifier du rôle qu'elle a joué, rôle si conforme

2. — Commandant Reibell. 6. — Capitaine Oudjari. 8. — Capitaine Rondenay.
3. — Capitaine Métois. 1. — Commandant Lamy. 9. — Lieutenant Verlet-Hanus.
4. — Lieutenant Britsch. 10. — Lieutenant de Thézillat.
7. — Lieutenant de Chambrun.
5. — Docteur Haller. 11. — Docteur Henri Fournial.

à notre esprit national en même temps qu'aux lois de l'humanité.

Mes collaborateurs militaires ont ainsi ajouté une belle page de plus à la liste déjà si longue de leurs exploits et augmenté d'une façon considérable le territoire de la France, sans avoir jamais laissé derrière eux le souvenir d'une brutalité, l'apparence d'une cruauté, ou le regret d'une injustice. Honneur à eux!

Je n'ai aucunement la prétention de faire ici œuvre d'écrivain, loin de là. Le lecteur voudra bien se souvenir que je ne suis qu'un simple voyageur et non point un littérateur, et croire que mon seul souci, dans le récit qui va suivre, sera d'être sincère et de raconter, telles que je les ai vues et vécues, les longues journées de route, de fatigues et d'angoisses de la mission saharienne.

Dans le grand Erg. En attendant la tête du convoi.
(Dessin de G. Thériat.)

I

De Sedrata à Aïn El-Hadjadj.

Le point de concentration définitive choisi pour la mission était la petite oasis de Sedrata, située à courte distance de Ouargla et où nous avions le bénéfice de trouver de l'eau d'excellente qualité sans être soumis aux influences malsaines de la malaria qui, à cette époque de l'année, sévit à Ouargla même, à cause de l'arrosage des palmiers et des vastes surfaces de chotts qui entourent cette ville.

Nous arrivions, Lamy, les autres membres civils de la mission et moi, à Ouargla le 10 octobre 1898 et l'escorte entière nous rejoignait le 12 à Sedrata, où s'installait notre camp.

Par suite de dispositions antérieures, prises d'accord avec le gouverneur général de l'Algérie, M. Laferrière, des chameaux de réquisition avaient amené tout notre convoi de bagages, de vivres et de munitions, de Biskra à Touggourt et jusqu'à Sedrata, sous la direction de l'escorte, puis ils avaient été licenciés. Nous trouvions ici la plus grande partie des chameaux achetés pour la mission et disséminés dans les pâturages des environs de Ouargla; peu à peu arrivaient ceux de provenance plus lointaine. Les achats de la région de Ouargla avaient été opérés par M. le capitaine Pein, aidé du lieutenant Dinaux; ceux de Ghardaya nous étaient livrés par

M. le capitaine Cauvet, pendant que M. le capitaine Boulle nous amenait lui-même les animaux achetés à Géryville.

Ce n'étaient pas seulement des chameaux qui avaient été achetés pour nous dans ces diverses régions, mais aussi des bâts de portage, des cordes, des outres, etc. Il était nécessaire de reviser tous ces accessoires, de les mettre en bon état de service, et ce n'était pas un mince travail que d'ajuster sur le dos de chaque animal le bât qui lui était destiné. Pendant que des tirailleurs se livraient à cette adaptation, d'autres, sous la direction de chameliers du pays, apprenaient à assujettir les bâts sur le dos des animaux, à attacher et détacher les charges, etc., opérations qui n'étaient point familières aux tirailleurs algériens que nous allions pendant longtemps transformer en chameliers, en attendant que la nécessité en fît des âniers, des cavaliers et même des pagayeurs. On s'occupait aussi de l'opération du marquage des animaux, de la fabrication des *ogal*[1], et des colliers de différentes couleurs pour la distribution régulière des chameaux par section.

Pendant cette période aussi on égalisait et on arrimait les charges en les distribuant également entre toutes les sections. Il fallait s'occuper de mille détails qui paraissent insignifiants et qui pourtant ont leur importance en route; par exemple la répartition des diverses natures de charges, de façon à ce que chaque section eût dans son convoi un peu de chaque chose, eau, vivres, orge pour les chevaux, munitions, etc., et fût en mesure, en cas de nécessité, devenir une unité pouvant satisfaire elle-même à tous ses besoins.

La cinquième section, composée des 50 tirailleurs sahariens — indiqués dans l'énumération du prologue —, ne nous avait rejoint qu'ici, venant directement d'El-Goléa.

Le nombre des chameaux achetés n'était pas tout à fait suffisant, aussi, pour arriver au chiffre nécessaire, en achetions-

1. *Ogal*, sorte d'entrave en corde de chanvre, ou plus souvent en fibres de palmier, qui sert à lier les genoux du chameau lorsqu'il est couché et qui par conséquent lui interdit la marche.

nous chaque jour quelques-uns que nous faisait amener le capitaine Pein, chef du bureau arabe de Ouargla.

Nous avions aussi acheté des dattes, du couscouss et de la farine — en surplus des charges prévues pour le convoi — et nous nous étions entendus avec les indigènes pour les faire transporter par eux jusqu'au moment où nous en aurions terminé la consommation, étant donné que chaque jour nous ferions une brèche dans ce convoi que, comme tous ceux dont les chameaux n'appartenaient pas à la mission, nous nommions « *convois libres* ».

El-Hadj-Abdul-Hâkem-Ben-Cheikh.
Le chef de mes Chambba.

Une vingtaine de Chambba montés à méhari[1] avaient été enrôlés comme guides, éclaireurs et chasseurs; une quarantaine d'autres engagés à titre de *sokhrars*, c'est-à-dire chameliers. Ces derniers, qui avaient été répartis à raison de deux par chaque escouade de tirailleurs, avaient pour mission de diriger nos soldats dans les soins à donner aux chameaux, dans la façon de les charger et de les décharger, enfin dans la recherche des pâturages et dans les mille petits détails concernant les chameaux, détails ignorés des tribus du nord parmi lesquelles se recrutent les tirailleurs; nos chameliers étaient donc un peu, pour ainsi dire, des professeurs.

Le 16 octobre, nous fûmes rejoints par les mokkadem de la zaouia des Tidjani que m'envoyait Mohamed-El-Arroussi, le chef de cette zaouïa, auquel je les avais demandés. La secte religieuse des Tidjani étant très répandue dans le Sahara et au Soudan, ces intermédiaires du chef de l'ordre pouvaient

1. Le chef de ces cavaliers était El-Hadj-Abdul-Hâkem-Ben-Cheikh, un de mes fidèles et dévoués serviteurs du Sahara. Il a suivi la mission jusqu'au bout et est rentré en France en même temps que moi. Sa conduite a été, pendant toute la durée de la mission, au-dessus de tout éloge et ses services au-dessus de toute comparaison.

nous être très utiles; ils m'apportaient de très nombreuses lettres de recommandation — jusque pour le Soudan — de El-Arroussi. Ces mokkadem étaient : Abd-En-Nebi, Ahmed-Bey, ces deux premiers de nationalité touareg, puis Abdelkader-Ben-Haïba des Chambba Oulad-Smaïl, et enfin deux indigènes du Souf, Mohamed-Ben-Belkoum et Mohamed-Ben-Kaddour.

Quelques Oulad-Ba-Hammou ou Zoua, trouvés ici, sont renvoyés à In-Sâlah, porteurs de lettres pour des indigènes de là-bas qu'a connus Lamy pendant son temps de commandement à El-Goléa. Il les invite à venir nous rejoindre à El-Bïodh ou à Timassânine et à nous y amener des chameaux, des dattes et des moutons. Ces indigènes nous ont appris que des razzias avaient eu lieu entre les Ahaggar et les gens d'In-Sâlah, et que leurs relations étaient maintenant interrompues et l'état de guerre déclaré.

Le 22 dans l'après-midi, tous les chameaux sont présents et partagés entre les sections; les auxiliaires Chambba sont là. Notre convoi se compose d'un millier d'animaux et de la sorte nous pouvons monter tous les hommes; malheureusement la diminution rapide du nombre de nos dromadaires devait prochainement changer cette situation, et les hommes furent peu à peu démontés pour pouvoir assurer avec leurs montures le service du transport du convoi.

Quant aux chevaux, sans compter ceux des 13 spahis, nous en avons une douzaine pour les membres civils et militaires de la mission. Tout est donc prêt pour le départ, et deux sections s'ébranlent sur le soir pour aller camper à quelques kilomètres et rendre ainsi le chargement de demain matin moins lourd et moins confus.

La totalité de la mission se met en route *le 23 octobre* dès le matin. Bientôt vont s'effacer derrière nous les derniers palmiers de la dernière oasis de l'Algérie; puis le gour Krima dressera à notre droite sa haute silhouette à surface tabulaire, sentinelle immobile qui semble garder l'entrée du désert,

Derniers achats de chameaux à Sedrata. (Panneau de F. Bouchor.)

et que nous verrons longtemps encore dans la direction du nord, puis enfin, plus rien que le souvenir des terres habitées.

Le capitaine Pein et le lieutenant Dinaux nous font quelques kilomètres de conduite, leurs cavaliers indigènes nous donnent le spectacle d'une belle fantasia, enfin, après une dernière poignée de main, ces messieurs tournent bride et nous regagnons, Lamy et moi, la tête du convoi déjà campé près des gour Tarfaïa. Nous ne tarderons pas à revoir le capitaine Pein, car il a été entendu, avant notre départ d'Alger, que le gouverneur général enverrait cet officier à Timassânine avec un goum de 120 indigènes et 50 spahis sahariens. Le capitaine Pein s'installera à Timassânine, fera des reconnaissances autour de ce point et aura pour mission de nous faire parvenir des courriers et d'assurer notre contact avec l'Algérie aussi loin que faire se pourra. Sa présence avec une certaine force servira aussi à montrer aux Touareg que la mission est soutenue et gardée sur ses derrières. Les Touareg Azdjer sont avertis qu'ils doivent prévenir le capitaine Pein du moment où la mission saharienne aura heureusement dépassé les limites sud du territoire Azdjer, et lui rapporter des lettres de la mission. Jusque-là la présence de cet officier et de son goum constitue une menace et une garantie qu'ils comprendront fort bien, connaissant depuis longtemps l'audace et la valeur des Chambba qui forment ce goum. En outre, le commandant Pujat, commandant du cercle de Touggourt, s'avancera avec un goum par le gassi Touil en forant des puits en route, et viendra rejoindre le capitaine Pein, appuyant ainsi le mouvement en avant. Enfin il créera un poste à Timassânine, s'il y a lieu. Ces dispositions sont éminemment favorables à la sûreté de notre marche vers le sud, et c'est dans ce but qu'elles ont été décidées.

Le 24. — La mission va camper près des puits de Smihri, où elle a la chance de trouver d'assez bons pâturages. Nos sokhrars indigènes sont déjà très désorientés par la discipline

militaire à laquelle ils se trouvent soumis, puisqu'ils sont noyés dans les escouades. C'est là une chose à laquelle ils ne sont point habitués, leur tempérament n'est guère fait pour s'y plier, aussi je ne crois pas qu'ils veuillent longtemps continuer leur service, et, à mon avis, ils demanderont tous leur licenciement lorsque nous aurons atteint les limites de leur Sahara.

Le 25. — Nous campons au puits de Mjeïra, où nous allons séjourner aussi le lendemain afin de faire boire. Voilà déjà que commencent les fatigues inhérentes aux soins à donner à un aussi important troupeau d'animaux. Ce sera maintenant le travail de tous les jours que de revoir, de raccommoder, de remettre en état tous les bâts, tous les accessoires de charge, vrai travail de Sisyphe qui jamais ne cessera tant que nous aurons des charges à porter et des animaux pour les recevoir.

Je ne décrirai point par le menu la façon dont nous campions, cela fera l'objet d'un appendice dans lequel je passerai la plume au chef militaire qui y attachait tous ses soins de même que pour les services de garde, de marche, etc. Qu'il me suffise de dire que notre camp représentait un grand carré pourvu d'une double enceinte de bagages, réservant un vaste espace intérieur pour y coucher les chameaux la nuit. Dès que nous avons atteint la zone à gommiers, ce carré était toujours entouré d'une ceinture extérieure formée d'abatis d'arbres épineux, ce qui, dans le pays et en arabe, se nomme *zeriba*, et constitue une défense de premier ordre. C'est le commandant Lamy qui, à chaque campement, se chargeait lui-même de jalonner les quatre angles de ce carré.

Toute cette partie de la route, et jusqu'à Aïn El-Hadjadj, est suffisamment connue pour qu'il soit inutile de la décrire; je l'ai fait, au surplus, dans mes précédents ouvrages à maintes reprises. Le plateau, qui s'étend au sud de Ouargla, est surmonté dans sa partie nord de témoins d'érosion — les gour — et, dans sa partie sud, de chaînes de dunes et de pitons de sable — oghroud — qui servent d'éclaireurs à la masse de

l'Erg, région qui lui fait suite à partir des oghroud Torba jusqu'à la hamada du Tinghert. Notre marche va être dirigée de façon à éviter, autant que possible, la traversée des multiples chaînons des Slassel-Dhanoun et nous passerons dans l'ouest de l'enracinement de ces lignes de dunes.

Le 27. — Nous ne faisons qu'une assez courte étape à cause du placement des points à végétation, et le campement est établi à la hauteur des oghroud El-Mâlah, dans leur ouest. Les sokhrars Chambba ont été avertis qu'en cas d'attaque leur consigne consisterait à se rendre immédiatement au milieu du troupeau, à maintenir et à entraver les chameaux pour les empêcher de s'éparpiller et de gêner ainsi la défense. Ils sont peu satisfaits du rôle qui leur est dévolu et qu'ils considèrent avec humiliation comme une place de non-combattants ; nous avons toutes les peines du monde à leur prouver, Lamy et moi, que ce poste est au contraire un poste d'honneur et de confiance.

Nous sommes suivis par un indigène des Beni-Thour, qui est notre entrepreneur de boucherie ; il s'est engagé à fournir toute la viande nécessaire à la mission jusqu'à Timassânine. Il marche donc de conserve avec nous, poussant le troupeau de chameaux qui constitue son approvisionnement, la seule viande que nous absorberons pendant bien longtemps, et que malgré notre bonne volonté nos palais s'obstineront à trouver très inférieure à celle du bœuf ou du mouton. Chaque soir quelques fractions des *convois libres*, dont j'ai parlé plus haut, nous rejoignent et font route commune à l'avant ou à l'arrière du convoi.

Ma place de marche est presque constamment à l'avant, précédant la pointe d'avant-garde, avec Lamy, Dorian, Villatte, Leroy et quelques Chambba. Lamy s'arrête souvent pour se rendre compte de l'ordre du convoi et revient ensuite nous rejoindre. Cette position de tête est fort agréable en ce sens qu'elle nous permet quelques arrêts pendant lesquels le spectacle de la marche échelonnée de la

Un puits du Sahara algérien.

mission est parfois très pittoresque et presque toujours très imposant.

Le 28 octobre. — Le clair de lune favorise un départ très matinal. La lourdeur du convoi nous faisant un devoir d'éviter le plus possible les parties sablonneuses, nous obliquons vers la droite, laissant dans l'est tous mes itinéraires antérieurs, pour aller en définitive camper sur le bord nord du Feidj Dhamrane le plus septentrional, par le travers du ghourd Retmaïa. Ici il a plu un peu les mois passés, aussi trouvons-nous du Drinn[1] et du Neçi[2] verts et quelque peu de Had[3].

Déjà nous avons laissé derrière quelques chameaux qui ne peuvent plus suivre, d'autres ont été égarés au pâturage; et, malheureusement, nombreux sont ceux qui sont déjà blessés par leurs bâts et leurs charges. C'est encore là un souci constant que de soigner ces blessures qui peuvent à brève échéance rendre l'animal indisponible. Dans un convoi d'une

1. Drinn, *Arthratherum pungens.*
2. Neçi, *Arthratherum plumosum et A. floccosum.*
3. Had, *Cornulaca monacantha.*

cinquantaine de chameaux, conduit et soigné par des indigènes nomades, on peut espérer faire un long parcours sans avoir de blessures graves; mais il en est tout autrement lorsqu'il s'agit d'un millier de bêtes conduites, soignées et chargées par des hommes dont ce n'est pas là le métier, et dont la plupart même n'avaient jamais vu de chameaux avant d'arriver à la mission.

Le 29. — Nous faisons une marche assez rapide de 38 kilomètres sur une surface facile coupée seulement de deux chaînes de dunes qui sont franchies sans trop d'encombre, mais dans lesquelles nos chevaux fatiguent beaucoup. Comme j'ai des méhara de selle, j'ai le choix entre les deux genres de monture et je puis les laisser alternativement se reposer.

L'étape *du 30* n'est que de 30 kilomètres, elle comporte l'escalade d'une seule chaîne de dunes, la dernière des Slassel-Dhanoun. Le campement est établi sur l'emplacement même de mes anciens points de halte au pied des oghroud Torba. Comme nous avons beaucoup d'eau, et que demain nous arrivons à Aïn Taïba, on abreuve très largement tous les chevaux, et on donne aux hommes toute l'eau qu'ils désirent; il est parfaitement inutile de transporter les vaisseaux pleins à travers les dunes pour aller camper à l'eau.

Le soir, avant la nuit, nous arrive un Chambbi porteur de lettres pour la mission et d'un pli du capitaine Pein, qui se trouve actuellement au puits de Mjeïra et qui nous annonce son arrivée à Aïn Taïba pour le 3 novembre. Le courrier est un nommé Embarek-Ben-El-Haïb et, détail très amusant, cet homme n'est autre que l'un des chefs du ghezi qui m'avait attaqué à El-Bïodh le 4 mai 1895. Embarek se trouve maintenant servir ceux qu'il a combattus jadis, bizarrerie du sort! Ce Chambbi avait été ramené, en même temps que presque tous les dissidents de l'ouest, par le commandant Godron dans son raid de 1897, il a reçu comme les autres l'*aman* en bonne forme. Il vient du reste me faire de grandes protesta-

tions de dévouement, m'assurant que, même en 1895, ses intentions étaient bonnes, mais qu'il était mal entouré!

Nous allons camper *le 31* à Aïn Taïba même, après une courte mais très rude étape dans les dunes, dont nous commençons à pénétrer le massif.

La mission séjourne à Aïn Taïba quatre jours pour les besoins de pâturage, d'abreuvage et d'arrimage des charges. Pendant ce laps de temps les animaux sont menés à l'eau dès notre arrivée et avant le départ. Cette opération a été fort longue et très pénible à cause de la situation particulière des puits au fond d'un chaudron profond, à cause du très gros volume d'eau qui nous est nécessaire, et enfin à cause du faible débit de la nappe. J'avais toujours, à mes passages précédents, recueilli ici de l'eau claire et excellente, tandis qu'aujourd'hui, avec notre nombre et le puisage incessant, nous n'avons qu'un liquide affreusement trouble et noirâtre. On sait, en effet, que l'eau de la mare n'est pas buvable; il est nécessaire de creuser autour de cette mare une série de puisards situés sur ses berges au milieu des roseaux.

Deux Chambba, que j'avais envoyés précédemment à Ghdamès pour porter des lettres aux Touareg Azdjer, leur demandant des guides, me rejoignent ici et me rapportent des lettres de Ouan-Guidassen. Il paraît toujours animé de bonnes intentions et me promet les guides que je désire, mais il me prie de lui envoyer un nouveau courrier au puits d'Imoulay, pour lui fixer le jour où ces guides devront se trouver à Aïn El-Hadjadj, point de rendez-vous.

Charles Dorian sur le Teniet-El-Ghour.

Le 2 novembre. — Nous sommes rejoints par quatre Chambba arrivant d'El-

Goléa, ce sont d'anciens cavaliers de Lamy qui désirent l'accompagner.

Le grouillement d'hommes et d'animaux au fond de l'entonnoir d'Aïn Taïba, grouillement incessant, est tout à fait pittoresque vu du haut : on abreuve, on lave, on puise, on remplit les outres et les tonnelets; ces derniers, alignés les uns au bout des autres, remplissent presque tout l'espace libre. De temps en temps, un chameau imprudent glisse et tombe dans la mare; ce matin encore, on était obligé d'en retirer un de cette situation plutôt critique et une longue théorie de tirailleurs attelés sur des cordes le hissaient à grands efforts sur la pente ardue de la dune. Les grands roseaux de la mare ont bien été brûlés, il y a un mois, par le lieutenant Dinaux, qui était venu faire une tournée de nettoyage de puits en vue de notre passage, mais ces roseaux ont néanmoins repoussé de façon très vigoureuse et forment déjà à la mare un liseré de 1 m. 50 de hauteur, d'une belle couleur verte très inattendue au milieu de cette nature uniformément jaune de sable fin.

Le lieutenant Dinaux a aussi mis une équipe au travail pour terminer un puits, jadis commencé par Bou-Khachba[1], dans l'intérieur de l'Erg, et qui nous serait précieux puisqu'il se trouve à peu près sur notre route, malheureusement les travailleurs n'ont pu rencontrer l'eau et sont rentrés à Aïn Taïba le jour même où nous quittions cette source.

Le capitaine Pein arrive avec son goum, à neuf heures du matin, *le 4 novembre*, nous apportant un courrier de France qui est le bienvenu. Il campe sur l'autre bord de l'entonnoir de la source et nous remet une douzaine de chameaux achetés en surplus pour nous et quelques-uns de nos animaux égarés dans les pâturages des étapes précédentes. Le capitaine Pein ne quittera Aïn Taïba que le 6 et prendra la route de Mouilah-Maâttallah, afin de ne pas passer juste der-

1. Voir, au sujet de ce puits, mes volumes antérieurs. Hassi Bou-Khachba est situé dans le Gassi El-Méjna.

rière nous et de ne trouver ainsi que des plantes déjà broutées. La végétation qui nous entoure est du reste très médiocre et le troupeau a fort mal mangé pendant ce séjour, l'année est décidément mauvaise et il n'a pas plu précédemment.

Pendant ce séjour, nous avons eu trois jours de chihili[1] avec

Les chevaux à la corde. (Panneau de L. Mouillard.)

sable soulevé, temps généralement couvert, assez chaud, et à trois reprises quelques larges gouttes de pluie.

Le 5 novembre. — Grâce au clair de lune, toute la mission s'ébranle à quatre heures et demie du matin, elle traverse sans trop de difficulté, mais avec un allongement considérable du convoi, les différents teniet[2] des chaînes de dunes pour aller camper à 9 kilomètres au sud de la tête nord du Feidj El-Beïda. En ce point les pics majeurs des chaînes de

1. *Chihili*, vent chaud des régions du sud et qui soulève des masses considérables de sable ou de poussière; nommé vulgairement *siroco*.
2. *Teniet*, col, passage.

dunes dominent le plan des gassis ou des feidjs[1] de 180 à 200 mètres, tandis que les pics moyens ont environ 150 mètres de hauteur. Je fais l'ascension de l'un de ces pics : en bas, dans le feidj, l'atmosphère est à peu près tranquille parce que nous sommes abrités par la chaîne, mais au sommet c'est une autre affaire, il règne un vent de nord-ouest absolument furieux qui permet à peine de se tenir debout et qui fait fumer, d'une fumée blonde, les arêtes supérieures des dunes emportées en poussière par le souffle de l'ouragan. Un panorama énorme et splendide se déroule autour de l'observateur perché sur le sommet et l'ascension, si pénible soit-elle, est largement payée par cette vue qui donne une impression d'infinie profondeur et d'infinie étendue.

Nous sommes entourés d'assez belle végétation de la région des sables, Had et Drinn, et nos chameaux pourront au moins manger, bien que la nécessité de les empêcher de s'éparpiller soit tout à fait défavorable.

Le 6. — Départ plus matinal encore que le 5, aussi parcourons-nous une bonne étape de 38 kilomètres, pour aller camper dans le Gassi Er-Ghessal, sur les bords duquel nous ne trouvons que peu de végétation.

Les mokkadem des Tidjani ont chaque nuit des visions qu'ils viennent nous raconter. Toutes se résument à ceci, c'est qu'Ahmed-Tidjani, leur cheikh, leur apparaît et leur prédit les destinées les plus heureuses pour la mission. Une autre affirmation, appartenant au même ordre d'idées, est celle que me font les Chambba, questionnés au sujet des antilopes qui, habitant un pays sans eau, ne doivent point boire : ils m'assurent que « ces animaux boivent tout comme les autres, mais que ce sont les *chouatine*[2], leurs maîtres, qui habitent sous terre, qui leur donnent à boire ». Il est impossible de les sortir de cette croyance qu'ils appliquent aussi aux gazelles.

1. *Gassi*, couloir à sol dur entre des dunes; *Feidj*, trouée ou vallée, à sol de sable entre des dunes.
2. *Chouatine* (pl. de chitane), démons, lutins.

L'escadron des spahis sahariens du lieutenant de Thézillat.

Le 7 novembre. — La route se poursuit sur l'interminable gassi Er-Ghessal et nous mène camper au pied du teniet El-Begra après une marche de 43 kilomètres.

Des emplacements couverts de touffes de Neçi vert ont été traversés aujourd'hui et indiquent qu'il s'est produit en ces points, peu de temps avant notre passage, une chute de pluie. Ce fait explique les très nombreuses traces fraîches de gazelles et d'antilopes que nous avons relevées.

Le 8. — Le départ est très matinal et la marche se poursuit sur le gassi El-Adham sur la bordure est duquel on campe au milieu des touffes, malheureusement peu appétissantes, d'une végétation très clairsemée.

Nos chasseurs nous apprennent que le capitaine Pein est campé à peu de distance de nous au nord et nous voyons du reste arriver sur le soir deux sous-officiers de spahis sahariens de son escorte qui nous apportent une lettre de lui. Le capitaine nous annonce qu'il a dû abandonner la route directe de Mouilah-Mâatallah, trop difficile pour son convoi, et il demande s'il doit nous dépasser ou marcher à l'arrière. Je lui réponds de faire comme il l'entendra, en lui indiquant que nous devons nous mettre en marche demain matin à trois heures pour camper à onze heures.

Le 9. — Nous parcourons le gassi El-Adham. Bien que ce soit la cinquième fois que je foule cette route, c'est pourtant la première fois que je vois très nettement les chaînes qui bordent ce gassi. Lors de mes autres voyages, j'y avais cheminé, soit la nuit, soit par des temps de chihili soulevant du sable et ne permettant pas de voir distinctement. Une marche de 45 kilomètres nous conduit à l'entrée du teniet Chadi où s'établit le campement.

Le capitaine Pein, son goum et tout son monde nous dépassent alors et vont faire leur halte pour la nuit à 2 kilomètres plus loin que nous.

Les spahis sahariens, commandés par le lieutenant de Thézillat, et un grand nombre de goumiers, montés aussi à méhara, s'avancent en ligne de bataille sur la surface plane du gassi et font un effet magnifique; rien ne peut être plus imposant et plus décoratif que le défilé silencieux et merveilleusement ordonné, de tous ces hommes largement drapés dans leurs longs burnous et perchés sur leurs énormes montures.

De Thézillat a amené ses spahis d'El-Goléa en passant par Inifel et ghourd Oulad-Yaïch, il a rejoint le capitaine Pein à Aïn Taïba.

Le 10, — Dès quatre heures et demie du matin, nous nous engageons dans le défilé dit Teniet Chadi, que je connais de longue date comme très difficile. Nous ne tardons pas à abandonner les traces du détachement du capitaine Pein. Ses guides ont pris un passage par le nord-est beaucoup plus impraticable que mes routes habituelles que nous suivons de préférence. Cette traversée pénible amène un allongement considérable du convoi et, si la tête campe au puits d'El-Bïodh à dix heures et demie, la queue de colonne ne rejoint qu'à midi et demi.

Le travail de récurage des puits est déjà commencé par les hommes du capitaine Pein, qui abreuve ses animaux le premier, puis les convois libres occupent les puits et enfin les chameaux de notre convoi prennent la suite et leur abreuvage se continue régulièrement.

Le 11. — L'abreuvoir des chameaux se poursuit sans interruption. Un des hommes envoyés par nous à In-Sâlah de notre camp de Sedrata, nous rejoint aujourd'hui; il rapporte des lettres des Oulad-El-Hadj-Moussa et nous annonce que les quelques Oulad-Ba-Hammou, qu'il ramenait avec lui, arriveront prochainement. Il les a devancés à partir de Feras-

Oumm-El-Lil pour ne pas nous manquer. Il nous fait part des nouvelles suivantes : le premier ghezi des Oulad-Ba-Hammou contre les Ahaggar a eu une réussite complète pour les assaillants et leur a procuré de nombreuses prises; le second ghezi, au contraire, n'a donné aucun résultat, il s'est heurté à tous les Ahaggar réunis dans leurs montagnes et il a dû se retirer sans faire aucun butin. Un autre ghezi, composé d'éléments divers, où dominaient les Chambba dissidents, et commandé par le Chambbi Bou-Tayeb-Ould-Bou-Khachba, se dirigeait vers Ghdamès et Derdj, mais ayant appris notre venue ce ghezi a craint notre rencontre, et, ayant changé son programme, s'est rendu dans la région de Tihohaït, d'où, après avoir enlevé 100 à 150 chameaux, il a rejoint l'ouad Messaoura. Enfin une caravane, allant de Ghdamès à In-Sâlah et convoyée par quelques Ifoghas, a été rencontrée et entièrement pillée par ce dernier ghezi au puits de Feras-Oumm-El-Lil. Les convoyeurs ont eu la vie sauve et sont actuellement à In-Sâlah.

Les gens d'In-Sâlah craignent de s'avancer jusqu'à El-Bïodh à cause des Ahaggar auxquels, dans la razzia heureuse citée ci-dessus, ils ont enlevé de nombreux troupeaux et dont ils redoutent les représailles, puisque l'état de guerre persiste entre eux. Les Touareg Ahaggar seraient actuellement massés à Ineséménane, au delà du Tifidest et à quatre ou cinq jours au sud-ouest du Garet-Ed-Djenoun.

Dans la nuit, alerte au camp et prise d'armes générale mais le tout de courte durée; voici ce qui s'était produit : la sentinelle du petit poste, côté ouest, ayant vu dans la nuit s'avancer un certain nombre de chameaux et supposant la présence d'hommes armés, a fait, en arabe, les trois sommations d'usage qui sont restées sans réponse; il a donc fait feu et mis le camp en alerte. C'étaient purement et simplement des animaux égarés au pâturage et qui revenaient d'eux-mêmes au puits.

Le 13. — Dès le matin, départ du capitaine Pein et de tout

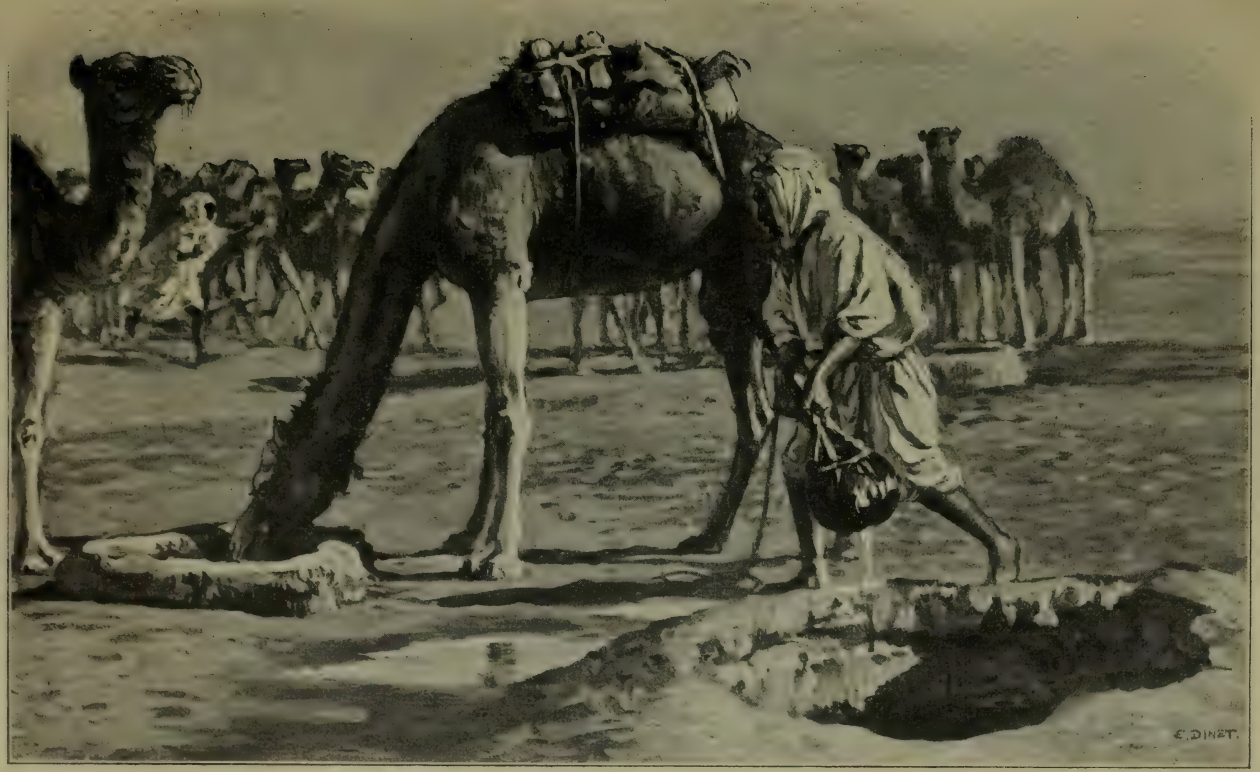
son monde pour Timassânine. Ils nous précéderont en ce point. Le capitaine va préparer une sorte de camp retranché pour le séjour qu'il doit y faire, nettoyer les puits et en forer d'autres au besoin et, enfin, mettre son campement à l'abri de toute surprise.

Le ciel est chargé de nuages et nous souhaitons tous que cet état de l'atmosphère nous amène une bonne averse. Ce serait là une merveilleuse aubaine qui nous permettrait de trouver des *ghedirs*[1]. En outre une bonne pluie nous assurerait quelque peu de végétation verte en avant de nous, et nous en avons un bien grand besoin. En effet un troupeau de plus de mille têtes, comme le nôtre, est fort difficile à nourrir. Autour du camp actuel, les touffes ont été tant et si bien rongées que déjà il ne leur reste plus que les parties ligneuses et pourtant la vallée d'El-Bïodh est assez bien pourvue en végétaux.

Il paraît que le Ahaggar entier est couvert de végétation cette année; il y serait tombé des pluies abondantes qui auraient fait couler un certain nombre de ravins. Malheureusement, nous ne pouvons pas conclure de ce fait que notre route future a bénéficié des mêmes avantages, car, dans le Sahara, le régime habituel est celui des *pluies par places*, c'est-à-dire qu'une seule région y participe, toutes celles qui l'entourent ne recevant pas une goutte d'eau. Si du reste nous avions imprudemment tiré à l'avance cette conclusion, nous eussions été bien vite désillusionnés, étant donné que nous avons effectué notre traversée du Sahara sur des terrains constamment secs et dépourvus de végétation.

J'ai expédié aujourd'hui même le Chambbi Bitour et le Targui Ahmed-Bey au puits de Imoulay près de Ghdamès; ils sont porteurs de lettres pour les chefs Azdjer qui — comme je l'ai dit plus haut — m'avaient demandé de leur fixer par un nouveau courrier la date à laquelle je les attendais à Aïn

1. *Ghedir*, mare ou trou d'eau momentané. Point où se conservent un certain temps les eaux de pluie.



La corvée d'eau. (Panneau de E. Dinet.)

El-Hadjadj. Mes deux hommes sont chargés de presser les Azdjer dans l'envoi des guides dont nous avons besoin; ils ont aussi pour mission de confirmer les termes de ma lettre et d'assurer les Azdjer de nos intentions pacifiques à l'égard de ceux qui seront pacifiques vis-à-vis de la mission.

Le 14 novembre. — On procède à la mise en route de Abd-En-Nebi et des deux autres mokkadem des Tidjani pour le Ahaggar. Abd-En-Nebi est porteur des mêmes instructions que celles données aux envoyés aux Azdjer; il doit dire aux Ahaggar que tous ceux qui seront confiants et sincères n'auront rien à redouter de notre passage, que nous désirons la paix et que nous demandons que l'on vienne nous vendre, en route, les denrées ou les animaux dont nous aurons besoin. Une lettre de moi confirme ces dires. En outre, je confie à Abd-En-Nebi une quinzaine de lettres de recommandation de Si Mohamed-El-Aroussi, le chef de la confrérie des Tidjani, adressées à ses affiliés dans la région du Ahaggar, et je le charge de les remettre à leurs destinataires, notamment à Aïtaghel-Ben-Biska, chef des Ahaggar.

Abd-En-Nebi insiste beaucoup pour que nous dirigions notre marche directement par Tihohaït et Tighammar, prétendant que l'ouad Samene supérieur est tout à fait impraticable; et pourtant c'est cette rivière que les Azdjer m'ont présentée comme le meilleur chemin. Finalement, Abd-En-Nebi me conseille de faire rechercher son frère Othman, aux environs de Timassânine où il doit être campé, et de le prendre comme guide, il connaît merveilleusement toute la région.

Toute la journée a été employée à l'abreuvage des chameaux avant le départ de demain. Nous avons été fort gênés par un ouragan de sud-ouest qui nous a recouverts de sable et à moitié aveuglés pendant toute la seconde partie de la journée.

Le 15 novembre. — Départ définitif d'El-Biodh pour ne faire qu'une courte étape qui nous est imposée par les points à

végétation. Le campement est établi dans l'ouad Tayentourt à l'endroit où nous allons abandonner la région des grandes dunes, que nous ne faisions plus du reste que côtoyer depuis la moitié de l'étape de ce jour. Le chihili d'hier reprend de plus belle après-midi et nous donne quelques rares gouttes de pluie.

Les gens d'In-Sâlah, dont la venue nous avait été annoncée par notre courrier, arrivent aujourd'hui. Le plus important d'entre eux se nomme Bouabba-Ben-Cheikh, il était déjà très connu de Lamy. Il ne nous raconte que des choses qui nous sont déjà connues, mais leur frayeur des Ahaggar est telle, qu'au lieu de venir à nous par la route directe, beaucoup plus courte, ils sont allés boire à In-Sokki et à Aouleggui, et à partir de ce point ils ont cheminé, non pas en bordure de l'erg, mais dans l'erg lui-même pour échapper à tous les regards. Ils ont apporté quelques dattes et quatre chamelles affreusement maigres dont l'achat ne nous servirait à rien. D'après eux, les Ahaggar seraient très émus de notre arrivée et là serait la cause de leur éloignement vers le sud-ouest. Je reste persuadé que les Ahaggar ne viendront pas nous attaquer, étant donné notre force ; mais qu'ils se contenteront d'essayer de voler nos chameaux au pâturage.

Le 16. — Nous sommes en marche sur la hamada du Tinghert et la mission campe au bas du chabet Tiguentarine, au pied de la falaise où nous espérions trouver un peu de Had et de Dhamrane[1] verts ; hélas ! tout est déplorablement sec et le souper du convoi sera plutôt extrêmement maigre, alors qu'il faudrait de bons repas pour le soutenir ; aujourd'hui encore quatre animaux ont dû être abandonnés.

Le 17. — Après avoir traversé le reg[2], qui constitue le lit de l'Igharghar, la mission va camper dans l'est des Gour

1. Dhamrane, *Traganum nudatum.*
2. *Reg*, sol plan, composé de graviers, ou de débris fins de roches, habituellement sans végétation.

Ikebrate, entre les petites lignes de dunes et le rebord de la hamada blanche. Là, même sécheresse, même pénurie de nourriture que la veille. Les petits ravins qui nous entourent sont assez bien pourvus de Drinn, mais de Drinn sec et de la variété du pays touareg, variété courte et piquante. Les spahis, qui en recueillent pour les chevaux, le trouvent très pénible et très difficile à récolter.

Hier soir sont arrivés au camp, d'où ils sont repartis ce matin, deux courriers expédiés de Timassânine par le capitaine Pein. Ces hommes font partie du service indigène de courriers organisés par le commandant Pujat de Touggourt : huit d'entre eux restent à Timassânine et fournissent chaque semaine deux cavaliers qui portent les courriers jusqu'à un endroit déterminé du gassi Touil; en ce point ils échangent leurs plis avec deux cavaliers venant de Bel-Haïrane, puis les deux groupes reprennent ensuite chacun la route du poste où ils séjournent; de Bel-Haïrane d'autres indigènes transmettent les dépêches à Touggourt.

Le 18 novembre. — Nous campons à Timassânine avant midi. Le capitaine nous y rejoint aussitôt, il nous avait avertis par un mot que son campement était établi à 6 kilomètres de la Zaouia, près des palmiers du Targui Abdul-Hâkem. Le commandant Lamy fait occuper, par une section et par l'artillerie, à 800 mètres du puits, une petite hauteur qui nous domine; quant au gros de la mission, son installation touche l'oasis même. Des sentinelles sont placées sur les points culminants, entre autres le piton de sable qui se dresse au-dessus des palmiers.

Je ne décrirai pas Timassânine, puisque je l'ai déjà fait dans des volumes antérieurs; je me bornerai à dire que, par sa situation, par la nature de son sol, et par la proximité d'une nappe artésienne, ce point est appelé à se transformer dans l'avenir en une oasis importante entre l'Algérie et le grand désert et en une sorte d'entrepôt des marchandises à écouler au milieu des populations touareg du nord.

Il y a de la végétation verte aux environs mêmes de la zaouia de Timassânine, mais pour trouver du Had en notable quantité il est nécessaire de s'en éloigner un peu.

L'abreuvage des animaux, commencé le 19, ne se terminera que demain matin; cette lenteur a pour cause la mauvaise situation du puits et l'énorme volume d'eau qu'exigent notre monde et nos chameaux.

Le 20. — Nous allons visiter le campement du capitaine Pein avec lequel nous déjeunons. Que l'on se figure une vaste cuvette à sol plan entourée de petites dunes éloignées de tous côtés, sauf du côté nord qui est libre et où l'on voit les quelques palmiers du Targui Abdul-Hâkem et quelques buttes argileuses recouvertes de tamarix. Au milieu de cette cuvette s'élève une éminence d'une surface d'environ un hectare, à peu près circulaire et à rebords presque à pic, dominant le sol de la cuvette de 5 à 6 mètres. C'est le sommet de cette éminence que recouvre en entier le campement du capitaine Pein, ainsi admirablement situé pour la garde et pour la défense. Des hommes, amenés dans ce but de Ouargla, s'occupent à creuser un puits au pied même de l'éminence ; il est destiné à remplacer, pour les besoins d'eau, ceux situés à 1 200 mètres dans les palmiers, qu'emploient actuellement les goumiers.

Le commandant Lamy a décidé de partir avec la moitié de l'escorte et tous les animaux pour faire pacager ces derniers à une dizaine de kilomètres dans une végétation de Had que signalent nos chasseurs. Il s'achemine donc *le 21* vers ce point, tandis que moi-même, escorté par dix de mes Chambba et par vingt-cinq spahis sahariens commandés par de Thézillat, je pars pour une excursion de quatre jours dans un but géologique. Je veux retrouver le gisement en place de certains bivalves nouveaux et de vertèbres de squalidés dont j'avais rapporté des échantillons dans un précédent voyage. Cette journée et la suivante sont employées à faire de multiples crochets sur le bord sud du Djoua, des recherches sur le

terrain et par conséquent de fréquentes haltes. La végétation de Had est très belle dès que l'on pénètre dans l'erg et le gibier pullule. Nos hommes ont tué pendant ce déplacement quatre antilopes dont la chair est venue heureusement varier notre menu habituel composé de l'insipide viande de chameau. Après avoir accompli ma tournée et trouvé les fossiles que je recherchais, nous rentrons à Timassânine *le 24 novembre.* Dans la soirée, le commandant rentre aussi au camp avec tout son monde et les chameaux.

Tous ont été fort éprouvés par l'insupportable chihili qui n'a cessé de souffler depuis quatre jours et qui, quoique modéré, n'en a pas moins soulevé sans interruption des masses aveuglantes de sable, d'autant plus gênantes que ces messieurs n'avaient emporté avec eux aucun campement et vivaient et couchaient à la belle étoile.

Toute la *journée du 25* est employée à l'abreuvage des chameaux et ce n'est qu'après minuit que ce travail sera terminé. On s'occupe des préparatifs de départ. De même je m'occupe à préparer J. Du Passage à son retour vers le nord : M. Du Passage, en sa qualité d'ancien élève du Muséum, devait être chargé de toutes les recherches d'histoire naturelle à la mission; mais le trouvant extrêmement jeune et non encore formé, je l'avais prévenu en partant que si je voyais que sa santé fût menacée avant de rompre les liens qui nous rattachaient directement à l'Algérie, je serais forcé de le laisser au capitaine Pein. Comme, en effet, j'avais constaté que, pour les raisons ci-dessus, Du Passage était très déprimé, qu'il supportait mal les fatigues du voyage; comme je ne voulais pas assumer la responsabilité de profondes altérations dans sa santé, prévoyant dans l'avenir de grandes et longues fatigues, j'étais obligé de prendre la résolution de le confier au capitaine Pein en priant celui-ci de le rapatrier dès qu'une occasion favorable et sûre se présenterait. Du Passage était profondément affligé de cette résolution, mais il finit par l'accepter, comprenant quels

étaient les mobiles auxquels j'obéissais. Les travaux dont Du Passage était chargé passèrent dès lors aux mains des docteurs Fournial et Haller.

Nous congédions sept ou huit sokhrars. Le nommé Bouabba-Ben-Cheikh d'In-Sâlah, qui nous avait rejoints après

En extrême avant-garde. (Panneau de G. Thériat.)

El-Bïodh, prend aussi congé après avoir reçu quelques cadeaux dont il se montre fort enchanté.

Dans la soirée, chacun est dans la joie parce qu'il nous est parvenu de Ouargla un volumineux courrier. Aussi une grande partie de la nuit est employée à rédiger des réponses, et sous toutes les tentes ce ne sont que grincements des plumes sur le papier.

Le 26 novembre. — Toute la mission s'ébranle vers le sud après avoir reçu les adieux de Du Passage toujours navré de l'obligation de rentrer. A peine avions-nous fait quelques kilomètres que nous voyons nous rejoindre le capitaine Pein et le lieutenant de Thézillat, qui viennent prendre congé et nous souhaiter bonne réussite. Ils nous remettent un courrier arrivé la nuit même, mais provenant de Touggourt.

Notre route se poursuit dans l'erg du sud, mais sans grandes difficultés de terrain, et nous avons la chance de

camper, dans l'ouad Ano-Ajéri, au milieu d'une magnifique végétation de Had vert qui nous promet un abondant pâturage. Malgré le peu de longueur de l'étape, nous avons néanmoins dû abandonner encore aujourd'hui quatre chameaux, et malgré tous nos efforts et toutes nos recherches de nourriture, ce sera maintenant, hélas ! le lot de chaque jour.

Dans la soirée, je réexpédie vers le nord Ben-Haïba, l'un des mokkadem des Tidjani, qui est souffrant et peu désireux de continuer. Dans la soirée et toute la nuit, un grand orage persiste dans notre nord, il nous procure, à neuf heures et demie, une averse assez copieuse mais courte.

Le 27. — Le départ a lieu à quatre heures et demie, favorisé par un reste de clair de lune, et nous pouvons aller camper au point où la tête de l'ouad Ano-Ajéri disparaît entièrement sous les sables. Nous suivons mon ancien itinéraire de mai 1897, il est plus facile pour notre gros convoi que le medjebed régulier qui passe plus à l'ouest.

Nous avons relevé sur la route des traces fraîches de troupeaux touareg et nos chasseurs Chambba avaient fait la même constatation il y a quelques jours, un peu plus à l'ouest. Il devait y avoir dans cette région quelques campements de Touareg Ifoghas. Comme la veille, nous avons dans la soirée quelques gouttes de pluie avec un ciel menaçant.

Le 28 novembre. — Nous recevons une série de petites et courtes averses, depuis quatre heures du matin jusque vers midi. La mission franchit une chaîne de dunes assez hautes et assez difficiles qui amène un allongement considérable dans le convoi ; néanmoins il y a progrès très sensible et les tirailleurs commencent à savoir manier les chameaux beaucoup mieux que les premiers jours ; les animaux qui perdent leurs charges, par suite de mauvais arrimage, sont maintenant extrêmement peu nombreux ; on constate une amélioration remarquable.

La végétation est ici parfaitement sèche, aussi ne trouvons-nous pas de gibier. Le campement est établi au milieu des dunes.

Le 29. — Le départ a lieu un peu avant le jour et la route nous mène camper au puits de Tabalbalet. On relève autour de ce puits des traces fraîches de chameaux. Des Chambba, envoyés à la découverte, nous disent, dans la soirée, que ces chameaux étaient au nombre de trente ou quarante et qu'ils sont poussés très rapidement par leurs conducteurs dans la direction du nord-ouest, probablement dans la crainte d'être pris par nous.

L'abreuvage des chameaux commence à trois heures de l'après-midi. Vers six heures du soir, les docteurs nous annoncent la mort du caporal Receveur. C'est le premier Français que nous laissons en route et, du reste, son état de santé, depuis longtemps compromis, faisait prévoir ce dénouement fatal.

Toute la journée *du 30* est uniquement réservée à l'abreuvage, la nuit avait été employée à remplir les outres et les tonneaux. La végétation est d'une sécheresse désolante et nullement réconfortante pour les animaux.

Le 1^er^ décembre. — Nous quittons Tabalbalet au jour et nous recevons des gouttes éparses de pluie jusqu'après neuf heures du matin. La marche est des plus faciles sur le reg plan de cette vallée et nous campons bientôt dans l'ouad Taïnaouine au point précis de mon ancien campement de mai 1897. Aujourd'hui encore dix chameaux sont restés en arrière; c'est là le côté le plus inquiétant du voyage, c'est le grand inconnu. Quelle sera la durée de la résistance de nos chameaux? où pouvons-nous espérer nous en procurer de nouveaux?

Le soir et dans la nuit, orage avec quelques violentes averses. Cet état de l'atmosphère ne nous permet de partir, *le 2 décembre*, qu'assez tard. Dix méhara chambba ont été envoyés en avant avec mission d'atteindre Aïn El-Hadjadj,

puis de rayonner autour de ce point, d'y relever les traces existantes et de rechercher des pâturages pour les chameaux, et des sources dans la montagne ou des ghedirs laissés par les pluies.

La route entière se poursuit sous un ciel menaçant et roulant de gros nuages; pourtant, peu après le lever du soleil, nous jouissions d'un spectacle absolument saisissant : sous une voûte entièrement sombre, une partie de la montagne à notre ouest se recouvrait d'une coloration jaune d'or très puissante et très belle. Les massifs de dunes, situés à notre est, étaient de même violemment éclairés sur leur face ouest, c'est-à-dire du côté qui eût dû se trouver dans l'ombre. Ce phénomène provenait sans doute d'un nuage élevé, fortement éclairé par le soleil et qui, servant de réflecteur, renvoyait à rebours la lumière sur les dunes. L'effet dans tous les cas était aussi étonnant qu'inattendu, sous cette calotte de nuées épaisses à travers les interstices desquelles passaient sans doute les rayons lumineux. Nous campons un peu au sud du gour Ghdamsïa, à petite distance d'Aïn El-Hadjadj. Sur le sommet du gour le plus oriental de ce groupe, chargé de tombes anciennes, on voit, gravée sur un gros rocher de grès, l'image d'une antilope, dont le dessin est copié sur place par le commandant Lamy.

J'attends maintenant avec grande impatience le retour de mes envoyés aux Azdjer et d'Abd-En-Nebi, expédié vers les Ahaggar. Les premiers, à cause des guides qu'ils doivent fournir, le second à cause des chameaux qu'il a dû demander aux Issakkamaren de nous vendre.

Hamza-Ben-Brahim de Ouargla nous avait conduit jusqu'ici des vivres sur des chameaux de location; il repart ce soir et promet de nous ramener, là où nous serons, un nouveau convoi de dattes, de farine et d'orge dans un délai maximum de trente-cinq jours. Quatre sokhrars Chambba, ayant demandé leur congédiement, repartent avec lui.

Après une nuit glaciale — le minimum étant + 0°,8 —

nous partons assez tard, *le 3 décembre*, et une courte étape de 10 kilomètres nous amène au puits d'Aïn El-Hadjadj. Ce puits, comme je l'avais constaté déjà plusieurs fois, est comblé par le sable jusqu'au ras du sol. Les Touareg ont détruit le jeune dattier que j'avais semé il y a trois ans et qui existait l'an dernier, et en outre ils ont enlevé trois ou quatre

Sculpture sur roche, antilope. (D'après un dessin du commandant Lamy.)

rangs des pierres plates qui formaient le coffrage de l'orifice du puits.

Dans l'après-midi, longue excursion à pied sur les crêtes et les sommets de la chaîne qui domine Aïn El-Hadjadj au sud, nous en rapportons une ample moisson de documents géologiques.

Le 4 décembre. — Il est procédé au curage du puits. Il ne servira aujourd'hui qu'aux besoins des hommes, aux lavages particulièrement. Un grand nombre de cavaliers à méhari et de sokhrars demandent à être libérés et à rentrer à Ouargla; ils prétextent du besoin d'être sur place pour fournir des dattes à Hamza-Ben-Brahim pour le convoi qu'il doit nous amener, mais en réalité ils veulent réintégrer leurs foyers, ils se sentent perdus au milieu de cette vie de discipline à laquelle ils sont fort loin d'être accoutumés; ils sont quelque peu dépaysés et ne se soucient pas de continuer la route. Il en est donc congédié vingt-huit,

qui repartent pour le nord en même temps que le nommé Bel-Ghdamsi, un Chambbi qui nous avait porté jusqu'ici des vivres et dont les vingt-cinq chameaux sont aujourd'hui déchargés.

Six spahis sont partis dès le matin pour rechercher dans l'erg voisin s'ils ne trouveraient pas quelques pâturages, car, hélas ! nous en sommes réduits au Drinn sec et à de rares touffes d'Azal et de Harta[1]. Ils ne rentrent que dans la soirée et absolument bredouilles.

Le 5 décembre. — L'abreuvoir commence, mais on se heurte aussitôt à des difficultés et à des lenteurs énormes à cause du très petit débit du puits, au point que dès que l'on a satisfait cinquante ou soixante animaux, il faut s'arrêter en attendant le retour de l'eau. C'est donc un incessant et fastidieux travail qui occupe sans interruption tous les hommes. On procède bien en même temps à l'abreuvoir, au moyen du petit puits du ravin au nord, mais il a aussi un insignifiant débit.

Miloud-Ben-Amara et deux autres sokhrars sont envoyés en avant pour rechercher de l'eau, des pâturages et, si faire se peut, pour ramener quelques naturels du pays susceptibles de nous servir de guides, puisque mes envoyés aux Azdjer ne paraissent toujours pas. Le commandant Lamy lui-même, avec une escorte de spahis, part dans une autre direction, mais dans le même but. Il rentre le soir sans avoir rien trouvé. Deux alternatives se présentent : ou de continuer par l'ouad Samene qui paraît très dépourvu de tout et qui, au dire d'Abd-En-Nebi et de beaucoup d'autres, est très difficile en haut; ou d'incliner vers le sud-ouest, en passant par Tihohaït, route que l'on prétend facile et assez pourvue de pâturages. En l'absence de guides sûrs il est fort imprudent de décider.

Vers midi, arrivent d'In-Sâlah une dizaine d'Oulad-Ba-

1. Azal, Harta, *Calligonum comosum* (1re et 2e forme).

Hammou, avec une douzaine de chameaux chargés de dattes qu'ils viennent nous vendre. Ils sont accompagnés par

Oulad-Ba-Hammou en visite.

Mohamed-Ben-Hamida, homme de leur tribu que nous leur avions envoyé de Sedrata. Ils sont venus directement d'El-Bïodh à Tabalbalet sans passer par Timassânine. Ils ont coupé en route les traces du capitaine Pein parti, avec 60 ou 70 méhara, dans la direction du sud-ouest de son campement pour opérer des reconnaissances.

Le 6 décembre. — Dès le matin, pour ne négliger aucune précaution, on expédie El-Hadj-Abdul-Hâkem, Mohamed-Ben-Hamida le Ba-Hammaoui et quatre ou cinq méharistes, pour aller relever les difficultés du passage de la chaîne de montagnes du côté ouest. Quatre de ces hommes continueront à marcher vers Tihohaït jusqu'à ce qu'ils rencontrent un point à belle végétation, et devront être rentrés après-demain, à moins qu'ils n'aient trouvé plus tôt. El-Hadj reviendra aussitôt après avoir relevé le pas-

sage de la chaîne. Le commandant Lamy monte à cheval pour diriger cette reconnaissance à son début. A sa rentrée, Lamy dit qu'il a constaté que la traversée était dure et difficile.

L'un des hommes partis avec Miloud revient dans la journée et apporte la nouvelle de la découverte d'une source dans l'ouad Samene, à une trentaine de kilomètres en amont. Un peu après la nuit, Miloud rentre lui-même, ramenant avec lui trois Touareg. Ces gens, qui sont des Amghad[1] des Azdjer, ont leurs tentes près de la source précitée, ils possèdent quelques chameaux et quelques chèvres et sont accompagnés de trois ou quatre chiens.

Malgré notre bon accueil et malgré les meilleures assurances de paix, ils sont fort effrayés et ne savent pas, ou ne veulent pas, parler l'arabe. Ils nous serviront toujours de guides pendant quelques jours. Nos trois Touareg se calment pourtant un peu lorsque je leur parle de Bakha et de Moussani, qu'ils connaissent et qui ont été mes guides en ce pays antérieurement. Trois chameaux appartenant à des Touareg se sont mêlés à notre troupeau; on les conserve jusqu'à ce que leurs propriétaires viennent les réclamer.

Le 7 décembre est consacré au laborieux remplissage des outres et des tonnelets; la pénurie d'eau est telle qu'elle nous force à ne mettre que quelques litres dans ces derniers. Les nuits continuent à être des plus fraîches. La caravane d'In-Sâlah reprend le chemin de son pays, toutefois nous gardons avec nous pendant quelques jours encore, Mohamed-Ben-Hamida et Abd-El-Kader, un autre des Ba-Hammaoui. Un de nos méharistes Chambba profite de ce départ pour nous demander son congé et faire route avec ces indigènes. Les caravaniers promettent de nous apporter, en cours de route, de nouvelles dattes et de nous ramener quelques-uns

1. *Amghad*, serfs.

des leurs, « des marabouts », qui connaissent, disent-ils, fort bien les routes menant du Tidikelt à l'Aïr et qui, autrefois, y convoyaient des caravanes, en une époque reculée et heureuse où il y avait encore des caravanes entre ces deux pays. Lamy est particulièrement enthousiaste de cette idée, mais pour mon compte je doute fort qu'ils nous amènent jamais ni dattes, ni guides. Cependant, la situation est plutôt gênante, car enfin ni Bitour ni Abd-En-Nebi n'apparaissent.

Lamy jalonnant le camp, et le capitaine Reibell à cheval.

La chaîne du Tinterrhaouine.

II

L'ouad Samene et le Tindesset.

Le *8 décembre.* — Nous laissons à Aïn El-Hadjadj, trois Chambba à méhari avec la consigne d'indiquer la direction que nous allons prendre, tant à des courriers venant du nord, qu'à Bitour et aux Azdjer qu'il doit amener et enfin aux méharistes envoyés dans la direction de Tihohaït et non encore rentrés.

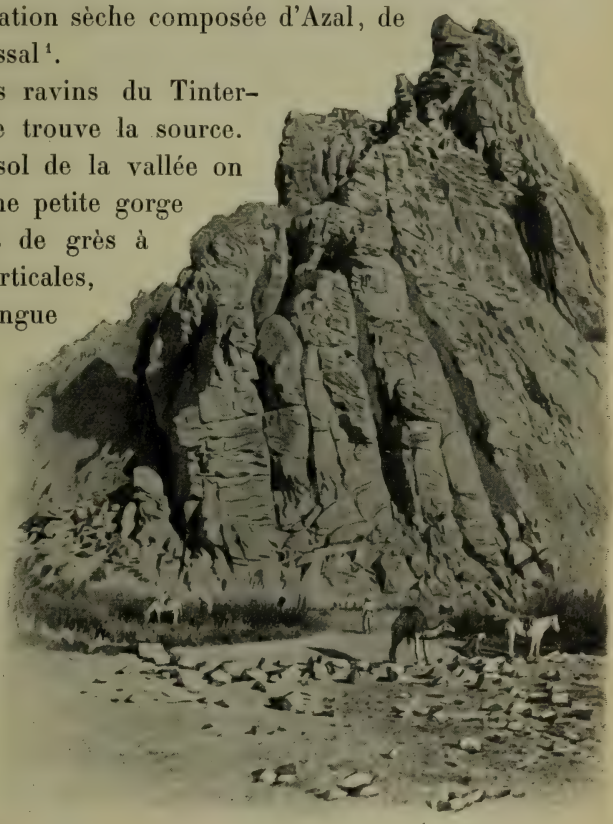
La mission se met en route vers le sud en remontant l'ouad Samene, au milieu duquel elle campe après un parcours de 21 kilomètres. Nous sommes, en ce point, à 6 kilomètres de la source de Temannate, indiquée par Miloud.

L'ouad Samene est une sorte de long couloir à sol plan et sableux ou argileux, de grande largeur, bordé de chaque côté par une haute chaîne de montagnes de grès de couleur très sombre. La chaîne de notre droite, et par conséquent rive gauche de la rivière, nous domine de plus de 400 mètres ; elle se nomme Tinterrhaouine. Les dernières pentes de cette chaîne sur le thalweg sont des plus rudes, elles sont composées d'éboulis de grès plus ou moins fin, sans cesse tra-

versés par les petits ouad correspondant aux nombreux ravins à pic et déchiquetés qui se précipitent de la montagne.

Dans le thalweg même, on trouve quelques gommiers et un peu de végétation sèche composée d'Azal, de Drinn et de Ghessal[1].

C'est dans les ravins du Tinterrhaouine que se trouve la source. En quittant le sol de la vallée on s'engage dans une petite gorge entre des pitons de grès à stratifications verticales, formant une longue ligne brisée, pour ainsi dire une espèce de rideau, qui cache le pied de la montagne. Derrière ce rideau on accède à une sorte de cirque de peu d'étendue sur lequel un espace d'environ un hectare est recouvert de joncs et de roseaux, et dont le sol est légèrement exhaussé. A l'extrémité sud de cette surface sourd un petit filet d'eau claire et excellente qui serait même assez abondante si l'on dégorgeait suffisamment la source. Le massif d'où sort cette eau est un amas de détritus végétaux ayant peu à peu surélevé le sol et où poussent vigoureusement des joncs de grande



Stratifications verticales dominant la source de Temannate.

1. Ghessal, *Halocnemum strobilaceum.*

taille, du Diss[1], des Typha angustifolia et quelques Tamarix. Dans les ravins du voisinage on constate la présence de Djedari[2], de Falezlez[3] et de quelques autres plantes. Une autre source, voisine de la première, se trouve dans un second cirque de même nature, cette dernière s'appelle Irrassidene. Quoi qu'il en soit, l'aspect général de cette chaîne de Tinterrhaouine est extrêmement grandiose et imposant; ces masses noires presque à pic dont les premiers plans se présentent en gigantesques dents de scie, forme encore accentuée par la verticalité des stratifications qui la composent, sont étrangement impressionnantes avec leur nudité, leur âpreté et leurs singulières colorations. La chaîne de bordure, du côté est, est plus uniforme et simplement abrupte, mais sans ravins profonds et sans cette structure hachée qui donne à la première ce merveilleux aspect. Ces deux chaînes présentent bien quelques sentiers et cols, que traversent les chameaux touareg, mais tout cela est réellement impraticable et on peut dire que ces montagnes élèvent deux barrières parallèles, pour ainsi dire infranchissables.

Nos trois Touareg s'apprivoisent et, non seulement le soir ils écoutent curieusement les chants de nos tirailleurs, mais encore ils y mêlent les leurs.

Le 9 décembre. — Dès le matin, El-Hadj-Abdul-Hâkem et Miloud sont envoyés à la recherche des puits où buvaient les tentes des parents de nos trois Touareg; ils ne reviennent que dans la soirée annonçant que le puits recherché est situé de l'autre côté de la chaîne et très difficilement accessible pour nous. Ils nous avisent qu'ils ont trouvé des tentes d'indigènes et que ces derniers leur ont appris la présence, dans le voisinage, de Moussani, mon ancien guide. Un Targui de ces tentes est même parti pour chercher ledit Moussani et nous l'amener.

On a rempli les outres et les tonneaux aujourd'hui à la

1. Diss, *Ampelodesmos tenax*; *Imperata cylindrica.*
2. Djedari, *Rhus oxyacanthoides.*
3. Falezlez, *Hyoscyamus Falezlez.*

source où j'ai fait une nouvelle excursion avec Lamy et Dorian. A mon retour au camp, je trouve les quatre méharistes détachés vers Tihohaït. Ils viennent de rentrer, accompagnés

Eboulis de la falaise au-dessus de la source de Temannate.

de quelques Touareg, dont précisément le nommé Moussani. Tout d'abord, à la vue des burnous blancs, Moussani se croyait en présence d'un ghezi arrivant du nord et se refusait à suivre nos Chambba; mais lorsqu'il a été bien persuadé par leur affirmation que c'était Foureau qui le faisait demander, il n'a plus hésité. Moussani et ceux campés avec lui boivent

à de grands ghedirs situés à la partie nord-est de l'erg Mastan. Il se trouverait là actuellement une belle végétation verte, heureux résultat de pluies assez récentes.

Les autochtones prétendent, comme les gens d'In-Sâlah du reste, et comme Abd-En-Nebi, qu'à deux jours de route en amont, toute végétation cesse et que la montagne est extrêmement difficile; tous voudraient nous faire obliquer à l'ouest, mais le Tinterrhaouine me paraît à peu près infranchissable pour un convoi tel que le nôtre. Il faut bien tenter quelque chose et, contre vents et marées, nous allons poursuivre notre route dans le Samene. Au dire de Moussani, il existe devant nous deux points d'eau : Ifounane et Idelsane, mais ils sont situés dans un affluent de droite du Samene, l'ouad Inara. Consulté seul à seul, Moussani déclare ne pas connaître les routes du sud au delà de sept à huit jours d'ici; mais il propose de gagner des campements de ses congénères et de nous amener de bons guides pour l'Aïr, nous promettant de nous rejoindre plus haut dans quatre ou cinq jours. Puisque les chefs Azdjer n'apparaissent point encore, et que, d'autre part, je connais Moussani, qui jadis m'a fidèlement servi et guidé, il est décidé que nous acceptons ses propositions et il repart le soir remplir sa commission.

Le 10 décembre. — La mission continue à remonter l'ouad Samene pour aller camper à 22 kilomètres plus en amont en un point de son lit nommé Gueddembbou. A droite et à gauche s'élèvent toujours les deux chaînes de montagnes de grès : celle de l'ouest rapprochée de nous, toujours très abrupte et très déchiquetée; celle de l'est, plus éloignée, moins raide comme pentes, mais néanmoins très ardue. Entre cette dernière et notre route, court une ligne de dunes, parallèlement à la chaîne et formée de siouf peu élevés surmontés çà et là de quelques pitons de sable de 50 à 60 mètres d'élévation. Le sol de la vallée est toujours de l'argile un peu sableuse avec une maigre végétation sèche. Cependant, à partir du dernier quart de l'étape, nous rencontrons des

emplacements et de petits lits de ruisselets où ont dû séjourner une petite crue ou des pluies de septembre. Cet arrosage a donné naissance à quelques touffes de Drinn vert et à une infinité de pieds de Tazia[1] qui ont 12 à 15 centimètres de hauteur, mais que, malheureusement, ne mangent pas les chameaux, qui vont encore ce soir faire un souper des plus piteux. Nous trouvons, à partir de ce matin, des broussailles sèches de petit Jujubier, arbuste caractéristique du Sahara nord et de l'Aurès. Bientôt après surgissent des Ethels[2]; encore un végétal que ne mangent pas les chameaux, hélas!

En ces régions, les Touareg récoltent les bulbes du Tazia qui, séchés et réduits en poudre, forment une farine grossière, amère, mais dont ils se contentent dans ce pays d'extrême misère. Ils recueillent de même les graines des gommiers, les font sécher avec soin et s'en nourrissent ultérieurement. Nous avons rencontré à plusieurs reprises de petits emplacements où le sol, soigneusement débarrassé des cailloux qui l'encombrent, était recouvert de siliques de gommier mises à sécher. Afin que les oiseaux ou les animaux ne les pillent pas, en leur absence, les propriétaires fichent en terre deux pieux, réunis à une certaine hauteur par une ficelle, à laquelle pendent quelques guenilles qui flottent au vent en façon d'épouvantail.

Sur le soir, quelques Touareg des campements voisins de ceux de Moussani viennent au camp plutôt pour mendier que pour toute autre cause. On leur extrait néanmoins quelques renseignements. L'un d'eux, nommé Doussa, est loué pour nous conduire jusqu'à Tighammar.

Le 11 décembre. — La marche se continue toujours dans le lit de l'ouad Samene, non loin de sa rive ouest et, après une assez courte étape, nous campons dans son lit en un point nommé Inimani où se rencontrent d'assez nombreux Ethels, et situé un peu en amont du confluent de l'ouad Inara,

1. Tazia, *Asphodelus tenuifolius* et *A. pendulinus*.
2. Ethel, *Tamarix articulata*.

affluent de droite du Samene. C'est dans cet affluent que se trouvent placés, à peu de distance de notre campement, les puits d'Ifounane où nous devons faire boire et faire notre plein d'eau. Dès l'arrivée de la tête de colonne au bivouac nous partons, Lamy, Dorian et moi, visiter le puits. Il est à 6 kilomètres du campement et paraît contenir assez d'eau. En ce point l'ouad Inara n'a pas plus de 200 mètres de largeur; son lit est couvert de fourrés d'Ethels, de Drinn et de Diss; il est encaissé entre des berges de grès à pic, très déchiquetées, de 25 à 30 mètres de hauteur. Cette rivière a coulé assez récemment, et c'est elle qui a laissé, en aval, les traces de crues que nous avions constatées. Il paraît que dans son lit supérieur, qui est extrêmement tortueux, l'Inara contient des mecheras[1] encore remplies d'eau.

Le cirque dans lequel se trouve établi le campement est fort beau : à l'ouest il est dominé par les hautes cimes noires de la chaîne qui, à partir d'ici, prend le nom de Tindesset et dont la crête supérieure s'élève à près de 400 mètres au-dessus de nous; du côté de l'est, et tout près, se dresse un éperon rocheux, qui le sépare de l'ouad Inara. Cet éperon est couronné à son faîte par une petite dune dont les tons d'or tranchent vivement sur la teinte sombre de la carapace rocheuse; au loin vers le nord une ligne de dunes sinueuses prolonge cet éperon; du côté du sud, énorme chaos de montagnes, toujours noires, qui s'étagent et s'éloignent sur une infinité de plans, donnant un aspect extrêmement grandiose dans sa tristesse et dans son âpre nudité. Tout à fait en bas, dans le lit de la rivière, des Ethels maigres et d'un vert grisâtre, se détachant sur du sable jaune pâle, se découpent sur le fond et viennent mettre une note claire et heureuse au milieu de cette symphonie du charbon.

Des Touareg campés, presque au point où nous sommes, se sont enfuis effrayés dans la montagne, au moment de notre arrivée, laissant sur place des enfants, des ustensiles de

1. *Mechera*, mare laissée par une crue ou par une pluie.

ménage, des boucliers et des lances, ces derniers objets accrochés, suivant l'usage, dans les arbres qui servaient de gourbis aux indigènes. De nombreux ânes paissaient tout autour de ce point, et beaucoup de nos hommes, en souvenir sans doute des onagres rencontrés par Flatters, étaient tentés de les prendre pour des ânes sauvages. On fait rassurer les indigènes par les Touareg qui sont avec nous.

Le 12 décembre. — La journée est employée à abreuver les animaux. Le puits d'Ifounane est peu abondant et on faire boire en même temps au puits d'Inara, situé à 3 kilomètres plus en amont. En ce point l'eau est à peine à 50 centimètres de profondeur dans le sol et répandue dans tout le lit. La présence de roseaux verts porterait à croire que c'est là un point d'eau permanent.

Lamy et Dorian, ayant remonté plus loin le cours de l'Inara, ont découvert, à 6 ou 7 kilomètres en amont du puits d'Inara, une grande mechera pleine d'eau, large de 25 mètres et longue de plus de 200 mètres. C'est une joie réelle que de trouver une semblable baignoire en un pareil lieu. De petits poissons sillonnent cet étang qui, par endroits, est bordé de roseaux et de lauriers roses. Ce petit lac se nomme Taksouri. Son volume a été fortement augmenté par la crue dont il a été question, car en temps ordinaire il n'existe en ce point, au dire des indigènes, qu'une petite source permanente. Son accès est assez peu commode et c'est pour cette raison que les chameaux n'y sont pas envoyés.

A peu de distance en amont du puits d'Ifounane se trouve une nezla[1] de Touareg composée de six à sept gourbis sous les Ethels. Ces Touareg possèdent quelques chèvres et quelques moutons.

Lamy fait recueillir des provisions de Drinn et de bois qui seront chargées sur les animaux, en prévision des étapes à sol nu que l'on nous prédit pour la région à traverser. Sur le

1. *Nezla*, réunion de tentes ou de gourbis indigènes habités.

soir nous recevons un courrier apporté par six cavaliers à méhari commandés par le fils de Radja. Ces gens nous apprennent que Bitour (mon envoyé aux Azdjer) arrive avec un certain nombre de guides qu'il avait précédés à Timassânine où ils l'ont vu. Le courrier contient une dépêche du ministre de l'Instruction publique me disant qu'après avoir traversé le Sahara et atteint Zinder je devrai rentrer par l'ouest. Je réponds pour accuser réception et demander au ministre de me donner liberté de manœuvre, de me laisser la faculté de continuer l'exécution de notre programme et de poursuivre par le Tchad, le Kânem et le Chari; je le prie de compter sur ma sagesse et de me donner une réponse favorable au Soudan[1].

Dans la première partie de la nuit chute d'un peu de pluie avec vent du nord.

Le 13 décembre. — On continue l'abreuvage des animaux et le remplissage des outres et des tonnelets.

En prévision de l'arrivée de Bitour et des nombreux Touareg qui le suivent, au dire des cavaliers du courrier, j'expédie deux Chambba à Aïn El-Hadjadj avec des lettres et je préviens Bitour de n'amener que deux ou trois bons guides seulement et de congédier les autres; si Guidassen est avec eux qu'il fasse comme il voudra, c'est-à-dire qu'il l'accompagne jusqu'à nous ou qu'il rentre vers Ghdamès s'il le préfère.

D'autre part Lamy expédie en avant, sur la route que nous devons suivre, deux Chambba. Ils doivent nous rapporter des renseignements précis sur les difficultés du terrain et sur le manque ou l'existence de pâturages, et, autant que possible, revenir par la vallée même, après être passés par le chemin direct de la montagne et qui évite ainsi toutes les sinuosités de l'ouad.

La température est basse, le temps est couvert, ce qui fait que les animaux ne boivent pas abondamment, d'autant

1. C'est cette réponse favorable que j'ai eu le plaisir de trouver à Zinder, c'est elle qui m'a permis de diriger la mission vers le Tchad; c'est cette réponse qui m'a ainsi donné la possibilité de remplir intégralement le programme que nous avions conçu et déposé avant le départ.

qu'ils absorbent du Harta vert, ce qui ne les excite pas à boire.

Dans la matinée, nous voyons revenir Moussani qui amène quelques Touareg avec lesquels, en un long et confus palabre, on essaye de fixer un itinéraire, d'évaluer des distances, en un mot de recueillir des renseignements sur le pays à traverser. L'un de ces hommes, Abdul-Hâkem-Ben-Heumma, est définitivement arrêté comme guide, au moins jusqu'à Tighammar. Il a déjà parcouru trois fois la route de l'Aïr et la dernière fois il y a six ans. Parmi les renseignements de cet indigène quelques-uns étaient exacts comme j'ai eu l'occasion de le constater par la suite. Ces Touareg ont amené des demmane[1] et des chèvres à vendre. Nous finissons par prendre tous ces animaux, mais seulement le lendemain et après d'interminables et fastidieuses discussions au sujet du prix. A titre de curiosité je dirai que nous avons payé 213 francs ces 33 animaux.

Serf des Azdjer à Inimani et un Chambbi debout.

Le 14. — En revenant de la chasse, le chef du courrier, Ben-Radja, nous ramène ce soir au camp neuf chameaux de ceux, assez nombreux, qui se sont égarés au pâturage. En outre, il

1. *Demmane*, moutons du Sahara et du Soudan, sans laine mais recouverts de poils rudes.

déclare avoir vu sur la montagne quelques Touareg poussant quatre autres de nos chameaux. Nos animaux, pour les yeux perçants des indigènes, sont très faciles à reconnaître à cause du bât qu'ils portent et dont la forme est différente de celle des bâts touareg. En résumé, notre séjour ici nous coûte une vingtaine de chameaux : invalides, volés ou égarés.

Tous les récipients sont pleins et tous nos animaux ont bu, nous terminons donc aujourd'hui notre séjour à Inimani.

Le 15 décembre. — En quittant le camp d'Inimani, nous abandonnons en même temps l'ouad Samene qui commence ici, formé — sans compter l'ouad Inara dont le confluent est un peu en aval — par deux autres rivières : l'Inékérouate que nous laissons à l'est, et l'Ane-Mokherou que nous laissons à l'ouest et qui suit toujours le pied du prolongement sud de la haute chaîne de Tinterrhaouine.

Le départ est assez tardif en raison des ennuis causés par la surcharge de Drinn que l'on attache sur les chameaux en prévision de la disette de végétation plusieurs fois et nettement affirmée.

La mission s'élève peu à peu dans la montagne de roche nue, parcourant un véritable chemin de crêtes, aussi peu commode que possible, extrêmement dur, dans des grès à gros éléments qui ne cessent pas un seul instant. L'entrée dans le Tindesset est vraiment peu engageante et peu riante. Les détours succèdent aux détours, le passage de petits ravins mineurs se répète de quart d'heure en quart d'heure. Le sentier est unique, contrairement à ce qui se produit en terrain plat, il serpente en lacets aussi indéfinis que tortueux et le convoi prend un allongement considérable.

A une heure, je m'arrête sur une petite surface à peu près plane. Le commandant Lamy, pour éviter l'engorgement du sentier et par conséquent les pertes de temps, désire rompre l'escorte en plusieurs échelons : le premier s'avance donc de quelques kilomètres au delà de nous; un autre reste au point où je me trouve; le troisième campe en arrière.

Dans l'après-midi nos deux envoyés à Ghdamès, Bitour et Ahmed-Bey, nous rejoignent. Les guides Azdjer qu'ils amenaient sont repartis pour l'est, dès Aïn El-Hadjadj, lorsqu'ils ont constaté que la mission était déjà en route et assez éloignée de ce point. Je regrette seulement le départ de Hamma et de Abo — qui arrivaient directement à Aïn El-Hadjadj venant de Tighammaline — et qui ont fait demi-tour avec le premier

L'avant-garde dans le Tindesset.

groupe et pour les mêmes raisons. Je connaissais depuis longtemps ces deux Azdjer et je les savais très bons guides et très connus dans l'Aïr qu'ils visitent tous les ans. Hamma et Abo ont remis à Bitour une lettre de Ouan-Guidassen à mon adresse, lettre me disant que, puisqu'il n'avait pas le loisir de venir lui-même, il m'envoyait ces deux hommes sûrs à sa place. Le bilan d'aujourd'hui est de sept chameaux abandonnés. Trois Ifoghas arrivés avec Bitour nous ont bien amené quelques chameaux à vendre, mais ils sont trop maigres, leurs propriétaires ont d'exorbitantes prétentions et ils repartent sans avoir pu nous les céder.

Le 16 décembre. — La pénible montée continue, superbe pour le plaisir des yeux, mais lente, dure, écrasante, pour les animaux. Nombreux sont les passages où l'on ne peut

s'avancer qu'un à un; les cols succèdent aux cols avec des descentes parfois très dangereuses en raison de l'absence totale du service des ponts et chaussées en ces mornes solitudes. Pendant les 6 premiers kilomètres on suit le flanc d'une montagne et chaque ravin qui en descend doit être traversé en décrivant autant de fois sur les croupes une forte courbe en corniche sur un sentier qu'encombrent fréquemment les éboulis des assises supérieures.

Plus loin, la colonne arrive aux abords d'une rivière qui se nomme Angarab, au point même où une énorme brèche dans son lit a formé une belle et sauvage cascade. Une coupure nette terminée par une table de roche s'enfonce à pic à 25 mètres au moins : au fond une belle mare d'eau bleue, inaccessible du reste, à cause des berges à pic; en haut, au contraire, un simple lit de torrent, mais encombré d'une jonchée de blocs chaotiques que traverse et au milieu duquel avance le sentier, qui présente en ce point de très grandes difficultés à la marche; quelques cuves de roches sont pleines d'eau et beaucoup de nos hommes et de nos animaux y absorbent un liquide d'une admirable pureté. L'ouad Angarab prend naissance dans la haute chaîne de l'ouest qui, beaucoup plus au nord, était déjà notre compagne fidèle et portait le nom de Tinterrhaouine. Nous nous sommes beaucoup rapprochés de sa crête qui n'est guère qu'à 2 ou 3 kilomètres de nous et qui ne nous domine plus de bien haut. En effet, nous sommes à un peu plus de 1 100 mètres alors qu'à Inimani notre bivouac ne se trouvait qu'à 540 mètres. Il est fort difficile de décrire en termes suffisants le spectacle, splendide de nudité et de rudesse rocheuse, que nous admirons de ces hauteurs. La carapace rugueuse du flanc nord de tout le massif du Tindesset déroule sous nos pieds ses innombrables aspérités sombres jusqu'à l'horizon, attachant et inoubliable panorama qui, malgré son âpreté sévère, présente cependant une attraction et un charme particuliers. Seul, au lointain extrême, un mince liséré, brillant sous le soleil, rap-

Cascade de l'ouad Angarab.

pelle la ligne de dunes de l'ouad Samene depuis longtemps quittée.

Comme l'impliquait le mode de campement d'hier, notre marche s'est effectuée en tronçons séparés et ce soir la mission campe en cinq échelons et en cinq points distants chacun de quelques kilomètres.

De rares petits arbustes verts et quelques graminées poussent dans les interstices de rochers des ravins. La présence de traces fraîches de troupeaux de moutons et de chèvres nous indique que quelques campements de Touareg se cachent dans les replis de ce pays qui semble mort et inhabité.

Le froid s'accentue [1] et ce temps est très défavorable à mon

1. Les minima des 15, 16 et 17 décembre ont été + 1°,8, + 3°,5, — 0°,9, et les maxima de ces trois jours n'ont pas atteint + 15°.

secrétaire Villatte, déjà fort souffrant depuis une quinzaine de jours, et dont ces marches augmentent notablement la fatigue et l'état maladif.

Le 17. — Toute la route se déroule sans exception dans les contreforts de la chaîne de l'ouest qui s'enracine ici dans le massif général; le sentier est effroyable de dureté et de diffi-

Mares dans les cuves de rochers de l'Ouad Angarab.

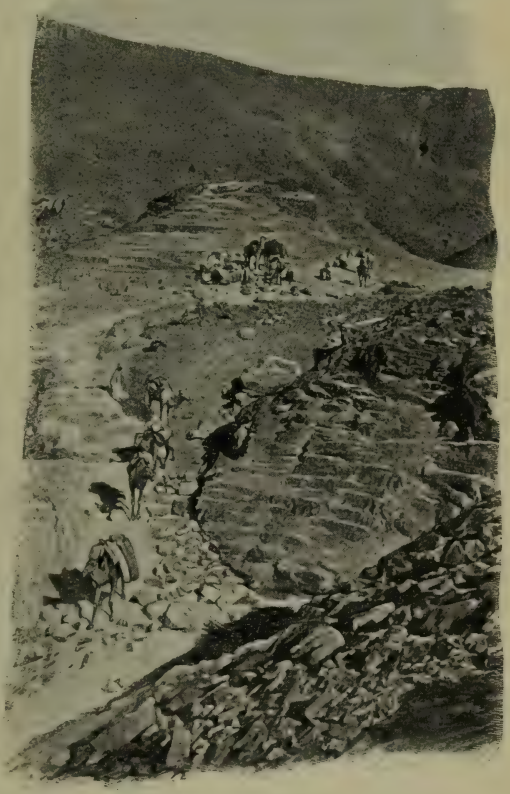
cultés à peu près partout. Les ravins, qui tous se déversent vers l'est, sont à berges très abruptes. Leurs lits extrêmement étroits présentent à la traversée des obstacles qui nécessitent les plus grands efforts. Le spectacle est grandiose pour nous, mais notre malheureux convoi n'avance qu'avec des peines inouïes, aussi bien pour les tirailleurs conducteurs que pour les animaux.

Les ravins de sommet, dont le cours est des plus tortueux, abritent quelques rares plantes, parmi lesquelles je note du Gouzzah[1], du Lemmad[2], quelques lauriers-roses, des gom-

1. Gouzzah, *Deverra chlorantha*; *D. scoparia.*
2. Lemmad, *Andropogon laniger.*

miers rachitiques et de petits jujubiers, en somme la flore de l'Aurès, augmentée des gommiers.

Nous campons échelonnés sur le rebord même du massif montagneux; une seule section a pu descendre bivouaquer dans la plaine, les autres ne le pourront faire que demain. Après le campement, Lamy est allé visiter le sentier qu'il faudra dévaler pour y diriger l'exécution de certains travaux d'amélioration, il a même dû faire sauter quelques roches au moyen de pétards à la mélinite.



Dans les gorges de descente du Tindesset.

Du rebord même de la falaise se déroule une vue immense : dans l'extrême lointain on distingue des massifs montagneux teintés d'un bleu admirable qui se perdent dans l'horizon du sud. Nous sommes ici à une altitude voisine de 1 400 mètres et le froid est glacial pendant la nuit. Il est vrai que maintenant il ne nous reste plus qu'à descendre, mais la traversée du Tindesset nous a coûté néanmoins : neuf chameaux le 15 ; treize le 16 et une quinzaine aujourd'hui.

Le 18 décembre. — Nous nous engageons dans l'interminable descente de la falaise par un étroit sentier circulant entre

des blocs énormes éboulés du haut; parfois les charges des chameaux touchent aux blocs des deux côtés et nécessitent un constant et gros travail des conducteurs, et ce n'est qu'avec une lenteur que l'on comprendra que s'effectue l'écoulement successif des animaux les uns après les autres. Les blocs les plus gros sont couverts d'inscriptions en langue touareg, mais la plupart de ces inscriptions sont modernes ou du moins peu anciennes.

Nous allons camper en bas dans la plaine, sur un sol sableux, à 3 kilomètres au sud-ouest de la section descendue hier soir. Le parcours, à vol d'oiseau, du haut de la falaise au point de halte, est en réalité très court, mais il ne nous faut pas moins de quatre heures par section pour l'effectuer et les derniers animaux n'arrivent qu'à la nuit, après bien des arrêts, bien des ennuis, bien des déchargements mais sans perte sensible de chameaux. C'est un chemin fantastique, bien plus fait pour les chèvres que pour un convoi, et le passage par cette voie d'une colonne de mille chameaux chargés constitue un réel tour de force que nos hommes ont mené à bien et qui deviendra une véritable légende parmi les populations touareg.

Le massif entier repose sur une épaisse couche de schistes et les grès se maintiennent à la partie supérieure. Le sentier de descente se trouve dans une sorte de golfe entre deux éperons d'avancée.

Le 19 décembre. — Séjour pour reposer les hommes et les animaux de la pénible traversée qu'ils viennent d'accomplir. Nous sommes dans l'ouad Aoudjidit, à la pointe ouest d'un amas de dunes élevées et nues. L'ouad Aoudjidit, qui se dirige vers Tighammar, est ici légèrement recouvert par le sable; son lit est bordé, à 500 mètres dans notre ouest, par un gour isolé surmonté de quatre pitons. Ce gour est composé de schistes en bas, puis de grès noir et piqué de taches et d'amas de sable, il s'élève à 120 mètres au-dessus de nous; sur ses flancs nous relevons plusieurs grandes tombes dont la pho-

Les schistes du bas de la descente du Tindesset.

tographie donnera une idée. Elles sont tout à fait analogues à celles que j'avais autrefois signalées sur les pentes rocheuses qui dominent Tabalbalet. Leur forme est toujours voisine d'une ellipse dont le grand axe, orienté est-ouest, varie entre 20 et 45 mètres. L'ouverture est située du côté est. Les con-

tours sont formés d'amoncellements de pierres de moyenne grosseur. Les Touareg attribuent ces sépultures à une race antérieure et voici ce qu'ils racontent à leur sujet : Lorsqu'une femme a un ami, un amant, un parent ou son fiancé éloigné d'elle pour une cause quelconque, si elle va se coucher au milieu du jour dans une de ces enceintes de pierre, elle est certaine d'y obtenir des visions, d'y recevoir bientôt des esprits, des nouvelles de l'absent. Les peuples, quels qu'ils soient, sont bien toujours les mêmes, superstition et fanatisme! c'est la loi commune du monde. Le règne de la raison pure est encore bien loin de nous. Les Touareg prétendent aussi que ces tombes renferment des trésors.

D'énormes blocs de grès — évidemment amenés en ce point du haut de la falaise à une époque antérieure — s'élèvent, séparés, sur le sable de la rivière à 400 ou 500 mètres du camp. Ils portent de nombreuses inscriptions en caractères tifinagh. Les indigènes me disent que les inscriptions de ce genre sont très communes dans tout le pays. Ils les attribuent toutes à un auteur unique qu'ils nomment Amamellen.

Le froid est très vif et le vent de nord-est qui souffle nous glace toute la journée. Le minimum nocturne était ce matin de 4° au-dessous de zéro.

Tombe ancienne à Aoudjidit.

Le 20 décembre. — Nous reprenons notre route. Après avoir traversé une partie plane assez rocheuse, couverte des débris venus du haut de la montagne, nous atteignons l'ouad Tissikédate qui vient de gauche et que nous descendons jusqu'à son confluent avec l'ouad Idjelzane; puis la route s'engage dans un petit ravin, d'abord resserré, mais qui bientôt ne présente plus que l'aspect d'une plaine plate de près de 2 kilomètres de largeur, bordée

de chaque côté par de grands mornes de grès à sommet extrêmement déchiqueté, élevés de plus de 100 mètres. Toute cette contrée montagneuse porte le nom de Tinezzouatine, et c'est dans cette région même qu'est situé le puits de Tighammar auquel nous campons, quelques kilomètres plus loin.

Des Touareg, hommes et femmes, font boire leurs troupeaux au moment de notre arrivée. Quelques-uns se sont sauvés à notre approche, emmenant des chameaux en aval dans la rivière, d'autres sont restés. Ahmed-Bey, qui nous précédait d'une heure, les avait pourtant avertis qu'ils n'avaient rien à craindre de notre passage. Ces gens sont des Azdjer qui campent autour de Tighammar sans jamais quitter ce point, sauf quelques hommes qui sont convoyeurs de caravanes et qui par conséquent s'absentent de façon intermittente. Tighammar est en effet, comme Djanet et Ghât, un lieu de rendez-vous pour les caravanes de ravitaillement de mil qui reviennent du Soudan ou qui doivent partir dans cette direction. Moussani nous avait signalé ce détail en nous assurant que nous trouverions dans ces campements des guides expérimentés pour l'Aïr dont la route leur est familière.

Le 21 décembre. — Pour la première fois depuis le départ, nous constatons la présence de la glace dans les vases restés à l'air pendant la nuit, bien que le thermomètre soit descendu plus bas auparavant ; le minimum de la nuit a été de 3°,5 au-dessous de zéro.

Tout près de nous on voit deux grands tombeaux — sont-ce bien là des tombeaux? — identiques. C'est un grand cercle régulier de 12 mètres de diamètre extérieur avec un diamètre intérieur de 8 mètres. Il est constitué par trois cercles concentriques, éloignés l'un de l'autre d'un mètre environ. Ces circonférences sont formées par la réunion de galets assez gros très correctement alignés; les intervalles, entièrement dégarnis de grosses pierres, sont seulement couverts de gra-

vier, de même que la surface libre du centre. Des fouilles opérées, avec les docteurs Fournial et Haller, dans le centre de ces cercles, n'ont donné qu'un résultat négatif, nous n'avons trouvé que le sol normal.

El-Hadj et Ahmed-Bey, envoyés aux alentours pour rechercher du monde, ont rassuré les indigènes, qu'ils ont trouvés faisant des préparatifs de déménagement, et, finalement, ils sont arrivés à les faire rester à leurs anciens campements, très voisins du nôtre. Ils ramènent quelques Touareg, parmi lesquels il faut surtout indiquer Sidi-Guellaza qui nous serait un guide excellent attendu qu'il connaît le chemin de l'Aïr sur le bout du doigt puisqu'il visite ces contrées presque chaque année. Notre ancien guide Abdul-Hâkem, pris à Inimani, ne se soucie guère de continuer plus loin et déclare que Sidi est plus apte que qui que ce soit à nous conduire. Sidi subit un long interrogatoire duquel il résulte qu'en effet il connaît on ne peut mieux les régions à parcourir. Nous allons donc probablement l'arrêter définitivement comme guide et nous allons lui faire formuler ses prix; ce sera long, comme toutes les décisions que l'on demande de prendre à un Targui quelconque. Sidi-Guellaza est précisément le cousin de Ag-Yemma, cet ancien guide de Erwin de Bary, qui m'avait servi à moi-même de guide en 1894 et que j'avais ramené à Touggourt l'année suivante. Quant à Abdul-Hâkem, on lui paye les 25 francs convenus et on ajoute comme cadeaux quelques mètres d'étoffe de coton.

Pendant que les hommes remplissent au puits outres et tonnelets, Miloud et quelques autres Chambba sont envoyés en avant, à Ahelledjem, pour nous renseigner sur son importance en eau. Ils rentrent le lendemain en nous disant que bien que l'eau soit légèrement saumâtre, nos animaux s'en contenteraient certainement.

Le 22 décembre. — Le remplissage des récipients à eau se continue lentement. La journée se passe à interroger longue-

ment Sidi sur le pays à traverser. Il est si difficile d'arriver à faire préciser les choses par les indigènes de ces régions que mieux valent deux ou trois séances qu'une seule, d'autant que c'est une question majeure que celle de l'eau et de la nourriture quand on marche dans l'inconnu avec la responsabilité d'une masse d'hommes aussi considérable que notre escorte.

Quoi qu'il en soit, je constate, une fois de plus, à la suite

Arrivée au puits de Tighammar.

de conversations avec Sidi, que Duveyrier avait produit un travail absolument remarquable. En effet, je retrouve, cités par le guide, la plupart des noms qui figurent sur la carte de Duveyrier; et, par la suite, j'ai pu juger que leur placement réel, les uns par rapport aux autres, était bien tel que celui dessiné par Duveyrier. Ils n'occupent pas leur position géographique exacte, c'est là tout ce que l'on constate; mais la carte par renseignements était néanmoins un très précieux élément d'appréciation; elle avait en outre l'immense avantage de nous aider beaucoup dans les interrogatoires des indigènes sur les sujets géographiques et à nous fournir des points de repère.

Un Targui a été envoyé ce matin dans les campements situés aux environs de celui de Moussani pour y recruter, si

c'est possible, un autre indigène connaissant bien la route future que nous comptons suivre. Un seul guide en effet ne peut nous suffire; il est indispensable d'en avoir plusieurs à sa disposition pour ne pas être, en marche, à la merci de la disparition ou de la mort de l'un d'eux. Celui que nous faisons rechercher est un ami de Sidi et vient d'arriver de l'Aïr avec une petite caravane; il est donc, plus que personne, au courant de l'état de la végétation dans cette direction.

Le 23. — Lamy et Dorian, avec les spahis, partent en reconnaissance vers Ahelledjem et ne rentrent que dans l'après-midi par un chemin de ravins différent de celui pris pour aller. Lamy a constaté que les environs d'Ahelledjem sont dépourvus de pâturages et qu'il est infiniment préférable de faire boire ici le troupeau avant de partir. Toute la journée est, au surplus, employée à faire boire les chameaux, opération lente, fastidieuse et très fatigante.

Le puits de Tighammar est situé au pied de la montagne, sur le bord de l'ouad Tighammar. Le fond repose sur la roche même, au pied d'un petit amas de terre sableuse couvert de fortes touffes de joncs. Son eau est excellente, mais peu abondante comme débit. Des multitudes d'ânes, appartenant aux indigènes, trottinent tout autour, attendant patiemment qu'on veuille bien leur donner de l'eau; mais c'est la nuit seulement que les Touareg viennent procéder à l'abreuvage de leurs animaux, tant par crainte de notre présence que parce qu'ils ont constaté que nous occupions le puits pendant le jour.

A courte distance et au-dessus du puits, sur la petite ligne de collines basses qui le domine immédiatement, s'élève une tombe uniquement constituée par un gros amas de débris de roche; elle est de forme tronconique, de 2 mètres de haut sur 10 mètres de diamètre. Des sentinelles de pierre semblent l'entourer : ce sont de petits cylindres de 2 mètres de hauteur construits en pierres plates, posées les unes sur les

autres avec une certaine régularité. Ces sentinelles sont tout simplement des Djedar[1] pour signaler le puits de loin, coutume générale et immuable dans le Sahara.

Beaucoup de nos chameaux s'égarent au pâturage, en aval dans la rivière de Tighammar; on envoie bien des patrouilles, et de Chambrun est parti lui-même aujourd'hui, pour rechercher quelques-uns de ceux de son artillerie, qui lui manquent, mais je crains fort que les Touareg — peu scrupuleux en cette matière comme en beaucoup d'autres — ne fassent métier de les voler en les entraînant dans les innombrables ravins des montagnes avoisinantes.

Le 24 décembre. — L'opération de l'abreuvage des chameaux continue, de même que la recherche des animaux disparus. Quelques-uns sont trouvés munis d'entraves aux jambes et des Touareg se sauvent à la vue de nos hommes : il est donc bien évident que nos animaux sont volés par les naturels. Aussi on avertit les Touareg du campement voisin du nôtre qu'ils aient à se méfier si des vols de ce genre continuent à se produire; le capitaine Pein qui nous suit avec un goum important, aura pour consigne de rechercher, lui-même, chez eux, les auteurs des vols et de les punir sévèrement. D'autre part, ils sont avisés que si nos hommes rencontrent des chameaux à nous, poussés par des Touareg, ils ont l'ordre de tirer sur ces derniers.

Il est à remarquer que cette année — contrairement à ce qui se passait dans mes précédents voyages — les Touareg, employés ou rencontrés par nous, se sont montrés beaucoup moins mendiants, beaucoup moins solliciteurs, que de coutume et qu'ils ne m'y avaient habitué : cela tient évidemment à l'essence même, à la nature de la mission, à la présence d'une force considérable pour le pays et parce que les indigènes distinguent fort bien que nous sommes libres de nos mouvements et absolument maîtres de faire ce qui nous

1. *Djedar*, signal en pierres destiné à indiquer soit une route, soit un puits, soit toute autre chose remarquable.

plaît. C'est la seule explication possible à la conduite actuelle des Touareg. Ils sentent que nous n'avons ni besoin ni peur d'eux et que nous pouvons commander. Ils n'osent donc plus demander sans trêve ni repos ou ils ne le font que dans des limites très raisonnables.

Dès le matin, six Chambba ont été expédiés à Ahelledjem avec ordre de nettoyer la source. Pour l'abreuvage ici on procède suivant la meilleure méthode, c'est-à-dire qu'on laisse de temps en temps reposer le puits afin de permettre à la cavité inférieure de se remplir, ce qui est infiniment préférable à la méthode qui consiste à absorber l'eau au fur et à mesure de son arrivée, système très fatigant et très lent.

Le 25 décembre. — Continuation de l'abreuvage des animaux.

Aujourd'hui nous rejoint Abd-En-Nebi avec les deux mokkadem du Souf qui nous avaient quittés à El-Biodh. Il amène trois Touareg, dont le plus important est le nommé Hadj-Othman-Ould-El-Hadj-Abda; c'est le fils du chef de la grande tribu des Issakkamaren, tribu serve et très riche des Ahaggar. Il a trouvé le Ahaggar tout entier dépourvu de végétation, si bien que les nouvelles de pluies abondantes tombées dans cette région étaient entièrement dépourvues de vérité. C'est du reste ainsi qu'en général on raconte l'histoire dans le Sahara : ce ne sont partout et toujours que séries de fausses nouvelles. Abd-En-Nebi n'a rencontré les Touareg Ahaggar que dans les environs de Silet, dans le sud-ouest du Koudiat. Des gens d'In-Sâlah étaient venus leur dire qu'une importante colonne française était en marche contre eux, c'est ce qui explique leur éloignement vers le sud. Abd-En-Nebi les a rassurés en leur indiquant nos intentions pacifiques envers tous ceux qui ne seraient pas agressifs à notre égard. Il rapporte des lettres des notables et notamment de Aïtaghel-Ben-Biska, lettres dont on trouvera la traduction plus loin. Il y a déjà dix-huit jours que Abd-

En-Nebi a quitté les Ahaggar, et, voyant qu'il était en retard sur la date que je lui avais fixée pour notre rencontre à Aïn El-Hadjadj, il a marché sans arrêt afin de pouvoir nous rejoindre ici. Abd-En-Nebi prétend que la route que nos guides nous ont fait prendre, à travers le Tindesset, est un chemin où ne passent que des méhara ou des voyageurs isolés; la vraie piste facile, coupée seulement de trois mauvais passages, reste dans notre ouest. Les Touareg ne nous auraient dirigés sur cette voie que parce qu'ils pensaient qu'un grand nombre de nos chameaux s'arrêteraient en route et qu'ils pourraient ainsi les recueillir et en bénéficier.

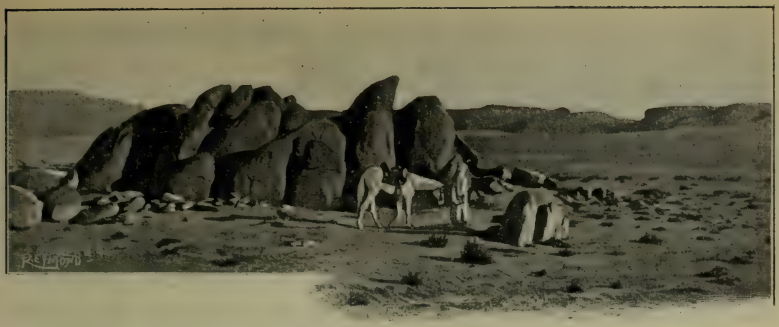
Au demeurant, Abd-En-Nebi assure que tout est tranquille du côté des Ahaggar et que ces derniers tiendront leurs promesses de paix. Un petit-fils d'El-Hadj-Ahmed, tout-puissant chez les Ahaggar, aussi influent, paraît-il, que Aïtaghel, me fait transmettre tous ses souhaits et toutes ses protestations de dévouement!

26 décembre. — Abd-En-Nebi s'occupe de la question des guides. Il est très fatigué par sa course qui a duré exactement quarante-trois jours, sans autre arrêt que celui de deux jours, fait au campement de Aïtaghel. Il exhale ses plaintes auprès de moi en me disant qu'il a été navré d'avoir une aussi mince provision de sucre. Les notables lui en faisaient demander par leurs nègres pour sucrer le thé qu'ils comptaient lui offrir, mais hélas! il était obligé de refuser, sa réserve étant épuisée.

Les Chambba rentrent d'Ahelledjem, ils ont creusé deux puits, mais ne sont pas parvenus à épuiser la mare, ce qui prouve que son débit est assez abondant.

Après force palabres où figure Abd-En-Nebi, le guide Sidi-Guellaza est définitivement arrêté pour nous conduire à Iferouane, premier village de l'Aïr; je lui verse séance tenante 500 francs, et il lui sera remis à l'arrivée une autre somme de 500 francs.

Hadj-Othman a amené cinq ou six chameaux à vendre, mais il en demande des prix si élevés qu'il est à peu près impossible de s'entendre avec lui. Il a aussi quelques plumes d'autruche que Dorian lui achète ; des bijoux d'or en mauvais état, et une certaine quantité de fromages secs, que les Touareg appellent *Quémarïa*.



Premiers blocs de granit rencontrés.

III

De Tighammar à Tadent. Tassili, Adrar et Anahef.

Le *27 décembre.* — La mission reprend sa marche en avant; elle remonte la rivière ou plutôt le ravin d'Ahelledjem, qui n'est limité d'abord que par des berges rocheuses d'une vingtaine de mètres d'élévation et très déchiquetées. Un peu plus loin, ces berges atteignent 60 mètres et le ravin semble tout à coup fermé par une énorme dune de sable qui, grimpant jusqu'au sommet des berges de rive gauche, vient remblayer seulement le bas de la rive opposée; c'est un barrage complet qui tranche gaiement par sa couleur claire sur les teintes foncées des grès du voisinage. Un peu plus loin, s'élève un autre seuil de sable du même genre, mais les berges rocheuses ont là 80 mètres et demeurent absolument à pic, présentant des failles ou brisures profondes qui dessinent des formes bizarres aux trumeaux de berge restés intacts; ces derniers affectent volontiers les contours de tourelles aiguës, cachant assez souvent leur pied dans un manteau de sable brillant qui s'est arrêté dans son escalade

et n'a pu arriver jusqu'au sommet. Un peu plus loin encore se trouve la source d'Ahelledjem représentée par deux puits et par une mare de 2 m. 50 de diamètre où s'étale une eau crémeuse à l'aspect repoussant et à coloration lie de vin sale. On me dit que l'hiver elle reste constamment ainsi fort troublée, tandis qu'en été elle est claire et noirâtre, mais nullement troublée. En ce point, la rivière est encaissée entre d'énormes berges de grès de 150 à 200 mètres de hauteur, présentant de plus en plus la silhouette de châteaux forts savamment bastionnés d'innombrables tourelles en encorbellement.

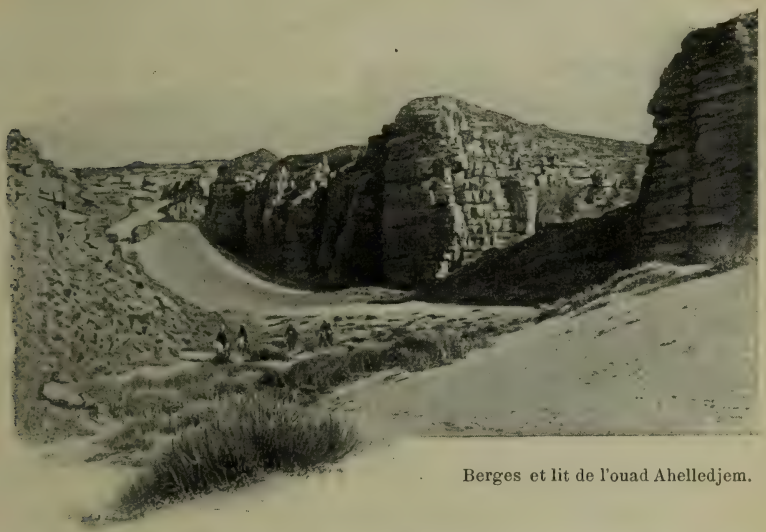
A petite distance en amont de la source, nous arrivons à une série de hautes dunes, qui s'élèvent rapidement vers le sud, et sur le sommet desquelles nous campons. C'est l'Erg de Tihodayene. La rivière a disparu, c'est ici sa tête réelle, et maintenant le massif montagneux fuit vers l'est en une haute et irrégulière falaise déchiquetée qui borde au nord l'interminable cuvette de Tihodayene.

La caravane retour de l'Aïr, qu'attendait tous les jours Sidi-Guellaza, est arrivée ce matin à l'entrée de la rivière; mais ne sachant rien et relevant les traces de chevaux d'une de nos reconnaissances, elle a pris peur et s'est dirigée sur Tighammar par une autre voie. Sidi-Guellaza — qui reconnaît les traces de ses parents — se met à courir après eux pour les rassurer et pour nous amener un nouveau guide et nous apporter des nouvelles. Perte de la journée : six chameaux.

Le 28 décembre. — Séjour. Du haut de notre campement nous dominons un énorme horizon sur lequel pointent les deux massifs de Ahallekane et de Tahounterôte. Tout le côté nord est occupé par le pâté montagneux traversé hier, le Tinezzouatine; à l'ouest, massifs confus de montagnes qui apparaissent au delà des dunes de Tihodayene. Tout près de nous, dans l'est, et faisant partie de la falaise citée plus haut, la gara Youfassaka, sur laquelle on raconte l'histoire sui-

vante : un Targui, soucieux de chasser le mouflon à son aise, aurait acheté cette gara pour un jeune chameau de deux ans; or, cette colline, à forme tronconique, n'a pas, à son sommet, une surface supérieure à un ou deux hectares!

Hadj-Othman est un commerçant acharné, il a vendu, comme je l'ai dit, des plumes d'autruche à Dorian, et maintenant, il visite chacun de nous dans l'espoir de liquider ses



Berges et lit de l'ouad Ahelledjem.

bijoux d'or, pour lesquels il fait l'article de la façon la plus savante. Il a vendu tous ses fromages secs, mais il a eu soin de ne les écouler que par petites parties, si bien qu'avec nos tirailleurs, il en a extrait une quarantaine de francs alors qu'en totalité il y en avait peut-être bien pour 7 ou 8 francs.

Nous recevons un courrier du nord, apporté par 5 cavaliers à méhari. Le capitaine Pein nous informe qu'il nous fera parvenir, coûte que coûte, le grand convoi que nous attendons; il ajoute que pour maintenir plus longtemps le contact avec nous, il va établir un relai de cinquante ou soixante hommes à Amguid, relié à Timassânine par un autre poste qu'il installera plus au nord dans l'Igharghar.

Sidi-Guellaza nous fait dire, sur le soir, par un Targui,

qu'il ne nous rejoindra que dans deux ou trois jours, vers Afara, si nous persistons à vouloir qu'il nous ramène un autre guide; il n'a pu encore rejoindre la caravane. Il lui est répondu d'agir ainsi. En son absence, Abd-En-Nebi et Ahmed-Bey, qui connaissent parfaitement le pays, nous mèneront facilement à Afara.

Dans notre sud, s'élève au loin le mont Ounan, mais il est masqué par les dunes sur lesquelles nous sommes campés.

Le 29 décembre. — Après être descendue par un assez long circuit du sommet des dunes qu'elle occupait, la Mission serpente bientôt sur la longue cuvette de Tihodayene, enfonçant parfois, pendant les premières heures de marche, de 10 ou 15 centimètres dans un sol de terre grise ou noire pulvérulente, dont les parcelles extrêmement fines se soulèvent en un énorme nuage qui enveloppe bientôt hommes et animaux. A notre gauche se poursuit, sans discontinuer, la falaise montagneuse très découpée, que j'ai déjà signalée, et qui atteint souvent 200 et 250 mètres de hauteur, en une série de caps, d'éperons et de murailles d'un dessin des plus tortueux et d'un profil des plus déchiquetés.

Le tiers supérieur est toujours en escarpements à pic, tandis que les deux tiers inférieurs, formés d'éboulis en pente moins ardue, semblent posés là pour faire une base compacte et épaisse aux aiguilles du sommet. A notre droite serpente, presque parallèlement à la muraille, une ligne continue de hautes dunes sans végétation, dunes aussi élevées tout d'abord que la falaise rocheuse, mais qui peu à peu s'affaissent en allant s'éteindre vers l'est. C'est entre ces deux obstacles naturels que se développe la cuvette de Tihodayene qui nous sert de route et dont le sol de sable ou de gravier est nu, et à peine coupé de temps en temps par de petites surfaces où végètent quelques rares et maigres touffes de Ghessal.

Le campement est établi au point nommé Tihodaït-Tan-Hebedja, au-dessous de l'éperon de Tanaher, en un point de la cuvette où des ravins descendent de la montagne. Quelques

gommiers rabougris et des touffes de Drinn extrêmement sèches sont la seule végétation que le pays offre à nos animaux affamés.

Le 30 décembre. — On renvoie les cavaliers qui ont apporté

La distribution d'eau à l'escouade.

la poste en même temps que huit de nos sokhrars Chambba qui demandent à rentrer. La route, tout d'abord, nous fait traverser les petites collines de Tan-Tamzerdja, qui marquent la fin de la cuvette de Tihodayene et qui constituent les carrières où tous les Touareg de la région viennent s'approvisionner de serpentine pour la fabrication de leurs bracelets de bras. Ce point avait été depuis longtemps signalé par Duveyrier sur les renseignements qui lui avaient été fournis jadis par les Azdjer. Peu après, nous touchons la pointe nord d'un petit massif montagneux du nom d'Eydjer qui constitue la limite de la ligne de dunes qui nous accompagnait dans la journée d'hier. C'est là que, pour la première fois, nous trouvons des affleurements de granit en place et déjà il affecte ces formes de blocs arrondis qui ne vont pas varier pendant si longtemps.

Quant à la falaise de gauche, elle se poursuit dans les mêmes conditions d'irrégularité et de déchirures abruptes. Au milieu de notre parcours, environ, elle détache sur la plaine quelques témoins isolés et très élevés sous forme de gour ou pitons décharnés dont la base est ensevelie sous un massif de hautes dunes, les dunes d'Edeyene-Ouechecherane, à surface entièrement recouverte de Sffar[1] et de Drinn secs. Les deux plus typiques de ces pitons se nomment Khanfousa et Menzéraréne. Du pied de ce dernier, situé presque au sommet du massif de dunes précité, se déroule une vue immense, un panorama saisissant : au loin le mont Ounan au delà d'une énorme plaine de reg; plus au sud, et plus loin encore, se dresse le mont isolé nommé Intéhounte. Tout cela dénudé, sec, avec un intense mirage et des colorations d'un bleu d'une idéale beauté pour les profils de chaînes ou de monts lointains.

C'est dans l'ouad Tissaddamarine que campe la mission, non loin de la falaise. La végétation, quoique meilleure que la veille, est pourtant encore très pauvre et suffit à peine à notre troupeau. Le froid ne cesse d'être très vif et le minimun de la nuit s'abaisse jusqu'à 3° au-dessous de zéro; il est vrai de dire que nous sommes à près de 1 500 mètres d'altitude.

Le 31 décembre. — La mission continue à côtoyer de plus ou moins près la falaise de gauche dont les témoins détachés sur la plaine augmentent en nombre; quelques-uns affectent des formes que l'on jurerait produites de main d'homme; le gour Amozerer, par exemple, qui donne absolument l'illusion d'un château fort avec tourelles et tous ses accessoires. Ce témoin qui émerge de 200 mètres, présente une masse sombre fort imposante et d'autant plus grandiose que ses flancs sont entièrement à pic et d'une rugosité extrême, témoignage frappant de l'action violente des intempéries sous ce climat.

Notre campement est établi sur le bord de l'ouad Afara, dont le lit est littéralement et uniquement jonché de galets de laves cellulaires noires et rouges, provenant évidemment

1. Sffar, *Arthratherum brachyatherum*; *A. plumosum*.

des affluents de droite de l'Afara, c'est-à-dire du massif de l'Adrar.

Ce massif avait été jusqu'ici fort mal placé sur les cartes : les cartographes, d'après les renseignements qu'ils possédaient, avaient adopté et dessiné une falaise terminale sud du Tassili (celle que nous suivons depuis Tihodayene), qu'ils avaient supposée être la ligne de partage des eaux des bassins méditerranéen et atlantique. Ils pensaient donc que les ravins du sud de cette falaise appartenaient à l'Atlantique; il n'en est rien, puisque tous se déversent, au contraire, dans les grandes artères tributaires du bassin nord qui traversent le massif par de profondes coupures. La ligne de partage des eaux se trouve donc reculée vers le sud, beaucoup plus loin qu'on ne l'avait supposé jusqu'à ce jour, et elle ne me paraît pas devoir être très élevée d'après l'aspect de la contrée.

A propos de l'origine de la population de l'Adrar, voici ce que racontent les Touareg : Dans des temps reculés les Ahaggar avaient envoyé un de leurs nègres recueillir du bois chez les Azdjer; ce nègre ayant trouvé sur son chemin le massif de l'Adrar, s'y arrêta, y prit femme, ne retourna jamais chez ses maîtres, et fit souche en ce pays. Telle serait l'origine d'une population, isolée en quelque sorte, qui ne sort guère de ses montagnes, et qui vit et meurt dans les ravins de l'Adrar, guidant ses maigres troupeaux dans des contrées absolument semblables au Ahaggar et tout aussi difficiles et inabordables qu'elles, population ne frayant en aucune sorte avec ses voisins Ahaggar ou Azdjer.

L'étape du *1^er^ janvier 1899* est très courte et nous fait atteindre, dans le lit de l'ouad Affattakha, un point à proximité des deux puits de la région. L'Affattakha se jette dans l'Afara et nous sommes, pour ainsi dire, à leur confluent, vaste plaine couverte en certains points de Tarfa et de Guetaf, ce dernier est malheureusement à peu près sec et constitue pour les chameaux une nourriture très salée et très altérante.

1. Guetaf, *Atriplex halimus.*

La falaise indiquée plus haut domine toujours la plaine au nord : à gauche elle s'appelle Erherhéne avec une hauteur de plus de 200 mètres, tandis qu'à droite elle porte le nom d'Aghaghar et élève ses sommets à près de 400 mètres. Une profonde coupure, entaille gigantesque, plus semblable à une fracture titanesque qu'à un lit de rivière, sépare les deux parties de cette chaîne. C'est par ce couloir que l'ouad Afara, après avoir recueilli toutes les rivières ou tous les ravins d'amont, s'engouffre en se rétrécissant pour traverser tout le massif du Tassili, toucher la cuvette de Menkhour, sous le nom d'ouad Tidjoudjelt, et enfin pour aller se perdre dans les dunes de la vallée des Ighargharen. Là était peut-être le véritable chemin à suivre pour nous depuis Aïn El-Hadjadj ; là était certainement la route la plus directe ; mais si elle nous eût fait éviter les effrayants passages du Tindesset, peut-être nous aurait-elle réservé d'insurmontables obstacles au point de vue de l'avancement d'un lourd convoi dans des gorges resserrées et parsemées d'éboulis en temps sec, et d'eau ou de boues épaisses en temps de crues. Quoi qu'il en soit, les Azdjer m'ont toujours assuré que cette rivière était impraticable dans le massif. Peut-être était-ce pour conserver à cette route sa virginité intacte? on serait tenté de le croire et l'avenir seul prouvera si tel était le bon chemin.

La falaise Aghaghar est certainement la plus curieuse et la plus saisissante, au point de vue de la structure et du dessin, qui ait frappé nos regards jusque-là. On dirait vraiment la puissante muraille d'enceinte d'une ville géante au-dessus de laquelle émergent des monuments grandioses affectant toutes les formes. On voit là des masses épaisses et robustes surmontées de clochetons ; des aiguilles aiguës semblables à des obélisques ; des tourelles élancées simulant des clochers jumeaux, symétriques dans leurs arêtes ; des tours massives, mêlées à des donjons, à des beffrois aux sinistres contours.

Rien ne manque dans cet étrange panorama de ville morte et jamais, en aucun pays, en aucun point, je n'ai été appelé

à admirer ni cette diversité de contours ni de pareilles dispositions. Depuis la veille déjà nous avions vu se profiler dans le mirage ces découpures qui, affinées par l'éloignement, nous semblaient être de délicates dentelles, mais aujourd'hui que nous en sommes plus rapprochés, les arêtes se sont accentuées, les rudesses sont devenues apparentes et nous subissons tous

Le puits de Tadouhaout et la falaise d'Aghaghar.

une impression de grandeur étonnante, je dirais presque d'angoisse, à la vue de ces masses énormes immobiles en une ligne dure et énergique. Le soleil qui flamboie sur ce spectacle est lui-même impuissant à égayer le paysage qui laisse malgré tout une sensation de pénible étreinte et de lourd écrasement. Chacun de nous reste en arrêt devant cette scène tout en jetant en arrière et au loin par-dessus les espaces parcourus, un coup d'œil et un souvenir vers cette journée heureuse et riante qu'est le 1er janvier en terre civilisée. Combien est différente notre situation, dans ces rochers perdus, de celle où les uns et les autres se trouveraient s'ils étaient au milieu des leurs en pareil jour! mais déjà une forte étape est

franchie sur cette route de l'inconnu et l'année qui commence nous apportera sans doute la continuation du succès pour l'accomplissement de notre programme. C'est bien là la pensée de tous les cœurs de la mission et c'est ce sentiment qui remplace la joie et la douceur de tous les souhaits de nouvel an que dans le vieux monde nous aurions pu recueillir.

A peine au campement il faut déjà se mettre au travail et les hommes partent pour faire boire les animaux. Nous sommes entre deux puits : l'un, celui de Tidjidi, à un peu plus de trois kilomètres; l'autre, celui de Tadouhaout, à un peu plus de cinq.

Le premier est une sorte d'excavation dans un ravin de montagne dont le volume d'eau diminue très rapidement devant l'absorption de nos nombreux animaux ; l'autre est situé dans le lit même de la rivière Imedher qui descend de la falaise Aghaghar. Son débit est faible et l'eau ne se renouvelle que lentement par filtration au milieu du gravier dans lequel il est creusé. Néanmoins, avec le seul puits de Tidjidi, près de 500 chameaux ont déjà bu et à peu près asséché le puits.

Du 2 au 7 janvier la mission fait séjour pour laisser reposer et pâturer le troupeau. Le premier guide, Sidi, nous rejoint en en amenant un autre nommé Mohamed-Chaouchi-Ould-Taghalif, qui est arrêté aux mêmes conditions que le premier. C'est le cousin de Sidi et il connaît fort bien notre route future qu'il vient de parcourir.

Dans la *journée du 2*, sept méharistes Chambba nous quittent pour rentrer, ils comptent rejoindre par une route plus courte ceux des leurs déjà partis ces jours-ci. Les mokkadem de Tidjani seraient aussi très désireux de retourner à El-Oued, mais je tiens à les garder encore, surtout Ahmed-Bey et Abd-En-Nebi, qui sont de très utiles intermédiaires et d'excellents interprètes touareg; ils consentent finalement à continuer encore quelque temps avec nous. Hadj-Othman nous a suivis jusqu'ici et s'engage à nous fournir maintenant la viande de boucherie de chameaux, il sera donc forcé de nous

précéder pour se procurer des animaux. Il nous a vendu un chameau de selle qui sert de monture au Dr Fournial, dont le méhari était resté dans le Tindesset.

Pour continuer l'abreuvage les tirailleurs sont obligés de se livrer à un grand travail de récurage du puits de Tidjidi. A l'origine, la réserve d'eau était considérable à cause de la

Guides Touareg.

grande capacité du trou de roche qui constitue le puits; mais, cette réserve absorbée, l'eau ne se renouvelle plus que lentement et l'éternel et obsédant travail de nettoyage et d'extraction redevient obligatoire comme aux points d'eau précédents.

Au bout de l'estuaire, formé par l'ouad Afara avant son entrée dans le Tassili, on trouve une sorte de saline; elle ne contient point du sel pur, loin de là, mais c'est une terre très fortement salée qui forme la base de nombreuses petites buttes s'élevant au-dessus du niveau du lit de la rivière et couvertes de très vieux tamarix. Ce lieu se nomme du reste *Tisemt*, mot qui en langue touareg signifie sel. Lamy fait recueillir par les tirailleurs une assez grande quantité de ce sel terreux que nous laverons quand nous en aurons le loisir, pour en extraire le sel, dont la valeur s'accroît rapidement à mesure que nous marchons vers le sud.

Ce n'est que dans la matinée *du 3* que tous les chameaux ont fini de boire. C'est précisément ce jour-là que le thermomètre, qui depuis longtemps se maintenait très bas, a accusé le minimum de froid que nous ayons eu à subir; en effet le matin je lisais *10°,4 au-dessous de zéro*. J'avais constaté bien souvent dans le Sahara, lors de mes précédents voyages, des températures nocturnes très froides pour la région, mais jamais je n'avais eu à noter dans mes observations météorologiques un abaissement aussi grand. Tout le monde grelotte et cette température est peu faite pour remettre sur pied Villatte, qui continue à souffrir d'une bronchite assez grave.

Dans la journée, nous voyons arriver une petite caravane de sept ou huit chameaux venant d'In-Sâlah et parmi les conducteurs de laquelle se trouvent des nègres, un marabout des Oulad-Ba-Hammou et aussi le Targui Ag-Yemma, mon ancien guide de 1894. Ces gens se rendaient à Ghât, mais notre rencontre les fait s'arrêter ici et ils nous vendent les dattes qu'ils avaient comme chargement.

Le 4 janvier. — Le commandant Lamy, accompagné de quelques spahis, fait une reconnaissance dans la direction de l'est vers le pic volcanique de Télout. Dorian et moi nous nous dirigeons, en une simple promenade, vers le puits de Tadouhaout en parcourant le plateau situé à notre est qui se prolonge jusqu'à la falaise dentelée d'Aghaghar. Cette excursion nous fait découvrir deux sortes de tombes anciennes, un peu différentes de celles que j'ai déjà signalées. La première se compose d'abord d'un cercle de 7 à 8 mètres de diamètre recouvert d'assez grosses pierres amoncelées. De ce cercle partent deux grands bras ou rayons, orientés l'un vers le nord-est, l'autre vers le sud-est, composés de pierres rangées les unes auprès des autres, la longueur de ces bras atteint bien une cinquantaine de mètres. L'autre tombe est en forme d'ellipse d'une centaine de mètres de grand axe, dessinée par des cailloux alignés; au centre de cette figure s'élèvent deux petits monticules formés de pierres et entourés,

d'un seul côté, par une demi-ellipse dont le grand axe est perpendiculaire à celui de l'ellipse enveloppante.

Le sol du plateau est d'un parcours difficile, jonché de cailloux et de débris de roche, et, en l'absence de tout sentier, les chevaux n'y avancent qu'avec peine. Au loin, sur la route de Ghât, le Télout et d'autres pitons dressent leurs silhouettes typiques et nues pendant que la chaîne d'Aghaghar fuit, en s'atténuant peu à peu, dans le lointain.

Notre second guide, Chaouchi, qui revient du sud, nous raconte qu'il a trouvé autour de Tadent quelques tentes touareg appartenant aux Imekherkassen et aux Iadhanaren, deux fractions des Azdjer. Avec ces derniers se trouve un certain Rhamdan-Ould-Khouenzeg qui vient de Djerbo et qui aurait été spécialement envoyé en ce point par le Cheikh Senoussi à l'occasion de notre passage et sans doute pour surveiller nos agissements.

Hadj-Othman, qui a vendu hier ses bijoux d'or au marabout des Oulad-Ba-Hammou, se déclare aujourd'hui volé par son acheteur. De là naît une discussion aussi bruyante de la part d'Othman que calme du côté du Ba-Hammaoui. Ce dernier répond à l'autre : « Tu as le sabre et la violence de ton côté, mais j'ai pour moi la justice de Dieu ». Abd-En-Nebi, appelé pour les départager, semble donner raison à l'acheteur. Quoi qu'il en soit, Othman déclare qu'il va soumettre la question au cadi de Djanet ou à celui de Ghât.

Nous avons fait cadeau à Abd-En-Nebi de mon vieux cheval qui servait à relayer à tour de rôle les plus fatigués de ceux des spahis, il commence du reste à fortement traîner la jambe en ce pays de pierres. Quant au jeune cheval, que je monte habituellement, ses pieds ont été mis à une rude épreuve par nos longues marches sur la roche, d'autant qu'il est, depuis quelque temps déjà, dépourvu de fers et ses sabots sont usés outre mesure.

Le 6 janvier. — On commence à faire boire à nouveau les chameaux pour pouvoir être prêts à partir après-demain; ils

sont du reste très altérés par suite de l'absorption du Guetaf, plante de nature très salée. De plus hommes et animaux sont ici constamment noyés dans une atmosphère de poussière intolérable. Le sous-sol d'argile, que recouvrent imparfaitement les galets de laves et les graviers, se soulève en un nuage épais de parcelles ténues des plus désagréables; cette poussière s'attache à tout, elle est pour ainsi dire grasse, salit tous les vêtements, les livres, les instruments; c'est une véritable et continuelle obsession, on ruisselle de poussière.

Le 7 janvier. — Les tirailleurs continuent la corvée d'abreuvage des animaux et de remplissage des récipients à eau; nous allons entreprendre en effet une traversée de huit à neuf jours sans puits, il est donc prudent de ne partir qu'avec notre plein d'eau.

Ahmed-Bey part en avant pour éclairer notre route et trouver des indigènes et des renseignements. Quant à Othman, Ag-Yemma et le Ba-Hammaoui, ils se rendent à Djanet d'où ils doivent nous rapporter des dattes. Ils nous ont acheté quelque peu de nos cotonnades à un prix à peu près double de leur prix de revient en France.

Malgré le froid nocturne, la température s'élève dans le jour jusqu'à 24° et 25°. Le mirage est intense, les plus petites touffes prennent des proportions énormes et semblent baigner dans un lac bleu scintillant et ondoyant; les pitons plus élevés du lointain planent plus haut, leur base disparaissant entièrement dans la lumière.

Le 8 janvier. — La mission se met en route vers le sud. Les derniers chameaux n'ont terminé leur abreuvage qu'à trois heures du matin, ce qui suffit à indiquer combien cette opération est lente et pénible, surtout si l'on tient compte de la rigueur du froid la nuit. La marche se poursuit sur un sol extrêmement dur jonché de très gros blocs de lave, nous côtoyons, dans ses derniers mouvements vers l'ouest, le massif de l'Adrar. L'ouad Tirest, l'une des têtes de l'ouad Afara, devient bientôt notre route et nous trouvons dans son lit, à

D'Alger au Congo par le Tchad.

Dressé par V. Huot
MASSON & Cie Editeurs, PARIS
Imp. Duflos-Pouy Paris

une quinzaine de kilomètres du campement, le puits de même nom qui contient une assez grande épaisseur d'eau, laquelle diminue très rapidement au puisage. De très rares touffes de Drinn et de Mrokba poussent entre les blocs de roche, parfois une petite touffe plus verte apparaît et Dorian, qui soigne tout particulièrement son cheval, ne manque pas de le diriger vers cette pitance affriolante et inattendue; c'est du reste pour cette raison que *Vieux-Voleur* — c'était le nom qu'il avait donné à son cheval — s'est maintenu tout le long du voyage en très bon état. Lorsqu'un cavalier peut se préoccuper uniquement de sa monture, même dans ce pays si sec et si désolé, il parvient toujours à trouver durant chaque jour une vingtaine de touffes d'herbes assez florissantes pour nourrir un cheval. Il n'en est pas de même, je dois le dire, quand il s'agit d'un grand nombre d'animaux, qui en une demi-heure ont absorbé toute la végétation d'une grande surface, et cela tout en étant loin d'être rassasiés.

Nous continuons à monter régulièrement et lentement. A droite une échappée de vue, libre d'obstacles, nous permet de contempler au loin et jusqu'à sa base le mont Intéhounte, qui détache sur le ciel sa haute et sombre silhouette.

Le campement est établi, après une forte journée de marche, dans l'ouad Eyssi, où n'apparaît pas même l'ombre d'un fétu de bois et où la végétation n'est représentée que par un peu de Drinn et de Mrokba d'une désolante sécheresse. Un des pics les plus septentrionaux du massif d'Ahorrene nous domine de 400 mètres au moins.

Le 9 janvier. — Le départ s'effectue au petit jour sur un plateau légèrement montant par le sommet duquel passe la ligne de partage des eaux entre l'Atlantique et la Méditerranée, à une altitude d'environ 1 360 mètres, ligne que nous franchissons sans presque nous en apercevoir, si ce n'étaient les indications du baromètre. Là on nage dans le granit et le quartz. C'est, aussitôt après, le lit de l'ouad Ahorrene qui nous sert de sentier, et quel sentier? c'est lui que nous suivrons jusqu'à

la fin de l'étape d'aujourd'hui, côtoyant à sa gauche le massif de l'Ahorrene, dont les cimes diminuent peu à peu de hauteur, tandis que le haut pâté de l'Adrar continue à se dresser au loin à gauche, nous montrant, à sa limite sud, les pics remarquables du Tihinhissok (peut-être Tin-Essokal de Duveyrier), du Tozzat et de l'Imaghra.

La chance nous fait découvrir, au point de campement, dans l'ouad Timmedoued affluent de l'Ahorrene, du bois et un peu de végétation de Drinn. Il en est récolté une certaine quantité que l'on chargera sur les chameaux, car les guides nous annoncent que le point à atteindre demain est dépourvu de tout.

Toute *la journée du 10* la mission chemine sur une vaste plaine de reg et de roche, presque absolument plate et s'étendant dans l'est de l'ouad Ahorrene, qui la limite et la borde. De hautes montagnes, tantôt isolées tantôt en massifs séparés, couvrent l'horizon de l'ouest où le pic le plus imposant, l'Imoulassen, présente ses deux pitons jumeaux. Tout ce système écoule ses eaux dans le lit du Taffassasset, qui fait suite à l'Ahorrene, et dans lequel nous campons aujourd'hui. Nous entrerons aussitôt après dans la région montagneuse nommée Anahef. Nous avons un peu raccourci l'étape pour profiter du maigre pâturage de Drinn que nous offrait le Taffassasset; si demain nous ne couvrons pas une étape plus forte que celle d'aujourd'hui, les guides nous bercent de l'espoir de trouver pareil pâturage, mais en agissant ainsi nous allongerons la route de Tadent d'une journée.

J'ai relevé en marche, sur la face est du gour isolé de Tikltine-Ohene, une nouvelle grande tombe. Placée sur une surface très en pente — comme presque toutes ces tombes du reste, — elle a la forme d'une ellipse de 80 mètres de grand axe, ouverte à un bout par une sorte d'allée qui va rejoindre trois tumuli en triangle, ce qui lui donne à peu près l'aspect d'un fer à cheval étroit et très allongé. Comme pour les autres, le dessin est obtenu par des amoncellements réguliers de

Un feneck ou renard des sables présenté par mes Chambba. (Panneau de Paul Leroy.)

cailloux plus ou moins gros. Ces tombes, de même que les silex ou pierres taillées, se font de plus en plus rares à mesure que l'on s'avance vers le sud.

Le 11 janvier. — Le départ est très matinal après une nuit froide où le thermomètre est descendu à 4° au-dessous de zéro. Le terrain n'est pas très difficile, mais coupé de collines et de petits ravins où nous ne quittons guère le quartz, ce roi sans rival dans l'Anahef. Dans leurs conversations d'hier nos guides en nous signalant un pâturage probable avaient compté sur la végétation de l'ouad Tinhadjel, mais hélas! ce que nous y trouvons est si parfaitement sec que la dent de nos chameaux, si puissante d'ordinaire, serait tout à fait incapable de le transformer en pâte alimentaire et le convoi continue lentement à développer sa longue ligne sinueuse. Calvaire pour les animaux, mais pleine de séduction pour nous, cette marche qui, comme dans un kaléidoscope, nous montre tant de choses nouvelles et intéressantes, et dont la constante progression nous rapproche du but tant souhaité. L'ouad Tinhadjel est une grande rivière qui, à l'est, va bientôt se perdre dans le Tafassasset; mais qui, à droite, vient des montagnes lointaines du cœur même du Ahaggar, s'il faut en croire la science géographique de nos deux guides. Conformément à l'usage qui se retrouve dans tout le nord de l'Afrique, cette rivière change de nom suivant les régions qu'elle traverse : ainsi, en amont, on la nomme Silouéklane. Je m'excuse auprès des lecteurs sur la singulière tournure et la difficile prononciation des dénominations en pays touareg, mais je les prie de croire que je n'invente rien et que je me borne à être scrupuleux et à reproduire le plus fidèlement possible les sons qu'a perçus mon oreille. Je ne partage pas l'opinion de certains voyageurs qui, en pays inconnu, s'attachent à donner des noms européens aux détails géographiques remarquables qu'ils ont relevés, et je crois qu'il est préférable de toujours maintenir et d'adopter les appellations depuis longtemps consacrées dans le pays par les indigènes.

Sur notre parcours de la matinée nous avons coupé la grande route qui, du Ahaggar central, conduit directement à Ghât. Elle paraît très fréquentée si l'on s'en rapporte aux

traces parmi lesquelles se voient, parfaitement distinctes, celles de zébus domestiques. Une caravane très importante a dû passer en ce point, hier seulement, étant données la fraîcheur et la netteté des empreintes.

Nous constatons aussi la présence de nombreuses traces d'antilopes, mais elles datent déjà d'un certain temps et ces animaux, devant la sécheresse implacable des végétaux, ont dû se retirer dans les ravins supérieurs peut-être plus favo-

Les gour de granit de l'ouad Irsane.

risés en ce qui concerne la flore. Quoi qu'il en soit, la chasse est maigre dans cette région malgré les incessantes promenades en flanqueurs de nos Chambba, chasseurs enragés et bons tireurs. La mission campe auprès d'un groupe de gour nommés Ikénéouéne, amoncellement de roches énormes presque sphériques du plus singulier effet. Ici ni bois ni végétation. Les chameaux devront se contenter du Drinn chargé sur leur dos, hier matin; quant au bois, les diverses sections en ont recueilli une petite provision à la traversée de l'ouad Tinhadjel, et nous pourrons ainsi faire encore la cuisine.

C'est une curieuse contrée que celle que nous sommes appelés à traverser *le 12 janvier* : que l'on se figure du reg de granit parsemé de grandes plaques de même roche presque

polies, légèrement convexes; tous les mamelons sont, comme ceux d'hier soir, composés de superpositions de blocs gigantesques à formes sphériques ou arrondies qui donnent un aspect tout particulier à ces collines, aspect profondément désolé et triste. Le sentier décrit de nombreux lacets, afin d'éviter les rugosités violentes, coupantes même le plus souvent, des affleurements de quartz blanc très fréquents sur toute la route et des diverses roches granitiques qui hérissent la contrée. Ce que je viens de décrire donne bien la caractéristique de tout l'Anahef qui est, à peu près partout ainsi composé. L'Anahef tout entier est territoire azdjer et il appartient plus particulièrement à la fraction des Aouraghen dont la propriété s'étend, disent-ils, jusqu'à Assiou. On verra plus tard que si l'on s'en rapporte aux prétentions du sultan d'Agadez, ce dernier prétend posséder tout le territoire saharien *en remontant jusqu'à Tadent*, ce qui retrancherait d'un seul coup près de 300 kilomètres à l'influence des Azdjer. En réalité, ce sont bien les Azdjer qui sont les maîtres incontestés jusqu'à Assiou, et ce n'est pas l'ombre de pouvoir du pauvre sultan d'Agadez qui peut y mettre une entrave; c'est donc par pure fanfaronnade que dans les lettres qu'il nous adressait il se prétendait souverain des marches de l'Aïr *jusqu'à Tadent*.

La dernière partie de la route nous fait remonter l'ouad Irsane dans lequel on campe assez tard à des tilmas qui, pour le moment, sont à peu près comblés et ne nous fournissent que quelques outres d'eau.

Le 13 janvier. — La mission remonte toujours l'ouad Irsane presque jusqu'au bout de l'étape, tout en évitant nombre de ses boucles, et au fur et à mesure que s'avance cette marche ascensionnelle, la végétation, rare il est vrai, devient plus florissante. Cette rivière a coulé il n'y a pas très longtemps, et des touffes vertes de Drinn, de Sbott, de Neçi et de Mrokba[1] viennent égayer la tristesse du paysage et offrir çà et là une

1. Mrokba, *Pennisetum dichotomum*.

bouchée d'excellente nourriture à nos animaux. Ce n'est qu'à la fin de l'étape que nous franchissons un col peu élevé, mais extrêmement difficile et rocheux, pour camper de l'autre côté dans l'ouad Iaghaghar au milieu d'un vaste cirque entouré de montagnes de granit et parsemé de blocs ronds de cette même roche.

L'un des guides et Ahmed-Bey s'étaient éloignés hier, dans les ravins de la montagne, dans le but de rechercher des indigènes capables de nous conduire au point où Flatters avait trouvé la mort. Ils n'ont rencontré que des traces, mais pas un être vivant. Abd-En-Nebi, d'accord en ce point avec eux, déclare que le puits du massacre est à environ quatre jours d'ici par une route sans eau et coupée de constantes chaînes de montagnes; que si nous tentions cette voie avec toute la mission, nous y laisserions tous nos chameaux et que l'entreprise est irréalisable, du moins en prenant le campement de ce jour comme point de départ; que mieux vaut attendre un peu et avancer davantage.

Pendant la route un tirailleur noir a déserté avec armes et bagages ou du moins on constate son absence. Cet homme était engagé depuis dix-huit mois et provenait du Ahaggar, où il était autrefois esclave; peut-être que passant non loin de son ancien lieu de servage, connaissant la langue et les routes du pays, il aura été pris de nostalgie et se sera dirigé vers ses anciens maîtres. Demain matin le commandant Lamy va envoyer à sa recherche quelques-uns de mes Chambba.

Je constate de plus en plus combien peu on doit se fier aux indications des guides : direction générale de la route, état de la végétation, longueur de l'étape, sont des choses qu'il est impossible d'obtenir exactement d'eux. Nous sommes loin des guides Chambba qui, avec une sûreté et une vérité remarquables, vous indiquent à l'avance la longueur de la route, les accidents de terrain, les passages difficiles, la flore, et enfin la direction, et cela avec une impeccable rigueur, je l'ai maintes fois constaté et vérifié.

Le 14. — La route est reprise dans une région très tourmentée, criblée de mamelons et de mornes arides, toujours de même niveau géologique que ceux des jours précédents. C'est bien là cette nature particulière de l'Anahef. Tout le système des eaux se déverse vers l'est, rejoignant le grand collecteur, le Tafassasset. Tout ce pâté montagneux a reçu une certaine quantité de pluies l'été dernier, aussi trouve-t-on quelques touffes vertes de Drinn, de Mrokba et de Lemmad ; les Talha ou gommiers sont très rares.

Nous sortons ensuite de la région des mornes pour traverser une sorte de vallée assez large, après laquelle la mission escalade une chaîne régulière assez épaisse mais peu difficile, pour avancer ensuite sur une très vaste plaine plate bordée au sud par le grand ouad Adjou sur le bord duquel est établi le campement. Le mirage était tellement intense sur cette plaine et le miroitement si violent, qu'à un moment donné un des hommes en flanqueurs a cru voir au lointain s'agiter d'importants groupes indigènes : c'était là une illusion qui ne pouvait tromper que des yeux non habitués aux mirages sahariens ; néanmoins, comme le terrain était tout à fait favorable et que la chose ne présentait aucun inconvénient, Lamy avait fait prendre un ordre de marche de combat et c'était assurément un spectacle imposant que la progression lente et calme de toute la mission développée dans ce pays où ne passent peut-être pas cinquante hommes par année.

Au soir les hommes, envoyés à la recherche du déserteur d'hier, rentrent sans avoir rien trouvé que ses traces qui s'éloignent vers l'ouest.

Le 15 janvier est consacré à un séjour sur l'ouad Adjou, afin d'avoir le temps de récolter une quantité de fourrage suffisante pour faire face aux besoins des cinq journées qui doivent suivre Tadent, et où le pays est entièrement dépourvu de végétation. Tadent serait lui-même sans végétation à cause de la présence de nombreux troupeaux ou caravanes. Le haut ouad Adjou doit être boisé si l'on s'en rapporte aux forts

Mamelons en roche de conglomérat, de l'Anahef du 14 janvier.

troncs d'Ethels secs que nous recueillons ici et que quelque crue a dû y amener. On voit au loin, à l'ouest, au milieu des massifs montagneux qui dominent l'horizon, une grande coupure par où s'engage sur la plaine l'ouad Adjou d'amont. Cette coupure porte le nom harmonieux de Tihafakhouasset.

Ahmed-Bey et Chaouchi sont partis pour essayer à nouveau de recruter des indigènes, toujours dans le but de nous conduire au puits du massacre de Flatters. Il y a évidemment autour de nous, depuis le bas ouad Irsane, beaucoup de troupeaux, leurs traces le prouvent surabondamment. Ces troupeaux sont *dazia*, comme le disent les Arabes, c'est-à-dire qu'ils ne boivent pas parce qu'ils absorbent une nourriture verte. Leurs maîtres ou leurs bergers, qui ne sont pas dans les mêmes conditions, doivent cependant avoir besoin d'eau, mais on ne les voit pas. Où donc tout ce monde va-t-il boire? Nous nous posons bien la question, mais sans pouvoir la résoudre, les guides ne nous le disent pas; ils prétendent que les campements sont obligés d'aller chercher leur eau dans le haut ouad Sérounit, c'est-à-dire à près de 100 kilomètres dans le nord-ouest d'Adjou, en plein Ahaggar. La chose est tout à fait invraisemblable et il doit exister d'autres points d'eau, mais on ne nous les indique pas et nous ne savons rien.

Le 16. — Au moment où le convoi s'ébranle, chacun de nos chameaux porte une volumineuse surcharge de Drinn par-dessus sa charge ordinaire. Pour éviter que chaque animal n'emploie comme pâturage le dos de son voisin, on a emballé le mieux possible le Drinn au moyen de bâches et de couvertures, si bien que les chameaux disparaissent sous un paquetage informe qui donne une tournure des plus bizarres à l'ensemble du troupeau. Le chargement a du reste été pénible, laborieux et très long, et en cours de route il nécessite de nombreux remaniements. Nos malheureuses bêtes se seraient bien passées de ce surcroît de travail, elles sont déjà très maigres, très étirées, et nombre d'entre elles n'arrivent pas aux étapes du soir, si ce n'est parfois sous la forme de pot-au-feu peu séduisant.

Notre route se poursuit d'abord pendant une dizaine de kilomètres sur la continuation de la plaine parcourue avant-hier; bientôt après elle rentre dans une région montagneuse très accidentée, d'un égal parcours, au milieu duquel se trouve le petit puits de Onaille au fond d'un ravin encaissé entre de hautes berges de granit, il nous fournit un peu d'eau d'excellente qualité que recueillent les Chambba. Nous tombons ensuite sur une longue plaine, orientée nord-est-sud-ouest, entre des chaînes assez élevées qui suivent exactement cette même direction. Le campement est pris dans l'ouad Amanemghad qui borde cette plaine au sud.

La végétation aujourd'hui se trouve représentée par du Mrokba, du Djedari, du Seder [1], différents gommiers, du Korunka, de l'Adjac [2] et de l'Ana [3]. Ce dernier devient du reste maintenant beaucoup plus fréquent.

Sur le soir arrivent au camp trois Chambba porteurs d'un courrier. Ils se sont détachés, plus au nord, d'un convoi de ravitaillement qui doit nous rejoindre ultérieurement. D'après

1. Seder, *Zyzyphus lotus.*
2. Adjac, *non encore déterminé.*
3. Ana, *Leptadenia pyrotechnica.*

eux, le capitaine Pein doit rester à Tighammar, pour y attendre le retour de ce convoi. Chacun de nous a reçu quelques lettres; c'est donc jour de joie au camp car cette bonne aubaine de nouvelles ne devait plus se renouveler bien fréquemment, hélas!

Le 17 janvier. — On remonte l'ouad Amanemghad, d'abord grande artère, mais qui peu à peu se rétrécit pour n'avoir plus que quelques mètres de largeur au puits du même nom. C'est un petit réservoir creusé dans le lit même de la rivière entre des roches de granit excessivement dures et tellement glissantes que l'on est obligé de répandre sur leur surface une grande quantité de sable et de terre pour en rendre le passage praticable aux animaux. Malgré cette précaution, le défilé du convoi, émaillé de nombreuses chutes de chameaux, demande quatre longues heures en cette gorge étroite bordée de berges lisses et à pic, et encombrée d'énormes blocs éboulés des parois supérieures. Ce point est d'autant plus mauvais que le passage répété des eaux, des hommes, des chameaux et de toutes espèces d'animaux depuis des époques très lointaines, a fini par donner aux dalles, en pente, un poli merveilleux, mais qui en rend la praticabilité fort difficile.

Après avoir remonté quelque temps encore, mais dans des conditions plus faciles, le haut de la rivière Amanemghad, nous atteignons sa tête et franchissons un petit col, par une altitude un peu supérieure à 1 360 mètres, pour redescendre ensuite sur un plateau mouvementé mais facile qui nous amène dans l'ouad Ikoaoene, où nous campons à une assez faible distance du puits de Tadent.

Un peu avant l'arrivée, nous voyons dans la vallée plusieurs troupeaux de chèvres conduits par deux femmes et un homme, tous les trois montés à âne. Notre guide Sidi se met à courir à eux pour leur demander des nouvelles; mais l'homme, abandonnant sa monture, s'enfuit rapidement dans la montagne voisine en apercevant la tête du convoi. Quant aux deux femmes, elles continuent tranquillement leur route et,

le guide les rejoignant, finit par entrer en conversation avec elles. On pourra paraître étonné de cette façon d'agir, pourtant elle est constante chez les Touareg : lorsque ces derniers voient arriver des gens dont ils pensent avoir à redouter la présence, ils cherchent, tout d'abord et toujours, leur salut dans la fuite, laissant les femmes sans s'en inquiéter. Les femmes touareg savent en effet qu'elles ne courent aucun risque, car il est de règle qu'il ne leur est jamais fait le moindre mal : c'est la coutume du pays touareg. Les femmes entrent donc en pourparlers et, quand il est bien avéré que l'on n'a affaire qu'à des amis ou à des gens paisibles, les hommes, prévenus, reviennent et les communications s'établissent. Voilà la méthode uniquement employée dans le Sahara touareg.

Le 18 janvier. — Non seulement nous séjournons aujourd'hui, mais nous avons l'intention de prolonger assez longtemps cette halte, tant pour attendre les convois de ravitaillement de l'arrière que pour laisser reposer les animaux et leur permettre de manger à leur faim. Nous avons la chance de trouver, ici et dans tous les environs, d'assez bons pâturages, presque verts, de Mrokba et d'Ana; c'est une véritable aubaine car, d'après ce que nous avaient affirmé nos guides, nous ne devions rien y rencontrer; tout devait être mangé. C'est là un exemple frappant de la confiance que l'on peut accorder aux renseignements fournis par les guides de ce pays.

Lamy a fait entourer le camp d'une forte *zeriba* [1] de branchages qui préserverait très efficacement la mission si une attaque se produisait.

Deux sections partent avec le commandant Lamy pour aller faire boire au puits même de Tadent situé à 8 ou 9 kilomètres au sud-ouest. Quant aux autres animaux, ils sont envoyés au pâturage dans les environs en attendant leur tour. De la sorte le convoi entier boira en trois jours.

1. *Zeriba*, enceinte composée de branches d'arbres épineux destinée à entourer un campement, des troupeaux, etc., et à les protéger contre des attaques extérieures.

Notre campement est situé sur ún petit monticule dans une assez large vallée bordée, à l'ouest, de groupes de montagnes assez confuses, et, à l'est, par une haute chaîne qui se nomme mont Ikoaoene. Dans un ravin inférieur de cette dernière, à 1 500 mètres en face de nous, on trouve une petite source à très faible débit qui porte le nom de Tahabert; elle ne peut guère fournir que l'eau nécessaire aux besoins des hommes, mais elle nous est de nul secours pour les animaux.

Ahmed-Bey et Chaouchi sont revenus aujourd'hui, ils déclarent n'avoir trouvé âme qui vive sur l'arrière, mais ils ont suivi pendant près de trois jours les traces du nègre déserteur, qui probablement va bien rejoindre les Oulad-Ghâli, serfs d'Aïtaghel, auxquels il appartenait jadis.

Dans la journée arrive aussi un convoi de ravitaillement apportant des dattes, du beurre et quelques chameaux; nous allons acheter le tout en bloc. Ce convoi est conduit par Kaddour, caïd d'une fraction des Chambba-Guebala de Ouargla. Il nous annonce que le convoi conduit par le lieutenant de Thézillat ne nous rejoindra pas avant sept ou huit jours. Kaddour est accompagné d'une trentaine d'hommes montés à méhara et de quelques sokhrars. Il a trouvé, de concert avec Abd-En-Nebi, un Targui qui paraît décidé à nous conduire au point où Flatters a été tué.

Une petite troupe d'Amghad, campés dans les ravins de l'est, est venue au camp pour y vendre quelques dattes et du beurre. De même nous avons vu une caravane de sept ou huit chameaux venant de l'Aïr et se dirigeant sur Ghât. Ces gens veulent nous vendre un pot de miel du Soudan au prix exorbitant de dix thalaris. Le miel du Soudan est contenu dans des sortes de bouteilles ou cruches à large goulot en peau parcheminée dont l'orifice est fermé par une peau collée; leur contenance est, en général, de 3 ou 4 litres. Cette caravane emporte aussi des peaux de chèvres tannées et teintes en rouge. Ces peaux sont emballées en ballots rectangulaires allongés, bien confectionnés; les peaux sont

d'abord entourées de *lif* [1] de palmier, protecteur du contenu, et le tout est pour ainsi dire cerclé par un filet à très larges, mailles, composé de lanières de cuir posé vert et qui s'est resserré au séchage. Les convoyeurs de cette caravane sont des serfs conduits par un seul Targui de race noble. C'est un homme à belle prestance bien armé et bien monté. Tous ces gens, ou presque tous, portent des fusils à pierre de provenance tripolitaine, à très long canon, maintenu sur le bois par plusieurs cerclures de fil de fer très fin. Tous portent le sabre national touareg ainsi que le poignard de bras.

Une autre petite caravane commandée par le Targui Aochenne, notable de la fraction des Iadhanaren, est campée non loin d'ici et doit partir demain pour l'Aïr. Aochenne a reçu de nous la mission de répandre partout sur son chemin la nouvelle de notre arrivée prochaine et d'assurer tous les indigènes de nos intentions exclusivement pacifiques.

Il existe de nombreux campements touareg non loin d'ici, dans la direction du sud-sud-ouest, et autour du puits de Tadent ; il y en a même à l'est de la chaîne d'Ikoaoene. Quelques groupes s'aventurent jusqu'au camp, ils achètent un peu de nos cotonnades, de même que ceux des caravanes du reste, et paraissent satisfaits des qualités que nous leur présentons et qui sont meilleures que les articles anglais qui leur parvienent par Tripoli.

D'après les impressions recueillies, les Touareg de la région sont très frappés par notre arrivée et par la présence d'un aussi grand nombre d'étrangers armés. Ils ont bien une certaine apréhension, mais ils prennent néanmoins le contact, non pas tant par curiosité que par nécessité de se rendre compte de nos allures et de notre façon d'être et de procéder.

Par les uns et les autres nous apprenons que la route la plus suivie, actuellement, entre Ghât et l'Aïr, passe au pied est de la chaîne d'Ikoaoene, pour permettre aux caravanes

1. *Lif*, substance à aspect de chanvre formant une sorte de tissu grossier qui se développe à l'enracinement des feuilles dans les palmiers.

qui la pratiquent de boire à Tadent. On nous apprend aussi que le ghezi des Azdjer, qui était allé au Kordane, n'est rentré que depuis peu de temps. Il n'a ramené qu'une cinquantaine de chameaux et quelques ustensiles et vêtements pris dans les campements des tribus razziées. Ainsi voilà des gens qui s'équipent et partent, à 200 ou 300 hommes, souvent avec chacun deux méhara, pour un temps très long, qui font des déplacements de 700 ou 800 kilomètres avant d'atteindre la région à razzier, et qui pour tout bénéfice n'ont quelquefois au bout de six mois que cinquante chameaux et quelques vêtements à se partager! On se demande vraiment pourquoi toute cette fatigue, pourquoi tout ce mal, avec le risque probable de perdre des hommes, et le risque certain de perdre la plupart de leurs montures? C'est pourtant là la vie qu'affectionnent ces nomades pillards. C'est à des expéditions de ce genre qu'ils aspirent de prendre part, ce sont elles qu'ils appellent de tous leurs vœux, parce qu'elles répondent à leur humeur vagabonde et batailleuse, parce qu'elles peuvent être parfois très fructueuses et aussi parce qu'elles leur procurent toujours la possibilité de razzier assez de troupeaux pour *manger de la viande à leur faim*. Quand ils n'auraient pas réalisé d'autres bénéfices, ils auront toujours eu la chance de se remplir régulièrement l'estomac pendant six ou huit mois : résultat auquel ils donnent une importance que nous ne saurions lui attribuer, nous Européens. On voit, par ce simple détail, combien les hommes voilés du Sahara sont loin de notre civilisation, combien leurs mœurs et leurs aspirations sont spéciales, et on comprend aussi pourquoi ils redoutent tant la pénétration européenne, qui viendrait mettre un terme aux coutumes cavalières qui leur permettent de vivre, dans un pays désolé et sans maître, sur le dos de plus faibles qu'eux.

Gorges de l'ouad Obazzer, de loin. (Au fond, une grande arche de roche.)

IV

Visite au puits de Tadjenout.

Depuis que la mission était entrée dans le territoire de l'Anahef nous nous étions inquiétés de savoir de quel point il nous serait le plus facile et le plus court d'atteindre le puits où fut massacré le colonel Flatters. Sidi et Chaouchi, nos deux guides, avaient répondu que ce serait là une opération très difficile ; que le pays était montagneux, sans pistes, sans végétation et sans eau ; que du reste ils ne connaissaient pas le point même et qu'ils n'en pouvaient indiquer que la direction approximative.

Nous avions envoyé en reconnaissance Ahmed-Bey, le mokkadem des Tidjani, qui nous suivait avec Abd-En-Nebi depuis l'Algérie, espérant qu'il trouverait quelques campements isolés de Touareg qui accepteraient de nous y conduire, mais ces démarches avaient été sans résultat et Ahmed-Bey

n'avait rencontré âme qui vive ; il avait seulement relevé des traces récentes du passage de quelques indigènes, de leurs ânes et de leurs moutons.

A notre campement de Tadent, Abd-En-Nebi, aidé par le caïd Kaddour des Chambba, lequel était venu avec ses hommes accompagner le convoi qui nous était arrivé en ce lieu, finit par trouver un Targui des Iadhanaren de l'oasis de Djanet, et du nom de Thâleb. Cet homme, qui faisait partie des groupes venus nous visiter (peut-être serait-il plus exact de dire, nous surveiller) au campement, connaissait le point précis du massacre et acceptait de nous y conduire.

La route était difficile, dépourvue d'eau et de végétation ; il ne fallait donc pas songer à emmener, sans imprudence, toute la mission. Il fut convenu que nous partirions seuls, Lamy, Dorian, Leroy et moi, sous la simple escorte de 30 Chambba pris, tant parmi ceux arrivés avec le dernier convoi de ravitaillement que parmi ceux qui accompagnaient la mission, El-Hadj-Abdul-Hâkem entre autres, et le caïd Kaddour à leur tête.

Nous étions tous montés à méhari et nous n'emportions que quelques outres d'eau, mais point de bagages.

Tous les Chambba de l'escorte étaient armés de carabines Gras et constituaient un groupe suffisamment solide — surtout étant donné que toutes les populations environnantes connaissaient la présence du gros de la mission campée à Tadent. — J'avais, au surplus, reçu des Ahaggar des lettres nous assurant de leur neutralité ; cette neutralité ne me paraissait sincère que parce que nous étions appuyés sur 300 fusils ; mais je pensais que, pour cette raison, nous pouvions nous y fier, surtout pour un temps aussi limité que celui qu'allait demander notre raid.

Voici, du reste, la traduction de la lettre qui m'avait été adressée par Ahïtaghel-Ben-Biska :

« ... Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux. Que « Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Moham-

« med ainsi que sur sa famille et ses compagnons et qu'il « leur accorde le salut!

« Cette lettre est adressée par la Bénédiction, le cheikh « Aïtaghel-Ben-Biska, le hoggarien, à toute la troupe dont « font partie la bénédiction; le nommé Foureau, le comman- « dant, et El-Hadj-Abdul-Hâkem, à tous hommages, saluts, « respects.

« Le but de cette missive est de vous informer que nous « avons reçu des mains d'Abd-En-Nebi la lettre que vous « nous avez adressée et dans laquelle vous annoncez que « vous vous rendez au Soudan sous la protection de Dieu et « sous sa sauvegarde. Vous nous dites que vous êtes gens « de paix et que vous nous demandez d'agir de même. Soit! « Vous savez d'ailleurs que nous sommes en paix avec vous « depuis longtemps, bien que nous n'ayons reçu aucune lettre « de vous avant celle que nous venons de recevoir. Sachez « aussi que la paix aura lieu entre nous comme elle existe « déjà... Toutefois, puisque vous nous demandez la paix pour « le voyage que vous entreprenez pour le Soudan, nous vous « accordons cette paix et vous n'éprouverez aucun dommage « de notre part à moins que vous ne nous fassiez tort vous- « mêmes.

« Nous nous conformons à ce qui est tracé sur le cachet « que porte votre lettre, et qui dit : « Quiconque sème le bien « récolte la sécurité; quiconque sème le mal récolte le « remords [1].

« Vous nous dites que vous désirez trafiquer avec nous, mais « nous ne sommes pas sûrs de vous rencontrer, car Taket « (Aïn El-Hadjadj), dont nous a parlé Abd-En-Nebi, est bien « loin et nous ne sommes pas assurés de trouver un endroit « où vous rencontrer et trafiquer avec vous. Toutefois Dieu « pourrait en décider ainsi et la chose n'est pas impossible.

1. C'est la devise que porte en arabe le cachet qui, depuis de longues années, me sert à affirmer pour les indigènes du Sahara l'authenticité de ma correspondance. F. Foureau.

« Salut. Le 23 du mois de Dieu, Redjeb le bon, de « l'année 1315 » [1].

Cette lettre répondait à une lettre adressée à Aïtaghel et aux notables du Ahaggar par Si Mohamed-El-Arroussi, chef de l'ordre des Tidjani, et à une lettre de moi-même qui peut se résumer ainsi : « Nous sommes en marche pour le Soudan, « nous allons passer près de ton territoire, mais nous voya- « geons avec des intentions pacifiques et il ne sera rien tenté « contre toi ou les tiens, à moins que vous-mêmes vous ne « commenciez les hostilités. Nous t'assurons donc de la paix « et nous te demandons la réciproque... Si tu as des cha- « meaux ou des denrées à vendre amène-les sur notre pas- « sage, nous les achèterons..., etc. »

Nous quittons le camp *le 20 janvier* à la première heure et le premier point atteint est le puits de Tadent. Nous remontons la rivière où il est creusé, rivière étroite et difficile, au milieu des éboulis de schiste et de granit à reflets bleus. Le passage d'un petit col rugueux nous amène sur l'autre versant dans une sorte de plaine où s'épandent diverses rivières ; sa surface est plate tout d'abord comme cela se produit quand les ravins de montagne s'élargissent en un point. La route nous fait descendre le collecteur de ces petites rivières, qui se nomme ouad Oboden, et gagner peu à peu la chaîne élevée d'Obazzer. Nous la traversons par des gorges superbes dont personne ne saurait soupçonner l'existence, même un instant, avant de les avoir abordées. On arrive sur cette faille, véritable porte, avec la croyance absolue que la rivière s'arrête là, ou se détourne par un crochet brusque.

Il n'en est rien et on pénètre dans des gorges où la rivière se rétrécit à 20 mètres de large, tout au plus, entre des falaises à pic, ou même surplombantes, qui comptent plus de 350 mètres de hauteur, bordant un tortueux couloir, pour le moment à sec.

1. Traduction de M. Houdas, professeur à l'École supérieure des langues orientales vivantes.

Un peu plus loin, la rivière s'élargit et les gorges se continuent, moins hautes, moins à pic, mais tout aussi imposantes dans leur majesté sombre avec leurs schistes bruns et leurs granits.

Des anfractuosités formant grottes trouent çà et là les parois des gorges ; elles sont situées à 6 ou 7 mètres au-dessus du lit de la rivière et servent d'habitations temporaires à des Touareg, comme nous le prouve la présence de certains ustensiles de ménage que l'on y voit abandonnés, peut-être à cause de notre passage. Le massif montagneux est en effet habité par quelques indigènes qui profitent de la maigre végétation des ravins pour y nourrir leurs chèvres, leurs moutons et leurs ânes. Les traces rencontrées nous ont indiqué la présence de ces nomades.

Le campement du 20 est établi au sortir même des gorges et à l'origine d'un plateau qui paraît assez vaste mais qui reste désolé et presque sans végétation. Seules, se dessinent au loin les silhouettes étranges de chaînes de montagnes ; d'un bleu très doux, elles se découpent vigoureusement sur le ciel et se hérissent de nombreuses aspérités dont l'aspect rugueux et inhospitalier contraste étrangement avec la douceur, l'harmonie et la beauté de leurs teintes.

Le 21 janvier. — Départ matinal sur un sol de schiste et de quartz coupé de nombreux lits de rivières se dirigeant tous vers notre gauche au sud-ouest. La plus importante de ces rivières, l'ouad Takalous qui, en aval, prend le nom d'ouad Tidjilost-Temmine, se trouve bientôt être notre route, nous la remontons. Son lit est large et encombré de petites dunes de sables mouvants absolument nues et difficiles pour la marche.

En amont de ces dunes le Takalous reçoit deux affluents importants, venus du nord : le Timmat et l'Izzinâten. Le campement est établi sur le bord même du Takalous. Toutes les régions que nous traversons donnent le spectacle d'une véritable désolation : pas de végétation, pas d'arbres, pas d'eau ; rien ne peut donner une idée de ce désert ou la pierre

domine, où règne le plus absolu silence, et que les ani-

Entrée des gorges
de l'ouad Obazzer.

maux et les oiseaux semblent avoir abandonné.

En face de nous apparaît au loin le massif important et élevé du Serkout, très déchiqueté et hérissé d'aiguilles aiguës; à droite, et plus rapproché que le Serkout, nous avons en vue un autre massif un peu moins

élevé, mais tout aussi hérissé qui se nomme Zerzaro. Une rivière, dont il cache les sources, vient se jeter dans le Takalous.

Le 22 janvier. — Nous partons au petit jour, bien décidés à atteindre le soir même le puits du massacre. Droit devant nous, et à gauche du Serkout, le massif du Sodderaï dresse ses hautes chaînes multiples, âpres, rugueuses, et s'élevant à mesure que les chaînes s'éloignent plus au nord-ouest. Nous passons tout près, et au nord d'un haut mamelon nommé Tamellokha. Aux yeux de notre guide ce piton passe pour être la limite entre le territoire des Ahaggar et celui des Azdjer; bien que d'autre part les Azdjer, dans mes voyages antérieurs, m'aient assuré que la rivière où eut lieu le massacre de Flatters était propriété des Azdjer, et qu'elle appartenait en propre à Moulay-Ag-Khaddadj qui la louait aux Ahaggar — suivant la coutume — contre une redevance de douze brebis.

De même, et toujours au dire de notre guide, la limite entre les deux territoires passerait par un autre piton, nommé Tintamellokha, situé un peu plus au nord.

Nous sommes toujours dans des schistes et des granits désolés et infertiles; l'impression laissée par le pays est d'une infinie tristesse. Nous continuons dans un chaos de hautes collines très rudes et très difficiles, passant d'une rivière dans une autre par des cols peu élevés mais très rugueux et très étroits, qui nous font atteindre la rivière où était établi le camp du colonel Flatters lorsqu'il se porta, pour boire, au puits du massacre. Ce camp, dont notre guide ne connaît pas le gisement exact, se trouvait en aval du point où nous traversons la rivière, et par conséquent nous coupons ici la ligne de marche du colonel. Nous cheminons dans des cols nus composés de schistes sombres, par lesquels les Touareg ont dû diriger le malheureux colonel et nous débouchons — après avoir fait éclairer la route par quatre hommes à pied — dans la rivière Inhoaoene, en aval du puits de triste sou-

Le mont Sodderaï dans le lointain.

venir. Après avoir suivi cette rivière, en la remontant dans deux ou trois de ses coudes, nous arrivons au puits lui-même, qui se nomme Tadjenout.

Le puits, à notre grand désappointement, est à sec : aucun vestige ne subsiste. A 30 mètres du puits une énorme touffe d'Ethel, entièrement brûlée, dresse, grimaçants vers le ciel, ses troncs noircis par le feu, sur un lit de cendres. Nous recueillons pourtant un fragment de talon de soulier d'origine européenne, quelques débris d'os calcinés; un peu plus loin, à 800 ou 1 000 mètres au nord-est du puits, on trouve un humérus gauche; est-ce là un débris de nos compatriotes? c'est bien difficile à décider; et pourtant il paraît que le capitaine Masson a été tué en ce point précis, parce que, blessé tout d'abord au puits, il avait pu sauter sur son cheval et s'était éloigné dans cette direction pour être ensuite traîtreusement achevé par quelque Targui masqué derrière un rocher. Est-ce que ces détails sont suffisants pour permettre de croire que ce vestige appartenait bien au capitaine Masson[1]?

1. Tous les débris recueillis ont été expédiés par un convoi de Chambba de retour, à M. le général Larchey, alors commandant du XIX[e] corps, à Alger.

Quant à Flatters, il avait donné sa jument à tenir à l'un des guides Touareg; et ce dernier, au moment où les masses Touareg chargeaient, a enfourché la jument en disant au colonel qu'il allait voir si ces arrivants étaient des Ahaggar ou des Azdjer, c'est-à-dire des amis ou des ennemis!

Il est évident que le puits Tadjenout était un point admirablement choisi pour y organiser un guet-apens : pour l'atteindre et y venir boire, les chameaux et leurs conducteurs ou hommes d'escorte sont dans l'obligation absolue de s'allonger énormément puisque les cols ne peuvent se franchir qu'à la file indienne, soit un par un. Cette disposition du terrain ne permet donc pas d'arriver au puits en groupe important et par conséquent en force.

Un ravin annexe, situé à 100 mètres en amont du puits, et à angle droit sur le cours de la rivière, avait permis aux bandes touareg de se masser d'avance et de se masquer; ils n'ont eu qu'à se précipiter brusquement dans le lit majeur lorsqu'ils ont vu la tête de colonne s'arrêter au puits.

Les Touareg Azdjer m'avaient averti, les années précédentes, de ce fait que les Ahaggar, pensant que des Français viendraient rechercher les ossements de leurs compatriotes, les avaient entièrement brûlés de façon à ce qu'il ne restât aucun souvenir visible du massacre.

Après avoir fait ces tristes constatations, nous ne pouvions pas nous éterniser en ce point où nous ne trouvions ni boisson, ni végétation; il nous restait à peine la quantité d'eau suffisante pour permettre à chacun de boire une tasse de café; nous fûmes donc obligés de reprendre notre marche jusqu'à la nuit. Après nous être fait indiquer la route nouvelle à suivre — car la nécessité de toucher à un puits nous forçait à prendre un itinéraire différent — nous détachions en avant, le guide et trois de nos Chambba, dont Ben-Mouissat, avec ordre de rapporter sur leurs montures trois ou quatre outres d'eau s'ils trouvent dans les puits des environs quelque peu de liquide.

Après une marche d'une dizaine de kilomètres, dans des

lits de torrents bordés de collines rugueuses et arides, nous campions à la nuit close.

Depuis le camp de Tadent nous avions parcouru 140 kilomètres soit une moyenne de 47 kilomètres par jour, en terrain extrêmement difficile et le plus souvent dans des thalwegs étroits de roches et d'éboulis d'un accès parfois presque impraticable.

Puits de Tadjenout, où fut massacré Flatters.

Les rares indigènes qui occupent habituellement les régions environnant le puits de Tadjenout sont d'abord des Aïtloene appartenant à la fraction des Touareg Ahaggar, ils y font paître leurs troupeaux, comme je l'ai dit plus haut, en location; puis quelques Imekerkhâssene qui font partie de la fraction Azdjer. Tous ces indigènes boivent et abreuvent leurs animaux dans l'ouad Tin-Tarabine, en aval.

Vers huit heures du soir, deux des quatre Chambba envoyés à la recherche de l'eau rentrent au camp; leurs animaux fatigués n'ayant pu suivre les deux autres, mieux montés, qui ont continué la marche.

Le 23 janvier. — Notre groupe s'ébranle au petit jour, le temps est menaçant et la pluie tombe ensuite du reste, par gouttes, jusqu'au milieu de l'après-midi. Nous ne tardons pas à retraverser la rivière où était campé le colonel Flatters la veille du massacre; mais nous la traversons en amont du point où nous l'avions atteinte hier.

Nous relevons bientôt la trace des méhara de nos deux envoyés d'hier, et eux-mêmes nous rejoignent peu après. Ils ont trouvé le puits mort, et il faut nous passer de boire pendant toute la journée et essayer d'atteindre la petite source de Témassint, qui ne nous éloigne pas trop de notre direction de retour. Au surplus, quand bien même elle nous en eût éloignés, il fallait de toute nécessité nous y rendre attendu qu'il n'y a pas d'autre point d'eau, actuellement, d'ici Tadent. On marche sans s'attarder davantage. La ligne de route nous fait passer au pied du petit massif — plutôt gour ou témoin — nommé Ouarsakfal puis nous descendons la rivière qui prend sa source dans ce massif et qui porte le même nom. Quelques rares gommiers y dressent maigrement leur silhouette grêle et rachitique d'une tonalité grise et triste que n'arrivent point à égayer les touffes espacées de Mrokba qui végètent çà et là.

Après avoir abandonné le cours du Ouarsakfal, nous marchons sur un plateau très accidenté, bossué d'affleurements schisteux, de couleur terne, et criblés de lenticules noires. L'ouad Takalous, déjà vu précédemment, se présente à nouveau devant nous. Il est traversé à 5 kilomètres en amont de notre point de campement du 21 janvier, et la route se continue dans les mêmes conditions de terrain, que varie cependant la présence de granit bleu très dur, de basaltes, et enfin de quartz d'une éclatante blancheur.

Le jour a disparu mais il faut pousser nos montures sans trêve et sans repos, l'eau est encore loin devant nous. Pour l'atteindre, nous traversons successivement trois chaînes parallèles de montagnes assez difficiles qui nous permettent

Le mont Serkout dans le lointain. (D'après Dornois.)

enfin d'arriver dans l'ouad Timmock, dans lequel, en le remontant pendant quelque temps, nous trouvons, à neuf heures et demie du soir, la source de Témassint, où hommes et animaux s'abreuvent longuement après une journée bien remplie qui nous avait permis de parcourir environ 90 kilomètres. Bêtes et gens sont rompus et chacun s'étend près de la source pour céder bientôt à un sommeil réparateur.

Témassint est une source où l'eau arrive à fleur du sol, c'est un petit cercle entouré d'un mince liseré d'herbe verte et fine, chose essentiellement rare dans ce pays désolé et qui repose les yeux et réjouit le cœur; les animaux *boivent seuls*, entourant la source, et nous les regardons avec une sorte de satisfaction et de béatitude; il y a si longtemps que nous n'avons vu pareil spectacle, et nous avons toujours dû, jusque-là, extraire péniblement l'eau du fond des puits plus ou moins profonds que la nature a si parcimonieusement répartis dans ces redoutables et inhospitalières contrées. Boire à sa soif et sans aucune peine, sans aucun labeur, nous paraît être une chose merveilleuse, à nous si déshabitués des facilités et du confort du monde civilisé. Combien nous a-t-il fallu de temps pour retrouver par la suite semblable situation? L'abreuvage a toujours été, jusqu'au Tchad pour ainsi dire, un des cauchemars de la mission. Témassint fut pour nous un lieu de délices, mais si toute la mission s'était trouvée en ce point il est plus que probable que la quantité d'eau eût été insuffisante et, qu'après le passage de 200 ou 300 chameaux, nous aurions encore été obligés d'élever péniblement l'eau du fond de la source à grand renfort de cordes, de seaux et surtout de bras.

Il est impossible, au dire du guide, de gagner d'ici le camp de la mission directement sans passer par le puits de Tadent, nous allons donc rejoindre notre itinéraire d'aller un peu avant ce puits. *Le 24 janvier*, après avoir traversé la chaîne confuse et rude, comme sol, qui donne naissance à l'ouad Timmok, notre horizon s'élargit tout à coup et nous avan-

çons sur une sorte de plaine ou vallée plate qui se nomme ouad Fatfat et dont le développement atteint, sur notre ligne de marche, un peu plus de 3 kilomètres. Cette plaine est bordée, du côté de l'est et du sud, par de hauts et puissants massifs de montagnes sombres et abruptes; nous la quittons, par un brusque crochet à gauche, qui nous fait remonter, à

Le mont Ajerkhjer.

travers ces massifs, la vallée relativement large et aisée de l'ouad Aharenta. A notre droite le pâté montagneux se nomme Ajerkhjer. Des deux côtés, les ravins latéraux arrivent en pente très rapide, et avec encombrement d'éboulis, dans la vallée majeure. Ce spectacle est grandiose et se poursuit ainsi pendant près de 4 kilomètres, au milieu d'un calme et d'un silence que trouble seul le léger crépitement produit par la marche des méhara sur le gravier, au milieu duquel le brusque coup de feu d'un de nos chasseurs vient subitement mettre une note violente, dont les ondes sonores se répercutent, en s'affaiblissant peu à peu, entre les deux hautes falaises de bordure.

En sortant de ce défilé nous nous engageons dans un affluent de droite que nous remontons au milieu de schistes irréguliers et de quartz à arêtes aiguës. Un col se présente, son versant opposé nous amène dans la rivière Takizarouet, grande vallée nue qui s'enfuit vers notre droite, se dirigeant sur le massif nommé Itifar.

Après avoir passé au pied d'un grand pic isolé dont le manteau noir de basalte et de granit donne une impression de sauvage et de sombre désolation, on commence l'attaque de la chaîne des monts Imohedjadj. Il nous faut gravir un col rapide et extrêmement difficile où nos montures ne peuvent passer qu'une à une, avec des efforts inouïs et des précautions constantes; ces braves chameaux franchissent parfois des roches énormes qui leur barrent le passage, tout au plus fait pour des chèvres. Bien que son aspect ne permette pas de supposer un instant que le chameau puisse être adroit, nous avons été, en bien des occasions, et notamment aujourd'hui, appelés à constater qu'il passe sans trop d'avaries et avec souplessse en des points où nous n'oserions même pas risquer le cheval le mieux dressé aux mauvais terrains.

La descente de ce col, plus courte il est vrai que la montée, est encore plus dangereuse; elle nous amène au fond du lit de la rivière Teguiiet, vallée large et facile, mais entaillée entre de hautes cimes à pic dont la base repose sur de beaux bancs de schistes rouges. Nous sommes au point où cette rivière s'encaisse et où elle reçoit, de l'amont, une multitude de lits de petites rivières plates qui viennent de parcourir une sorte de plaine mouvementée que nous remontons nous-mêmes.

Cette plaine comporte un peu de végétation composée uniquement de gommiers de petite taille et Mrokba. Nous y trouvons quelques campements misérables de Touareg qui y font paître de maigres troupeaux de chèvres et de moutons. Le bruit de notre marche, et la vue de nos méhara sur le

haut des cols, a déjà répandu au milieu de ces gens la frayeur, qui leur est habituelle du reste, dès qu'ils aperçoivent des êtres vivants montés et inconnus ; et nous trouvons un de ces campements en train de charger précipitamment sur des ânes les quelques loques et les quelques ustensiles de ménage qui constituent leur richesse, pour se dérober à nos yeux et échapper au danger, bien imaginaire du reste dans le cas présent, d'un pillage immédiat. Telle est la sécurité en ces pays, telle est la manière de vivre de ces éternels nomades pour lesquels quelques touffes d'herbe sèche au milieu des rochers, une source ignorée au milieu des montagnes, suffisent pour naître, pour manger et pour mourir.

Nous les faisons rassurer par le guide et nous poursuivons notre chemin jusqu'à la rencontre de l'ouad Obaden, où nous rejoignons notre itinéraire du 20 janvier.

Au delà de ce point, et après avoir franchi un petit col déjà décrit au lecteur, notre troupe descend la rivière dans laquelle se trouve le puits de Tadent. Nous la quittons bientôt, sur une fantaisie du guide qui prétend nous ramener plus vite au camp de la mission, et nous prenons un raccourci, mais quel raccourci ! Peut-être est-il moins long comme parcours que notre premier itinéraire, mais il est infiniment plus long comme temps ; ce qui le prouve surabondamment c'est que quelques Chambba, qui ont continué jusqu'au puits pour y prendre de l'eau, ont atteint le camp avant nous. Le guide nous fait donc grimper par un chemin de chèvres dans un ravin littéralement inabordable et où vingt fois nous manquons de nous rompre le cou. Nous en sortons pourtant indemnes et nous rentrons au camp où tout le monde nous attendait avec une anxiété facile à comprendre.

Pendant notre absence Ag-Yemma et El-Hadj-Othman sont revenus de l'oasis de Djanet et ont apporté divers produits qu'ils nous vendent ; entre autres choses des dattes de couleur très brune, demi-dures et rappelant beaucoup la datte *ghars* de l'Algérie, avec en plus, un léger goût de nèfles ; ils ont

aussi quelque peu de raisin sec à grain très petit et d'un goût excellent.

Vers dix heures du soir arrrive un convoi libre de 80 chameaux chargés de dattes et de divers autres produits de ravitaillement. Ce sont des Chambba de Ouargla qui nous l'amènent.

Trois de mes chameaux personnels ont été perdus au pâturage, ou peut-être volés par les Touareg des environs; Bitour et El-Alia sont à leur recherche.

25 janvier. — Quelques caravanes, à très petit nombre de chameaux et d'hommes, sont passées au camp pendant notre absence; d'autres ont été vues, marchant à l'est de la chaîne qui nous domine, et sur la grande route régulière de Ghât au Soudan. Tout cela ne représente que très peu de chose comme fret. Celles venant du sud rapportent quelques peaux tannées, des pots de miel du Soudan, un peu de mil; celles venant du nord vont en ravitaillement de mil.

26 janvier. — Abd-En-Nebi demande à rentrer à El-Oued où sa famille est restée seule. Je pense que maintenant il ne peut guère nous être utile, puisqu'il ne connaît plus les fractions Touareg que nous allons aborder. Il repartira donc, avec les mokkadem souafa qui l'accompagnent, mais en nous laissant son ami Si Ahmed-Bey, homme jeune et intelligent qui nous servira utilement d'interprète touareg et d'intermédiaire.

Le convoi arrivé le 24 nous a remis des lettres du capitaine Pein qui est venu jusqu'à Afara et serait en route pour Tighammar. Il ne nous donne aucune nouvelle du convoi de Ben-Brahim qui devait nous rejoindre ici, escorté par le lieutenant de Thézillat et ses hommes. Ce convoi est sans doute très en retard et nous ne pourrons l'attendre; l'important actuellement est de marcher vite, nos chameaux de bât meurent chaque jour en grand nombre, sans cause apparente, bien qu'ils trouvent ici une nourriture relativement bonne et abondante. Nous ne pouvons pas attendre sous peine de voir diminuer sans arrêt le nombre de nos animaux.

Le caïd Kaddour restera ici, avec tout ou partie de ses hommes, pour renseigner le lieutenant de Thézillat à son arrivée, et il fera tous ses efforts pour nous faire parvenir le convoi. En attendant, il discute avec ses hommes le prix d'achat d'une cinquantaine de leurs animaux, qui viendront

Le guide Thâleb qui m'a conduit à Tadjenout.

bien à point pour combler une partie des vides qui se sont produits dans notre troupeau.

Bitour et El-Alïa ramènent mes trois chameaux. Ils les ont trouvés, entravés, dans des ravins du voisinage, et les Touareg, qui se les étaient ainsi appropriés, se sont empressés de déguerpir à la vue de mes deux Chambba que guidait au reste un Targui alléché par la promesse d'un pourboire.

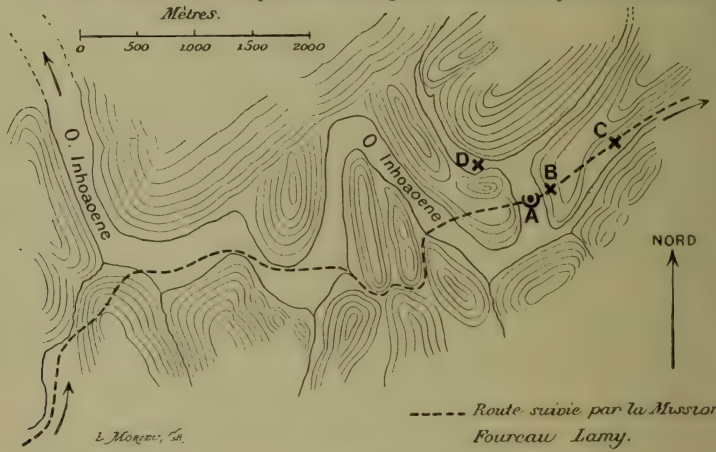
Barth, sur la foi des renseignements fournis par les hommes de sa suite, a faussement indiqué Tadent comme une ville ou tout au moins comme un village important. On a vu qu'il n'en était rien et que ce point est tout simplement un puits.

Une partie du convoi libre du 26, dont nous n'avons pu

acheter toutes les dattes, va nous suivre jusqu'à In-Azaoua, attendu que nous manquons de moyens pour les charger.

El-Hadj-Othman, qui tout d'abord devait nous accompagner jusque dans l'Aïr, a changé d'idée et ne part plus. Ce Targui, très hardi et très brave, est d'un caractère prime-sautier et mobile, très prompt à s'emporter et son cerveau n'est pas très bien équilibré. Quant à Ag-Yemma, il retourne à

A. Puits de Tadjenout.
B. Touffes d'éthels où ont été brûlés les ossements.
C. Point où nous avons recueilli un humérus.
D. Ravin où étaient embusqués les Touareg et d'où ils se sont jetés sur Flatters.



Environs du puits de Tadjenout où fut massacré Flatters.

Tighammar; il m'a promis de rester en ce point jusqu'au retour de Sidi-Guellazi, un de nos guides pour l'Aïr : si nous donnons un courrier de retour à ce guide, Ag-Yemma se charge de le porter lui-même à Touggourt[1]. De là, si on le lui demande, il se fait fort de nous rapporter un courrier jusqu'à Agadez. Bien que cette promesse me laisse fort incrédule, je l'enregistre néanmoins et je fais miroiter aux yeux d'Ag-Yemma la remise d'une somme importante s'il remplit consciencieusement le programme indiqué.

1. On n'a pas oublié qu'Ag-Yemma connait le sud algérien pour être venu antérieurement, avec moi, jusqu'à Touggourt.

Le dessin de l'itinéraire de notre raid vers le puits de Tadjenout, bien que fait uniquement à la boussole et dans des conditions peu commodes à cause de notre vitesse et de la marche de nuit, me permet cependant de fermer mon polygone à environ 3 kilomètres d'approximation. Le résultat est donc relativement satisfaisant, et place convenablement Tadjenout, à vol d'oiseau, à 108 kilomètres de Tadent et dans son ouest 20° nord.

V

De Tadent à In-Azaoua.

Toute la mission s'ébranle, *le 27 janvier*, dès le matin. Elle descend tout au long la rivière de Tadent, artère assez importante et de moyenne largeur qui forme une belle vallée, peu tortueuse, bordée de montagnes plus élevées du côté est que du côté ouest. Les quartz y sont mélangés aux granits et aux schistes. La végétation du thalweg est composée d'Ethels, de gommiers, de Korunka et de Ana; un peu de Drinn et de Guetaf secs sont là pour assurer la maigre pâture de nos animaux; mais les guides nous préviennent que, peu après, la végétation cessera. Cette affirmation nous oblige à camper de bonne heure, et après un parcours peu étendu, au pied d'un grand piton de la chaîne de gauche, nommé Azerhiou.

Pendant la marche, nous avons été rejoints par deux spahis sahariens, envoyés par le lieutenant de Thézillat; ce dernier, qui arrivera peut-être ce soir à notre campement de Tadent, fait demander d'urgence un médecin pour donner des soins au brigadier Ravin dont le bras a été brisé par une balle lors d'une inspection d'armes pendant laquelle un fusil était imprudemment resté chargé. Lamy renvoie aussitôt sur l'arrière le Dr Fournial, qui rejoindra de Thézillat au campement

de Tadent; là de Thézillat restera deux ou trois jours pour reposer ses animaux puis fera route sur nos traces. Lamy lui envoie les renseignements nécessaires à connaître pour la marche et lui indique les précautions de nourriture à prendre pour franchir les étapes sans végétation qui vont se présenter.

Le 28 janvier. — Dès quatre heures du matin, arrive à notre camp le Chambbi, chef du convoi qu'escorte de Thézillat; ce Chambbi voudrait nous livrer sans retard son convoi et nous le voir attendre ici. Ceci est de toute impossibilité à cause de l'absence d'eau et parce que nous n'avons pas de chameaux disponibles à charger; il est donc répondu au Chambbi de nous amener ledit convoi à In-Azaoua avec ses propres moyens.

Nous partons avant le jour pour gagner du temps. On continue la descente de la rivière de Tadent dont la vallée s'élargit et devient une belle artère. A droite une longue série de lignes parallèles de montagnes successives, les monts Adar, amènent à la rivière majeure plusieurs affluents; à gauche le massif d'Azerhiou qui fait partie des monts de Tadent et auquel fait suite la chaîne des monts Abrakhouate. Une douzaine de kilomètres après le point de départ la route abandonne la rivière de Tadent, qui s'éloigne à notre droite, en plein dans le sud, pendant que nous inclinons nous-mêmes vers le sud-est; sa vallée, dès lors, est large et plate, et sa rive droite, seule, est dominée par le prolongement de la chaîne d'Adar.

Nous passons à l'embouchure d'un ravin qui, à quelques centaines de mètres en amont, recèle un petit puits avec très peu d'eau où nos Chambba remplissent quelques outres. Puis nous nous engageons sur une plaine très mamelonnée, véritable mer de rochers. L'aspect en est réellement affreux et désolé; la plaine est couverte de blocs épars affectant des formes bizarres. On dirait vraiment que beaucoup d'entre eux ont été taillés de main d'homme, et que la fantaisie leur a donné, à dessin, les formes multiples et étranges qu'ils affec-

tent. Mamelons, blocs et monticules, sont séparés par un sol de sable et de gravier. Parfois, de grandes dalles de granit dur nous montrent leur surface polie et glissante. Devant nous se présente l'ouad Tintérékhsall, affluent de gauche du Tadent; nous le traversons pour atteindre, bientôt après, le massif de l'Abrakhouate, massif important composé de granits et de schistes où nous serpentons pour passer ensuite, par un col de moyenne hauteur, dans le lit de la rivière Abrakhouate. Nous descendons ce thalweg, sans jamais l'abandonner, dans ses nombreuses sinuosités, encombrées d'éboulis et de blocs, et nous campons dans son lit même en un point où l'on rencontre encore un peu de bois. Notre premier soin est d'en faire recueillir pour les jours suivants.

La petite quantité de nourriture prise en route par les chameaux et celle qu'ils trouvent encore ici ce soir, nous permettent de ne pas entamer la provision de fourrage de réserve, chargée le jour précédent sur le dos des animaux, en prévision de la nudité absolue du terrain sur les étapes à venir.

La route parcourue depuis Tadent est un medjebed important. Nous y relevons l'empreinte des pieds d'un cheval, passé ici avec une très grande caravane, marchant vers le sud, comme en font foi ses traces encore très visibles quoique datant pourtant de plusieurs mois. Nous avons fourni aujourd'hui une bonne journée de 35 kilomètres.

Le 29 janvier nous voit en mouvement avant le jour; ici la nécessité de marcher s'impose, c'est une conséquence de l'absence de végétation. Le souci de notre convoi, qui assure notre subsistance et notre sécurité, est une considération devant laquelle s'effacent forcément toutes les autres.

La descente de la rivière Abrakhouate continue. Son lit est important, et fort large par endroits, mais toujours encaissé entre des montagnes de schistes et de quartz jusqu'à 13 ou 14 kilomètres de notre point de départ; au delà il rejoint l'ouad Tadjeteret, et leur lit unique se déroule dans une plaine plate. Ces deux rivières réunies vont se perdre à

notre droite, dans le système de thalwegs qui s'épanchent dans la cuvette d'In-Azaoua. Aussitôt après nous tombons sur la grande route des caravanes, sur la route même suivie par Barth, en aval et non loin du puits nommé Issala, dont les ressources en eau sont très médiocres, au dire de quelques-uns de nos Chambba, qui l'ont visité pour y remplir leurs outres.

L'immense plaine sur laquelle nous cheminons dès lors est bien la contrée désolée par excellence qui porte en touareg le nom de *Tiniri* et que Barth a si excellemment dénommée « mer de rochers » [1].

C'est une plaine granuleuse couverte de graviers de quartz, semée de blocs, de mamelons, de lignes de rochers de forme très souvent arrondie et à surface polie par le passage des sables poussés par le vent, à moins que la nature de la roche, lorsque c'est une sorte de conglomérat à gros éléments, ne leur fasse présenter une surface rugueuse et criblée de petites aspérités.

A droite s'élève un petit pic isolé constitué par des gneiss sombres, le Ouartétenkoul; à gauche, et se rapprochant peu à peu de la route, une chaîne composée de deux rangées parallèles, haute de 180 à 200 mètres et qui va se terminer, en angle, à la hauteur du piton ou témoin isolé d'Irhallaouene [2] pour fuir ensuite vers l'est.

Toute cette plaine est hérissée de blocs, désolée au delà de toute expression, entièrement dépourvue de végétation. Seule, une série interminable de carcasses de chameaux borde la route de toutes parts. Ce n'est point par exagération, comme on aurait pu le croire, que nos guides nous avaient prédit par avance la dureté et la difficulté de la traversée de cette région vraiment farouche et redoutable, qui s'étend encore

1. Parfois, au sujet de la mission, on l'a dénommée *Tanezrouft*, mais cette qualification est impropre; les Touareg donnent ce nom, exclusivement, à la grande plaine nue et blanche qui s'étend au sud d'In-Salah sur la route de Tombouctou.

2. L'*Irëllwangh* de la carte de Barth.

jusqu'à Assiou. Nos chameaux s'épuisent, par la charge et par le manque de nourriture, et nous ne sortirons pas de ces pénibles et dures étapes sans y laisser une quantité énorme de nos animaux dont les restes viennent chaque jour augmenter le nombre des ossements de cette désolée traversée, uniquement jalonnée de squelettes.

Ironie du sort, c'est aujourd'hui que nous avons rencontré le premier zébu du Soudan; hélas ce n'est plus qu'un cadavre desséché sur le sol; il est là intact, avec sa peau parcheminée, tombé victime d'une route trop dure et trop longue pour sa faim et sa soif, rêvant peut-être à la brousse verdoyante au milieu de laquelle il avait été élevé! Nous campons un peu avant le pic isolé d'Irhallaouene, après avoir parcouru la longue distance de 46 kilomètres, et avec un bilan de perte de vingt-cinq animaux.

La route du *30 janvier* se poursuit dans des conditions analogues à celles de la veille. Toujours départ très matinal et souper très tardif, après un déjeuner sommaire. C'est ici le triomphe du gravier de quartz. La plaine est à peine mouvementée de petits affleurements de roche granitique; pourtant nous franchissons une mince ligne de collines qui répond au nom peu euphonique de Téhé-N-Aggurhate; les roches qui les composent sont roses, injectées ou lavées, en de multiples points, de tons vert pâle d'un très joli effet. C'est là un simple seuil auquel succède à nouveau l'interminable plaine avec son semis irrégulier de blocs sporadiques.

Au loin, un peu de tous côtés, surgissent à nos yeux des cônes ou pics granitiques d'une centaine de mètres d'élévation qui portent des noms trop peu harmonieux pour que je les énumère. Bois et végétation sont choses inconnues ici, et nous campons au milieu de la plaine après une lourde journée de marche.

Décidément, c'est une rude traversée que nous exécutons là, surtout avec des animaux dans l'état où sont les nôtres. Le soir, pour remplacer des chameaux restés en route, et aussi

pour donner quelque nourriture aux autres, on distribue à tout le troupeau vingt charges de dattes ; on vide même une partie des tonnelets d'eau, ne conservant qu'un peu plus que la ration strictement nécessaire pour les trois journées qui nous séparent d'Assiou. De la sorte, les chameaux restants seront un peu moins chargés, et on pourra soulager les plus fatigués.

Un courrier porté par des Chambba nous rejoint au campement.

Au milieu de la nuit éclate brusquement un coup de feu qui amène instantanément une alerte et une prise d'armes. C'était un tirailleur qui, sans doute lassé par la longueur de cette route décevante, fatigué, démoralisé, s'est suicidé avec son arme. Les hommes sont extrêmement las, aucun n'est plus monté, les animaux ne sont plus assez nombreux pour le permettre ; si l'on joint à cela que les tirailleurs sont très chargés, on comprendra sans peine que certains d'entre eux se démoralisent, mais pourtant l'esprit général est excellent et l'endurance de tous est considérable.

Le 31 janvier. — La mission s'ébranle à quatre heures et demie du matin, marchant toujours sur cette interminable plaine d'une désespérante monotonie et d'une indicible tristesse. Les chaleurs augmentent et le climat change assez sensiblement. Le ciel pur et bleu du Sahara nord a disparu pour faire place à un ciel, toujours bleu il est vrai, mais maintenant presque constamment ponctué de petits cirrus élevés semblables à des paquets d'ouate, qui n'enlèvent en rien au soleil de sa chaleur, mais qui changent l'aspect général. Il fait très chaud dès le matin.

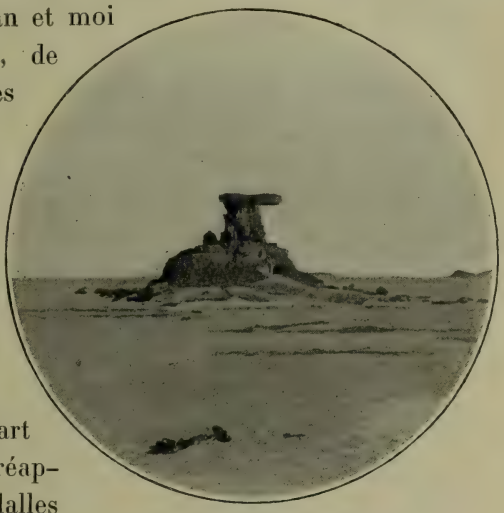
Des tombes grossières surgissent tout à coup et, près d'elles, suivant la coutume des Arabes du nord, de petits tas de cailloux amoncelés de main d'homme par les caravanes ; nous en avons rencontré d'autres qui, au lieu d'être édifiés sur le sol, se trouvaient placés sur les gros blocs de granit du chemin.

Le plateau prend bientôt un aspect hérissé ; de loin on dirait des touffes de végétation, mais illusion! ce ne sont que des rochers, des blocs, avec quelques apparitions de lignes de quartz rosé translucide. C'est le désert affreux, désolé, décevant, décourageant pour des cœurs mal trempés. Les squelettes de chameaux jonchent toujours la route et nous en augmentons sans cesse le nombre. Un chameau s'arrête, on le pousse, il s'arcboute sur ses jambes et demeure immobile, c'est la fin; il n'y a plus qu'à le décharger et à continuer sans lui; la pauvre bête reste debout, statue inerte, silhouette rigide et brune se dessinant sur le ciel, diminuant peu à peu à mesure que l'on s'éloigne. Bientôt ce n'est plus qu'un point noir sur le sol fauve et sur l'horizon bleu. Il regarde toujours dans la direction de ses compagnons de misère. Demain on le trouvera étendu sur le gravier où il fournira un jalon de plus à ce sentier implacable et dévorant. L'impression que nous éprouvons tous en laissant ainsi, derrière nous, ces animaux qui assurent notre existence en nous donnant la leur, est tout à fait pénible et il nous semble toujours que c'est un morceau de la mission que nous sommes contraints d'abandonner. J'avais déjà vu pareille chose, dans un voyage antérieur, mais non pas sur une aussi vaste échelle; et, dans tous les cas je n'avais pas à ce moment-là à me préoccuper de la vie ou de la mort de trois cents personnes, j'étais seul avec Villatte et vingt-cinq Chambba.

Je recherche depuis deux jours — sans pouvoir les trouver du reste — les marbres qu'avait signalés Barth dans cette région ; je n'en découvre pas trace, je suppose que le célèbre explorateur a pris pour des marbres les roches cloisonnées rouges et blanches, ou roses et blanches, dont nous avons foulé, à plusieurs reprises, les affleurements.

Le campement est établi près de l'ouad Tindjahal, au pied d'une colline rocheuse dont un des flancs, recouvert de sable, nous assure une couche un peu plus moelleuse que les roches environnantes.

C'est encore à quatre heures et demie du matin que le signal de départ est donné *le 1^er^ février*. Notre marche va se dérouler aujourd'hui, sur un terrain, la plupart du temps sableux, émaillé toutefois de nombreux blocs dont plusieurs — ceux qui bordent le morne medjebed — sont surchargés de tas de petits cailloux dont chaque caravane qui passe augmente le nombre comme le veut la coutume. Nous ne manquons point à ce devoir, et Dorian et moi en tête du convoi, de même que quelques Chambba, nous ajoutons scrupuleusement notre contingent de cailloux aux amoncellements déjà existants.



Pylône de grès, région de Tagharba.

C'est à 13 kilomètres du point de départ que le grès fait sa réapparition, soit en dalles rugueuses, soit en amas de forme pyramidale, sortes d'aiguilles de couleur rousse, ou de débris en forme d'ampoules creuses affectant les contours les plus variés et les dimensions les plus diverses.

Au loin, à notre droite, se dessinent les arêtes indécises et peu élevées, d'un plateau bas et découpé, dont les dentelures témoignent d'érosions énormes, et au delà duquel se dissimule le grand ouad Tadjeteret indiqué plus haut.

Un groupe de gour se trouve sur notre route; il est composé de cinq ou six témoins de 15 à 20 mètres de haut, à surface supérieure tabulaire, à flancs à pic, composés de grès sombre, le tout se nomme Ibellakkane. Bientôt après nous foulons un vaste lit de rivière, ou plutôt peut-être large plaine basse, nue bien entendu, à sol de détritus de grès et

gravier. La région qui lui succède se nomme Tagharba, son sol est de sable mais criblé de toutes parts de pitons ou de sortes de hérissons à multiples aiguilles de grès, comme ceux de lamatinée. Ces manifestations rocheuses revêtent parfois d'étranges formes, et l'une d'elle en particulier pourrait, de loin, parfaitement passer pour un canon sur son affût.

Pendant la route, le guide Sidi, qui n'est pourtant pas bavard, me raconte des souvenirs de sa jeunesse. Il a pris part — associé à des Oulad-Messaoud et à la célèbre bande des Medagnat, autrefois très connue par ses exploits dans le Sahara du nord, — jadis, au temps où sa barbe était à peine naissante, à une grande razzia exécutée près de Metlili, et dirigée contre les Chambba d'El-Goléa. Il se rappelle particulièrement l'adresse au tir et la valeur de ces nomades qui tuèrent à la razzia quelques combattants. Ce récit donne une idée des mœurs des pillards du désert : voilà un homme dont l'habitat ordinaire était l'espace qui s'étend entre Ghât, Djanet et Tighammar, et qui va s'unir à des bandes, généralement fixées aux environs d'In-Sâlah aux heures de repos, et qu'il suit pour aller tenter la fortune jusqu'au centre du Sahara algérien du nord. J'en connais d'autres qui n'ont point hésité à aller en razzia, de notre Sahara jusqu'à mi-chemin de Tombouctou, ou dans l'ouest jusqu'aux confins de l'Atlantique, et on pourrait en citer beaucoup d'autres de même genre.

Le 2 février. — Le départ est plus tardif que de coutume à cause des difficultés que présente à la marche le petit plateau rocheux qui s'étend tout d'abord devant nous. Comme notre provision d'eau est épuisée, par suite du vidage des tonnelets auquel nous avons été contraints en cours de marche, on envoie en avant cinq chameaux par section, chargés d'outres vides, dans l'espoir que leurs conducteurs pourront faire leur plein d'eau à Assiou avant l'arrivée du gros de la colonne. A ce puits si célèbre — sur les cartes et dans les

récits des voyageurs — nous ne trouvons rien; les Chambba de notre convoi libre l'avaient atteint pendant la nuit et n'y avaient recueilli que six ou sept outres de liquide. Ce point d'eau est, maintenant, pour ainsi dire, à sec, la vaste dépression dans laquelle il se trouve est nue, si l'on ne tient pas compte d'une vingtaine de touffes de Mrokba, rongées jusqu'au sol, et de trois ou quatre gommiers tordus et rachitiques. Autrefois pourtant, si l'on ajoute foi à la légende, la cuvette d'Assiou comportait *cent un puits* donnant de l'eau. Barth lui-même y signale deux groupes de puits, vivants : l'un appartenant aux Touareg Azdjer, l'autre aux Touareg Keloui.

Dans cette cuvette immense, qui est plutôt ce me semble un lit de rivière, on rencontre épars sur le sol d'assez nombreux fragments de silex vert dont quelques-uns sont taillés en pointes de flèches ou en couteaux, mais de taille grossière et ne rappelant que de fort loin les instruments de pierre si artistiquement taillés du Sahara du nord.

Nous gagnons ensuite un point nommé Effeïmazerta, indiqué par les guides, recouvert de quelques Ethels, et où nous pensions pouvoir nous établir non loin de l'eau. Mais le puits d'In-Azaoua nous semblant encore trop éloigné, et au surplus cette végétation étant très peu appréciée des chameaux qui ne la mangent guère, nous décidons de continuer pour aller en définitive camper à 20 kilomètres au delà d'Assiou, à 800 mètres du puits d'In-Azaoua où, peu à peu, nous rejoint tout le convoi.

Nous sommes sur le flanc d'un petit mamelon de grès, faisant partie de ce système de plateaux bas — dont j'ai déjà parlé — déchiquetés par les érosions, et servant de berges au vaste système de rivières dont In-Azaoua paraît être le confluent.

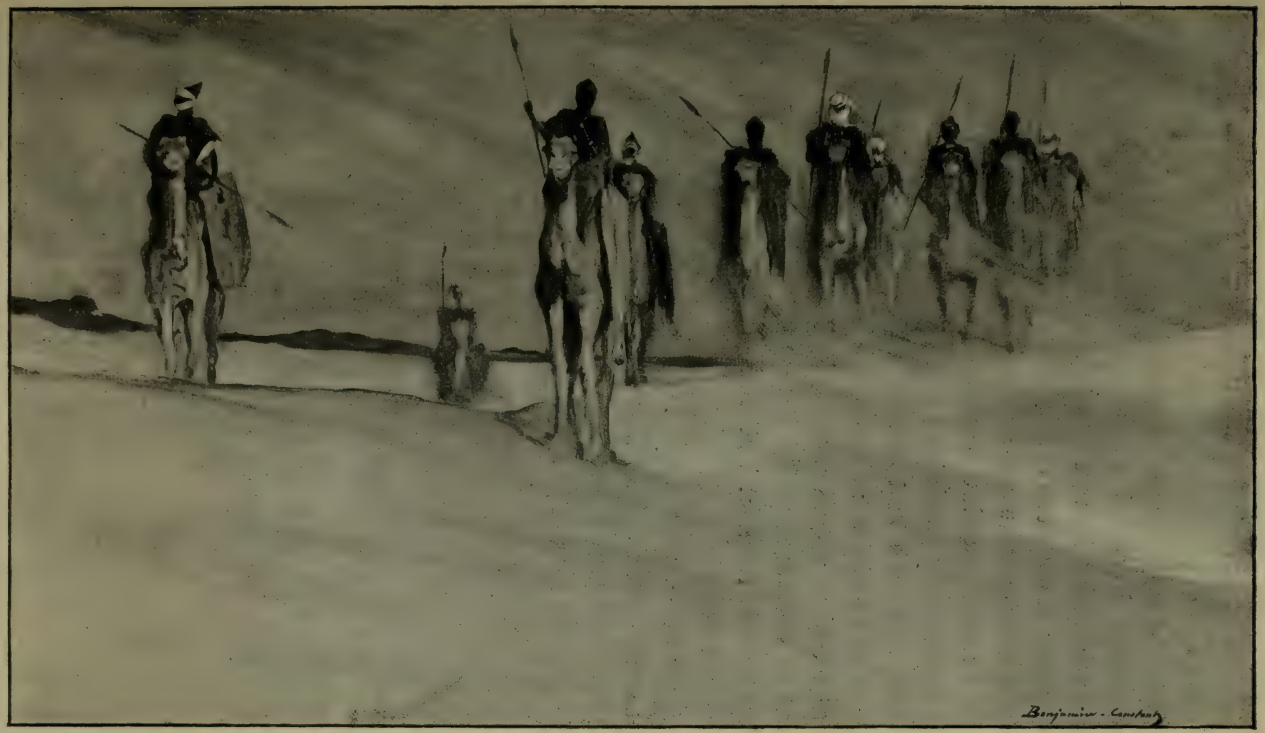
Dans l'après-midi on signale une caravane venant de la direction du nord-ouest vers le puits. Elle découvre bien vite notre présence et, faisant un brusque crochet, elle dis-

paraît derrière des mamelons. D'après leur direction, ces gens devaient être des Ahaggar, et plus spécialement des Issakkamaren.

On commence aussitôt à faire boire les animaux que la longueur du voyage depuis Tadent a fortement altérés. Beaucoup, après avoir été déchargés, se couchent et ne se relèvent plus. L'abreuvage se continuera pendant toute la nuit, c'est là notre lot habituel, hélas! corvée très dure pour les hommes et pour les officiers.

D'autre part, des Chambba du convoi libre et quelques-uns des miens sont envoyés dans toutes les directions en vue de rechercher des pâturages, car les environs d'In-Azaoua sont d'une absolue nudité, sauf un point recouvert d'un bouquet de vieux Ethels, qui ne peuvent nous fournir que le bois nécessaire à la cuisine. Il faut, en effet, découvrir coûte que coûte des pâturages, sinon les animaux seront incapables de faire un pas de plus dans n'importe quelle direction; c'est là une question de vie ou de mort.

Pendant toute cette période pénible et fatigante, qui avait duré sept jours, entre Tadent et In-Azaoua, nous avions parcouru près de 300 kilomètres dans les conditions les plus dures et les moins confortables. Point d'eau, pas de bois; il fallait économiser très rigoureusement les quelques brins que portaient nos chameaux pour faire cuire le maigre souper de chaque jour. Ce souper n'arrivait guère qu'à neuf heures du soir avec un menu que sa rusticité m'empêche d'indiquer mais que chacun devinera; quant au déjeuner, nous le prenions sans nous arrêter — ce qui du reste eût été superflu — car il ne se composait, pendant cette période, que de quinze ou vingt dattes tout au plus par personne. Quant au lever, il avait toujours lieu entre deux heures et trois heures du matin, et une heure plus tard nous étions en route. Telle est, dans toute sa simplicité et dans toute sa vérité, la vie que menait la Mission Saharienne dans cette mémorable traversée, jonchant des cadavres de ses chameaux la piste déjà

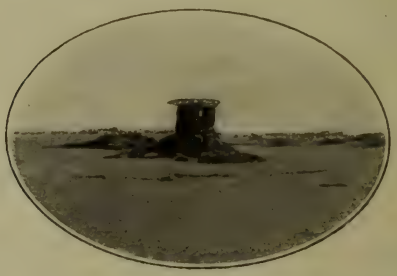


Les Touareg. (Panneau de Benjamin Constant.)

fertile en ossements de ce sol implacable que semble avoir déserté toute vie, tout bruit et tout mouvement.

Pendant ce parcours, et sur environ quarante-huit heures de route, j'ai compté *cent sept* squelettes de chameaux n'appartenant point à notre convoi; quant à nous, le chiffre de nos pertes de chameaux, pour ces sept jours, s'élève à plus de cent quarante animaux. Ces quantités qui, maintenant et de loin, peuvent paraître seulement lamentables, étaient, sur place et dans les conditions où nous nous trouvions, terribles et effrayantes; il faut bien se rendre compte en effet qu'au milieu de ce désert, un groupe d'hommes qui voit disparaître son convoi ou ses animaux est irrévocablement perdu, rien ne peut le sauver; il ne lui reste plus qu'à se coucher au pied d'un bloc de roche et à attendre la délivrance finale, c'est-à-dire la mort.

Nous ne sommes point les seuls à avoir semé notre troupeau sur cette route; on peut voir dans l'ouvrage de Erwin de Bary que ce voyageur signale aussi de nombreux chameaux abandonnés dans cette même région.



VI

De In-Azaoua à Iferouane.

Dans la soirée du *2 février* nous avions vu arriver deux méhara provenant du convoi escorté par de Thézillat ; l'un d'eux était monté par Ali-Ben-Mouissat, l'autre par un cavalier des spahis sahariens. Le lieutenant les a expédiés en avant, dès le troisième campement après Tadent, pour aller chercher de l'eau ; plusieurs de ses outres se sont crevées, pour avoir supporté des gelées antérieures, de sorte que ses hommes et son convoi vont manquer d'eau. Le commandant Lamy lui envoie donc aussitôt une douzaine d'outres pleines, chargées sur trois chameaux que conduisent des Chambba du convoi libre, réquisitionnés à cet effet, plus les deux émissaires précités. Une dizaine de kilomètres après avoir quitté le camp, le groupe rencontre deux autres spahis sahariens, envoyés comme second courrier, dans la crainte que les premiers ne se fussent égarés. Ces deux cavaliers venaient, à ce moment, de parcourir une soixantaine de kilomètres, n'ayant point bu depuis quarante-huit heures ; au lieu de pousser jusqu'au camp de la mission pour s'y désaltérer et y attendre l'arrivée de leur corps — ce qui eût été très licite puisqu'ils avaient rencontré les chameaux d'eau en route —, ces deux spahis sahariens n'ont pas hésité à tourner bride et à revenir sur

leurs pas, escortant les chameaux jusqu'à leur arrivée aux mains de leur officier, moment auquel ils avaient alors couvert, dans la journée et la nuit, plus de 120 kilomètres. J'ai donné en détail ce récit pour faire connaître quelle est la dose d'endurance et de dévouement qu'il est permis d'attendre des nomades du sud algérien, parmi lesquels se recrutent les spahis sahariens; et aussi pour montrer ce qu'on peut demander à des hommes de cette trempe quand on les connaît, et que l'on sait s'en faire aimer et par conséquent s'en servir.

Dans la journée du *3 février* on ne s'occupe guère que du puits. L'eau est très abondante, et tous les animaux auront bu dans l'après-midi. De même, on aura le temps de remplir partie des récipients à eau. Les Chambba, Bitour et El-Alïa, rentrent à onze heures du soir. Ils ont découvert quelques pâturages de Had au nord-est, du massif de Timasgari, à une trentaine de kilomètres de nous, dans la direction de l'est. Nous espérons que dans cette région nos chameaux vont pouvoir se refaire un peu de leur trop long jeûne, et nous comptons voir s'arrêter leur mortalité, qui devient effrayante. La nuit a été refroidie par le vent du nord, et cette fraîcheur, après les chaudes journées et nuits précédentes, nous a paru presque pénible.

Le 4 février. — Dès la pointe du jour, Lamy part avec quelques officiers, la moitié de l'effectif et tous les animaux, pour le point de pâturage signalé par mes Chambba. La décision prise est que Lamy compte rester là-bas environ quatre jours, puis renvoyer deux sections qui boiront, chargeront et retourneront au pâturage; elles se croiseront en route avec les trois autres sections, qui viendront se livrer à la même opération, et toute la mission les suivra pour procéder ensuite au départ général vers le sud. Telles étaient les prévisions à ce moment, mais elles ne purent, par la suite, se réaliser.

A neuf heures du matin nous voyons à l'horizon se dessiner le convoi qu'amène de Thézillat. Dès qu'il arrive en face du

camp les clairons sonnent *au Drapeau* ce qui, en ce désert si éloigné des terres françaises habitées, ne laisse pas que d'être très impressionnant. De Thézillat campe près de nous sur le flanc du petit monticule déjà décrit et sur le haut duquel est planté le pavillon français. Une sentinelle de garde, à son pied, est là pour surveiller le puits et les alentours.

Le convoi qu'amène de Thézillat est celui de Hamza-Ben-Brahim, le frère du Caïd des Beni-Thour. Ce convoi a perdu nombre de chameaux en route et a dû laisser des charges en divers points : Timassânine, Tighammar, Afara. Ces charges ont été utilisées dans la suite par le capitaine Pein.

Quant aux convois libres qui nous ont suivis jusqu'ici, nous ne pourrons leur acheter leurs denrées qu'autant qu'ils nous vendront en même temps les animaux nécessaires pour les transporter, puisque nous manquons déjà sérieusement de chameaux pour enlever notre propre matériel.

Nous apprenons que le Caïd Kaddour a quitté Tadent, en route pour le nord, le jour même du départ de de Thézillat pour le sud. A Tadent, des Chambba du convoi de Brahim ont communiqué avec un *Mïad* [1] de Touareg Azdjer composé d'une trentaine d'hommes; l'un d'eux, Bel-Guenddi [2], leur aurait dit : « Tant que vous êtes ici vous n'avez rien à « craindre, vous vous trouvez chez nous, et entre vous et « nous il n'y a que la paix. Mais à Assiou nous ne répondons « plus de rien; Assiou est en dehors de nos possessions, et « nous prétendons ne pas être rendus responsables de ce qui « pourrait arriver à la mission sur un territoire qui n'appar- « tient pas aux Azdjer... »

Voici aussi un récit que me fait Ali-Ben-Mouissat; bien que je sois très loin de croire à son authencité, Ali étant un agité et un fanfaron un peu prétentieux, je le rapporte néanmoins parce qu'il donne une idée bien nette de la tournure d'esprit

1. *Mïad.* Assemblée de notables.
2. J'avais rencontré ce notable, parent d'Ikhenoukhen et de Guidassen, à l'ouad Izekrate, dans un voyage antérieur.

des nomades sahariens : Ali-Ben-Mouissat, en venant nous demander des chameaux chargés d'eau de la part de de Thézillat aurait rencontré, dans la nuit, près d'Assiou, cinq Touareg montés à méhara et marchant vers le sud. Ces derniers l'auraient interpellé en l'invitant à s'approcher. Ali refusa alors et leur dit : « Je n'approche point et je vous avertis « de ne pas m'approcher vous-mêmes; sinon je fais feu sur « vous. Si vous voulez questionner, je vous répondrai. » En résumé, après avoir appris de lui qu'il allait rejoindre la colonne française et que cette dernière allait au Soudan, tout cela sur leurs demandes; ces Touareg auraient répondu. « La « colonne des *Koufar*[1]! ah elle n'ira pas au Soudan, elle ne « passera pas! etc.... » Ali aurait répliqué alors : « Si, elle « passera, même sur la tête de vos pères! »

Le brigadier de spahis sahariens, Ravin, blessé au bras dans une inspection d'armes, et dont il a été question le jour de notre départ de Tadent, a accompli toutes ses étapes à méhari comme ses camarades. Il a fait preuve d'une énergie peu commune, supportant, debout et sans broncher, l'opération pénible d'extraction des fragments d'os de son bras. On peut donner en outre sur lui ce détail typique : quatre ou cinq kilomètres avant le moment de gagner notre campement, il est descendu de son méhari, s'est fait déshabiller et rhabiller par un camarade pour faire un bout de toilette et revêtir un costume propre avant de rejoindre la mission.

Toute notre période de séjour à In-Azaoua a été troublée par des vents violents qui ne nous laissaient pas un instant de repos, ébranlant les tentes et risquant sans cesse de les renverser, recouvrant tout de sable et ne permettant pas un instant de travailler.

Ces vents de nord-est, passant tantôt à l'est-nord-est tantôt à l'est, soufflent avec rage et sans interruption pendant les huit journées du 4 au 11 février inclus. Il est difficile de se figurer quelle gêne ils amènent pour des gens campés et non

1. Mécréants, infidèles, non croyants.

point logés dans des cases; c'est une véritable obsession et une réelle souffrance. Il est bon de noter que dans la région, lorsque les vents du matin sont au nord-est, ils ont, dès midi, une tendance invariable à hâler l'est; c'est là un phénomène constant.

Le 5 février. — Dès le jour, de Thézillat, ses hommes et ses chameaux, de même que ceux du convoi des Chambba, partent pour rejoindre Lamy au pâturage.

Un seul puits nous fournit l'eau actuellement; il y en a bien eu deux autres ici, très voisins du premier, mais ils sont remblayés par le sable et leur orifice éboulé ne forme plus qu'un vaste entonnoir.

Dans la *journée du 6*, Lamy nous envoie des nouvelles : les chameaux continuent à mourir, le commandant fait rechercher de nouveaux pâturages, mais il m'annonce que devant cette disparition de nos moyens de transport, nous allons être forcés d'en venir à l'idée déjà débattue entre nous, c'est-à-dire de laisser ici une partie des bagages sous la garde d'une section. En conséquence, le capitaine Reibell met les hommes présents au travail pour l'édification d'une petite redoute à murs en pierre sèche. Cette redoute compte environ 20 mètres sur 25 et on donne à ses murs, épais d'un mètre, une hauteur de 1 m. 30 environ. Ce travail se continue dans la *journée du 7*; l'emplacement choisi est un éperon de rebord du sommet du petit plateau de grès qui, dominant à quelques centaines de mètres la cuvette du puits, le commande merveilleusement. Ce n'est que *le 9* que la petite redoute est terminée; le rectangle qu'elle forme est flanqué d'un tambour servant à couvrir son unique porte. Au-dessus de cette porte nous faisons placer, noyée dans le reste de la maçonnerie, une plaque de grès sur laquelle il a été gravé : *Fort Flatters*, suivi des indications M. S. — F. L[1]. — Février 1899.

Une réflexion amusante me vient au sujet de cette redoute :

1. M. S., Mission saharienne; F. L., Foureau-Lamy.

Les indigènes, au premier abord, auront l'idée de la démolir; mais comme cela représenterait pour leur paresse un travail considérable, ils se contenteront probablement de bouleverser quelques pierres, et là s'arrêtera leur effort. D'autre part, les ghezis vont sans doute profiter de cette redoute, se cacher à l'intérieur et tomber ainsi, à l'improviste et très à l'aise, sur les caravanes paisiblement en train d'abreuver leurs animaux. Ainsi ce fort, construit par des Français, servira de refuge aux pirates du désert et leur fournira le moyen de piller leur congénères; certes ce n'était pas là une destination que nous rêvions pour lui!

Le 10 février. — Le commandant Lamy rentre au camp avec les spahis sahariens, plus deux sections qui se mettent aussitôt à faire boire leurs chameaux afin de repartir dès demain pour un pâturage situé sur notre route future et où nous les rejoindrons; l'abreuvage marche avec une extrême lenteur, à cause des fréquents éboulements du fond du puits, et il ne se termine, pour ces deux sections, que le 11 au matin, après avoir duré la moitié de la journée d'aujourd'hui et toute la nuit.

Le 11 février. — Les sections ayant bu repartent pour le pâturage, avec leurs charges de bagages, dès neuf heures du matin; chacune d'elles laisse ici environ vingt-cinq charges. Dorian et Leroy ont fait route avec elles.

Nous constituons un stock de tous les bagages qui restent et, peu à peu, les hommes disponibles les rangent dans la redoute Flatters. A partir de deux heures, les dernières sections rentrent du pâturage et se mettent aussitôt à faire boire les chameaux et à remplir les outres et les tonnelets; ce travail durera jusqu'à demain matin à sept heures, et sans aucune interruption, sous le souffle d'un vent qui ne cesse pas une minute de faire rage.

Le 12 février. — Tout le monde part pour rejoindre le premier échelon. Nous laissons ici une soixantaine d'hommes commandés par le lieutenant Rondenay, et avec eux plus de

deux cents charges de toutes sortes si on tient compte des dattes portées jusqu'ici par le convoi des Chambba.

Le lieutenant de Thézillat et ses spahis sahariens nous suivent; Lamy, en qualité d'officier plus élevé en grade et de chef de l'escorte, a donné l'ordre formel à de Thézillat de marcher avec nous, ayant très sainement jugé que les méhara des spahis sahariens étaient en trop mauvais état et que, de plus, leur effectif était trop faible pour qu'il pût les autoriser, sans grave imprudence, à rentrer en Algérie seuls.

Les Chambba venus avec les différents convois jusqu'ici prennent congé de nous pour reprendre immédiatement la route du nord. Ils emportent notre courrier et ce n'est pas sans une certaine tristesse que je les vois peu à peu s'effacer au lointain. Le dernier lien qui nous rattachait à l'Algérie et au monde civilisé vient de se rompre; nul arrivant du nord ne viendra plus désormais émouvoir notre solitude et nous montrer un visage ami; d'interminables mois se passeront sans qu'aucun bruit de France vienne frapper nos oreilles; nul moyen ne nous reste plus d'envoyer vers notre patrie, vers nos familles inquiètes, un mot, une nouvelle, un signe de vie!

Devant nous le désert sans fin, sans limites, sur lequel se déroule le sentier qu'il nous faut suivre; là est le devoir, là est le but visé, là est la gloire future, dans l'accomplissement du mandat que nous a donné la France. En route donc, sous le grand soleil, vers ces horizons mystérieux qui nous réservent sans doute des jouissances, des satisfactions que nous avons hâte de goûter, ou peut-être des dangers que nous saurons bien conjurer.

A partir d'In-Azaoua je ne conserve plus avec moi que les sept Chambba dont les noms suivent : El-Hadj-Abdul-Hâkem-Ben-Cheikh, leur chef incontesté et le plus dévoué, le plus remarquable de tous; puis Ahmed-Ben-Bitour, Salem-Bel-Henni, Boudjemâh-Ben-Brahim, Kaddour-Ben-Bel-Kheir, Embarek-Ben-Amara et Miloud-Ben-Amara. Ces deux derniers

seuls ont payé leur dévouement de leur vie, les autres sont revenus avec moi en France puis en Algérie.

Nous cheminons d'abord dans le lit de l'ouad Tafassasset, à sol de gravier fin, et dont la berge à l'est, que nous atteignons peu après, est composée d'une ligne de collines rocheuses brunes, fractionnées, recouvertes à leur base d'un manteau de sable. Au delà, c'est la plaine, que domine, à notre droite et assez loin, le Tindi-Darhen [1], pitons à silhouettes sombres aux arêtes géométriques. C'est sur cette plaine que je découvre, à mon grand étonnement, un superbe canard *col vert*, mort les ailes étendues. Par suite de quel avatar cet oiseau éminemment aquatique est-il venu au milieu de ce désert sans eau rendre ainsi son dernier souffle?

Nous ne tardons pas à nous trouver à la hauteur et au nord du massif de Timasgari, série de hautes collines abruptes et rousses très déchiquetées. C'est peu après que nous coupons la grande route qui se dirige directement d'Assiou vers le sud, route que nous retrouverons le surlendemain après avoir terminé la courbe vers l'est que la recherche de nourriture pour les animaux nous force à parcourir. Le campement est établi dans la plaine d'Afaïnarane, au point de pâturage de nos chameaux les jours précédents. Là, il ne reste plus que la racine des touffes de Had, rongées jusqu'au sol par la dent de nos animaux. Trois gommiers maigres et isolés sont les seuls représentants de la végétation arborescente. Nous avons encore perdu aujourd'hui bon nombre d'animaux, une seule section en a déjà quinze qui manquent à l'appel et pourtant la route n'a été ni très longue — 31 kilomètres — ni difficile.

Le 13. — Nous continuons à marcher vers l'est pour rejoindre l'échelon parti devant nous et que nous devons retrouver dans un pâturage de la région. On chemine sur une immense plaine où un intense mirage ne cesse de se produire, déformant tous les objets en vue. Du côté du sud et du sud-est, cette plaine est bornée par une ligne de montagnes peu

1. En langue touareg cela signifie « le mortier et le pilon ».

élevées — à l'exception de quelques pitons majeurs —. Cette ligne vient se rattacher, derrière nous, au Timasgari, mais elle comporte plusieurs solutions de continuité, elle procède au surplus, par petits massifs plus ou moins isolés.

Le sol de la plaine, généralement composé de gravier fin, nous montre par place des affleurements de grès rouge, ces roches sont parfois recouvertes de nervures demi-rondes, en saillie, entre-croisées et donnent l'impression d'une jonchée de brindilles de bois demi-noyées dans le sol.

Après une étape moyenne, le campement est établi près de celui des sections parties avant nous d'In-Azaoua, nous sommes donc tous réunis. La nourriture à chameaux est très clairsemée et les touffes de Had qui la composent suffisent à peine à assouvir la faim de notre convoi. C'est vraiment une région bien désolée, bien inhospitalière, et les caravanes qui la traversent ont besoin de posséder des animaux gras et par conséquent susceptibles d'endurance et d'attente. Comme les nôtres ne sont malheureusement pas dans ce cas, ils continuent à payer un lourd tribut au désert.

Le 14 février ne nous voit faire qu'une courte étape, parce qu'au pied du massif de Fénabaka, dans une cuvette qui porte le même nom, nous avons trouvé un peu de végétation qui nous aurait fait défaut si nous avions continué la marche.

C'est à partir de ce point que réapparaît à nos yeux le granit, il se présente en mamelons sous la forme de blocs irréguliers, le plus souvent arrondis, amoncelés au hasard et accumulés en une sorte de bouleversement chaotique. Tout près de nous, le petit piton pointu de Tiskaouatine dresse son cône sur la route même des caravanes.

Quelques maigres gommiers vont nous permettre de faire une petite provision de bois, pour demain, car le couchage sera dépourvu de tout.

Le 15 février. — La route se déroule d'abord sur une immense plaine à sol de sable et de gravier fin, parsemé çà et là d'affleurements se présentant sous forme de blocs arrondis

de granit, ou de gneiss, et aussi d'affleurements de quartz verdâtres.

Nous rejoignons bientôt un medjebed venant d'Assiou et d'In-Azaoua, et qui semble nettement se diriger vers Tadera — point de la route de l'est suivie par Erwin de Bary —. Le regard est ici égayé et reposé par la vue d'une douzaine de touffes minuscules mais verdoyantes de Neçi, îlot perdu dans cette immensité sèche.

Après 24 kilomètres de marche, la plaine fait place à un massif montagneux dans lequel nous nous engageons, région de mornes rugueux coupée de lits de ravins, et que domine le pic de Tin-Dourdouréne près duquel nous campons dans la rivière du même nom. Là, un heureux hasard nous place au milieu d'une surface, très inattendue et tout à fait bienvenue, recouverte de Mrokba vert; nos chameaux vont donc pouvoir dîner, ceux qui ne sont pas restés en route, du moins. Pourtant les guides nous avaient annoncé dès hier que nous ne trouverions pas aujourd'hui une seule touffe d'herbe, même sèche. Comme pour leur donner encore plus tort, et me prouver qu'ici toute vie n'est point absolument éteinte, voilà qu'on me rapporte un superbe lézard jaune d'or (*Agguezzara*, en langue touareg) dont les tons changent quand on s'empare de lui. Combien nous serions heureux si chaque soir nous réservait une pareille surprise et s'il nous était donné de voir tous les jours nos pauvres animaux se rassasier.

Le 16. — La mission continue sa route dans une région mouvementée plutôt que très montagneuse, au milieu des mêmes amoncellements chaotiques, des mêmes mamelons composés de blocs plus ou moins arrondis, où règnent sans partage le granit et le quartz. Hier soir, les Chambba et les hommes au pâturage avaient aperçu, en aval de notre camp, les gens d'une caravane remontant vers le nord; nous retrouvons aujourd'hui leurs traces; cette caravane se composait d'une trentaine de chameaux et suivait le medjebed, que nous avons décidément rejoint. Après avoir parcouru un peu plus d'une

dizaine de kilomètres, nous nous trouvons dans le vaste lit de l'ouad Tyiout, qui se déverse vers notre droite et dont la tête demeure dans le massif de même nom que nous avons en vue au sud-est.

Là, l'aspect change, le Mrokba vert recouvre en abondance le lit de la rivière qui est en outre semé de nombreux gommiers assez élevés et de quelques autres arbrisseaux. Ce spectacle est beaucoup plus riant que les paysages que nous avons laissés derrière nous, d'autant plus riant qu'il était plus inattendu, et l'œil assoiffé de verdure éprouve une intense jouissance à la vue de quelques feuilles, de quelques graminées. Il paraît que nous ne manquerons plus maintenant de végétation et de pâturages jusque dans l'Aïr.

En même temps que la végétation, réapparaissent d'innombrables traces de gazelles et d'antilopes de toutes sortes. A partir de notre rencontre avec l'ouad Tyiout, nous n'avons cessé de remonter un de ses affluents de rive gauche, l'ouad Djininao, qui présente la même végétation verte et abondante; c'est dans son lit même que nous campons.

Les journées commencent à se montrer très chaudes : aujourd'hui par exemple le thermomètre indiquait, en fronde à midi, + 33°. Nous n'avons plus depuis longtemps, comme je l'ai indiqué avant In-Azaoua, le ciel saharien, mais bien un ciel des régions tropicales, criblé de petits cirrus élevés qui n'atténuent en rien l'acuité des rayons brûlants du soleil.

Le 17 février. — Bien longtemps avant le jour, mes Chambba, avec les chameaux dont ils ont la charge et la conduite, nous précèdent sur la route; ils ont pour mission de déblayer le puits de Taghazi et d'y faire boire leurs animaux avant nous. Le guide Sidi les accompagne pour leur montrer le chemin. Quant à l'autre guide, Chaouchi, il reste avec nous pour nous rendre le même service.

Nous cheminons aujourd'hui en colonne très allongée attendu que le chemin se resserre, en quittant l'ouad

Djininao, pour pénétrer dans les contreforts inférieurs du massif appelé Igharghaténe. Là, tout est granit et quartz et, l'étroitesse des ravins, les sinuosités des sentiers, les éboulis de blocs, ne laissent pas que de nous créer de grandes difficultés de marche, jusqu'au moment où nous arrivons à la large vallée de l'ouad Igharghaténe. Partout dans les vallées se développe une belle végétation ; partout pullulent les traces de gibier : gazelles, antilopes, hyènes et chacals. Des corbeaux de grande taille, des vautours chauves planent à de grandes hauteurs, en quête d'une proie que leur vue perçante leur dévoile bien vite.

La mission s'arrête à une douzaine de kilomètres à l'ouest du puits, de façon à rester au milieu de la belle végétation et pour éviter les terrains, difficiles et impropres au campement, qui entourent le point d'eau de Taghazi.

Pendant que l'on établit le campement, je continue pour aller au puits avec Lamy, Dorian, de Thézillat et ses spahis, plus un certain nombre d'hommes et de chameaux, ces derniers destinés à rapporter sans retard de l'eau qui nous manque, car nous avons fait une étape de plus que nos prévisions afin de faire manger un peu les animaux à Fénabaka.

Nous atteignons bientôt, après un passage assez long et assez resserré entre des collines granitiques, le lit de l'ouad Taghazi que nous remontons au milieu d'une belle et abondante végétation arborescente. Elle dépasse ici tout ce que nous avions vu jusqu'alors : grands gommiers, Abisga [1] Teboraq [2], etc... Une longue et souple liane, l'Arenkad, recouvre de temps en temps de hauts gommiers, mais il n'y a point ici de graminées, et toute la végétation indiquée est exclusivement confinée dans le lit même de la rivière.

Bientôt on arrive à un point où le lit de la rivière, encombré de grosses roches de granit, est pour ainsi dire impraticable et ne représente plus qu'un véritable torrent

1. Abisga, *Capparis sodada.*
2. Teboraq, *Salvadora Persica.*

dans lequel on chemine pendant environ un kilomètre. Après cet espace on trouve une sorte de cirque à sol de gravier, d'une soixantaine de mètres de diamètre, entouré de hautes falaises et de montagnes abruptes; au fond de ce cirque s'ouvrent les puits.

Si l'on remonte encore plus haut l'ouad, qui n'est plus qu'un ravin, on arrive à une mare dans les roches, mare si peu importante que les spahis sahariens la vident complètement en remplissant une trentaine de leurs outres.

Les berges de la rivière sont, dans cette région, hautes et escarpées; toute la bordure sud du cirque, à la hauteur des puits, est même très à pic et composée de roches roses. La berge est dominée à son tour par une chaîne de 300 mètres de hauteur au moins, le mont Taghazi, les crêtes du nord étant moins élevées et moins à pic.

Sur les roches des berges du chaudron des puits, je relève plusieurs sculptures anciennes gravées au moyen de multiples chocs donnant comme résultat une espèce de pointillé serré, ce qui fait que les traits de ces sculptures sont assez larges. On y trouve représentés des hommes, des chevaux, des girafes, des autruches, des antilopes, des pintades, et un animal pouvant être un singe. Ces sculptures sont recouvertes d'inscriptions, postérieures bien entendu, rédigées en langue Tamacheq, et gravées de la même façon que les dessins.

Nous ne rentrons que fort tard, à la nuit, au camp; la présence de l'eau nous a fait goûter le bien-être de longues et agréables ablutions, pendant que des bandes de pigeons de roche de petite taille voltigent autour de nous.

Au moment de notre séjour au puits, deux Touareg de la fraction des Iadhanaren (Azdjer) se sont présentés pour faire boire leurs chameaux et remplir leurs outres; ils prétendent venir de Ghât et marcher vers le Soudan. Ils avaient d'abord commencé par se sauver, à la vue des traces de nos chevaux dans le bas de la rivière, mais ils ont rencontré par hasard El-Hadj-Abdul-Hâkem et nos deux guides Touareg qui les

ont rassurés et leur ont dit qu'ils pouvaient aller boire en toute sécurité.

A partir d'un peu plus de 4 kilomètres en aval du puits, l'ouad Taghazi prend parfois 1 200 à 1 500 mètres de largeur, alors qu'à la hauteur des puits il en a à peine 25 ou 30. J'ai recueilli sur ce parcours quelques silex taillés.

Les journées *des 18 et 19 février* sont employées à faire boire les animaux et à remplir les récipients à eau. La nourriture qui nous entoure est bonne pour les chameaux. Les chaleurs sont assez fortes, nos maxima donnent 34° et 35°.

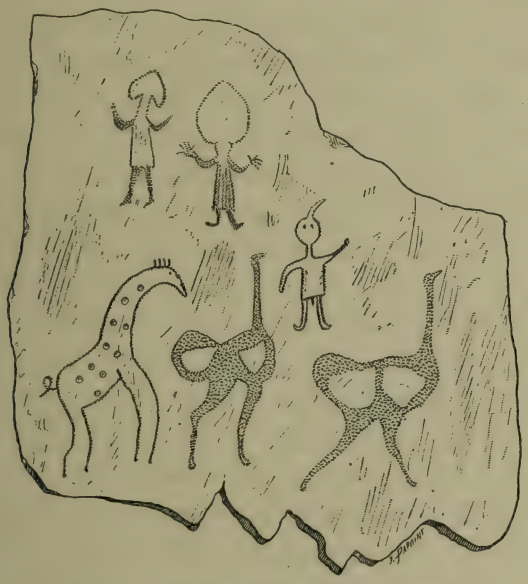
La tribu des Fadé ou In-Fadé [1] habitait autrefois la région où nous entrons, et se disséminait depuis Taghazi jusque vers Iferouane. Elle s'est retirée maintenant dans les environs du Tagama, à la suite de plusieurs razzias des Touareg Taïtok qu'elle a eu à supporter et qui n'étaient du reste que des représailles, les In-Fadé ayant été faire des opérations de pillage chez les Taïtok. En conséquence, il ne reste plus maintenant dans la région que quelques pâtres des In-Fadé avec de maigres et rares troupeaux.

Dans la journée du 19, nous recevons la visite de deux indigènes que précèdent deux chameaux et deux zébus; ils disent se rendre à Djanet en passant par Assiou (nous avons vu un peu plus tard qu'il n'en était rien et qu'ils venaient se rendre compte de notre force et tâcher de pénétrer nos intentions). Ils proposent de rechercher des chameaux pour nous et demandent, à cet égard, un courtage d'un Bou-Thyr [2] par animal amené. On leur promet un demi-Bou-Thyr de courtage pour tout chameau à louer qu'ils nous procureront; c'est très largement suffisant. On va leur donner des lettres pour le lieutenant Rondenay resté à In-Azaoua. Ils refusent de nous vendre leurs

1. Tribu différente de celle des Kel-Fadé.

2. Le Bou-Thyr est la monnaie la plus employée dans cette région et dans tout le pays touareg. C'est le thaler frappé à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche et au millésime de 1780. Cette monnaie, assez connue sous le nom de *Thalari*, se frappe encore pour les pays barbaresques et le Sahara où elle a cours. Elle a à peu près la taille et le poids d'une pièce de 5 francs.

zébus. Ces animaux sont maigres, mais on a plaisir à les voir et, dans un pareil paysage, au milieu de ces roches, de ce désert si large, l'apparition du bœuf a été pour nous une sorte de joie : c'était le précurseur d'un pays plus riche, l'annonce du voisinage de contrées nouvelles moins misérables, moins déshéritées que celles que nous foulions depuis des semaines.



Sculptures sur roches au puits de Taghazi.

Dès le petit jour, *le 20 février*, Ahmed-Bey, le mokkâdem des Tidjani, accompagné du guide Sidi, part en avant. Ils ont pour consigne de nous précéder d'un ou deux jours et d'aviser les habitants d'Iferouane qu'ils n'ont rien à redouter de notre arrivée, que nos intentions sont purement pacifiques, etc. Ils sont, du reste, munis de deux lettres de Lamy et de deux lettres de moi, les unes pour le chef d'Iferouane, El-Hadj-Mohamed, et les deux autres pour un homme que les guides nous signalent comme influent, Hadj-Moussa-Ould-El-Hadj-Yata. Ces lettres contiennent toutes les affirmations pacifiques possibles, enveloppées dans des formules religieuses

du Coran, auxquelles Lamy attache une haute importance et de l'utilité desquelles, personnellement, je doute fort. Elles disent que nous sommes disposés à acheter tout ce que l'on pourra nous fournir et que nous donnerons en échange des objets qui peuvent leur être utiles; elles disent aussi que nous espérons que les indigènes influents nous procureront des chameaux en location pour aller chercher nos hommes et nos bagages, laissés provisoirement à In-Azaoua.

La mission s'ébranle à nouveau et, quittant le pied du mont Igharghaténe, qui avait donné son nom à notre campement, elle ne tarde pas à rejoindre la rivière de Taghazi dont elle traverse le lit, ici parsemé d'îlots de roches et qui fuit ensuite vers l'ouest. De beaux gommiers, des Adjar couvrent le sol de la rivière, où l'on trouve aussi d'assez fréquentes touffes de Séné [1]. Il y a là réunion de plusieurs affluents venant de la chaîne de gauche — Mont Tabalout — ce qui explique la grande largeur de la rivière en ce point.

Après avoir franchi un col peu important, nous redescendons une autre rivière ou plutôt un ravin — tributaire du grand ouad Sersou — et nous y campons, après une courte marche, pour ne pas laisser échapper l'occasion de faire brouter par nos animaux la belle végétation de graminées qui s'y développe : Neçi, Mrokba, et aussi des gommiers et des Adjar [2].

Toute la partie à gauche de la route est très montagneuse et de puissants massifs s'y étagent, vers l'est; le plus rapproché étant le Tabalout, dominé lui-même par la chaîne plus lointaine du Timerht; à droite, vers l'ouest, nous sommes aussi dominés par la chaîne du Tighardi. Nous avons laissé un peu dans l'est, à hauteur de la moitié de l'étape, la grande route des caravanes, pour prendre à l'ouest un fragment de chemin plus favorisé comme végétation, d'après les indications du guide.

1. Séné, Sena, Adjerjer, *Cassia obovata.*
2. Adjar, *Mœrua rigida.*

Quartz et granit sont toujours les roches que nous foulons, et les montagnes dont elles forment l'ossature se dessinent toujours sombres et hérissées dans les horizons que nous livrent parfois les passages de cols. Le quartz lui-même, singulière anomalie, est d'un noir brillant, parfois comme vernissé; inutile d'ajouter que si on le brise, l'intérieur de la roche est du blanc laiteux que l'on connaît.

Le 21. — Le départ a lieu de très bonne heure, et, pendant 9 kilomètres, nous ne quittons pas la région montagneuse, coupant successivement plusieurs lits de ravins, qui tous vont se déverser dans la vallée majeure du Sersou, bordée à l'est par un massif qui porte le même nom.

Après ce parcours, s'ouvre devant nous une large plaine traversée par la rivière Sersou, plaine que borne, à l'est mais dans l'éloignement, des chaînes qui dressent leurs cimes bleuâtres noyées dans la lumière. Là, point de végétation verte, elle ne reprend que plus loin, lorsque nous entrons à nouveau dans une région montagneuse. Bien que depuis Taghazi la nourriture soit relativement abondante, nos chameaux continuent à périr, et nombreux sont ceux que nous sommes forcés d'abandonner en route. Je n'ai point dit encore que notre unique nourriture, comme viande, se compose précisément de ceux de ces quadrupèdes devenus invalides et incapables de nous rendre désormais de services comme porteurs; ils sont abattus — du moins ceux qui ont pu, après avoir été déchargés, suivre péniblement jusqu'à l'étape — et distribués, sous forme de rations, à toutes les bouches de la mission. C'est là, il faut l'avouer, une nourriture peu saine et peu appétissante, mais nous n'avons pas tenté la traversée du continent noir pour nous livrer aux douceurs de la table, et chacun en prend bravement son parti, tout en remarquant que cette chair, après cuisson, est déliquescente et fade et, en outre, très peu nutritive. Quelques gazelles et antilopes viennent bien, assez souvent, varier notre ordinaire, mais ce n'est jamais qu'en petit nombre et c'est un atome, étant donné les

trois cents et quelques estomacs que nous avons à satisfaire.

Le 22 février. — Nous traversons tout d'abord l'éperon d'un massif et nous y pénétrons par un petit ravin présentant les caractères d'un défilé, à berges peu élevées de roches polies et brunes, ayant absolument l'aspect et les dimensions d'une tranchée de chemin de fer; il se termine par un col qu'une descente assez longue, mais facile, suit aussitôt, pour nous amener dans une très large vallée, celle de la rivière Agalindjé que nous descendons quelque temps. Le spectacle est fort beau et très caractéristique : en amont, la trouée de la rivière permet d'apercevoir un horizon lointain dépourvu de cimes; en aval, au contraire, le puissant massif de l'Agouaténe dresse à plus de 400 mètres ses dentelures superbes et ensoleillées. La rivière ne tarde pas à fuir vers l'ouest, et la route nous fait remonter un de ses affluents de gauche où la végétation est fort belle et composée de gommiers, de graminées vertes et d'autres essences; on dirait presque d'une prairie émaillée d'arbres. Nous ne tardons pas à descendre dans une autre grande rivière que nous remontons elle-même pendant quelque temps. Ces vallées vont se réunir au sud de l'Agouaténe où se développe un large espace dépourvu d'obstacles aussi loin que peut porter la vue. La route se poursuit ensuite, jusqu'au campement, sur un plateau ondulé piqué çà et là de collines rocheuses isolées. C'est là le sentier généralement pratiqué par les Ahaggar; celui des Azdjer, suivi par Barth, reste dans notre est, mais à courte distance.

Le 23 février. — Après une marche de quelques kilomètres en montagne, la mission arrive dans la grande et belle vallée de l'ouad Tidek [1] qu'elle remonte quelque temps pour repasser bientôt après dans une région montueuse. Le lit du Tidek contient de beaux arbres, gommiers et Adjar, malheureusement, pas de graminées vertes. Sur ces arbres se trouvent en grand nombre — et j'en avais déjà vu quelques exemplaires depuis trois jours — des nids d'oiseaux de forme typique et

1. Ouad *Tidik* de Barth.

spéciale : presque sphériques et de la grosseur de la tête d'un enfant, ces nids ne comportent qu'une petite entrée sur le côté, trou circulaire d'environ cinq centimètres de diamètre. A partir de ce moment et jusqu'au Congo, du reste, nous n'allons plus trouver que des nids ayant toujours à peu près cette conformation, avec quelques légères différences pourtant, relatives à la forme générale, à la dimension et à la disposition de l'entrée. Parfois ils se trouveront placés dans une fourche élevée, où, le plus souvent, suspendus par de minces tiges d'herbes à une brindille d'extrémité de branche, livrés à de longs balancements que leur imprime la plus légère brise. Sur le bord du Tchad, ou dans les régions qui l'avoisinent, j'ai vu des arbres en porter des centaines, et jusqu'à Krébédjé et à Bangui où d'énormes colosses végétaux en sont littéralement surchargés. Quelques-uns d'entre eux ont leur entrée tout à fait en dessous. Est-ce contre la pluie, est-ce contre certains animaux ou reptiles que ces précautions, dictées par la nature, sont prises par les admirables architectes de ces palais en miniature? Je ne saurais le décider; peut-être est-ce pour parer à ces deux éventualités.

Nous relevons de très nombreuses traces de gazelles, d'antilopes, de hyènes, de chacals, de pintades, etc.

Dans le haut de la rivière de Tidek se trouvent des puits, et on y rencontre d'assez nombreux campements touareg. Il existe précisément une fraction qui se nomme Kel-Tidek et c'est elle qui a l'habitude d'occuper cette région et d'y faire pâturer ses troupeaux. Des traces nombreuses et fraîches d'ânes, de chameaux, de troupeaux de moutons et de chèvres confirment ces dires de notre guide.

Au moment de quitter la rivière Tidek, nous suivons un instant sa berge de rive gauche, constituée là par des blocs de roches à peu près lisses. Ces surfaces portent de très nombreuses sculptures semblables à celles de Taghazi. Comme en ce point, elles sont obtenues par le même procédé, c'est-à-dire une quantité de chocs répétés donnant aux lignes du

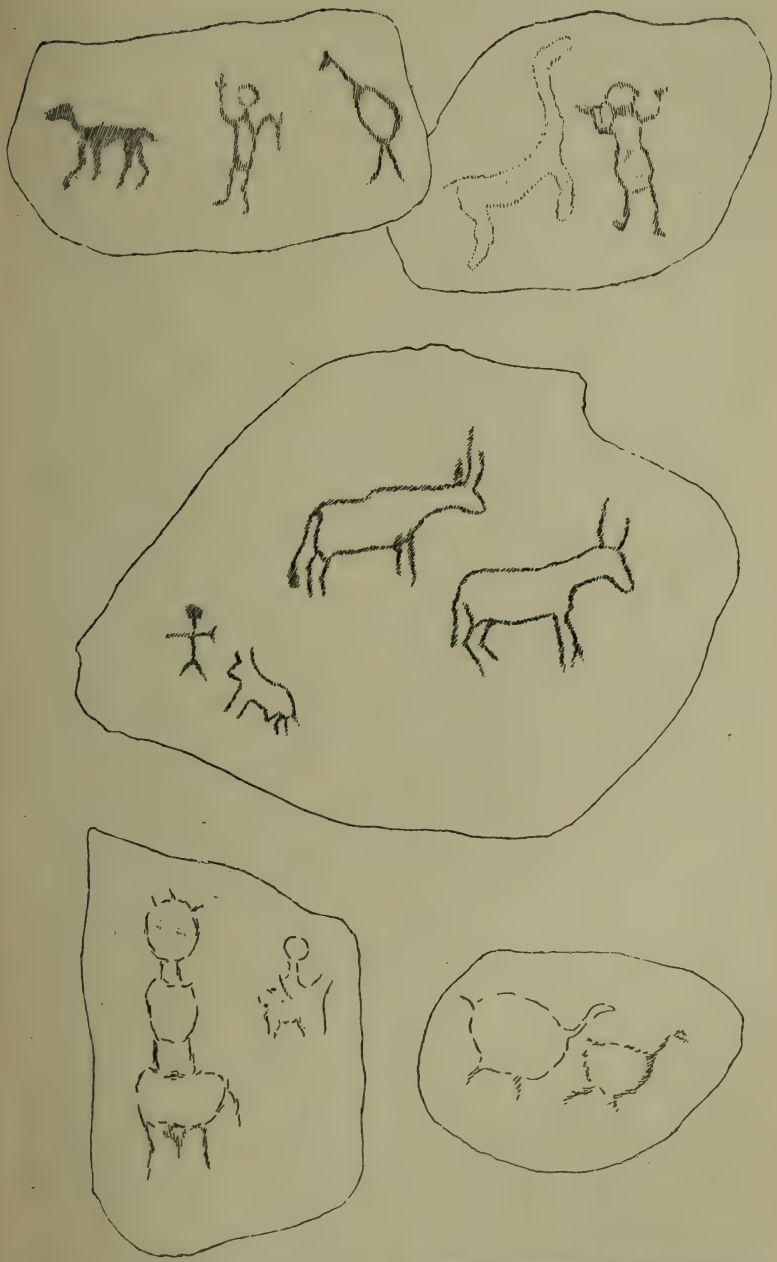
dessin l'aspect d'un pointillé assez fin. On trouve là la représentation d'hommes pourvus de grands phallus; d'hommes équitant des girafes ou des antilopes; d'antilopes à cornes fortement recourbées en arrière; d'antilopes sans cornes; de chiens; de chevaux; d'autruches en quantité. Toutes ces sculptures sont plus ou moins mélangées ou recouvertes d'inscriptions en caractères Tifinagh.

Nous avons bientôt à notre gauche, à une dizaine de kilomètres, la chaîne d'Orhsane, chaîne interrompue composée de hauts témoins à formes bizarres, rappelant depuis la tour massive jusqu'au donjon épais et même l'aiguille. Un peu plus loin, la mission passe au pied du pic nommé Adesnou [1] — sur lequel elle se dirigeait depuis le matin — dressant sa tête à près de 300 mètres au-dessus de nous. On relève alors par notre travers, à gauche, le mont Kadamellet, plus éloigné un peu que ne l'était tout à l'heure la chaîne d'Orhsane; puis enfin, devant nous à gauche, la haute et imposante ligne des montagnes de Tengueg ou Timgué. C'est là la chaîne majeure de l'Aïr. Elle est enfin devant nos yeux cette masse montagneuse dont les replis inférieurs abritent les villages de l'Aïr que je rêve d'atteindre depuis plus de vingt ans; nous touchons au port de notre première véritable escale de la traversée du continent. Je pousse un soupir de satisfaction en pensant que la première grande étape fixée à la mission est bien près d'être terminée.

Après avoir traversé péniblement une région rugueuse, semée d'une infinité de petits ravins, où le gneiss dispute la place aux schistes et aux quartz; après avoir traversé la rivière Kadamellet, où nous passons près de deux ou trois puits à sec, la mission campe enfin dans l'ouad Terhiou.

Au moment où nous campons, empêtrés par un taillis clairsemé de gommiers, petits mais très inhospitaliers en raison de leurs épines, nous nous trouvons en présence d'Ahmed-

1. C'est ce pic qui, par suite de mauvaise information sans doute, porte le nom de Kadémellet sur la carte de Barth.



Sculptures sur roches de l'ouad Tidek. (D'après des dessins du Dr Henri Fournial.)

Bey et de Sidi, nos deux émissaires de Taghazi. Conformément aux ordres qu'ils avaient reçus, ils revenaient à notre avance. Tout le monde est bien disposé en notre faveur, nous disent-ils; les notables d'Iferouane sont tout prêts à nous bien recevoir, malheureusement ils n'ont pas de chameaux sous la main; ces animaux sont au Damergou pour les caravanes annuelles de ravitaillement, les autres sont au pâturage fort loin dans le sud-ouest, etc... C'était déjà le commencement des ennuis qui allaient bientôt nous assaillir, nous assiéger sans trêve ni repos, hélas! Mais à ce moment nous ne pouvions pas soupçonner quelle allait être la tactique invariable des Touareg à notre égard; nous ne pouvions pas supposer à quel point ils allaient faire le vide autour de nous. Nous pensions trouver chez les Keloui — légendaires comme caravaniers — un état d'esprit différent de celui qui anime les Touareg du nord. Mais n'anticipons point, ce n'était là encore qu'une simple déception pour nous et à laquelle nous n'attachions pas une importance considérable.

Le 24 février. — La marche se poursuit en descendant l'ouad Terhiou dont le lit est encombré d'arbres, principalement de gommiers et d'Abisga. Tantôt la route emprunte le lit de la rivière, tantôt elle serpente sur sa rive droite qui forme un espèce de plateau, dépendant du thalweg, mais couvert par places de petits mamelons de blocs de roches. Le fourré s'épaissit bientôt, nous sommes au point de confluence de l'ouad Terhiou et de l'ouad Irhazar qui tous deux, ici, se rencontrent et ne forment plus qu'un très large lit unique lequel, par un coude brusque à angle droit, s'éloigne vers l'ouest. Nous traversons une véritable forêt de Korunka[1] où la marche est difficile à cause de l'exiguïté des sentiers; nous en sortons quelque temps après pour marcher sur la rive gauche de la rivière d'Irhazar; c'est là une sorte de plateau, ou plutôt un épanouissement de l'ouad lui-même, portant quelques mamelons de blocs de roche comme ceux déjà décrits. Le sol est

1. Korunka, *Calotropis procera.*

couvert, d'espaces en espaces, par des touffes éparses d'Abisga dont l'odeur poivrée est extrêmement pénétrante et au demeurant peu agréable. Au milieu de la verdure qui recouvre la rivière même, à notre gauche, et la dominant, s'élèvent les troncs grêles et élancés de quelques dattiers; des cases se cachent dans toute cette végétation, on entend le grincement des poulies des puits; en somme, on sent la vie, alors que depuis des mois tout était morne et inhabité sur notre route.

Nous voyons bientôt devant nous venir les notables du village d'Iferouane où nous arrivons : El-Hadj-Mohamed-Ben-Boubaker, leur chef, en tête. Ils nous saluent en nous exprimant leurs bonnes intentions et nous précèdent jusqu'à un terrain à peu près nu, choisi par le commandant Lamy pour notre campement, et d'où l'on a la vue de divers groupes des paillottes des villages, avec le superbe fond de tableau formé par la haute et magnifique chaîne du Timgué, à peu de distance à l'est, et dont les contreforts s'étagent en s'affaissant jusqu'à 1 500 mètres de nous.

Nous voilà enfin au premier village de l'Aïr; ce but tant désiré est atteint. Il nous semble maintenant que la partie la plus dure de la tâche fixée à la mission saharienne est accomplie; il nous apparaît qu'au milieu d'un pays relativement habité nous nous procurerons aisément les moyens qui nous manquent pour continuer notre route, c'est-à-dire des chameaux.

Pendant cette partie du voyage, comprise entre In-Azaoua et Iferouane, la mission avait parcouru environ 280 kilomètres, elle avait employé à ce parcours onze jours de route et deux jours de séjour au puits de Taghazi. Nous avions donc fait en moyenne 25 kilomètres par étape, ce qui représente encore une bonne allure, si l'on tient compte des difficultés considérables d'une marche presque constamment en montagnes et des nécessités de pâturage pour notre troupeau, déjà en si mauvais état que, chaque soir, nous avions à enre-

gistrer des pertes d'animaux qui croissaient dans des proportions tout à fait inquiétantes. En effet, l'abondance relative de la nourriture, depuis l'ouad Tyiout du moins, était impuissante à raviver les forces d'animaux maigris et épuisés, desquels nous exigions une continuité d'efforts que les indigènes qui les emploient n'ont pas l'habitude de leur demander avec une si longue persistance.

Au surplus, voici quelles ont été les pertes du troupeau : de Tadent à In-Azaoua : cent cinquante animaux morts, abandonnés, ou abattus ; et d'In-Azaoua à Iferouane deux cent six, ce qui fait qu'en arrivant ici il nous reste exactement *cinq cent quatre-vingt-cinq chameaux*, tant valides que blessés, malades et incapables.

Cases à Iferouane.

VII

Iferouane. — Aïr.

Nous nous installons ici pour un séjour dont nous ignorons encore la durée, mais qui est indispensable, aussi bien pour étudier le pays que pour nous procurer des moyens de transport, puisque la moitié de nos animaux a péri et que ce qui reste n'offre pour ainsi dire presque aucune résistance.

Le premier soin de Lamy est de faire établir une ligne de bagages tout autour du campement en attendant l'édification de la zeriba protectrice qu'il veut forte et épaisse. El-Hadj-Mohamed, ayant désigné les puits où nous pouvons faire boire, une partie de l'escorte se livre immédiatement à ce travail à quelques centaines de mètres du camp.

Dès l'arrivée, nous avons fait répandre de toutes parts le bruit que nous cherchions à louer des chameaux pour aller reprendre à In-Azaoua l'échelon resté en arrière. Les guides, Sidi et Chaouchi, ont l'ordre de presser dans ce sens le chef du village, son beau-père, et le fils de ce beau-père, hommes réputés très influents dans les villages de Séloufiet et de Tintaghodé.

Nous étions à peine installés que nous voyons arriver

quantité d'enfants, négrillons ou demi-sang, tous très noirs du reste qui, moyennant quelques dattes, s'empressent d'aller aux divers puits remplir les récipients d'eau des tirailleurs. Ces négrillons sont pour la plupart revêtus d'un unique pantalon fabriqué avec une peau tannée qui, fixée autour de la taille, est simplement ramenée entre les jambes, relevée par devant et rattachée à la ceinture. C'est bien plutôt un caleçon de bain qu'un pantalon, mais c'est le vêtement national de l'Aïr, du moins pour les enfants, les adolescents et les nègres. Quelques-uns sont entièrement nus; d'autres, mais ce sont les exceptions, portent en outre une sorte de chemise courte et large presque sans manches, en étoffe de coton fabriquée au Soudan. Tous sont tête nue, enfants et adolescents; ils ont les cheveux coupés très court avec une mèche ménagée par derrière, dressée sur la nuque et faisant l'effet d'un catogan légèrement retroussé. D'autres gardent une sorte de crête étroite qui s'étend depuis le milieu du front jusqu'à la nuque, formant cimier de casque. Les hommes portent la cotonnade bleue du Soudan, dite *saye*, sauf pour le pantalon long qui souvent est en cotonnade blanche. Le costume de ces derniers est du reste absolument le même que celui des Touareg Azdjer.

Dans l'après-midi commencent déjà les palabres. Les chefs viennent s'entretenir avec nous : El-Hadj-Mohamed, Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir et leur suite. Il est question des chameaux à se procurer pour aller tout d'abord rechercher le lieutenant Rondenay et ses hommes laissés à In-Azaoua. C'était là le prélude des innombrables réunions que nous allions avoir et qui, malheureusement, jamais n'aboutirent à aucun résultat, si ce n'est de dépenser en pure perte beaucoup de diplomatie. Lamy porte habituellement, dans ces circonstances, un chapelet musulman dans ses mains, mais je ne crois pas qu'avec ces gens, en réalité très peu orthodoxes, cette mesure fasse un grand effet. On nous reçoit très bien en apparence, mais quant au fond c'est une tout autre affaire. L'affabilité de

l'accueil est uniquement due à l'organisation et à la force dont dispose la Mission. Dans la réalité, les indigènes sont peu rassurés de notre présence et nous enverraient volontiers, dans leur for intérieur, à tous les diables.

Parmi les assistants se trouvent un certain négociant de Tripolitaine nommé Mostapha-Aïd, en instance de départ pour le Soudan ; un autre, nommé Maâmouni, également négociant, Targui de Ghât, accompagné de trois autres acolytes de son pays. Tous parlent fort bien l'arabe et servent d'interprètes avec les gens du pays qui, en général, n'emploient que la langue haoussa. Ces négociants nous disent qu'ils attendent des chameaux pour transporter leurs marchandises vers Zinder ou Kano. Enfin, un autre tripolitain blanc, mokkadem des Senoussi, en résidence ordinaire à Ghât, mais venu ici très certainement sur ordre spécial, pour surveiller nos agissements et diriger l'esprit et les actes des populations à notre égard.

Le 25 février. — Les chameaux ayant bu dans la matinée sont envoyés au pâturage sous le commandement du capitaine Reibell, avec la moitié des officiers et de l'escorte, dans une vallée située à une quinzaine de kilomètres à l'ouest.

Pendant que se tiennent ces palabres, tantôt avec les gens d'importance, tantôt avec le menu fretin, les gamins, de leur côté, continuent les corvées d'eau moyennant payement de quelques dattes ; de même des négresses viennent offrir de laver le linge des hommes pour une rétribution de même nature. Les gens du village apportent pour la vente un peu de lait frais, mais surtout du lait très aigre dans des calebasses, des fromages du pays qu'ils nomment *quémarïa*, des cuillers de bois de fabrication locale, assez artistiques comme forme, des selles à méhari, quelques légumes. Tout ce monde désire être payé soit en dattes, soit en *mâlti* — c'est le nom donné aux cotonnades européennes de qualité inférieure que l'on trouve dans le Sahara et qui sont, à l'heure actuelle, toutes de provenance anglaise. — Le mâlti c'est l'ar-

gument suprême ici, la monnaie véritable, en un mot le meilleur article d'échange, qui vous permet de solder un achat quel qu'il soit. Nous répondons invariablement à toute demande de mâlti : « Nous en avons beaucoup, mais il est resté à In-Azaoua. Fournissez-nous des animaux de transport, pour l'amener ici, et nous vous en donnerons. »

Les indigènes possèdent bien aussi quelques bœufs et vaches (zébus), des demmane ou moutons à poil, des chèvres et des poules, mais rien de tout cela n'a encore apparu sur le rudiment de marché qui commence à se former près de nous. Les opérations sont rares et, à part les transactions faites par les tirailleurs, au moyen des dattes de leur ration, on peut dire que le mouvement d'affaires est nul.

Un nègre, qui avait hier laissé boire à un puits particulier qui appartient à son jardin, est venu réclamer un cadeau ; il est vertement tancé par El-Hadj-Mohamed qui déclare bien haut que l'eau ne se vend pas ici. Les dattes qu'il a reçues, au surplus, lui font un pourboire très suffisant.

Les négociants tripolitains viennent palabrer. Leur intention est de gagner le Soudan et Kano sans passer par Agadez ; ils attendent aussi depuis longtemps des moyens de transport. Les lettres, qui m'avaient été données par le chef de l'ordre des Tidjani pour le Soudan, leur sont montrées. Ils connaissent la plupart des destinataires et nous donnent des renseignements utiles à connaître sur le compte de chacun. Nous notons aussi quelques détails géographiques et politiques qui pourront nous servir dans l'avenir : ainsi, sur les routes du Damergou et dans le Damergou, on trouve de très nombreux villages de paillottes avec des cultures étendues, tandis qu'à Agadez, il se fait peu de transactions. Les deux personnages les plus importants de la région sont Dendda et son frère Moussa. Le village de Djadjijouna, au Damergou, est celui qu'habitent les Arabes ou commerçants tripolitains. Au Damergou, après la saison des pluies, on peut boire à de nombreux ghedirs disséminés un peu partout ; en saison

sèche, tout au contraire, on doit se contenter des puits; or ces puits sont toujours à débit extrêmement faible, à tel point qu'il faut souvent puiser l'eau seulement quart par quart. C'est pour cette raison que l'on trouve fréquemment au même point jusqu'à *cinquante, soixante ou soixante-dix puits*. La suite de notre marche nous a permis de vérifier l'exactitude de ces informations.

Lamy et moi nous donnons au Tripolitain Mostapha qui, comme je l'ai dit, va bientôt partir, chacun une empreinte de nos cachets arabes, qu'il a promis de remettre à Mallem-Yaro, grand et influent négociant de Zinder, tout en lui annonçant notre prochaine arrivée dans cette ville, et en lui demandant pour nous son concours au point de vue des transports.

Le 26 février au matin, Chaouchi revient du pâturage. Il annonce que nos chameaux sont au milieu de Mrokba vert et de Krom [1], à assez courte distance du camp. Cette nouvelle nous met en joie; enfin ces malheureuses bêtes peuvent se nourrir en paix pendant quelque temps! Malheureusement ils sont atteints de gale et cette maladie redoutable pour eux fait de rapides progrès dans le troupeau. Les Touareg, qui ne connaissent pas le goudron de genévrier, le remède algérien de cette maladie, nous ont promis de faire fabriquer pour nous un autre remède, auquel ils ont recours, et qui consiste en un badigeonnage au suc des graines de coloquintes écrasées.

Tous les tirailleurs sont très occupés à recueillir des perches et des *djerids* de dattiers pour édifier des gourbis dans le camp; nos ordonnances vont faire de même pour chacun de nous. La température diurne s'élève beaucoup et le séjour des tentes est déjà insupportable, tandis que sous des gourbis recouverts de feuilles de palmiers, et à cloisons verticales de même nature, l'air circule et entretient une fraîcheur relative après laquelle tout le monde aspire. Les minima de la nuit

1. Krom, *Brassica suffruticosa*; *B. oleracea*.

se maintiennent assez bas, 5° à 6° au-dessus de zéro, pendant que les maxima atteignent déjà 32°.

La vallée dans laquelle nous nous trouvons se nomme Irhazar [1], nom collectif de la région; et l'agglomération de cases voisine s'appelle plus particulièrement Iferouane [2]. Je retrouve bien là les appellations déjà citées dans Barth et dans Erwin-Von-Bary, de même que dans les renseignements annexés au volume *Mission de Ghadamès* du chef d'escadron Mircher et du capitaine de Polignac et dans ceux recueillis par le commandant Rebillet, de la bouche du voyageur Ahmed-El-Fellati, plus récemment; j'ai donc pu vérifier l'exactitude de celles de ces informations relatives à ces lieux, et même à des gens qui les habitent encore.

Les cases sont nombreuses, mais très disséminées et il est fort difficile d'en évaluer la population qui, bien certainement, n'est pas inférieure à 600 ou 700 âmes. Ces cases sont de formes diverses : les unes à toit conique aplati, les autres à toit conique régulier, ou à toit plat. Presque toutes sont de forme ronde et fabriquées en nattes composées de tiges de Mrokba ou en minces brindilles de bois. Elles sont généralement entourées d'une haie assez régulière, en branchages entrelacés, empêchant l'entrée ou la sortie des animaux ou des hommes.

Quelques groupements comportent deux, trois, ou quatre cases dans le même entourage. Souvent, dans l'intérieur de ces cours, on trouve des espèces de greniers suspendus, c'est-à-dire de petites huttes élevées de 1 mètre à 1 m. 20 au-dessus de terre, et supportées par des pieux de bois irréguliers pour éviter les atteintes des insectes et surtout des termites. On trouve aussi quelques très rares maisons en terre, de forme rectangulaire, et rappelant exactement celles des oasis du sud algérien.

Dans une promenade faite aujourd'hui même, je constate

1. *Irhazar*, vallée, rivière, en langue touareg (voir Barth., vol. I, p. 380.
2. *Iferouane*, lieu recouvert d'arbres, en langue touareg.

Un palabre (Lamy, Tegoumane, etc.)

que l'agglomération sud du village est la plus importante. Là, beaucoup de huttes réunies, parfois six ou huit, dans le même enclos palissadé. Les habitants sont en général peu soucieux de nous voir trop approcher de leurs retraites; les gestes multipliés auxquels ils se livrent en sont une preuve non douteuse.

Aujourd'hui, grand palabre auquel assiste, avec toutes les autorités du village et des environs, un grand et beau gaillard nommé Tegoumane-Abedga, Touareg blanc, chef de la tribu des Kel-Fadé, et l'un des kebar des Keloui. Ses campements sont actuellement à une cinquantaine de kilomètres d'Iferouane, non loin d'Aguellal, village assez important habité par des marabouts. C'est Tegoumane qui est propriétaire de la région de Taghazi, que nous avons traversée en venant, et c'est lui qui fait payer aux caravanes la taxe de passage et d'abreuvage à ce puits. Il s'est rendu à Iferouane pour réclamer ce droit aux Tripolitains, que j'ai présentés plus haut, pour le transit de leurs marchandises.

Dans ce palabre c'est toujours la question des chameaux à louer qui tient la plus grande place. Nous offrons d'abord cinq *réaulx*[1] par chameau pour aller à In-Azaoua et en revenir chargés, puis l'on monte jusqu'à sept réaulx, prix qui est définitivement accepté par les assistants, Tegoumane en tête. Ce dernier promet 400 chameaux à bref délai. Suivant la coutume, Tegoumane voudrait un cadeau d'étoffe, mais comme tous nos ballots sont à In-Azaoua, il lui est remis une somme de quinze thalaris.

Dans ce palabre on a aussi agité la question du droit de passage à payer. El-Hadj-Mohamed, le chef du village, qui est à ce point de vue l'*oukil* ou représentant du sultan d'Agadez, écarte lui-même la question en déclarant qu'elle sera traitée plus tard, que nous payerons s'il y a lieu chez les ayants droit au moment où nous arriverons chez eux. Un vieux nègre, qui avait le premier soulevé cette discussion, se prétendait représentant du sultan du Damergou, l'Anastafidet, et à ce titre il nous demandait l'*Adda* (droit de passage), puisque nous devions traverser les territoires de son maître. Il fut éconduit, d'abord par nous, puis par la réponse d'El-Hadj-Mohamed, qui coupait court à toute observation. Au surplus, le droit de passage que nous pourrions avoir à payer ne saurait être élevé, car nous ne transportons précisément pas de marchandises, mais des bagages et les objets qui sont indispensables à notre vie ou à nos échanges.

C'est un soulagement, toujours, lorsque se terminent les réunions de ce genre, et il semble que tout soit au point et qu'il ne reste plus qu'à attendre les limites fixées dans la discussion, l'homme est ainsi fait; mais hélas! il faut en rabattre et rien n'est moins exact, surtout en ce pays, où l'on est bien obligé de convenir qu'il y a fort loin de la coupe aux lèvres.

1. Le réal est équivalent à un demi-thalari ou thaler de Marie-Thérèse, ce qui, en notre monnaie, ferait 1 fr. 25, puisque le thalari (ou Bou-Thyr) nous coûte environ 2 fr. 50, tout en représentant le même volume qu'une pièce de 5 francs.

Nos provisions de bouche s'épuisent rapidement. Il nous est impossible d'acheter des moutons et des bœufs puisqu'on n'en conduit pas encore au camp, soit méfiance, soit pour toute autre cause. La réserve d'orge emportée pour les chevaux arrive aussi à sa fin et nous nous demandons ce que vont devenir nos montures. On achète dans le village de la paille d'orge en vert dont les indigènes ont enlevé le grain bien qu'il ne soit pas encore parvenu à maturité, mais c'est là une ressource précaire et surtout momentanée, la quantité de paille étant si faible dans les cultures voisines que nos chevaux l'auront bien vite absorbée; les indigènes ne veulent la vendre du reste que contre des dattes. Il ne nous restera plus alors qu'à envoyer chaque matin en corvée les chevaux eux-mêmes pour récolter, aux alentours, du Mrokba plus ou moins vert pour le service de l'écurie.

27 février. — Les gourbis pour les hommes sont à peu près terminés; certains des nôtres sont déjà édifiés. De ce chef le camp prend une tournure tout à fait spéciale et un *aspect meublé* très original. On dirait presque de guinguettes ou de tonnelles des cafés des environs de Paris; il n'y manque, le soir, qu'un orgue de barbarie et quelques lanternes vénitiennes pour compléter l'illusion.

El-Hadj-Mohamed assure qu'il va envoyer rechercher du mil et que nous n'avons pas à nous inquiéter, pour l'avenir, du manque de nourriture pour nous et pour nos hommes; malgré ces assurances, et malgré le mirage des promesses d'arrivée de grandes caravanes de ravitaillement venant du Damergou, la situation ne laisse pas que d'être fort inquiétante, car je connais, pour en avoir plusieurs fois souffert, la lenteur, l'indolence, l'indifférence et, dans notre cas particulier, la haine cachée du Touareg pour l'infidèle envahisseur. C'était là l'origine et la cause d'angoisses intérieures, qui devaient malheureusement se prolonger bien longtemps, et que notre devoir était de ne même pas laisser soupçonner aux collaborateurs dévoués qui avaient accepté de nous suivre,

Lamy et moi. En attendant, nous épuisions nos réserves de vivres et quant à la viande, elle nous était uniquement fournie par ceux de nos chameaux devenus vraiment trop invalides pour pouvoir même se traîner. Je laisse à penser quelle était la qualité de cette viande et quels pot-au-feu elle permettait d'élaborer : chair spongieuse et insipide inspirant le dégoût et ne possédant plus du reste aucun principe nutritif.

Dans la matinée, Ahmed-Bey et Chaouchi viennent nous faire part des réflexions suivantes provenant d'El-Hadj-Mohamed et que ce dernier prie de nous transmettre : il paraîtrait que Tegoumane aurait bien l'intention d'aller chercher les charges à In-Azaoua mais, qu'au lieu de les rapporter ici et de toucher le payement de ce transport, il aurait résolu de se les approprier tout simplement, ce qui lui paraîtrait d'autant plus facile qu'il a été autorisé à les enlever au besoin par fractions, et qu'il a reçu un mot adressé par Lamy au lieutenant Rondenay dans ce sens. Est-ce un simple canard, est-ce animosité entre les gens du village et le chef nomade? toujours est-il que pour parer à cet inconvénient, il est écrit une lettre à Tegoumane l'avisant qu'il est bien entendu que le forfait passé avec lui ne tiendra que s'il enlève d'un seul coup tout ce qui se trouve à In-Azaoua. De la sorte, l'escorte restée avec Rondenay partira en même temps que les convoyeurs et Rondenay est bien trop saharien pour se laisser tromper même par un Tegoumane. Ahmed-Bey accompagne le porteur de cette lettre de façon à nous renseigner à son retour.

Chaouchi et Sidi veulent partir, ils reçoivent donc le solde de ce qui leur était dû, pour nous avoir servi de guides depuis le Tassili, soit 500 francs chacun. L'un d'eux doit revenir au camp dans cinq jours, afin de prendre notre courrier pour le nord; ce lui sera d'autant plus facile qu'il est, avec d'autres Touareg, campé non loin d'ici. Ahmed-Bey, qui désire aussi rentrer vers le nord, est convenu de partir avec eux dans quelques jours.

El-Hadj-Abdul-Hâkem, qui sort chaque jour, tant pour

essayer de nous rapporter un peu de gibier que pour recueillir quelques renseignements, rentre aujourd'hui bredouille, mais il m'annonce qu'il a rencontré de très nombreux Touareg établis en aval, au nord-ouest, dans la vallée d'Irhazar. Avec son instinct et sa prudence de nomade saharien, il me fait part de ses craintes. Il a peur que tous ces gens n'essayent de nous voler des chameaux au pâturage; il est intimement persuadé en outre que Tegoumane *n'amènera pas un seul chameau de location*. En cela sa clairvoyance était parfaite, comme en beaucoup d'autres cas du reste, mais nous persistions, à cette époque du moins, à rester plus optimistes que lui.

Mostapha, le Tripolitain, n'est pas encore parti, il apporte aujourd'hui une mince diffa composée de petits pains frais et de fromages, s'excusant de ne pouvoir faire plus. El-Hadj-Mohamed envoie aussi sur le soir sa diffa, consistant en un bouc, un demmane, un pot de miel du Soudan, et un pot de beurre fondu. On lui remet en échange trente thalaris, valeur à peu près équivalente.

28 février. — Le capitaine Reibell envoie aujourd'hui des nouvelles du troupeau par un des Chambba. Les chameaux sont à une trentaine de kilomètres dans un bon pâturage. Il y a un puits qui sert aux besoins des hommes et auquel ont été abreuvés ceux des animaux qui paraissaient altérés. Le Chambbi repart dans la journée, emportant pour le capitaine quelques thalaris et un peu d'étoffe, afin de lui permettre d'acheter bœufs ou moutons aux campements indigènes qu'il peut rencontrer.

Lamy est parti ce matin, accompagné de Dorian et des spahis, pour aller visiter le village de Séloufiet à quelques kilomètres. Je n'irai faire cette tournée que plus tard : mon cheval est blessé et ne peut encore porter la selle. Lui, comme les autres, au surplus, souffre du manque de grains, c'est à peine si nous pouvons encore leur donner une poignée d'orge par jour et il faut se contenter du blé ou de l'orge que nous achetons, en chaume vert, comme je l'ai indiqué, aux culti-

vateurs du village. Ces achats ne peuvent se faire que contre payement en dattes et de ces dernières il ne reste qu'une très petite quantité.

Les indigènes se sont décidés à nous vendre aujourd'hui un zébu et six ou sept moutons. C'était là un heureux début et ces achats ont continué, quoique irrégulièrement, pendant le reste de notre séjour à Iferouane. Voici à titre de curiosité les prix auxquels on achetait en moyenne : un bœuf de 14 à 20 thalaris; un mouton de 3 à 4 1/2 thalaris, ce qui, étant donné le poids moyen de viande de ces animaux, faisait ressortir le prix de cette viande à environ 0 fr. 75 le kilogramme.

Enfin! voilà un envoyé de Tegoumane! Il prétend que 200 chameaux sont déjà rassemblés; que Tegoumane, parti rechercher les autres, demande que l'on prolonge un peu le délai qui lui a été octroyé. Comme cet envoyé va retourner immédiatement, il lui est remis une lettre disant à Tegoumane qu'on lui accorde une prolongation de temps, à la condition qu'il amène le plus vite possible tous les animaux nécessaires pour le départ sur In-Azaoua. Il paraît du reste que Tegoumane a manifesté le désir de nous offrir une grande diffa avant de partir pour In-Azaoua. Toutefois, comme la confiance que nous avons en ce noble Targui est très restreinte, comme il a déjà été soupçonné de noirs dessins, nous avons agité avec Lamy la question de savoir s'il ne serait pas plus prudent de prendre la décision de repartir très prochainement pour In-Azaoua, avec ce qui nous reste de chameaux, pour ramener ici nos hommes et ceux des bagages qu'il serait possible d'enlever. En principe si, d'ici peu, rien de favorable ne s'est produit, c'est à ce parti que nous nous déciderons. Dorian est tout à fait de cet avis et je crois qu'il est absolument dans le vrai. Néanmoins, il faut donner encore quelques jours de répit à nos chameaux qui, d'après les nouvelles du pâturage, trouveraient assez bien leur nourriture dans les vallées avoisinantes. Il est probable que cet effort nouveau épuisera peut-être totalement ce qui reste de force à nos cha-

meaux, mais au moins nous aurons l'avantage d'être tous réunis et de ne pas sentir une fraction de la mission isolée au milieu du désert.

C'est décidément demain que Mostapha part pour Zinder; nous lui donnons, Lamy et moi, les dernières lettres pour Mallem-Yaro.

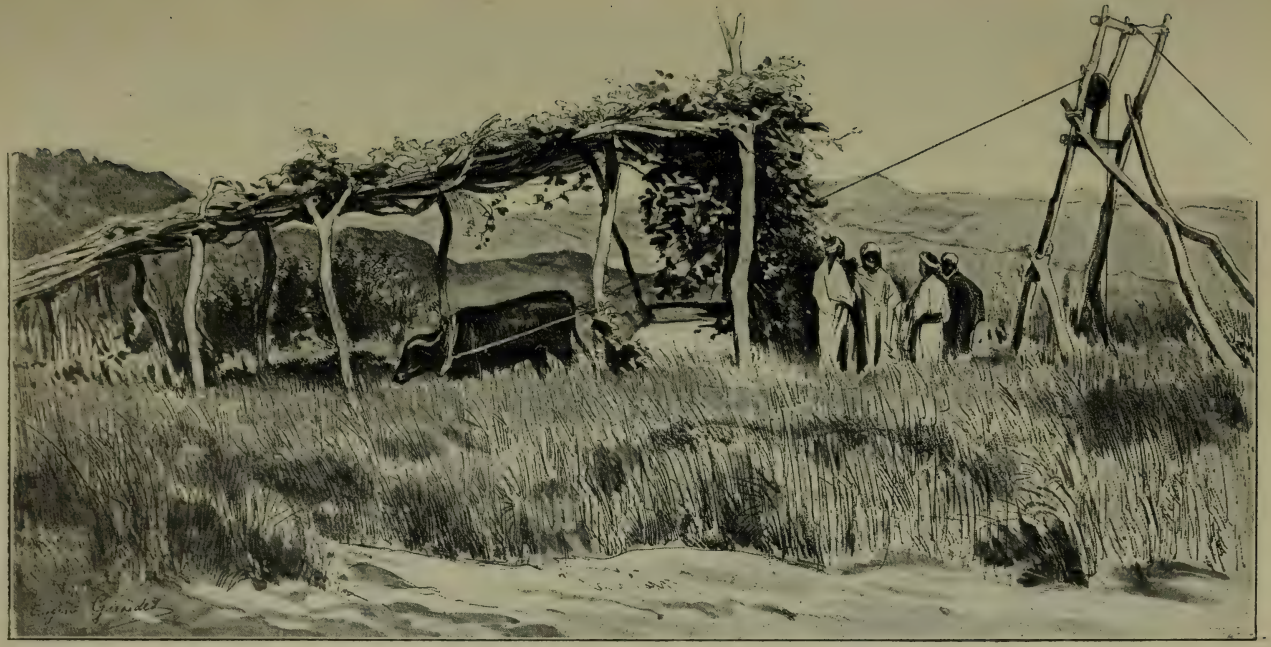
Tous les soirs on entend près de nous, dans les jardins et autour des huttes, des chants interminables qui se prolongent très avant dans la nuit. C'est presque toujours la même phrase, de cinq notes seulement, scandée sur un rythme très lent, accompagnée d'une basse consistant en coups réguliers frappés sur un tambour, ou même simplement dans les mains. C'est tout à fait analogue aux chants que l'on peut entendre au village nègre de Biskra ou dans les oasis du sud algérien. Comme dans toute l'Afrique, ces chants font rage surtout pendant les nuits de lune.

1^er^ mars. — Le travail de construction de la zeriba extérieure, en branches épineuses, absorbe le temps des tirailleurs, qui profitent de l'occasion pour déblayer nos environs des arbustes gênants et pour réserver ainsi un champ de tir convenable autour du camp. La disposition de notre camp est ainsi faite : au centre un espace libre entouré des tentes et gourbis des hommes et des officiers; en seconde ligne, tous les bagages rangés régulièrement et formant une enceinte continue percée seulement de deux portes; enfin la zeriba épineuse qui entoure le tout laissant, entre elle et la ligne de bagages, un espace libre de 15 à 25 mètres de largeur suivant les facilités du terrain. Dans cet espace libre on a placé la corde d'attache des chevaux, un petit parc pour les bœufs ou moutons de boucherie, et enfin un petit hangar couvert servant de retraite aux sous-officiers qui surveillent le marché ou achètent le vert, la paille, etc. Tout le reste de l'espace sera employé à remiser les chameaux la nuit lorsqu'ils reviendront boire. Lamy a donc établi là une sorte de redoute qui, défendue par quelques fusils, présente une résistance consi-

dérable contre le genre d'ennemis que nous pourrions avoir à craindre. Deux petites buttes de terre, naturelles, mais qui ont été aménagées à cet usage, portent nos deux pièces de canon qui commandent ainsi à peu près tout le pourtour.

Rien ne vient aujourd'hui rompre le calme de la journée, si ce n'est le va-et-vient, qui augmente sensiblement, au petit marché du camp. Femmes et enfants apportent du bois, de menues denrées et, par extraordinaire, nous pouvons acheter un panier de *petits pois frais* du pays, réjouissance pour le menu du dîner prochain et que nos yeux déshabitués se complaisent à admirer comme une merveille.

Outre le groupe de palmiers qui pousse dans la rivière, devant nous, on trouve dans la vallée d'Irhazar une forte végétation composée de gommiers de plusieurs espèces, de très nombreuses touffes d'Abisga et de véritables fourrés de Korunka. C'est ce dernier arbuste qui fournit le bois nécessaire aux palissades que les indigènes élèvent ici autour de leurs maisons; ce bois est excessivement léger mais peu résistant. Les dattiers produisent peu et seulement des fruits d'assez médiocre qualité et de faible grosseur. Sous les dattiers et autour des dattiers on voit de petits jardins bien entretenus — nommés ici par les Tripolitains *Sania*, — entourés de haies, tantôt sèches, tantôt vives, de Korunka, où poussent de l'orge, un peu de blé, du mil, du sorgho, quelques légumes, quelques plantes alimentaires de la région, et que dominent de temps en temps aussi un grand gommier ou un grand jujubier que les gens nomment ici *Korna* ou *Kourna*, de même que le fruit qu'il produit. Ces jardins sont arrosés par l'eau de puits peu profonds que les indigènes extraient tantôt à la perche à bascule avec la main, ou avec de grands récipients de peau élevés sur un tour grossier au moyen de zébus de trait, système en tout semblable à celui du Mzab et de l'Égypte. Il faut remarquer que les cultivateurs prennent un certain soin des zébus qu'ils emploient à l'extraction de l'eau, car, à la plupart des puits, le chemin que par-



Un puits des jardins d'Iferouane, Aïr. (Dessin de E. Girardet.)

court l'animal pour tirer sur la corde ainsi que son conducteur, est recouvert d'une toiture en branches de palmiers soutenue par des poteaux irréguliers. Des courges, des calebasses et autres plantes grimpantes recouvrent le tout de leurs feuilles, de manière à fournir une dose d'ombre bienfaisante tant aux animaux qu'aux travailleurs.

Tous les zébus qui se livrent à ce travail de traction portent une forte callosité sur le cou, en avant de leur bosse, callosité résultant du frottement constant de l'espèce de palonnier qui les rattache à la corde de remontage. Il ne faut pas omettre de dire aussi que ces animaux ont tous la cloison médiane du nez percée et traversée par une corde destinée à les guider. Ils ne sont pas difficiles quant au genre de nourriture : j'ai vu des zébus manger lentement de grosses tiges, entièrement sèches, de Korunka.

Les jardins produisent aussi, mais en petite quantité, des oignons, des carottes, petits pois et haricots du Soudan, un peu de tabac, des tomates, des pastèques, des potirons, du cumin, quelques pieds de henné, etc. Les jujubiers, situés en dehors des jardins palissadés, sont munis, à une certaine hauteur, d'un épais collier de branches épineuses sèches, de façon à empêcher l'ascension de l'arbre et le vol des fruits.

Le 2 mars est employé à terminer nos gourbis. Dorian en possède un qui est presque un palais et dans lequel on jouit d'une fraîcheur relative très agréable. Il a tout simplement acheté aux indigènes une paillotte-parloir et l'a fait réédifier dans le camp, construction peu difficile puisque ce sont des pieux et des nattes qui en constituent les éléments.

El-Hadj-Mohamed est venu nous annoncer qu'il fait une absence de deux ou trois jours pour se rendre à Tintaghodé, où il possède une maison et une famille et qui est sa retraite ordinaire. Les jeunes acolytes de Maâmouni, le commerçant de Ghât, ne quittent que rarement le camp. Ils vont et viennent, toujours chargés d'une ou deux pièces de cotonnade aux marques anglaises et tripolitaines, demandant des rensei-

gnements, et nous en fournissant volontiers, sur la valeur de diverses marchandises. C'est ainsi que nous apprenons que le cours des objets suivants, est à Kano :

Bague de cornaline rouge 2 500 cauries[1];

Bague de cornaline blanche, 1 500;

Chapelet d'ambre poli à 101 grains, 50 000;

Un gland de cheichia un peu gros, en bourre de soie, avec sa cheichia, 200 000 cauries;

Cheichia seule sans gland, 50 000;

Une boîte d'allumettes, de 3 à 400 cauries;

Un pagne ordinaire bleu sombre (fabrication française de Roy frères), 6 à 7 000;

Une pièce de cotonnade mâlti de 18 à 20 mètres de longueur sur 0 m. 60 à 0 m. 65 de largeur, 15 000 cauries; etc.

Ces marchands ont ici dans leur pacotille une chose très inattendue. Ce sont des boîtes en fer-blanc contenant une poudre rouge ou verte destinée à être délayée dans de l'huile pour faire de la peinture. Cet article est de provenance allemande.

3 mars. — Dès le matin le capitaine Reibell arrive, ramenant les chameaux pour l'abreuvoir. Tous les animaux paraissent en mauvais état et, bien qu'ils aient eu de la nourriture, ils ne se refont pas et s'épuisent lentement. Ils sont finis et ne me paraissent guère capables de fournir un effort de quelques semaines avec une charge sur le dos. Les meilleurs même ne valent plus grand'chose. Quinze d'entre eux sont morts pendant la durée du pâturage et six sont restés en route ce matin, incapables de marcher davantage. La gale et le surmenage antérieur auront vite raison de ce qui reste. Le capitaine a fait rapporter un certain nombre de charges de Mrokba et d'autres graminées pour la nourriture des chevaux, mais c'est là une bien piètre pitance pour des animaux accoutumés à manger 4 ou 5 kilogrammes de grain

1. Il faut, à Zinder, de 5 500 à 6 000 cauries, en général, pour faire un Bou-Thyr.

par jour. Nous n'y pouvons malheureusement rien et il faudra bien qu'ils s'en contentent.

Depuis deux jours nous sommes dans un régime de vent de nord-est faible. Ce vent amène une brume intense qui voile à peu près entièrement le profil des montagnes voisines et ne réserve à la vue qu'un horizon très restreint. Cette brume est entièrement analogue à celle soulevée par le chihili (siroco) dans le sud de l'Algérie; cet état de l'atmosphère durera, avec de très rares intermittences, pendant presque tout notre séjour à Iferouane.

Erwin-Von-Bary avait déjà signalé ces brumes en ce même point et il faisait aussi remarquer que ce ne sont point les vents de la région sud qui les produisent ou les amènent, mais tout au contraire ceux de la région nord. Dans l'Aïr, en effet, nous sommes situés au sud de toute une immense zone de déserts plus ou moins sableux, et ce sont les éléments fins de ce genre de sol qui constituent certainement les brumes que je signale et dans l'origine desquelles l'humidité n'entre pour rien, comme il est facile de le constater par l'examen des observations hygrométriques.

4 mars. — Tous les chameaux ayant bu hier repartent ce matin pour le pâturage avec une escorte composée des hommes restés au camp qui relayent ainsi leurs camarades. C'est le capitaine Reibell qui dirige encore cette sortie.

El-Hadj-Mohamed revient de Tintaghodé. Il ne nous signale rien de nouveau, mais il déclare que toute la nuit passée ils ont veillé dans la crainte d'une attaque qui leur était annoncée. Ces gens-là vivent constamment dans la peur, et, au moindre signal, à la moindre alerte, chacun se sauve dans la montagne, abandonnant ses paillottes, ses jardins à un pillage presque toujours certain. C'est bien là l'éternelle histoire du nomade et du cultivateur; le premier vit aux dépens du second et les villages sont ainsi souvent mis en coupe réglée.

La montagne qui domine le village d'Iferouane, de l'autre

côté de la rivière, dans la direction de l'est-nord-est, se présente sous l'aspect d'une longue chaîne, le Timgué, hérissé de pics élevés, abrupts, rugueux, nus et la plupart du temps entièrement inaccessibles. Le massif est sillonné de vallées resserrées et profondes, au fond desquelles seulement se manifeste la végétation. On peut évaluer la hauteur de la crête supérieure, immédiatement en face de nous, à 800 ou 1 000 mètres au maximum au-dessus du sol de la vallée.

Une idylle.

Quoi qu'il en soit, le panorama qu'elle déroule à nos yeux est imposant et merveilleux, surtout le soir et le matin, heures auxquelles la montagne revêt d'admirables colorations dont aucun pinceau ne serait capable de rendre la finesse et la beauté.

Cette chaîne, épaisse par elle-même, ne projette point au loin du côté de l'est de manifestations prolongées. Elle est compacte et pour ainsi dire isolée, et une longue plaine, avec région de dunes très importantes, lui succède dans la direction de l'orient, pour ne plus laisser voir de montagnes à nouveau que dans le Tibesti, c'est-à-dire à une très grande distance. Ce sont ces régions de dunes redoutables, sans végétation et sans eau, que doivent traverser les caravanes qui se rendent périodiquement à Bilma pour y rechercher du sel.

5 mars. — La zeriba d'entourage est non seulement terminée, mais même renforcée et exhaussée, Lamy tenant

essentiellement à ce que ce soit là un obstacle des plus sérieux à toute tentative extérieure.

El-Hadj-Mohamed et les négociants de Ghât font de continuelles stations au camp. Le premier nous entretient du passage ici de trois Européens (Barth et ses compagnons) : il était à cette époque petit enfant, mais il a conservé ce souvenir très précis. Quant à Erwin-Von-Bary, dont le voyage est beaucoup moins lointain, non seulement il nous en parle longuement, racontant les soins médicaux que ce voyageur donnait à chacun, mais il nous montre des objets provenant de lui, entre autres les premiers feuillets d'un livre intitulé *Praktisches Handbuch der neu-arabischen-Sprache*, par *Adolf Wahrmund*, que nous avons du reste rapportés. Le souvenir très frappant lui est resté, en particulier, d'un purgatif violent que leur administrait sans doute De Bary, et il accompagne son récit d'imitations de bruits aussi typiques que peu convenables. Quant aux ghâti, leurs conversations nous permettent d'établir des séries de prix de diverses choses tant dans l'Aïr qu'au Soudan, et de nous renseigner sur certaines gens et sur la politique locale. Le jour s'écoule ainsi monotone, n'apportant pas de nouvelles des chameaux à louer, mais ramenant régulièrement l'éternelle brume grise.

6 mars. — Pour la confection de la zeriba on a abattu nombre de maîtresses branches de gommiers, ce qui nous a permis de constater plusieurs choses intéressantes : tout d'abord que le gommier nourrit assez fréquemment une plante parasite qui pousse sur ses branches à la manière du gui de France, dont il est du reste le cousin. On dirait d'une petite tige et d'une fleur de chèvrefeuille; les indigènes l'appellent *Akaouate*[1]. En second lieu, nous remarquons que ces arbres sont très fréquemment recouverts comme d'un tissu épais de toiles d'araignées; ces toiles, sur lesquelles la poussière impalpable de la région s'accumule peu à peu, donnent à ces végétaux une physionomie particulièrement singulière et

1. Akaouate, un *Loranthus*.

feraient croire de loin que leur tête est entourée d'un voile gris. Enfin les brindilles extrêmes des gommiers portent une quantité énorme de petits tubes gris presque cylindriques qui ne sont autre chose que des chrysalides. En un mot tout est inattendu en ce pays, et on s'arrête à chaque instant devant un spectacle inaccoutumé, devant une bizarrerie que l'on cherche tout d'abord à expliquer. Ainsi un autre fait étrange dans ce pays sans eau, c'est l'étonnante quantité de libellules qu'on y rencontre tout le jour; on les voit voltiger partout.

On n'a pas oublié qu'à Afara nous avions chargé des sacs de terre très salée qui, jusque-là, avaient été laissés dans le même état; aujourd'hui que les moyens de transports nous manquent et que le sel se fait très rare, nos deux docteurs, Fournial et Haller, ont entrepris d'extraire de cette masse le sel pur; aussi voit-on les infirmiers et quelques tirailleurs occupés à délayer cette substance dans l'eau, puis ensuite à faire évaporer cette eau et à sécher la boue liquide qui en résulte et qui devient peu à peu du sel à peu près pur, les éléments terreux ayant été éliminés par une première décantation.

Dans l'après-midi, le frère de Tegoumane vient au camp nous dire que 300 chameaux sont déjà prêts et que l'on recherche les 100 autres; dès leur arrivée on doit les amener. Lamy lui répond qu'il est inutile de venir avant la réunion des 400 animaux et manifeste le peu de croyance qui nous reste dans le pouvoir d'un chef tant vanté et qui ne peut même pas arriver à concentrer ce nombre de chameaux. Ahmed-Bey est rentré au camp avec ce cavalier, mais il ne rapporte aucune nouvelle intéressante. Je crois qu'il s'est borné à rester quelques jours chez des Ifoghas, habitant les environs et auxquels il est apparenté de loin, et qu'il n'a même pas tenté de voir Tegoumane en personne. Tegoumane fait dire par son frère qu'il a connaissance des accusations portées contre lui auprès de nous et assure que tout cela est faux.

7 mars. — J'ai pu faire reprendre du service à mon cheval

et j'en profite pour essayer quelques déplacements aux environs, avec Dorian, ou avec Lamy et les spahis, en promenade de chevaux, ou en recherche de nourriture pour eux; ces sorties me permettent d'étudier sommairement la structure géologique du pied de la montagne et des ravins de l'entourage, ainsi que la flore de la région. En somme partout des blocs de granit et de gneiss, du quartz par filons, voilà le fond. Quant aux végétaux, le plus répandu est l'Abisga [1] (en touareg, Tihoq); il abonde en très fortes touffes, parfois en grand arbuste dont les feuilles, appréciées des chameaux, répandent une odeur pénétrante et presque nauséabonde. Sa graine, petite et globuleuse, se présente en grappes très lâches et elle est comestible. Elle possède une saveur aigrelette et poivrée très particulière. Lorsque cette graine est séchée, on la fait détremper dans une certaine quantité d'eau dans laquelle on la laisse quelques heures. On boit ensuite ce liquide dont la couleur est celle d'un vin rouge extrêmement foncé et dont le goût est assez agréable. C'est un régal pour les Touareg du pays, qui conservent toujours une petite provision de ces graines desséchées.

Dans les ravins voisins nous trouvons du Ana en assez grande quantité et aussi du Mrokba, mais tout cela est rongé par les animaux. On recueille néanmoins des charges de cette dernière plante que portent les chevaux, pour leur propre nourriture, au camp.

Les nouvelles prennent ici, comme toutes les informations en pays musulman, une tournure dramatique très amusante; pour en donner une idée, voici ce que l'on me raconte aujourd'hui même : Les Aoullimiden, avec leur chef suprême, auraient momentanément abandonné leurs campements de la région de Tombouctou et, s'avançant vers l'est, ne seraient plus très éloignés de l'Aïr. Cet exode aurait lieu à la suite de l'incident suivant : Le commandant de Tombouctou aurait

1. Abisga, Abesgui, Tihoq, *Salvadora Persica* (faussement appelé par Barth *Caparis sodada*).

intimé au chef des Aoullimiden l'ordre d'amener à la ville 100 jeunes enfants nobles (non esclaves ni serfs), de les y conduire lui-même, mais sans apparat et sans mise en scène luxueuse et en simple sujet soumis; que s'il ne remplissait pas ce programme le commandant de Tombouctou irait, à la tête de ses troupes, envahir son pays. Ce chef aurait refusé de se plier à cette injonction, aurait pris peur, et, pour éviter l'envahissement et le choc, se serait sauvé vers l'est avec tous ses sujets. Voilà un échantillon de ce que racontent et croient (?) les indigènes du pays.

Ils n'ont pas moins d'exagération en ce qui concerne d'autres questions; ainsi, par exemple, tous ici m'assurent que l'on attend au commencement de la lune prochaine (dans six à sept jours) une ou deux grandes caravanes chargées de mil et devant rentrer du Soudan. On parle de 1 000 ou de 1 500 chameaux! Quoi qu'il en soit, il vient d'arriver réellement une caravane, mais une petite caravane, composée de quelques ânes et bœufs porteurs et nous allons probablement pouvoir acheter un peu de mil, seule denrée qu'elle ait rapportée. Dans la réalité, ce ne sont jamais de grosses caravanes de ravitaillement qui reviennent du Soudan — nous l'avons appris plus tard — mais une série de petites caravanes, appartenant chacune aux différents groupements d'habitants de l'Aïr, et apportant chaque année, du Damergou, le mil nécessaire à ces groupements. Il y a donc ainsi la caravane des gens d'Iferouane, celle des gens de Séloufiet, d'Aguellal, de Tintaghodé, de Tin-Telloust, etc., mais elles n'arrivent jamais dans le pays que par petites fractions indépendantes, n'ayant besoin de se masser en nombre que pour aborder certains puits du Damergou ou du Tagama, ou pour traverser certaines régions où sont à craindre les razzias, en période troublée surtout.

Chaouchi a fait une apparition aujourd'hui, sous le prétexte de venir prendre notre courrier, mais en réalité pour chercher des nouvelles d'un petit groupe de ses parents, qui

doivent revenir du Damergou et qu'il attend en vain depuis notre arrivée ici.

8 mars. — El-Hadj-Mohamed apparaît dès le matin. Il avertit en grande confidence Lamy que des Touareg, réunis en bandes non loin d'ici, et qu'il croit en assez grand nombre, ont l'intention de venir enlever notre troupeau au moment de l'abreuvoir, voire d'attaquer le camp. Bien que ce renseignement paraisse de sûreté douteuse, Lamy prend cependant les mesures de précaution qui lui paraissent nécessaires.

Il est évident qu'il y a quelque chose dans l'air, ou que des nouvelles se sont répandues, car on ne voit ce matin dans le camp, ni un seul Targui, ni une seule femme, ni même un seul gamin, alors que les autres jours il y avait un grouillement incessant dans la première enceinte du camp et dans ses abords. Ce vide se maintient, absolu, pendant tout le jour. On voit même les habitants des cases qui se sauvent vers la montagne avec leurs quelques bœufs ou chèvres. Ahmed-Bey et le vieux chef El-Hadj-Mohamed sont expédiés vers ces fuyards pour les rassurer et leur dire de rester en place, de ne rien craindre, que nous sommes là pour imposer le respect.

Les chameaux devaient venir à l'abreuvoir aujourd'hui, aussi Dorian et les spahis vont-ils à cheval voir si le troupeau approche. Ils rencontrent en route un des Chambba, Boudjemâh, qui leur apprend que le troupeau est campé dans un pâturage à une douzaine de kilomètres et qu'il ne rejoindra que demain. Une lettre de Reibell, qu'apportent dans la soirée les deux Chambba Boudjemâh et Embarek-Ben-Amara, apprend à Lamy les faits suivants : hier matin, Reibell avait envoyé le Chambbi Miloud, le tirailleur Aouadi et un sergent indigène à la recherche d'un puits dans les environs du campement du troupeau; le sergent étant revenu seul, car le groupe s'était scindé en deux pendant les recherches, et les deux autres n'apparaissant point, le capitaine a envoyé précisément Embarek et Boudjemâh pour les retrouver. Ces

derniers, ayant suivi leurs traces, sont arrivés au puits de Tamat près duquel ils ont trouvé le corps de Miloud tué, puis, à quelques mètres, celui du tirailleur Aouadi également tué, le premier intact, le second dévêtu et lardé de coups. Sans s'arrêter plus longtemps, ils ont aussitôt rebroussé chemin pour venir rendre compte au capitaine des constatations qu'ils avaient faites. Les traces étaient nombreuses autour du puits de Tamat, mais il semblerait, d'après l'examen des deux Chambba, que les assassins ne devaient être que trois hommes qui auraient surpris nos éclaireurs sans défiance et les auraient frappés par derrière tout en leur tenant conversation.

Quoi qu'il en soit, la perte de ces deux hommes est d'autant plus douloureuse pour nous, qu'ils ont succombé dans un guet-apens. Miloud était un parfait serviteur. Il avait, à plusieurs reprises, fait partie de mes escortes antérieures. Quant à Aouadi, ce tirailleur était un excellent soldat, ayant été cité à l'ordre du jour à Madagascar.

Une fois de plus il convient donc de répéter que chez les Touareg, quels qu'ils soient, il ne faut jamais avoir la moindre confiance; que nos amis d'aujourd'hui seront nos assassins de demain; qu'il est de toute nécessité de ne pas marcher isolé, et de se garder scrupuleusement. Ce sont là précisément les phrases que m'adressait avec insistance, en forme d'adieu, Embarek-Ben-El-Haïb, ce bandit exercé, au moment où il se séparait de nous à In-Azaoua.

Un peu avant le coucher du soleil on aperçoit à 700 ou 800 mètres du camp, sur la lisière des palmiers, un rassemblement important de Touareg. Ils ont paru ensuite se disperser, mais la nuit a empêché de distinguer nettement ce qui se passait. On dit aussi que des étrangers ont fait boire aujourd'hui à divers puits, les plus éloignés de nous, au moins 150 chameaux. L'absence de visiteurs au camp est frappante; peut-être bien ces gens connaissaient-ils, dès ce matin, l'assassinat des nôtres et voulaient-ils se soustraire à une vengeance possible de notre part?

Notre courrier a été clos dans la soirée et remis à Ahmed-Bey, qui part décidément pour le nord demain matin[1]. Il est convenu qu'il doit le porter à Touggourt; il tâchera de prendre en route Ag-Yemma, qu'il conduira aussi à Touggourt, et on se souvient qu'Ag-Yemma m'a promis de me rapporter un courrier jusque dans l'Aïr et même jusqu'à Zinder. Il est vrai que les promesses coûtent si peu aux Touareg!

9 mars. — Les chameaux arrivent pour l'abreuvoir, dès huit heures et demie du matin, et l'opération est aussitôt commencée avec des précautions de garde inaccoutumées, en raison des circonstances actuelles, Lamy ne voulant rien négliger au point de vue de la sécurité.

El-Hadj-Mohamed apporte une lettre du sultan d'Agadez dont voici la traduction : « Au nom du Dieu unique. Il n'y « a d'autre divinité que lui. Puis que les bénédictions et le « salut soient sur celui après qui il n'y aura plus de prophète.

« Cette lettre est adressée par le Prince des Croyants « Mohammed-El-Baqeri, fils du Sultan Abdelqâder, fils du « Sultan Youssef, etc., aux Français que Dieu a fait camper « sur notre territoire. Dieu décidera entre nous et entre vous « ce qu'il voudra pour le bien et la paix de Dieu, car moi je « ne suis qu'un homme. Cette époque est la meilleure des « époques. Nous avons vu ce que nos ancêtres n'ont jamais « vu, ni entendu, si ce n'est en ce temps-ci. Dieu accorde « la sécurité. Amen! Salut sur celui qui suit la voie orthodoxe « et laisse de côté les choses vaines[2]. » Il lui est aussitôt répondu par Lamy et par moi, en une lettre remise aux mains d'El-Hadj-Mohamed, que nous sommes des voyageurs

1. Ce courrier ne devait jamais parvenir. Ahmed-Bey a été tué, à Tadent, au moment où il regagnait l'Algérie. Ce meurtre est demeuré très obscur pour nous; mais l'hypothèse la plus probable est que Sidi et Chaouchi n'y sont peut-être pas restés étrangers. D'autre part, Ahmed-Bey et les deux guides avaient été rejoints par une fraction du ghezi qui nous avait attaqués le 12 mars, et ils ont ensuite voyagé de conserve jusqu'à Tadent. Ce groupe, très mélangé, est certainement coupable du meurtre, mais les responsabilités personnelles sont impossibles à dégager. On savait qu'Ahmed-Bey emportait le montant de sa solde.

2. Traduction de M. Houdas.

Nègre chargé de bois de Korunka pour la cuisine.

paisibles, traversant le pays pour nous rendre au Soudan avec la paix, que cependant on nous a déjà molestés, que l'on nous a tué deux hommes alors que nous n'attaquions personne, que nous exigeons que les autorités du pays châtient promptement les coupables et les fauteurs de désordre, et qu'elles nous fournissent sans retard les moyens de continuer notre route; que nous comptons sur une répression vigoureuse, etc.

El-Hadj-Mohamed finit par avouer qu'il connaissait dès hier, par un berger, le meurtre de nos deux hommes; il parle à plusieurs reprises des Iadhanaren, sans les accuser directement, mais son insistance signifie évidemment quelque chose. Ce qui corroborerait cette manière de voir, c'est que Youssef, un nègre de mes Chambba, a précisément vu au pâturage une troupe d'Iadhanaren rejoignant des compatriotes campés plus loin, près d'Aguellal. En tout état de cause Lamy déclare aux indigènes présents que, suivant la loi musulmane, le sang appelle le sang, et qu'il faudra un jour ou l'autre la vie de deux Touareg pour effacer le sang de nos deux hommes.

Les brumes dont j'ai parlé plus haut persistent et restreignent extraordinairement notre horizon.

10 mars. — Le troupeau ayant bu dans la journée d'hier part au pâturage dès le matin, et cette fois sous le commandement du lieutenant de Thézillat. Dorian, qui se lasse de la

vie inactive d'Iferouane, veut goûter un peu de l'existence de brousse, il accompagne le détachement. Lamy a donné à de Thézillat des instructions qui consistent à ensevelir convenablement nos morts, à reconnaître le régime du puits de Tamat où ils ont été assassinés, à faire une enquête sur place pour essayer de reconstituer la scène du crime, à parcourir la région ou suivre les traces avec un groupe de tirailleurs à méhari, en un mot de tâcher d'arrêter les coupables et de tirer vengeance de ce meurtre, en saisissant des indigènes des campements voisins. El-Hadj-Abdul-Hâkem accompagne le détachement pour s'occuper lui aussi des recherches.

Le vide continue au camp et aucun indigène n'y apparaît, sauf un ou deux vieillards et une négresse. Voilà maintenant qu'El-Hadj-Mohamed croit savoir que les assassins appartiennent à la tribu des Kel-Tadélé, qui gravitent dans la région qui nous sépare de Taghazi; en conséquence il prie très instamment Lamy d'en aviser de Thézillat, afin que ce dernier sache contre qui sévir. Un homme est donc envoyé porteur d'un mot pour de Thézillat.

Ces Kel-Tadélé ont une réputation déplorable — je finirai par penser qu'on peut en dire autant de toutes les tribus sans exceptions —. Ils ont, paraît-il, l'an dernier, essuyé une grande défaite de la part de Ahaggar, auxquels auparavant ils avaient tué un homme. Ils possèdent des bœufs et des moutons qu'habituellement ils viennent vendre à Iferouane aux caravanes de passage.

Une autre lettre est écrite par Lamy à Tegoumane pour lui ordonner, en sa qualité de chef nomade tout-puissant, de faire rapporter les armes et les cartouches volées aux deux hommes tués, de livrer les coupables et d'amener, dans un dernier délai de quatre jours, les chameaux qu'il promet depuis si longtemps. Cette lettre, de même que celles destinées au sultan d'Agadez, seront expédiées par les soins d'El-Hadj-Mohamed qui s'engage à faire diligence. Quant à celle de de Thézillat, elle est remise à un certain Brahim, Targui du

pays, qui part aussitôt. Ce Brahim est un indigène qui, depuis notre arrivée, a toujours accompagné le détachement de pâturage auquel il sert de guide, d'informateur, d'interprète, de factotum en un mot. Il paraît jusqu'ici assez souple et assez serviable.

Nos chevaux sont très malheureux au point de vue de la nourriture. Il n'existe plus de ration de grain, et ils sont obligés de se contenter du Mrokba dur et peu substantiel que l'on recueille chaque jour en corvée ou que rapportent les chameaux de pâturage. Les chameaux continuent aussi à mourir très rapidement; trois sont immobiles ce matin au moment du départ, on les traîne en dehors du camp et, aussitôt après, nous voyons les gens du village se précipiter sur ces charognes comme des bêtes de proie, les dépecer et en emporter la viande, sans en laisser une bribe aux vautours immobiles qui attendent patiemment le moment de venir récurer les os.

Il semblerait que, puisque notre présence est si gênante pour les indigènes, ces derniers devraient, dans leur intérêt même, nous fournir au plus vite le moyen de leur abandonner la place. Il n'en est rien et ils préfèrent faire le vide. Il y a longtemps que, dans mon for intérieur, je ne crois plus à la venue des chameaux de Tegoumane; ses promesses n'auront été qu'un leurre et un moyen de nous faire épuiser nos provisions.

La brume des jours passés persiste à masquer notre horizon. De même que la veille on voit quelques attroupements plus importants que de coutume sur le bord des jardins de palmiers.

11 mars. — La brume reste très intense toute la journée accompagnée d'une assez forte chaleur qui va s'accentuer maintenant d'une façon régulière. Le camp est vide de visiteurs. Vers huit heures du soir arrive Brahim revenant du pâturage et venant aussi, expressément de la part d'El-Hadj-Mohamed, nous aviser, d'un air fort ému, que le camp sera

attaqué cette nuit ou demain matin. Le commandant Lamy prend aussitôt toutes les dispositions qu'il juge convenables pour parer à tout événement quel qu'il soit. Les chevaux sont rentrés dans l'intérieur de la seconde enceinte. Tous les hommes sont à leur poste de combat.

On entend des cris dans l'oasis; sont-ce des gens qui pillent le village, est-ce toute autre chose? il est difficile de se rendre compte. L'obscurité est profonde et, grâce à elle, des ombres humaines s'approchent d'une des sentinelles, probablement pour étudier le terrain; au premier mouvement de la sentinelle ces ombres s'évanouissent et le calme continue à régner tout autour de la zeriba.

Nous passons ainsi toute la nuit debout, si bien que, au moment où le jour allait paraître, j'étais plein de sommeil et je m'étendais un instant sur mon lit de camp. Quelques minutes plus tard j'étais réveillé et mis debout par un formidable tapage; mais ici je cède la plume à Lamy et je me borne à copier dans toute sa simplicité et toute son énergie son *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne* :

« ... Le 12 mars 1899, à la pointe du jour, le coup de « langue pour la cuisson du café est donné comme d'habi- « tude. Les canons sont remis à leurs emplacements habi- « tuels [1], afin de cacher à la population la place qu'ils occupent « en cas d'alerte. Les chevaux, qui avaient été abrités dans « la redoute pendant la nuit, sont remis à la corde entre la « redoute et la ligne d'abatis. Les différentes portes sont « ouvertes. Le réveil se fait entendre à l'heure habituelle, « c'est-à-dire à six heures. Quelques instants après, comme « si notre sonnerie avait été le signal attendu par les Toua- « reg, une grande rumeur, des cris perçants, un brouhaha « indescriptible, une poussière intense mêlée à une brume « qui empêche de voir distinctement à plus de 200 ou

1. Les canons avaient été placés en certains points la veille au soir en prévision de l'attaque nocturne dont nous avions été prévenus.

« 300 mètres, s'élèvent dans la vallée à 300 ou 400 mètres « du camp.

« Le commandant prévenu se rend immédiatement en un « point où il peut se rendre compte de ce qui se passe. Les « cris redoublent, le nuage de poussière augmente : il n'y a « pas à en douter, c'est une avalanche d'hommes et de méhara « qui se précipite sur notre petite redoute et qui menace de « la submerger.

« Les armes sont aussitôt prises et le feu rapide est immé- « diatement ouvert sur le flot qui menace de nous engloutir.

« Le crépitement d'une fusillade intense, auquel se mêle « bientôt la voix de nos canons, cause un moment de stupeur « et d'arrêt dans cette cohue gesticulante et hurlante.

« Le feu rapide est, pendant 6 à 7 minutes, exécuté par « les 30 hommes qui défendent les deux faces menacées. Les « cavaliers à méhara s'effondrent avec leurs montures. Les « fantassins s'arrêtent épouvantés par cette grêle de projec- « tiles qui s'abat sur eux, couvrant le sol de sang et de « cadavres.

« Néanmoins, les plus audacieux essayent de pousser leurs « montures en avant, mais celles-ci refusent de s'enfoncer « plus profondément dans cette fournaise et viennent s'abattre « à une cinquantaine de mètres de notre ligne d'abatis. La « poussière faite par la horde assaillante, mêlée à la brume « du matin, nous empêche de voir exactement les mouve- « ments de nos ennemis à une distance de 200 mètres et « ceux-ci peuvent profiter des buissons et des huttes nègres « qui sont de ce côté, pour se dérober à nos vues et éviter « ainsi nos coups. L'artillerie ne peut tirer que quelques « coups à mitraille sur les groupes les plus visibles.

« Au bout de quelques minutes la fusillade se ralentit et « cesse même bientôt complètement; nos ennemis ont dis- « paru dans la direction par laquelle ils sont venus.

« Des méhara privés de leurs cavaliers errent en liberté « sur le lieu du combat; d'autres, également privés de leurs

« cavaliers, disparaissent dans la direction de l'ouest. Aucun « groupe important de Touareg ne se trouve plus en vue du « camp.

« Le combat a duré 25 minutes environ. Des cadavres « d'hommes et d'animaux jalonnent la direction suivie par « l'attaque.

« Les hommes disponibles de la 4e section, commandés « par M. le lieutenant Verlet-Hanus et formant un effectif de « 15 hommes environ, sont envoyés fouiller les groupes de « cases qui se trouvent à 200 ou 300 mètres au nord-est du « camp, avec mission de ramener tous les chameaux vivants « que l'on aperçoit autour des cases, et de s'assurer que les « Touareg ont bien pris la fuite. Ce mouvement est très « lestement exécuté, et, quelques minutes après, cette « patrouille rentre au camp, ramenant 20 superbes méhara « tout équipés, dont 3 ont des blessures plus ou moins « graves, et rapportant également quelques armes et des « boucliers abandonnés par les fuyards. La 4e section ramène « en outre un prisonnier, qu'elle a trouvé à environ « 100 mètres du camp, faisant le mort, tout en tenant dans « ses mains, sous ses vêtements, un revolver Lefaucheux à « six coups, un fusil et un sabre. A en juger par son habille- « ment et son armement, cet indigène doit être un person- « nage important. Il est blême de peur et encore sous l'im- « pression terrifiante causée par la fusillade à laquelle il vient « d'assister et à laquelle il ne s'attendait pas. Cet indigène « est solidement ligotté et laissé dans un coin du camp en « attendant qu'il puisse être interrogé. Il feint en effet de « ne pas comprendre l'arabe et personne dans l'entou- « rage, en ce moment, ne parle la langue touareg.

« A sept heures, aussitôt la patrouille de la 4e section « rentrée, le commandant envoie le détachement de spahis « algériens, sous le commandement du maréchal des logis « Belkassem-Ben-Lahalali, soit 11 hommes, pousser une « patrouille dans la direction du nord-est, afin de se rendre

« compte de ce que sont devenus les fuyards. Cette patrouille « rentre au bout de peu de temps, rapportant encore des armes « abandonnées par les fuyards et signalant quelques méhara « blessés, qui pourraient être utilisés, tout au moins, comme « viande de boucherie. Quant aux Touareg, ils ont complète- « ment disparu dans les bois qui s'étendent au fond de la « vallée d'Irhazar. De nombreuses traces de sang se trouvent « partout; neuf cadavres sont trouvés dans les abords immé- « diats du camp, une vingtaine de chameaux morts ou blessés « restent sur le carreau.

« Une troisième patrouille, commandée par l'adjudant « Jacques, est envoyée à sept heures et demie, à l'est du camp, « afin de reconnaître les abords de l'oasis et le fond de la « vallée. Cette reconnaissance rentre quelques minutes après « ramenant encore deux méhara tout équipés, rapportant « quelques armes et rendant compte que tous les ennemis ont « disparu dans la direction de la montagne, mais que de très « nombreuses traces de sang se trouvent de toutes parts.

« A huit heures, les spahis sont de nouveau envoyés « pour exécuter une patrouille au sud-est du camp, de façon « à faire complètement le tour de l'oasis et à la débarrasser « des quelques traînards ou blessés qui peuvent encore s'y « trouver. Cette patrouille rentre à huit heures et demie, « ramenant deux nègres qui ont été trouvés dans leurs cases. « Ce sont des indigènes connus, habitant l'oasis, auxquels « aucun mal n'est fait et qui sont utilisés pour faire parvenir « une lettre au chef du village, lui faisant connaître que le « pays est débarrassé de ses envahisseurs et qu'il peut rentrer « sans crainte avec tous les habitants[1]... »

Le prisonnier, avec lequel on finit par se faire comprendre, déclare se nommer Moussa-Ben-Atalli, et être originaire des Kel-Es-Souk — tribu située au nord-est de Tombouctou et de même famille que les Ifoghas —. Les détails que l'on par-

1. Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par le commandant Lamy.

vient à tirer de lui ne sont qu'un tissu de mensonges et finalement, en procédant par comparaisons avec ce qui nous est raconté le soir, on découvre que c'est un Kel-Tadélé et, ce qui est plus grave, qu'il est l'un des assassins de Miloud et de Aouadi; Lamy donne aussitôt l'ordre de le fusiller dans la soirée.

El-Hadj-Mohamed, que l'on a fait rassurer, arrive au camp avant la nuit, il félicite Lamy sur le succès remporté par ses tirailleurs; il pousse des exclamations admiratives et semble l'homme le plus heureux de la terre, de voir le résultat acquis. Il imite, en se gonflant les joues, les détonations du canon et le crépitement des coups de fusil. Son enthousiasme devient tout à fait exubérant lorsqu'on l'amène devant le trophée d'armes et d'objets recueillis sur le champ de bataille; il ouvre largement les bras, saisi d'admiration, devant cet amas confus, comme devant le groupe de méhara de prise. Il nous dit que les gens de son village et lui-même ont été molestés par le ghezi, frappés et volés et qu'il était impuissant à les arrêter.

Bien qu'il soit difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer d'une façon exacte comment était constitué le ghezi, voici pourtant ce qu'il y a de plus probable, d'après les dires de certains indigènes et surtout d'El-Hadj-Mohamed : Les principaux instigateurs du ghezi seraient Miliko-Kamouly des Kel-En-Ghâzi; El-Hadj-Ahmed-Debbini, entraînant les Kel-Tadélé[1]; El-Hadj-Sliman et El-Hadj-Moussa des Kel-Aguellal; puis quelques autres de moindre importance : Ag-Amim des Kel-Ghârous, Abdallah-Toufickh des Kel-Aguellal. Le premier aurait amené cent cavaliers, son méhari

1. El-Hadj-Ahmed-Ben-Ed-Debbini est fils d'une femme du Touat et d'un père fezzanien du nom d'El-Hadj-Ahmed-Ed-Debbini, lequel habite Ghât où il remplit les fonctions de thâleb et de kebir, et où il est fort respecté et puissant. Hadj-Ahmed, l'un des chefs du ghezi, serait très riche en troupeaux de moutons et de chameaux. Il paraît que son existence se passe à courir chez les Aoullimiden, les Kelguérez, les Keloui et à organiser un peu partout des entreprises de pillage et de courses. Il séjourne plutôt, lorsqu'il est stationnaire, chez les Kel-Tadélé.

a été grièvement blessé sous lui, mais Miliko a pu se sauver; El-Hadj-Sliman et Toufickh ont fourni aussi une centaine (105) de cavaliers, mais on croit généralement qu'El-Hadj-Sliman n'était pas présent à l'attaque. Les Kel-Ghârous et Kel-Tadélé auraient aussi amené un contingent de cent hommes; à cela il faut ajouter des Kel-Fadé, des Imânane, des Iadhanaren, des Kel-Djanet[1], et quelques autres fractions, même des Taïtok[2], aventuriers de race et de métier, qui étaient venus apporter un appoint de même nombre que les autres ou à peu près. El-Hadj-Sliman, sorte de marabout, faisait courir le bruit que nos fusils étaient inoffensifs, que ce n'étaient que jouets d'enfants qui n'étaient point à craindre, que nous transportions d'immenses richesses, et qu'il s'agissait avant tout de s'en emparer; que du reste nous n'étions que des *Koufar* (des infidèles), et que par conséquent tout était licite contre nous.On m'a assuré depuis que le ghezi traînait à sa suite, derrière le premier rideau de collines, une quantité de chameaux de charge destinés à enlever sans retard tous les trésors de la mission aussitôt après notre défaite, dont ils étaient certains.

C'était plaisir, après les premiers instants du feu, de voir les cavaliers à méhari, sauter à terre et s'enfuir à toutes jambes, abandonnant armes, monture, harnachement. Le sol était jonché d'un nombre incalculable de grisgris et de lettres dans de petites sacoches. La fameuse invocation : *La illa illalla ou Mohammed rassoul Allah*[3], qu'ils psalmodiaient au moment de l'attaque, était assurément fort loin de leurs lèvres à cette heure critique.

Il est réellement difficile de comprendre comment ces gens ont pu croire un instant pouvoir enlever une pareille redoute, armée de fusils, et à la lumière du jour. Cette folie dépasse toute imagination, ou bien leurs cerveaux étaient si bien

1. Les Kel-Djanet, ou Kel-Ganet, sont des serfs des Imânane; quelques-uns d'entre eux seulement appartiennent aux Iadhanaren.
2. Les gens du pays d'Aïr appellent les Taïtok les *Ahïlogheune*.
3. « Dieu seul est Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu. »

imbus des idées propagées sur nos fusils, par leurs chefs ou leurs marabouts, qu'il fallait qu'ils supposassent n'avoir affaire qu'à des hommes inertes ou résolus à ne rien tenter pour défendre leur vie.

13 mars. — El-Hadj-Mohamed apparaît au camp dès le matin. Les habitants du village reviennent peu à peu reprendre possession de leurs cases qu'ils avaient précipitamment quittées. Après la bataille, il paraît qu'ils ont fait une ample moisson de sabres, de lances, d'armes et d'objets de toutes sortes abandonnés par les fuyards dans leur déroute. Hadj-Mohamed affirme qu'il a d'abord fait tous les efforts possibles pour empêcher l'attaque, et qu'il a eu toutes les peines du monde à s'esquiver au moment où les chefs du ghezi voulaient le faire marcher en tête; il ajoute que Hadj-Moussa, le fils d'El-Hadj-Yata, à cheval, essayait aussi, en vain, d'arrêter la coalition et que ce n'est qu'au dernier moment, et en constatant l'inanité de ses efforts, qu'il s'était décidé à tourner bride.

El-Hadj-Mohamed nous indique la nationalité des propriétaires de chameaux de prise et des chameaux morts, d'après les marques particulières que porte chacun d'eux. Il y en a des Kel-Tadélé, des Kel-Ghârous, des Kel-Djanet, des Iadhanaren, des Imânane, des Kel-En-Ghâzi, et quelques Ahaggar et Aoullimiden, ces derniers provenant probablement de razzias antérieures. Il y a là un superbe méhari, portant deux blessures graves, c'est la monture de Miliko lui-même.

Le nombre des hommes morts sur place est de dix; quant aux blessés, ils sont très nombreux si l'on s'en rapporte aux multiples traces de sang qui couvrent la route de fuite de la bande, et aux récits des indigènes. De ce côté-là, il est toujours prudent de faire la part de l'emphase des indigènes qui dépasse en général tout ce que l'imagination peut supposer. Pour en donner une idée, je transcris le récit suivant que me font les naturels : Au dernier moment de la bataille, le

lieutenant de Chambrun avait pointé un de ses canons et tiré à obus sur un groupe éloigné; or, on vient de nous dire que ces obus ont été tuer un lion dans la montagne, voire de l'autre côté de la montagne! Cette histoire était créée simplement d'enthousiasme et ne reposait sur aucun fondement; car, comme je disais à mes interlocuteurs de m'apporter la peau de l'animal, il me fut répondu que, même mort, ils ont peur du lion et n'en approchent point. Le seul point qui me paraisse acquis dans l'histoire des obus, c'est que l'un d'eux arrivant au milieu d'un groupe de fuyards qui s'apprêtait à piller la maison d'El-Hadj-Mohamed, y tuait ou blessait quelques individus et accélérait la retraite de tout le monde, empêchant ainsi le pillage convoité.

Des balles sont tombées dans la montagne à des distances énormes, près de groupes d'indigènes, ils en sont encore médusés. Les négociants de Ghât, qui faisaient partie de ces groupes éloignés, disent qu'ils n'ont jamais vu ni à Ghât ni même à Tripoli de fusils semblables et à portée aussi lointaine. L'effet produit est considérable et, avec l'exagération habituelle à ces populations, je ne doute pas que d'ici peu, l'histoire du combat d'Iferouane, amplifiée, agrandie, ne devienne une invraisemblable légende. Il est fort probable même que c'est ce combat, dont le récit passant de bouche en bouche à travers le Sahara, a peu à peu changé de face et s'est transformé, en définitive, en une grande victoire touareg. J'ai l'intime conviction que c'est là l'origine des bruits du massacre total de la mission qui sont parvenus en Europe, par la Tripolitaine, dans le courant de l'année 1899.

Ordre est donné aux hommes du village d'enterrer les morts. Ils les traînent à un vieux puits demi-comblé dans lequel ils les précipitent et remplissent ensuite le puits de terre. Cette mesure était urgente à cause des odeurs qui commençaient à se dégager de toutes parts. Ils remettent aussi en état, en le curant à fond, un puits situé à 150 mètres de l'entrée de notre camp où l'eau est abondante et à facile

portée de nos hommes. Il leur est remis pour ce travail des chameaux blessés dont ils convoitaient la chair.

La journée a été très chaude, et le soir le ciel se sillonne d'éclairs qui se continuent pendant toute la nuit.

14 mars. — Les chameaux tués, éparpillés autour de notre camp, commencent à nous couvrir d'exhalaisons peu agréables, aussi ordre est-il donné aux gens de l'oasis de les rassembler par groupes afin de les incinérer, j'avoue que l'odeur de ces fourneaux où brûlent des graisses, de la chair et des os, n'a rien de précisément suave, mais il vaut mieux la supporter quelques heures pour se débarrasser de toutes ces charognes qui eussent demandé, si on avait voulu les enfouir, un travail considérable.

En prévision du départ d'un détachement pour In-Azaoua, qui maintenant, étant données les circonstances, est imminent, Lamy fait établir partout, entre la zeriba et le rempart de bagages, des fils de fer tendus sur piquets : excellent moyen de défense nocturne.

On doit nous livrer ce soir une petite quantité de mil, mais ce sera une goutte d'eau dans l'Océan. Nos pauvres chevaux n'ont plus de grain depuis quelque temps, et vivent comme ils peuvent avec l'herbe sèche et dure qu'ils vont eux-mêmes rechercher en corvée du matin. Nous-mêmes, nous sommes réduits à la portion congrue. Un arrivage important de denrées alimentaires serait donc le bienvenu dans ce pays de misère.

Ce soir, pour la première fois depuis bien longtemps, la brume a déchiré ses voiles et le ciel a repris sa belle pureté des premiers jours. La silhouette de la montagne se dessine nette et précise avec ses crêtes les plus élevées très déchiquetées; ces sommets sont absolument abrupts; leurs pentes extrêmement rapides paraissent entièrement inaccessibles. Des ravins à pic, par lesquels s'écoulent les eaux de pluie, strient les flancs de la montagne d'une série de lignes presque verticales, d'une teinte un peu plus claire que le fond unifor-

mément sombre de l'ensemble. Les montagnes de premier plan sont moins inaccessibles et beaucoup moins élevées. Des gorges abruptes entaillent les chaînes elles-mêmes et séparent entre eux les chaînons accessoires.

15 mars. — Pendant la nuit, nous avions vu arriver tout autour de la zeriba un certain nombre de chameaux, si bien qu'à un moment donné on avait cru à une nouvelle alerte et que Lamy a dû passer sur le qui-vive toute une nuit blanche. Au point du jour on aperçoit les animaux couchés aux environs du camp et on constate qu'ils appartiennent à notre troupeau. Que s'est-il produit et comment ces chameaux sont-ils revenus seuls? Le détachement du pâturage a-t-il été attaqué hier dans l'après-midi ou la soirée? L'ère des suppositions et des inquiétudes est ouverte, et aucun de nous ne communique aux autres les angoisses intérieures qui l'étreignent. Serait-ce là l'épilogue d'un douloureux et épouvantable drame? Après inspection aux environs on découvre finalement une vingtaine de nos animaux. Lamy envoie aussitôt tous les spahis en reconnaissance dans la direction où se trouvait le détachement de pâturage, lequel devait régulièrement arriver ici aujourd'hui même pour l'abreuvage. Ce n'est que vers huit heures que revient l'un de ces spahis disant qu'il ne s'est rien produit de grave, que, hier soir seulement, quelques animaux se sont enfuis du troupeau et n'ont pu être rejoints et qu'ils sont venus ici, seuls, poussés sans doute par la soif. Il ajoute que d'autres chameaux échappés dans des directions différentes sont, actuellement encore, recherchés par un groupe de spahis sahariens. Ces nouvelles heureuses nous procurent immédiatement un immense soulagement et calment par enchantement les inquiétudes de la première heure.

Le troupeau arrive au camp bientôt après et on procède aussitôt à l'abreuvage régulier. La rapidité avec laquelle fondent nos chameaux est réellement effrayante. Des statues de cire présentées au feu ne s'anéantiraient pas plus vite;

ainsi cinquante sont morts pendant cette dernière période de cinq jours de pâturage.

Dès l'arrivée sur le terrain de pâturage, de Thézillat avait pris ses mesures, comme il a été dit plus haut, pour rechercher les meurtriers de Miloud et d'Aouadi. Son premier soin avait été d'enterrer tout d'abord les deux victimes, près du puits de Tamat, après avoir constaté que le corps de Miloud, percé de plusieurs coups de lance et revêtu de sa gandoura, était, sauf les jarrets coupés, encore intact et que celui d'Aouadi, lardé et déchiqueté de coups de sabres, le crâne détérioré, était déjà à demi dévoré par les vautours. Prenant alors trente cavaliers à méhari, dont El-Hadj-Abdul-Hâkem, et accompagné de Dorian et du Dr Fournial, de Thézillat était parti sur les traces des assassins encore visibles sur le sol, et qui semblaient indiquer que ces gens étaient au nombre de quatre, dont un nègre. La marche se prolongea à grande vitesse pendant un long espace de temps, les traces devenaient peu visibles et paraissaient néanmoins se diriger vers Agadez. Le pays était complètement vide de tout campement et le lieutenant dut alors revenir au point où était campé le détachement sans avoir fait la moindre rencontre; le mauvais état des montures de ses hommes ne lui permettait pas au surplus de faire un raid plus long : il était parti à deux heures du matin et ne rentrait au puits de Tamat que dans la soirée.

On ne s'occupe exclusivement dans l'après-midi que des préparatifs du départ de demain que Lamy organise afin d'aller lui-même chercher l'échelon d'In-Azaoua. Il ne nous reste plus maintenant d'autre résolution à prendre. Il est bien certain, dans notre esprit, que les Touareg n'amèneront jamais de chameaux de location et il nous faut voler de nos propres ailes. Ce n'est pourtant pas sans angoisses que je vois ce départ, car nos chameaux sont réellement en déplorable état et je ne pense pas qu'ils puissent aller à In-Azaoua et en revenir sans un déchet formidable, et déjà apparaît à

nos yeux la nécessité dans laquelle on va se trouver d'anéantir une forte partie des bagages.

Lamy, avant la nuit, écrit aux Kel-Fadé, aux Kel-Tadélé et à diverses autres fractions, des lettres identiques pour leur dire que personne d'entre eux ne sera reçu au camp, tant que les fusils et les munitions des hommes assassinés n'auront pas été rapportés entre nos mains.

Le capitaine Reibell restera chef de la portion des troupes stationnant au campement pendant l'absence de Lamy. El-Hadj-Abdul-Hâkem et les autres Chambba, sauf Bitour et Salem, accompagnent Lamy et pourront lui être d'un grand secours par leurs qualités de chasseurs et leur flair de sahariens et de chercheurs de pistes. Voici, du reste — emprunté au *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par Lamy — le récit succinct du raid exécuté par le détachement retournant à In-Azaoua :

« ... *Le 16 mars*, à cinq heures du matin, départ du déta-
« chement [1] sous les ordres du commandant Lamy. Le déta-
« chement perd 26 chameaux pendant la marche d'aujourd'hui.
« Ce déchet considérable ne manque pas d'inspirer certaines
« inquiétudes au commandant qui peut se trouver, à un
« moment donné, faute de moyens de transport, en panne à
« Taghazi ou à In-Azaoua. Campé à Tidek.

« *17 mars*. — De Tidek à 24 kilomètres plus au nord. Le
« détachement vient camper dans une vallée où il y a un
« excellent pâturage.

« *18 mars*. — Bivouac à 14 kilomètres plus au nord. Les
« chameaux ont bien profité de leur nourriture d'hier, aussi
« en reste-t-il très peu en route.

« *19 mars*. — Bivouac à 30 kilomètres plus au nord. Vu
« la chaleur qu'il fait depuis quelques jours, le commandant
« décide de voyager en grande partie la nuit; on franchit
« ainsi 18 kilomètres pendant lesquels il n'y a rien à manger

1. Le détachement comportait : 120 hommes, avec tous les chameaux disponibles; 11 jours de vivres et 6 jours d'eau.

« pour les chameaux. Le détachement vient camper à l'issue « du mauvais passage qui précède Taghazi...

« ... Les Touareg ayant pu préparer une embuscade dans « la gorge de Taghazi, où le détachement est obligé d'aller « faire boire ses chameaux et faire son approvisionnement « d'eau, le commandant décide de faire exécuter la recon- « naissance de cette gorge pendant la nuit, à la faveur de la « clarté de la lune, de façon à surprendre les gens qui pour- « raient être embusqués autour du puits et à les en chasser « par la force dans le cas où ils voudraient s'opposer au « passage du détachement. Cette reconnaissance, forte de « 30 fusils, commandée par M. le lieutenant Verlet-Hanus, « quitte le bivouac à sept heures et demie du soir et se dirige « directement sur le puits de Taghazi : le puits est inoccupé, « on ne relève aucun indice faisant supposer que des gens « sont embusqués dans les environs.

« M. le lieutenant Verlet-Hanus place son détachement en « embuscade dans les rochers qui commandent le puits et « attend le jour pour faire reconnaître tous les chemins y « aboutissant et pour faire exécuter les travaux de curage.

« *20 mars.* — Le reste de la colonne quitte son bivouac « dans la nuit et se dirige vers le puits. L'obscurité est cause « qu'à un moment donné on se trompe de route. Néanmoins, « au bout d'une demi-heure, on reprend la bonne direction et « l'on atteint, vers huit heures du matin, le puits de Taghazi « après avoir parcouru une distance de 16 kilomètres.

« La journée est consacrée à l'abreuvoir des chameaux et « au remplissage des récipients d'eau.

« *21 mars.* — Le détachement, qui a pu terminer hier ses « opérations au puits, vient camper à 13 kilomètres plus au « nord, dans une vallée où se trouve une nourriture très « abondante pour tous les animaux, qui pourront ainsi se « dédommager de leur jeûne de la veille.

« *22 mars.* — Continuation de la marche vers le nord. « On vient camper à Djininao. La marche est très courte afin

« de profiter du pâturage et de faire couper un approvision-
« nement de quatre jours de Mrokba à emporter sur les
« chameaux pour la traversée de la région désertique qui
« entoure In-Azaoua.

« *23 mars.* — Bivouac à Tin-Dourdouren, 21 kilomètres
« plus loin. Les traces de la caravane de Ahmed-Bey et de
« nos anciens guides, visibles jusque-là, s'éloignent mainte-
« nant dans une autre direction.

« *24 mars.* — Bivouac à Fénabaka, 39 kilomètres plus
« loin. Les chameaux n'ont rien trouvé à manger pendant
« toute la route; pas la moindre trace de végétation au ter-
« rain de bivouac; on distribue donc aux animaux une
« partie du Mrokba emporté.

« Une patrouille de Chambba et de spahis sahariens
« envoyée à la découverte, rentre au bivouac, n'ayant trouvé
« aucun endroit où les chameaux peuvent être envoyés au
« pâturage à une grande distance autour du bivouac.

« *25 mars.* — Bivouac à Afaïnarane : 34 kilomètres. La
« colonne, laissant à une assez grande distance dans l'est la
« route suivie à l'aller [1], se dirige directement sur le point
« d'Afaïnarane où se trouvait un bon pâturage de Had au
« mois de février. On atteint ce terrain de bivouac vers
« neuf heures du matin. Le Had a des tiges nouvelles et les
« chameaux trouvent de quoi manger.

« Pendant la nuit, un Chambbi et un spahi saharien ont
« quitté le camp de Fénabaka pour se rendre directement à
« In-Azaoua, annoncer l'arrivée du détachement et prescrire
« à M. le lieutenant Rondenay de faire sortir tous les bagages
« de la redoute, d'en faire le décompte exact, de faire remplir
« tous les récipients d'eau et de préparer tous les abreuvoirs
« de façon que le détachement, qui arrivera le 26 dans la
« matinée, puisse faire toutes ses opérations pendant la
« journée et repartir pour le sud la nuit suivante.

« La moitié des approvisionnements de Mrokba emportés

1. C'était alors le Chambbi El-Hadj-Abdul-Hâkem qui guidait la colonne.

« est cachée dans les rochers au-dessus d'Afaïnarane, de « façon à la prendre en repassant après-demain matin.

« *26 mars.* — Départ dans la nuit de façon à profiter de « la lune. Le détachement arrive à In-Azaoua à sept heures « du matin ayant parcouru une distance de 35 kilomètres.

« Le détachement commandé par M. le lieutenant Rondenay « est au complet.

« Les chameaux sont abreuvés dans la matinée. Du Mrokba « et quelques dattes leur sont donnés. Pendant ce temps, il « est procédé à l'inventaire du matériel d'In-Azaoua, au « triage de ce qui peut être emporté et de ce qui doit être « détruit et à l'organisation du départ pour la nuit suivante.

« Les moyens de transport dont dispose la mission ne nous « permettent pas d'emporter tout ce qui a été déposé à « In-Azaoua; le commandant ne voulant rien laisser au puits « de crainte que ce ne soit volé par des caravanes de passage « et par les indigènes qui n'ont pas voulu nous louer des « chameaux, décide que tout ce qui ne pourra être emporté « sera brûlé ou détruit d'une façon quelconque. C'est ainsi « qu'une quantité considérable de matériel et d'approvision- « nements de dattes, notamment, faisant environ 200 charges, « est brûlé ou détruite; les vivres de réserves contenus dans « les paniers, les ballots des marchandises les plus précieuses, « et les munitions de guerre peuvent seuls être enlevés.

« C'est un crève-cœur pour tout le monde, de voir détruire « ces marchandises, ces approvisionnements et ce matériel « que nous avons eu tant de peine à transporter jusqu'ici et « que l'on est obligé de sacrifier, par suite de la mauvaise « volonté, de la force d'inertie, de l'hostilité et de la bêtise « des gens de l'Aïr, qui n'ont pas voulu nous louer, moyen- « nant une bonne rétribution, les chameaux nécessaires pour « ce transport.

« A la nuit, le pavillon français, qui flotte depuis cinquante- « trois jours au-dessus de la redoute d'In-Azaoua, est amené « devant tout le détachement en armes, et à dix heures du

« soir, l'on reprend la route du sud, à la lueur de l'incendie « du matériel sacrifié, et aux détonations des munitions de « chasse ou d'échange, qui sautent pour ne pas tomber entre « les mains des forbans du désert.

« *27 mars.* — A sept heures et demie du matin, la colonne « atteint Afaïnarane, ayant parcouru, en sens inverse, les « 35 kilomètres qu'elle avait faits la nuit précédente.

« Ces quatre nuits successives de marches ininterrompues « et de travaux pénibles pendant le jour, ont mis tout le « monde sur les dents. Le manque de sommeil se fait sentir « durement. Malheureusement s'élève un vent violent pous- « sant des nuages de sable qui empêchent tout le monde de « prendre du repos et qui gênent également les chameaux « à leur pâturage.

« Les deux chevaux de spahis restés à In-Azaoua, étant « en mauvais état, sont, vu le manque d'eau pour la route et « le manque d'orge, abattus au camp d'Afaïnarane.

« *28 mars.* — Bivouac à 20 kilomètres plus au sud. « L'ouragan de sable n'a point cessé. Le camp est presque « enseveli sous le sable. L'on ne peut partir qu'à la pointe « du jour ; il serait en effet impossible de se diriger pendant « la nuit et par une tempête qui remue des grains de sable et « de gravier gros comme des lentilles qui nous cinglent, « comme de véritables coups de fouet, le visage et les mains. « La marche devient impossible et on s'arrête à une vingtaine « de kilomètres du point de départ, en un point où se trouve « un peu de Mrokba sec. Journée épouvantable comme la « journée précédente. La tempête ne cesse pas, impossible de « prendre le moindre repos.

« Vu les pertes en chameaux éprouvées les deux jours « précédents, l'on est encore obligé de sacrifier une partie « du matériel emporté, qui est brûlé pendant la nuit.

« *29 mars.* — Continuation de la marche vers le sud. On « se dirige directement vers Tin-Dourdourene, en laissant à « l'est les routes précédemment suivies. Aucune végétation

« pendant le trajet. Le soir on s'arrête après avoir parcouru « 32 kilomètres. On distribue aux chameaux le reste du « Mrokba emporté; faute de bois, on ne peut faire cuire « aucun aliment, on ne peut préparer que le café pour le « soir et pour le lendemain matin avant le départ.

« Le *30 mars*, le vent étant tombé, la marche est reprise « pendant la nuit. A neuf heures et demie du matin, le déta- « chement vient camper dans la vallée de Tyiout, où se « trouve un assez bon pâturage, après avoir parcouru une « distance de 29 kilomètres.

« Le *31 mars*, campé au débouché des gorges de Djininao; « l'étape de 19 kilomètres est très courte, afin de faire pro- « fiter les chameaux de l'excellent pâturage qu'on rencontre « sur la route.

« *1^er^ avril.* — Bivouac dans la vallée de Taghazi après un « parcours de 11 kilomètres. Pendant la nuit, un détache- « ment fort de 30 hommes, commandé par M. le lieutenant « Métois, quitte le bivouac, afin d'aller reconnaître le puits « de Taghazi et d'en prendre possession. Ce détachement « s'égare à cause de la brume et n'arrive que peu de temps « avant le gros du convoi.

« L'abreuvoir est immédiatement commencé, mais la moitié « seulement du détachement peut boire dans la journée. On « sera donc obligé de rester un jour de plus à Taghazi pour « achever l'abreuvoir et remplir les récipients.

« Le niveau de l'eau, dans les puits, a baissé de près de « 1 m. 50 depuis notre premier passage; de plus, le débit a « très sensiblement diminué. Les opérations de l'abreuvoir « et du remplissage sont donc beaucoup plus longues que la « première fois.

« *2 avril.* — Continuation des opérations au puits. Le « nombre des chameaux ayant considérablement diminué « depuis le départ d'In-Azaoua, le commandant décide de « cacher 18 charges (cotonnades et perles) dans les ravins, « au milieu des rochers, non loin du camp. On profite de ce

« que la plupart des hommes sont occupés de différents côtés,
« et de ce que le guide touareg — ou soi-disant tel — est au
« puits, pour effectuer ce mouvement. La région rocheuse
« dans laquelle se trouve la cachette empêche de voir les
« traces des chameaux et des hommes qui ont effectué ce
« transport. Les 18 charges sont entassées au fond d'un petit
« ravinot et entièrement recouvertes de rochers. On pourrait
« passer à quelques mètres sans s'apercevoir que des mar-
« chandises sont cachées en ce point, si ce n'étaient les
« traces des cailloux qu'on a dû arracher du sol pour recou-
« vrir les ballots. Néanmoins, vu l'isolement de l'endroit, la
« nature rocheuse du sol et le manque absolu de végétation
« dans les environs, le commandant espère que cette cachette
« ne sera pas découverte, d'autant plus qu'il se propose de la
« débarrasser de son contenu dès la rentrée à Iferouane.

« Deux gros buissons sont allumés autour du camp, de
« façon à faire croire, à ceux qui ne sont pas dans le secret,
« que les marchandises ont été détruites.

« *3 avril.* — Bivouac à 20 kilomètres plus au sud, au
« milieu de gorges dans lesquelles se trouve beaucoup de
« Mrokba et de végétation, malheureusement sèche.

« *4 avril.* — Continuation de la marche. Après 18 kilomè-
« tres, le bivouac est établi dans la vallée où l'on était campé
« le 18 mars et où se trouve beaucoup de Mrokba.

« *5 avril.* — Bivouac à 25 kilomètres plus au sud. Profi-
« tant de la clarté de la lune, les marches de nuit sont reprises
« depuis déjà deux jours. Le détachement vient camper dans
« une large vallée où se trouvent du Neçi et du Mrokba
« verts. Les chameaux ont, hier et aujourd'hui, fort bien
« mangé.

« *6 avril.* — Le camp est quitté de très bonne heure et l'on
« atteint les abords de la vallée de Kadamellet, où l'on ins-
« talle le bivouac après 38 kilomètres parcourus.

« *7 avril.* — Le détachement ne peut partir de très bonne
« heure à cause du manque de lune et du mauvais état des

« pistes. A la pointe du jour il quitte son dernier camp « pour rentrer bientôt à Iferouane.

« A dix heures du matin, tout le monde est réuni après « une séparation de près de deux mois, et la mission au « grand complet se trouve rassemblée à l'ombre du pavillon « français qui flotte depuis plus de cinquante jours déjà à « l'entrée de l'Aïr...[1]. »

Je reprends maintenant le récit de notre séjour après avoir transcrit, par anticipation, le raid de Lamy à In-Azaoua.

Je ne pensais pas que les guides, promis hier par El-Hadj-Mohamed pour le détachement sur In-Azaoua, dussent tenir parole; pourtant le vieux chef les amène à huit heures du matin. On leur donne un mot et ils partent aussitôt pour rejoindre Lamy. L'un d'eux est un Targui de Séloufiet et l'autre est précisément ce Brahim que j'ai déjà présenté au lecteur et qui accompagnait toujours les détachements de pâturage.

Cinq chameaux ont refusé de se lever ce matin au moment du départ du détachement. On a dû les soulever à bras d'hommes pour les mettre debout et les envoyer autour du camp; l'un d'eux est retombé et est mort peu après rejetant du sang par les narines, le ventre extrêmement enflé[2]; ils sont finis, vidés, ces pauvres animaux, c'est lamentable.

J'avais bien, dans mon primitif projet de mission, admis en principe qu'à partir de l'Aïr il faudrait renouveler en entier notre troupeau. Des animaux ayant 2 000 kilomètres dans les jambes, avec un chargement sur le dos et un grand nombre de journées sans nourriture, entrant dans un climat nouveau pour eux, absorbant une nourriture différente de celle à laquelle ils sont accoutumés, ne peuvent évidemment plus être aptes à aucun service; ce que j'avais supposé alors se vérifie donc mot pour mot, mais ce que je n'avais pas

1. Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par le commandant Lamy.

2. C'étaient là les symptômes que présentaient tous les animaux près d'expirer dans cette région, même ceux antérieurement atteints de la gale.

prévu, par exemple, c'est qu'il serait impossible de trouver dans l'Aïr un seul chameau! Tout ce que j'avais lu sur les Keloui m'autorisait à penser le contraire. Dans mon dernier volume j'avais affirmé que des chameaux algériens, bien choisis et en bon état, pouvaient très bien fournir un minimun de cent jours de marche et conduire une mission ou un convoi jusque dans l'Aïr. Je constate que mon affirmation était absolument exacte, et cela malgré l'introduction de facteurs que je n'avais point prévus, à savoir : un recrutement que la nécessité de trouver très rapidement les animaux avait forcément rendu défectueux; l'absence ou la pauvreté des pâturages sur une grande partie du parcours; les chemins de montagnes très durs et très longs; la complète inexpérience — au début surtout — et l'insuffisance absolue de nos tirailleurs comme chargeurs, comme conducteurs et comme pasteurs de chameaux. Malgré toutes ces chances contraires, mon raisonnement s'était donc trouvé vérifié, puisque nos animaux nous avaient amenés jusque dans l'Aïr.

Dans l'après-midi, El-Hadj-Mohamed vient avec son entourage ordinaire. Il nous amène un certain Boubaker, oukil du sultan d'Agadez qui vient, prétend-il, de cette ville et de la part de ce dernier pour nous affirmer que la paix seule existe entre nous et qu'il nous fera fournir les chameaux que nous désirons! Boubaker a rencontré en route le cavalier qui portait à Agadez nos lettres pour le sultan. Il précède de deux ou trois jours une petite caravane de mil qui va arriver et, à ce sujet, El-Hadj-Mohamed prétend qu'une autre caravane importante, venant directement du Damergou, ne peut non plus tarder à toucher ici.

Reibell fait servir à tous ces bons nègres quelques tasses de thé et c'est avec une satisfaction évidente et avec un certain clappement de palais très caractéristique, et très familier au monde musulman, qu'ils savourent la liqueur blonde et parfumée.

Les indigènes du village ne sont pas encore tous rentrés

dans leurs cases, ils ne réintègrent leurs paillottes que peu à peu. Ils possèdent quelques moutons qui paissent dans les ravins et ne reviennent que de temps en temps pour boire. Je vois aussi quelques volailles dans les enclos mais en très petite quantité ; les indigènes ne mangent point leurs œufs et néanmoins on ne nous en apporte pour ainsi dire pas.

Les gens qui rentrent disent qu'il y a encore dans la montagne d'assez nombreux blessés qui meurent sur place immobilisés par leurs blessures.

17 mars. — Reibell fait procéder au renforçage de la haie épineuse de la zeriba et, d'après un ordre de Lamy, il est procédé au creusage d'un fossé entre cette haie et la ligne de bagages. C'est de Chambrun qui, en sa qualité d'officier d'artillerie, est chargé de diriger ce travail. Pendant d'interminables journées il va nous noyer tous sous un épais nuage de poussière fine qui vient tout recouvrir. Tous les matins chacun de nous regarde anxieusement quelle est la direction du vent, afin de savoir quel va être le côté du camp qui sera soumis aux inondations de poussière et quand par hasard j'ai découvert que c'est l'extrémité opposée à mon gourbi, je ris du malheur des autres en attendant qu'eux-mêmes, le lendemain ou le surlendemain, se réjouissent d'en être débarrassés à mon détriment. Quoi qu'il en soit, ce travail a été exécuté très savamment, très minutieusement, mais il faut avouer qu'il n'a été terminé qu'à peine quelques jours avant notre départ définitif d'Iferouane, si bien que nous laissions une redoute parfaitement établie mais vide.

Boubaker expédie son frère au-devant de sa caravane. El-Hadj-Mohamed le charge de lettres pour les gens des environs, leur disant qu'ils peuvent se tranquilliser et revenir à Iferouane, que rien n'a été touché au village et que nous n'avions l'intention de sévir que contre les fractions ayant participé au ghezi. Il est évident que tous ces gens pensaient que, suivant la coutume indigène, nous nous vengerions sur les voisins, que nous saccagerions le village. C'est là du

Reconnaissance de spahis près d'Iferouane. (Panneau de Paul Lazerges.)

reste ce qu'avaient affirmé de toutes parts les fuyards du 12 mars. Il est donc probable que, maintenant que les autochtones sont fixés sur nos intentions, ils vont réintégrer sans retard leurs cases abandonnées.

Sur le soir, nous voyons revenir l'un des guides qui étaient partis hier rejoindre Lamy. Ce dernier écrit qu'il garde Brahim mais renvoie l'autre guide, parce qu'il lui a promis de trouver à louer une centaine de chameaux qui gagneraient In-Azaoua sans retard. Lamy a assuré une location de huit Bou-Thyr par animal. Après avoir expliqué à cet homme quel intérêt les gens du pays ont à fournir les animaux demandés, puisque ces derniers rapporteront à Iferouane des dattes, des cotonnades, des articles d'échange que convoitent si ardemment les Touareg; après lui avoir fait comprendre que si les animaux ne viennent pas on brûlera tout sur place, l'individu est renvoyé avec mission de se hâter. Ni Lamy ni moi nous n'avons jamais revu cet émissaire pas plus que les chameaux légendaires qu'il s'était engagé à trouver si rapidement.

18 mars. — Les chevaux continuent chaque matin à aller en corvée de fourrage récolter l'herbe de mauvaise qualité que nous leur donnons pour toute nourriture. Dorian accompagne presque toujours cette promenade, et ce matin Fournial, qui en était aussi, en a rapporté un magnifique vautour à bec extrêmement puissant et à serres énormes.

Il y a bien dans l'oasis un peu d'orge qui commence à mûrir, mais ce n'est que par poignées qu'elle pousse dans chaque jardin. Les négociants de Ghât qui ont vu là leur intérêt sont en train d'acheter le tout pour nous le revendre. La journée se passe en palabres; le vieux chef et les ghâti semblent encore croire que l'on peut trouver des chameaux.

19 mars. — Toujours les palabres. Voilà maintenant El-Hadj-Mohamed qui affirme qu'il y a au moins 300 chameaux autour du puits de Taghazi et que par conséquent Lamy, qui y boira, peut les prendre et s'entendre avec leurs propriétaires. Néanmoins Maâmouni est parti dans une autre

direction sous prétexte de s'occuper de chameaux et d'achats d'orge pour nous. Dans l'après-midi un autre des Ghâti apporte quelques mesures d'orge qui sont achetées à raison de neuf *zekkat*[1] pour un Bou-Thyr.

Vers cinq heures, El-Hadj-Mohamed vient avec son habituel entourage. Le capitaine Reibell fait jouer la *noubba* des tirailleurs, ce qui provoque le contentement des indigènes présents aussi bien que des tirailleurs. L'un des Ghâti se met à danser

El-Hadj-Mohamed et son entourage arrivant au camp.

et il s'en tire ma foi très bien. C'est une danse analogue à celle des femmes égyptiennes, composée de mouvements lents et moelleux pleins de grâce et de souplesse, auxquels l'ampleur du costume du danseur ajoute une grande harmonie de lignes. Les Touareg présents demandent que tous les soirs on veuille bien leur donner une sérénade semblable, disant que toute la population du village y viendra assister. La scène se passe entre la zeriba et le fossé en préparation, mais non pas dans l'intérieur du camp.

20 mars. — Le Dr Fournial, très industrieux et très habile, termine aujourd'hui l'érection d'un grand gourbi de popotte-salle à manger. Au moyen de djerids de palmiers savamment entrelacés, de poutrelles et surtout de l'appui d'un gommier de taille respectable, il a résolu le problème de nous donner

1. La *zekkat* d'Iferouane correspond environ aux 4/5 d'un litre. Cette mesure de volume change de contenance dans chaque région ; elle se nomme aussi *mouddâ*.

de l'ombre à peu près toute la journée. Il a orné artistement les parois du gourbi, de boucliers, de lances, etc., enfin des trophées de la bataille du 12 mars. Ces boucliers, percés des balles de nos hommes, font l'étonnement de tous les Touareg invités à les examiner. Ils sont ainsi appelés à constater combien est fausse leur croyance qui veut qu'aucune balle ne puisse traverser les boucliers touareg. Il est vrai que bon nombre d'entre eux ont appris le contraire à leurs dépens. Cet excellent docteur serait dans la joie la plus pure et goûterait sans arrière-pensée nos chaleureux compliments, s'il n'était atteint d'une *hypérémie* chronique de la muqueuse nasale (c'est à lui qu'appartient ce qualificatif, qui était peut-être aussi inconnu du lecteur que de moi-même), ce qui fait qu'on le voit sans cesse prisant, tantôt des poudres compliquées, tantôt des liquides savamment combinés, dont il porte dans ses poches ou dans de petits flacons des provisions inépuisables.

Quelques notables des Keloui, réunis à Tintaghodé, ont fait demander à El-Hadj-Mohamed de venir les y voir. Celui-ci leur a répondu de venir eux-mêmes, que son devoir de chef de village lui interdisait de s'éloigner pour le moment du campement de la mission, mais qu'il désirait beaucoup les voir pour s'entendre avec eux sur les questions de chameaux à louer et de grains à acheter pour nous. Ce sont des gens d'Asinarès [1] et d'Adodé, villages de l'Aïr. L'un d'eux se nomme Kassauten-Ben-Lousou dit Gholla, un autre Hammouda-Ben-Abdouane et enfin Alias-Ben-Mohamed. En réponse à l'invitation du chef, ils viennent ici et nous font une visite mais refusent le thé que leur offrait Reibell. Ils demandent la paix et ne désirent que le bien. Ils promettent de s'occuper de l'orge à nous faire vendre. Quant aux chameaux, ils affirment que vers la fin du mois arabe — c'est-à-dire vers le 11 avril — nous en trouverons plus qu'il ne sera nécessaire. Ces Keloui sont tout ce qu'il y a de plus voilé et de plus digne,

1. On dit aussi Azanarès ou Azaniarez.

avec une démarche lente et compassée qui est le propre des hommes de cette race. En tout cas, ils ont grand air, belle prestance et haute taille.

Les brumes ont repris de plus belle et continuent à obscurcir notre horizon.

21 mars. — Les habitants reviennent de plus en plus occuper leurs cases; on voit des moutons, on entend des bœufs; les femmes et les enfants reprennent le chemin du petit marché, situé à l'entrée du camp, et où l'on a élevé un gourbi hangar donnant un peu d'ombre. Les quémarïa (fromages secs) diminuent en nombre et les vendeurs augmentent sensiblement leurs exigences : 0 fr. 50 pour deux ou trois fromages, alors que dans le principe nous en avions sept ou huit. Le lait aussi renchérit beaucoup et reste très rare. Il faut bien dire que les hommes payent n'importe quel prix pour se procurer l'une ou l'autre de ces denrées, et il n'y a pas lieu de s'en étonner, car leur ration régulière est infime et tout le monde a faim.

Hadj-Mohamed nous montre une lettre qu'il vient de recevoir d'un certain Mohamed-Dalina-Ebnou-Sani, chef du village d'Aggaténe [1]. Cette lettre dit en substance qu'il voudrait bien avoir des nouvelles au sujet des *koufar* (mécréants, infidèles) arrivés à Iferouane, qu'il désire être renseigné sur ce qu'ils font, sur ce qu'ils disent. « C'est un grand malheur « au point de vue religieux, ajoute-t-il, que cette venue des « koufar, c'est une grande tristesse, car c'est la première fois « qu'un pareil fait se produit. On dit qu'ils ont tout pillé, « tout détruit! informe-moi... »

El-Hadj-Mohamed a aussitôt répondu, par le même messager. « Ces blancs, dit-il, sont venus avec la paix et n'ont « fait aucun mal. Ils se sont défendus quand on les a atta- « qués, ce que tout le monde eût fait à leur place. Ils ne « demandent qu'à repartir pour le Soudan et si tu peux leur « fournir des animaux de transport, ils te donneront beau-

1. Agata de la carte de Barth.

« coup d'argent et quitteront le pays, c'est leur plus vif « désir. » Nous avons appris, en outre, que le messager porteur de la lettre de Dalina-Ebnou-Sani avait rencontré en route les Keloui vus hier ici, et la leur avait fait lire. Ces derniers, en ayant pris connaissance, se sont mis à rire et ont écrit aussitôt à Dalina dans le même sens qu'El-Hadj-Mohamed.

Encore un jour de joie pour Fournial aujourd'hui : il m'appelle pour me faire constater la trouvaille médicale qu'il vient de faire. C'est une négresse, originaire de Sokoto, atteinte du *mal de Morvan*, ce qui, paraît-il, est fort rare; en France, notamment, on n'en connaîtrait que cinq ou six cas, aussi notre ami le docteur est-il charmé; le fait est que venir ici pour trouver un échantillon aussi précieux n'est pas chose banale. Que l'on se figure une femme dont les pieds et les mains sont entièrement déformés. Les doigts n'existent plus et sont remplacés par des moignons. Une phalange du pouce de la main est encore visible, mais c'est seulement un os nu, branlant, et qui tient à peine; c'est plutôt un spectacle hideux.

22 mars. — Toutes les nuits, sans arrêt, on entend le choc sourd des longs pilons de bois dans les mortiers de même nature où les femmes pulvérisent les grains destinés à la nourriture. Il faut que ces femmes dorment durant le jour, car pendant la nuit leur travail ne s'arrête pas. J'ai déjà dit plus haut, qu'aux nuits de lune, danses et chants prennent aussi la majeure partie de la nuit. Dès que les chants cessent, le broyage du grain reprend, les femmes passant ainsi sans transition de l'agréable à l'utile.

23 mars. — Parmi les lettres recueillies sur le champ de bataille du 12 mars, le plus grand nombre étaient adressées à un certain Hamdan-Ben-Mohamed-Syab. Il paraît, d'après les divers renseignements recueillis, que ce particulier était bien présent au combat, mais qu'il a pris la fuite laissant son méhari, ses armes et sa djebira avec les papiers qu'elle con-

tenait. La lettre la plus importante de la collection est la suivante : « (Après les salutations d'usage)....De la part de Ouan-« Guedazen-Ben-Biska, de Ouan-Ben-Djabbour et de tous « les Touareg établis sur le territoire de Ghdamès, à Hamdan-« Ben-Mohamed-Syab et à tous ses compatriotes. Salut sur « vous avec la miséricorde de Dieu, ses bénédictions, ses « indulgences, et ses faveurs. Ensuite nous nous informons « de vous et de tout ce qui vous touche. Si vous daignez vous « informer de nous, nous n'avons qu'à louer Dieu et à lui « témoigner notre reconnaissance.

« Nous n'avons rien de nouveau parmi nous, sinon qu'un « courrier nous est arrivé et nous a donné des nouvelles des « Français [1]. Il nous a dit qu'ils désiraient que nous nous ren-« dissions auprès d'eux en emmenant avec nous quatre « hommes pour les guider vers l'Aïr, à ce qu'ils prétendent.

« Lorsqu'ils sont arrivés à Ellemass [2] ils ont expédié un « courrier dans le Hoggar, un autre au Touat et un courrier « vers nous. Ce dernier nous a appris que la mission comp-« tait trois personnages faisant partie des grands d'entre les « Français [3]. Ils veulent construire à Timassânine et recher-« chent l'endroit où est mort le colonel. La caravane contient « 1 500 chameaux et 300 soldats, y compris les Chambba. La « route qu'ils suivent est entre Amagdor et Anhaf; ils disent « qu'ils veulent la paix, mais nous n'en croyons rien. Vous « savez qu'entre Amagdor et Anhaf ils pourront *marcher* (?) « jusqu'à *Ennoan* [4]. Salut sur quiconque demande de nos « nouvelles, salut. Redjeb de l'année 1316 [5]. »

Le destinataire de la lettre, Hamdan-Ben-Mohamed-Syab,

1. Dans le texte on lit *Nsara*, chrétiens, et non pas *Koufar*, infidèles ou mécréants.

2. Ce nom nous est inconnu; peut-être est-ce une désignation spéciale aux Touareg pour le point d'El-Biodh d'où sont réellement partis ces courriers. Peut-être aussi est-ce le mot Massin, désignant, en berbère, toute la contrée bordant l'erg au sud-ouest.

3. Foureau, Dorian et Lamy.

4. Nom peu lisible dans le texte et qui nous est inconnu.

5. Traduction de M. Houdas, professeur à l'École des langues orientales vivantes.

appartiendrait, d'après ce que l'on nous déclare, à la fraction des Iadhanaren.

24 mars. — Marasme complet, journée insignifiante, troublée seulement un instant par la venue d'El-Hadj-Mohamed, qui nous annonce son départ pour Tintaghodé où ses affaires le retiendront deux jours tout au plus. On s'endort dans l'atmosphère chaude qu'assombrit la poussière du travail du fossé, triomphe de de Chambrun, qui étudie des glacis irréprochables sur lesquels il nous empêche impitoyablement de passer, de peur de ternir la virginité intacte de leurs surfaces ratissées.

Depuis quelque temps les maxima du jour se tiennent autour de 40 degrés, pendant que les minima nocturnes ne sont guère plus bas que 12 degrés, mais la température monte lentement et régulièrement. Nos gourbis de feuillage sont un bienfait énorme, car on ne pourrait séjourner sous la tente. Celui de Dorian, dans lequel nous allons parfois sur le soir prendre le thé, est particulièrement frais à cause de ses grandes dimensions et de sa construction soignée. Devant le confortable (relatif bien entendu) et devant l'ampleur de cette construction, le vieil El-Hadj-Mohamed, et peu à peu tout son entourage, ont donné à Dorian le qualificatif de *Soltan Selatine* (le Sultan des Sultans) et bien certainement dans le pays il ne porte plus d'autre nom. On ne peut guère se figurer l'extase de ce vieux chef, et des Touareg l'accompagnant, lorsque Dorian leur laissait admirer une petite glace à trois corps, et surtout, et c'est là où éclataient les exclamations, le portrait de Félix Faure, ou d'autres petits tableaux artistement tissés sur des rubans de soie, cadeaux faits à la mission saharienne par les industriels de Saint-Étienne ou par la chambre de commerce de cette ville. Pourquoi fallait-il qu'un peu plus tard nous fussions forcés de sacrifier tant de richesses et de livrer aux flammes tous ces témoignages de l'habileté de nos industries françaises? Mais n'entamons pas d'avance les jours tristes du voyage! Les négociants de Ghât partici-

paient toujours aussi à ces visites et examinaient soigneusement — mais avec beaucoup moins de témoignages d'étonnement — les produits français. Tous ils avaient toujours quelques objets à nous proposer. J'ai acheté à l'un d'eux une gandoura du Soudan, brodée sur la poitrine; c'est le costume national des Touareg aisés. L'étoffe se fabrique généralement à Kano ou à Neffi [1] et se nomme *Taïlalet*; ce sont, comme toutes les étoffes du Soudan, de petits lés de coton de cinq à sept centimètres de largeur seulement, assemblés ensuite par des coutures. La couleur est bleu plus ou moins foncé, et le Taïlalet en particulier représente un damier composé de très petits carreaux alternativement blancs et bleus. L'étoffe plus commune est tout simplement blanche, ou d'un bleu noir très foncé et lustré. L'indigo est la matière tinctoriale employée pour obtenir cette coloration. Quant aux broderies, elles sont fort élégantes et très artistiques et fournies par des cotons bleu très clair ou blanc, très habilement appliqués.

Toute la nuit tamtam dans le village, cris, chants et danses sans fin.

25 mars. — Ce matin visite d'un habitant de Séloufiet, Ahmadou-Ben-Touffikh, neveu d'El-Hadj-Mohamed, et déjà vu lors de notre arrivée. Il demande d'abord de Thézillat. La grande taille et la haute et forte stature de ce dernier l'avaient frappé, de même que tous les visiteurs, ce qui n'a rien de surprenant dans un pays de primitifs où les habitants sont grands admirateurs de la force et de la puissance dans toutes leurs manifestations. Ben-Touffikh nous fait remarquer que la mission n'a pas souffert du ghezi du 12 mars, qu'elle n'a rien perdu, tandis que les indigènes, au village de Séloufiet de même qu'au village d'Iferouane, ont eu à subir des pertes de toutes sortes : la bande armée a mangé à leur compte, tué leurs bœufs et leurs moutons, volé des vêtements, des étoffes, même sur le dos des femmes, en un mot, il se lamente longuement. Il explique que la rareté de la viande sur pied à

1. Royaume de Bida, près du confluent du Niger et de la Bénoué.

notre marché provient de ce que les nomades qui étaient susceptibles de nous en vendre se sont tous enfuis au loin aussitôt après le ghezi.

On continue à nous apporter un peu d'orge en grains tous les jours, mais par petites quantités à la fois. Le poids journalier acheté peut être estimé à environ une cinquantaine de kilogrammes. Le petit marché se peuple davantage. Le nombre des enfants et des femmes y augmente, apportant du korna, des petits pois, des oignons, un peu de lait aigre, des bottes de paille d'orge à moitié verte mais dépourvue de ses épis, un peu de bois, parfois un peu de beurre fondu. Pour toutes ces transactions nous ne disposons malheureusement pas d'une monnaie adaptée au pays. La pièce de 50 centimes est notre plus petite valeur, étant donné que tout le monde refuse impitoyablement les sous. Or les objets que nous achetons ont certainement un prix moindre, et nous aurions besoin d'une unité monétaire très inférieure à la pièce de 50 centimes. Cette pièce nous est rapportée ensuite par les indigènes qui nous l'échangent à raison de huit contre un Bou-Thyr.

Les négociants de Ghât sont des courtiers qui nous sont utiles dans nos transactions sur lesquelles, bien entendu, ils prélèvent un bon bénéfice. En dehors d'eux, un autre Targui, Akhedou, à allures un peu folles et un peu impulsives, nous rend aussi d'assez bons services.

Parmi les visiteurs, il faut citer un certain nombre de négresses qui viennent prendre les loques des tirailleurs pour les laver contre rétribution. Ces mégères sont généralement affreuses, à part quelques exceptions. Absou, par exemple, est d'un physique plus agréable et elle récolte beaucoup de succès de tous genres dans le camp. Sa coiffure est composée d'une infinité de petites tresses collées sur le crâne et séparées par un nombre non moins grand de petites raies. Il lui faut certainement confier sa tête pendant plus d'une journée à une amie pour arriver à un tel résultat. Son lieu de prédilection est le gourbi où sommeille nonchalamment

Ali, le serviteur de Dorian. Absou lave le linge d'Ali, elle lui prépare des cuisines savantes, et entre temps elle parcourt le camp cherchant à vendre un petit panier de haricots verts ou de korna. Une autre femme, beaucoup moins jeune qu'Absou, mais bien amusante avec son petit bonnet phrygien en cotonnade à raies blanches et lie de vin, perché sur le sommet de la tête, offre aussi à tous diverses denrées, fait les commissions, procure du lait, etc. Elle répond à l'harmonieuse appellation de Chettou.

Cette négresse peu timide, et à cerveau peu équilibré, se livrait parfois à des écarts tumultueux. Elle avait pris en amitié le Dr Fournial et, un beau jour, à la grande joie de tout le camp, elle avait entrepris de le faire danser. Fournial dut se défendre très énergiquement contre les assauts de cette virago, qui ne voulait pas en démordre, avant d'avoir obtenu au moins une polka, et nous dûmes nous interposer pour donner le temps au docteur, qui dans la lutte avait perdu son lorgnon, de s'esquiver plus ou moins essoufflé. Une chose digne de remarque et qui se retrouve chez toutes les femmes du pays, sans exception, c'est l'ampleur inusitée de la partie postérieure de leurs personnes. Cela dépasse toutes les proportions connues en Europe.

Parmi les types de femmes, il en est de très multiples et indiquant des provenances fort diverses, surtout dans l'élément nègre pur. Il en est tout autrement pour les femmes de demi-sang dont le type est beaucoup plus constant. Parmi les jeunes, les bustes sont beaux, bien faits, souples et gracieux de mouvements. Les bras sont bien dessinés, les reins

Négresse d'Iferouane.

souples et d'une sculpture parfaite. Les jambes au contraire sont grêles et peu faites pour attirer l'attention. Quant aux mains et aux pieds, il n'en faut pas parler, les unes et les autres sont calleux, crevassés, déformés, affreux en un mot. Les têtes sont peu intéressantes et ne représentent en rien ce que nous sommes convenus d'appeler la beauté. Dans la vieillesse, tout se déforme, se ratatine, et il ne reste plus qu'un amas de chair tout à fait repoussant, le tout couronné d'une toison laineuse blanchâtre particulièrement hideuse à voir. Certaines femmes portent aux chevilles des anneaux de cuivre comme les femmes d'Algérie, des colliers de petits triangles d'argent ou de cuivre, de grands anneaux d'argent ou de zinc aux oreilles. Certaines ont la narine percée d'un trou dans lequel elles introduisent un petit morceau de bois, ou une pincée de brindilles d'herbe sèche.

Les enfants sont charmants, beaucoup de nos pileuses de grains amènent les leurs, à cheval sur leur hanche, et les déposent dans un coin pendant leur travail. Il en est un, le petit Abdelkader, qui s'est pris d'amitié pour l'adjudant Jacques et qui ne le quitte plus. Dès que sa mère veut le prendre le soir pour l'emmener, il se roule par terre et hurle avec colère. Ce gamin, qui a trois ans peut-être, sait déjà un peu d'arabe appris parmi nos tirailleurs.

Quant aux hommes, il n'y a guère unité de race ou d'origine. De nombreux et constants mélanges ont créé un type de Touareg qui ne rappelle que très imparfaitement les Touareg Azdjer du nord, de sang beaucoup plus pur. Nous voyons des Touareg entièrement noirs, mais sans les caractères de nez et de lèvres des nègres; d'autres sont fortement mâtinés de noirs; pour le plus grand nombre, la teinte est vieux bronze à patine rouge sombre, vieux bronze culotté, que l'on me passe l'expression qui rend bien ma pensée. D'autre part, il en est qui sont blancs : Tegoumane était pour ainsi dire aussi blanc que nous; Akhedou l'est à peu près autant.

26 mars. — Toute la nuit a soufflé un violent chihili de sud-est dont l'haleine était véritablement brûlante. La chaleur augmente et je plains vivement le détachement de Lamy qui marche forcément à toute vitesse et doit souffrir de cette température. Pour fixer les idées, voici quelles sont, à une heure de l'après-midi, les indications thermométriques d'aujourd'hui : sous la tente 44°,5 ; à l'ombre dehors 40° ; au soleil 45°,5 ; et enfin la température du sol est de 69°. On voit que la température de la tente est presque la même que celle de l'air au soleil. Il en est toujours ainsi lorsque l'on n'a qu'une étoffe interposée entre le soleil et soi. L'un des tirailleurs en sentinelle sur la petite plate-forme à canon, a été précisément hier frappé d'un coup de soleil et est tombé. Des soins lui ont été donnés aussitôt et il n'y aura heureusement aucune suite grave.

Femme libre d'Iferouane.

El-Hadj-Mohamed, revenu de Tintaghodé, nous raconte qu'il y a vu des hommes de la région ayant fait partie du ghezi. Ils se lamentent et aspirent à la paix. Ils prétendent avoir été entraînés par des étrangers et demandent *l'aman* ; leur désir serait de revenir à Iferouane et de faire paître tranquillement leurs troupeaux aux alentours. Ils accusent eux-mêmes 16 hommes et 50 chameaux tués ; ils ne comptent pas les blessés. Quant à Tegoumane, dont nous nous informons, le vieux chef déclare ne pas l'avoir vu, mais il reste

dans des termes très vagues à son sujet. Il nous raconte une histoire que je m'imagine qu'il invente de toutes pièces pour nous faire prendre patience sans doute : En prévision d'une harka qui devait être tentée contre les Tebbou, on avait rassemblé à Adjiro[1] 200 chameaux, mais la harka ayant été jugée inopportune, les 200 chameaux sont encore aux environs d'Adjiro à la disposition du fils d'El-Hadj-Belkhou. On pourrait peut-être les avoir dans un très bref délai. Du reste, ajoute-t-il, tous les notables des environs sont avertis et recherchent pour vous des chameaux! C'est réellement à lasser la patience d'un saint et ces gens-là ont l'espoir bien net de faire croire à leur sincérité.

D'autre part, une caravane nombreuse devrait déjà être arrivée, venant de Zinder, avec un chargement de mil. Le bruit du ghezi du 12 mars, parvenu jusqu'à elle, aurait arrêté sa marche et, en outre, elle craindrait des attaques dans le Damergou par les ghezis habituels qui coupent les routes de ce pays, s'attaquant toujours aux caravanes à faibles effectifs. C'est même pour cette raison qu'en général les petites caravanes s'attendent aux portes du pays, de façon à se réunir et à former un groupe assez important pour faire face aux attaques.

Maâmouni appuie les dires d'El-Hadj-Mohamed, prétendant que l'apparition de la saison chaude est le signal de la venue des caravanes dans l'Aïr et vers le nord. Il prétend même que Mallem-Yaro est propriétaire d'un grand nombre des charges de la fameuse caravane si impatiemment désirée et attendue.

Le chef Hadj-Mohamed s'occupe de vaccination. La variole est fréquente et très redoutée ici, d'autant qu'elle fait de nombreuses victimes lorsqu'elle apparaît. Les Touareg connaissent l'inoculation directe avec le virus du malade et plusieurs emploient cette méthode dangereuse, mais c'est la minorité. El-Hadj demande donc aux docteurs de vacciner ses enfants.

1. On dit aussi Djiro.

Boubaker (en blanc) et El-Hadj-Mohamed.

Il lui est répondu que la chose est facile, mais à la condition qu'il amène un assez grand nombre de personnes ou d'enfants pour que l'on puisse utilement employer un tube de vaccin que l'on ne peut sacrifier pour deux ou trois sujets.

J'avais déjà trouvé cette préoccupation du vaccin, en 1892, chez les Touareg Azdjer venus à Alger, ils attachaient à cette question une grande importance et ont tous demandé à être vaccinés.

27 et 28 mars. — Journées étouffantes, brume générale et épaisse ces deux jours et même pendant les nuits. Quelques très rares gouttes d'eau tombent le 28, vers six heures du matin. Je viens de photographier Boubaker et El-Hadj-Mohamed et pendant que le premier passe entre les mains

de Fournial, qui le dessine sur son album, je reste en tête à tête avec le second. Il faut qu'il inspecte tout l'appareil photographique devant lequel il reste profondément ébahi; mais le triomphe véritable, c'est la manœuvre de l'obturateur actionné par une poire en caoutchouc. Les premières fois qu'il agit lui-même sur la poire il ne le fait qu'avec une très vive appréhension, on dirait qu'il s'attend à recevoir un coup de canon en pleine poitrine; mais après, oh! c'est une autre affaire, il est familiarisé avec l'instrument et je suis bientôt obligé de le lui ôter des mains pour le conserver intact. C'était la reproduction exacte de la scène que j'avais eue en 1894 avec les femmes des Touareg Azdjer à Tighammaline.

On m'apporte du marché un objet qu'y vendent les négresses, cela s'appelle *Douadoua* : ce sont de petites boules irrégulières, grosses comme des noix et de couleur noirâtre, à odeur forte plutôt désagréable puisqu'elle se rapproche de celle de matière stercorale. C'est un mélange dans lequel entre certainement un beurre végétal quelconque et ce condiment, qui vient du Soudan, est très estimé des naturels. J'ai voulu, à leur exemple, en faire mettre dans notre potage, mais j'ai constaté que, loin de l'améliorer, cette adjonction l'avait rendu repoussant et à peu près immangeable pour des palais comme les nôtres. Pourtant on peut être certain que nous n'étions pas difficiles et que nos menus ordinaires étaient loin d'être brillants. Mil et chameau invalide, chameau invalide et mil, impossible de sortir de là. De Chambrun qui s'occupait de la popotte s'ingéniait bien à décorer les plats de noms étourdissants, et de nous les recommander tout spécialement, mais il ne parvenait pas à nous convaincre et, à chaque repas, il se faisait généralement huer à l'unanimité. Cet excellent de Chambrun détestait le piment et, parfois, l'un de nous, passant à la cuisine, faisait ajouter au pot-au-feu une forte dose de ce condiment. Comme tout le monde était prévenu, chacun attendait avec une joie anxieuse l'absorption par de Chambrun de la première cuillerée de la mixture.

Cette absorption était immédiatement suivie d'une grimace douloureuse et la table entière d'éclater et de se plaindre de la fadeur du potage. De Chambrun, se méfiant alors, ne dînait pas du tout, mais il se rattrapait en nous racontant une interminable série d'histoires qui se terminaient toujours par un pari qui devait se solder à notre rentrée en France. Toutefois je pense qu'Aldebert va se surpasser et triompher demain, car on vient d'acheter ce soir deux petits bœufs : c'est aussi nouveau qu'inattendu et enviable.

29 mars. — Décidément, la brume ne veut pas nous quitter ; il n'est plus question de montagne, on n'en voit même pas les dernières pentes, on ne se douterait point qu'elle existe. La caravane de Boubaker, ou au moins ses premiers éclaireurs, sont arrivés. Les nouvelles qu'ils apportent sont aussi variées que fausses et de plus entièrement invraisemblables. Ils signalent une bataille, là-bas, au Damergou ou au delà, mais il est impossible de débrouiller l'écheveau confus de leurs informations.

Maâmouni nous incite à acheter tout le blé que l'on nous apportera, car il est à peu près mûr partout dans les cultures voisines, il doit avoir fait une affaire avec les cultivateurs et vise à une hausse des prix; il parle en effet de six zekkat seulement pour un Bou-Thyr alors que nous voudrions le ramener à peu près au prix de l'orge, savoir huit zekkat pour un Bou-Thyr, puisque l'on nous en donne neuf d'orge pour la même somme.

El-Hadj-Mohamed est l'homme le plus heureux de la terre, je viens de lui donner des lunettes de presbyte et une paire de ciseaux à ongles. Il me demande alors des lettres à lire ; je lui donne des lettres de recommandation qui m'ont été remises par la zaouia des Tidjani. Il les connaît déjà, mais ne les a point lues lui-même. Je lui montre en outre des talismans écrits en arabes qui m'ont été confectionnés et offerts autrefois par Ben-El-Elmi et par Moulay-El-Mahadi ; il est plein de respect pour ces petits carrés de papier, toujours les

mêmes, qui ont tant de prix aux yeux des musulmans, et il ne tarit pas en éloges sur la souveraine efficacité de ces écrits.

A six heures du soir, nous recevons quelques très rares gouttes de pluie.

30 mars. — Enfin la caravane de Boubaker est arrivée et on vient nous vendre le mil qu'elle a apporté. Vers cinq heures du soir, nous voyons se diriger vers le village cinq cavaliers à méhari. El-Hadj-Mohamed et un groupe d'habitants marchent au-devant d'eux, au son d'un tambour pour leur faire fête. Ces cavaliers arrivent d'Agadez. L'un d'eux, Mili-Menzou, visir du Sultan, apporte des lettres de son maître parmi lesquelles l'une nous est destinée. Ces hôtes sont logés par le chef du village dans une paillotte avec enclos située tout près de notre camp.

31 mars. — Voici la traduction de la lettre qu'El-Hadj-Mohamed est venu, dès hier soir, nous remettre :

En tête, cachet du Sultan. « Louange au Dieu unique, rien « ne durera si ce n'est son empire.

« De la part de l'adorateur de Dieu le très haut, l'hono- « rable, le très glorieux... le chérif, le Sultan Mohamed-El- « Baqeri, fils du Sultan Abdelqader, fils du Sultan El-Baqeri, « au chef des Français.

« Nous avons reçu votre lettre; nous l'avons lue et nous « avons compris le discours qu'elle contenait. Vous nous « dites que vous êtes allés chez les Hoggar et chez les Azguer « qui ont été heureux de vous voir, mais que lorsque vous « êtes arrivés à Aïr on vous a fait du tort et tué deux « hommes. Vous seuls êtes à blâmer dans cette affaire et « vous vous êtes fait tort volontairement en vous rendant « dans un pays qui n'est pas vôtre. En outre personne ne « connaissait votre venue et n'en avait été avisé! C'est moi « qui suis le chef du pays du Soudan tout entier depuis « Tadent jusqu'aux confins du Soudan.

« Vous nous dites que vous demandez justice alors que « vous agissez contrairement à la justice. Il est dit, en effet,

« dans le Coran : Entrez dans vos demeures par la porte « (Sourate II, v. 185). Aujourd'hui, j'interdis à mes sujets de « s'opposer à votre passage et personne ne vous fera plus « obstacle sur votre route. Je les ai invités, si vous y con- « sentez, à aller vous trouver et à vous conduire au lieu où « vous allez vous établir. Je vous autorise à suivre le chemin « frayé, mais à la condition de payer la redevance que « d'autres ont payée avant vous de tout temps.

« Notre représentant El-Hadj-Mohamed est auprès de vous « et vous recevrez la visite de mon ministre nommé Mili « (Mili-Menzou) qui est ma langue, mon oreille et mon œil. « Tout ce que vous lui remettrez, lettres ou autres choses, « me parviendront. Voilà ce que nous avions à vous faire « connaître.

« Salut sur quiconque suit la voie orthodoxe.

« Le 8 du mois de dzou'l-qo'odo de l'année 1316[1]. »

Le maréchal des logis de spahis Belkassem-Ben-Lahalali est envoyé auprès du visir pour lui accuser réception de la lettre, et ce dernier fait accompagner Belkassem jusqu'au camp par deux musiciens qui profitent de l'occasion pour nous donner une aubade bruyante. Le joueur de clarinette[2] surtout a une physionomie peu commune; court et gros, à figure couturée de petite vérole, il a tout à fait l'aspect d'un Triboulet. Il souffle sans interruption dans son instrument par un effort qui lui gonfle démesurément les joues comme deux énormes ballons. Il est infatigable et c'est vraiment un virtuose de la musique kilométrique. Après l'avoir photographié, nous lui remettons un pourboire qui l'enchante, au moment de son départ.

A quatre heures, Mili-Menzou vient en personne nous rendre visite, précédé de ce même orchestre, augmenté pour la circonstance d'un tambour actionné par les mains. Cet

1. Traduction de M. Houdas.

2. *Ghaïta*, en tout semblable à celles employées par les Arabes du sud en Algérie.

instrument, de forme régulièrement ovoïde, est composé d'une calebasse entourée d'un filet à larges mailles et recouverte d'une peau parcheminée sur l'une des ouvertures. L'autre tambour est un cylindre de bois creusé et sur lequel on frappe avec une petite baguette recourbée en crosse.

Mili-Menzou est introduit dans le gourbi de popotte où nous nous trouvons tous et, après les premières poignées de main échangées, la musique fait rage d'autant que, sur un ordre de Reibell, la noubba des tirailleurs est venue se joindre aux musiciens, si bien que l'on est complètement sourd en moins de cinq minutes.

Mili est un homme de taille moyenne, de couleur à peu près noire, à profil assez fin et aux yeux placides. Il porte, sous sa longue gandoura, une telle quantité de talismans en cuir que son estomac et son ventre prennent des dimensions énormes. Sur sa tête repose un fez rouge, autour duquel est disposée, en disque plat, une pièce d'étoffe surchargée d'une masse de petits tubes métalliques contenant aussi des amulettes. Pour assurer la solidité de cet édifice, il a enroulé tout autour une sorte de corde d'étoffe qui forme comme un filet.

Mili nous assure des bonnes dispositions du sultan. Nous lui disons que si nous n'avons pas fait avertir le sultan de notre passage c'est que nous n'avons trouvé personne, plus tôt, pour lui porter une lettre; nous savions fort bien qu'il était le maître du pays et c'est précisément pour cette raison que nous lui demandons vengeance de l'assassinat de nos deux hommes. Mili nous informe que le sultan nous garantit la sécurité, sauf pour le cas d'attaques provenant d'étrangers au pays. Il nous fait dire que nous sommes chez nous et que nous pouvons circuler sans crainte. Le sultan a écrit un grand nombre de lettres aux divers chefs du pays pour leur enjoindre de nous procurer les chameaux dont nous avons besoin. Une de ces lettres — celle adressée à Tegoumane — nous est même montrée. Mili-Menzou questionné par nous prétend que la nouvelle de l'attaque du 12 mars n'était pas connue à

Agadez lorsqu'il a quitté cette ville; cette déclaration est certainement mensongère, étant donnée la rapidité avec laquelle se transmettent les nouvelles en ces pays.

Pendant cette visite El-Hadj-Mohamed et sa suite ordinaire accompagnaient Mili. Le vieux chef, nonchalamment accroupi, avait employé tout son temps à explorer minutieusement les replis les plus secrets de sa gandoura, se livrant à une chasse

Arrivée des musiciens du visir.

aux parasites aussi consciencieuse qu'assidue, et s'égarant parfois même jusqu'aux pans du burnous de Mili qui nourrissait sans doute aussi les mêmes hôtes. Il recevait très modestement d'ailleurs, pendant ce travail, nos compliments sur son attitude à notre égard.

Mili se retirait après une demi-heure d'audience aussi dignement qu'il était venu. Le départ de la musique visirienne n'avait pas arrêté les virtuoses de notre noubba qui continuaient leurs accords. Entraînés par le rythme, Maâmouni et Akhedou esquissaient quelques pas de danse, auxquels venait bientôt prendre part Chettou, cette négresse folâtre déjà entrevue et qui manque totalement de tenue et de réserve.

La brume et la poussière continuent à être nos visiteurs assidus, et les quelques gouttes de pluie qui tombent vers sept heures du soir ne changent rien à cet état atmosphérique pesant et fatigant.

1er avril. — J'ai déjà parlé d'un envoyé de la zaouia de Senoussi expédié de Ghât ici pour surveiller nos agissements ou diriger l'esprit des populations. Il se nomme Mohamed-Saddok; c'est un grand et beau garçon de vingt-cinq ans légèrement mâtiné de nègre, qui nous fait en apparence très bonne figure. Il nous déclare qu'il séjournera ici quelque temps; mais, dans la réalité et sans crier gare, il est parti dès le lendemain pour Agadez. Il est probable qu'après une conversation avec Mili, il a jugé bon de se rendre immédiatement auprès du sultan pour le ramener, s'il en était besoin, aux doctrines senoussistes qui consistent à exterminer tous les chrétiens.

Dans la promenade des chevaux, ce matin, Reibell et Dorian rencontrent Mili à la case du chef et engagent la conversation en lui faisant fumer des cigarettes, exercice qui ne paraît pas lui être familier. Mili déclare qu'il nous attendra et fera route avec nous jusqu'au Soudan.

Les mensurations du docteur vont mieux que je ne pensais. Il a un certain nombre de malades indigènes et ceux-là tout d'abord sont mensurés. Fournial leur a déclaré que cette opération était indispensable pour fixer son diagnostic. Les autres se laissent faire assez volontiers, surtout dans le cercle des vendeurs habituels de lait, de fromage et d'orge.

Dans la soirée, visite de Mili et du chef, ils s'extasient devant tout; les canons les attirent. La grande lunette à observation d'occultations d'étoiles a aussi un très grand succès.

2 avril. — Toute la nuit nous avons reçu quelques gouttes de pluie, le tonnerre a grondé dans le lointain, mais cela n'a même pas abattu la poussière. Aujourd'hui Pâques, Reibell prépare une revue générale des troupes en grande tenue :

La revue de Pâques.
Dorian, Fournial, Belkassem-Ben-Lahalali, Hadj-Mohamed.
Touareg divers.

manœuvre, défilé, rien n'y manque. Mili, El-Hadj-Mohamed et sa suite, les négociants tripolitains, qui y assistent sont ébahis et admirent. Le pavillon qui monte lentement à son mât, pendant que les clairons sonnent *Au Drapeau*, les impressionne vivement. Il est certain qu'ils se rendent compte que nous disposons d'une force disciplinée considérable, et les comparaisons qu'ils font avec les garnisons de Ghât ou de Mourzouk ne sont pas à l'avantage de ces dernières. Il est question devant tous ces gens de nos fusées de signaux, nous leur promettons d'en faire lancer ce soir quelques-unes à huit heures.

3 avril. — Les transactions continuent sur le marché, on achète toujours un peu de blé et d'orge, mais en infimes quantités. Il y a tendance depuis deux jours chez les indigènes à nous apporter un peu de farine de blé au lieu du grain lui-même; c'est une façon d'augmenter leurs bénéfices qui ne peut nous être que très nuisible, aussi n'encourageons-nous pas ces ventes et avons-nous dû légèrement élever le prix du blé.

Voici venu le moment où les indigènes sèment le mil qui

profitera des chutes d'eau probables, tandis que l'orge et le blé sont récoltés ou vont l'être. On sème aussi actuellement courges et pastèques.

Les Touareg nous disent maintenant que les caravanes et les chameaux, remontant vers le nord, n'apparaîtront guère que dans un mois (?) j'ai bien peur que ce soit là une façon détournée de nous apprendre que nous ne les verrons jamais!

Bien que les naturels fussent avisés, les fusées lancées hier soir ont causé grande frayeur à tout le monde. La population de Séloufiet effarée est rentrée précipitamment dans les cases. Mili, venu un instant, nous exprime son admiration et son étonnement pour ces étoiles d'un nouveau genre que seuls les chrétiens sont capables de mettre en mouvement.

Les tornades sèches commencent aujourd'hui, mais elles sont redoutables seulement pour nos gourbis dont la solidité est problématique. Ce ne sont pas à proprement parler de véritables tornades, mais plutôt de petites trombes minces très élevées soulevées par un vent *partiel* très violent : elles cheminent assez lentement et entraînent dans leur très rapide mouvement giratoire tous les objets légers qu'elles rencontrent. Leur forme est celle de deux cônes se touchant par la pointe, une des surfaces larges rasant la terre, l'autre située au sommet, vers le ciel. Elles fournissent un spectacle curieux parce qu'elles s'avancent parfois en assez grand nombre sur la plaine, indépendantes les unes des autres, et ayant chacune leur mouvement propre. Leur aspect est celui d'une colonne très étranglée en son milieu d'une teinte grise que lui communiquent les poussières soulevées.

4 avril. — Hadj-Mohamed nous annonce qu'il va de nouveau faire un petit déplacement à Tintaghodé. Il affirme qu'il est prêt à nous suivre jusqu'à la hauteur d'Agadez, mais pas plus loin. Je suis bien sûr qu'au moment du départ il sera absent : il est bien trop oasien pour devenir brusquement voyageur.

La chronique déclare aujourd'hui — c'est une accumulation de renseignements — que Tegoumane avait envoyé ses frères avant l'attaque du 12 mars, avec mission d'empêcher les hommes de sa tribu de prendre part à l'action et de leur dire : « N'attaquez point ces blancs, sinon vous verrez qu'il vous en cuira ». J'enregistre, mais je ne juge pas, surtout étant donné que Tegoumane n'a pas reparu, symptôme de mauvais augure.

5 avril. — Promenade jusqu'à Séloufiet, où Dorian et Reibell, accompagnés des spahis, retrouvent ce neveu d'El-Hadj-Mohamed, déjà vu, Ahmadou-Ben-Touffikh, qui a toujours soin de se tenir éloigné de son oncle, nous ne savons pour quelle raison.

Dans un examen, qui a pour but de savoir si une chamelle venue directement au camp appartient à notre troupeau ou à des tiers, nous constatons une particularité curieuse si peu connue en France qu'il est bon de la noter. Cette bête a subi l'extraction de la bosse. Voici en quoi consiste cette opération : Les indigènes ouvrent la peau de l'échine, enlèvent la substance graisseuse dont ils sont très friands, et qui constitue la masse générale de la bosse, la remplacent par une même quantité de Neçi ou de toute autre graminée sèche et fine réduite en petits éléments, et recousent la peau. L'animal, paraît-il, n'a pas l'air d'en souffrir(?) Ce sont surtout les Oulad-Moulad — tribu arabe située à l'ouest du Tidikelt — qui pratiquent cette coutume, mais parfois on la retrouve dans l'Aïr et cette chamelle en est un échantillon. Je dois dire qu'elle porte des marques de propriétaire inconnues des naturels d'ici.

Le soir, grands feux dans les jardins; tamtam, chants et danses des indigènes toute la nuit.

6 avril. — El-Hadj-Mohamed, revenu de Tintaghodé, nous dit que son beau-père, El-Hadj-Yata, possède une quinzaine de chameaux qu'il nous amènerait volontiers, ou qu'il enverrait à Lamy, mais il n'ose pas le faire, parce qu'il a été pré-

venu qu'un ghezi de Ahaggar battait l'estrade dans les environs. Il ajoute que nous sommes, au surplus, à l'époque des ghezis et que l'an dernier, à pareille date, une bande de Taïtok était tombée sur Iferouane et avait saccagé le village. C'est en effet le moment favorable pour les pillards, puisque c'est celui de la maturité des récoltes.

Le soir, arrive Brahim, porteur d'une lettre de Lamy, qui nous annonce son arrivée pour demain matin. Lamy a aussi écrit à El-Hadj-Mohamed pour lui dire de préparer une diffa pour le détachement; il craignait, n'ayant pas de nouvelles, que nous fussions tous très à court au point de vue de la nourriture. On lance deux fusées pour indiquer à Lamy que nous avons reçu son messager : comme son campement n'est qu'à une vingtaine de kilomètres, il les verra si quelque colline ne s'interpose pas entre notre camp et le sien.

On m'a remis aujourd'hui un anneau de bras en marbre noir et blanc [1]. Ces bracelets sont en général portés par les Ifoghas; ils proviennent tous sans exception de la région située à l'ouest de l'Adrar, non loin de Tombouctou.

7 avril. — En selle de bonne heure, nous partons, accompagnés d'El-Hadj-Mohamed, au-devant de Lamy, que nous atteignons vers dix heures et demie dans la vallée d'Irhazar. Tout le monde est bien portant, mais chacun est exténué par cette pénible et rapide marche. Lamy a perdu plus de la moitié de son effectif de chameaux; il n'en ramène pas 250 sur plus de 500 partis. Ils ont fondu sans arrêt. Lamy a dû pour cette raison brûler, à In-Azaoua et en route, 200 charges de dattes, des cotonnades, des guinées bleues, des approvisionnements de toutes sortes, bougies, allumettes, papier; 30 caisses de conserves, le graphophone (*columbia*) et ses cylindres, toutes les cartouches de chasse, des ballots de perles; détruire des lunettes, des couteaux, des faucilles, des faux, etc., longue

1 J'en avais déjà trouvé des fragments identiques auprès du puits d'Imoulay, non loin de Ghdamès, dans mes précédents voyages.

et triste liste! dont l'énumération même est une souffrance pour nous.

Il a distribué aux hommes du détachement des ballots de pagnes en guinée bleue, avec lesquels nos tirailleurs se sont fabriqué des pantalons et des vareuses, si bien qu'en les voyant défiler aujourd'hui on serait tenté de les prendre pour des soldats d'infanterie de marine. Enfin, c'était un désastre et un véritable crève-cœur pour tous, que ces bûchers où flambaient toutes nos richesses si péniblement amenées déjà jusqu'au cœur du Sahara.

Ces messieurs, qui rentrent fatigués, obsédés, désillusionnés, sont pleins d'idées belliqueuses et prêts à donner de la tête contre n'importe quels Touareg. L'inertie et la mauvaise volonté des gens de cette race les ont poussés au dernier degré de l'exaspération. Je partagerais bien — jusqu'à un certain point — leur état d'esprit, si je voyais devant moi un chef ou une autorité, ou même une agglomération, responsable; malheureusement il n'en est rien : c'est un pays sans maître réel; chacun y vit à sa guise; tout le monde y est éparpillé et nulle solidarité n'y existe; nulle organisation politique ne se trouve en face de nous, avec laquelle nous puissions discuter, ou contre laquelle nous puissions sévir. On est donc, en général, et nous en particulier, réduit à l'impuissance la plus complète, et il faut sortir des situations les plus invraisemblables par les seuls moyens dont on dispose. Je me hâte d'ajouter que c'est là une haute école de patience et de philosophie, et je ne conseille pas aux gens qui n'ont pas une forte dose de l'une et de l'autre de tenter l'aventure.

A peine avions-nous mis pied à terre au camp que nous voyons arriver Mili, introduit par Oudjari, qui avait été envoyé le prévenir. Il est, bien entendu, précédé de son inévitable et bruyant orchestre au milieu duquel se distingue particulièrement le Triboulet dont j'ai fait plus haut la présentation. Après un instant d'orage musical, déchaîné par cette réunion d'instruments sauvages, Mili échange avec Lamy les

salutations d'usage. Entrant sans plus tarder dans le vif de la question, Lamy répète à Mili ce que nous lui avions déjà dit : demande vengeance pour nos deux hommes tués, exige la reddition de leurs armes, déclare que si le sultan est véritablement, comme il le prétend, le maître du pays, il n'a qu'à nous le montrer en se faisant obéir et en nous fournissant les moyens de transports que nous lui demandons. D'une main, nous offrons de l'argent ou des étoffes pour payer ce dont nous avons besoin, mais de l'autre, en revanche, nous présentons des fusils et des cartouches : au sultan de choisir.

Boubaker, qui est aussi présent à l'entretien, demande que l'on écrive à nouveau au Sultan et que ce dernier fera droit à nos requêtes. L'orchestre reprend de plus belle ses marches tonitruantes et les visiteurs sortent aussi dignement qu'ils étaient entrés. Pour moi, il m'est impossible de jamais prendre au sérieux tous ces bons nègres, et il me semble toujours que je vais voir se baisser lentement un rideau de théâtre sur ces scènes brillantes.

Dans l'après-midi, guidés par Maâmoûni expert en ces matières, nous choisissons les quelques cadeaux qu'il y a lieu de faire [1]. Ils consistent en burnous brodés pour Boubaker, Mili-Menzou, El-Hadj-Mohamed et El-Hadj-Yata, un burnous à chacun. Maâmouni avait lui-même profité du déballage et reçu une gandoura brodée, genre tunisien. Chacun de ces cadeaux est remis à son destinataire en dehors de la vue des autres : ainsi le veut l'usage, ainsi le désirent les gens qui, tous, craignent que quelque envieux ne vienne lui prendre ce qu'il a reçu. C'est le pays de la confiance et des relations aimables!

Le soir, on nous apporte un sac de cuir contenant 60 à 70 kilogrammes de mil et on nous amène un bœuf de la part d'El-Hadj-Mohamed et d'El-Hadj-Yata, c'est là la diffa demandée par Lamy; mais, en retour de ce cadeau,

1. L'arrivée de Lamy, rapportant les ballots d'In-Azaoua, nous permettait de faire ces distributions dont, auparavant, nous n'avions pas les éléments.

nous remettons son équivalent en Bou-Thyr aux deux offrants.

Pendant son séjour à In-Azaoua, Rondenay a vu passer trois caravanes, toutes venant du sud et allant vers Tighammar ou vers Ghât. Elles étaient composées d'Azdjer et ne portaient

Boubaker.

que quelques charges de mil et des poteries [1]. Les deux premières de 30 chameaux, une autre de 80 et enfin la dernière, campée à Afaïnarane, n'a montré que quelques éclaireurs qui se sont enfuis aussitôt.

Entre temps, le 23 février, des Touareg de Djanet, complètement rassurés par les Chambba qu'ils avaient rencontrés remontant à Timassânine, sont venus chercher les charges

1. La première le 17 février, la seconde le 26, la troisième le 27 et les éclaireurs d'une dernière le 10 mars. Les trois premières avaient touché à Agadez.

abandonnées par eux le jour où nous nous installions à In-Azaoua et où notre présence avait mis en fuite leur caravane. Ces Touareg vendent aux hommes du détachement de Rondenay quelques étoffes.

Ni Sidi, ni Chaouchi, ni Ahmed-Bey n'ont paru à In-Azaoua et aucun d'eux n'a, par conséquent, remis à Rondenay les lettres dont ils étaient chargés pour lui.

8 avril. — Dès le jour, le troupeau qui a pu boire hier part pour le pâturage sous la direction de Reibell, avec ceux des hommes qui étaient restés à Iferouane. Le chiffre de nos chameaux est maintenant inférieur à 250, et encore un grand nombre d'entre eux sont atteints de la gale. Or, comme nous n'avons aucun moyen de les soigner, puisque le goudron nous manque, il est à craindre que le reste du troupeau n'y passe et n'en crève. Nous avons toujours, du reste, des déboires pour les pâturages et nous sommes obligés de les rechercher nous-mêmes, les Touareg se gardant bien de nous indiquer les points où notre troupeau trouverait une végétation passable.

Ce matin toute la lyre : visite de Mili, El-Hadj-Mohamed, Boubaker, El-Hadj-Yata et leur suite. El-Hadj-Yata[1] est un très grand vieillard, maigre et sec au point d'en être tout ratatiné. Néanmoins son visage est agréable et sa physionomie gracieuse. Il atteint peut-être quatre-vingt-dix ans — lui-même en accuse quatre-vingt-sept d'après sa façon de compter —. C'est une sorte de vieux philosophe aimable, affable, calme et très courtois. Son savoir-vivre et son aménité le mettent beaucoup au-dessus de tous ceux que nous avions été appelés à voir jusqu'ici. Il parle et écrit fort bien l'arabe. Peut-être, au fond de lui-même, regrette-t-il la présence en son pays de cette masse d'*infidèles*, mais sa prudence, sa connaissance des choses et des hommes, son instruction, ses connaissances plus étendues et en résumé sa philosophie, le disposent mieux à notre égard que d'autres moins éclairés, et l'amènent à une attitude toute correcte et presque, je ne

1. Il se nomme El-Hadj-Yata-Ben-El-Hadj-Omar.

dirai pas amicale, mais paternellement bienveillante. Il est deux fois *Hadj* et son premier pèlerinage à la Mecque date de 1844. Son père avait aussi fait le pèlerinage, son grand-père s'en était abstenu, mais son bisaïeul l'avait exécuté trois

El Hadj-Yata-Ben-El-Hadj-Omar.

fois. C'est toute cette série de voyages saints qui a certainement contribué, pour une très grande part, à affirmer l'autorité de cette famille et à renforcer son influence maraboutique et politique. Du reste, son représentant actuel Hadj-Yata est un homme instruit, très fin, d'un esprit ouvert et chercheur. C'est une figure en un mot et bien la seule figure que nous

ayons vue depuis que nous sommes en pays touareg. Le souvenir du passage de Barth et de ses compagnons dans l'Aïr est resté très net dans sa mémoire et il en parle volontiers. Quant à Erwin-Von-Bary, qui fut longtemps son hôte beaucoup plus récemment, il abonde en détails sur son séjour et paraît avoir conservé pour ce voyageur une grande amitié, et en particulier une grande reconnaissance pour ses soins médicaux. Il ajoute que Bary — qu'il appelle Abdul-Bary — lui a appris que nous tirions le vaccin des boutons naissants sur le pis des génisses. Il prétend même avoir appris de lui un peu de médecine, mais de la médecine saharienne.

Nous le félicitons des bons procédés qu'il n'a cessé d'avoir pour Erwin de Bary, et nous lui apprenons que ce voyageur en a laissé l'attestation dans ses écrits arrivés en Europe. Nous espérons de même qu'à notre retour, nous n'aurons à dire, sur son attitude à notre égard, que des choses aussi agréables, et que, en conséquence, nous comptons entièrement sur son concours.

Devant lui et devant tous, nous procédons au déballage et à l'examen du contenu d'un certain nombre de ballots de cotonnade et d'autres étoffes, opération qui fixe l'attention de tous les Touareg présents et excite leur admiration, leur enthousiasme et probablement aussi leur envie. Ce déballage a un double but : celui d'arrêter les prix de quelques articles et celui de montrer aux indigènes que nous avons maintenant ce qu'ils désirent le plus comme marchandises d'échange ou d'achat. Chacun tâte, flaire, tourne et retourne chaque objet et l'établissement des prix ne se fait que très lentement et très difficilement. El-Hadj-Mohamed, tout en donnant son avis et en tripotant d'une main, emploie son temps à s'introduire, de l'autre main, alternativement dans chaque narine, un petit paquet de feuilles de jeunes oignons! Passe encore une telle utilisation pour les pétales de roses ou les fleurs de jasmin, que les Arabes du nord emploient au même usage, mais des feuilles d'oignons! *horresco referens!*

Sur une observation à Maâmouni, observation qui avait pour but de lui faire remarquer que nos cotonnades étaient très supérieures aux siennes comme qualité[1], ce dernier me répond qu'ils en ont de deux sortes : l'une, la plus inférieure possible, est destinée à solder les droits de passage des caravanes; l'autre, meilleure, consacrée à la vente. Le droit de passage se règle en effet par pièces de coton et les pièces à cet usage sont, à dessein, le plus court, le plus étroit et le plus mauvais possible.

Hadj-Yata passe tout le reste de sa journée étendu dans le gourbi du Dr Haller, auquel il a besoin d'avoir recours pour toutes sortes de maladies. Je crois qu'Haller se passerait volontiers d'une aussi longue station dans son *home*, d'où Hadj-Yata ne sort que le soir pour remonter sur son méhari, car il ne marche que très difficilement et toujours appuyé sur un long bâton.

9 avril. — Mili ne demande qu'à repartir pour Agadez, pour porter au Sultan les lettres dont nous voulons le charger; il emportera en même temps les cadeaux que nous destinons à son maître et qui pourront être considérés comme le droit de passage de notre convoi sur les terres qu'il est censé posséder. Ces cadeaux se décomposent ainsi : un burnous brodé or, une gandoura brodée or, une boîte de savon, trois flacons d'essence de rose, une douzaine de miroirs, une pièce de coton blanc, une autre de coton écru, une pièce de guinée bleue, deux pagnes et 60 thalaris. A ces cadeaux sont jointes deux lettres presque identiques, l'une de Lamy, l'autre de moi,

1. Pour fixer les idées, voici quelques prix : un pagne de coton bleu, 12 zekkat de blé; coton blanc ou écru, le mètre, 2 zekkat; guinée bleue, le mètre, 3 zekkat, etc., étant donné que, tout calcul fait, la zekkat de blé est payée par nous environ 0 fr. 57.

Les premiers ballots de cotonnade employés sont ceux qui contenaient les étoffes gracieusement offertes à la *Mission Saharienne* par divers industriels des Vosges, notamment MM. Gillotin, Walter-Seitz, Vincent, etc.; les autres cotonnades avaient été achetées par la mission à MM. Roy frères, de Rouen.

D'autres articles avaient été offerts en cadeau à la mission par MM. Dorian et son usine, par les industriels de Saint-Étienne, la Chambre de commerce de cette ville, etc.

lettres dont voici la substance : « Nous avons reçu et compris « tes missives et vu ton envoyé Mili. Nous sommes satisfaits « des paroles de ce visir dont nous n'avons qu'à nous louer « de même que d'El-Hadj-Mohamed. Nous sommes venus « en voyageurs désireux de la paix et, bien que de nombreuses « et puissantes armes soient entre nos mains, nous n'avons « attaqué ou molesté personne; on nous a assassiné deux « hommes et nous avons dû repousser une attaque injus- « tifiée, dans laquelle les assaillants ont éprouvé, comme tu « ne l'ignores point, de grosses pertes et une défaite san- « glante. Si, comme tu le dis, tu es le maître de ce pays, « fais-nous rendre justice et procure-nous les moyens de con- « tinuer notre voyage en paix. Mili emporte cette lettre et les « cadeaux qui te sont destinés. 29 de Dzou'l qo'odo 1316. »

Comme instructions verbales, Mili doit exiger de notre part la fourniture en location de 800 chameaux d'ici un mois. C'est là une dernière tentative sur laquelle je ne compte guère, mais il faut pourtant ne rien négliger et employer tous les moyens pour que l'on ne nous reproche pas plus tard de n'avoir pas tout essayé. Peut-être cette mise en demeure très nette produira-t-elle un effet et secouera-t-elle l'inertie et la mauvaise volonté de cette population? Nous avons même clairement laissé entendre que, devant la nouvelle de notre immobilisation à Iferouane, nos frères du nord, inquiets sur notre sort, pourraient bien un beau jour arriver ici avec un goum de plusieurs milliers de cavaliers à méhari, perspective qui ne devait rien avoir d'attrayant pour les Keloui en général. Nous voulions aussi obtenir, par ce dernier moyen, l'envoi d'un courrier vers le nord, courrier que nous ne parvenions pas à mettre en route, et que les gens semblent aujourd'hui décidés à nous fournir.

Dorian était parti dès le matin, avec cinq spahis, pour aller rejoindre le campement de Reibell au pâturage. Il rentre assez tard, annonçant que le capitaine a fait une prise de quelques chameaux, de bœufs, de moutons et de chèvres aux

environs de Tamat, pensant que ces troupeaux appartenaient aux tribus hostiles. Malheureusement, dans la suite, il a été à peu près prouvé que les propriétaires étaient des gens de l'oasis auxquels Lamy a fait restituer tous les animaux. Il avait fallu tout d'abord exiger des réclamants la formule du serment. Ils jurèrent tous sur le Coran, ce volume étant enfermé dans un sachet suspendu au poteau de l'un des gourbis du camp.

Fournial sera évidemment navré de la suite de l'opération, attendu qu'il avait contribué à cette prise, en courant à toutes jambes après un Targui monté, et menant en main deux méhara non montés dont le docteur s'était emparé, le Targui effrayé les ayant abandonnés.

Les indigènes nous ont donné aujourd'hui une représentation de Guignol tout à fait réjouissante. Rien de plus semblable à notre Guignol européen, si ce n'est que c'est infiniment plus obscène en certains points. Les personnages sont de petites marionnettes, habillées à la touareg ou à la nègre, mues par les doigts de l'opérateur. Ce dernier est assis à terre sous une pièce d'étoffe munie d'une fente et soutenue d'un côté par sa tête et de l'autre par un petit piquet. La fente se trouve pratiquée au milieu de ce qui serait le faîtage de cette espèce de tente. Les scènes sont généralement érotiques et il s'y distribue force horions, comme le veut la coutume. La scène finale est d'une obscénité remarquable. Entre chaque acte l'opérateur, sortant de son réduit, fait en langue haoussa, une sorte d'incantation à rythme lent, tout autour de sa petite tente et ce, en frappant vivement la terre de la pointe du pied, en une espèce de mouvement de danse lente mais fortement cadencée. Il est accompagné par deux tambours qui ne cessent pas de frapper un seul instant pendant toute la représentation, et qui interpellent sans arrêt les marionnettes pour animer et expliquer les scènes mimées. Les spectateurs manifestent aussi leurs sentiments de façon bruyante et, s'ils avaient des pommes cuites, il est

certain qu'elles pleuvraient. Ils se rattrapent en lançant aux marionnettes des graviers et autres objets qui leur tombent sous la main. L'opérateur a, du reste, à sa disposition, d'autres talents de société. La physique amusante n'a pas de secret pour lui : vase soulevé, vase plein d'eau recouvert et renversé sans chute d'eau, chute d'eau provoquée à volonté par suite d'ouverture d'un évent masqué, etc. Le barnum de cette bande n'est autre que le Triboulet de l'orchestre de Mili. C'est lui qui provoque et accepte, avec d'affreuses grimaces qu'il croit intéressantes, le cadeau que nous lui faisons, Lamy et moi, après la représentation.

10 avril. — Mili vient me demander quelques cadeaux avant de partir. Hadj-Yata, plus discret, ne sollicite qu'une bougie et une boîte d'allumettes.

Des lettres sont écrites pour l'Anastafidet Yatau, l'un des chefs Keloui, puissant au Damergou, et dont l'influence politique agit chaque fois qu'il y a nomination de Sultan à Agadez. Elles disent les mêmes choses que celles adressées au Sultan. Mili les emportera aujourd'hui même. Il est chargé aussi de correspondances pour Tegoumane, à qui il est dit qu'il peut venir au camp, que l'interdiction de se présenter ne s'adresse qu'à ceux qui ont participé aux ghezi du 12 mars.

Nos achats de grain se poursuivent sur de petites quantités, car on présente peu, et se soldent en étoffe, ce que préfèrent les indigènes. Hadj-Yata reste étendu au marché, surveillant les transactions; quant à Maâmouni, il exerce toujours le métier de courtier et s'agite sans trêve.

La brume a disparu pour faire place à un ciel clair qu'obscurcissent seulement de temps en temps de petites trombes, dont le principal inconvénient est de tout recouvrir de poussière, lorsque dans leurs courses vagabondes elles abordent le camp.

11 avril. — Comme j'étais tranquillement installé dans mon gourbi laissant El-Hadj-Yata prendre et retourner, sur

Guignol touareg.

toutes les faces, les divers objets qui s'y trouvaient, je vois tout à coup réapparaître Mili parti hier. Ce n'est plus le Mili calme et compassé de la veille, mais un Mili remuant, se trémoussant, un Mili méconnaissable en un mot. Il revient de Tintaghodé où il a trouvé son frère amenant une caravane chargée de mil; l'avant-garde de cette caravane qui comporte des ânes est là, et nous achetons aussitôt tout le grain qu'elle transporte et qui donne environ 1 300 zekkat, le reste ne viendra que dans deux jours. Tout ce grain est payé en cotonnade. Mili affairé, agité, est partout à la fois; retroussant sa gandoura, il préside et il aide au mesurage du mil, au mesurage de l'étoffe. Le secret de ce changement d'attitude, c'est que tout ce grain appartient à Mili et qu'il est enchanté de la vente et de l'aubaine qui lui tombe sous forme de

cotonnade. En général, le mil est emballé, tantôt dans de grandes outres de peau, fermées aux deux extrémités et pourvues d'un orifice, en forme de goulot, au milieu; tantôt dans des nattes de feuilles de palmiers roulées et retournées aux deux bouts, solidifiées par des morceaux de peaux de chameau ou de bœuf, puis ficelées dans une sorte de filet grossier à très grandes mailles.

C'est le lieutenant Oudjari qui était le chef suprême du marché et qui a, pendant presque tout notre séjour, surveillé les achats et les ventes, ayant pour l'aider dans ses fonctions, le maréchal des logis Belkassem-Ben-Lahalali. Maâmouni et les autres négociants de Ghât manœuvraient sous leurs ordres pour les marchés extérieurs et les payements en étoffes.

Commencement d'incendie dans mon gourbi, provenant d'un bout de cigarette jeté par un imprudent et si Villatte n'était arrivé, par hasard, tout flambait.

12 avril. — Les achats de grain du matin sont assez fructueux et vont permettre de donner une faible ration de mil à nos chevaux qui, depuis longtemps, ont une maigre pitance. Je dois dire que ce mil ne leur sourit guère et qu'il a fallu un certain temps pour les amener à l'accepter.

13 avril. — Victoire! A neuf heures du matin, le fossé est terminé et nous nous trouvons ainsi maintenant dans une redoute inexpugnable. Il est question de porter de Chambrun en triomphe pour lui exprimer notre satisfaction de ne plus être constamment enveloppés de la poussière que soulevait son travail. Dans tous les cas, c'est un signe certain de notre prochain départ et chacun est rempli de joie à cette perspective.

Le troupeau arrive pour l'abreuvoir. Dès que l'opération sera terminée il repartira aussitôt pour le pâturage avec les mêmes officiers et le même personnel. On laissera seulement ici les chameaux nécessaires pour le départ d'un détachement, qui se mettra en route cette nuit pour Taghazi, afin

d'aller y reprendre les charges cachées par Lamy à son retour d'In-Azaoua.

El-Hadj-Mohamed, parti hier pour Tintaghodé en même temps que Mili, revient aujourd'hui; il a amené un guide connaissant un puits abondant situé à une quarantaine de kilomètres dans l'ouest, et autour duquel il se trouve des pâturages. Il rapporte la nouvelle que des officiers français et de nombreux soldats, partis du Niger, se dirigent vers l'Aïr[1]. C'est là une bonne et heureuse nouvelle pour nous; nous entrevoyons dans le lointain la joie d'une jonction prochaine et la réalisation de la première partie du programme que j'avais soumis et du mandat que j'avais reçu.

Le vendeur du mil que nous avons acheté aujourd'hui est un habitant d'Aoudéras, il nous en promet d'autre à bref délai. Il lui est remis un petit cadeau d'étoffe et tenu le discours suivant : Tous les hommes qui, comme lui, seront présentés par El-Hadj-Mohamed, seront bien reçus et seront nos amis. Il emporte pour les gens d'Aoudéras une lettre exprimant les mêmes idées et les engageant à venir nous vendre toutes leurs denrées disponibles.

14 avril. — De Thézillat est parti à quatre heures du matin pour gagner Taghazi et en rapporter les charges cachées. Il emmène trente-deux hommes montés à méhari, plus deux de mes Chambba, dont El-Hadj-Abdul-Hâkem, et une trentaine d'animaux haut le pied.

Pendant une certaine période, notre camp pouvait à bon droit passer pour une entreprise de déménagement : on a déménagé, redéménagé, construit, démoli, et reconstruit les gourbis, tout cela par suite du creusage du fossé, de l'arrivée du détachement d'In-Azaoua, des dangers d'incendie, etc.; maintenant, tout m'a l'air d'être définitivement en place. Le gourbi salle à manger a été transféré dans la partie libre entre le fossé et la zeriba, et son ombre est si goûtée, qu'après

1. C'est le premier écho qui nous soit parvenu sur la marche de la mission Voulet-Chanoine.

le déjeuner, quelques-uns d'entre nous viennent y faire des parties de dominos, de piquet ou d'échecs. Dans cette période, nous possédions encore tous ces éléments de distraction qui devaient bientôt disparaître.

Dans ces divers travaux d'aménagement, nous avions été obligés de faire mettre tous les ballots, toutes les caisses, en un mot tous les objets quelconques, sur des échafaudages de débris de roches de façon à les isoler du sol. En effet, il fallait parer aux ravages que font les termites, dont je n'ai pas encore parlé, mais qui sont devenus, pendant toute la suite du voyage, une épouvantable plaie. Parfois il leur suffisait d'une demi-heure pour dévorer un quartier de selle ou une paire de chaussures imprudemment abandonnés sur le sol. Ces animaux envahissants pénétraient partout, dans les caisses, construisant des galeries en argile et dévorant étoffes, livres, cartons, etc.

15 avril. — Nos rations et celles des hommes sont plutôt très faibles et la faim est un peu l'état normal de tout le monde. Chacun quête un petit supplément et quand on a pu se procurer un modeste fromage, c'est la joie pour deux jours. Les dattes ont depuis longtemps disparu, elles étaient la suprême ressource aux jours de disette, et l'absorption de quatre ou cinq de ces bons fruits sucrés calmait par enchantement les spasmes d'estomacs trop exigeants; il n'en faut plus parler, hélas!

Le mil et le blé ne nous sont vendus qu'en quantités infimes, et on procède au broyage de ces grains pour essayer de faire une réserve en cas de départ et aussi pour fournir la nourriture journalière. A cet effet, nous avons loué des négresses et des femmes de l'oasis qui viennent se livrer chaque jour au travail suivant : après avoir légèrement humecté le grain pour l'empêcher de sauter au dehors des vases, on en verse une certaine quantité dans de grands mortiers de bois où une ou plusieurs femmes l'écrasent en cadence au moyen de longs et lourds pilons de bois; ce

travail se fait généralement debout et est assez pénible. Après ce premier grossier concassage, on lave le tout à l'eau, de façon que le gros du son monte à la surface; on écume alors pour retirer l'écorce. Cela fait, on étend la farine ainsi obtenue sur des bâches ou des couvertures pour la faire sécher, puis on passe cette farine au van pour séparer définitivement

Les pileuses de mil.

le son. Comme dernière opération, les femmes placent le produit obtenu dans de grandes dalles de granit légèrement creuses, sorte de meules informes, et, avec une autre pierre polie plus petite, se livrent à un second broyage destiné à donner plus de finesse au résidu. Parfois, on se contente de faire sécher le premier produit concassé, puis on passe au van et on rebroie le grain entre les pierres indiquées sans procéder à aucun lavage. Dans les jours de récolte heureuse, nous avons employé jusqu'à trente ou quarante femmes à la fois. Elles accompagnent constamment leur travail d'un chant monotone ininterrompu. Le spectacle de tous ces pilons, s'élevant et s'abaissant les uns après les autres, est très

curieux et donne une impression de désordre très nette que l'on ne peut parvenir à chasser.

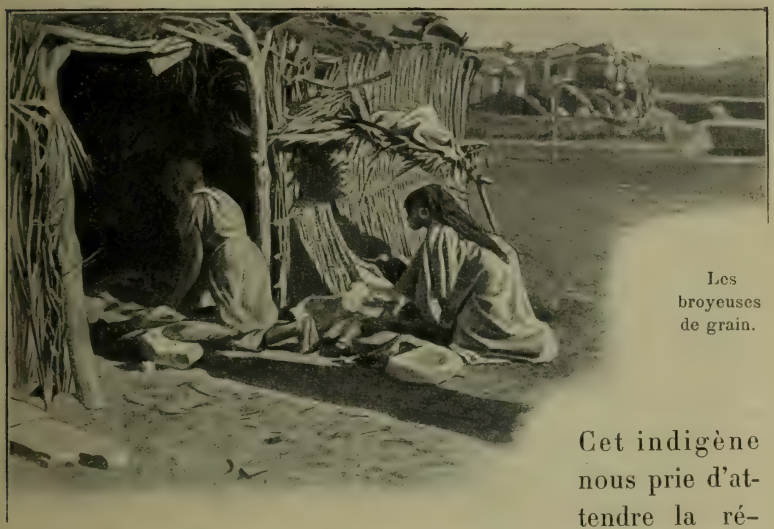
Quand le temps ou la quantité de grain font défaut on se contente de la première manipulation, ou, au besoin, on écrase le mil du premier coup, et grossièrement, entre les deux pierres. Cette farine grisâtre est cuite par la suite, soit à l'eau, soit avec de la viande, mais, dans l'un et l'autre cas, l'aliment qu'elle fournit est loin d'être appétissant et les efforts de de Chambrun, comme chef de popotte, n'ont jamais eu pour résultat que de nous faire déclarer détestable ce genre de nourriture que, du reste, nous n'avions pas les moyens de remplacer par quelque autre chose de plus assimilable. Il a bien essayé de faire cuire tout simplement du blé, quand on en avait, mais le produit n'était guère plus mangeable.

Pour le blé, on n'emploie que le broyage entre deux pierres et non pas le concassage dans les mortiers. Les indigènes fabriquent avec la farine de blé une sorte de vermicelle, dont nous avons pu à plusieurs reprises nous procurer quelques kilogrammes; cet aliment est excellent et nous le dévorions jusqu'à la dernière parcelle.

Je ne parle pas du pain ou du simili-pain que l'on essayait de fabriquer avec la farine de mil. Il était d'abord très difficile de le cuire, et dès que l'on voulait en briser un morceau, la galette entière s'effondrait en un lamentable amas de grains semblables à du sable ou à du petit gravier.

El-Hadj-Mohamed nous amène aujourd'hui un Targui du nom de Chenounou ou Kenounou. C'est un homme d'une cinquantaine d'années à physionomie calme et plutôt sympathique, parlant assez bien l'arabe. Il arrive du village de Chemia, situé au pied du Baghzen, à une petite demi-journée d'Adjiro. Il est le frère d'un notable influent des Keloui, chef de la fraction des Immékitene, Saddock ou Seddick, qui passe pour un personnage important. Seddick est actuellement au Damergou.

On donne à Kenounou un cadeau d'étoffes pour lui et un autre pour son frère, on y ajoute une lettre pour Seddick au sujet des chameaux et du grain dont nous avons besoin.



Les broyeuses de grain.

Cet indigène nous prie d'attendre la réponse du Sultan relativement à la demande de chameaux; il nous supplie d'avoir de la patience, prétendant que nous sommes loin encore de l'époque d'arrivée du sud des caravanes, et par conséquent du moment d'apparition des chameaux. Comme Lamy lui parle de brûler tout ce qui nous reste et de partir sans rien, il s'exclame, nous exhortant à la patience; quant à El-Hadj-Mohamed, il s'écrie : « Non, non! nous ne vous laisserons pas faire. C'était bon à In-Azaoua, mais ici ce n'est pas possible ; vous avez devant vous un pays avec de l'eau et de la végétation, il faut attendre. »

16 avril. — Les chameaux rentrent aujourd'hui pour l'abreuvoir, cinq sont morts pendant cette dernière période de trois jours. Un des inconvénients du pâturage, que je n'ai pas encore signalé, est le suivant : les corbeaux et les petits et grands vautours ont pour habitude de se percher sur les dos des chameaux pour y rechercher les tiques et autres nom-

breux parasites qui s'y logent. Non contents de se livrer à cette chasse, les oiseaux s'appliquent à déchiqueter les blessures de ces animaux et à leur entamer la chair, alors même qu'ils ne sont point blessés. Le chameau, bête endurante, se laisse faire sans protester, si bien qu'il arrive souvent que les animaux ont ainsi de très graves blessures et de grandes plaies qui ne permettent plus de les charger.

Plus loin, au Soudan, nous devions trouver d'autres oiseaux, dont c'est la spécialité absolue que de picorer le dos des chameaux, bœufs ou chevaux, et de leur mettre la chair à vif.

17 avril. — Le troupeau regagne le pâturage dès le matin, sous la conduite des mêmes officiers et des mêmes hommes qui l'avaient amené hier.

Depuis longtemps il avait été décidé que nous ferions exécuter le forage d'un puits dans l'enceinte même du camp, entre la zeriba et le fossé, mais le temps avait manqué et les hommes étaient occupés à d'autres travaux; aujourd'hui que le fossé est terminé, Lamy charge Rondenay de procéder à ce travail, d'autant plus facile pour lui qu'il compte dans sa section des puisatiers de métier du Mzab et du Touat. Les achats de blé et de mil continuent régulièrement, mais toujours pour de faibles quantités.

18 avril. — Promenade et reconnaissance avec tous les spahis. Lamy, Dorian, Verlet, de Chambrun et moi sommes en selle dès cinq heures du matin. Notre but est le village de Tintaghodé. Nous remontons le lit de la rivière et, à 2 500 mètres de notre campement, nous rencontrons les premiers groupes de palmiers Doum [1], cet arbre au tronc grêle qui souvent se subdivise à une certaine hauteur en un plus ou moins grand nombre de tiges, disposition qui lui donne l'aspect d'un candélabre de mosquée. Ce sont ceux placés le plus au nord, sur notre route, que nous ayons notés. De petits

1. Doum ou palmier d'Égypte, *Cucifera thebaica*, *Hyphœne thebaica*. Les Touareg le nomment *Faraoune*.

groupes de cases s'élèvent, à cette hauteur, sur un petit mamelon de bordure de rive gauche de la rivière, au milieu d'un bosquet de gommiers. Quittant ensuite l'ouad majeur, nous remontons un ravin sableux qui borde, à l'ouest, le village de Séloufiet. Séloufiet est moins important qu'Iferouane comme nombre de cases, mais ces dernières sont plus soignées; quelques-unes sont construites en briques de terre séchée et mélangées de galets de rivière. Les murs sont droits

Palmiers Dou....

et leurs angles montés d'aplomb. Ces maisons, largement espacées, sont éparpillées sur de petits mamelons entre lesquels serpente un lit de ravin qui contient tous les jardins à aspect très florissant et tous les dattiers de l'oasis. Séloufiet est borné à l'est par le lit de l'ouad Irhazar. Après avoir dépassé le village, nous franchissons un petit col qui nous mène dans un ravin facile au bas duquel nous arrivons peu après à Tintaghodé. Ce village est, pour une partie, construit sur un îlot au milieu de l'ouad Irhazar, et, pour le reste, sur les mamelons de berge de rive droite, au pied même de la dernière chaîne du Timgué. Tintaghodé contient environ soixante-dix maisons ou groupes de cases, mi-partie paillottes en nattes, mi-partie constructions cubiques en toubes mélangées de rangées de galets. Le rebord des terrasses de ces der-

nières est orné de merlons triangulaires dans le genre de ceux des maisons de Ghdamès.

Le lit de la rivière, autour du village, est d'aspect uniformément triste. On y voit quelques Abisga, quelques Korunka, mais pas un gommier, pas un dattier, pas un jardin. Quelques puits s'enfoncent dans le gravier de l'ouad autour de l'ilot. La vallée est largement ouverte, en amont, du côté du sud. Du côté du nord, au contraire, elle est encombrée de petits mamelons de gneiss. A l'est, la montagne est très rapprochée, très élevée, présentant trois étages superposés dont le plus voisin nous montre des flancs de roche noire luisante et lisse.

El-Hadj-Mohamed nous a rejoints dès avant Séloufiet et nous accompagne. Nous mettons pied à terre devant l'habitation d'El-Hadj-Yata. Ce vieillard nous fait un très cordial accueil et nous reçoit dans sa maison qui est construite en toubes et munie, par devant, d'une sorte de véranda en nattes supportée par des poteaux. Le tout est compris dans l'intérieur d'une enceinte palissadée qui comporte quatre ou cinq autres cases en paille et nattes au milieu desquelles circulent sans cesse des nègres et des négresses. Ce n'est point là la maison qu'avait habité Erwin de Bary, celle-ci est située un peu plus à l'ouest à quelques pas. Non loin de là, au nord, s'élève aussi l'habitation d'El-Hadj-Mohamed, qui est bien plutôt un habitant de Tintaghodé — où demeure sa famille — que d'Iferouane. Il ne séjourne dans ce dernier village qu'au moment de la récolte ou de la venue des caravanes, dont il recueille le droit de passage au nom du sultan d'Agadez. C'est notre présence à Iferouane qui actuellement l'oblige à y rester.

On nous présente deux des fils d'El-Hadj-Yata : Brahim, déjà âgé, et Abd-el-Kader, qui n'est qu'un enfant. Tous deux d'allures et de figures aimables et gracieuses. Son fils aîné El-Hadj-Moussa n'est pas présent, il paraît qu'il redoute notre proximité et notre vue. Au reste, beaucoup des habitants de Tintaghodé ont pris la fuite à la nouvelle de notre visite et se sont retirés dans la montagne. Nous sermonnons Hadj-Yata

à ce sujet et le prions de dire à tous ces apeurés que leur conduite est puérile et que nous n'avons pas pour habitude de piller ou de manger les gens paisibles.

Au milieu des personnes présentes on distingue un bel enfant de quatre ans — le dernier né d'El-Hadj-Mohamed, — bambin charmant et nullement sauvage qui offre la particularité remarquable de porter des cheveux châtains et simplement bouclés, dans ce monde de nègres à chevelures crépues et d'un noir de cirage. Nous avons vu d'autres enfants nègres présentant dans leur extrême jeunesse le même phénomène.

Peu après les premières présentations, on nous apporte des dattes de l'oasis de Djanet — assez semblables aux *ghars* du sud algérien — dans des corbeilles plates très finement tressées en folioles de palmiers teintes en rouge et noir sur certaines parties, travail très analogue à celui des autochtones de la région de l'oued Rirh. Après les dattes vient le thé, très fort et extrêmement sucré, conformément au goût habituel des Touareg. Nous sommes assis ou accroupis sur deux tapis, l'un de fabrication européenne, l'autre de fabrication arabe. Hadj-Yata, en me le désignant, me demande si je reconnais ce dernier. Sur ma déclaration que cet objet est certainement de provenance algérienne, mais que je ne le reconnais pas particulièrement, le vieillard s'exclame et me dit : « Mais c'est toi-même qui en as fait cadeau, il y a quelques années, au chef des Azdjer, Ouan-Guidassen, qui m'en a vendu depuis la moitié ». On conviendra que je devais être quelque peu étonné de me trouver assis, à Tintaghodé, sur un tapis des Ziban, donné par moi-même, antérieuremen., à un chef Touareg du nord.

A l'absorption du thé succède un déjeuner composé d'un plat de riz du Soudan accommodé au beurre fondu, mais sans sel. Puis une espèce de *chachokha*[1] à sauce peu relevée confectionnée avec des oignons, du kemmoune et du beurre.

1. Plat national des Arabes de l'Algérie composé de crêpes fines noyées dans une sauce excessivement relevée.

Après ces plats on nous sert une sorte de pain très peu cuit et de forme particulière, épais à un bout, très mince à l'autre, que Hadj-Yata saupoudre amplement de sucre en poussière. Il nous offre, en outre, une grande gourde de miel du Soudan à emporter avec nous.

Parmi les ustensiles qui ornent sa modeste case figure un coffre tripolitain en bois, recouvert de cuir fauve, et piqué de clous de cuivre à grosses têtes. Je remarque aussi une gamelle en fer (marque Japy), un bol en terre de fer (Sarreguemines). On voit enfin, pendues au plafond, des corbeilles tronconiques dont le fond seul est garni et recouvert de cuir. Le reste est à jour et relié au pourtour du sommet par quelques baguettes latérales ouvragées. Cet ustensile est destiné à recevoir les plats en usage lesquels, franchement coniques, ne sauraient se maintenir debout sur leur pointe sans cet appui.

Nous profitons du séjour auprès d'El-Hadj-Yata pour lui faire écrire un certain nombre de lettres destinées à rassurer les indigènes sur nos intentions et à les inciter à venir nous fournir ce qu'ils auront à louer ou à vendre : chameaux, bœufs et moutons, mil, blé, légumes, etc. Ces lettres sont adressées à Tegoumane, aux gens d'Aguellal, à ceux d'Aoudéras. Lamy remet même son chapelet musulman, prescrivant de l'envoyer aux gens d'Aguellal qui, en le lui rapportant, le jour de l'Aïd-El-Kebir, seront entièrement sauvegardés et obtiendront ainsi de nous l'*aman* pour la participation qu'ils auraient pu prendre à l'attaque du 12 mars.

Les bruits de la venue d'un fort parti de Taïtok pour nous attaquer, prend de jour en jour plus de consistance, on parle même d'un nombre d'hommes considérable. Je crois que cela tient surtout à l'époque de l'année qui est celle des ghezi. Hadj-Mohamed nous a montré, perchées dans la montagne, des espèces de grottes où lui-même, son beau-père, et tous les habitants, ont l'habitude de cacher leurs réserves de provisions, précisément pour le cas d'arrivée d'une troupe de

pillards. C'est l'habitude dans le pays, dès la première alerte on se sauve et, comme les provisions sont emmagasinées d'avance dans ces greniers de la montagne, on abandonne purement et simplement les cases. C'est là l'existence des malheureux ksouriens de l'Aïr, vie de transes perpétuelles et de continuelles envolées.

En prenant congé d'El-Hadj-Yata, nous lui remettons quelques Bou-Thyr représentant à peu près les frais de sa réception. Notre retour s'effectue par une route un peu plus à l'est qui nous fait rencontrer de grands affleurements de schistes roux et de schistes bleus. La journée a été particulièrement chaude et fatigante.

19 avril. — Journée insignifiante. Le frère de Boubaker nous vend un peu de mil qu'il vient d'apporter d'Aoudéras.

20 avril. — Reibell arrive à dix heures ramenant le troupeau pour l'abreuvoir. Sept animaux sont morts pendant cette période de pâturage. Dans l'après-midi, le troupeau retourne au pâturage sous la conduite des mêmes hommes et des mêmes officiers. Hadj-Yata nous envoie un revolver qu'il voudrait vendre. C'est un *colt* ancien modèle, se chargeant directement avec de la poudre et des balles et non pas avec des cartouches. Il aurait été acheté à Kano.

Dans la soirée, il est tiré trois fusées en l'honneur de la fête musulmane de l'Aïd-El-Kebir qui commence cette nuit même.

21 avril. — Branle-bas général, tout le monde en grande tenue en raison de l'Aïd-El-Kebir. On hisse les couleurs en grande pompe et on les appuie de deux coups de canon à blanc dont l'écho, en un sourd grondement, s'étend pendant près de deux minutes dans les roches de la vallée.

De Thézillat et son détachement arrivent peu après, rapportant toutes les charges laissées à Taghazi (18 charges). Tout a été trouvé intact et les caches n'avaient point été visitées. Le détachement n'a voyagé exclusivement que la nuit, partant vers onze heures du soir pour s'arrêter vers

six heures du matin. Sans cette précaution les fatigues eussent été considérables en raison de l'élévation de la température et peut-être aurait-on manqué d'eau. Tout le monde félicite de Thézillat de la vitesse et de la réussite de son raid et, une fois de plus, je suis heureux de sentir que nous sommes tous réunis, et qu'aucun membre ne manque à la vaillante phalange de mes collaborateurs.

On essaie bien, auprès du petit marché, quelques reprises de la noubba, mais je constate qu'aujourd'hui il y a peu d'enthousiasme musical; le soleil est des plus cuisants et nos virtuoses sont debout et sans ombre! Le sol brûle littéralement les pieds malgré les semelles des chaussures qui se ratatinent sous l'influence de cette sécheresse. Le soir nouvelle audition de la noubba, mais avec un meilleur succès, la température plus clémente ayant poussé les Touareg à venir écouter et voir. Les indigènes, en raison de la fête, sont en vêtements neufs; les négociants de Ghât ont revêtu ce qu'ils ont de plus brillant, et personne n'est plus coquet qu'un Targui quand il le peut. Les femmes de journée quittent plus tôt leur broyage de grain pour se mêler quelque peu aux danses.

22 avril. — Hadj-Mohamed vient, se lamentant, dire que les chameaux n'arrivent pas, qu'il n'y en a pas dans le voisinage, que la saison n'est pas assez avancée, que personne ne répond à son appel. Lamy le tance vertement en lui reprochant son apathie. Cette nouvelle rend Lamy nerveux; il est exaspéré à l'idée qu'il nous faut attendre, toujours attendre! Il est bien évident que dans ce pays personne ne possède l'ombre d'autorité sur un groupe de quelque importance. C'est l'état normal des régions touareg et, malheureusement, nous sommes les victimes de cet état de choses.

L'obturateur de ma jumelle photographique est détraqué, une petite pièce importante est dessoudée; après un travail pénible et très long, je parviens pourtant à la remettre en état, mais j'ai eu bien peur pendant un moment de ne pouvoir réussir.

Une caravane d'une centaine d'ânes, portant du mil et provenant d'Agadez et d'Aoudéras, est attendue ici d'un moment à l'autre. Nous chargeons Hadj-Mohamed et Boubaker de s'entendre avec les propriétaires de ces animaux afin que nous puissions les louer. A défaut de chameaux, nous pourrions avoir recours à ce moyen de transport qui, joint à ce qui nous reste de chameaux, nous permettrait d'avancer lentement en enlevant nos charges en plusieurs fois. Hadj-Mohamed, tout d'abord, riait de la combinaison, mais il s'y rallie après; quant à Boubaker, nous lui avons promis un fusil s'il réussit dans la négociation, aussi est-il tout prêt à agir.

23 avril. — Peut-être les cent ânes de la caravane n'étaient-ils pas un mythe, mais dans tous les cas, nous n'en voyons, nous, que trois dont nous achetons les charges. Peut-être l'intelligence des propriétaires leur a-t-elle fait supposer qu'il était de leur intérêt de ne nous amener que de petites quantités de mil à la fois, pour maintenir les prix, ou bien ne veut-on pas nous laisser même la possibilité de louer en bloc les animaux qui sont arrivés?

Notre troupeau est revenu boire dans la matinée.

24 avril. — Le détachement de pâturage se met en route avec les chameaux à cinq heures du matin; Hadj-Mohamed est là avec le guide qu'il avait promis il y a quelques jours et cette ponctualité nous étonne tous, tant elle rentre peu dans les habitudes des Touareg. Cette fois-ci, Lamy part lui-même, avec le détachement qui compte deux cents hommes, en prévision d'un séjour un peu plus long que de coutume, puisque le guide a annoncé des puits abondants et de beaux pâturages. Les officiers qui accompagnent Lamy sont Rondenay, Métois et le docteur Haller.

Encore trois ânes chargés de mil! Vont-ils nous amener toute la caravane ainsi fractionnée?

25 avril. — Visite d'El-Hadj-Yata qui vient s'échouer dans mon gourbi, et lorsqu'il est en un point il est difficile de

l'en extraire. Ce vieillard a réellement des façons amènes et gracieuses, il est affable et prévenant; mais, s'appuyant sur sa vieillesse, il traite un peu tout le monde en grand-père, peut-être un peu timoré, mais poli et affectueux. Tout en buvant le thé que je lui offre, il examine curieusement les objets qui l'entourent et en demande l'usage. Il nous annonce que les gens d'Aguellal persistent à nous redouter. Dans ces derniers temps, ils ont même fui pendant la nuit, à plusieurs reprises, de leur village pour se cacher dans la montagne en crainte de nous voir paraître. Les femmes avaient enlevé colliers, bracelets et tout caché. Ils ne croient pas au pardon que nous leur avons offert et promis par lettres et s'imaginent que ce n'est là qu'une ruse. El-Hadj-Yata leur a écrit de nouveau pour les rassurer, leur disant : « Ces gens « sont très bons. Vous, vos chapelets sont de pierre, les leurs « sont en or; ils n'ont qu'une parole et savent la tenir. »

Hadj-Yata pense qu'il faut leur écrire de nouveau pour leur dire combien nous entendons payer de location par chameau; lui-même nous demande de lui faire préparer cent bâts de charge (les Touareg louent l'animal nu), espérant bien pouvoir nous fournir cent animaux. Il sollicite encore pour tout cela un répit de quelques semaines, seulement jusqu'à la fin de la lune.

Une nouvelle lettre, insistant sur la nécessité de se presser, est prête pour le sultan d'Agadez. Il s'agit de décider Boubaker à partir pour l'emporter, mais Boubaker ne se hâte guère jusqu'à présent, malgré nos observations.

26 avril. — Visite d'El-Hadj-Yata, longs palabres avec lui, toujours sur les mêmes questions. Il insiste sur l'obligation d'entraîner les gens par l'appât du gain.

27 avril. — Maâmouni annonce l'arrivée de deux cavaliers venant de Ghât, porteurs de diverses lettres. L'un doit aller jusqu'à Kano, l'autre retournera à Ghât. Il y a des lettres de Ouan-Guidassen à Hadj-Mohamed qui prétend qu'elles nous sont tout à fait favorables, mais nous ne les avons point lues.

Notre popotte a bénéficié ces derniers temps d'un peu de miel du Soudan. C'est un assez agréable dessert, mais sous la forme d'une mixture noirâtre, un peu épaisse, rappelant beaucoup le goût du raisiné. Cela tient surtout à ce que ce miel a été recuit pour éviter la fermentation.

Les tornades ou trombes se font plus violentes et plus fréquentes. Aujourd'hui, en particulier, l'une d'elles, s'avançant lentement dans la plaine et élevant son panache de poussière qui formait au sommet une espèce de large gerbe, est venue aborder le camp; en un instant chapeaux, papier, objets légers, bâches, couvertures et toitures de gourbis, tout a été enlevé et bouleversé dans un inextricable désordre et au milieu d'une inexprimable poussière.

Comme l'un des arrivants de Ghât (un homme des Aouraghen, propre serf de Guidassen) doit repartir aussitôt pour cette ville, je lui fais remettre par Maâmouni une lettre pour Guidassen qui en renferme diverses autres pour la France — entre autres une dépêche pour le Ministre de l'Instruction publique — et je charge ce chef de faire parvenir mon courrier soit à Tripoli, soit en Algérie. De son côté Boubaker part enfin pour Agadez avec la lettre destinée au sultan. Il avait la prétention d'emporter de nouveaux cadeaux à son maître mais ceux que nous avons déjà expédiés par Mili suffisent. Boubaker s'éloigne donc très marri à l'idée de se présenter devant le sultan les mains vides.

28 avril. — Le puits que l'on creusait depuis quelques jours dans l'intérieur de notre zeriba est terminé; on a même coffré en pierres sèches toute la partie supérieure pour éviter les éboulis de terre et la contamination du liquide. Il a une profondeur d'un peu plus de 12 mètres et nous fournit, à portée immédiate du camp, une eau claire et abondante. Le soir, achat d'un bœuf.

29 avril. — Maâmouni tout joyeux vient nous annoncer l'imminente arrivée d'une caravane de 800 chameaux, chargés de cuirs tannés, de plumes d'autruches, de beurre fondu, et

Forage du puits du camp.

surtout de mil du Damergou! Les premiers méhara de cette caravane seraient déjà à Tintaghodé. Je ne crois plus aux venues de caravanes et tant que je n'aurai pas vu celle annoncée je resterai incrédule; j'ai bien peur que les jardinets, grands comme des mouchoirs de poche, que nous arrosons avec amour devant nos gourbis, Dorian, Leroy et moi, ne soient déjà récoltés quand on nous amènera réellement une caravane. Ces jardins contiennent des pastèques, des courges, quelques pieds de pavots, des pommes de terre de France, des *Dankali* [1], et tout cela pousse avec une extrême vigueur sous l'influence du soleil et de l'arrosage combinés.

C'est aujourd'hui Dorian qui hérite d'El-Hadj-Yata, lequel passe une partie de la journée étendu dans son gourbi, examinant tout, palpant et retournant chaque chose et admirant avec force exclamations les objets qu'il ne connaît pas.

30 avril. — Le guide qu'avait emmené Lamy, arrive aujourd'hui avec une lettre. Lamy nous dit que tout va bien au pâturage. Il est campé à une quarantaine de kilomètres, au puits d'Oumerret. Ce guide repartira demain matin emportant à Lamy quelques objets qu'il nous demande.

1^er^ mai. — Notre promenade de la matinée nous a conduits

1. *Dankali*, patate douce du Soudan.

dans les fourrés de Korunka, en aval du camp, qui sont parfois très épais. Ils sont çà et là dominés par de très gros gommiers et entremêlés de touffes énormes d'Abisga. Au milieu de ce fouillis sont noyées, de-ci de-là, des paillottes ou des zeriba assez misérables, dont l'ombre des Abisga fait le plus bel ornement, tout en constituant aux habitants des portemanteaux où s'accrochent tous les ustensiles de ménage mélangés à d'indescriptibles loques. Chaque groupe de ces cases, ou même chaque case, porte un nom particulier et le tout, depuis Séloufiet, constitue la région d'Irhazar.

Hadj-Yata continue ses petites enquêtes. Pour donner une idée de sa culture et des tendances de son esprit, voici quelques-unes des questions qu'il m'a posées : Quel est le chiffre de nos soldats chrétiens? Quel est celui de nos soldats musulmans? Quelle est la condition de la femme française? Quelle est l'étendue de son autorité, dans quelle mesure hérite-t-elle de ses ascendants? Quelles sont nos principales lois de justice? Quelle est la capitale du pays des juifs? On voit que l'homme n'est pas un simple sauvage et que les préoccupations de son esprit sont d'ordre assez élevé.

Il me donne sur le commerce du pays les renseignements suivants : Les articles provenant du nord sont principalement des cotonnades de toutes sortes, des vêtements arabes de luxe, du thé, du sucre, des épices, du papier et quelques rares fusils. Quant à ceux qui viennent du sud, ce sont du mil, du sorgho, du blé, du riz, du miel, du beurre, des peaux tannées, des plumes d'autruche, etc.

Nous poussons Hadj-Yata et Hadj-Mohamed à tâcher d'obtenir les locations de chameaux directement pour Zinder, et non pour Aoudéras ou pour un village du Damergou comme le désirent les naturels; cette solution sera beaucoup plus avantageuse pour nous et pour notre bourse, et il ne sera pas nécessaire de nous livrer une seconde fois à une recherche d'animaux de transport déjà si pénible ici.

Le soir Hadj-Mohamed se décide définitivement à partir

en personne, escorté de son ami et inséparable compagnon des Kel-Neggarou, Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir. Il veut lui-même parcourir tous les villages voisins et recruter des chameaux; il nous donne l'assurance formelle qu'il ne reparaîtra plus devant nous qu'en nous amenant 800 chameaux!

Depuis quelques jours on nous apporte sur le marché quantité de gros oignons provenant de Séloufiet et d'Aoudéras.

2 mai. — J'ai fréquemment la visite d'un Targui de souche très humble, mais fort aimable et rempli de complaisance; Aoka-Ould-Adboullah, c'est son nom, est notre grand pourvoyeur de plantes pour l'herbier. Il a rapidement compris ce que nous désirions et nous apporte presque tous les jours fleurs et feuillages, nous donne les noms touareg et haoussa de ces végétaux et nous apprend quel est leur usage dans l'Aïr; cet auxiliaire nous a été précieux. Pendant que je suis sur ce chapitre, il convient aussi de citer tout particulièrement notre maréchal des logis de spahis, Belkassem-Ben-Lahalali qui, depuis longtemps initié aux recherches botaniques et entomologiques, nous fait des trouvailles nombreuses. De ses très fréquentes sorties en reconnaissance ou en corvée de fourrage, il ne rentre jamais sans quelque plante intéressante ou sans quelque insecte qui viennent grossir nos récoltes.

Il ne faut pas croire que, pour monotone qu'était notre existence, certains de ces messieurs abandonnaient pour cela le côté gai de la vie; loin de là, il s'était au contraire établi une sorte de flirt avec ces demoiselles noires de la phalange des pileuses de mil. Je dois dire que les mères y jouaient un rôle de cerbère le plus souvent intéressé. Quant aux tirailleurs, ceux de la cinquième section, dont quelques-uns sont noirs et parlent un peu le haoussa, sont fort bien reçus par la gent féminine; question d'affinité de race sans doute. Pour moi je trouve toutes ces chairs, à relents violents, peu appétissantes, je les considère plutôt comme un stupéfiant que comme un excitant; affaire d'habitude, me dit-on! Peut-

être est-ce vrai, mais réellement dans ce cas je n'ai aucune tendance à changer mes habitudes.

Brahim vient nous annoncer la présence, dans les environs du puits d'Oumerret d'un ghezi important composé de Touareg Taïtok. Ils auraient tué deux serfs des Kel-Tadélé près du puits d'Adès, et batonné un autre indigène. C'est Othman, le nègre d'El-Hadj-Yata, revenant d'Aguellal, qui apporte cette nouvelle. Un homme est aussitôt expédié au point de pâturage, emportant une lettre pour Lamy afin de le mettre au courant de ce que nous venons d'apprendre, pour le cas où il ne serait pas déjà informé.

Hadj-Yata est toujours plongé dans ses calculs au sujet des chameaux, il vient de recevoir une lettre d'Aguellal et voilà maintenant qu'il croit que les gens de ce village pourront nous procurer seuls tous les animaux, ou du moins il nous le laisse supposer. Les choses lui paraissent au point et bien au point, à tel titre qu'il espère que les notables d'Aguellal vont venir en personne terminer ici l'affaire. Entre temps, il feuillette curieusement l'ouvrage de Barth, édition anglaise, et examine avec intérêt les dessins qui s'y trouvent. Il m'entretient aussi de ses chasses passées. Il a été un grand amateur de ce sport et l'a pratiqué tant que ses jambes ne lui ont pas refusé le service.

3 mai. — Hadj-Yata nous quitte pour rentrer à Tintaghodé et nous prie instamment de lui envoyer des nouvelles dès que nous saurons quelque chose soit sur les chameaux d'Aguellal, soit sur le ghezi des Taïtok.

4 mai. — Lettre d'El-Hadj-Mohamed. Il est à Asodi et se préoccupe des chameaux qu'il prétend être en train de réunir. De même son ami Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir parcourt d'autres villages dans le même but. La lettre a une allure optimiste qui permet d'espérer.

5 mai. — Le Targui, que nous avions envoyé en dernier courrier à Lamy pour l'aviser de la présence du ghezi des Taïtok, rentre aujourd'hui; il nous annonce que ledit ghezi

est entré en collision avec les tirailleurs et qu'il a éprouvé une défaite [1] à laquelle il ne s'attendait guère. Voici comment le commandant Lamy raconte lui-même cet incident : « ... Dans la journée du 28 avril, quelques groupes à « méhari apparaissent distinctement sur les crêtes, à environ « 3 000 mètres au nord du puits d'Oumerret.

« A une heure et demie, deux indigènes, l'un absolument « blanc et l'autre nègre, parlant admirablement l'arabe, « habillés comme les gens de l'extrême sud algérien et se « disant être des Touareg Ahaggar, se présentent au camp à « pied et sans armes. Pendant ce temps, les groupes à méhari « signalés vers le nord, continuent à s'avancer dans la direc- « tion du puits, en dérobant leur marche autant que possible « dans tous les ravins aboutissant à la vallée d'Oumerret.

« Le troupeau est au pâturage à environ deux kilomètres au « sud-est du camp, et l'on aperçoit les postes de garde veil- « lant au sommet de toutes les collines rocheuses qui consti- « tuent l'ossature du pays.

« Les deux indigènes arrivés au camp déclarent appartenir « à la tribu Touareg des Taïtok, faire partie d'un ghezi qui, « au nombre de 100 méhara, vient venger la mort d'un des « leurs tué l'année dernière par un ghezi des Keloui. Ils « ajoutent qu'ils savent le mauvais accueil qui nous a été « fait par une partie de la population, et ils nous proposent « d'aller, de compagnie, razzier les nombreux troupeaux de « chameaux se trouvant actuellement dans le direction de « Talak.

« Ils demandent ensuite de laisser venir tout leur ghezi « rendre visite au détachement, afin de discuter notre parti- « cipation à l'entreprise proposée. Il leur est répondu que « nous sommes très peu nombreux, une vingtaine d'hommes « à peine (tandis qu'en réalité nous sommes bel et bien

1. Dans les prises faites on a recueilli des cartouches chargées de fusil Gras, datées de 1886; et des cartouches de fusil Lefaucheux à broches en carton vert et à marques françaises.

« 120 fusils cachés dans notre zeriba) et que nous ne pouvons « pas laisser approcher de nous un aussi grand nombre « d'hommes inconnus, en armes; que les chefs du ghezi, « seuls, viennent, et on verra ce qui pourra être fait.

« D'après ce que disent les deux parlementaires, se trou- « veraient, parmi les gens du ghezi, la plupart des anciens « prisonniers faits par les Chambba-El-Mouadhi à Inifel, en « 1887, et internés plus tard au fort Bab-Azoum à Alger. Ils « viendraient venger la mort de leur chef Kénane qui fut à « l'époque également interné à Alger. Les parlementaires se « retirent pour aller rendre compte de leur mission à leurs « camarades.

« Les hommes restés au camp d'Oumerret prennent leurs « dispositions pour faire face à tout événement. Deux Chambba « sont envoyés au terrain de pacage afin de prévenir la garde « de l'approche du ghezi et de faire approcher le troupeau « dans les ravins qui se trouvent à un kilomètre au sud du « camp et sous ses feux.

« Les gens du ghezi, sur un signal qui leur est transmis « par l'un des leurs, se rassemblent sur un mamelon à « 2 500 mètres du camp, où ils reçoivent communication des « nouvelles qui leur sont apportées par leurs deux parlemen- « taires. On peut à peu près compter le nombre des méhara, qui « semble être de 70 à 80. Après environ vingt minutes de « discussion, on aperçoit les sabres sortir de leurs fourreaux « et cette troupe se diriger sur notre camp, au petit trot de « ses méhara, les armes au clair. Il paraît qu'on a adopté le « parti de la guerre.

« Le commandant envoie aussitôt un détachement de « 70 fusils s'embusquer au milieu de rochers presque inac- « cessibles à environ 350 mètres au nord de la vallée, dans « la direction par laquelle semble venir le ghezi. La zeriba « est occupée par 50 fusils. Le réduit est constitué par un « piton rocheux qui se trouve dans le camp même et qui a « été mis en état de défense dès notre arrivée à Oumerret.

« Si l'ennemi se présente par la vallée, qui n'a guère que « 80 mètres de large et qui est bordée de chaque côté de « mamelons inaccessibles aux méhara, il est dévolu à une « perte infaillible.

« Les Taïtok, au lieu de continuer à marcher directement « sur le camp, gagnent la vallée d'Oumerret par un des « ravins y aboutissant à 1 200 ou 1 400 mètres en aval du « puits ; à cet endroit la vallée est beaucoup plus large, elle a « environ 250 mètres, elle est très boisée et il est facile, « même à des méhara, de se tenir hors de vue de notre « camp. On les aperçoit néanmoins, se groupant de nouveau « à l'ombre des gommiers se trouvant à environ 1 300 ou « 1 400 mètres à l'ouest du camp, dans la vallée même où « nous nous trouvons. Ils semblent attendre d'être tous réunis « en ce point pour se porter ensuite contre notre zeriba, qui « a 4 ou 5 mètres d'épaisseur, et une hauteur telle qu'il serait « impossible aux meilleurs chevaux ou méhara de la fran- « chir. Quelques groupes isolés de Taïtok, continuant leur « marche dans le sud-ouest, semblent vouloir dessiner un « mouvement enveloppant autour du camp. Le commandant « fait alors rentrer une trentaine des hommes qui étaient « embusqués dans les rochers au nord de la vallée, et qui se « trouvent alors réduits à 40 fusils ; il prescrit à M. le lieute- « nant Métois, avec 40 autres fusils, de se faufiler par les « ravins au sud de la vallée de façon à cerner à notre tour « les Touareg Taïtok. Sur un signal du commandant, M. le « lieutenant Rondenay, avec un groupe de 40 fusils, se met « en marche de façon à se glisser sur les derrières des Touareg « et leur couper leur retraite sur le nord, pendant que M. le « lieutenant Métois les attaquera par le sud. Ce mouvement « est admirablement exécuté par les deux détachements qui « font leur marche convergente avec la plus grande préci- « sion. Malheureusement les Touareg ont flairé le danger « qui les menace, et sans attendre nos hommes, qui ont « l'ordre de ne faire feu qu'à petite portée, ils filent au grand

« trot de leur méhara, dans la direction de l'ouest, seule voie « de salut que nous n'avons pu leur fermer; le nord leur est « barré par M. le lieutenant Rondenay, le sud par M. le lieu- « tenant Métois et l'est par les 40 hommes conservés par le « commandant dans la zeriba.

« MM. les lieutenants Rondenay et Métois donnent la chasse « aux fuyards. Mais que peuvent des gens à pied par une « température torride contre des gens montés sur d'excellents « méhara?

« Après quelques kilomètres de course au pas gymnastique « les deux détachements s'arrêtent, puis rentrent au camp. « Les Touareg se croyant toujours poursuivis, continuent à « déguerpir au plus vite dans la direction de l'ouest.

« D'après les renseignements très vagues que nous avons « sur le pays, un puits se trouverait à une douzaine de kilo- « mètres en aval de celui que nous occupons; c'est vraisem- « blablement là que le ghezi, au moins aussi assoiffé que « nous, va abreuver ses animaux et faire ses approvisionne- « ments d'eau. Le puits n'ayant qu'un faible débit il lui faudra « plusieurs heures pour exécuter ces diverses opérations. En « marchant bien on peut encore aller le surprendre. Un déta- « chement comprenant 50 fusils, commandés par le lieute- « nant Rondenay, avec une dizaine de chameaux porteurs « d'eau, quitte la zeriba d'Oumerret avec l'ordre d'atteindre « le ghezi, pendant la nuit autant que possible, en suivant « ses traces; de le cerner, de lui enlever tous ses chameaux « et de rentrer au camp. Ce détachement se met en route à « neuf heures du soir. A minuit il arrive au puits de Nezzou : « les Touareg, se croyant toujours poursuivis, n'ont pas fait « boire leurs chameaux; ils se contentent de prendre à peine « quelques outres d'eau, de quoi ne pas mourir de soif et de « filer au plus vite. Ils emmènent avec eux un troupeau de « 60 à 80 chèvres qu'ils ont volé en passant dans les environs « de ce puits. Leurs traces sont très faciles à suivre. Le déta- « chement continue sa marche, toujours sur la piste des

« fuyards, qui ont abandonné derrière eux de la viande « d'animaux qu'ils avaient commencé à abattre et qu'ils n'ont « pas eu le temps de faire cuire. A un moment donné, le « troupeau de chèvres ayant dû les gêner dans leur fuite, ils « ont agenouillé leurs chameaux et chargé toutes les chèvres « sur leurs montures. Les traces deviennent moins visibles, « la lune étant en partie masquée par des nuages et le sol se « trouvant constitué d'argile très dure, sur laquelle les pieds « des chameaux ne laissent aucune empreinte; M. le lieute- « nant Rondenay n'en continue pas moins sa marche dans la « direction suivie par le ghezi. Néamoins, vers deux heures et « demie du matin (du 29 avril) et malgré toutes les recherches « effectuées dans la vallée, il lui est impossible de relever « aucune empreinte pouvant faire connaître dans quelle direc- « tion a pu disparaître le ghezi. Il attendra la clarté du jour « pour reprendre la marche en avant; les hommes couchent « sur le point où on s'est arrêté, fusils chargés et prêts à tout « événement.

« Le 29 avril, à la pointe du jour, un factionnaire du déta- « chement de M. le lieutenant Rondenay signale du mouve- « ment dans les buissons se trouvant à 800 mètres du déta- « chement. En même temps, l'alarme est donnée au camp « des Touareg, qui ont reconnu nos hommes; ils sellent « précipitamment leurs chameaux et prennent la fuite à la « plus vive allure. Un feu de salve accélère encore cette « allure; en quelques instants, nos hommes sont sur l'em- « placement où ont passé la nuit les Touareg qui, dans leur « précipitation à s'enfuir, ont abandonné une partie de leur « maigre matériel, quelques armes et quelques animaux. La « chasse continue à leur être donnée, sur une distance de « 8 à 9 kilomètres; chaque fois qu'on les aperçoit sur une « crête, ils sont salués d'un feu de salve qui jette le désordre « dans leurs rangs et leur fait abandonner quelques armes et « quelques animaux de plus. A la fin, le détachement exténué « est obligé de s'arrêter; les Touareg disparaissent d'ailleurs

« dans le lointain. Le détachement s'arrête quelques minutes « pour reprendre haleine, il rassemble les dépouilles de l'en- « nemi, puis revient au puits de Nezzou où il fait un café et « se repose un peu des fatigues de la nuit et de la matinée. « Dans l'après-midi, il quitte de nouveau ce puits pour ren- « trer au camp d'Oumerret où il arrive à la nuit.

« Ce détachement vient de parcourir à pied une distance « de plus de 60 kilomètres en moins de 24 heures, n'ayant « pris pendant le trajet qu'un café avec quelques morceaux « de galette arabe et de la viande grillée sur le feu. La tem- « pérature a été torride, néanmoins le détachement n'a ni un « traînard ni un malade [1]... »

Hadj-Yata nous envoie un de ses nègres, Gaja, porteur d'une lettre de lui. Il nous prie de montrer au dit nègre les cinquante charges qu'il s'est engagé à faire enlever par ses propres chameaux; il ajoute qu'El-Hadj-Mohamed continue ses démarches et que lui-même, de son côté, ne perd pas son temps. Espérons qu'il dit vrai. Je lui réponds et l'avise de la victoire remportée sur les Taïtok.

6 mai. — Arrivée d'un cavalier à méhari venant du Damergou. C'est un Kel-Irhazar habitant d'ici. Il raconte qu'une grande caravane a été attaquée et pillée. Seddick, un de ses fils et son neveu, sont parmi les morts, et la tribu des Immékiténe est par conséquent en deuil.

La température monte sans arrêt et nos maxima oscillent entre 43 et 45 degrés au-dessus de zéro. De dix heures à trois heures le soleil est cuisant et très violent; mais la sécheresse de l'atmosphère est telle que, malgré cette température de fournaise, on est bien moins incommodé que dans les pays à chaleur humide. La mission n'a pas un malade sérieux, et l'état sanitaire est excellent. Quelques-uns d'entre nous ont bien été atteints d'entérite, il y a un certain temps, mais cela était uniquement dû à l'ingestion de la détestable farine de

1. Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par le commandant Lamy.

mil à laquelle les estomacs n'étaient pas encore habitués. Il est aussi une sorte de mixture à laquelle mon palais et mon estomac se refusent absolument à s'accoutumer. Elle se nomme *Adjira*, et se compose des éléments suivants : un peu de lait aigre, deux ou trois fromages secs pulvérisés, de la farine de mil et de l'eau. On met le tout dans une peau de bouc, on agite, on laisse fermenter, on met au frais et on boit le lendemain. Les indigènes sont extrêmement friands de cette composition qui, prétendent-ils, leur sert d'aliment en même temps que de boisson, et les empêche de transpirer. Je veux bien croire que, pour ces hommes habitués et dont la *frugalité forcée* est universellement connue, l'Adjira suffise pour les sustenter et j'avoue, en outre, qu'elle est d'un transport commode dans des outres suspendues au flanc des méhara, mais ce sont là toutes les concessions que je consente à faire en sa faveur, mon palais ayant toujours jugé son goût peu agréable.

7 mai. — Deux hommes montés nous apportent des lettres de Lamy qui ne signale rien de nouveau, et nous annonce son retour pour dimanche. Un nègre, prétendant venir de Kano et se rendant soi-disant en pèlerinage à la Mecque, vient quêter pour son voyage. Cet industriel n'est qu'un espion qui vient se rendre compte par lui-même de notre force. On le met à la porte sans phrases.

8 mai. — Température étouffante, chihili, ce qui n'empêche pas de faire le matin une promenade à cheval dans les Korunka, ce qui n'empêche pas non plus certains de ces messieurs de continuer leur flirt, et ce, afin de se livrer à des études ethnographiques et anthropologiques. Hier, l'un d'eux ne se déclarait pas satisfait de ses essais, mais *Allah ou akbar!* aujourd'hui tout va bien, l'idole noire est devenue charmante, elle a poussé l'amabilité jusqu'à faire une visite à son excellent bon! il est enchanté.

9 mai. — On a volé une importante pièce de guinée bleue au milieu du camp, sur la réserve de marchandises. L'en-

quête est ardue, mais on finit par retrouver le corps du délit dans une case du village. La femme coupable est amenée au camp où elle reçoit, comme correction, quelques coups de *savates indigènes* sur la partie la plus proéminente de son individu; elle se sauve en riant, mais elle a désigné comme complice un nègre qui nous suivait, à titre de volontaire, depuis Ouargla.

Dans l'après-midi, nouvelle lettre d'El-Hadj-Yata qui est courte et assez vague. Il nous apprend qu'El-Hadj-Mohamed a poussé jusqu'à Aoudéras, il nous dit que nous n'avons rien à craindre, que nous aurons les chameaux mais, en même temps, nous exhorte chaleureusement à la patience. Il y a longtemps que nous en avons de la patience, et vraiment c'est un peu trop nous en demander. Le messager est le jeune Tahar, un petit-fils d'El-Hadj-Yata, charmant jeune homme, mais très mendiant et des plus indiscrets. C'est un des grands admirateurs de de Thézillat.

10 mai. — Le marché est presque désert; on ne présente plus de grain depuis quelques temps. Nos pileuses ont fini leur travail puisque nous n'avons plus de mil à faire broyer. Lorsqu'elles étaient occupées et nombreuses au gourbi beaucoup de désœuvrés venaient pour causer, pour voir, ou même peut-être simplement pour surveiller leurs négresses ou leurs douces moitiés,

Hadj-Abdul-Hâkem rapporte, ce matin encore, une gazelle. Depuis son voyage à Taghazi avec de Thézillat et pendant ce voyage, de même que pendant le raid de Lamy sur In-Azaoua, El-Hadj a tué beaucoup de gibier, gazelles et mohor[1], mais maintenant, dès neuf heures, la chaleur est trop forte pour songer à chasser. Je retrouve ici les sensations ressenties autrefois dans le Tassili des Azdjer : tout ce que l'on touche, étoffes, bois, livres, tout en un mot, est plus chaud que le corps humain et provoque presque un senti-

1. En réalité ce que les Arabes nomment habituellement *Mohor* c'est le cerf; mais ici ils appliquent cette appellation à l'antilope sœmeringii.

ment de brûlure extrêmement désagréable et, à la longue, très agaçant. Quant aux métaux, il ne faut pas songer à les effleurer, même du bout du doigt, du moins ceux qui sont exposés au soleil.

Tahar repart ce soir pour Tintaghodé.

11 mai. — Journée morne et sans nouvelles. Maâmouni me décrit le procédé employé ici pour punir les voleurs : on remplit un réchaud de charbons ardents, on répand sur ces derniers une quantité de poudre de piment rouge, et on met le nez du voleur au-dessus de cette fumigation d'un nouveau genre, en ayant soin d'envelopper d'un linge la tête du patient ainsi que le réchaud. On comprend facilement quelles sont les sensations qu'éprouve le coupable.

12 mai. — Dans l'attente des fameux chameaux, on fait préparer tous les sacs de charge, les cordes et les divers accessoires nécessaires à un chargement complet, afin de n'avoir pas à attendre lorsque paraîtra Hadj-Mohamed, s'il remplit sa promesse.

13 mai. — Hadj-Yata arrive dans la matinée et nous dit que son gendre est à Aoudéras où, paraît-il, doit arriver une grande caravane de Keloui. Il se fait expliquer en détail l'engagement de nos tirailleurs avec le ghezi des Taïtok et s'applaudit du résultat obtenu contre ces pillards qui viennent presque chaque année mettre en coupe réglée les habitants de l'Aïr.

14 mai. — Lamy rentre avec tout le troupeau dès six heures du matin. Il a perdu pendant cette dernière période un grand nombre d'animaux. Les malheureuses bêtes meurent comme des mouches et sont bien finies. Lamy croit réellement maintenant à la sincérité des efforts d'Hadj-Yata et d'Hadj-Mohamed et pense, comme moi, que ce sont plutôt les circonstances extérieures, l'esprit des populations, l'époque de l'année, qui sont les causes de leur retard et qui entravent leurs recherches.

On prétend que, dans le ghezi des Taïtok, figuraient d'an-

ciens prisonniers Taïtok, détenus autrefois à Alger, et aussi un chef des Kel-Ghala, Attissi-Ould-Chikat; cela me paraît bien invraisemblable, mais c'est le bruit qui court. Un autre récit des indigènes prétend qu'un colonel français, parti de Tombouctou avec 170 soldats noirs, a attaqué Zinder et a été repoussé, et qu'il a été ensuite se retrancher dans une redoute construite à la hâte près d'un puits voisin de Zinder où il nous attend[1].

L'abreuvoir étant terminé, les chameaux repartent au pâturage sous la direction de de Thézillat et de Britsch, et ne vont qu'à courte distance du camp.

15 mai. — Promenade à cheval le matin. Nous faisons le tour des collines qui bordent la rivière à l'est, au milieu d'un chaos de ravins qui drainent le pied de la montagne.

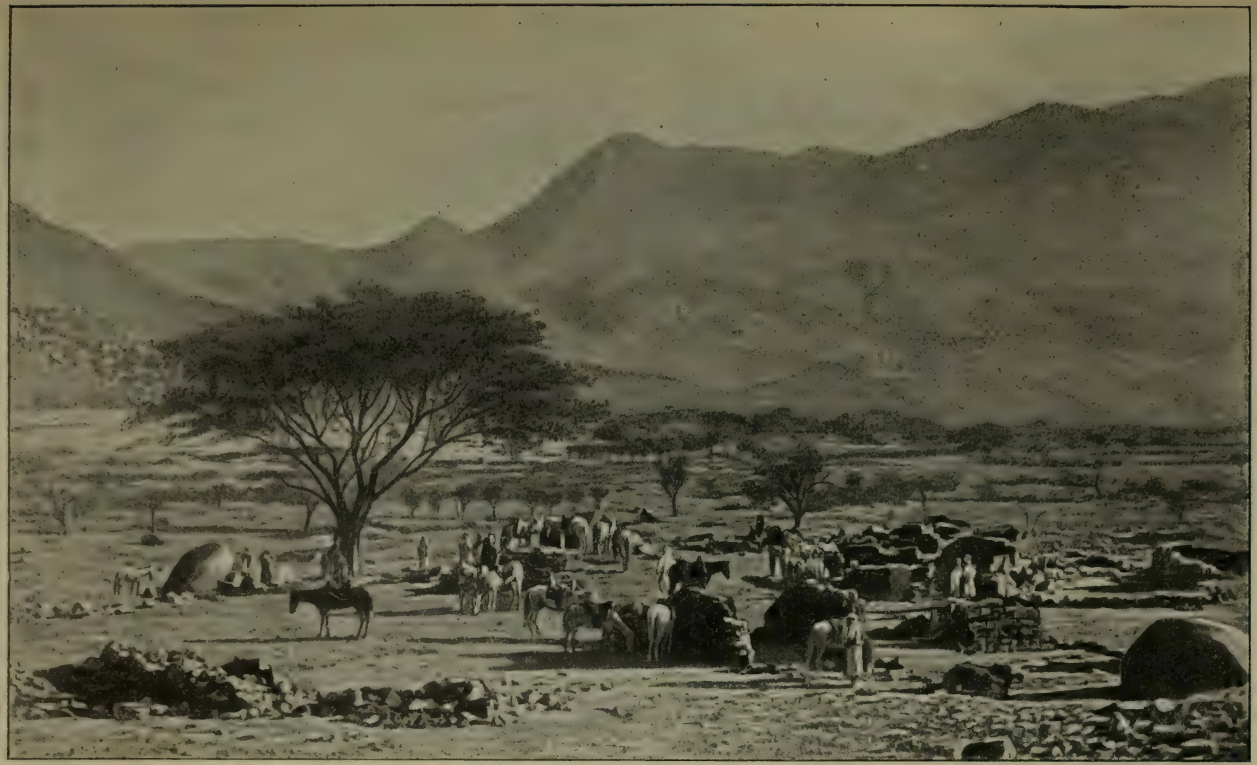
Dans la journée, Hadj-Abdul-Hâkem m'amène un indigène du Touat; c'est un certain Mohamed-Bel-Azaoui des Oulad-Azzi, tribu maraboutique d'In-Sâlah. Il est maintenant fixé, avec ses très nombreux enfants, auprès d'un marabout de l'Aïr, El-Hadj-Nouni, en un point nommé Anamokarane dans le sud-ouest d'Aguellal. Ce touati me dit que ce pays est *gâté* (*sic*) à cause du manque absolu de gouvernement. Personne ne dirige ni ne commande, aussi n'y a-t-il que guerre, anarchie et insécurité. Nulle tranquillité n'y est possible. Ce touati m'apprend que pendant cette lune et toute la suivante (c'est-à-dire jusqu'au 7 juillet), il ne pleuvra pas dans la contrée. Ce n'est que postérieurement à cette date que les chutes d'eau se produisent tous les ans.

16 mai. — En selle dès le matin pour une excursion dans la montagne avec Dorian, Lamy, Verlet et les deux docteurs. Après avoir remonté la rivière jusqu'à la hauteur de Séloufiet, nous prenons un de ses affluents de droite qui s'enfonce dans le massif en recevant lui-même d'autres ravins latéraux. Le lit est encombré de très nombreux palmiers Doum et de

1. Ce qui a probablement donné naissance à ce bruit c'est la marche du colonel Klobb qui en effet était parti de Tombouctou.

gommiers dont le mélange forme des massifs très gracieux. Le Korunka, si commun dans la vallée majeure, ne pénètre point dans la montagne, on voit seulement quelques dattiers, et des tamarix dont nous étions déshabitués depuis bien longtemps. Au confluent se trouvent deux ou trois cases dont les habitants se sauvent à notre approche. Nous continuons à remonter en suivant les circuits de la rivière, la marche est difficile au milieu des énormes galets qui en jonchent le sol et sur lesquels les chevaux parviennent à peine à avancer. Un coude se présente, là se trouvent encore des paillottes, également vides de leurs habitants. Un peu plus loin, d'autres indigènes se sauvent en hâte, poussant devant eux leurs chèvres en abandonnant, au pied d'une touffe de Doum, ustensiles de ménage, tapis, nattes, etc.... Partout se trouvent des puits contenant une eau claire à un mètre de profondeur.

De petits lits encastrés dans le lit majeur ont contenu de l'eau récemment encore, leurs bords sont recouverts d'un tapis d'herbe fine et verte qui l'indique surabondamment. La marche est de plus en plus difficile dans les blocs de rochers, la rivière est bordée uniformément par une ligne de dattiers, de gommiers et de Doum. Nous arrivons ensuite sur un petit plateau, encaissé entre les montagnes, et dominant légèrement le thalweg. C'est là le misérable village de Saghen. On y voit de pauvres cases consistant en simples toitures soutenues par des pieux, quelques autres sont fabriquées avec des nattes. Nous relevons même des restes de constructions en pierres, provenant d'une dizaine de maisonnettes aujourd'hui à demi écroulées. Tous les habitants ont pris la fuite; les uns avec quelques chameaux qui viennent d'être déchargés, les autres abandonnant leurs ânes encore tout chargés. Seuls deux hommes se rapprochent de nous. Ils nous font comprendre qu'un peu en amont, existe un grand ghedir *Ibenkar* plein d'eau. Ce ravin se poursuit très loin du reste dans le Timgué, il a ici encore près de 150 mètres de largeur et traverse une



Village de Saghen.

sorte de cirque très large formant chaudron dans le massif. Les berges de la rivière contiennent un peu de sel et les indigènes l'obtiennent par des lavages successifs de la terre et par des cristallisations.

Pour revenir, nous quittons le ravin et prenons un sentier du petit plateau de sa rive gauche. Ce plateau nous déverse dans un autre ravin que nous descendons jusqu'à l'ouad Irhazar, à petite distance de Tintaghodé, de là nous rentrons en passant par Séloufiet.

Les chameaux sont venus boire, ils repartent aussitôt après avoir terminé.

17 mai. — Maâmouni commence à donner quelques signes d'incrédulité au sujet de la venue des chameaux que nous attendons depuis si longtemps. Il nous va falloir pourtant prendre définitivement un parti, d'autant que les vivres sont excessivement rares et qu'il devient indispensable de marcher de l'avant vers des pays moins pauvres. Au pis aller nous nous transporterions à Aoudéras en plusieurs échelons, de ce point nous pèserions sur le sultan d'Agadez dont nous nous serions rapprochés, et nous irions même jusqu'à Agadez en employant le même procédé.

Hadj-Yata vient faire une visite, mais il est reçu plus que froidement, nous lui expliquons que c'est parce qu'il n'apporte aucune nouvelle favorable malgré ses engagements antérieurs.

18 mai. — Trombes de sable très multiples, coups de vent violents, seraient-ce là les signes précurseurs de la saison des pluies? Les chameaux viennent boire dans la soirée. Ils ont maintenant comme compagnons les quelques bœufs et moutons qui n'ont pas encore été absorbés par la cuisine.

19 mai. — Les chameaux repartent au pâturage dès deux heures du matin sous la conduite de Reibell. Dorian les accompagne monté sur un de mes méhara parce que son cheval est indisponible. Reibell va camper au sud-ouest de Tintaghodé et viendra faire boire dans ce village le 21, de

bonne heure. De son côté, et le même jour, Lamy se rendra à Tintaghodé avec les spahis. Pour prouver son entière bonne volonté, Hadj-Yata a donné l'ordre d'envoyer paître ses chameaux avec notre troupeau. Quant à ce dernier, il ne se compose plus que de 125 animaux au maximum, en comptant bien entendu mes méhara de selle. On nous dit qu'El-Hadj-Mohamed est à Tintaghodé mais qu'il n'ose revenir ici parce qu'il ne ramène aucun animal. Il paraît aussi qu'une petite caravane venant de Ghât est passée à Aguellal en évitant Iferouane.

20 mai. — Une coutume singulière est ici mise en pratique sur les jeunes veaux pour les empêcher de téter leurs mères. On leur fait sur le nez une coupure de la peau, on rabat cette peau jusque sur le mufle où elle vient former une espèce de bourrelet. Tant que la blessure est fraîche, le veau ne peut téter en raison de la douleur qu'il ressent lorsqu'il veut appuyer le nez; quand elle est cicatrisée, il a perdu l'habitude de téter, et il est alors pourvu d'un léger appendice en forme de kyste.

Toute la nuit passée, grand tamtam dans le village, danses et chants nocturnes à propos de la fête de l'*Achoura* ou nouvel an des musulmans. Les enfants, prenant des tisons allumés au milieu des grands brasiers qui éclairaient la scène, se les jettaient à la tête et faisaient ainsi une sorte de pluie factice d'étoiles filantes. Au surplus, presque toutes les nuits, les indigènes se livrent à des chants bruyants et à des danses interminables.

Rien ou presque rien ne se présente plus sur le marché : est-ce là une tactique, est-ce parce que les indigènes ne possèdent plus aucune denrée à vendre, je penche plutôt vers cette dernière hypothèse.

Aujourd'hui grand orage avec un peu de pluie, l'orage se continue pendant la nuit.

Hadj-Mohamed est venu vers cinq heures au camp. Lamy refuse de le recevoir pour lui montrer son mécontentement

de le voir rentrer les mains vides, et manquant ainsi à toutes ses promesses. Il s'excuse tant bien que mal, déclarant qu'il a trouvé tout le monde rétif à nos désirs, qu'il a été traité lui-même de *mécréant* par les indigènes auxquels il s'est adressé. Il déclare que les Touareg ont établi une sorte de blocus autour de nous, prenant leurs précautions pour qu'aucun ravitaillement ne puisse nous arriver, que, dans ces conditions, il pensait que nous pourrions manquer de vivres et qu'il est revenu pour se concerter avec nous à ce sujet. Il ajoute que les habitants d'Aguellal nous sont, malgré tous ses efforts, toujours des plus hostiles. Les Kel-Ferouane, les Kel-Tadélé, les gens d'Aguellal, les Kel-Ghârous et les Ikazkazen, faisant cause commune contre nous, s'opposent à toute aide qui pourrait nous venir des autres Keloui; que toutes ces tribus forment actuellement un clan ennemi, une coalition maîtresse des routes. L'avis d'El-Hadj-Mohamed est de marcher de l'avant vers ces coalisés que notre présence mettra en fuite, dit-il. Il offre pour cela de nous faire fournir tous les bœufs ou ânes et chameaux de ses tenanciers immédiats pour déménager notre camp en deux, trois, ou quatre fois vers Aoudéras, et affirme que ce village nous serait favorable. Il prétend, en outre, que Tegoumane ne ferait pas partie de la coalition, et qu'au contraire il déconseille cette manière d'agir et se tient tout à fait en dehors. Hadj-Mohamed assure que son beau-père et lui, de même que ceux qui les suivent, sont enveloppés dans la même haine avec nous par le clan hostile qui, dit-il, est surtout excité et mené par El-Hadj-Sliman d'Aguellal.

21 mai. — Lamy part à deux heures du matin avec tous les spahis pour Tintaghodé, comme il en était convenu avec Reibell, qui doit y arriver en même temps pour faire boire le troupeau.

Hadj-Mohamed revient aujourd'hui et continue à nous pousser dans la même voie qu'hier : marche en avant contre les Ikazkazen et leur clan pour gagner Aoudéras. Les Ikaz-

kazen ont précisément, nous affirme-t-il, beaucoup de chameaux et de grain à Tamazellakh dans le voisinage d'Aoudéras. Veut-il nous employer comme instruments pour venger la mort du chef des Immékiténe, son ami Seddick tué par les Ikazkazen, ou bien veut-il réellement nous aider et son idée est-elle pratique? Quoi qu'il en soit, il promet de plus en plus de réunir ânes, bœufs, chameaux pour notre transport. Aucune de ces agglomérations ne tiendra contre nous, dit-il, si nous nous présentons; au contraire si nous restons ici, tous comptent bien que nous y mourrons de faim à brève échéance. Hadj-Mohamed assure qu'il a expédié Kenounou à Agadez pour informer le sultan de la situation et pour lui dire qu'il y a urgence, dans son intérêt même, à intervenir.

Lamy ne rentre qu'à la nuit de Tintaghodé avec ces messieurs; l'abreuvoir s'est prolongé presque toute la journée, les puits du village étant profonds et d'un très faible débit. Dans ces conditions, c'est ici que reviendra boire le troupeau après-demain. Lamy ramène avec lui un homme des Kel-Ferouane et son serviteur; c'est un certain Arhaïo, frère du chef des Kel-Ferouane, Ghâli. Il s'est rendu, dit-il, près de nous pour nous aider de sa connaissance du pays et des hommes et pour nous demander de l'aider dans sa vengeance tant contre le sultan de Zinder que contre celui d'Agadez. Son aspect est plutôt celui d'un forban que d'un citoyen paisible et Hadj-Yata fait la grimace en l'apercevant.

22 mai. — Palabre avec Arhaïo. Sa tête d'oiseau de proie et son nez en bec d'aigle indiquent ténacité et cruauté. Il prétend qu'il nous trouvera les chameaux dont nous avons besoin si nous nous transportons seulement à Aoudéras. Hadj-Mohamed survient pendant l'entretien et, pour frapper son esprit, Lamy fait brûler devant lui sa propre tente et celle de de Thézillat. Nous lui annonçons d'autre part que, devant l'inanité de ses promesses, nous partons après-demain dans la direction d'Aoudéras avec la moitié du personnel et une partie des bagages. Hadj-Mohamed proteste et affirme

qu'il a fait tout ce qui était en son pouvoir, qu'il n'a pas réussi parce que les indigènes lui reprochent de faire cause commune avec les *infidèles* : il approuve d'autre part notre projet de départ et promet à nouveau de nous amener tout ce qu'il y a de disponible en bœufs porteurs et ânes.

Quant à Arhaïo, il dit que si Aguellal ne fournit pas de chameaux il sait où en trouver ailleurs. Il professe pour les Kel-Irhazar, habitants d'Iferouane et de la vallée, le plus profond mépris : ce sont des noirs ou des Amghad, dit-il, vous verrez que ma parole, comme celle des autres nobles, est meilleure que la leur, et surtout ne change pas.

On vient me rapporter que les Touareg Azdjer de la petite caravane, signalée comme ayant passé à Aguellal l'autre jour, ont annoncé que notre courrier Ahmed-Bey, reparti en mars pour le nord, avait été tué aux environs de Tadent, par des Kel-Ghârous(?) d'autres disent par Sidi et Chaouchi, mystère, nous ne pouvons guère démêler ce qu'il y a de vrai dans cette nouvelle.

23 mai. — Hadj-Yata, rentré hier à Tintaghodé, envoie un mot disant qu'il compte qu'Aguellal nous fournira quelques chameaux et que, du reste, il se rend dans ce village. Il y possède des maisons et un ménage. Il lui est répondu, par le nègre porteur de sa lettre et réexpédié à Aguellal, que nous passerons par Aguellal, qu'il ait à y réunir sans retard le plus d'animaux possible, que nous comptons sur son activité et sur son énergie.

Arhaïo continue a être très loquace, au fond on distingue parfaitement son désir de nous voir piller Agadez tant pour venger des rancunes personnelles que pour pêcher en eau trouble, ce doit même être là sa principale occupation; c'est un homme peu scrupuleux, très énergique et visiblement très redouté. Il répète que le sultan d'Agadez n'a aucun pouvoir, aucune autorité, que ce n'est qu'un vil nègre : « Le sultan d'Agadez n'arriverait même pas à préserver un âne s'il en avait un à faire sortir de sa ville ». Il ajoute qu'il faut nous

hâter si nous voulons trouver des chameaux rassemblés. Actuellement, la saison des pluies n'ayant pas commencé, les troupeaux sont forcés de rester dans le voisinage des puits permanents, tandis qu'au contraire dès qu'il aura plu, l'eau se trouvant partout sous forme de ghedir, nomades et animaux se disperseront à l'infini, en quête de bons pâturages, et deviendront insaisissables.

D'après les nouvelles recueillies depuis quelques mois, nous savions que la tribu des Kel-Ferouane, son chef Ghâli en tête, passait son temps à contrecarrer les volontés du sultan d'Agadez, à établir une sorte de blocus autour de la ville et à piller ou arrêter tout ce qui était tenté d'entrer dans la ville ou d'en sortir. Arhaïo ne fait que confirmer la vérité de cette information. Ces nomades pillards sont tous les mêmes, leurs mœurs sont identiques au nord comme au sud. Ils détestent tout ce qui ressemble à une autorité; ils nient le pouvoir des chefs de villes enfermés dans leurs enceintes et n'en admettent pas même l'existence. Ils ne reconnaissent d'autres maîtres qu'eux-mêmes et, comme chaque chef nomade pense ainsi, il n'en est pas un seul qui ait autorité sur les autres. Chaque unité agit à son gré, sans homogénéité, sans cohésion, dans la plus entière et la plus complète anarchie, et reste toujours en butte aux entreprises d'un voisin plus hardi ou plus fort.

Hadj-Mohamed est parti pour Tintaghodé afin d'y prendre à notre intention tous les ânes et bœufs disponibles et nous les amener pour le départ.

24 mai. — Les chameaux arrivent du pâturage à sept heures; quinze d'entre eux sont morts durant cette dernière période de cinq jours. On prépare les charges pendant toute la journée. Mes bagages, tentes, instruments et collections seront portés par mes méhara de selle. Hadj-Mohamed n'a pas donné signe de vie et n'a envoyé aucun des animaux qu'il avait promis. Hadj-Yata n'a pas non plus envoyé ses chameaux qui étaient au pâturage avec les nôtres.

Je donne un courrier pour la France à l'un des négociants ghâti qui doit incessamment partir pour Ghât. Ce courrier contient les duplicata des lettres confiées à Ahmed-Bey, puisque la nouvelle de sa mort paraît malheureusement certaine.

Dans l'après-midi, un grand vol de sauterelles, poussé vers le nord par le vent du sud qui souffle, passe au-dessus de nos têtes. Ce vol est clair, mais dure assez longtemps.

Avant de quitter Iferouane, je ne dois pas oublier de signaler les oiseaux et les animaux les plus remarquables que l'on y rencontre le plus fréquemment. A tout seigneur, tout honneur, commençons donc par le lion. Il paraît que cet animal est assez commun dans les ravins des montagnes environnantes. Des Touareg se sont plaints devant moi d'avoir vu enlever près de leurs tentes, au nord d'Iferouane, des moutons et un homme. Il semble pourtant vraiment étrange que l'on puisse rencontrer ce grand fauve dans une semblable contrée, alors que l'on est habitué à le trouver, dans l'atlas algérien par exemple, où non seulement les ravins mais les flancs des montagnes sont couverts de forêts ou tout au moins d'épaisses broussailles.

El-Hadj-Mohamed m'a affirmé avec insistance — bien que je ne les ai jamais rencontrés — l'existence, dans les ravins boisés des montagnes immédiatement environnantes, de troupes de singes. Ils sont de petite taille et se divisent en deux espèces. L'une de couleur noire, l'autre rouge; les premiers beaucoup plus méchants que les seconds. Ils voyagent en troupes, mais les deux espèces ne se mélangent jamais. On ne peut en prendre d'adultes, les indigènes se bornent à s'emparer des jeunes quand ils sont encore très petits. Ces animaux saccagent la récolte des palmiers du village au moment de la maturité des dattes. Ils lancent des pierres *en arrière*, et non en avant, comme le feraient des hommes. Ils sont peu craintifs lorsqu'ils ne voient qu'un homme, et ne s'éloignent point, mais lui font des grimaces et lui lancent des

pierres, aboyant presque comme des chiens. Quand ils luttent par hasard avec des chiens, ils en ont facilement raison et les tuent en leur sautant à la gorge, bien entendu lorsque le chien est seul et qu'aucun homme ne peut lui porter secours.

Pour les oiseaux on trouve diverses espèces de tourterelles en troupes très nombreuses; des pigeons genre bizet à manteau bleu-gris, zébré de raies plus foncées; des huppes communes de France; d'assez nombreux petits oiseaux parmi lesquels je citerai particulièrement l'*Eggour*, sorte voisine du grimpereau, de la grosseur d'une grive, à gorge et ventre jaune d'or et à manteau vert brillant fort beau. Son cri strident ressemble assez au grincement d'une poulie non graissée et rappelle beaucoup celui du chasseur d'Afrique ou guêpier d'Algérie. Ils voltigent d'arbre en arbre par petites troupes de huit ou dix oiseaux.

On trouve quelques corbeaux ordinaires, une profusion de corneilles à collier et ventre blanc; un oiseau du genre des rapaces, brun moucheté de gris sous le ventre et sous les ailes; une multitude de petits vautours chauves et de grands vautours chauves à collier blanc. On rencontre de temps en temps de grandes outardes. Nous avons vu aussi des Canga semblables à ceux d'Algérie (*Pterocles senegalensis*). Métois en avait même élevé un jeune qui promettait de s'apprivoiser parfaitement lorsqu'il a péri victime d'un accident.

Prisonniers ramenés de la montagne.

VIII

D'Iferouane à Agadez. — Aguellal, Aoudéras.

Le *25 mai*. — Après un séjour de 90 jours à Iferouane, nous partons à une heure du matin — avec nos seuls moyens, personne n'ayant paru — et emportant ce que nous pouvons, c'est-à-dire bien peu de choses. Reibell séjourne avec une soixantaine d'hommes pour garder le camp d'Iferouane que nous quittons; tout le reste nous suit. Nous envoyons prendre, chez lui, Brahim qui va nous servir de guide. Le clair de lune est admirable et, tout d'abord, la route se déroule facile jusqu'à la pointe des premières collines où nous abordons un petit défilé extrêmement rugueux et dur pour les pieds des animaux. Les zigzags sont multiples entre les blocs de granit et de gneiss. Un peu plus loin, traversée du grand ouad Agouaou bordé de hautes collines. Quelques kilomètres au delà se présente un passage, court mais difficile, au pied des deux mamelons jumeaux de Tenezerfa. Ce col qui se nomme Tizi-Tenezerfa, est tellement étroit que le

convoi ne peut y défiler qu'unité par unité. Une assez vaste plaine nous fait atteindre ensuite le grand ouad Tezzaète puis l'ouad Agarnékli, à peu près parallèle au premier, mais comptant ici au moins 2 000 mètres de largeur. Un kilomètre plus loin nous campons dans l'ouad Tartoha, au milieu d'une végétation composée de Mrokba sec et du gommier de petite taille dit Tamat [1]. Lamy fait entourer aussitôt le campement d'une zeriba de gommiers. Les chameaux n'ont cessé de tomber pendant la marche, il a fallu les relever, les recharger, d'où considérable perte de temps et fatigue. Trois ou quatre Touareg, montés à méhara et poussant devant eux des ânes, avaient été aperçus au moment de notre passage dans l'ouad Agarnékli, ils se sauvaient à toute vitesse.

Arhaïo et son Imghad partent à trois heures pour Aguellal, ils ont pour mission d'aller dire à El-Hadj-Yata, qui doit être dans le village, que nous arriverons demain avec la paix, et de rassurer les habitants en leur conseillant de ne point quitter leurs cases et de ne point avoir peur.

26 mai. — Nous nous mettons en route, dès une heure du matin, en remontant tout d'abord un affluent de gauche du Tartoha et en parcourant un plateau dur, ondulé de petites collines et de petits mornes rocheux. Tous les ravins nourrissent du Lemmad et un peu de Neçi, beaucoup de Tamat, mais point de Talha ou grands gommiers. Un autre plateau plus élevé nous amène à l'ouad Kardineck que nous traversons un peu en aval du puits d'Anégara. Nous franchissons, après, une petite chaîne de collines qui borde la rivière, puis nous parcourons un plateau à sol sableux couvert de végétation Talha, Tamat, Abisga, Mrokba et Tadent [2], cet arbuste toujours vert, voisin comme allure des lauriers, et dont nous avons noté la première apparition au nord, dans les gorges de

1. Le Tamat est une variété de petit gommier qui n'est pas encore déterminée nettement mais que par sa forme, sa tenue et ses caractères, je serais tenté d'assimiler complètement à l'*acacia trentiniani*, espèce nouvelle déterminée par M. A. Chevalier dans sa mission au Soudan.

2. Tadent, *Boscia senegalensis.*

l'ouad Obazzer. Aussitôt après, nous abordons un col difficile, sinueux et à sentier très étroit, qui nous fait franchir l'extrémité ouest de la haute chaîne d'Anégara. De l'autre côté du col nous traversons un grand ouad qui va rejoindre tout près de nous, à droite, la grande vallée de l'ouad Ikou fuyant vers le sud, bordée elle-même à l'ouest par une haute et longue chaîne qui se nomme Tinaddamine. A notre gauche se dresse le massif élevé du Zentiti, imposant et superbement déchiqueté, présentant par endroit des aiguilles polies et brillantes. Un peu plus loin, traversée de l'ouad Zentiti qui, comme le précédent, se jette dans la vallée de l'Ikou. Enfin, après un dernier petit col, nous arrivons à Aguellal où nous campons à faible distance du premier groupe de cases. Notre campement est établi sur l'extrémité d'un petit mamelon de blocs de roches isolé au milieu de l'ouad d'Aguellal et sur le sommet duquel sont placés les deux canons. Notre arrivée ayant eu lieu à sept heures du matin, après un peu de repos, Lamy fait couper des gommiers et établir autour de nous une forte zeriba. Nous n'avons vu qu'un esclave qui, à notre approche, a quitté le puits voisin et s'est sauvé en abandonnant les ânes qu'il abreuvait et les outres qu'il était chargé de remplir. Arhaïo et son compagnon nous ont rejoints peu après, il n'ont trouvé personne au village, tous les habitants, entraînés par leur marabout El-Hadj-Sliman, ont évacué le village dès l'avis que nous arrivions. Cet avis leur a été donné par deux schouaf à méhari, rentrés hier matin et dont nous avions en effet vu les traces nous précédant. El-Hadj-Yata est ici dans une maison qui lui appartient, mais il est le seul, bien qu'il ait essayé de retenir les indigènes qui décidément nous déclarent la guerre. Hadj-Yata nous apporte 80 zekkat de mil que nous lui payons en cotonnade. Brahim notre guide, qui revient d'une case où se trouve, dit-il, l'une de ses femmes, confirme ces nouvelles et pense que les autochtones vont aller grossir le nombre de ceux qui sont décidés à nous attaquer. C'est surtout cet enragé d'El-Hadj-

Sliman, sorte de fanatique, qui entraîne tout le monde contre nous; il refusait, ces temps derniers, des mains d'un tiers, des Bou-Thyr provenant de nous, sous prétexte que ce que nous avions touché était impur! c'est lui, qui avec Hadj-Ahmed, a le plus contribué à la formation du ghezi du 12 mars. Il n'y a donc pas à hésiter, c'est à lui et aux siens qu'il faut s'en prendre. Arhaïo conseille de se hâter et prétend connaître le point où nous pourrons saisir les chameaux des indigènes qui obéissent à cet énergumène et les siens propres, de même que ceux des Kel-Tadélé. Il est donc décidé qu'une reconnaissance partira cette nuit et s'emparera desdits animaux; si leurs propriétaires se présentent et acceptent l'aman, que nous leur avons déjà si souvent fait offrir, nous leur payerons la location de leurs bêtes de somme. Il en sera de même pour les troupeaux de bœufs et de moutons de toutes les fractions ayant attaqué.

La tactique employée par les Touareg depuis l'agression du 12 mars, à notre égard, est évidemment très judicieuse : Faire le vide absolu autour de nous, éloigner les troupeaux, éloigner les denrées alimentaires, disparaître enfin eux-mêmes. Ils comptent bien ainsi que nous finirons par périr tous de famine, et ce plan réussirait assurément si nous n'étions pas décidés, cette fois, poussés par la nécessité, à rendre œil pour œil, dent pour dent. Pourquoi ont-ils ouvert les hostilités alors que nous avancions paisibles, payant très largement tout ce qui nous était apporté? L'heure de la répression a sonné et j'autorise Lamy à prendre les mesures militaires qu'il jugera convenable dans ce sens.

A dix heures du soir, sous la conduite d'Arhaïo, le détachechement de reconnaissance s'ébranle en silence. En font partie, Lamy, Dorian, Métois et Verlet à cheval, six spahis également à cheval, cent vingt tirailleurs et douze chameaux portant de l'eau et un peu de mil. Des rondes ont lieu pendant la nuit autour du camp, aux divers puits, elles ramènent quelques chameaux portant les marques des Kel-Tadélé et des

Kel-Ghârous; du reste Hadj-Yata nous renseignera sur leurs propriétaires dans le jour. Il nous a affirmé, cet après-midi, qu'Arhaïo était possesseur de centaines de chameaux qu'il n'aurait qu'à nous louer s'il était de bonne foi. Arhaïo a semblé déconcerté quand on lui a transmis ce renseignement, mais il a nié.

27 mai. — La partie du village, visible de notre camp, est composée de trois groupes de cases, bâties en pisé pour la plupart, avec mélange d'assises de galets. Certaines maisons sont en pierres reliées par du mortier de terre; de forme cubique, basses et avec des portes très petites et aussi très basses. D'autres sont construites en pieux avec entourage de nattes et toitures de paille coniques. Elles n'ont point d'enclos palissadés comme les cases d'Iferouane. Ces trois agglomérations peuvent contenir ensemble, en comptant un village ruiné situé sur la rive droite de l'ouad, environ cent cinquante habitations, ce qui impliquerait au maximum une population sédentaire d'un millier d'individus y compris ceux qui logent dans des cases éparses au milieu des gommiers de l'ouad. Les cases, situées au pied de la montagne, voient s'ouvrir devant elles une large plaine qui n'est autre qu'un lit de rivière, couvert à une certaine distance en aval des cases, d'une superbe végétation de Tamat et de gommiers élevés, dont beaucoup revêtus d'une forte et vigoureuse liane nommée *Arenkad*. En dessous des arbres poussent de nombreuses touffes d'Ana et quelque peu d'Abisga. Notre camp domine les têtes touffues des gommiers et la vue plane sur un océan de verdure. Le spectacle est réellement fort beau : au nord-est, à l'est et au sud-est se développe la chaîne du Zentiti, haute d'au moins 500 mètres, avec ses pitons supérieurs extrêmement déchiquetés, surtout dans l'est plein du village, pendant que de l'autre côté, au loin, le Tinaddamine dresse sa longue silhouette, moins haute et moins irrégulière comme profil.

Les chameaux sont envoyés au pâturage dans le voisinage du camp sous une garde suffisante, placée à la fois en vue du

Notre camp à Aguellal. (En regardant vers l'Est.)

troupeau et en vue de notre camp, sur un éperon de collines[1]. Personne n'apparaît. Othman, l'un des nègres d'El-Hadj-Yata, est envoyé à la recherche de mil qui nous manque presque absolument. Quant à Brahim, qui devait coucher au camp hier soir, il n'a pas reparu.

Dans la matinée on aperçoit, à 1 500 ou 1 800 mètres, des méhara à travers les gommiers; ils vont sans doute boire au groupe de puits situés au sud-est du camp; ils filent vers la montagne sans s'arrêter. Un peu plus tard, grand mouvement de chèvres et de moutons autour de ces mêmes puits où sans doute on les abreuve. Un troupeau d'une vingtaine de bœufs vient, seul, pour boire au puits du nord tout près du camp, puis pris de frayeur, ils s'enfuient au galop vers les autres puits et disparaissent sous les gommiers. Des ânes traînent un peu partout, ce sont surtout des ânesses pour la reproduction et non pour la charge.

Un peu avant huit heures du soir, Lamy rentre avec Dorian,

1. C'est du reste de cette même façon que le pâturage fut conduit les jours suivants et pendant tout notre séjour à Aguellal.

les autres officiers ainsi que le détachement. Il ramène environ quatre-vingts chamelles ou chamillons [1] et une centaine d'ânes, le tout pris au puits d'Ano-Acheréne ou aux environs, sans coup férir, les propriétaires, qui sont des Kel-Aguellal, n'étant point là et ayant rejoint El-Hadj-Sliman. La reconnaissance apporte aussi 500 à 600 kilogrammes de mil trouvés avec les animaux. Peu après son départ de notre camp, le détachement avait rencontré deux Touareg montés, ces gens étaient de Ouadigui, venaient à Aguellal et sont parents d'El-Hadj-Yata. Lamy, les ayant fait tourner bride, s'en est servi comme guides pendant la reconnaissance. Le plus âgé se nomme Chérif-Ben-Khâli, le plus jeune Mahmoud-Ben-Khâli. Ils sont frères, mais de deux mères différentes, et en même temps cousins d'El-Hadj-Yata.

La journée avait été très fatigante pour les hommes qui venaient d'exécuter une marche d'une soixantaine de kilomètres par une température très élevée.

Cette nécessité de représailles, cette obligation de razzier dégoûte vivement Lamy comme elle m'écœure horriblement moi-même. Cela nous semble une dérogation si violente à nos habitudes honnêtes d'Européens que nous en restons profondément humiliés. Pourtant nous n'agissons que contre des adversaires déloyaux, auxquels, malgré leurs attaques, nous avons offert maintes fois la paix. C'est là du reste ce qui nous excuse à nos propres yeux. D'autre part, il faut faire entrer en ligne la très lourde responsabilité qui nous incombe de la vie ou de la mort des trois cents personnes qui constituent la mission et son escorte. C'est là une préoccupation des plus graves; aussi le vide fait autour de nous, l'impossibilité d'aboutir par la douceur, la disparition rapide de nos vivres, étaient autant de causes qui ne me laissaient pas l'entière liberté de choisir nos moyens d'action.

28 mai. — Hadj-Yata se rend au camp dès le matin, il est

1. Sur ce nombre il n'y avait que trois chameaux mâles et, en tout, quarante-deux bêtes capables de porter.

plus apeuré que de coutume, lui qui était toujours très calme et très maître de lui-même. Il avoue qu'il est impuissant devant l'hostilité de toute la population et que tous ses efforts ont été vains pour la ramener à de meilleures dispositions. Il demande que l'on relâche les deux hommes pris hier et qui sont ses parents. Il lui est répondu que le plus jeune, ayant menti dans toutes les informations qu'il a données, sera gardé en otage et remis en liberté contre fourniture de chameaux de location; quant à l'autre, Chérif-Ben-Kâli, son frère, il reprend la route de ses campements pour aller chercher lesdits chameaux.

Tout animal de prise portant les marques d'El-Hadj-Yata lui sera remis, on l'en a averti d'avance, il n'a donc rien à redouter de ce côté. Déjà il a pu rentrer en possession d'un certain nombre de vaches ou d'ânes qui avaient été recueillis dans les environs, mêlés à des troupeaux des gens d'Aguellal.

On prétend qu'El-Hadj-Sliman se cache dans la montagne, d'autres disent qu'il est parti pour Talak où un ghezi important se forme dans l'intention de nous attaquer une seconde fois. Comme il est impossible, avant d'avoir ramené l'échelon d'Iferouane, de tenter quelque chose contre les gens de la plaine, on va se contenter aujourd'hui de pousser une reconnaissance de nuit dans la montagne. Pour cela faire, Arhaïo a déniché un nègre qui prétend connaître les ravins où se seraient retirés les gens d'Aguellal et leur chef, et il conduira la reconnaissance cette nuit.

Vers trois heures, nous voyons apparaître seize chameaux portant seize de nos charges et escortés par trois nègres. Ce sont les chameaux d'El-Hadj-Yata, venus à Iferouane après notre départ, et auxquels Reibell a confié ce chargement. J'avoue que je suis étonné de les voir arriver ici sans encombres, je ne m'y attendais guère et je crois bien que maintenant il serait dangereux de renouveler l'expérience. Ces chameaux reprennent dès le lendemain la route d'Iferouane, qu'ils ont quitté hier soir à dix heures.

A dix heures du soir, Lamy part avec quatre-vingts hommes, Dorian, Haller, Rondenay et de Thézillat, pour le raid de la montagne, accompagnés du forban Arhaïo et du fameux guide nègre. Quatre spahis se joignent au détachement et on emmène quarante ânes.

29 mai. — Vers deux heures du matin, les quatre spahis rentrent avec leurs chevaux et tous ceux des officiers. Le chemin était tellement impraticable que ces animaux ne pouvaient plus avancer. Trois heures plus tard, ce sont les ânes, sous la conduite de huit tirailleurs, qui reviennent; pour eux aussi, la route était infranchissable. Enfin, à six heures du matin, nous voyons apparaître Arhaïo et son compagnon, leurs méhara ont renoncé à l'escalade; le détachement a continué, tout le monde étant à pied.

Nous avons fait hier une expérience devant un certain nombre d'indigènes et ils sont restés suffoqués du résultat; c'était le bris d'un gros gommier au moyen de deux pétards de mélinite. L'arbre a été coupé net et fortement effiloché quant à sa partie inférieure. Sa partie supérieure, après avoir été soulevée verticalement à quelques centimètres, a été projetée à 1 m. 50 du tronc. Cet essai nous a fait recueillir de petits oiseaux qui, perchés dans le feuillage de l'arbre, ont été tués par le choc.

Après midi on envoie, par les spahis, les chevaux des officiers de la reconnaissance qui a fait halte un moment au pied des montagnes et nous en a fait prévenir. A trois heures, toute la reconnaissance rentre au camp, harassée, exténuée, par ce raid fatigant dans un pays infernal comme chaos de ravins et de montagnes. Voici le résumé de l'opération raconté par Lamy lui-même : « ... On se glisse doucement et sans « bruit au milieu des rochers jusqu'au-dessus même des cam- « pements. A quatre heures et demie, le muezzin appelle les « gens à la prière, mais interrompt brusquement ses appels : « il a aperçu les silhouettes de nos hommes se profilant au « sommet de la montagne, et il donne l'alerte au campement.

« Le commandant fait sonner la charge et on se précipite au « pas de course vers le fond de la vallée, entraînant avec soi « les rochers que l'on fait écrouler en produisant un fracas « épouvantable. Toute la population mâle prend, bien entendu, « la fuite, abandonnant tout : femmes, enfants, bestiaux. Les « femmes et les enfants épouvantés se cachent entre les « rochers, espérant ainsi échapper. Tout le ravin est fouillé, « tous les gens et les animaux sont rassemblés, mais il est « impossible de savoir à qui on a affaire, et si la famille d'El-« Hadj-Sliman recherchée se trouve parmi les prisonniers. « On fait le café et, vers huit heures et demie, tous les prison-« niers et les animaux sont mis en route vers Aguellal. La « chaleur est torride et on avance lentement au milieu de « cette région bouleversée, dans laquelle le moindre faux « pas pourrait vous entraîner au fond de précipices inacces-« sibles. En passant près du gouffre où se trouve l'eau, on « remplit tous les récipients et on fait boire tous les animaux « qui se réduisent à environ une centaine de chèvres ; il a été « impossible, malgré tous les efforts faits par M. le lieute-« nant de Thézillat, de faire passer les bourriquots que l'on « avait trouvés au campement des Touareg. La marche est « reprise et l'on éprouve les plus grandes difficultés pour « redescendre la vallée que l'on a escaladée pendant la nuit. « La chaleur est étouffante dans ces gorges profondes. A midi, « on s'arrête au débouché de la gorge, dans la plaine, au pied « des montagnes, sous d'énormes gommiers qui produisent « une ombre bienfaisante. Dans l'après-midi tout le monde « rentre au camp [1]. »

L'arrivée de cette cohorte de prisonniers, encadrée entre les spahis à cheval, est tout à fait pittoresque. Il n'y a qu'un homme, un vieillard, les autres sont des femmes et des enfants ; ces derniers sont réellement très gentils et à figures avenantes. Du reste l'enfant est presque toujours ainsi, si laide

1. Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par le commandant Lamy.

que soit la race à laquelle il appartient. D'un bout à l'autre du voyage, j'ai pu le constater, aussi bien au Sahara qu'au Soudan, et au Chari qu'au Congo.

Sur le soir, on procède à l'interrogatoire des prisonniers et, après un certain temps de confusion, on finit par découvrir qu'il n'y a que peu de personnalités très importantes : En première ligne Fathima, la propre femme de Hadj-Sliman, et ensuite Rakhma et Châma, toutes deux sœurs d'El-Hadj-Sliman; enfin, un petit bambin de six à sept ans, que certains voulaient présenter comme fils d'El-Hadj-Sliman, mais qui n'est que son petit-neveu, puisqu'il est le petit-fils de Châma. Ces femmes sont les seules, du reste, qui soient gardées comme prisonnières en attendant que Hadj-Sliman les réclame contre fourniture de chameaux de location. Tout le surplus de la bande est aussitôt rendu à la liberté, à la condition que ces femmes réintégreront leur domicile à Aguellal, en promettant de ne plus le quitter, et viendront au camp piler du mil, contre payement journalier, comme à Iferouane.

Pendant que je parle de négresses, il est bon que je dise qu'à Iferouane quelques esclaves noires étaient venues se mettre sous la protection de la mission et vivaient avec nos tirailleurs. Ces femmes nous ont accompagnés et sont encore là désirant continuer à suivre notre fortune.

30 mai. — On abreuve dès le matin chameaux, ânes, chèvres et bœufs. Les tirailleurs se sont emparés aujourd'hui même d'un troupeau d'une cinquantaine de ces derniers animaux qui bramaient la soif depuis deux jours, allant sans interruption d'un puits à l'autre, et sans maîtres, puisque les gens d'Aguellal, leurs propriétaires, ont pris la brousse.

Nous avons vu reparaître aujourd'hui une partie des prisonnières d'hier, nous les employons au pilage du mil.

Le moment est venu de frapper un grand coup sur l'imagination des populations hostiles, mais nous n'avons l'intention d'atteindre que le seul El-Hadj-Sliman, le chef des opposants, le véritable instigateur de l'attaque du 12 mars. Nous allons,

pour cela, nous rendre au village visiter sa propre maison, prendre ce qu'elle peut contenir et la détruire. Nous partons donc avec un certain nombre d'hommes; Arhaïo et quelques nègres nous indiquent la maison. Il n'y a aucun objet de valeur, pas un grain de mil. On trouve quelques barres de sel de Bilma, une quantité de sacs en feuilles de Doum, mais vides du mil qu'ils avaient contenu autrefois, du henné en feuilles, et, dans un coin particulier, une quantité de livres arabes, une série de planchettes à écrire d'écoliers arabes, etc. Ce coin-là est évidemment une zaouïa (école); nous y laissons tout en place, n'enlevant que le sel et quelques livres arabes du domicile même d'El-Hadj-Sliman. Cela fait, on pose deux pétards à la mélinite à l'angle de la maison et leur détonation produit une brèche notable dans la construction qui est en pierre avec mortier de terre.

Je crois bien qu'Arhaïo, rentré hier matin de bonne heure et qui s'était éclipsé pendant les heures chaudes du jour, était allé faire une visite au village dans l'intention peu honnête de remonter sa garde-robe. Son sac à bagages en cuir, qui est déposé près du point où couchent mes Chambba au camp, m'a paru d'une rotondité qui ne me dit rien de bon[1].

Après cette opération, il est procédé à une autre visite dans le village le plus au sud-est, où l'on ne trouve rien, bien qu'il y ait là aussi une maison à El-Hadj-Sliman, et une autre à son frère, Mohamed-Ben-Abed. Il est bon de dire que pendant ces recherches, Lamy avait eu soin de poster des plantons pour interdire aux hommes l'accès dans d'autres maisons que celles désignées pour la visite.

A voir la quantité énorme de sacs à mil vides trouvés chez Sliman, on croirait que ce dernier s'adonnait au commerce de cette denrée, et ce qui corrobore cette idée, c'est aussi la

1. El-Hadj-Abdul-Hâkem ayant, sur mon ordre, fouillé ce sac y a trouvé les objets suivants : trois pièces coton blanc, trois pièces de guinée, deux rouleaux de Tilalalet, cinq lithams neufs, six pantalons neufs, cinq gandouras brodées, des bracelets et des boucles d'oreille d'argent, une gourde de miel, etc.

grande quantité de barres de sel qu'il détenait. On sait que le sel est ici une monnaie précieuse et qu'il s'échange pour du mil. Il existait aussi dans ses maisons un certain nombre de pièges à chacals ou à hyènes, pièges en fer très robustes malgré leur construction un peu sommaire, mais se rapprochant beaucoup des pièges européens. Arhaïo avait une tendance à prétendre que tous les sacs à mil avaient été vidés la nuit dernière, mais l'examen des traces laissées dans le sable autour des villages — examen minutieusement fait par les Chambba et notamment par El-Hadj-Abdul-Hâkem — permet de constater nettement que toutes sont déjà anciennes, sauf pourtant celles propres d'Arhaïo et de son compagnon. Cette absence de mil ne laisse pas que de nous préoccuper, attendu que nos provisions sont, pour ainsi dire, absorbées et qu'il faut nous contenter maintenant de simples rations de viande, très fortes, il est vrai, mais qui ne sont pas ce qui convient à nos estomacs européens, déjà si malmenés, si maltraités et qui soupirent après des légumes et de la farine.

Malgré les assurances que l'on nous donnait du retour des habitants, nous n'avons vu que quelques paillottes occupées, les autres nous ont paru absolument désertes.

Arhaïo demande à partir pour Agadez sous le prétexte d'aller nous préparer d'avance tout ce qui nous est nécessaire à la continuation de notre voyage et à nous l'amener à Aoudéras. Il demande des lettres pour le sultan et pour son frère Ghâli. Il est fait droit à sa demande, il part à neuf heures du soir avec son compagnon et muni desdites lettres. Il avait proposé à Youssef[1], mon nègre interprète de touareg, de l'emmener à Agadez, sous le prétexte qu'il pourrait au retour raconter, *de visu*, ce qu'il aurait vu ou entendu, mais le nègre a refusé énergiquement et est venu me dire : « Non,

1. Youssef était un jeune nègre appartenant à des Chambba de Ouargla; il nous avait suivis d'abord avec les convois libres; puis, plus tard, je l'avais pris à ma solde comme interprète de langue touareg, chez lesquels il avait été esclave dans son enfance et dont il se faisait à peu près comprendre. Il vivait avec mes Chambba et restait sous leur autorité.

Barres et gâteaux de sel de Bilma.

non, je ne veux pas le suivre, il me tuerait ou il me vendrait ! »

31 mai. — Aucune nouvelle de Chérif-Ben-Khâli, qui devait rechercher et amener les chameaux de rançon exigés pour son frère prisonnier. Hadj-Yata promet de faire aviser Hadj-Sliman de la détention de sa femme et de ses sœurs et de lui faire dire qu'elles ne lui seront rendues que contre fourniture de chameaux en location. Il a peur d'écrire, mais il fera porter la nouvelle par un des forgerons du village qui, avec quelques autres, s'est décidé à rentrer aujourd'hui à Aguellal. Ces forgerons, que dans tout le pays on appelle *Mâllem* (maître, patron, ouvrier d'art), sont en général intelligents et remuants. Ce sont eux qui se trouvent toujours à la tête des mouvements politiques quelconques qui peuvent se produire, et ce sont eux qui entraînent derrière eux le reste de la population.

Hadj-Yata accuse nettement Arhaïo d'avoir pillé. Il ne l'appelle jamais, du reste, que *El Afrit* (le bandit) et nous dit que son existence se passe en courses et en vols et qu'il est très redouté.

On a ramené ce matin cinq vaches errantes qui venaient boire. La chaleur est très forte et très fatigante, d'autant que nous sommes fort abrités et que la chaîne de montagnes fait écran et nous surchauffe par réflexion des rayons solaires. Un orage violent se déclare à trois heures et demie avec éclairs, tonnerre, rafales et poussière, pour n'amener en définitive que quelques gouttes de pluie. Nous allons avoir cet état atmosphérique maintenant *presque chaque jour à peu près à la même heure*.

Un nègre esclave de l'oasis, nommé Eroui, nous apporte pour les chevaux du Mrokba, séché comme du foin, c'est-à-dire qui a été coupé en vert. Nous lui recommandons de nous en faire amener le plus qu'il pourra.

1er juin. — Le matin, abreuvoir de tous les animaux. La famine nous menace, point de mil. Hadj-Yata nous annonce

qu'une femme de sa famille, arrivée de Tintaghodé, lui apprend que la caravane venant du Soudan a gagné le village avec un chargement de mil ; il nous remet de sa part deux demmane et une chèvre que nous lui payons en cotonnade. Ceux des villageois rentrés chez eux manquent aussi de nourriture, c'est El-Hadj-Yata qui pourvoit à leur alimentation.

La journée est encore très fatigante à cause de la dose d'électricité contenue dans l'air et de sa tension. Il semblerait du reste que cet état atmosphérique agisse aussi sur les animaux, qui se livrent à des charges nocturnes extrêmement gênantes au milieu du camp. Les chamillons ne cessent de bramer lamentablement, les ânes de braire à qui mieux mieux. Chèvres, bourriquots, bœufs et veaux, envahissent nos gourbis qui ne sont que des hangars couverts et sans cloisons latérales ; ils grimpent sur les rochers, écrasent les dormeurs, et, chassés d'un coin du camp, poussent une charge impétueuse dans un autre coin auparavant bien tranquille. Les ânes et les chèvres paraissent les plus excités. Ils rongent l'écorce des branches de la zeriba, pénètrent dans cette haie, ouvrent les portes du camp formées par des têtes de gommiers, boivent l'eau de tous les vases, chavirent tous les ustensiles et soulèvent dans leurs galopades des nuages d'une poussière suffocante.

Si l'on joint à ce concert de bêlements, de braiments, de bramements, de beuglements, la rupture des cordes d'attache des chevaux, leurs batailles homériques, les cris et les imprécations des hommes chargés de les calmer, tout cela sous un ciel noir et pesant, dans le souffle des rafales, on aura peut-être une vague idée de l'indescriptible chaos que présentait, la nuit, le camp de la mission à Aguellal, et on plaindra certainement les malheureux qui, couchés sur des lits de gravier et de cailloux, essayent vainement de dormir au milieu de ce phénoménal brouhaha, tout en se battant, d'autre part, contre la cohorte silencieuse, mais non moins gênante,

des scorpions, des coléoptères, des termites, des fourmis, et des tiques de chameaux.

Il est aussi un moment où le camp présente un aspect pittoresque, c'est celui où les troupeaux viennent de rentrer à l'intérieur de la zeriba. On dirait d'une foire émaillée de toutes sortes de costumes, de tous les genres de gourbis et de couchage, parsemée d'animaux de toutes sortes; toutefois, il faut bien avouer que l'on devine plus que l'on ne voit, attendu que les piétinements soulèvent une effroyable poussière qui enveloppe la scène d'une atmosphère épaisse et irrespirable.

2 juin. — Un homme est venu hier qui a promis de ramener quelques chameaux, mais, d'autre part, aucune nouvelle des autres, et cependant notre troupeau hétéroclite est bien insuffisant; il est composé de telle sorte, ânes, bœufs et chameaux, qu'il offrira de grandes difficultés à conduire, tandis que les chameaux touareg dressés, attachés les uns aux autres à la file indienne, se gouvernent aisément au moyen d'un petit nombre d'hommes. Parmi les animaux que nous possédions, il est mort depuis Iferouane vingt-deux chameaux. Aujourd'hui même le nègre Eroui a volé le méhari de Lamy, quatre des Chambba sont partis à sa poursuite (Bitour, Boudjemâh, Embarek et Kaddour), mais il est bien monté et les Chambba rentrent sans l'avoir rejoint; toutefois ils ramènent deux autres méhara trouvés près d'un puits et dont les maîtres s'étaient sauvés à leur approche. Ils ont vu là de grands troupeaux de moutons, de bœufs et de chèvres, ainsi qu'un petit village composé de paillottes.

Sur la foi de ces renseignements, Lamy se décide à pousser une reconnaissance dans cette direction. Peut-être amènera-t-elle la découverte de grain qui nous fait complètement défaut. Cette reconnaissance, forte de cent vingt-cinq hommes, se met en marche à dix heures du soir ayant comme guides les mêmes Chambba, et emmenant dix chameaux chargés d'eau.

3 juin. — Passage de vols de sauterelles allant vers le nord. Vers deux heures, orage avec coups de vent violents qui se termine une heure après par quelques gouttes de pluie.

La reconnaissance rentre à dix heures et demie du soir. Elle n'a atteint qu'à six heures du matin le puits visé qui se nomme Sédaouat et qui est à plus de 30 kilomètres du camp. Elle rapporte une quarantaine de bœufs, autant d'ânes, huit chameaux et un peu de grain. Le petit village d'une douzaine de cases était évacué, ses habitants ayant été rejoindre le ghezi dont il a été question et qui se forme vers Talak pour nous attaquer. L'entrée de tous ces animaux dans le camp, à une pareille heure, produit un indescriptible tumulte et il est impossible de trouver un coin libre nulle part, ce sont des galopades sans fin.

4 juin. — Yata nous envoie par son nègre, qui arrive d'Iferouane, une lettre de Reibell. Ce dernier annonce qu'il a confié, le 28 mai, à Brahim qui lui amenait trois chameaux, trois charges que ledit Brahim promettait de nous amener immédiatement à Aguellal. Nous n'avons rien vu et Brahim a évidemment volé ces charges qui se composaient de café, de pain de guerre et de farine. Nous avions déjà perdu en route, entre Iferouane et ici, cinq caisses de cartouches, deux paniers, et une petite caisse à cartouches contenant 400 thalaris, par suite de fuite d'animaux en marche de nuit. Reibell informe en outre Lamy que, le 31 mai, sur des renseignements donnés par les habitants d'Iferouane apeurés, il a conduit un détachement de trente hommes dans la direction du nord pour faire face à un ghezi de Taïtok que l'on venait de lui signaler comme venant attaquer Iferouane. Après une douzaine de kilomètres de marche, il avait fait demi-tour, n'ayant rien vu de suspect ni d'anormal. Il paraît que l'ennemi est au puits de Tidek, mais ce point est trop éloigné pour que le détachement isolé puisse se risquer à l'atteindre. Pendant ce temps Iferouane s'était vidé comme par enchantement et, au retour du capitaine, il ne restait âme qui

vive dans les cases, tout le monde s'était sauvé dans la montagne. Reibell n'a point vu El-Hadj-Mohamed qui n'a plus donné signe de vie, même par lettre, et qui, paraît-il, a quitté Tintaghodé. Hadj-Yata nous promet presque l'arrivée des chameaux de rançon de Mahmoud-Ben-Khâli, il les attend sans retard, dit-il. Il voudrait bien rentrer à Tintaghodé, il est inquiet sur le sort des siens. Nous lui persuadons que sa place est ici, qu'il est le seul intermédiaire entre nous et les gens du pays, et que mieux vaut qu'il attende notre départ pour rentrer lui-même. En tout cas, il paraît agité et doit évidemment savoir quelque chose au sujet du ghezi qui se prépare et à l'action duquel il ne voudrait sans doute pas être mêlé.

Le nègre d'Yata, Othman, part ce soir pour Iferouane; il emporte un mot pour Reibell, lui annonçant que Lamy sera à Iferouane le 6 juin pour déménager ce que l'on pourra des bagages et ramener l'échelon resté. J'oubliais de dire que, dans sa lettre, Reibell signalait la désertion d'un tirailleur avec armes et bagages.

5 juin. — On amène dix chameaux sur ceux demandés comme rançon de l'individu retenu prisonnier, c'est Hadj-Yata qui les a fait conduire en adressant un mot.

Tous les animaux sont abreuvés et bâtés et envoyés ainsi au pâturage où Lamy les prendra au moment du départ pour Iferouane.

De notre ancien troupeau il ne reste plus que soixante-quinze chameaux, parmi lesquels figurent tous mes méhara personnels et tous les chameaux, marqués F. à la cuisse, provenant de mes anciennes missions et que j'ai fournis au départ. Ces animaux, bien choisis jadis par mes Chambba acheteurs, en très bon état de graisse et robustes au moment où nous avons quitté Ouargla, ont mieux supporté les fatigues que tous les autres. C'est là un fait qui a frappé tout le monde. Au résumé nos animaux ont fourni, *chargés*, une marche totale de 2 560 kilomètres en comptant le voyage Iferouane

In-Azaoua et retour et celui, également avec retour, d'Iferouane à Taghazi. Il faut ajouter à cela les innombrables courses dans les pâturages éloignés ainsi que les diverses reconnaissances.

Le détachement part pour Iferouane à trois heures et demie avec tous les animaux. Il comporte cent vingt hommes. Lamy emmène Verlet et de Thézillat, Dorian se joint à la marche et j'envoie de mon côté Villatte, afin qu'il puisse sur place choisir quels sont les objets de mes bagages particuliers qui devront être abandonnés, car nous ne nous berçons d'aucune illusion, et nous savons d'avance que les sacrifices déjà faits à In-Azaoua vont se renouveler et que nous allons être forcés d'anéantir une grande partie de nos richesses; nos moyens de transport ne nous permettant point d'enlever tout le stock laissé à Iferouane. Rondenay reste chargé de la défense du camp.

6 juin. — On fait agrandir l'enceinte de la zeriba actuelle en vue de l'arrivée prochaine de l'échelon d'Iferouane et on procède aussi à des abatis dans la forêt de gommiers afin de donner vue au camp sur les puits situés au sud.

Quelques habitants d'Iferouane arrivent avec des ânes chargés de minces denrées à vendre : farine de mil, galettes et oignons.

7 juin. — Hadj-Yata se présente dès le matin. Un homme venu de l'est lui a donné les nouvelles suivantes : une caravane, revenant de Zinder, aurait dit que les habitants de cette ville rassemblent les guerriers au son du tambour et au moyen de coups de canon, parce qu'ils ont reçu de Sokoto des lettres leur apprenant que des Français venus de la mer marchent sur Zinder. C'est là évidemment un écho de la marche de la mission Voulet-Chanoine.

Il est à remarquer, ici aussi bien qu'à Iferouane, que les ânesses sont très nombreuses, en bon état et sans blessures, ce qui ferait supposer que les Touareg ne leur demandent aucun travail. Les ânes sont infiniment plus rares, peut-être

suivent-ils les autres troupeaux dans le Sahara ou sont-ils employés aux transports : ceux qui se trouvent dans ce dernier cas sont toujours des mâles castrés. On peut faire la même réflexion pour les moutons et les chèvres, les mâles sont en général très rares. Du reste les chèvres sont beaucoup plus communes que les moutons. Quant aux vaches, elles sont toujours en bon état et, actuellement, toutes sont prêtes à mettre bas d'ici un mois. La saison de naissance des jeunes veaux coïncide donc — par suite d'un heureux ordonnancement de la nature — avec le commencement de la saison des pluies, c'est-à-dire celle de la végétation verte. Dans les troupeaux de bœufs, on en trouve un très grand nombre de castrés et par contre très peu de taureaux.

Après midi, orage et rafales violentes, baisse thermométrique brusque de plus de 10 degrés, quelques gouttes de pluie à trois reprises. Cet orage reprend à la tombée de la nuit et est accompagné de coups de vent et d'averses. Il nous faut toujours disputer de haute lutte nos gourbis, ouverts de toutes parts, aux chèvres qui pénètrent partout et semblent craindre la pluie. C'est un combat incessant.

8 juin. — La matinée est froide, relativement, car le thermomètre indique une trentaine de degrés, mais c'est l'influence de la pluie tombée pendant la soirée d'hier. Dans certains des objets vus à Sédaouat, lors de la reconnaissance en ce point, on a remarqué une théière portant les marques de Japy, et une petite gamelle à anse portant celles de L. B. Plombières, deux marques françaises. Je ne l'indique qu'à cause de la rareté du fait, les articles européens importés en ces pays étant, le plus ordinairement, d'origine anglaise et quelquefois allemande.

9 juin. — Hadj-Yata nous fait aviser ce matin d'avoir à nous garder soigneusement, que le ghezi, dont il était question depuis quelque temps, se prépare à nous attaquer. Il vient lui-même un peu plus tard et nous dit que des rassemblements importants de Touareg, entre autres d'Ikazkazen, lui

ont été signalés aux environs du puits d'Ano-Acheréne; il nous informe aussi que des habitants d'Aguellal viennent la nuit chercher de l'eau ici et qu'ils regagnent la montagne avant le jour. Hadj-Yata demande de nouveau à rentrer à Tintaghodé : il ne peut plus nous être d'aucun secours, il est honni par tous en raison de ses bonnes relations avec nous; nous lui faisons comprendre que son rôle est encore de patienter à Aguellal.

A partir de onze heures du soir, coups de vent violents qui durent toute la nuit. Jour et nuit la brume, qui nous avait tant assailli à Iferouane, continue ici à obscurcir le ciel.

10 juin. — Journée sans incidents.

11 juin. — Hadj-Yata nous fait dire qu'il a reçu une lettre du sultan d'Agadez assurant que, dès que nous aurons gagné Aoudéras, il se chargera de pourvoir à nos besoins en vivres et en moyens de transport. Il nous accuse d'avoir donné créance aux dires d'Arhaïo qu'il qualifie de canaille.

Vers huit heures du matin la tête du convoi retour d'Iferouane apparaît; ce sont d'abord Dorian, Villatte et Leroy, puis Lamy et enfin peu à peu tous les hommes et les animaux. Après un très pénible voyage à l'aller, voyage où toute la colonne avait cruellement souffert de la soif, il a fallu détruire par le feu la presque totalité des charges autres que les cartouches et quelques marchandises précieuses. On a brûlé les tentes, les lits, les effets de rechange des officiers et des hommes, les paniers d'approvisionnements, les tonnelets, les étoffes qui restaient encore là-bas, toutes les grandes plaques photographiques et les grands appareils, la plupart de mes effets de rechange et de ceux de Dorian, Villatte et Leroy, tous les objets de pacotille : perles, miroirs, petits couteaux, ciseaux, etc. — En somme, c'est un désastre complet, une douloureuse nécessité, mais il fallait agir et nous ne pouvions plus espérer une minute transporter plus loin cette richesse qui nous avait pourtant causé tant de mal à amener jusque dans l'Aïr. Le premier jour, le 9 juin, un

essai de démarrage avait eu lieu, mais les bœufs, soi-disant porteurs, se couchaient, les ânes ruaient et se déchargeaient, les chameaux non dressés se sauvaient de toutes parts ; il fallut camper à quelques centaines de mètres seulement du camp d'Iferouane et se résigner à brûler encore quelques nouvelles charges. Le 10 juin enfin, on partait tant bien que mal définitivement, dans des conditions déplorables à cause des animaux de transport, qu'il était nécessaire de recharger à chaque instant et qui donnaient ainsi un travail considérable aux tirailleurs. Le détachement, après une halte assez longue, avait marché à nouveau de quatre heures du soir à minuit, pendant une nuit sans lune dont l'obscurité rendait très difficile, sinon impossible, la surveillance de tous les animaux récalcitrants. C'est dans cet état que, parti le 11 juin à quatre heures du matin, le convoi nous rejoignait à Aguellal. Dans cette marche, la fatigue et la soif nous avaient tué un tirailleur, Labsi-Aïssa, mort des suites d'un coup de chaleur, quelques heures après l'arrivée. Un autre tirailleur a déserté avec armes et bagages.

El-Hadj-Mohamed n'a point reparu à Iferouane depuis notre premier départ, et, manquant à toutes ses promesses, il n'a fourni ni un chameau ni même un âne. Hadj-Yata seul a tenu sa parole, ses seize chameaux sont encore là, Lamy les a trouvés à Iferouane où le vieux Targui avait donné l'ordre de les mettre à notre disposition pour la seconde fois. La marche de nuit a permis à un grand nombre des ânes de prendre la clé des champs. On ne se figure pas combien la conduite de ces animaux indisciplinés était remplie de difficultés : ils s'évadaient dans tous les sens, se roulaient et même, lorsqu'il était question de les rentrer le soir dans la zeriba, c'était une série de scènes désopilantes, des courses échevelées avant de les décider à pénétrer par la porte ; on était parfois même obligé de mettre sur pied toute une section pour envelopper la bande récalcitrante.

Hadj-Yata vient au camp, il avise à nouveau qu'une bande

armée se prépare dans les environs de Talak et de Gouguerem, il y a des Kel-Tadélé, nos anciens agresseurs, des Ikazkazen, des Kel-Aguellal, des Fadéane, etc.; Yata promet un guide pour y conduire une reconnaissance que prépare Lamy, car il est important de les surprendre plutôt que de leur laisser l'avantage de l'offensive, cette tactique nous permettant d'espérer la prise de leurs montures et des animaux qu'ils peuvent avoir autour d'eux. Toutefois, avant de rien entreprendre, il est indispensable de donner un peu de repos aux hommes et aux officiers surmenés outre mesure par les marches exténuantes des derniers jours, faites à pied, sous un soleil de feu, et avec des températures de 43 et 44 degrés à l'ombre.

12 juin. — Le matin, Hadj-Yata nous fait avertir qu'il vient de partir pour Anégara, sous le prétexte d'aller rechercher les charges perdues dans le premier voyage Iferouane-Aguellal. Nous ne devions plus le revoir, et c'est ainsi que s'est séparé de nous ce vieillard correct mais craintif dont l'autorité était faible, au point de vue politique, et surtout atténuée par le sentiment de haine générale des infidèles professé par les autres Touareg de la région.

13 juin. — Le matin, deux Chambba envoyés en patrouille avant le jour pour examiner la brousse et pour relever sur le terrain les traces de la nuit qui pourraient se trouver autour des puits, rapportent qu'ils ont constaté le passage de deux chameaux et de six hommes, renseignements qui sont au reste confirmés de vive voix par un vieux nègre qu'ils ont trouvé dans un gourbi près du puits et qu'ils ramènent. Ce nègre, interrogé, accepte, quoique avec répugnance, de servir de guide à la reconnaissance projetée. Il se nomme Abdoullahi, il est originaire de Katschena, il a ici sa femme et plusieurs enfants. Il faut bien se contenter de celui que le hasard nous met sous la main puisque Hadj-Yata n'a pas envoyé le guide promis.

A trois heures et demie de l'après-midi, la reconnaissance

se met en mouvement sous le commandement de Lamy avec Dorian, Rondenay, Métois, de Thézillat et le docteur Haller. On emmène cent cinquante hommes et cent chameaux avec six jours de vivres et de l'eau.

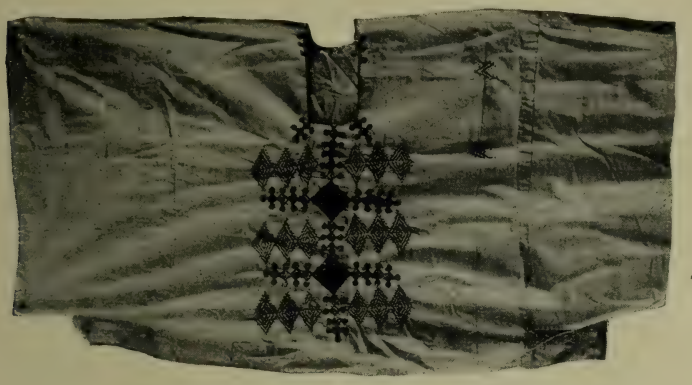
14 juin. — Le matin en abreuvant les bœufs, ânes, etc., on entend, des puits du sud, des feux de salve très lointains, suivis de feux à volonté, dans la direction du sud-ouest. C'est évidemment la reconnaissance qui doit être aux prises avec un parti ennemi. Violent orage sec avec tonnerre et furieux coups de vent se terminant par quelques gouttes de pluie.

15 juin. — Journée vide de nouvelles : j'en profite pour donner au lecteur quelques renseignements inédits. Presque toutes les chèvres que nous avons vues dans l'Aïr sont atteintes de verrues nombreuses autour de la bouche. Il faut attribuer cela à l'action du suc des plantes qu'elles absorbent, et j'en accuserais plus particulièrement les feuilles d'Abisga et surtout de Korunka. Il y aurait évidemment là une étude intéressante à poursuivre, avec bien d'autres encore, mais il faudrait pour cela de longs séjours et le concours de renseignements bienveillants des indigènes, ce qui n'est guère notre cas.

La majorité des grands gommiers émettent actuellement leurs feuilles; mais c'est là un arbre capricieux, les uns sont entièrement verts, d'autres dépourvus totalement de feuilles. Les Tamat sont encore en période de sommeil végétal. Les Abisga montrent aussi leurs jeunes feuilles; quant aux Korunka, ils ont fourni fleurs, feuilles et enfin graines depuis la mi-avril jusqu'au commencement de juin. Ils semblent au surplus rester en période de floraison pendant une grande partie de l'année. L'Ana est en pleine fleur à cette époque.

Le costume des négresses d'Aguellal, comme d'Iferouane, se compose en général d'une loque de cotonnade enroulée autour de la femme et serrée à sa taille par une ceinture laissant le buste entièrement nu; les plus riches se couvrent le buste avec une autre étoffe ou plus souvent avec une sorte de blouse très courte nommée *Tchekatkat* en touareg et *tegou* en

haoussa — que nous retrouverons jusqu'à Zinder — fendue en haut à l'avant et munie de deux ouvertures très larges pour le passage des bras. Ces femmes portent leurs bébés soit sur la croupe, retenus par l'étoffe qui les habille elles-mêmes, ou le plus souvent à cheval sur leur hanche gauche et maintenus simplement par le bras gauche. Quelques femmes portent à la tête de grands ornements triangulaires en métal, à droite



Tchekatkat, chemisette de femme.

et à gauche des tempes; ces ornements se nomment *Derdjem* ou *Terdjem*.

Dans l'après-midi, Embarek qui garde mes chameaux près du camp vient m'avertir, tout essoufflé, qu'on vient de lui enlever un de mes méhara. Bien que l'animal soit très maigre et à peu près fini, il n'en est pas moins désagréable pour nous, étant données les circonstances, de perdre un chameau. Les spahis envoyés sur les traces ne trouvent rien et rentrent bientôt après.

16 juin. — Les animaux sont abreuvés le matin. La journée n'est troublée que par l'orage habituel de l'après-midi : coup de vent violent, véritable tornade, soulevant des flots de poussière, le tout accompagné de quelques gouttes de pluie. Il est intéressant de constater la régularité de ces manifestations atmosphériques. Ce doit être là la caractéristique

du commencement de la saison des pluies dans la région *toute saharienne* de l'Aïr. Une autre remarque est aussi à signaler : par les vents de sud-ouest la brume, qui existe constamment aux autres moments, disparaît entièrement et fait place à un ciel clair.

17 juin. — Un indigène nous apporte une vingtaine de kilogrammes de mil qui lui est payé en cotonnade, il revient une seconde fois en livrer une égale quantité. Dans l'après-midi orage non moins violent que celui d'hier, mais plus long avec une accablante chaleur.

18 juin. — Nouvelle journée qui s'apprête monotone, comme tant d'autres déjà. L'inactivité forcée à laquelle nous sommes réduits est éminemment déprimante et affaissante. On passe les heures à attendre que le soleil baisse ou que l'ouragan passe; entre temps on a des scènes de ce genre : de vieilles négresses ramassent précieusement la poussière du camp et la vannent peu à peu pour en retirer les quelques grains de mil échappés par hasard à nos broyeuses, au milieu des crottins de chevaux, et des détritus de toutes sortes; d'autres suivent les bouchers, recueillent les intestins, les pièces de rebut, qui tombent de côté et d'autre et, quand elles ont fini, les vautours se chargent de faire place nette.

Des nègres d'Aguellal me disent qu'il y a à Talak un groupe permanent de Taïtok, fixés en ce point depuis cinq ou six ans, et ne vivant que de rapines. Ces Touareg viennent de temps à autre pressurer les villages de la montagne.

19 juin. — La brume est très forte dès le matin et le soleil ne nous montre qu'un grand disque blême dépourvu de rayonnement.

Vers trois heures arrive le guide qu'avait emmené la reconnaissance et par lui je reçois un mot de Lamy ainsi conçu :

« Mon cher ami, un petit mot au trot; nous ne ramenons « pas de chameaux, mais ces pauvres Ikazkazen, Kel-Aguellal,

« Hoggar et gens d'Agadez ont reçu une frottée que je crois « sérieuse. Amitiés et à demain,

« LAMY. »

La reconnaissance avait été attaquée et je laisse Lamy lui-même raconter cet incident :

« ... A quatre heures et demie du matin, le 14 juin, la « reconnaissance reprend sa marche dans la direction de « l'ouest. A cinq heures et demie, on coupe les traces toutes « fraîches de deux chevaux exécutant sans doute une « patrouille. Dans le fond de la vallée dans laquelle on « pénètre, quelques hommes croient apercevoir des chameaux « cachés derrière les arbres. On avance, marchant aussi serré « que possible; malheureusement l'allure irrégulière des « chameaux du détachement [1], le manque d'habitude qu'ils « ont de porter, font que des à-coups se produisent dans la « marche de la colonne, qui n'avance pas avec la rapidité et « l'ensemble qui seraient nécessaires dans les conditions « actuelles. Néanmoins on continue à descendre dans la « vallée, dont différentes parties sont très boisées et que des « pluies récentes ont couverte d'une belle végétation.

« A six heures trois quarts, on atteint le thalweg de la « vallée bordé d'un rideau d'arbres et coupé par les berges « d'un ruisseau, qui a coulé peu de temps avant et dans « lequel se trouvent encore quelques flaques d'eau. Le pas- « sage de ce ruisseau ne s'effectue que chameau par chameau. « Aucune trace ne laisse croire que le pays est habité et sur- « tout qu'une troupe nombreuse se trouve embusquée à « quelques centaines de mètres à peine du sentier sur lequel « avance péniblement la colonne. Aussitôt le ruisseau « franchi, la marche reprend; malheureusement un chameau « glisse et tombe au moment où la marche est reprise : « nouvel allongement de la colonne qui tient environ « 200 mètres sur le sentier qu'elle suit. Le terrain est légè-

1. Chameaux provenant des Touareg, jeunes et non dressés.

« rement mamelonné, toutes les hauteurs sont rocheuses,
« la piste ne permet aux animaux de passer qu'un à un.

« Tout à coup des cris perçants retentissent à la queue de
« la colonne, auxquels répond presque immédiatement une
« fusillade qui devient de plus en plus précipitée. L'arrière-
« garde, commandée par M. le lieutenant Rondenay, brus-
« quement assaillie par une trombe de plusieurs centaines
« de chevaux et de méhara, est rapidement ralliée par son
« chef et fait face aux ennemis qui l'abordent sabre au clair
« et la lance en avant. En moins d'une seconde, avant
« même d'avoir pu faire usage de leurs armes, cinq des
« nôtres tombent sous les coups des ennemis. Mais les quel-
« ques hommes ralliés par le lieutenant Rondenay ouvrent
« un feu très violent sur leurs adversaires, feu d'autant plus
« meurtrier qu'il s'exécute à bout portant sur des hommes qui
« attaquent à l'arme blanche. La cohue ennemie tourbillonne
« sur elle-même et, malgré les efforts faits par quelques-uns
« de ses chefs montés à cheval, se replie bientôt derrière une
« croupe, afin de s'y reformer et tenter de nouveau l'attaque.

« L'arrière-garde est bientôt soutenue sur sa droite par
« la 3e section, commandée par l'adjudant Jacques, qui s'est
« immédiatement portée sur une crête d'où elle protège très
« bien les flancs de la colonne, aussitôt que la fusillade a
« commencé. D'autre part les 1re, 2e et 4e sections et les
« spahis sahariens, sous les ordres du commandant, se por-
« tent sur une hauteur bordant la route au nord-ouest pen-
« dant que M. le lieutenant de Thézillat reçoit l'ordre de
« maintenir, avec quelques hommes, le troupeau de cha-
« meaux groupé dans une petite dépression, en dehors des
« vues et des coups de l'ennemi.

« Un parti ennemi important se trouve au pied de la hau-
« teur sur laquelle on vient de s'établir, se disposant à
« attaquer le flanc droit de la colonne. Quelques feux bien
« ajustés le mettent en fuite malgré les efforts des chefs.
« M. le lieutenant Métois est alors envoyé, avec une partie

« de sa section, occuper les crêtes rocheuses se trouvant en « avant, au pied desquelles serpente la vallée, où s'agitent « vainement et sans succès plusieurs centaines de méhara et « de chevaux. Ce mouvement offensif accélère la déroute de « l'ennemi, qui fuit dans toutes les directions, se servant de « ses boucliers comme parados!

« Pendant ce temps, la 5e et la 3e section gagnent chacune « du terrain en avant, rejetant de plus en plus loin les « colonnes auxquelles elles avaient eu affaire. A huit heures « du matin, l'ennemi est en pleine déroute dans toutes les « directions et à peine le distingue-t-on au loin, chaque fois « qu'un groupe important franchit une crête.

« Le commandant envoie alors M. le lieutenant de Thé- « zillat, avec ses spahis sahariens et quelques tirailleurs « sachant monter à méhari, soutenir M. le lieutenant Métois « qui continue à poursuivre l'ennemi dans une gorge pro- « fonde, au milieu de montagnes escarpées, afin d'essayer « de lui enlever des chevaux et des chameaux.

« Le commandant rassemble tout le reste de la colonne, « fait visiter sommairement les blessés, les fait monter sur « les chevaux pris à l'ennemi et sur nos chameaux, puis « reprend la marche en avant sur les traces de la 1re section « et des spahis sahariens, afin de les soutenir dans la pour- « suite.

« A huit heures trois quarts du matin, tout le détachement « est réuni au fond de la gorge. Quant aux Touareg, ils ont « disparu à forte allure; il est complètement inutile de con- « tinuer à les poursuivre avec les moyens dont nous dis- « posons. La marche de toute la colonne est reprise. On a « pu profiter des ghedirs nombreux qui se trouvaient dans « la rivière afin de faire boire les hommes et les animaux. « A dix heures et demie, après avoir franchi un très mauvais « passage, la colonne s'arrête à l'ombre de très beaux gom- « miers, afin de prendre un repos bien mérité par une « troupe qui n'a cessé de marcher ou de combattre depuis

« plus de six heures et par une température torride; mal-
« heureusement l'eau fait défaut sur le terrain de bivouac.
« Les traces laissées par un groupe important de méhara
« continuent à s'avancer vers l'ouest dans la direction de
« Talak. A un kilomètre au delà du terrain de bivouac, les
« traces produites par des animaux à grande allure s'infléchissent vers le sud, puis vers le sud-est, abandonnant ainsi
« la première direction suivie et laissant ouvert le chemin
« de Talak.

« M. le docteur Haller donne ses soins éclairés et empressés
« aux cinq blessés (heureusement très légèrement) que le
« détachement transporte avec lui. Le corps du caporal
« Billottet, tué dans la matinée au premier choc des Touareg,
« est incinéré pendant la halte.

« ... Du côté des Touareg 30 hommes ont été comptés,
« tués sur place, 80 chameaux ont été tués ou blessés grièvement; il leur a été pris par le détachement 4 chameaux
« et 4 chevaux [1]... »

20 juin. — Lamy et sa petite colonne rentrent à six heures du matin. Il y a eu six cas d'insolation parmi les tirailleurs pendant la route et l'un suivi de mort immédiate. Du puits de Gouguerem le détachement a ramené un nègre et quelques négresses; il a rencontré au retour de grandes troupes de pintades, une véritable colonie de ce petit animal voisin du putois qui abonde aussi à Aguellal, et des singes.

Les moyens de transport dont nous disposons n'augmentant pas, nous serons encore forcés de sacrifier ici diverses choses. On distribue donc du pain de guerre, non seulement aux hommes, mais aussi aux chevaux, privés depuis si longtemps de grain.

Le soir orage habituel, vent violent, poussière, quelques gouttes d'eau.

21 juin. — En vue d'un très prochain départ, les tirailleurs

1. Extrait du *Journal des marches et opérations de l'escorte de la mission saharienne*, rédigé par le commandant Lamy.

confectionnent, avec les pauvres éléments dont nous disposons, des espèces de bâts pour arriver à charger plus commodément les chameaux et les ânes. Pour ces derniers surtout l'entreprise est difficile, étant donnés leur sauvagerie et leur manque de dressage.

Le nègre prisonnier déclare que les Touareg étaient groupés à Gouguerem depuis quelques jours et qu'ils ne cessaient de battre leur grand tambour pour rassembler des hommes et marcher contre nous. Il ne sait du reste pas grand'chose; c'est un esclave qui vient de la région de Tombouctou et qui a été ensuite vendu à Sokoto, puis amené dans l'Aïr depuis peu; il se nomme Ghânem.

Le soir, Lamy envoie trois des Chambba en garde aux puits du sud pour tâcher d'y prendre quelque indigène susceptible de nous servir de guide, notre premier prisonnier, Mahmoud-Ben-Khâli, déclarant ne pas connaître les routes autres que celles d'Aguellal à Tintaghodé?

22 juin. — Ces Chambba reviennent dès le matin n'ayant vu personne ni entendu quoi que ce soit.

Les chevaux de prise de la reconnaissance étaient tout harnachés; voici la description de ce harnachement : Les selles ne ressemblent guère à celles des Arabes. Leurs palettes sont très peu élevées et se rapprochent beaucoup de celles des selles françaises. Quant au pommeau, il est très élevé et s'incline fortement sur l'avant avec une bordure de cuivre. C'est une tige plate, renflée au milieu, terminée par une sorte de disque également plat. La partie extérieure de cette tige et de ce disque est ornée de morceaux de fer-blanc ou de cuivre découpés alternant avec des cuirs de couleur. Le tapis de selle est en drap agrémenté de petites bandes de cuir assez artistement gaufrées. La forme des étriers se rapproche de celle d'une lyre, ils sont en cuivre coulé, mais très étroits et ne permettant que l'introduction du pouce du pied ou de deux doigts. Les étrivières sont composées de fils de cuir tressés à l'instar des brides des Arabes de l'Algérie. La selle est souvent

recouverte d'une peau de guépard dont la queue est laissée flottante derrière la selle et dont les pattes et les côtés pendent aussi bas que les étriers eux-mêmes. Les rênes de bride sont faites d'une tresse ronde de cuir très finement travaillée ; elles sont réunies au bout en une seule courroie au moyen d'une sorte d'épissure en forme de sphère ou de disque en cuir tressé d'un très joli travail ; des ornements triangulaires en cuir y sont attachés. Le bout des rênes le plus rapproché du mors est composé de chaînettes de fer ou de cuivre à anneaux de forme variée. Le frontail et les montants de bride sont souvent ornés d'une multitude de petits grelots de cuivre, réunis par groupes de deux ou trois, gros comme des noisettes, d'un joli effet et produisant un tintement clair et joyeux. Quant au mors, il a la forme du mors arabe plus ou moins grossièrement exécuté, mais toujours très étroit.

Pendant la bataille de Guettrâ, un Targui grièvement blessé, et tombé, avait été emporté par cinq ou six de ses camarades, mais sa monture et sa sacoche étaient restées sur place. Dans cette sacoche se trouvait un certain nombre de lettres dont la plupart étaient adressées à un nommé El-Hadj-Moussa des Kel-Aguellal, lequel était probablement le blessé lui-même.

Sans les citer toutes, voici la traduction libre de l'une d'entre elles qui donnera une idée générale de l'esprit des populations de la région : « Je vous apprends que tous les « désireux du paradis, de la guerre sainte, se lèvent et se « massent contre les *Koufar*. Vous, les prudents et les sages, « n'ayez qu'une seule idée, qu'un seul but, le matin, le soir, « la nuit ; une seule tendance, la guerre sainte contre les « chrétiens. Il faut combattre de toute nécessité, nul ne doit « reculer. Levons-nous et élevons nos âmes vers le Très Haut « jusqu'à la mise en fuite totale des chrétiens... »

Dans les pages d'un Coran imprimé, inclus aussi dans la sacoche du même individu, j'ai trouvé quatre morceaux de papier de petite taille sur lesquels, tracés au crayon, se lisent

des chiffres et des mots en langue européenne et aussi des *caractères sténographiques*. Ces débris proviendraient donc du voyageur Erwin de Bary, qui, comme on ne l'ignore pas, rédigeait ses notes en sténographie.

23 juin. — Préparation des nouveaux sacrifices; je détruis ma tente et ne garde que celle de Villatte, très petite et très légère; c'est la dernière de toutes celles de la mission qui existe encore. Je jette ou donne aux hommes, du corail trop lourd à emporter. Je démolis un *kodak Eastman* à pellicules que j'avais encore conservé; tous les livres sont sacrifiés, sauf la *Connaissance des Temps*. De toutes parts on se livre au même triage. C'est là un spectacle profondément attristant, mais la nécessité l'exige. C'est la misère pour tout le monde : chaque officier n'aura plus, pour le transport de son bagage personnel, que la moitié de la charge d'un âne; les hommes emporteront sur leur dos huit jours de sel, huit jours de pain de guerre, vingt jours de sucre et café et l'eau de la journée. Les chevaux seront chargés, outre leur cavalier et sa ration, d'un supplément de 24 kilogrammes de pain de guerre.

El-Hadj-Yata ne donne plus signe de vie.

Rien de plus bariolé que notre camp. On a distribué aux tirailleurs — presque complètement dépourvus de vêtements — des pièces de cotonnades, des rubans de Saint-Étienne, des étoffes et des caftans de toutes sortes, si bien que leurs accoutrements sont des plus pittoresques. Partout des ballots éventrés, des boîtes de fer-blanc crevées, gisant sur le sol, des paniers béants et vides, des livres, des papiers de toutes natures; on dirait un déballage de foire; hélas! nous en sommes bien loin et tous ces débris formeront à la dernière minute un bûcher où nos richesses se consumeront en ne laissant, un moment pour tout souvenir, qu'un fugitif nuage de fumée, imprégnant nos cœurs d'une poignante angoisse et d'un douloureux regret.

Sur le plus haut bloc du mamelon de notre campement, et

en souvenir du passage de la mission, on grave profondément R. F. — M. S. Mai-juin 1899 [1].

Un violent orage nous arrive dans l'après-midi et nous donne une pluie courte mais très abondante et très forte. Il a plu bien davantage dans la montagne même, car, à huit heures du soir, grâce au clair de lune, nous voyons briller de l'eau dans la rivière d'Aguellal un peu en amont du camp. Cette rivière vient de subir une crue rapide et le courant, de faible épaisseur et d'une vingtaine de mètres de largeur seulement, vient s'arrêter et mourir, absorbé par le sable, tout près du second village. C'est là un heureux présage qui nous fait supposer que nous trouverons en route de nombreux ghedirs.

24 juin. — Dans la matinée, autant pour nous alléger du poids d'un certain nombre de cartouches que pour ne pas laisser intactes à nos ennemis les boîtes métalliques abandonnées, on élève à 400 mètres du camp un pylône composé des paniers vides et de toutes les caisses de fer-blanc, et Lamy fait exécuter sur cet échafaudage des tirs à la cible par les hommes de l'escorte.

Aussitôt après l'abreuvoir de tous les animaux, qui se termine à quatre heures, on commence à opérer le chargement afin de se rendre compte des quantités qui doivent encore être sacrifiées, et pour cela, au fur et à mesure de l'avancement, on sort les animaux de la zeriba et on campe en carré à 100 mètres en dehors, pour avoir la liberté des coudes au moment de la mise en marche. C'est un désordre inexprimable, les ânes chargés se couchent et se roulent, les chameaux refusent d'avancer, tout le monde crie et tempête. Ces scènes se déroulent au milieu de pièces d'étoffe gisant çà et là, de livres aux feuillets arrachés, d'instruments abandonnés, de caisses brisées; c'est là un spectacle lamentable, une de ces journées inoubliables comme on en rencontre heureusement peu au cours de la vie et qui ne paraissent plus, lors-

1. *République française. — Mission saharienne.*

que l'on a le bonheur de triompher quand même, qu'un songe lointain ou un cauchemar atténué.

Quand l'aménagement extérieur est terminé, Lamy fait rassembler toutes ces épaves par les tirailleurs, et une allumette portée sous l'amoncellement fait bientôt jaillir de hautes flammes. C'est le dernier acte du drame, la mission reste avec sa misère, mais aussi avec toute son ancienne énergie.

Le prisonnier Mahmoud-Ben-Khâli, les deux sœurs d'El-Hadj-Sliman et le gamin qui les accompagnait, ont été tous relâchés et sont libres de faire ce qui leur plaira; quant à Fathima, elle est conservée et continuera à nous suivre. Les négresses volontaires qui font route avec la mission sont maintenant au nombre de sept, tant d'Iferouane que d'Aguellal; et dans la pénurie extrême où nous nous trouvons, c'est l'une d'elles, qui prétend connaître la route, qui va nous servir de guide.

On trouve dans la région d'Aguellal des huppes, des eggours, des tourterelles de plusieurs variétés, parmi lesquelles la tourterelle de Barbarie, au manteau clair et au chant triste si connu. Une espèce de merle métallique voltige partout, il a la tête noire moirée et le corps bleu d'acier brillant. Noté aussi un petit oiseau de la grosseur d'un rossignol, à long bec noir recourbé; des bandes de bengalis, presque identiques à ceux que vendent les marchands d'oiseaux de France. Enfin de nombreux petits oiseaux de toutes nuances.

Les vautours chauves, les corneilles à ventre blanc sont très communs, et les pintades très fréquentes dans la brousse. Les chacals et les hyènes laissent partout des traces et on remarque aussi un petit animal du genre putois.

Le 25 juin. — Après un séjour d'un mois, nous quittions Aguellal à deux heures du matin, d'une allure extrêmement lente à cause de la singulière composition de notre convoi et sous un admirable clair de lune. La route se développe au pied de la montagne de gauche sur des plateaux extrêmement durs et nous amène camper, au puits d'Ano-Acherène, seulement

à onze heures du matin, et bien que nous n'ayons guère parcouru que 24 ou 25 kilomètres. On s'expliquera aisément cette désespérante lenteur en remarquant que le convoi a été forcé, par la nature de ses animaux et par leur défaut de dressage, à des arrêts extrêmement fréquents. La fatigue des hommes, qui ont passé leur temps à recharger les ânes, à poursuivre ceux qui s'enfuyaient sans cesse, est considérable et il est impossible de continuer ainsi. Il faut encore abandonner quelques charges. Lamy fait donc enterrer avec soin, près du campement, quatre-vingt-dix caisses de cartouches et distribuer aux hommes un supplément de rations à porter; les tirailleurs ont ainsi maintenant, sans compter ce qui a déjà été indiqué, *cinquante jours* de sucre et de café sur le dos.

Nous avons trouvé des ghedirs pleins d'eau sur la route et une assez belle végétation. Notre campement, au puits d'Ano-Acherène est situé sur le bord de la rivière du même nom. De grands gommiers serrés nous entourent. A quatre heures surgit un important orage avec vent violent qui amène une pluie torrentielle, trempant tout, hommes et bagages des pieds à la tête. La rivière se met presque aussitôt à couler sur la moitié de la largeur de son lit qui est très étendu. Quant à nous, nous voyons ruisseler de petits lits de torrents au milieu même des bagages et des hommes. La pluie cesse à sept heures et tout le monde, étant déjà trempé, dort complètement dans l'eau, car il ne faut pas oublier qu'à partir de ce moment personne ne possède plus ni lit ni tente.

Ce sont bien là les orages et les pluies signalés par Barth dans cette région, mais il est probable que l'année où y séjournait ce voyageur était exceptionnellement pluvieuse, et en général l'Aïr est plus sec que le récit de Barth ne l'aurait fait supposer. Tous les renseignements indigènes que j'ai recueillis tendent à le prouver et à montrer que la saison des pluies est, la plupart du temps, insignifiante dans la région, qui reste bien un pays à régime réellement saharien.

26 juin. — Au départ, c'est un spectacle amusant que de

voir marcher en tête les négresses volontaires; je l'ai dit, c'est l'une d'elles qui nous guide, mais je ne la crois pas très sûre d'elle-même ni surtout de la route. Nous marchons sur des plateaux rocheux, où de petits ravins plats nourrissent quelque peu d'herbe verte et un arbrisseau ayant le port et l'aspect du myrte. Nombreux lièvres et beaucoup de gazelles et d'outardes. Un insecte de la grosseur d'une très grosse mouche, rampant sur la terre, est ici très fréquent, on dirait une série de taches de velours rouge clair sur le sol. Nous descendons, un peu après, une plaine qui nous amène à l'ouad In-Aouane sur le bord gauche duquel nous campons dès huit heures pour reposer hommes et animaux. Ces derniers continuent à semer leurs charges ou à tomber d'épuisement et font perdre un temps infini; tout ce qui ne peut être rechargé est brûlé sur place, sauf le sucre, le café et les cartouches qui sont répartis sur les chevaux des spahis et des officiers. De nombreux ghedirs existent partout; la plaine voisine, de même que la rivière, ont coulé hier soir et le lit de cette dernière est rempli d'une boue glissante avec quelques flaques d'eau. Le troupeau trouve aux environs un peu de Mrokba. Vers quatre heures, nous recevons un coup de vent d'une extrême violence qui dure une heure, le gros de l'orage et la pluie restent dans notre nord du côté de la montagne.

Dès la nuit close nous sommes régalés par un concert assourdissant de hurlements de chacals qui paraissent être ici en grand nombre.

27 juin. — Le départ a lieu à trois heures et demie du matin. La négresse guide nous fait faire de nombreux détours dans des terrains détestables et constamment rocheux, qui nous amènent peu à peu en pleine montagne. Tous les ravins contiennent une belle végétation de gommiers, de Tamat, Teboraq, de Tadent, de Djedari, de Korna. De temps en temps des touffes d'Abisga et de Korunka, comme dans l'ouad Telemt-N-Basser par exemple, que nous traversons. Les mon-

tagnes à notre gauche dressent, à 250 ou 300 mètres au-dessus de nous, leurs pitons en aiguilles, forme générale de tous les sommets un peu élevés de cette région. Malheureusement il ne nous est pas possible de donner des noms à tous ces accidents de terrain, pas plus qu'aux rivières, les négresses nous fournissant toujours des appellations différentes pour la plupart. Voilà du reste que la femme guide prétend qu'elle nous suit! mais qu'elle ne sait plus s'il fallait passer à l'est ou à l'ouest d'un puissant massif que nous venons de laisser au nord; heureusement que nous trouvons des ghedirs, et par conséquent de l'eau, un peu partout. Il nous faut donc, encore une fois, rentrer en montagne pour aller camper à onze heures sur le bord d'un ouad qui serait la tête de l'ouad Zellallette. Il contient de nombreux ghedirs.

Le pays montagneux que nous venons de traverser est rude mais très beau. Les massifs de blocs de roches arrondis, sans toutefois disparaître, tendent à faire place à des stratifications inclinées. Vers cinq heures, violent orage qui se résout en une légère pluie.

28 juin. — Départ un peu avant quatre heures du matin. On avance difficilement sur un terrain rocheux, bien que, la veille, Lamy ait envoyé une corvée déblayer un peu les sentiers des pierres qui les encombrent. Un énorme massif montagneux nous domine à gauche et porte ses sommets majeurs à 600 mètres au-dessus de nous. Après une marche de 6 kilomètres nous atteignons une sorte de confluent de plusieurs rivières, qui ont coulé récemment, et qui sont très riches en arbres et très agréables à parcourir à cause de la délicieuse odeur que dégagent les fleurs de diverses variétés de gommiers. Ces gommiers portent des colonies de nids d'oiseaux, de forme globuleuse, suspendus aux branches par de légers filaments. La liane Arenkad en recouvre d'autres et pousse avec une grande puissance. Des traces nombreuses de singes se voient nettement sur le sable des rivières. Nous remontons le plus central de ces ouad, puis un ravin et nous

campons sur les rochers près d'une guelta pleine d'eau claire, située dans ledit ravin, à une douzaine de mètres en dessous de nous.

29 juin. — La mission s'ébranle, à la même heure que la veille, sur un plateau d'abord assez facile mais uniquement rocheux. Après une dizaine de kilomètres nous nous trouvons dans une belle rivière qui contient des ghedirs d'une eau encore trouble.

Sur le bord de l'ouad, nous relevons un groupe de quatre puits, les puits d'Assara. La végétation arborescente est superbe et représentée par de grands gommiers, des Abisga, des Teboraq et des Tadent. Quant à la végétation herbacée, elle est très courte et très dense, et presque uniquement composée de Taguerouft. Nous remontons ensuite une autre large rivière qui coule encore mais sur une épaisseur peut-être de 3 ou 4 millimètres. Sa crue est en train de s'absorber complètement dans le sable. La négresse guide, au lieu de traverser cette rivière la remonte d'abord, remonte ensuite un de ses affluents de gauche, dont le sol est couvert de jeune verdure, puis, peu à peu, nous entraîne dans un dédale de collines rocheuses, de quartz et de schistes rugueux, où n'apparaissent plus les moindres traces de sentier; elle marche tantôt de droite, tantôt de gauche, et finit par nous déclarer qu'il n'y a pas d'eau devant nous sur la route, sinon très loin, et qu'elle va nous mener à un puits plus proche. Elle fait alors à peu près volte-face et chemine sans trop savoir où elle dirige ses

Nid d'oiseau.

pas. Dans ces conditions, la seule résolution sage à prendre était d'essayer de rejoindre, par le plus court et en amont, la rivière que nous venions de voir encore couler quelques kilomètres plus en arrière. Nous nous acheminons donc, à travers les rochers, dans des passages de chèvres, vers la direction de cette rivière que nous n'atteignons qu'à midi, accablés par une très forte chaleur et par la fatigue d'une route aussi impraticable. La rivière n'a plus d'eau, le soleil a fait son œuvre; mais en creusant dans le sable de son lit, il est probable que nous trouverons la quantité de liquide qui nous est nécessaire. Lamy, Dorian et les spahis partent, un peu après, en reconnaissance en amont, afin de voir s'ils ne trouveront pas des ghedirs pleins ou des puits. Dans cette reconnaissance, ils rencontrent deux Touareg qui, malgré des appels réitérés et des promesses de paix, se sauvent au plus vite sur leurs méhara. Des coups de feu les arrêtent, ils tombent et restent sur place.

La rivière, je l'ai su le lendemain, est l'ouad Aggatène (Agata de Barth). Son lit roule d'assez nombreux débris de laves cellulaires, ce qui assigne une origine volcanique aux massifs d'Aggatène et de Diguellane où elle prend ses sources.

Orage, coup de vent et quelques gouttes de pluie dans l'après-midi.

30 juin. — En route à quatre heures et demie. La mission remonte tout au long le vaste lit de l'Aggatène, au milieu d'une végétation superbe, comme celle indiquée plus haut, avec une profusion de pieds de la liane Arenkad. Nous sommes dans l'intérieur d'un haut massif qui dresse de toutes parts ses cimes élevées. Le sol de la rivière est pour le moment recouvert d'une boue gluante, résultat de crues récentes; des milliers de pintades poussent dans la brousse leurs cris stridents, des lièvres déboulent sous nos pieds.

Après 6 kilomètres de marche, nous touchons aux puits d'Aggatène, sur le bord même de la rivière, contenant beau-

coup d'eau et que ne connaissait certainement pas notre négresse guide. Un peu plus loin, groupe de trois ou quatre zeriba qui ne sont occupées que lorsque l'ouad contient des ghedirs pleins. Un peu plus loin encore nous trouvons, couché au pied d'un Abisga, un des Touareg supposés morts hier mais qui n'est que blessé. On le relève, on le rassure et il est porté sur le cheval même de Lamy. C'est un Kel-Neggarou qui travaillait, il y a encore peu de temps, chez un forgeron d'Iferouane. Il s'offre à nous mener à un point d'eau et nous dit que nous avons abandonné la meilleure des routes qui mène à Aoudéras, mais qu'en effet cette route était dépourvue d'eau; que nous sommes bien sur une autre route conduisant au même village, mais qu'elle est ici plus difficile. Il nous apprend qu'un nouveau ghezi se prépare contre nous. Nous arrivons bientôt à la tête même de la rivière Aggatène; là, commence une escalade invraisemblable par les détours sinueux d'un petit lit de torrent et ce n'est qu'au prix d'efforts considérables, de multiples chutes d'animaux et de charges, que nous parvenons au sommet du col de Kerbabi, entre l'Aggatène d'une part et le Diguellane de l'autre. L'écoulement du convoi entier par le sommet du col a demandé deux heures et quart! Entre les rocs de la montagne pousse ici une plante curieuse, ressemblant à s'y méprendre à un cactus, mais qui n'est autre qu'un *Boucerosia* et que les Touareg nomment Redjebba[1] et Équoua.

Le sol de ce col est dominé d'au moins 500 mètres, immédiatement au sud, par un des énormes pitons du mont Diguellane dont le sommet de granit bleu sombre luisant, est strié de zébrures verticales qui paraissent être des filons de quartz blanc. Au nord, et plus loin, le massif étendu du mont Aggatène.

La suite de la route commence par une descente très facile et très courte qui se termine par une plaine de gravier.

1. C'est très probablement le *Boucerosia Tombuctuensis* déterminé par M. A. Chevalier dans son exploration botanique au Soudan occidental.

Cette plaine s'étend à notre gauche avec les allures d'un large lit de rivière qui viendrait du nord et qui semble se terminer dans cette direction, au moins pour l'œil, par un col bas réunissant deux chaînes de montagnes.

Le blessé guide nous fait alors décrire une forte courbe vers le nord-est, traverser une chaîne de petits mamelons, après lesquels nous descendons dans une sorte de vaste cirque à sol volcanique, entouré de montagnes peu élevées et traversé par une coupure ou ruisseau-gouttière de 8 à 10 mètres de largeur, à fond de sable, encaissée entre de petites berges à pic. Nous campons sur le bord de ce ravin au fond duquel on trouve, à 20 ou 25 centimètres de profondeur, une eau claire et excellente.

C'est près de ce ravin que nous observons des blocs de roches qui se délitent comme s'ils avaient été créés par couches concentriques, et qui donnent presque l'illusion d'immenses roses fleuries bien ouvertes, mais de couleur presque noire. Le guide nous apprend que son camarade, tué hier, est précisément celui qui, avec le frère de Brahim, avait volé les trois charges confiées à ce dernier par Reibell à Iferouane pour les transporter à Aguellal. Ils ont conduit ces charges à Ouadigui, où elles ont été partagées entre eux et Brahim. Dès l'arrivée au camp, ce blessé reçoit les soins des docteurs et son état est des plus satisfaisants. Les indigènes ont une résistance considérable aux blessures et, d'autre part, les blessures produites par les balles Lebel, lorsqu'elles n'atteignent pas un organe vital, sont rapidement guéries.

1^er^ juillet. — Départ à quatre heures et demie du matin. La mission revient un peu sur ses pas pour reprendre la grande vallée qui passe au pied du Diguellane; nous rejoignons là l'itinéraire même de Barth. Nous rencontrons quelques cases abandonnées tout récemment, car des poules vagabondent encore aux alentours. Après avoir parcouru un petit plateau de rive gauche de l'ouad Diguellane nous

tombons dans la grande rivière d'Aourarène dont nous remontons la rive droite, côtoyant à sa gauche l'importante chaîne du mont Bila qui nous domine de 500 à 600 mètres, et qui se termine au nord vers le point de confluence de l'Aourarène et du Diguellane. Là nous passons aux tilmas de Tiguedda dans le lit d'un affluent de droite de l'Aourarène. La végétation est fort belle dans cette rivière et sur ses bords et composée des arbres déjà indiqués, au milieu desquels les gommiers répandent la suave odeur de leurs multiples fleurs. De nombreux petits affluents plats serpentent sur le plateau berge et se divisent en innombrables filets qui s'égarent dans des bosquets riants où abondent les pintades et les gazelles. Quatre kilomètres en amont de Tiguedda, se rencontre un vaste cimetière, très soigné, et dominé par une sorte de hangar ayant sans doute la prétention, aux yeux des indigènes, de représenter une mosquée. Ce sont simplement deux petits murs parallèles supportant une toiture grossière, le tout élevé de 2 mètres à 2 m. 50. Une heure plus loin, nous arrivons au puits d'Aourarène où nous installons le campement.

Le mont Bila nous domine au nord-ouest et découpe sur le ciel une magnifique silhouette très élevée, hérissée de pics en aiguilles, véritable chaos de roches aiguës et déchiquetées, coupées de nombreux ravins, et dont le pied, pour notre vue, plonge et se noie dans l'océan de verdure formé par les arbres de la vallée.

Autour de nous des basaltes et des laves; non loin du camp s'élève un petit piton décapité qui n'est autre qu'un ancien cratère de volcan.

Pendant la route, nous avons relevé des traces de méhara montés et aperçu des hommes sur les collines à l'est; ce sont, nous dit le guide, des éclaireurs placés par les chefs du ghezi en formation et qui ont pour mission de surveiller nos mouvements.

On a fait boire pendant toute la journée mais, dès quatre

heures, il a fallu nettoyer le puits qui était déjà à sec. Après ce curage, on continue le puisage seau par seau, sans pouvoir terminer l'abreuvage de tous les animaux. Pendant toute la nuit, les tirailleurs remplissent les outres et leurs bidons personnels; les Chambba abreuvent aussi les chameaux dont ils sont chargés ainsi que les miens.

2 juillet. — Séjour à Aourarène. Au lever du jour nous sommes surpris par cinq détonations successives sous la ramure des grands gommiers de la rivière; peu après, apparaissent El-Hadj-Abdul-Hâkem et Boudjemâh : Aussitôt l'abreuvoir de leurs chameaux terminé, ils s'étaient rendus dans l'ouad pour voir s'ils ne surprendraient pas quelques-uns des éclaireurs ennemis signalés hier, lorsque tout à coup ils distinguent, sur l'autre rive de l'Aourarène, trois cavaliers à méhari avançant prudemment en explorant le terrain et en cherchant à apercevoir quelque chose. Ces trois Touareg ayant brusquement vu les feux de nos tirailleurs, s'arrêtent et, tournant bride, se sauvent à toute vitesse; El-Hadj, qui ne veut pas les laisser échapper, tire sur les méhara, en tue un, blesse le second et manque le troisième; les cavaliers, bien entendu, disparaissent à toute allure dans les ravins. Une corvée est envoyée pour ramener la chair du chameau qui servira à la boucherie; ce chameau porte les marques des Ikazkazen.

On abreuve aujourd'hui tous ceux des animaux qui n'avaient pas pu boire hier: Le travail est très pénible à cause de la profondeur du puits, qui atteint 17 mètres, et de la petite quantité d'eau.

Il est écrit plusieurs lettres à Kenounou, aux chefs des Kel-Neggarou et aux notables d'Aoudéras, pour les aviser que nos affaires nous conduisent au Soudan, mais que nous avons l'intention de vivre en paix avec tous ceux qui ne nous attaqueront pas; que ceux donc qui ont des denrées à vendre, ou des chameaux à louer, approchent sans crainte de la mission. C'est Ghânem, le nègre fait prisonnier à

Gouguerem, qui s'est chargé d'emporter ces missives à Aoudéras, où il nous précédera; il part dans l'après-midi.

Les grands gommiers sont ici très beaux, beaucoup d'entre eux arrivent à 60 centimètres de diamètre et même dépassent cette taille. Des troupes de bengalis — les Touareg les nomment *Taguedite* — voltigent, avec beaucoup d'autres petits oiseaux, dans leurs ramures; malheureusement nous n'avons plus ni plomb de chasse ni moyen de transport, ce qui nous empêche de faire une ample moisson de peaux.

Pendant la nuit, concert de hurlements de chacals et d'oiseaux nocturnes.

3 juillet. — Départ matinal par un sentier bien tracé, mais sur un terrain très boisé en bordure de la rivière. Nous y notons des laves et quelques morceaux de pierre ponce fine. Pour la première fois nous relevons sur le chemin des traces fraîches de lions dont l'empreinte est large et bien marquée. Après avoir traversé un affluent de droite de l'Aourarène, en un point à végétation très fourrée, nous quittons sa vallée pour nous engager sur un plateau de même nature de roche. Si à ce moment l'on se retourne pour jeter un regard du côté du nord, on reste saisi par la vue merveilleuse qui s'étend sur toute la haute vallée d'Aourarène, représentant une belle masse de verdure dominée par la silhouette sombre du mont Bila qui ferme, comme arrière-plan, tout le côté gauche de cet inoubliable tableau. L'effet produit par le contraste des verts foncés et des verts clairs, sur le fond roux et aride des montagnes, est éminemment artistique et profondément saisissant, on ne se lasse pas de l'admirer.

Nous quittons, un peu plus loin, la route directe d'Aoudéras pour obliquer sur la droite et rejoindre le puits où nous comptons nous arrêter; par une descente facile nous arrivons bientôt au puits d'Assada, dans la rivière de même nom, qui n'est autre, du reste, que le cours supérieur de l'Aourarène. Ici la rivière est belle et large, elle descend en aval en longeant les pentes méridionales du mont Bila et en recevant,

sur ce parcours, divers affluents dont l'un de gauche paraît très important.

Le puits est très abondant, aussi la cérémonie de l'abreuvoir est-elle rapidement terminée. Comme il n'y a pas de graminées ici, mais seulement des gommiers, Lamy prescrit aux tirailleurs de pâturage d'employer la méthode touareg, qui consiste à grimper dans les arbres et à abattre des branches dont les animaux mangent les petites folioles avec beaucoup d'avidité. La haute taille des gommiers de la région exige cet abattage. Je retrouve ici quelques *acacia tortilis*, espèce qui depuis longtemps avait fait place à d'autres gommiers.

Les chevaux sont dans un état misérable et n'ont plus que le reste des rations de pain de guerre qu'ils portaient sur leur dos, la végétation du pays étant surtout arborescente et ne comportant pas de graminées. Quant aux hommes, sauf la ration de viande qui est forte, ils n'ont rien comme grain et souffrent de la faim. On n'a pas oublié que, depuis Aguellal, tous portent sur le dos des rations de sucre et café pour une longue période, et ce café est en tablettes comprimées; nombre d'entre eux broient ces tablettes, les mélangent au sucre et mangent le tout ainsi; j'ai bien peur que sous peu de jours ils n'aient absorbé, de cette façon, le café qui devait leur faire des mois : on ne compte pas avec la faim.

4 juillet. — La nuit a été merveilleusement claire et belle, on pourrait même dire fraîche, car le minimum n'a indiqué que 19 degrés. Le concert des chacals, des hyènes et autres bêtes de proie a continué toute la nuit. En revanche, le matin au petit jour, nous avons été charmés par le gazouillement, le pépiement, les chansons variées, de quantité d'oiseaux entonnant l'hymne de l'aurore dans les arbres. Nous ne nous attendions certainement pas à une aussi agréable aubade.

Le guide nous déclare que nous ne trouverons pas d'eau jusqu'à Aoudéras parce qu'il n'a pas plu de ce côté. On décide donc de ne partir que dans la soirée et on fait remplir tous

les bidons des hommes et les quelques misérables outres qui nous restent encore comme récipients à eau. De même on fait boire tous les animaux. A midi, affolement d'un lièvre qui vient se précipiter au milieu du camp; après une course mouvementée, le Chambbi Kaddour finit par s'en emparer.

Tout étant prêt, nous nous ébranlons à trois heures et demie, remontant le lit de l'ouad Assada, large et très boisé. A trois kilomètres plus haut, confluent important, nous prenons le cours de rivière le plus à droite, toujours très boisé, avec profusion de lièvres et de pintades, dont Dorian tue quelques échantillons tout en cheminant. Il y a là, outre la végétation accoutumée, quelques palmiers Doum mais sans types élevés. Une particularité remarquable s'offre ici à nos regards et pour la première fois depuis que nous avons quitté l'Algérie : tous les mamelons ou collines élevées situés à notre droite sont couverts de végétation *jusqu'à leur sommet*; leurs flancs, en conséquence, présentent l'aspect de taillis très clairs et, pour la première fois aussi, la montagne s'égaie et tend à perdre sa physionomie sèche et revêche. Ces taillis sont surtout composés de Tamat et de quelques autres gommiers de petite taille.

Nous voyons successivement à notre gauche trois autres affluents importants et nous continuons à remonter le lit de la même rivière, qui n'est bientôt plus, entre les montagnes, qu'un ravin plat et élevé dont le sol est recouvert, sur plus de la moitié de sa surface, d'une petite herbe naissante aussi agréable à l'œil que douce aux pieds. Cette circonstance, jointe au boisement des collines environnantes, produit le plus singulier effet en ce lieu où l'on se croirait plutôt sur de hautes cimes d'Auvergne, si ce n'était l'aspect particulier des arbres qui ne rappellent en rien ceux de France.

C'est sur une des parties sableuses de ce ravin que nous relevons les traces de deux lions poursuivant un bœuf, les traces sont profondes et le sol nous raconte parfaitement les péripéties du drame.

Le sentier abandonne tout à coup le ravin pour tourner brusquement à gauche et s'élever en pente longue, raide et difficile, au flanc d'une montagne qui nous barrait le chemin. La route est bien tracée mais l'inclinaison est telle que les animaux ont la plus grande peine à avancer sur ce défilé, qui se nomme teniet Ghraghar, et qui serpente dans le granit rose, le gneiss et le quartz. Une descente un peu moins ardue nous amène ensuite dans une large plaine élevée qui porte aussi, de même que les montagnes voisines, le nom de Ghraghar.

Par bonheur, et malgré les assertions antérieures du guide, nous trouvons dans cette plaine un petit ouad qui contient non seulement des tilmas, mais même des ghedirs pleins d'eau; nous campons aussitôt en ce point, au milieu de roches noires basaltiques : c'était tout ce que nous pouvions désirer et, pour comble de chance, El-Hadj-Abdul-Hâkem apporte au camp deux gazelles qu'il vient de tuer.

5 juillet. — Dès avant cinq heures nous étions en route sur la plaine de Ghraghar [1], couverte de blocs basaltiques de la grosseur de la tête ou à peu près. Les monts sont, comme hier, couverts de végétation jusqu'au sommet. Les lits de rivières sont extrêmement nombreux dans la plaine qui n'est, à proprement parler, qu'un tissu de ravines plates couvertes d'arbres; c'est là ce qui donne à cette région son aspect de taillis clairsemé. Les arbres qui la peuplent ont de 3 à 6 mètres d'élévation seulement et la masse n'a guère que 3 mètres. Tous ces petits arbres ont l'air jeune, de même que ceux qui couvrent les montagnes, et j'en suis à me demander si vraiment ils sont jeunes ou bien s'ils conservent pendant des siècles leur exiguïté. Cette dernière hypothèse doit être la bonne, puisque Barth signalait le même aspect pour la plaine de Ghraghar il y a près de cinquante ans. Quelques arbrisseaux d'espèces nouvelles commencent à apparaître. Sur ce plateau existe un petit cimetière bien entre-

1. C'est la plaine d'*Er'arar-n-Déndemu* de la carte de Barth.

tenu, comme tous ceux que nous rencontrons dans ce pays. Chaque tombe est elliptique allongée, entourée de pierres assez grosses bien alignées; la surface ainsi circonscrite est recouverte de petits cailloux triés formant un tumulus plus élevé au centre. A 9 kilomètres du point de départ, après avoir traversé une petite rivière et une chaîne de collines de quartz et de gneiss de faible élévation, nous retombons sur une nouvelle plaine de semblable nature. A notre gauche, au loin, s'élève un gros massif isolé, à double coupole, que le guide persiste à confondre en un seul tout avec les monts d'Aoudéras, qui s'étagent un peu plus au sud, mais que je suppose, d'après sa position, être le mont Doghem de Barth.

Le convoi avance très péniblement sur ce nouveau plateau [1], qui de loin prend l'aspect d'un bois ininterrompu. Le sentier, étroit et unique, circule en capricieuses sinuosités au milieu de petits blocs arrondis de roche basaltique noire extrêmement dure, où l'on voit quelques pieds du Boucerosia déjà indiqué et de *Kora* ou *Tigallolé*, plante bulbeuse en pleine floraison. Nous passons en un point que le guide appelle Mekam-Cheikh-El-Baghdadi [2]. Il est curieux de constater que le *tout petit gommier* qui pousse dans la basse enceinte murée destinée à la prière a déjà été signalé par Barth, dans le même endroit, comme de *toute petite taille* et que nous le trouvons *toujours petit*, cinquante ans plus tard!

Nous avons la chance de découvrir, un peu plus loin, des ghedirs pleins d'eau dans un ravin et nous nous empressons d'y camper à courte distance d'Aoudéras.

Sur le soir nous arrivent plusieurs Touareg dont Ghânem le porteur des lettres, parti d'Aourarène, et Akhedou, notre ancienne connaissance d'Iferouane. Ils rapportent un mot d'un certain Abderrhaman, notable d'Aoudéras, qui assure des bonnes dispositions du village à notre égard. Les lettres dont était chargé Ghânem ont été expédiées à leurs destina-

1. C'est la plaine de *Taghist* de la carte de Barth.
2. Barth nommait cette messalla *Makam-Es-Sheikh-Si-Abd-El-Kerim*.

taires dans la montagne. Tout d'abord, à l'annonce de notre arrivée, les habitants s'étaient enfuis, mais Akhedou les a rassurés et presque tous ramenés en leur affirmant qu'il nous connaissait d'Iferouane et que nous ne faisions de mal à personne. Les Touareg prétendent que le sultan d'Agadez avait envoyé pour nous, vers Aoudéras, une petite caravane de mil, mais qu'elle a été pillée en route. Cette information me paraît bien invraisemblable. D'autres Touareg, descendant de la montagne, viennent aussi rejoindre leurs camarades au camp. Tout ce monde, sauf l'un d'entre eux, repart ce soir pour Aoudéras où ils nous annonceront pour demain.

6 juillet. — Départ un peu avant cinq heures en suivant une route extrêmement sinueuse, au milieu de ravins sans nombre qui tous vont rejoindre les branches de l'ouad où nous étions campés. Nous sommes dans le gneiss et le quartz; la végétation est beaucoup moins brillante que les jours précédents et se confine exclusivement dans les ravins.

Après quelques kilomètres de marche dans ces conditions nous descendons, par le sentier en lacets, une pente assez forte qui nous amène en bas dans le lit de la rivière où nous attendent Akhedou et quelques Touareg du village, précédés d'un tambour qui bat sur sa caisse en notre honneur. Nos clairons, sur l'ordre de Lamy, répondent par le refrain du 1er tirailleurs et par un ou deux autres airs de marche. Les échos, étonnés par le timbre de cet instrument qu'ils ne connaissent pas, répètent dans le lointain les notes de cuivre.

Après une pose suffisante pour donner au convoi le temps de terminer la longue descente, où il ne cheminait qu'à la file indienne, la marche en avant est reprise. C'est la rivière même qui nous sert maintenant de route, elle est bordée de végétation où se distinguent les troncs et la couronne des palmiers Doum, et quelques touffes de Djedari. Peu après nous entrons à Aoudéras même, où le camp est installé sur un petit promontoire, dominant d'une dizaine de mètres les deux rivières qui se réunissent immédiatement à

son pied ouest. C'est l'extrémité du plateau allongé sur lequel est construit le village d'Aoudéras, qui s'élève à 400 ou 500 mètres à l'est du camp. Ce plateau n'est en réalité, tout au moins pour un grand nombre de ses parties, qu'un cône d'épandage des différents ouadi qui se réunissent ici ou un peu en amont; il est pour cette raison entièrement composé de matériaux, amenés par les eaux, et qui sont venus niveler une substructure rocheuse aujourd'hui à peu près masquée. Au pied immédiat, et le long de ce plateau, tant à droite qu'à gauche, s'étendent les jardins dominant les lits des deux rivières d'un mètre seulement et leur servant de berges basses. Ces jardins sont plantés de bouquets irréguliers de dattiers mêlés de Doum. La terre sableuse qui constitue leur sol est divisée en petits carrés contenant différents légumes et arrosés avec des puits surmontés d'un système de perches à bascule, semblables aux *Khottara* du sud algérien. Les palmiers dattiers sont peu nombreux, du moins ceux que l'on voit, et ne dépassent point le chiffre de 500, s'ils l'atteignent; mais il paraît que leurs groupes se continuent assez loin en amont dans la rivière, ce qui augmenterait alors beaucoup la quantité indiquée. La récolte de dattes a été en partie coupée, un peu prématurément, probablement par crainte de notre arrivée; cependant il reste encore sur les arbres des régimes de dattes non mûres.

Les habitants se sont sauvés ces jours derniers, mais ils reviennent peu à peu; les tirailleurs de garde au pâturage en ont vu descendre, dans la journée, de la montagne, avec des charges sur le dos et réintégrer leurs cases. Akhedou confirme ce fait.

On nous apporte un peu de mil qui est aussitôt acheté et payé en zebili (pièces de 50 centimes), de même que quelques oignons, dattes, tomates et du tabac en feuilles. Les indigènes préféreraient de beaucoup la cotonnade, mais la mission n'en possède plus. C'est Akhedou qui mène toutes les négociations, il y met un grand zèle et une activité remarquable;

c'est le factotum indispensable qui amène choses et gens et qui a paru constamment dévoué à nos intérêts sans aucune arrière-pensée : c'est lui qui un jour refusait cinq ou six thalaris comme complément de payement d'un achat de sel dont nous pensions, le matin, n'avoir soldé que la moitié alors que la somme remise représentait bien la valeur totale. Un tel trait de la part d'un Targui est chose aussi merveilleuse qu'inattendue et permet de juger l'homme.

Nous rédigeons des lettres pour le sultan d'Agadez[1], lettres conçues à peu près dans les mêmes termes que les précédentes, et qui lui demandent des chameaux et des vivres et lui disent d'aviser les négociants d'Agadez de nous apporter toutes leurs denrées à vendre ; nous ajoutons que, s'il le désire, nous passerons par Agadez. D'autres lettres sont aussi adressées à des Touareg notables, campés dans les montagnes, et susceptibles de nous procurer des chameaux et des vivres : ce sont Abderrhaman-Ben-Mahmoud-Ould-Gouni des Mersouta; Kenounou des Immékiténe; et Atchougou-Ould-Kheïlou des Kel-Neggarou. Akhedou se charge de l'expédition immédiate de ces différentes missives. Ces mesures me paraissent bien aléatoires, mais nous n'avons plus de mil et il nous reste peu de viande sur pied.

Dans l'après-midi, nous recevons la visite de Chebkao, vieillard extrêmement âgé, et l'un des notables du village, qui ne me paraît ni pourvu d'une grande envergure ni même d'une parcelle d'autorité. Nous en avons vu plus tard un autre du nom de Ouayiou, mais il semblait tout à fait logé à la même enseigne que le premier.

On congédie le prisonnier Ghânem, auquel il est remis dix thalaris. Quant au blessé-guide, il reçoit six thalaris, mais refuse de nous quitter ; cet individu, chose incompréhensible, nous a pris en amitié depuis qu'il a reçu des coups de fusil et prétend rester avec nous. Il est parfaitement guéri et passe

1. On dit *Agadé* dans toute la partie nord de l'Aïr de même que chez les Azdjer.

son temps à chanter et à rire, état d'âme peu commun chez ses congénères.

Akhedou et les Touareg du pays nous affirment que les hommes qui ont été tués lors de l'attaque de Guettrâ sont parmi les plus importants du ghezi; ils confirment aussi la préparation d'une nouvelle bande ayant l'intention de nous surprendre. Akhedou, qui lui aussi est un garçon très gai et très friand de petites nouvelles, nous apprend que Dorian porte un nouveau nom pour tous les Touareg de l'Aïr; ceux-ci ne l'appellent plus que *Ouakazéne*, cela veut dire *celui qui monte un cheval blanc*; auparavant, on ne l'a pas oublié, on l'avait surnommé *Soltan Selatine*, et ce vocable avait atteint Agadez, car on le retrouve dans le traité qui m'a été remis plus tard par le sultan de cette ville.

7 juillet. — Les animaux sont envoyés au pâturage en aval du camp dans la rivière d'Aoudéras. Les Chambba partis en patrouille rendent compte en rentrant qu'ils ont relevé les traces de trois méhara, lesquels ont été couchés et entravés à trois kilomètres en aval dans l'ouad. Les traces de leurs cavaliers sont visibles jusqu'à une cinquantaine de mètres du petit poste de nuit, au sud du camp; ils ont pu aborder ce point en suivant silencieusement le lit de l'ouad sous le couvert des arbres, ils ont coupé quatre régimes de dattes non mûres et les ont fait manger à leurs chameaux et ont refilé vers le sud-ouest. Ce sont là probablement des guetteurs du ghezi en formation.

Il est offert par nous une jeune chamelle en *baraka* à la mosquée du village, sa viande est partagée entre les indigènes présents. Le village est composé de quatre ou cinq groupes de cases, assez disséminées, sur le petit plateau qui a déjà été décrit. Il existe même des cases à l'est, de l'autre côté de la rivière. Ce sont, en majorité, des huttes ou gourbis demi-sphériques ou légèrement tronconiques, mais beaucoup moins soignés qu'à Iferouane. Ces huttes ont une carcasse en djerids recourbés, que l'on recouvre ensuite de nattes plus

ou moins grossières faites de feuilles de Doum ou de dattiers, ou bien de nattes fabriquées avec des tiges sèches de sorgho et de mil. On rencontre aussi quelques maisons de forme cubique, à la façon arabe, en pisé de terre et enfin de très rares en pierres. Les cases en nattes sont très peu élevées et munies de portes extrêmement basses. Le nombre des habitations peut être estimé à deux cents au maximum, impliquant une population sédentaire d'environ un millier d'âmes. L'aspect général est bien plus misérable que celui des villages d'Iferouane et de Séloufiet. Actuellement, quelques-unes de ces maisons sont closes, les habitants n'étant point encore revenus au bercail.

Amenés par Akhedou, les indigènes nous apportent du mil (160 kilos), des tomates sèches et vertes, quelques calebasses de lait, de petits morceaux de beurre frais, des oignons et une sorte de conserve d'oignons séchés sous la forme d'une galette très dure, des dattes plus ou moins mûres, un peu de tabac et quelques chevreaux. Tous demandent de la cotonnade, mais finissent, après d'interminables pourparlers, par accepter des pièces de 50 centimes.

A une heure on vient, en criant, du village avertir qu'un parti de pillards composé d'Amghad des Kel-Ferouane vient d'enlever, en amont, dans la vallée, les troupeaux de moutons et de chèvres du village; les gens valides leur donnent la chasse. Lamy envoie aussitôt vingt hommes et cinq spahis, sous le commandement d'Oudjari, pour aider les indigènes et essayer de pincer quelques-uns de ces honnêtes gens. Cette petite troupe rentre dans l'après-midi ayant fait sept ou huit kilomètres sans rencontrer personne. Les voleurs se sont sauvés en montagne en abandonnant leur butin. Il paraît, du reste, qu'à Aoudéras c'est chose courante que de telles alertes et qu'à chaque instant les indigènes sont victimes de pillages de la part des nomades.

On nous vend aussi une soixantaine de kilogrammes de sel de Bilma et une espèce de tourteau fabriqué avec la pulpe

Huttes et cases d'Aoudéras.

écrasée des noix du Doum. Cette substance, qui se nomme *Coca* ou *Cocayi* ou *Taouda*, se mélange aux soupes, aux divers plats de viande, auxquels elle communique une saveur légèrement sucrée. Lorsqu'elle est sèche, cette farine mâchée laisse dans la bouche un arome particulier assez voisin de celui du cacao, mais avec un léger goût d'amertume. On l'emploie aussi de la façon suivante : après l'avoir bien réduite en poussière on la mouille, on rejette la pulpe grossière, on y mélange un peu de farine de mil, un peu de fromage sec pulvérisé, beaucoup d'eau, et on boit. Cette boisson, un peu amère, est assez agréable lorsqu'elle est fraîche, et elle nourrit en même temps qu'elle désaltère. On en trouve toujours une outre suspendue à la selle des cavaliers à méhari [1]. Hier et aujourd'hui, vent assez fort; nous nous en apercevons d'autant mieux que mon gourbi n'est qu'un simple hangar ouvert de toutes parts et seulement composé de quatre paniers aux quatre angles et d'une toile jetée par-dessus.

Akhedou prétend qu'il y a du mil au village de Téhouar,

1. C'est l'*Adjira* déjà décrite plus haut, mais avec adjonction de *Cocayi*, ce qui n'a pas lieu plus au nord à cause de l'absence de Doum.

situé à l'est, non loin d'Aoudéras; et que l'on trouverait aussi du mil et de nombreux chameaux à Tamazellakh, dans l'ouad d'Aoudéras, mais beaucoup plus loin en aval. Il serait partisan de nous voir opérer une razzia dans un de ces points, et nous sommes obligés de lui dire que ce n'est pas là une méthode qui nous soit agréable ni coutumière.

On me rapporte une minuscule tortue trouvée dans un ghedir de la rivière. Cette petite bête de couleur brune, à tête effilée et à ongles très longs, très vive dans ses mouvements, ne compte pas plus de six centimètres de longueur.

8 juillet. — On continue à trouver, dans les environs, des traces de lions et de hyènes. Les pintades sont innombrables. Le fils de Chebkao revient d'Agadez d'où il ramène un peu de mil, il dit que les dispositions des gens y sont tout à la paix. On y fait courir le bruit que des Français sont à Katschéna avec une troupe nombreuse de soldats.

Nous avons encore écrit ce matin à Adinguez, notable des Kel-Neggarou habitant à Téhouar, pour lui demander du mil, et aussi à El-Hadj-En-Nour, campé non loin d'ici, dans le même sens, et en leur laissant entendre que ce ne seraient pas les montagnes qui nous empêcheraient d'aller leur rendre visite.

Trois Touareg des Kel-Neggarou, faisant partie d'une caravane venant d'Agadez et se rendant à Asodi, nous sont amenés par Akhedou et nous vendent 87 zekkat de mil. Il leur est répété l'éternel refrain : à savoir que nous cherchons des chameaux à louer et que nous n'attaquons jamais les gens paisibles. Un peu plus tard nous voyons arriver trois Touareg, qui apportent une réponse d'Atchougou; cette réponse, émaillée de citations du Coran, est conçue dans un excellent esprit, mais ne résout point les questions posées. Il dit qu'il a reçu et compris notre lettre, qu'il nous connaît par son ami El-Hadj-Mohamed et son compagnon [1]; que lui

1. Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir, celui des Kel-Neggarou qui accompagnait toujours El-Hadj-Mohamed.

et les siens ne veulent que le bien et ne suivent pas les fauteurs de désordre; que depuis des siècles ils n'attaquent personne, que nous n'avons rien à craindre d'eux; qu'ils ont bien reçu autrefois et laissé passer *nos ancêtres* (Barth et ses compagnons), qu'ils ne sont ni traîtres ni menteurs, et qu'ils considèrent comme détestables les agissements de ceux qui arrêtent les voyageurs, qu'eux ne sont que de pauvres bédouins (*sic*) affamés et qu'il est préférable pour nous de gagner Agadez, etc.

Akhedou demande qu'on écrive de nouveau à Atchougou pour lui demander du blé, du mil et des chameaux avec insistance et en annonçant que nous payerons très cher; ce qui est fait et les gens qui nous ont remis sa lettre emportent aussitôt la nôtre. Atchougou est le cousin de Mohamed-Ben-El-Hadj-Bachir. D'après la chronique, c'est leur famille qui aurait planté tous les dattiers d'Iferouane et elle serait un peu considérée comme souveraine dans ce village.

Toute la journée vent fort avec poussière intolérable.

9 juillet. — Très forte brume, mais peu ou point de vent jusqu'à deux heures, moment où il s'élève violent. Une missive nous arrive d'Afazaz, elle émane des Kel-Adodé, des Kel-Azaniarez, des Oulad-Loussou, du fils d'El-Had-Belkhou de Djiro et des Keloui en général; elle porte pour toute suscription : « Que cette lettre arrive, s'il plaît à Dieu, à nos « hôtes, aux autres nous-mêmes, entre nous et eux que le « bien, s'il plaît à Dieu ». Elle peut se traduire ainsi : « Nous « ne vous voulons que du bien. Autrefois notre chef était « un nommé Noura (Annour?), à ce moment sont venus des « hommes de votre pays, vos ancêtres, *Kanassir*, *Tayeb et* « *Abdul-Kerim* (Barth et ses compagnons), nous les connais- « sions, ils sont restés chez nous jusqu'à leur départ pour le « Soudan, nous les avons bien reçus et nous voulons agir de « même avec vous. Nous envoyons des lettres pour avertir « tout le monde de vos désirs. Nous disons aux chefs des « mauvaises gens que nous ne voulons pas que vous soyez

« inquiétés et de veiller à la sécurité... Celui qui écrit vous « salue d'un cœur sincère et nous pensons qu'il en est de « même de vous. Telle est la parole des Keloui en entier. « Pour les chameaux, il y en a un ici, l'autre là, tous les « autres sont encore au Soudan... »

Nous réexpédions aussitôt les porteurs de cette missive avec une nouvelle lettre demandant de nous envoyer des bœufs, des moutons et du mil à vendre, et en même temps un homme d'importance avec lequel on puisse s'entendre. Nous ajoutons que les Européens dont il parle ont dit, en rentrant dans leur pays, beaucoup de bien de leurs ancêtres et que nous espérons vivement que les fils nous traiteront aussi bien que leur pères avaient traité nos compatriotes. Les achats continuent à être très difficiles, parce que, pour les petites quantités de denrées qu'ils ont à vendre, tous voudraient de la cotonnade, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on arrive à leur faire accepter des zebili.

Le camp est émaillé de femmes et de négresses du pays qui pilent pour les tirailleurs le grain qu'ils ont pu se procurer eux-mêmes soit à prix d'argent, soit avec les quelques cotonnades qu'ils avaient précieusement conservées en surcharge depuis le jour du dernier bûcher. Ce n'est en effet qu'aujourd'hui que se terminent les rations de pain de guerre dont ils étaient porteurs, et ce n'est qu'aujourd'hui aussi que recommenceront les distributions du peu de grain que possède la mission. L'alimentation est l'objet des plus grandes préoccupations pour chacun, étant donné la pénurie des vivres et la faim qui talonne un peu tout le monde.

Les indigènes cultivent ici relativement beaucoup de tabac, mais il ne produit que des feuilles de petites dimensions et qui sont séchées, alors qu'elles sont vertes et non encore mûres, si bien qu'elles conservent cette couleur verte; elles sont vendues extrêmement cher, avec de nombreux petits morceaux de tiges et de côtes de feuilles.

Sur le bord de la rivière, en bordure des jardins, se

remarque une plante, très commune ici, que nous voyons pour la première fois, et qui porte le nom de *Cada* ou de *Tanala*; elle a tout à fait la végétation de la patate douce, et étale, avec une très remarquable vigueur, ses tiges rampantes qui projettent de toutes parts de très nombreux rameaux. Ses feuilles sont d'un beau vert et ses fleurs sont d'un rouge vif, absolument semblables à celles d'un liseron; elle me semble appartenir à la famille des Solanées et les indigènes lui attribuent des propriétés toxiques ou tout au moins stupéfiantes.

Eggours, bengalis, vautours et corbeaux sont très nombreux autour d'Aoudéras.

Tout le troupeau a bu aujourd'hui à un ghedir qui se trouve à 300 mètres en aval du camp.

10 juillet. — Dans la nuit est arrivé au village un visir ou sous-visir du sultan, le nommé Eddir, accompagné de quelques autres, dont le frère de Boubaker. Il nous apporte une lettre du sultan qui, entre autres choses, nous dit qu'il connaît notre présence à Aoudéras, que les Touareg qui nous ont attaqués ne lui obéissent point : « Vous êtes nos hôtes et nous ne voulons pas que l'on vous trahisse, ajoute-t-il; et aussi, ne venez pas à Agadez, il y a beaucoup de voleurs, de brigands qui refusent de reconnaître mon autorité; ils sont prêts et veulent vous attaquer de nouveau, je tiens essentiellement à vous en prévenir pour que plus tard vous ne m'accusiez pas, etc., » et une multitude de choses du même genre.

Eddir est arrivé au camp précédé du tambour d'Aoudéras et d'un joueur de clarinette, qui n'est autre que le Triboulet joufflu dont nous avions déjà fait la connaissance à Iferouane. Eddir nous fait de vive voix de nouvelles protestations d'amitié de la part de son maître, mais ce qu'il appert de plus clair de sa conversation, c'est que ce dernier n'a aucune autorité et n'impose sa volonté à personne : « Du temps d'El-Hadj-Belkhou, nous dit-il, tout le monde marchait sous la bannière du sultan parce que Belkhou, homme énergique, faisait obéir

tous les indigènes, mais depuis sa mort tout est changé et les hommes de l'ouest font bande à part : les Kel-Tadélé avec Boubaker pour chef, les Ikazkazen avec Hadj-Moussa, et les Kel-Fadé avec Tegoumane. »

Eddir affirme que le sultan nous a bien expédié il y a quelque temps une caravane de vingt ânes chargés de mil, sous la conduite de Boubaker, que nous connaissions d'Iferouane, mais les tribus hostiles se sont emparées de ce convoi en déclarant qu'il était parfaitement inutile de venir en aide aux infidèles. Nous lui répondons que puisqu'il nous est prouvé que son maître n'est qu'un fantoche sans autorité, puisqu'il ne peut même ni nous défendre ni nous ravitailler, nous allons nous rendre à Agadez. Si toutefois le sultan trouve le moyen de nous faire fournir, d'ici là, du grain et des chameaux, nous prendrons au contraire la route directe du Soudan en évitant Agadez. Après avoir remis à Eddir et au frère de Boubaker quelques thalaris, ils repartent pour Agadez, emportant nos dernières instructions et l'expression de notre volonté pour leur maître.

Il faut en effet prendre un parti et, aujourd'hui, le meilleur nous semble être celui de gagner Agadez, la nécessité nous y oblige; nous manquons de moyens de transport, nous sommes absolument dépourvus de nourriture pour nous et pour nos chevaux, et il serait bien invraisemblable que nous ne trouvassions pas à manger pour quelque temps dans une ville qui se dénomme capitale du pays. La pression directe et immédiate que nous pourrons exercer alors sur le sultan amènera, j'espère, une solution rapide. Vers midi, nous recevons du grain envoyé à la vente par Kenounou; nous en mesurons 460 zekkats dont 40 de riz et le reste de mil. Le convoyeur de ce grain est précisément l'oncle de Kenounou; nous essayons de faire vibrer chez lui la fibre du patriotisme et nous lui tenons ce langage : « Si vous voulez que nous vous aidions à venger la mort de votre parent Seddick des Immékiténe, tué par les Ikaskazen, nous sommes prêts à le faire; mais

pour cela il est indispensable que vous nous en fournissiez les premiers moyens et que vous nous procuriez les chameaux qui nous sont nécessaires pour nous mener au Damergou, où sont précisément ces Ikazkazen et leur chef Moussa. » L'oncle de Kenounou ne paraît pas être à la hauteur de pareilles pensées, *il ne rend pas*; il est absorbé par son mil, par la possession des thalaris qu'il vient de recevoir en payement, et ne demande qu'une chose : c'est de partir, ce qu'il fait du reste presque aussitôt.

Eddir, et les autres indigènes venus d'Agadez, nous ont parlé de la colonne française du sud-ouest (il s'agit évidemment de la mission Voulet-Chanoine). Ils disent qu'aux dernières nouvelles elle se trouvait à Gadjera (?), à un mois de marche de Zinder. La conversation étant tombée sur Arhaïo, ces mêmes gens ne nous en parlent qu'en le couvrant d'injures et d'épithètes malsonnantes : c'est un brigand, disent-ils, qui brouille deux fractions jusqu'à ce qu'elles en viennent aux mains, ce qui lui permet d'exercer son vrai métier, c'est-à-dire de pêcher en eau trouble.

Toute la journée fort vent d'est et insupportable poussière. Il est très remarquable de constater que les mois d'été, dans cette partie du Sahara, sont moins chauds que l'on n'aurait pu s'y attendre et dans tous les cas moins chauds que dans le Sahara du nord; en effet, à part les mois d'avril et de mai et la première partie de celui de juin, pendant lesquels nous avons enregistré une succession de maxima oscillant entre 44 et 46 degrés, nos températures ont été moins élevées que ce que je supposais. Actuellement les maxima ne dépassent point 41 ou 42 degrés et nos minima nocturnes flottent entre 19 et 26 degrés. En cette même saison, et dans le Sahara nord, au contraire, les maxima atteignent et dépassent 48 degrés tandis que les minima ne descendent guère au-dessous de 30 degrés.

11 juillet. — Des femmes sont louées, comme à Iferouane, pour le broyage du mil que nous avons reçu hier et dont nous

regrettons que le volume ne soit pas décuple. Le cheval du brigadier indigène de spahis est mort ce matin d'épuisement et de faim aussi peut-être. Tous nos chevaux sont du reste dans un lamentable état de maigreur, qu'explique amplement le régime peu substantiel auquel ils sont soumis et l'absence de grains dans leurs musettes.

Akhedou affirme que les notables des Kel-Neggarou ont expédié des méhara dans diverses directions pour demander des grains et des chameaux pour nous, et il espère que ces négociations auront sous peu une suite favorable.

Le soir, la noubba des tirailleurs joue ses airs les plus variés ; c'est à la demande même des femmes du village qu'on a ainsi fait droit. Elles viennent danser au son de cet orchestre ; quelques hommes se joignent à leurs exercices chorégraphiques et mêlent, aux youyoux joyeux et retentissants des femmes, un cri prolongé qui ressemble à s'y méprendre aux cris que poussent dans la nuit les paysans du centre de la France en se rendant aux veillées d'hiver.

A huit heures du soir, un messager arrive d'Agadez porteur d'une lettre du sultan ; il était parti en même temps qu'Eddir, mais il s'est attardé en route à des tentes de ses parents. C'est en somme la même lettre que la précédente, mais il nous accuse, en outre, réception des cadeaux que nous lui avions expédiés par Mili, et il insiste sur la nécessité pour nous de ne pas passer par Agadez, mais d'attendre à Aoudéras l'arrivée des Keloui, etc....

Vent violent tout le jour. Pendant la nuit, concert épouvantable d'aboiements de tous les chiens du village : on aurait dit qu'il y entrait une succession ininterrompue de caravanes ou de gens étrangers. A propos de chiens, je dois signaler qu'ils sont ici beaucoup plus nombreux que dans les autres villages que nous avions vus. Leur aspect se rapproche beaucoup de celui des chiens de France ; ils n'ont aucun point commun avec les chiens ordinaires de tout le nord de l'Algérie. Tous sont à poil ras, à oreilles tombantes sans être

toutefois très longues; ils rappellent assez bien le braque ou le Saint-Germain. Quelques-uns semblent avoir un mélange de sang de lévrier, mais aucun n'en a la forme svelte et harpée, bien que la généralité conserve la patte fine et allongée. La queue est longue, fine et retournée en tire-bouchon de travers au bout. En général, ils sont étoffés, sauf pour ceux mâtinés de *slougui* qui restent un peu fluets. Leur teinte est ordinairement foncée, parfois tachetée de blanc, feu ou fumé; dans quelques cas seulement la robe est blanche avec taches feu ou marron. Ils sont beaucoup plus sociables que leurs congénères d'Algérie — caractère qui se retrouve, frappant, chez tous les animaux domestiques appartenant aux Touareg — nous pouvons la plupart du temps passer près d'eux sans qu'ils entrent dans ces accès de rage et d'aboiements frénétiques qui sont la caractéristique des chiens kabyles.

12 juillet. — Akhedou a recueilli quelques renseignements particuliers des diverses personnes venues d'Agadez : il paraît que Ghâli est à Agadez près du sultan; qu'Arhaïo serait parti, avec ses deux fils, pour razzier des chameaux dans la tribu des Igueddalène qui sont des serfs des Fadéane; on ajoute même que c'est sur l'ordre du sultan que cette opération aurait été décidée afin de nous fournir des animaux.

Akhedou continue à nous pousser à aller razzier des chameaux qui se trouveraient à Tamazellakh, à une cinquantaine de kilomètres d'Agadez, et qui appartiennent à des serfs des Ikazkazene nos ennemis. Il assure même que les Keloui, en général, seraient très satisfaits de nous voir prendre cette mesure, attendu que ces tribus passent leur temps à les voler et à les piller. Voilà bien toujours les nomades et leur disposition d'esprit : volez les autres, ils vous guideront et ce sera pour eux un grand plaisir... Nos indigènes du sud algérien ne pensent pas autrement.

On accuse ici du retard de l'arrivée des caravanes du sud, le retard même de la saison des pluies. Il est en effet constant

que, pour la traversée de la région désertique qui s'étend entre le Damergou et l'Aïr, les caravanes attendent toujours qu'il ait plu de façon suffisante pour leur assurer des ghedirs pleins tout le long de la route. Ces caravanes voyagent, il ne faut pas l'oublier, avec femmes, enfants, bœufs et ânes, outre leurs chameaux. C'est l'Anastafidet — dont l'un des rôles est

Femmes d'Aoudéras.

de s'occuper des caravanes Keloui — qui d'habitude fait aviser les gens du moment où la région susdite est suffisamment pourvue d'eau; il fait avertir en même temps les sédentaires des villages de l'Aïr, or, jusqu'à ce jour, on n'a encore reçu aucune nouvelle de lui, bien qu'il ait déjà plu sur la région en question.

Au pâturage de la journée Métois a vu des restes de campements récents avec des traces de bœufs; il y aurait donc de ces animaux dans le voisinage et pourtant nous n'en avons aperçu que trois depuis notre arrivée, et notre troupeau de boucherie sera bientôt absorbé.

13 juillet. — On apporte du grain arrivé dans la nuit. Il en

est mesuré et acheté 270 zekkat; c'est encore là un envoi de Kenounou. Le mil est presque pur et ne contient qu'une proportion infime de grains de sorgho. Le fait le plus remarquable dans cet arrivage, et qu'il faut noter, est celui-ci : le convoyeur, au lieu de venir directement à Aoudéras, et craignant que nous ne fussions déjà en route vers Agadez, a rejoint, pour être sûr de ne pas nous manquer, cette dernière route et, constatant que nous n'étions pas encore passés, a rebroussé chemin sur Aoudéras. Nous étions loin d'être habitués à de semblables procédés de la part des Touareg, et ce Kenounou est décidément un homme précieux; pourtant il n'apparaît point en personne et ne semble pas vouloir renouer le commencement de relations qu'il avait eues avec nous à Iferouane. Les serfs qui accompagnent les ânes chargés de mil ont des bracelets de bras, non pas en pierre, mais en cœur de gommier qui prend une belle teinte de vieux palissandre. Celui qui les commande est un parent de Kenounou que nous essayons d'entraîner encore dans les idées que nous avions déjà soumises à son prédécesseur, à savoir : nous fournir les moyens de gagner le Damergou afin de nous permettre de les venger de la mort de Seddick — le frère de Kenounou — tué par les Ikazkazen. Comme l'oncle de Kenounou, déjà entrevu, ce Targui ne semble pas disposé à entrer dans notre jeu, ces gens-là ne se soucient pas de nous voir nous mêler à leurs affaires personnelles, même quand leur intérêt est évident; ils préfèrent rester drapés dans leur dignité et leur mutisme immuables. Je le regrette, car nous aurions eu là un adjuvant puissant : l'intérêt des autres. Après tout, les Immékitene espèrent peut-être, sans faire de démarches pour cela, bénéficier plus tard de notre passage ou des circonstances qu'ils prévoient devoir se produire au Damergou, si nous y arrivons.

Les femmes passent ici un temps infini à leur coiffure. Je vois une négresse qui peigne notre prisonnière Fathima, elle en a bien pour une journée presque entière et s'y prend de la

façon suivante : elle poisse tout d'abord les cheveux avec du beurre fondu, puis les peigne, les sépare en petites mèches qu'elle tresse d'abord séparément. Ensuite elle réunit en une seule tresse savante et très serrée les tresses des côtés de la tête en haut, celles du milieu puis celles du bas, laissant au centre un petit boudin tressé de cheveux dressé tout droit. Pendant l'opération, elle sépare les différentes mèches avec une pointe de fer ou de cuivre, elle les lisse en essayant constamment, et infructueusement du reste, de les aplatir et d'en faire disparaître les crêpelures naturelles; elle frotte fréquemment les mèches avec ses doigts graissés de beurre et trempés dans de la poudre de sulfure d'antimoine. La coiffeuse est accroupie et la patiente couchée, soit sur le côté, soit sur le ventre, et appuyée sur ses coudes dans ce dernier cas. Cette dernière tient elle-même les mèches qui ne sont pas encore prêtes et prend ainsi une part passive au travail.

Les femmes de la région portent assez souvent de petits bracelets de bras, en cuir, sur lesquels on a artistement placé de très petites perles de couleur formant des dessins réguliers. Ces bracelets [1] se fabriquent à Ghât et chez les Azdjer et j'en avais déjà vu dans le nord. Elles portent aussi aux jambes de lourds bracelets de cuivre terminés par deux petites masses cubiques de même forme que celles des boucles d'oreille. Les unes ont de grandes boucles d'oreille d'argent ou de zinc, les autres, de petits morceaux de bois passés dans les trous de leurs oreilles. Certaines portent des colliers composés de petites plaques d'argent triangulaires avec ou sans gravures. Des perles de verre ou des tubes de métal sont parfois mélangés à ces colliers. Il est à remarquer qu'il existe ici plus de femmes à visage agréable qu'à Iferouane. On trouve certains types se rapprochant beaucoup de celui des fellahs d'Égypte. Le ton de la peau est cuivré sombre, mais non pas noir; l'ovale du visage est régulier, le nez droit un

1. On peut en voir au musée d'ethnographie au Trocadéro, auquel j'en avais remis en 1895.

peu busqué et très fin; les lèvres minces et la figure calme, régulière et agréable. Ne faut-il pas voir là du sang venu autrefois d'Égypte ou tout au moins de l'est dans le grand exode des populations africaines vers l'ouest? pour moi ce n'est pas douteux, et ce qui vient confirmer cette hypothèse c'est la forme de certains ustensiles, celle de certaines poteries, de certains dessins qui rappellent nettement une origine orientale. J'ai même vu deux femmes qui, en particulier, avaient absolument l'aspect d'Européennes avec un visage simplement bronzé.

Les femmes vont, en général, le buste nu, surtout quand elles travaillent. En d'autres circonstances, elles se drapent dans un morceau d'étoffe. Elles portent leurs enfants le plus souvent sur la hanche droite, mais enfermés dans une peau de chèvre tannée dont les bouts sont attachés sur l'épaule gauche et passés en sautoir. Le gamin a souvent la tête plus basse que les pieds, mais cette situation ne semble jamais émouvoir la mère qui laisse crier l'enfant sans s'en inquiéter autrement. Dans leurs récréations, les femmes d'Aoudéras jouent d'un petit violon monocorde dont le son très doux est excessivement faible. A propos des enfants, je remarque à Aoudéras, comme à Iferouane, que bon nombre d'entre eux ont le nombril énorme, formant comme un long cylindre saillant; cette anomalie est sans doute due aux mauvais soins qui leur sont donnés au moment de leur naissance.

On apporte dans l'après-midi du blé et du mil provenant des environs du mont Dohgem; ces denrées sont amenées par des Kel-Neggarou, auxquels on paye mil et blé sur le même pied; il faut conclure de ce fait que les prix que l'on tire de nous pour le mil sont exorbitants (50 centimes la zekkat), puisque l'on nous demande le même prix pour le blé, et que ce prix est un *prix pour infidèles* et bien supérieur à celui payé par les indigènes entre eux.

14 juillet. — Dès le matin Lamy, en l'honneur de la fête nationale, fait tirer des salves de mousqueterie et deux coups

de canon. On procède ensuite à une revue régulière. Les tirailleurs défilent sur l'esplanade, en avant du camp, devant un certain nombre de naturels que les mouvements d'ensemble qu'ils viennent de voir se produire laissent plutôt ahuris, médusés en quelque sorte. Après la revue, les gradés français se groupent en une sorte de chœur, sous le bâton du docteur Fournial, qui s'est improvisé en cette circonstance chef d'orchestre, et nous entendons aussitôt éclater les couplets de la *Marseillaise* sans trop d'accrocs à la mesure; c'est un souvenir de la patrie lointaine où aujourd'hui résonnent les mêmes accents. Toutes ces scènes sont d'autant plus pittoresques que la grande majorité des membres de la mission est littéralement en guenilles, le bariolage de l'accoutrement des hommes défie toute description. Les contrastes sont tout à fait amusants : Dorian est en smoking avec ses insignes de député, je suis habillé d'une veste de coton violet de l'effet le plus déplorable, quelques-uns des officiers sont bien en dolman de tenue mais avec un chapeau de paille; avec cela tout le monde est pieds nus. Impossible de rendre combien tout ceci est étrange sous ce ciel et au milieu des palmiers Doum!

Dans l'après-midi arrive un homme des Kel-Ferouane venant d'Agadez. Sa tête est recouverte d'un petit chapeau en tout semblable à notre chapeau canotier, à fond pointu, mais de couleur noire, à bandes jaune orange du plus singulier effet. Il nous apporte la nouvelle de l'arrivée d'Eddir à Agadez, le 12, et nous dit que le sultan a aussitôt dépêché des hommes dans toutes les directions pour nous rechercher des chameaux. Il ajoute que le sultan nous envoie une caravane de deux cents ânes chargés de mil à vendre, des bœufs, des moutons, etc. Il s'empresse de demander un pourboire en raison des bonnes nouvelles qu'il nous apporte.

A partir de quatre heures, des jeux divers sont organisés à l'entrée du camp pour les tirailleurs : courses, sauts, etc., puis la noubba joue ses airs les plus entraînants aux sons desquels

tirailleurs, Touareg et femmes du pays dansent à qui mieux mieux. Ces dames touareg sont fort gracieuses, du moins quelques-unes d'entre elles, et leurs danses ont beaucoup de caractère et de souplesse.

Le soir, on a préparé une sorte de grande représentation : les spectateurs, assis, debout, ou même couchés, garnissent les côtés d'un vaste carré au milieu duquel on entretient un immense feu de feuilles de palmier sèches qui jette une vive lumière. A l'intérieur du carré, les gradés français viennent, à tour de rôle, qui débiter un monologue, qui chanter un vieux refrain de café-concert, un air à la mode il y a deux ans, voire des romances sentimentales ou patriotiques. De temps en temps on varie par des chœurs où tous les acteurs figurent. C'est toujours Fournial, qui a conservé son bâton de chef d'orchestre, qui est le grand metteur en scène; il s'en tire du reste fort bien, de même que les divers sujets. On ne se douterait pas, ma foi, qu'ils n'ont pas répété depuis longtemps et qu'ils viennent de supporter des marches interminables et de durs labeurs. Ces exercices sont coupés d'intermèdes ou de farces plus ou moins sérieuses joués par des tirailleurs indigènes, affublés de déguisements absolument hétéroclites. Depuis longtemps les hommes n'avaient pas eu de soirée semblable et cela les rapprochait un peu, par la pensée, de la patrie quittée. Qui donc pourrait supposer que tout le monde chante ici, le ventre creux, et au milieu de la misère? l'entrain et la bonne humeur de chacun ne permettent réellement pas de s'en douter un instant.

15 juillet. — Plus rien pour nous comme grain; d'autre part, comme viande, il nous reste cinq bœufs de boucherie seulement, c'est là toute notre richesse. Heureusement qu'à la nuit apparaissent les premiers caravaniers d'Agadez, ils annoncent que quatre-vingts ânes chargés de mil arrivent enfin; c'est un véritable sentiment de délivrance qui nous envahit en apprenant cette excellente nouvelle.

Fathima a été malade la nuit dernière, aussi le soir une

bande de femmes du village apparaît et vient lui tenir compagnie et lui faire de la musique. Trois femmes, dont Fathima, ont la figure et la tête recouvertes d'une étoffe noire fixée par un ruban très serré cerclant la tête horizontalement pendant qu'un autre ruban est attaché dans le sens longitudinal et passé sous le premier. Les trois femmes accroupies dans cet accoutrement dodelinent de la tête, de droite à gauche et de gauche à droite, en mesure, aux sons des tambours et sans aucun arrêt *pendant près de deux heures*. Il faut dire que les deux tambours sont tenus par des femmes et frappés sans relâche sur un rythme extrêmement rapide, pendant que ces musiciennes elles-mêmes dodelinent aussi de la tête de la même façon. Ces tambours ont exactement la forme des tambours de basque. Il est évident que ces mouvements rythmiques et indéfiniment répétés amènent, chez celles qui les exécutent, une sorte d'état d'hébétement hypnotique, et l'on ne s'étonnera point que, lorsque les exercices prennent fin, les acteurs se laissent tomber à terre, accablés, anéantis, abrutis.

16 juillet. — Dès six heures la tête de la caravane des ânes apparaît, précédée de quatre ou cinq hommes armés de lances, sabres, poignards de bras, auxquels sont adjoints deux tambours qui battent des marches bruyantes. Le reste des convoyeurs est composé de gens très divers, mais surtout de nègres; beaucoup ont le chef orné du fameux petit chapeau canotier que j'ai décrit plus haut. L'un d'eux est armé d'un arc et de flèches; c'est un des premiers que nous voyons.

La première occupation consiste à déterminer le prix de la zekkat de grain, qui est arrêté, d'un commun accord, comme pour les gens d'Aoudéras, à un zebili par zekkat; mais la zekkat d'Agadez, que ces gens ont avec eux, est plus grande que celle du pays, d'où avantage marqué pour nous. Aussitôt après cette question réglée on procède sans arrêt au mesurage.

Les arrivants ont amené une douzaine de demmane et de chèvres à vendre, ils nous cèdent aussi un peu de tabac du

Soudan (de Kano ou de Katschéna) en feuilles d'une belle couleur marron, et infiniment supérieur au tabac d'Aoudéras. Ce tabac est excellent et rappelle le virginie et le havane.

Une reconnaissance, partie dans la nuit et qui rentre dans la matinée, a descendu la rivière d'Aoudéras. Cette rivière

Un Kel-Ferouane venant d'Agadez avec la caravane de mil.

devient rapidement très belle en aval, elle est bordée d'une brousse épaisse de Doum, de gommiers, de Mrokba vert, en énormes touffes; c'est presque une véritable jungle très peuplée de gibier. On y relève de nombreuses traces de lions, d'autruches, de gazelles; des pintades en quantité et de multiples traces de singes, aussi grandes que la main d'un homme; El-Hadj-Abdul-Hàkem a blessé deux de ces animaux, mais n'a pu s'en emparer.

Les convoyeurs de la caravane prétendent qu'Arhaïo est rentré à Agadez, après avoir échoué dans la razzia qu'il avait entreprise, mais qu'il s'est remis en route pour en tenter une autre dans une nouvelle direction. L'esprit de ces indigènes est si fertile en inventions que l'on ne sait jamais que croire de leurs affirmations. Ils nous confirment la présence d'une colonne française dans la ville de Gadjera [1] et ils insistent à tel point que Lamy remet à Abou — le kebir de la caravane, serviteur particulier du sultan — une lettre pour le chef de cette colonne, le priant de faire passer en Europe de bonnes nouvelles de la Mission Saharienne; Abou s'engage à la faire parvenir dès son retour à Agadez, mais j'ai si peu confiance en ces racontars, et je m'imagine si bien que les lettres n'arriveront jamais à destination, que je n'écris même pas un mot par cette voie.

Akhedou nous amène un homme d'El-Hadj-Yata, arrivant d'Iferouane, qui confirme la mort, à Tadent, d'Ahmed-Bey, notre ancien compagnon de route et notre courrier. Ses assassins seraient quatre Touareg Ahaggar qui, après l'avoir tué, l'ont brûlé, ont pillé ses bagages et lacéré le courrier que nous lui avions confié. Quant à Sidi et Chaouchi, ils se seraient rendus directement à Ghât, après avoir quitté Ahmed-Bey.

Sur le soir, nous arrivent deux chameaux chargés de mil, c'est encore un envoi de Kenounou, qui sans doute a pris goût pour nos thalaris, mais qui, en tout état de cause, est un homme réellement aimable, bien qu'il refuse obstinément de se présenter. Le soir, le mesurage du grain de la caravane d'Agadez n'est pas encore terminé. Le vent a soufflé par fortes rafales jusqu'à dix heures du soir.

17 juillet. — Le mesurage du grain continue sans interruption et en définitive la totalité s'élève à 3 500 zekkat, ce qui représente une somme de 350 thalaris. Le thalaris valant pour nous à peu près 2 fr. 50, ce grain nous revient donc à 0 fr. 25 le kilogramme. Il est à remarquer que le grain que

1. Cette ville est introuvable sur les cartes que nous avions en route.

l'on nous remet, dans cette livraison, est pour la majeure partie du sorgho et que le mil n'atteint pas le quart du volume total, tandis que dans les achats antérieurs, le sorgho ne représentait pas le vingtième des grains achetés. Le mil produit une farine des plus indigestes, contient beaucoup de matière inassimilable, fatigue l'estomac et provoque des diarrhées persistantes. La farine de sorgho est un peu moins mauvaise et beaucoup plus blanche.

Les achats de menues denrées sont extrêmement difficiles et très coûteux, attendu que chaque vendeur n'aspire qu'à être payé en cotonnade. Entre le payement argent et le payement en cotonnade, il existe une disproportion énorme, ainsi, afin de donner un exemple : tel objet pour lequel on nous demande 20 thalaris, serait cédé pour 5 *drâas*[1] de cotonnade : or, 20 thalaris représentent 50 francs, tandis que 5 drâas de mâlti équivalent seulement à 1 fr. 25! Je n'ai pas besoin d'insister. Quelques litres de riz du Soudan nous ont été vendus. Il est assez mal décortiqué et nombre de grains sont encore pourvus de leurs glumelles. Lorsque le grain est entièrement débarrassé de son enveloppe, il reste néanmoins rougeâtre, mais il est de très bonne qualité.

Notre viande diminue et nous n'avons plus que trois bœufs et quelques chèvres et demmane. Les indigènes possèdent bien des poules, mais en petit nombre; nous en avons payé deux francs la pièce. Quant aux œufs, malgré nos demandes réitérées, on ne nous en apporte pas.

A midi, assez violent orage de nord-ouest, avec vent, éclairs et tonnerre, qui se termine par une forte averse mêlée de flocons de neige fondue, de grêle, et de petits carreaux de glace de 10 à 15 millimètres sur près de 3 millimètres d'épaisseur. Résultat : baisse thermométrique brusque de 11° et relèvement de l'hygromètre de plus de 30°. La montagne a reçu beaucoup plus d'eau que nous; en effet, vers deux heures, le petit ravin au nord du camp se met à couler

1. *Draa*, coudée; environ 0m,48 à 0m.50.

et l'eau arrive jusqu'à la rivière majeure où elle continue encore pendant quelques dizaines de mètres. On regarde curieusement cette eau jaune et bourbeuse, recouverte de paquets de mousse blanche, qui s'épanche et se glisse au milieu des Korunka et des touffes de Doum.

Akhedou nous annonce que la nouvelle est parvenue ici, qu'une partie de la caravane *Aïrïa* arrivait; sa tête serait, affirme-t-on, à Irhalgaouène et sa queue encore au Damergou. En avant se trouveraient particulièrement les Kel-Tidek, les Kel-Azaniarez et les Ikazkazen. Qu'y a-t-il encore de vrai dans ce récit?

Abou réclamait, avant de partir, une lettre de nous pour le sultan; il lui est répondu que nous avions demandé au sultan trois choses : grain, viande, chameaux de transport; il n'a expédié que le grain; lorsqu'il aura fourni le reste, nous lui écrirons.

Le soir, du côté aval de la rivière, on entend des cris particuliers ressemblant à s'y méprendre à une trompe de tramway lointaine; les Chambba très intrigués, guidés par le son, s'acheminent de ce côté et rentrent peu après ayant constaté que ces vocalises étaient dues aux gosiers de batraciens réjouis par la pluie tombée. Du côté du village, les habitants se livrent à des chants et à des danses sans fin, comme à Iferouane.

18 juillet. — Une brume humide, presque du brouillard, qui s'était élevée dès hier soir, persiste ce matin et c'est là un phénomène que nous n'avions pas encore constaté dans ces régions.

Une négresse, fuyant le domicile de son maître, s'est réfugiée sous notre protection. Akhedou vient la réclamer, mais il lui est répondu qu'en touchant notre campement, elle est libre. Akhedou alors, changeant de thème, nous raconte que le bruit court que la caravane signalée est entrée en collision avec Moussa des Ikazkazen de Tanamari et qu'elle l'aurait mis en fuite après avoir brûlé le village de Tanamari(?)

Dans l'après-midi, les forgerons du village — le blessé-guide est avec eux — viennent au camp avec trois tambours de basque; ils précèdent un beau et vigoureux nègre, sorte de griot, muni d'un violon. Ce violon est composé d'une sphère creuse en calebasse, recouverte d'une peau tendue, et entourée d'une ceinture de cuir à laquelle pendent de nombreux cauries. L'instrument est pourvu d'un manche court qui sert à tendre la corde unique, composée de huit ou dix crins de cheval. Cette corde est maintenue élevée, au-dessus de la table de cuir, par un chevalet formé de petits morceaux de bois superposés. Le manche de l'instrument est terminé par le bout des crins de la corde qui y frisent au hasard et en désordre; ce manche est en outre orné d'une multitude de cauries, de grisgris en cuir, de morceaux de métal en façon d'amulettes. L'artiste joue au moyen d'un archet, très court, de crins tendus sur un morceau de bois fortement arqué; il possède de la colophane et en enduit, non seulement les crins de son archet, mais aussi la corde de son instrument. Ce dernier produit des sons très doux, mais extrêmement faibles. Ce nègre, tout en jouant du violon, chante, sur un ton élevé et en voix de ténor, des romances de trouvère en langue haoussa qui paraissent être des louanges aux chefs de la mission, devant lesquels il est accroupi. Les trois tambours de basque accompagnent avec rage, sur un rythme très rapide de pas redoublé, mais de façon si bruyante que l'on n'entend plus qu'eux et la voix du chanteur, le son du violon disparaissant absolument dans l'ensemble. Pendant cette audition arrivent à leur tour les deux tambours du village (un tambour ovoïde et un grand tambour) qui se joignent, sans mot dire, à l'orchestre, grossissant de leurs sons retentissants le tapage déjà très assourdissant de leurs camarades. Le nègre virtuose esquisse alors une danse bizarre consistant en un trémoussement ou une sorte de tremblement de tous les membres successivement, puis du buste et du bassin, pendant que la tête prend des airs d'extase. C'est une sorte de gigue nègre, demi-

lente, comme parfois en exécutent certains nègres soudaniens à Alger. Durant la représentation, les femmes présentes et les joueurs de tambour poussent des youyous stridents et clairs. Ce noir porte une espèce de bonnet en étoffe rouge surchargé de grisgris, d'amulettes et de cauries. Il parle un peu l'arabe et se prétend né au Ouaday. Dans la soirée et pendant la moitié de la nuit, les danses et les chants persistent aigus et violents dans le village.

19 juillet. — Dans la matinée, Akhedou nous amène un jeune Kel-Neggarou qui n'est autre que le neveu d'Atchougou déjà cité. Ce jeune homme se borne à s'extasier sur la blancheur de notre peau et sur le contraste entre la noirceur de nos avant-bras, exposés au soleil, et le reste du corps préservé par les vêtements; il examine aussi très curieusement les divers objets qui ne lui sont pas familiers, mais il est peu expansif. Il nous dit pourtant que les Kel-Neggarou ne feront point cause commune avec nos ennemis, attendu que nous ne leur avons jamais fait le moindre mal. Il paraît que les Touareg continuent à préparer un grand ghezi contre nous, mais qu'ils ne veulent pas nous attaquer à Aoudéras, considérant que la position que nous y occupons est trop forte pour leur permettre un succès. Ils se massent dans l'ouest de la route d'Agadez.

A propos de l'Aïrïa, dont j'ai déjà parlé, il faut remarquer que ce n'est point, à proprement parler, une simple caravane : c'est l'exode ou la transhumance — par petites fractions, on ne doit pas l'oublier — de toute une population. Voici l'explication de ce déplacement périodique dont l'importance peut être parfois considérable. Pendant la saison sèche, tous les Keloui en général, quelle que soit la fraction à laquelle ils appartiennent, sont au Damergou avec leurs tentes, leurs familles et tous leurs troupeaux, au milieu des pâturages réputés de cette contrée. Pendant cette période, le sel de Bilma dont ils étaient pourvus, est distribué par eux entre diverses villes du Soudan. Dès que commence la saison des

pluies, tout ce monde remonte vers le nord — leurs chameaux ne pourraient supporter convenablement les pluies au Damergou — rapporte des chargements de mil et vient faire absorber par ses troupeaux les pâturages de la région montagneuse de l'Aïr, au débouché des vallées surtout, et dans les thalwegs et les plaines à l'ouest du massif. Pendant ce temps de séjour, les hommes vont à Bilma, charger le sel, puis reviennent dans l'Aïr et, aussitôt que cesse la saison des pluies (novembre), ils reprennent la route du Damergou. Sauf la question de commerce du sel qui vient s'y joindre, de même que le commerce du mil, qui est avec les cuirs, la charge des caravanes vers le nord, cette transhumance peut absolument se comparer au mouvement périodique de toutes les tribus arabes des Ziban et de l'ouad Rirh qui, au mois d'avril, avec toutes leurs tentes et tous leurs bestiaux, vont estiver sur les pâturages des hauts plateaux de la région entre Sétif et Constantine. Je ne cite que cet exemple, analogue à la transhumance des Keloui, mais on en trouverait d'autres très nombreux pour une grande quantité de tribus algériennes.

Donc nous dirons pour nous résumer : transhumance du sud au nord vers juin-juillet, avec des chargements de blé, riz, mil, cuirs tannés et produits du Soudan à destination de la côte méditerranéenne ou des villes du Sahara du nord; transhumance du nord au sud vers novembre avec des chargements de sel (charges que l'on a été rechercher à Bilma pendant le séjour), et de tous les articles provenant d'Europe à destination du Soudan, tels que cotonnades, quincaillerie, perles, objets divers.

20 juillet. — Ici comme à Iferouane, les indigènes demandent beaucoup l'étoffe de fabrication française analogue au *taïlalet* du Soudan [1], et s'en rapprochant le plus comme disposition. On la vendrait facilement ici de quatre à cinq francs le

1. Cotonnade à petits carreaux bleus et blancs communément employée en France comme tabliers de cuisine, et provenant surtout de Rouen (commercialement cela se nomme *cotonnade à tabliers en 140 de large, type 4 et 1*).

mètre, alors qu'en France elle revient à peine à un franc en grande largeur. Cette étoffe, jointe aux cotonnades blanches ordinaires et à la guinée bleue, devrait faire le fond de toute pacotille destinée à cette région, de même qu'à tout le pays des Azdjer.

Deux femmes du village viennent nous prier de leur rendre la négresse qui s'était réfugiée au camp. Cette dernière, consultée, *demande elle-même* à suivre les deux réclamantes ; il y a bien des chances pour que d'ici peu elle s'échappe encore : les cerveaux de nègres sont des cerveaux d'enfants capricieux qui ne savent jamais la veille ce qu'ils feront le lendemain.

A l'occasion de la fête musulmane du *Mouloud*, qui a lieu demain, on convie les habitants d'Aoudéras à venir danser et chanter au camp, aux sons de la *noubba*. Hommes et femmes arrivent vers cinq heures, revêtus de leurs plus beaux atours, et précédés de leurs tambours et du violoniste nègre. Les hommes se livrent à des danses qui sont mêlées de piétinements et de trémoussements. Ils exécutent des cavaliers seuls souples et gracieux; certains font des assouplissements en arrière, cambrant le corps presque en demi-cercle; d'autres exécutent un tour complet en arrière, sorte de saut périlleux pour lequel ils se font maintenir et tourner par deux amis obligeants. De jeunes garçons, dans des cavaliers seuls avec trépignements, arrondissent gracieusement en l'air leurs bras, tenant des deux mains leur sabre non tiré du fourreau. Pendant les danses, les femmes chantent sur un rythme monotone et traînant, mais sans désemparer, pour accompagner la basse des tambours.

Le soir, nous recevons une lettre d'Atchougou nous disant que, si nous voulons payer cinq thalaris par quintal[1] jusqu'à Agadez, il pourra nous fournir deux ou trois chameaux! il prie de lui faire savoir ce que nous décidons. Il lui est

1. Le quintal, *cantar*, employé par les Touareg est de 50 kilogrammes environ; un chameau chez eux en porte trois.

répondu que nous avons besoin d'un grand nombre d'animaux et que deux ou trois ne peuvent nous être utiles, qu'il en cherche d'autres et nous les amène ou nous les fasse envoyer.

21 juillet. — Je suis pris aujourd'hui, pour la première fois depuis le départ, d'un violent accès de fièvre, en tout semblable à ceux que j'avais autrefois contractés dans la région de l'ouad Rirh, et qui, à ce moment, ne m'avaient point quitté pendant trois années consécutives : crampes d'estomac, désordres intestinaux, maux de tête, rien n'y manque et malheureusement je devais continuer à subir ces souffrances pendant près de deux mois, malgré les soins des docteurs. Aujourd'hui première apparition de jeunes pigeons domestiques que l'on vient nous vendre. Nous n'avons plus de viande, le dernier bœuf est mangé ! Le mil diminue et rien ne vient comme moyens de transport. Il est donc écrit à nouveau au sultan pour l'aviser de l'état dans lequel nous nous trouvons et pour lui dire que, puisqu'il n'envoie ni chameaux ni bœufs, nous partirons pour Agadez.

22 juillet. — Le matin un peu avant le jour, départ de Lamy, Reibell, Dorian, etc., en reconnaissance sur la route d'Agadez pour examiner l'état de ce sentier. Je ne puis, à mon grand regret, y prendre part à cause de mon état de fièvre qui me laisse complètement abruti et très souffrant. Ordre est donné à Akhedou de nous chercher au village, et de nous fournir en location, une vingtaine d'ânes pour nous aider au démarrage ; il en est amené seulement quatre le soir même ; à quand les autres ?

23 juillet. — Dans la matinée, un grand méhari blanc, non monté, passe à toute vitesse, dans l'ouest et en vue du camp ; il est poursuivi par un Targui, mais ce dernier en nous apercevant disparaît aussitôt dans les ravins. Akhedou, qui nous amène le soir une dizaine d'ânes, prétend que cette bête appartient à une des fractions de la grande caravane. Il est probable que cette caravane doit remonter dans le nord, par

petits paquets, en prenant à l'ouest et à l'est de notre camp, de façon à nous éviter soigneusement. Je pense que ce méhari est tout ce que nous verrons de la fameuse caravane.

24 juillet. — Nous quittons le camp aussitôt après minuit, profitant d'une superbe nuit de pleine lune. Après avoir descendu pendant quelques instants la rivière d'Aoudéras, la route serpente sur un plateau aride coupé de ravins jusqu'au moment où nous suivons, tantôt dans son lit, tantôt sur ses bords, la rivière de Thilisdek, près de laquelle nous campons à six heures et demie du matin, au sud du mont isolé de Thilisdek[1]. En plusieurs points de la route, sur le bord de cette rivière, nous avons rencontré des gisements de sel et de natron au milieu de roches et de terres éruptives. Granit bleu, granit rose, quartz blanc laiteux et schistes, abondent partout. Dans la rivière nous avons trouvé des tilmas peu abondants, où nous avons pu cependant faire boire. Autour de nous poussent d'assez nombreuses graminées vertes, quelques *pennisetum*, de la menthe, du pourpier, de la camomille, etc. Abisga, gommiers et Doum très beaux dans la rivière.

On a tué en route une vipère à cornes, mais il y a en résumé très peu de reptiles visibles en ce pays, j'en suis même fort étonné. En revanche, les libellules continuent à être très communes.

Akhedou nous rejoint, dès neuf heures, amenant encore deux ânes. Il est accompagné d'une dizaine d'habitants d'Aoudéras ayant quelques menues denrées à nous vendre. Il aurait bien recueilli un plus grand nombre de ces quadrupèdes, mais nous sachant sans guides sérieux, il a préféré ne pas s'attarder et nous rattraper le plus tôt possible; décidément cet Akhedou est un homme précieux et nous devons lui savoir gré de son empressement, nous qui en avons rencontré si peu auprès de ses congénères.

1. D'après le cheminement, sur la carte de Barth, ce serait le mont *Okélif* de cette carte, mais il a pu y avoir erreur de la part de Barth pour ces deux pitons, car tous les indigènes, et particulièrement Arhaïo, nous affirment que celui situé au nord de notre campement est bien le *Thilisdek*.

A deux heures, c'est au tour d'Arhaïo d'apparaître : cette fois il nous arrive, non plus sur un méhari, mais sur un cheval noir et avec une lance à manche de bois et à énorme pointe de fer en forme de feuille de laurier. Après les compliments d'usage, il nous remet deux chameaux et nous annonce l'arrivée prochaine d'un convoi de cinq chameaux chargés de mil qu'il nous destine, et de plus d'un autre convoi expédié par le sultan, pour nous, comprenant du mil et des bœufs. Le bruit s'était répandu à Agadez, qu'au combat de Guettrâ, Reibell et moi ainsi que dix hommes avions été tués, et Lamy blessé. Arhaïo ajoute que les assaillants dans cette affaire ont eu vingt de leurs meilleurs guerriers tués (il ne compte pas les nègres ni les Amghad); un nommé Khiar, un chef des Kel-Ghârous, serait parmi les morts. Il affirme que Tegoumane, les Kel-Tadélé et d'autres de nos ennemis ont gagné le nord-ouest s'éloignant de nous; quant aux Kel-Ferouane, la majorité a pris la direction du sud avec leur chef Ghâli, son frère.

Les animaux sont dans un déplorable état, plusieurs sont restés en route cette nuit. Les chevaux sont chargés, surchargés même, outre mesure; nous sommes, en résumé, en bien piteux équipage, nous n'avons plus de viande.

Pour moi la fièvre continue à m'assommer et la marche à cheval est un véritable supplice dans cet état.

25 juillet. — Le départ a lieu un peu avant deux heures du matin; la mission traverse un affluent de l'ouad Thilisdek et s'avance sur un plateau rugueux de granit rose et de quartz qui peu à peu fait place au gneiss. Une petite ligne de collines se profile à droite, parallèlement et le long de notre route. Nous remontons une pente continue et régulière, en terrain dur et mamelonné, traversant des ravins qui vont tous se jeter à notre gauche dans l'affluent du Thilisdek franchi au départ. A 9 kilomètres du point de départ le sommet de ce plateau est atteint et nous descendons alors de l'autre côté au milieu d'un système de ravins multiples, à sol extrê-

mement difficile et rocheux, jusqu'au point de campement situé dans l'ouad Tini. Dans le lit de la rivière, et à proximité de notre halte, se trouvent plusieurs ghedirs pleins d'eau. Quelques-uns contiennent de l'eau douce, les autres de l'eau saumâtre, ce qu'il faut attribuer à une sorte de natron[1], que l'on trouve dans la rivière, soit déposé par les eaux filtrant entre des pierres, soit en efflorescences sur les bords.

Sur le versant des collines que nous venons de descendre poussent, dans les ravins, de nombreuses plantes et des arbustes nouveaux pour nous, entre autres une sorte de *Lentana* et une liane voisine des *Bignonia*, rampante, très vigoureuse, enfin une grande variété de graminées. Le chemin a été détestable d'un bout à l'autre et a forcé, pendant presque toute sa durée, les animaux à marcher un à un.

Peu après nous arrivent quelques gens d'Aoudéras, ce sont les propriétaires des ânes fournis par Akhedou et qui vont nous accompagner jusqu'à Agadez pour toucher le prix de location de leurs animaux et les ramener. Quant à Akhedou, il continue sa route et va nous précéder à Agadez. A cinq heures et demie, forte averse qui dure une heure et trempe tout le monde jusqu'aux os. La fièvre ne me quitte pas et continue à m'anéantir à peu près complètement.

26 juillet. — En route, aussitôt après minuit, en descendant l'ouad Tini qui peu à peu s'étale en une vallée saline dont les bords sont exploités par les indigènes pour l'extraction de ce minéral qui apparaît par places mélangé à la terre. Nous abandonnons bientôt cette rivière, qui se dirige vers le nord-ouest, pour remonter pendant quelques instants un petit ravin affluent et en définitive pour marcher ensuite sur un vaste plateau, peu ondulé et facile, mais aride, qui nous conduit jusqu'à la vallée d'Assa, en un point où la rivière de ce nom contient des puits près desquels nous passons. Cette vallée est vraiment superbe et nous la descendons, presque sans discontinuer, dans un fouillis de végétation où se trouvent

1. En touareg natron se dit *oxone*.

mélangés des Doum, des Teboraq, des gommiers, des Abisga, des Tadent, des Adjar, des Korunka et, par places, un véritable tapis de Cada. A mesure que l'on avance la vallée s'élargit beaucoup, elle est alors bordée de mamelons composés de blocs de gneiss, absolument identiques à ceux d'Iferouane. Nous cheminons, tantôt dans la rivière, tantôt sur ses bords, enfouis dans cette luxuriante flore au milieu de laquelle courent des pintades et s'ébattent des singes et des légions d'oiseaux de toutes sortes. Nous campons sur le bord de cette même rivière — qui porte ici le nom de Tiloua — auprès du petit village de Salem-Salem, dans une véritable forêt de Doum.

Vers une heure se déchaîne un très violent orage avec coups de vent formidables, tonnerre et finalement averse diluvienne. Lorsque l'orage cesse, l'ouad Tiloua, qui a dû recevoir beaucoup d'eau en amont, se met à couler sur près de la moitié de la largeur de son lit, et roule devant nous une mince couche d'eau bourbeuse qui fait notre joie et dans laquelle tout le monde va se tremper, sauf moi bien entendu, qui ai la plus grande peine à me tenir debout.

27 juillet. — De même qu'hier on s'ébranle quelques instants après minuit, la marche se déroule dans une succession de magnifiques vallées, vallées d'Irrimoualéne, séparées par des régions de blocs de gneiss qui sont très nombreux mais peu importants. La végétation est fort belle et recouvre plus de la moitié des terrains parcourus, les graminées sont très vigoureuses et très vertes; parfois même, dans les parties basses, nous trouvons de véritables emplacements de gazon. Du haut d'un petit mamelon de schistes, à 7 kilomètres avant de nous arrêter, nous apercevons dans le lointain le minaret de la mosquée d'Agadez. Nous campons de bonne heure sur le bord de la rivière Alaghsas — affluent du Tiloua — en face du village d'Alaghsas, petite agglomération de paillottes dans la brousse. Il y a là quelques dattiers et des jardins. La rivière est très couverte d'arbres. Des ghe-

dirs pleins d'eau nous entourent. Akhedou vient d'Agadez dans l'après-midi, nous apportant, de la part du sultan, ses souhaits de bienvenue, ainsi qu'une outre de lait, deux pastèques et une trentaine de fromages secs. Quelques nègres, qui l'ont accompagné avec de menues denrées, ont la prétention de les vendre à des prix exorbitants; on les consigne à la porte du camp en attendant qu'ils soient revenus à de meilleurs sentiments. Akhedou est aussitôt réexpédié à Agadez pour y annoncer notre arrivée et demander au sultan de nous y faire préparer les choses qui nous seront nécessaires.

Le soir, le sultan nous envoie Eddir, notre ancienne connaissance d'Aoudéras, avec deux bœufs et quelques sacs de mil. Nous constatons que les négresses volontaires, qui nous suivaient, n'ont pas rejoint la colonne et ont disparu.

Panorama d'une partie d'Agadez.

IX

Agadez. — Marche sur Irhaïéne.

Le *28 juillet*, la mission se met en route à deux heures et demie du matin sous la conduite d'Arhaïo et, au petit jour, elle arrive, par une plaine facile semée de petits gommiers, en face d'Agadez. Elle prend son campement sur un mamelon planté d'arbres au centre duquel se trouve le puits de Tinchamane, l'un de ceux qui alimentent la ville. Agadez étale, à 1 500 ou 1 800 mètres de nous, une ligne de maisons imposante que domine son haut minaret.

Akhedou et quelques autres apportent de la part du sultan des souhaits de bienvenue; nous lui faisons dire de se présenter en personne.

Des nègres et négresses, envoyés par le sultan, élèvent des gourbis en nattes pour nous dans l'enceinte du camp que Lamy fait entourer d'une bonne zeriba de gommiers. Le camp est parsemé de quelques Abisga, gommiers et Teboraq qui fournissent, en même temps qu'un peu d'ombre, des appuis pour les gourbis en fabrication.

Un petit marché s'établit à la porte du camp, mais les exigences des vendeurs sont, pour le moment, extrêmement

élevées. Le soir Eddir vient faire visite, précédé de la musique sultanesque, et annonce la venue de son maître pour demain.

29 juillet. — Dans la matinée arrive, à cheval et accompagné d'une suite d'une dizaine d'indigènes, le personnage attendu; il est reçu dans la grande tente de popotte — la seule qui ait été conservée, pour servir de magasin — avec une certaine pompe, deux coups de canon et un grand déploiement de troupes en armes. Lamy s'est rendu à cheval à une vingtaine de mètres de notre entrée avec tous les spahis. Je lui souhaite la bienvenue et je lui dis que nous sommes entrés dans son pays avec des intentions pacifiques, mais que nous n'y avons pourtant trouvé jusqu'ici que la guerre et la faim. Lamy insiste sur les mêmes points. Nous lui déclarons qu'il nous faut des approvisionnements en nourriture et des chameaux pour continuer notre voyage. Il nous est répondu que nous serons satisfaits avant dix jours.

C'est un noir que nous avons devant nous, noir de couleur, mais n'ayant point les caractères accentués de physionomie du nègre. Il a de beaux yeux, une figure souriante et paraît âgé de cinquante à soixante ans. Il est vêtu d'une large gandoura bleu passé, brodée; sa tête, nue au sommet, est entourée d'un turban fait d'une ceinture de laine rouge. Ses mains sont longues et fines.

Dans l'entourage du visiteur on compte quelques Touareg de Ghât et des indigènes arabes du Touat; le plus important de ces derniers, fort prolixe, très remuant, fort intelligent, mais visiblement très rusé et très faux, se nomme Si-Moussa. Il appartient à la tribu des Oulad-Azzi, fraction maraboutique d'In-Salah. Il parle avec volubilité de la colonne française du Soudan, nous assurant qu'elle est maintenant dans les environs de Katschéna; il aborde le chapitre de Zinder et nous dit : « Cette ville possède beaucoup de chevaux, beaucoup d'hommes, beaucoup de fusils, mais de courage point! » Pour Agadez, il prétend que la ville ne dispose actuellement que de très peu de mil, que d'ordinaire de petites caravanes la ravi-

taillent constamment, mais que, depuis que les nomades sont informés que nous y arrivons, la venue des caravanes a complètement cessé. Nous avons, par la suite, compris que c'était là une tactique destinée à maintenir des prix très élevés, les Touati et les Ghâti détenant entre leurs mains à peu près tout le commerce du grain.

Le départ du serki a lieu avec la même pompe que son arrivée, seulement Lamy, avec un détachement de cent vingt hommes, l'accompagne jusque dans la ville, ce qui lui permet de se rendre compte de l'état de la place, de ses moyens de défense et de la situation du palais du sultan.

Le soir on apporte un peu de mil comme cadeau du sultan.

On n'a pas oublié que nous avons signalé la disparition des négresses volontaires qui marchaient avec nous et qui n'ont point reparu depuis notre campement de Salem-Salem. L'une d'elles nous rejoint aujourd'hui et raconte que, s'étant attardées, elles ont été enlevées par quatre cavaliers touareg à méhari, dépouillées de leurs ballots, et entraînées au loin. Le soir quelques autres arrivent aussi, mais il en manque encore un certain nombre.

30 juillet. — Comme je ne me sens pas aujourd'hui assez gaillard pour monter à cheval, ma fièvre ne discontinuant pas, Lamy se rend seul à la ville, avec un fort détachement, clairons et noubba en tête, et, sous prétexte de visite au serki, il parcourt différents quartiers. Il se fait amener le Cadi, l'Iman de la mosquée et les avise que nous reviendrons demain et que je leur ferai conduire une chamelle destinée à être immolée, comme *baraka* offerte à la mosquée; il ajoute que je leur communiquerai des lettres de la zaouia mère des Tidjani. Il y a en effet à Agadez un assez grand nombre d'affiliés à cette secte, et ces lettres peuvent exercer sur eux une salutaire influence. Pendant cette sorte de marche militaire on voit beaucoup de monde dans la ville; les femmes sont aux portes et sur les terrasses; les hommes sont armés de lances, de sabres ou de simples matraques.

Dans la soirée et pendant la nuit on entend beaucoup de bruit dans la ville, des aboiements de chiens, des beuglements de chameaux. Sont-ce les habitants apeurés qui déménagent leurs provisions ou est-ce une caravane qui arrive? on nous dit bien le lendemain qu'une caravane, s'arrêtant auprès d'Agadez, avait appris notre présence et avait aussitôt pris le large, mais est-ce la vérité ou plutôt une invention des négociants arabes?

31 juillet. — Nous partons tous dès le matin avec tous les spahis et deux cent vingt hommes pour aller rendre ma visite au serki. Nous pénétrons dans la ville et, circulant au milieu de nombreuses ruines, nous entrons dans le quartier où s'élève l'habitation du sultan. L'escorte se masse dans la cour du palais où se trouvent réunis les grands du pays; le drapeau, amené en avant, est salué par les clairons et les sabres. Nous adressons ensuite nos compliments au serki et lui répétons nos desiderata; nous ajoutons que nous n'avons récolté, jusqu'à ce jour dans ses États, que misère et déconvenue et que nous espérons maintenant mieux de lui, que les gens qui ont faim sont à redouter, etc. Il nous répond de nous tranquilliser et de prendre patience, assurant que nous recevrons tout ce qui nous est nécessaire. Nous partons ensuite pour la mosquée, qui est très voisine du palais; nous y mettons pied à terre dans le même ordre, le Cadi nous accompagne, et l'Iman nous attend près de l'entrée. Je communique à ce dernier une lettre de Mohamed-El-Arroussi, le chef de l'ordre, adressée à tous les Tidjania; c'est un thâleb de Ghât qui en fait la lecture, après quoi l'Iman prononce la *fatha*. Cette lettre est ensuite envoyée dans l'intérieur de la mosquée pour qu'elle y soit lue à haute voix. Le thâleb de Ghât qui a donné connaissance du contenu de la lettre se nomme Mohamed-Ali, il nous est véritablement hostile et fait mauvaise figure, il mérite d'être surveillé de près; au reste ces négociants de Ghât fixés à Agadez font un peu la pluie et le beau temps dans le pays, ils accaparent le

commerce, exploitent les habitants et mènent le sultan à leur volonté.

Nous rentrons au camp après avoir serpenté un peu en tous sens dans les rues de la ville, entourés de gens à figures peu sympathiques, il est vrai, mais cependant non préparés à une agression brusque, il me semble du moins, quoi qu'en dise Akhedou qui nous suit anxieux et inquiet, et qui a visiblement une crainte violente de voir une bagarre se produire et des horions nous être adressés! il ne reprend son calme et sa gaieté que lorsque nous sommes de nouveau dans la plaine.

L'espace qui s'étend entre la ville et notre camp est une plaine sableuse couverte de gommiers de très petite taille assez clairsemés, son aspect est riant et contraste agréablement avec la ligne sombre et farouche des maisons de la ville qui en ferment pour nous l'horizon. Sur cette plaine je recueille de nombreux morceaux roulés de laves cellulaires rousses et bleuâtres. Cela indique à n'en pas douter qu'ils ont été amenés en ce point par quelques débordements importants du grand ouad Tiloua qui les a apportés du massif supérieur dans lequel il prend ses sources, au loin, en amont d'Assa.

La surface occupée par la ville d'Agadez est considérable, mais son aspect est extrêmement triste. On dirait d'un énorme damier irrégulier dont les cases figurent les maisons; mais ces maisons ne présentent plus, pour près des trois quarts, que de vagues ruines. Les constructions intactes sont en pisé et quelques-unes sont surmontées d'un étage. Leur forme est cubique, comme dans toutes les villes arabes du Sahara, et toutes ont des cours attenantes, au-dessus des murs desquelles se dressent parfois le cou et la tête d'autruches privées[1] qui regardent béatement passer nos chevaux. Ces cours fermées de murs de pisé contribuent à augmenter l'aspect triste de la ville, et lui ajoutent un caractère cloîtré et sombre qui est extrêmement

1. Des renseignements ultérieurs nous ont appris qu'Agadez comptait une trentaine d'autruches privées au moment de notre séjour. Pour moi j'en avais vu de mes yeux huit dans les cours des maisons.

frappant. De rares maisons ont quelque prétention à l'architecture et leurs terrasses se montrent ornées de merlons réguliers, ce sont celles de quelques Tripolitains ou Touatiens, entre autres celle de Si-Moussa, autour de laquelle voltigent de nombreux pigeons domestiques. Le palais du sultan, enfermé lui-même de hautes murailles, est une lourde construction rectangulaire en retour d'équerre, pourvue d'un étage percé de petites fenêtres régulières, elle ne présente aucun caractère artistique. La mosquée est une masse cubique, sans intérêt architectural, surmontée d'un haut minaret effilé en tronc de pyramide dont Barth nous avait autrefois rapporté le très fidèle dessin. Sa forme n'a point varié depuis cette époque et on voit toujours, à l'extérieur, saillir les poutrelles d'étages qui lui donnent un aspect hérissé et farouche très particulier; l'argile de ses murs est profondément entamée par les pluies, et de lamentables crevasses descendent en zigzag depuis son sommet.

De nombreuses éminences, composées de murs écroulés et d'immondices de toutes sortes, se dressent çà et là dans Agadez et servent de lieu de repos aux désœuvrés. Des trous, remplis d'eau à la saison des pluies, s'ouvrent un peu partout en ville et les indigènes n'hésitent pas à employer, pour leurs besoins domestiques, les eaux contaminées de ces mares, jusqu'au moment où le soleil a réussi à les absorber, laissant sur le sol une vase noirâtre et puante. On voit encore par endroits les vestiges d'un mur d'enceinte qui existait autrefois, mais dont les restes ne sont plus que le fugitif souvenir d'un passé qui n'est plus.

D'assez nombreuses places, où se tiennent des marchés, s'ouvrent dans la ville, les rues sont assez larges et tout semble attester une splendeur éteinte. Agadez comporte quelques puits dans l'intérieur de la ville, mais l'eau qu'ils fournissent est saumâtre et employée exclusivement pour des lavages et pour la cuisine. Les habitants, en dehors de la saison des pluies, qui leur donne quantité de ghedirs aux envi-

rons, n'ont donc pour s'alimenter en eau que les puits de Tinchamane, où nous campons nous-mêmes, celui d'Edderfiz, situé dans les mêmes conditions que Tinchamane et à peu près à la même distance et, enfin les tilmas d'Irhsane ou de Tedjajaret un peu plus éloignés et placés dans le lit

Minaret de la mosquée d'Agadez.

même de l'ouad Tiloua, au point où cette belle rivière commence à s'épanouir en un large et luxuriant *maâder* ou estuaire traversé de nombreux filets d'eau aux rares moments où le Tiloua coule.

Agadez est une ville qui fut fondée au moment de la toute-

puissance du royaume Songhay, dont les chefs avaient entrepris de créer là un centre politique et commercial relié au Niger par une route de caravanes suivie, aboutissant à la capitale songhay, Gâo. A cette époque, la ville était très florissante, drainait le commerce de la région et le dirigeait vers le Niger. Au moment du déclin de la puissance songhay, Agadez n'ayant plus les mêmes raisons de prospérer, s'est mise à décroître suivant une progression très rapide, si bien que de 70 000 âmes que cette ville a compté, dit la chronique, au moment de son apogée, elle en est réduite actuellement à une population qui n'atteint pas 5 000 âmes. Agadez, pendant la saison des pluies, est maintenant une ville à peu près affamée. Il suffit que quelques caravanes n'arrivent pas, pour que l'on y manque de tout. Son existence a cessé, tant au point de vue politique qu'au point de vue commercial, d'avoir la moindre importance. Son grenier c'est le Damergou et il est bien éloigné d'elle. La route commerciale du Niger a disparu et n'est plus pratiquée; la décadence d'Agadez est donc complète et extrêmement facile à expliquer. Elle est restée, dans une certaine limite, et pour de faibles quantités, un point de transit où s'amassent quelque peu des articles d'Europe destinés au Soudan, mais tout cela est centralisé entre les mains des Arabes, tant tripolitains que touatiens, qui ont élu domicile à Agadez et qui, à leur volonté, y font le cours des denrées, et y règlent les fluctuations de la politique locale sous l'inspiration plus ou moins lointaine des doctrines et des tendances de la zaouia des Senoussi.

Le sultan actuel d'Agadez se nomme Mohamed-El-Baqeri, fils du sultan Abdelqâder, fils du sultan El-Bâqeri; il a été élevé au pouvoir en 1896 et son remplaçant probable est un certain Brahim-Dessokhi, fils de Rafaye, qui lui aussi, de même que son père, a déjà été sultan d'Agadez et des Keloui. Le pouvoir en effet se partage, depuis de longues années, alternativement entre les deux familles Bâqeri et Rafaye, suivant les chances, plus ou moins grandes pour l'une ou pour

l'autre, d'une sorte d'élection où les Kelguérez, les deux Anastafidet et d'autres notables Keloui sont les agents intéressés et les voix prépondérantes. Ce Dessokhi-Ben-Rafaye est pour le moment au Soudan.

Le sultan d'Agadez, sans force, sans énergie, sans pouvoir, ne jouit jamais d'aucune autorité. Roitelet inactif et impuissant, il reste confiné dans ses murs, régnant sur les tas de décombres de sa ville, isolé des autres lieux par tous les farouches nomades qui l'entourent, notamment par les Kel-Ferouane qui gravitent immédiatement autour d'Agadez, et dont il est presque le prisonnier; ballotté par les négociants du nord, tout-puissants dans la ville; livré à leur merci, subissant leurs influences politiques et religieuses, le malheureux sultan ne peut donc être qu'un fantoche sans initiative et sans envergure, c'est une sorte d'être passif, réfléchissant les opinions de plus forts que lui, et exécutant leurs volontés.

Dans ces conditions, nous ne pouvions trouver en lui aucun concours effectif; il était certain qu'il ne nous voyait venir qu'à contre-cœur, et qu'il nous faisait bonne figure uniquement à cause de la force dont nous disposions et qui se présentait menaçante pour lui et pour la ville, sur laquelle restaient immuablement braquées nos deux pièces de canon.

Les négociants de Ghât avaient si bien apeuré, et à dessein, la population pendant la journée d'hier, que chèvres, moutons, etc., avaient été emmenés au large par leurs propriétaires sous le fallacieux prétexte que nous allions tout détruire!

Akhedou et certains Touati nous disent que les nomades des environs ont fait demander des nouvelles au sultan, disant que si nous ne faisions de mal à personne, ils nous laisseraient volontiers passer, que dans le cas contraire ils étaient prêts à venir à la rescousse. Le sultan leur aurait fait dire que tout allait bien, que nous ne marchions qu'avec la paix. Dans la soirée on amène une douzaine d'ânes chargés de mil qui est aussitôt mesuré et soldé en thalaris, de même que deux bœufs envoyés par le sultan.

Sur le marché du camp nous trouvons un peu de tabac, mais point de lait; et c'est la seule chose que, dans mon état de fièvre, je désire et qui me soit salutaire.

Akhedou et Eddir viennent me saluer sur le soir, de la part du sultan, et me dire qu'il est heureux de me savoir là, qu'il me connaît depuis longtemps par les récits de Taïtok, de Ahaggar et d'Azdjer pour lesquels mon nom était familier depuis que mes voyages m'amenaient tous les ans dans le Sahara du nord. Ces envoyés m'informent aussi que les bruits d'une défaite de Moussa des Ikazkazen et de l'incendie du village de Tanamari — que j'ai rapportés plus haut — sont entièrement controuvés.

Toute la nuit, continuation du tapage en ville, aboiements ininterrompus de chiens, cris d'hommes et d'animaux, brouhaha général qui s'entend fort bien du camp dans le calme de la nuit.

1er août. — Aujourd'hui on apporte sur le marché, outre le tabac et les *Gourassa* [1], des poules, des pigeons, des œufs de poules et de pintades en petites quantités et des quémarïa. Peu ou point de lait. Il est probable que les propriétaires de troupeaux, saisis par la crainte ou affolés par des racontars, se sont éloignés avec leurs animaux.

Akhedou me certifie qu'en temps ordinaire, on trouve toujours à Agadez quelques indigènes provenant de Tombouctou ou des environs; il assure que, pendant quatre mois de l'année, on peut trouver de l'eau sur la route de Tombouctou à Agadez, soit en ghedirs pleins, soit sous la forme de tilmas, et qu'il existe un va-et-vient régulier sur cette voie. Il a lui-même parcouru ce chemin jusqu'à huit jours dans l'ouest.

Nous avons essayé de faire passer, comme monnaie, de la grenaille d'or et nous en avons confié quelques parcelles à des commerçants, mais on ne travaille pas l'or en ce pays et personne ne le connaît plus ni ne l'accepte en payement.

J'ai vu aujourd'hui se présenter à moi, en mendiant ou

1. *Gourassa*, pain grossier et peu cuit de farine de mil et parfois de froment.

quêteur, un bonhomme qui est plus ou moins attaché au service de la mosquée et que nous appellerons désormais le *sacristain*. Cet indigène de petite, taille au nez pointu, à la face ravagée par la variole, exécute force génuflexions en me demandant une petite aumône. Il devait souvent revenir pendant notre séjour.

Le plateau qui nous entoure est légèrement ondulé, coupé d'une multitude de lignes, de pentes — plates et sans berges — dirigées nord-est, sud-ouest, toutes recouvertes de beau Mrokba vert et de gommiers. Il est limité à l'est, à environ 2000 mètres, par un thalweg de même direction, un peu plus important, mais pourtant très peu encaissé, qui passe au pied nord de la ville d'Agadez, avant d'aller rejoindre le maâder de l'ouad Tiloua. Dans son lit subsistent des ghedirs et des tilmas où boivent actuellement nos animaux qui trouvent, pour la première fois tout près du camp, un pâturage excellent qui leur permettra, je l'espère, de reprendre quelques forces.

Dans la nuit, deux hommes sont piqués par des scorpions. Les termites abondent et nous sommes obligés de jucher les caisses, les ballots, tout en un mot, sur des échafaudages de débris de roches ou de grosses branches d'arbres.

2 août. — Orage dans l'après-midi, vent et insupportable poussière. Quelques gouttes de pluie tombent enfin et il en résulte une humidité considérable qui ne fait qu'augmenter avec la nuit.

3 août. — Akhedou annonce qu'Irima, neveu du sultan, et Ghâli doivent arriver ce matin dans la ville avec quelques autres Touareg notables ; il pense que d'ici deux ou trois jours nous pourrons peut-être avoir le nombre d'animaux qui nous est nécessaire pour continuer. Visite du Touati Si-Moussa qui, à son habitude, est extrêmement verbeux : c'est un grand gaillard, déjà âgé, mince et élancé, à visage fin et distingué. Il me donne une série de renseignements dont, tout en lui en laissant la responsabilité, voici le résumé : En général, le sel

n'arrive à Agadez qu'au commencement de septembre, les Kelguérez le chargent alors pour l'emmener dans leur pays. Agadez est constamment visité par des Ahaggar qui y viennent en ravitaillement de mil; quant aux Taïtok, ils ne paraissent que rarement parce que leurs bonnes relations avec In-Sâlah leur permettent de se fournir de grains dans ce centre. Il est absolument obligatoire, pour tout homme du Touat ou du Ahaggar voulant venir à Agadez, d'emprunter la route qui touche à In-Azaoua; il n'existe point d'autre chemin pour eux. A partir d'In-Azaoua, ils ont sept jours de marche à faire sans eau, dans la direction de l'ouest, avant de regagner le Touat.

Le Damergou est bien l'unique grenier d'Agadez, comme de l'Aïr du reste, et, d'après Si-Moussa, tout le mil qui va dans l'Aïr — sauf ce qui se dirige sur Ghât, bien entendu — passe par Agadez. Chaque jour, pendant huit mois de l'année, cette ville voit arriver quelques convois d'ânes chargés de mil. J'ai donné à Si-Moussa, sur sa demande, quelques écheveaux de soie qui lui font un grand plaisir. Dans la journée, une autruche privée visite les abords du camp et picore dans le sable. Elle vient pour boire, ayant l'habitude de se rendre seule au puits de Tinchamane. C'est une femelle, véritable pelotte de graisse, affreuse à l'œil, complètement déplumée et ne présentant de loin en loin que de rares petits tubes de plumes naissantes, destinées à remplacer celles que ses maîtres lui ont arrachées pour la vente. Très souvent, me dit-on, les propriétaires d'autruches privées d'Agadez, les laissent vaguer en liberté au pâturage dans les environs, mais cela ne se produit que pour les rares sujets bien dressés et jamais après la saison des pluies, car à ce moment on trouve de la verdure partout et les autruches fileraient pour ne plus revenir. Au surplus, pendant tout notre séjour à Agadez, nous avons fréquemment vu certaines autruches privées de la ville se promenant dans la plaine, avec ou sans bergers.

Dans la soirée, et jusqu'à la nuit, orage épouvantable;

Vendeuses au marché de notre camp. Agadez (Panneau de G. Renault.)

nous sommes trempés de tous les côtés, d'autant que nos nattes-toitures sont loin d'être étanches et que la pluie chasse avec violence, le vent passant successivement par tous les rumbs du compas. Bientôt la plaine ressemble à un vaste lac couvert d'îlots qui sont représentés par les inégalités et les exhaussements de terrain; mais le tout sèche dès que cesse la pluie.

4 août. — Brouillard le matin après une nuit humide. Aucunes nouvelles ne sont arrivées d'Irima et d'un kebir des Igueddaléne envoyés par le sultan à la recherche de chameaux. A ce sujet Eddir, qui est notre assidu visiteur, est très pessimiste, et finit par nous dire que nous n'aurons que les chameaux que nous irons recueillir nous-mêmes.

Visite d'un neveu d'El-Hadj-Belkhou qui vient prétendre que tous les chameaux sont encore au Damergou. Il assure qu'aucun des Keloui n'est remonté vers le nord et que tous au contraire se préparent à tomber sur Moussa de Tanamari et sur les Ikazkazen.

Akhedou fait une longue station dans mon gourbi, vantant les services qu'il nous a rendus, protestant de son dévouement et me demandant un cadeau que je lui promets pour le jour où nous quitterons Agadez.

Le soir orage lointain, quelques gouttes de pluie à huit heures, puis le ciel se rassérène.

5 août. — Visite d'Arhaïo qui nous dit qu'Irima est rentré, amenant *cinq chameaux*; que les Kelguérez commencent leur mouvement annuel vers le nord-est, que les Igueddaléne amèneront probablement sous peu des animaux.

Les Igueddaléne sont une tribu maraboutique, composée de tholba, ne portant jamais aucune arme, tribu très pauvre mais possédant néanmoins d'assez grands troupeaux. Ils vivent dans l'ouest d'Agadez et on trouve toujours quelques-uns d'entre eux de passage dans la ville.

Outre les denrées dont j'ai parlé, on vend de temps en temps sur le marché une sorte de couscouss préparé au Damergou

avec de la farine de haricots et qui constitue un mets excellent, pour le pays. On trouve aussi de la farine de haricots pure. De temps en temps on présente des arachides, et j'ai même vu quelques noix de kola. Il y a à Agadez un vieux Touati du nom de Si-Ahmed, appartenant, comme Si-Moussa, à la tribu des Oulad-Azzi. Il se dispose à rentrer dans son pays et je lui donne un courrier pour France[1]. Lamy lui confie aussi quelques lettres. Eddir est venu m'apporter aujourd'hui un cadeau de deux galettes de farine de froment au beurre ! que diable va-t-il bien avoir à me demander?

Le soir orage, vent et pluie, nous sommes à nouveau mouillés et c'est plutôt un fâcheux traitement pour ma fièvre.

6 août. — Arhaïo a un frère qui professe les mêmes goûts que lui, il vient de temps en temps nous signaler le passage de quelque petite caravane avec l'espoir que nous irons nous en emparer. Il occupe ses journées à battre l'estrade dans les environs, en quête d'une opération heureuse à faire ou à nous faire faire.

Il existe ici une profusion d'insectes qui font la joie des troupes de bengali, les hôtes familiers de nos gourbis. Parmi ces insectes il en est un, fortement armé à la bouche, qui perfore avec une très grande rapidité les poteaux de gommier secs ; le résultat de son travail se traduit par une multitude de trous de deux millimètres, qui criblent les bois, et par une quantité considérable de sciure de bois de finesse extrême qui recouvre tous les objets voisins. Cet insecte a vite raison des poutres de gourbis et il ne faut pas s'étonner de voir de temps à autre ces derniers s'affaisser, leurs supports étant complètement dévorés.

La plaine se couvre maintenant, après les quelques pluies tombées, de petites herbes fines.

D'ordinaire il ne paraît jamais de monnaie d'argent à Agadez, on n'en voit que depuis notre arrivée et je pense que

1. Ce courrier est parvenu en France, mais seulement le 25 juin 1900 par El-Goléa.

les neuf dixièmes des habitants ne savaient pas ce qu'était un thalari avant la venue de la mission. Tout s'achète ou se vend habituellement par voie d'échange seulement.

7 août. — On vend ici des chapeaux en feuilles de Doum tressées, à bords assez larges, très semblables aux chapeaux européens; les tirailleurs en achètent, Verlet lui-même en prend un pour remplacer son casque hors d'usage et peu à peu tout le monde en sera pourvu.

Les femmes fabriquent des cruches et des marmites en poterie d'argile fine assez bien confectionnées mais insuffisamment cuites et un peu poreuses; ces vases nous sont pourtant d'une grande ressource pour remplacer les marmites de fer des tirailleurs usées, brisées et hors de service. Dans la ville, les habitants n'emploient du reste que ces poteries, sous forme de grandes jarres, pour aller chercher l'eau; aussi voit-on, tout le jour, d'interminables théories d'esclaves portant ces jarres sur la tête et circulant entre Agadez et les différents puits qui l'alimentent, y compris celui de Tinchamane que nous occupons.

8 août. — Dans la journée on nous amène huit chameaux et trente-trois ânes que le sultan nous envoie *en cadeau*. Akhedou est chargé de nous découvrir quelques ânes de plus en location et de rapporter en outre le traité et une lettre-convention, qui ont été remis au sultan (texte arabe et français) et qu'il a dû signer. Ce dernier nous a fait remettre aussi deux lettres de recommandation, l'une pour l'Anastafidet, l'autre pour des chefs du Damergou; nous allons donc, tant bien que mal, essayer d'un démarrage, pour profiter des ghedirs que les orages des jours précédents ont dû laisser sur la route. Un guide, très renommé, paraît-il, nous a été fourni par le sultan; il se nomme Khelil, hartani d'Agadez, habitué à conduire les caravanes au Damergou, aussi bien la nuit que le jour.

De deux heures à quatre heures, tornade sèche extrêmement violente, vent, poussière; l'atmosphère est devenue

entièrement jaune d'or et il est impossible de distinguer quoi que ce soit, même un grand arbre, à cinquante mètres. Quelques gouttes d'eau seulement au milieu de la tornade.

On nous a amené aujourd'hui un singe de la région ; il n'a guère que 25 centimètres de hauteur, sa queue est longue et à poils ras. La face est longue, plate et brune et son aspect très doux. Le casque est fauve avec une barre noire horizontale au-dessus des yeux, à la naissance du front ; le manteau est jaune ou café au lait clair avec les poils très longs sur les flancs ; les oreilles sont terminées, en haut, par une longue touffe de poils. L'indigène qui désire nous vendre ce quadrumane est presque aussi curieux que l'animal lui-même.

Le singe et son maître.

El-Hadj a tué dans la journée un très grand vautour de 2 m. 50 d'envergure, à manteau gris fauve, tête chauve très robuste et collier blanchâtre.

9 août. — Nous apprenons aujourd'hui que ce n'est pas le sultan lui-même qui nous a rendu visite lors de notre arrivée, mais bien le Serki-N-Touraoua[1]. En conséquence, on dépêche Arhaïo en ville pour prévenir le sultan que s'il ne vient pas immédiatement en personne pour s'excuser de cette plaisanterie de mauvais goût, nous agirons sans retard, et il comprend dans quel sens.

1. Serki-N-Touraoua est un titre dont le nom vient du Bornou et du Soudan, c'est le ministre chargé des blancs. On entend par blancs, dans ce pays, les gens de nationalité arabe, par opposition avec les autochtones qui sont noirs ; c'est en général un des plus importants visirs des sultans.

J'avais bien entendu, l'autre jour, Si-Moussa dire que le visiteur n'était pas le sultan, mais comme il n'avait pas insisté et qu'il avait pris part à l'entretien, je ne m'en étais plus inquiété.

A quatre heures, le sultan Mohamed-Ben-Abd-El-Kader-Ben-Bâqeri, à cheval, fait son entrée solennelle dans le camp avec une suite d'une vingtaine d'individus et il est reçu dans la grande tente-popotte. C'est un homme âgé d'une soixantaine d'années, tout aussi noir que son Serki-N-Touraoua, mais visiblement sans grande envergure, et sans grande énergie. Il est accompagné de son neveu Irima; celui-ci est d'un beau noir, mais avec un nez et des lèvres moins accentués que chez les nègres, il a de beaux yeux, la physionomie souriante, la face et le regard intelligents. Son cou est long et ses extrémités d'une finesse remarquable. Il doit friser la cinquantaine, d'après ce que disent les poils blancs de sa barbe et de ses cheveux rasés court. C'est un homme à esprit très vif et visiblement très intelligent et très actif. Le Serki-N-Touraoua, déjà décrit, est près de lui, de même que son frère. Le sultan, Irima et le serki sont vêtus simplement de gandouras du Soudan ou blanches ou bleu passé et d'un haïck. Leurs têtes sont entourées d'un turban moyen en forme de disque aplati, le sommet de la tête est nu et les cheveux sont coupés ras. Les deux derniers portent la lance, le sabre, et le poignard de bras et prisent sans arrêt du tabac du Soudan. Autour de ces trois personnages se pressent le Cadi, l'Iman, des tholbâ de Ghât, et les négociants du Touat.

Nous reprochons tout d'abord, au sultan, la substitution de personne qui a eu lieu le 29 juillet; il s'excuse très vivement, disant qu'il n'a point voulu mentir, que les interprètes ont mal expliqué la situation, que le Serki-N-Touraoua est toujours celui qui est envoyé le premier pour recevoir les étrangers et s'enquérir de leurs besoins... Enfin il adresse très humblement toutes les excuses possibles. Il lui est donné lecture du traité et de la lettre-convention qu'il va signer aujour-

d'hui même, tant en sa qualité de sultan d'Agadez qu'en celle d'Amenokal de tous les Keloui.

On remet en cadeau au sultan deux sabres de spahis, un collier d'ambre et quelques Bou-Thyr, il accepte le tout avec une satisfaction visible. Nous ajoutons que nous lui destinions beaucoup d'autres objets, mais que devant le refus des Touareg de nous fournir des moyens de transport force nous a été de tout détruire à In-Azaoua et à Iferouane.

Lamy, escorté par quatre sections en armes, accompagne le sultan jusqu'à son palais, là il fait planter le drapeau sur le palais même, et le sultan s'engage à le laisser déployé tant que nous serons présents, et à le hisser sur sa maison chaque fois qu'un blanc quelconque se présentera à Agadez. En le quittant, et avant de rentrer au camp, Lamy passe par la mosquée, où l'Iman prononce, avec tous les spectateurs, une nouvelle *fatha* pleine de l'onction que les musulmans savent mettre en ces sortes de manifestations.

Dans la soirée Akhedou rapporte lettre et traité signés et revêtus du sceau du sultan, il amène aussi les quelques ânes de surplus que nous lui avions demandés. Tout est donc paré pour le départ et il ne nous reste plus qu'à marcher de l'avant. Il est pourtant une question des plus inquiétantes, c'est celle de l'eau : nous pouvons encore enlever tout ce que nous possédons ici, mais nous n'avons point de convoi d'eau et il nous faut donc ne compter que sur les puits vaguement promis par les guides, et entre ces puits, sur les ghedirs probables qu'une heureuse fortune aura remplis pour nous sur la route. Nous sommes impuissants à modifier cet état de choses et le devoir est de marcher, mais il y a certainement devant nous une large part d'imprévu très redoutable.

10 août. — La mission se met en route un peu avant deux heures du matin par une nuit belle mais noire. Heureusement le chemin est facile et s'avance sur un plateau ondulé très légèrement recouvert, dans sa première partie, de très petits gommiers. Plus loin le plateau devient nu et il est

coupé de ravines plates insignifiantes et sans berges, ce sont même plutôt des lignes de thalwegs indécis qui forment des zones de végétation sur le reg général du terrain.

A 11 kilomètres du point de départ, on traverse une première rivière plate contenant un petit nombre d'arbres bas avec du Lemmad, du Mrokba et une autre graminée verte nouvelle [1]; 2 kilomètres plus loin autre rivière de même genre, mais couverte de petites dunes minuscules d'un sable brun et terreux. Enfin, à égale distance, troisième thalweg dont les bords laissent apercevoir des grès à stratifications horizontales. Plus loin nous montons sur un petit plateau rocheux, où abonde le quartz roulé, et dont nous redescendons bientôt le versant opposé qui nous amène aux puits d'Aballakh dans le ravin de même nom, où nous campons. C'est là la première eau annoncée par Khelil; les puits y sont nombreux mais tous remblayés; on se met au travail aussitôt, malheureusement l'eau est à peu près absente et ce n'est qu'au prix d'efforts ininterrompus et d'un puisage *quart par quart* que l'on arrive, à cinq heures du soir, à réunir la quantité de liquide strictement nécessaire pour faire une tasse de café pour chacun de nous, et il nous faut souper sur notre soif. Il est bien entendu qu'aucun animal n'a pu boire : ni chevaux, ni ânes, ni bœufs, ni moutons et tous commencent à tirer la langue; nécessité fait loi, les hommes s'en tirent par une chanson de plus et tout est dit. Les quelques bœufs de boucherie que nous emmenions se sont sauvés vers Agadez, ils ne peuvent être repris qu'après une longue poursuite, et encore quelques-uns manquent à l'appel. Le guide nous déclare que l'étape de demain est de la même longueur que celle d'aujourd'hui (24 kilomètres) et nous fait espérer que nous trouverons de l'eau de ghedirs; tant mieux, car dès maintenant chacun a diablement soif. Dans l'après-midi tornade énorme qui vient du nord-est et qui soulève de véritables trombes de terre et de sable et qui, après nous avoir

1. Son nom est *Sanakou*.

littéralement aveuglés, fuit, une heure après, en ne nous donnant que quelques gouttes de pluie.

11 août. — Le départ s'effectue à minuit et quelques minutes sur un grand plateau analogue à ceux d'hier. Il est coupé de nombreuses cuvettes ou thalwegs à sol de terre argileuse, recouverts d'une végétation très dense et très serrée de graminées, sèches pour le moment, et où domine une espèce voisine du Neçi. L'aspect général est celui d'une immense plaine de chaume non coupé. Ces points, qui de temps en temps sont recouverts par les eaux, sont sillonnés de nombreuses crevasses qui opposent à la marche, surtout à une marche nocturne, de très grandes difficultés; hommes ou bêtes ne cessent point de tomber, les pieds s'engageant dans ces sortes de chausse-trapes que les tiges de graminées qui les couvrent viennent encore aggraver. Le soleil monte et chauffe dès le matin, il accentue la soif de tout le monde; les collines de l'horizon, vers lesquelles on marche, semblent ne point s'approcher et conservent invariablement leur taille et leurs colorations.

Des gazelles et de grandes antilopes défilent devant nous et sur les flancs de la colonne qui commence déjà à s'allonger terriblement. Nous apercevons aussi, au loin, deux autruches qui, après nous avoir attentivement examinés, disparaissent à toute vitesse. Çà et là des trous qui recèlent de grandes tortues terrestres enfouies à l'ombre des graminées; l'une d'elles que je mesure compte 0 m. 45 sur 0 m. 35.

A 15 kilomètres d'Aballakh, nous traversons une vaste vallée, à végétation herbacée encore plus drue que dans les précédents thalwegs, et avec emplacements restreints où les herbes sont vertes. La terre y est partout fendue, dans tous les sens, et profondément entaillée par les traces d'animaux ayant traversé au moment de la période humide. Toute cette contrée doit être une sorte de lac après les grandes pluies. Les chameaux avancent encore, mais les ânes ont la plus grande peine à marcher dans ce terrain raboteux et inégal, beaucoup tombent, d'autres perdent leurs charges.

A 6 kilomètres plus loin petit seuil de collines très basses, après lequel s'ouvre devant nous, et s'étale pendant près de 14 kilomètres, une immense plaine à sol et à végétation entièrement identiques à ceux de la précédente. La seule différence est que de temps à autre elle laisse voir quelques surfaces nues de gros reg de quartz poli sur une terre rouge. Cette plaine se termine enfin et nous abordons le premier échelon des collines, très basses du reste, qui dressent devant nous depuis le jour leur irritante silhouette, qu'il semblait que nous ne dussions jamais atteindre. En ce point, j'arrête mon cheval pour attendre l'arrière de colonne et le passage de Bitour, qui monte pour le moment le méhari d'El-Hadj, et pour lui dire de le prêter à Villatte, lequel n'ayant plus de monture chemine à pied et paraît extrêmement fatigué. Le défilé de la mission se déroule lentement auprès de moi et c'est un lamentable et attristant spectacle : les hommes exténués, les pieds en sang, car ils sont pour la plupart sans chaussures, avancent péniblement, redressant les charges des ânes, relevant ceux qui tombent, abandonnant, en fin de compte, ceux qui demeurent inertes, incapables d'un effort de plus. Tous les hommes ont la gorge sèche et se demandent si ces collines ne sont pas un mirage trompeur et si jamais ils arriveront à l'eau![1] Ce long calvaire prend fin et toute la colonne est maintenant devant moi; je retrouve Bitour, lui donne mes instructions, puis je fais hâte pour regagner le plus vite possible la tête. En route je croise Leroy, aussi à pied bien entendu, et qui marche pourtant encore; les officiers en tête de leurs sections encouragent leurs hommes à avancer, leur signalant le danger de rester isolés en arrière; eux-mêmes sont exténués, mais ils continuent courageusement à remplir la tâche ingrate et pénible de veiller à tout et de faire renaître l'espoir dans le cœur de gens morts de soif et découragés. La colonne a maintenant près de cinq kilomètres de longueur et ce n'est

1. Il y a des hommes qui, dans cette mémorable journée, ont été jusqu'à *boire leur urine*.

qu'à onze heures et demie que je rejoins Lamy, Dorian et l'avant-garde au moment où ils s'arrêtent dans un petit ravin des collines d'Irhaiéne devant une série de tilmas ensablés au milieu de quelques palmiers Doum. Les hommes de l'avant-garde fouillent aussitôt ces puits, mais le terrible soleil de ce pays les a asséchés de fond en comble et on arrive à la roche sans résultat. Il faut pourtant boire et Khelil a promis des ghedirs dans ces collines mêmes. En conséquence Khelil et les Chambba sont envoyés en recherche dans les ravins voisins, il est convenu qu'ils tireront deux coups de fusil dès qu'ils auront trouvé de l'eau.

Pendant ce temps quelques bribes de l'escorte nous rejoignent peu à peu, mais très lentement, et ce n'est qu'une heure plus tard que des coups de feu nous annoncent l'heureuse issue des recherches. Nous nous dirigeons donc sur le bruit et trouvons en route un des Chambba qui nous amène à un trou d'eau dans la roche où nous pouvons enfin étancher notre ardente soif. Il ne faut pas oublier que dans la journée d'hier nous n'avions bu qu'un quart de café et rien depuis. La quantité d'eau dans le ghedir est peu importante et il faut en trouver d'autres : les chevaux meurent littéralement de soif et ne peuvent plus avancer.

Enfin, dans la rivière, en amont des premiers puits à sec rencontrés, les Chambba découvrent d'autres tilmas, tilmas d'Irhaiéne, au fond desquels sourd un peu de liquide ; tout le monde s'y rend et nous y campons, après avoir expédié sur l'arrière quelques chameaux chargés d'eau et les Chambba, pour donner à boire à ceux qui n'ont pu encore rejoindre.

On fait ensuite boire un peu les chevaux, les bœufs et les moutons, mais non pas à leur soif, tant s'en faut, car les tilmas n'ont qu'un très faible débit.

On fait l'appel vers dix heures du soir, il ne manque qu'un seul homme, mais on le retrouvera facilement, car je l'ai vu moi-même à 2 kilomètres du campement, couché et découragé. Pour donner une idée de la fatigue des hommes il me

suffira de dire qu'à six heures du soir, dans un premier appel fait au camp, *il manquait 28 hommes sur 48* dans la première section et qu'il en était à peu près de même dans les autres. Ce n'est donc que très lentement et après avoir absorbé un peu de l'eau envoyée sur l'arrière que les tirailleurs ont pu rejoindre peu à peu, et c'est dans cette circonstance qu'il a été donné de juger du dévouement des Chambba qui, ayant accompli comme tout le monde cette pénible marche de 43 kilomètres, sont repartis avec des outres à la recherche des retardataires.

Au résumé, le 11 août aura été une journée terrible pour les officiers, pour les hommes, et pour les animaux. Elle doit prendre date dans mon récit et, aujourd'hui qu'elle n'est plus dans mon esprit qu'un songe lointain, je puis bien dire que c'est celle où la Mission Saharienne a couru le plus redoutable danger, celui de la mort par la soif et celui non moins grand d'une attaque touareg qui aurait pu se produire et qui, sur une colonne aussi longue, aurait eu des résultats désastreux, d'autant que vers la fin de l'étape, les hommes exténués auraient manqué de leur ressort habituel et que les groupes de la mission, assaillis séparément, couraient le risque d'un complet anéantissement.

12 août. — Dès avant le jour, les Chambba et un petit détachement, avec quelques chameaux, sont expédiés sur la route parcourue, pour retrouver l'homme qui manque encore et pour rapporter les charges laissées sur place par suite de faiblesse des ânes; ce détachement accomplit heureusement sa tâche, ramène l'homme, et une partie des bagages abandonnés. D'autre part, et comme les tilmas d'ici sont tout à fait insuffisants, que les animaux n'ont qu'à peine bu et les ânes pas du tout, on expédie Khelil à la recherche de ghedirs mieux fournis, sous l'escorte d'un Chambbi. Ces deux hommes rentrent quelques heures après, annonçant l'heureuse découverte d'un grand ghedir très important situé à assez courte distance de notre camp actuel. Lamy, accompagné de Métois, part aussitôt, emmenant tous les animaux sans exception et

une soixantaine d'hommes. Il ne revient qu'à la nuit après avoir fait boire tout le troupeau et avoir constaté que, si l'accès du ghedir dans un petit ravin de grès est difficile, le volume d'eau qu'il contient est considérable. En conséquence il est décidé que dès demain matin nous irons camper à proximité immédiate de ce point d'eau.

Pendant la nuit, nous sommes de nouveau réduits à la dure nécessité d'enterrer ici un certain nombre de caisses de munitions et d'approvisionnements; nos pertes en ânes et en chameaux dans la terrible marche qui vient de se terminer ont été assez fortes et nous ne pouvons plus charger ce qui nous reste.

Dans la journée, les négresses qui nous suivaient rejoignent, clopin-clopant, surmenées elles aussi, par la dureté de l'étape.

13 août. — Alerte vers deux heures du matin, nous sommes réveillés en sursaut par une série de détonations : c'est le petit poste d'aval qui, ayant vu des ombres, a fait feu; malheureusement d'autres tirailleurs sur les faces mêmes du camp ont aussi tiré, si bien que dans la nuit noire il en est résulté un certain brouhaha et qu'un homme a été grièvement blessé et est mort le lendemain matin.

Le départ a lieu à cinq heures et demie, en longeant d'abord la base des petites collines de grès qui nous dominent, et sur lesquelles nous montons peu après pour aller camper, à kilomètres plus loin, à quelques centaines de mètres du grand ghedir découvert la veille. On a relevé en route, et tout près du camp, la trace de cinq Touareg à pied; en les suivant on a trouvé le point où les montures de trois d'entre eux avaient été agenouillées, et d'où ils sont repartis vers le nord. Ce sont ces indigènes qui, en rôdant autour du camp, ont probablement causé l'alerte de la nuit. Nous avions du reste déjà constaté que nous étions ainsi suivis par de petits groupes désireux de recueillir nos épaves ou de nous voler des animaux. Les bœufs du troupeau ont pris la fuite à toute vitesse au moment de l'alerte de nuit et n'ont pu être rejoints; il ne nous reste plus que les moutons.

Bitour tue un petit vautour chauve, qui présente cette bizarrerie de porter dans la cuisse une flèche déjà tirée depuis quelque temps et qui lui donnait en volant une bien singulière allure.

Aussitôt après le campement on fait boire tous les animaux pour être prêts à partir. A cinq heures, coup de vent violent avec trombes de sable et quelques gouttes de pluie. Tout se calme à six heures et nous nous mettons en marche vers sept heures, nous dirigeant sur un puits que le guide nomme Ano Unso; nous cheminons sur un vaste plateau ondulé, sorte de plaine boisée de petits gommiers et très couverte de graminées telles que le Mrokba, le Neçi et son similaire, le Lemmad et une sorte de Sffar. Le tout est très sec mais touffu et abondant. On relève des traces de girafes : c'est pour la première fois qu'elles frappent nos yeux, et les Chambba restent rêveurs devant cette empreinte si voisine de celle du chameau, au premier abord. Partout terre sableuse de bonne qualité percée seulement de quelques affleurements de grès.

Khelil, qui avait dans le principe suivi à peu près régulièrement l'azimut de route qu'il nous avait indiqué lui-même pendant le jour, se met à obliquer, d'abord légèrement, puis fortement dans l'est et enfin peu à peu, tournant toujours, il nous mène directement au nord; cette singulière direction me frappe vivement, en même temps qu'elle saute aux yeux de Lamy. Le guide est interrogé et prétend qu'il suit la bonne voie; nous lui faisons alors remarquer qu'il nous ramène tout simplement à Agadez, mais il répond sans hésitation, *et en montrant le sud* : « Mais Agadez est là! » et lorsque nous lui indiquons le nord, il réplique : « C'est là le Damergou! » Continuer la marche dans de pareilles conditions serait de la dernière imprudence, évidemment Khelil nous trompe sciemment et il n'est pas d'autre parti à prendre que de regagner l'eau que nous venons de quitter; le demi-tour est donc aussitôt ordonné pendant que l'on fait garder à vue le guide par deux ou trois tirailleurs. Il est en ce moment près de dix

heures du soir, nous marchons ainsi, à peu près, sur notre trace, jusqu'un peu avant minuit, moment où nous nous arrêtons tout près d'Irhaiéne, mais hors de portée de la voix afin de pouvoir envoyer une reconnaissance en avant.

14 août. — Dès deux heures du matin une patrouille, composée des Chambba et de huit tirailleurs volontaires, dirigée par El-Hadj-Abdul-Hâkem, est expédiée au ghedir avec mission de s'emparer des indigènes qui pourraient s'y trouver. Nous-mêmes nous partons au petit jour et, une heure plus tard, nous arrivions sur le terrain de notre campement de la veille. La patrouille rentre presque en même temps que nous et ramène, des tilmas de notre premier campement, deux chameaux et trois prisonniers Touareg : ce sont précisément de ceux dont nous avions vu les traces. Ils déclarent qu'ils ne nous suivaient que pour recueillir les animaux ou les charges que nous laissions en arrière.

On interroge successivement et séparément ces hommes; tous déclarent ne pas connaître le pays plus au sud : c'est évidemment là une tactiqne conçue à dessein, mais elle ne tarde pas à céder devant la menace d'une correction corporelle. Le premier, indigène assez âgé des Kel-Ferouane, nommé Guedd-El-Kheir, déclare que nous laissions la route du Damergou dans notre ouest; cette route, qui se nomme *Trik Azarhète*, serait très suivie et comporterait comme points d'eau : Teguiddi, Abellama, Tembellaga, Tédalaka, Techiasco et le Damergou [1]. Le second, Abo, cousin du premier, ne connaît pas la route, ce qui est confirmé par le précédent en dehors de sa vue. De même pour le troisième, Yla-Ag-Abani, Amghad des Kelguérez. On les isole et on les confie en garde aux sections. Guedd-El-Kheir nous servira de guide.

Quant à Khelil, une recherche dans ses bagages a fait constater que son âne, au lieu du grain qu'il avait promis de prendre pour sa nourriture, ne portait qu'une ou deux nattes

1. Nous avons pu vérifier postérieurement l'exactitude de ces informations.

et des *outres remplies de sable*, plus une outre vide pour l'eau. Lamy donne l'ordre de le fusiller et de garder son fils à vue. Il est évident que, soit de son propre mouvement, soit pour obéir à des prescriptions données d'avance, Khelil voulait nous tromper et qu'il comptait sur la soif pour semer peu à peu les hommes de la mission et se débarrasser de nous. Il ne nous est pas possible de nous faire illusion sur la façon de penser à notre égard, des gens d'Agadez, aussi bien le sultan que tous les autres. Ils ne voulaient, à aucun prix, nous voir suivre les chemins frayés, sachant fort bien que les caravanes montantes, non averties, ou tout au moins la première, tomberaient entre nos mains. Ils tenaient absolument à éviter cette alternative, d'où les ordres donnés à Khelil. Ils avaient ainsi la certitude de nous mener à la soif fatale, moment auquel nos hommes eussent été déprimés outre mesure, ne cherchant plus qu'un peu d'ombre et l'espoir d'un puits, que le guide aurait sans cesse signalé très proche; grâce à cette situation, le guide lui-même se serait facilement échappé au dernier moment, avec une outre d'eau sur son âne, laissant la mission désorientée et anéantie dans les solitudes, sans eau, de cette région redoutable. Les Touareg auraient attendu les dernières convulsions du dernier des survivants avant de paraître et de s'emparer de nos dépouilles. Voilà certainement le projet conçu par les indigènes, projet qui, fort heureusement, n'a pas reçu de réalisation.

Dès la rentrée de la patrouille, ce matin, il en avait été expédié une seconde, forte de vingt hommes avec deux Chambba, qui a été relevée par une troisième, partie à trois heures. Cette seconde patrouille rentre en ramenant deux nouveaux Touareg prisonniers, un gamin et un homme assez âgé; ce dernier fournit, sur la route, des renseignements qui concordent absolument avec ceux de Guedd-El-Kheir. Il nous donne sur Agadez les nouvelles suivantes : les Kel-Ferouane avec Ghâli, Aïa et d'autres notables sont revenus dans la ville aussitôt après notre départ; Akhedou n'a pu nous rejoindre

— comme il l'avait formellement promis — parce qu'il n'a pas de méhari.

Nouveau sacrifice ce soir : on procède à l'enfouissement dans le sol d'un certain nombre de charges, afin de conserver haut le pied quelques animaux, pour remplacer ceux qui ne vont pas manquer de tomber dans la nouvelle marche que nous allons tenter sous la conduite de Guedd-El-Kheir. Le gamin prisonnier s'est évadé pendant la nuit.

15 août. — Dès le jour nous levons notre camp pour aller l'établir à 1 800 mètres de là, en un point d'où le ghedir est plus rapproché et beaucoup plus abordable, ce qui nous permettra d'abreuver plus facilement tous les animaux avant la définitive mise en route. La brume est intense et le mirage violent ce matin; les guides déclarent qu'avec un pareil état de l'atmosphère, ils seraient incapables de se diriger, soit la nuit, soit le jour.

De nombreux vautours sont les hôtes inévitables des abords du camp. En outre, les rochers voisins sont remplis de pigeons et nous voyons des vols de canga; on trouve aussi des porcs-épics.

Du millier de chameaux partis avec nous de Ouargla, *il ne reste plus que deux* : un de mes méhara, et le méhari d'El-Hadj-Abdul-Hâkem. Un autre de mes méhara était mort en quittant Aoudéras, un troisième, le jour de l'arrivée à Agadez, le quatrième, enfin, l'avant-dernière nuit. Il faut dire que les deux qui subsistent ne tiennent presque plus debout, ils ont tellement fait de courses et tellement porté de charges que cela n'a rien qui puisse étonner.

Au moment du départ, le Chambbi Embarek est absent, impossible de le trouver; il était déjà ainsi resté en arrière à plusieurs reprises, et il avait failli mourir de soif en retournant à In-Azaoua avec Lamy, un jour qu'il s'était imprudemment éloigné pour chasser.

Nous démarrons à cinq heures du soir, sous la conduite de Guedd-El-Kheir qui annonce que le point visé est le puits

d'Abellama; la route est vers l'ouest-1/4-sud-ouest. Nous avançons sur un plateau de grès avec places de gravier de quartz. Ce plateau est coupé de nombreux thalwegs plats et de parties planes boisées de Tamat et couvertes de touffes de graminées sèches. A quelques kilomètres, le convoi franchit une ligne de très basses collines — plutôt ligne de petits mornes de grès — avec de très larges intervalles plans donnant naissance à une forte végétation de graminées, aussi sèches que les précédentes, que dominent quelques Tamat, Adjar et Tadent rabougris, et que sillonnent de nombreuses traces de girafes. Par moments la plaine se boise davantage.

A sept heures et demie, nous sommes enveloppés par un coup de vent formidable avec éclairs, tonnerre, poussière, qui ne dure guère que vingt minutes, et se manifeste juste au moment où nous rejoignons un medjebed qui paraît fréquenté et qui s'incline et fait dévier notre direction vers le sud. A neuf heures, arrêt; le guide prétendant que le puits est très rapproché, et que nous pourrons l'atteindre demain matin de bonne heure et en trouver plus facilement le gisement en plein jour. Les animaux sont déchargés et on campe en carré. Quelques gouttes de pluie à neuf heures et demie; la nuit reste froide et humide.

16 août. — On recharge et on se met en route dès cinq heures et demie. Guedd-El-Kheir ne semble plus très fixé, il hésite beaucoup et change constamment son azimut de route; il n'y a plus trace de medjebed. Il prétend pourtant *être sûr de lui* et marche vite, dans la direction du sud, sur une plaine large semée de petits mornes de grès. Le sol que nous foulons est de l'argile sableuse avec emplacements de grès et de graviers de quartz, beaucoup de végétation en touffes de graminées sèches, Tamat, Adjar et quelques Tadent, mais le tout très bas. Les traces de girafes pullulent, de même que celles de grandes antilopes, mais nous n'avons ni le temps, ni la possibilité de les chasser. La plaine peu à peu s'ondule de petits mamelons à contours adoucis mais de même nature que

les mornes qui les précédaient; elle conserve sa même végétation, plus forte parfois sur certaines lignes de thalwegs. Un peu avant huit heures du matin, le guide, qui avait depuis quelque temps fortement incliné vers l'est, déclare qu'il est perdu, qu'il ne reconnaît plus ni sa route, ni le pays. Il est entièrement désorienté et paraît de bonne foi; que faire? Aucune hésitation n'est permise, les autres prisonniers ne savent rien non plus, il faut retourner à l'eau : c'est le point principal, c'est le point capital pour le moment. Encore une fois donc, et de la rage plein le cœur, le demi-tour est ordonné. Nous nous dirigeons, tant bien que mal, et avec l'aide et le flair de coureur du Sahara d'El-Hadj-Abdul-Hâkem, droit sur le ghedir d'Irhaiéne sans retourner sur nos propres traces, ce qui nous forcerait à parcourir un grand et inutile circuit. Hadj affirme du reste qu'il est rigoureusement certain de sa direction et de lui-même, ce que je n'ai aucune peine à croire, connaissant son impeccable sûreté quand il s'agit d'une route à donner.

A neuf heures un quart, Lamy commande halte pour laisser passer la grosse chaleur. Il nous reste encore assez d'eau pour faire le café pour tout le monde et pour donner, en outre, un quart d'eau à chaque homme. El-Hadj part en avant avec deux méhara et des outres, et une patrouille de vingt tirailleurs et spahis sahariens montés à chameau, emportant aussi des outres avec mission de gagner le ghedir, de rapporter à la colonne une bonne provision d'eau et de laisser sur place une dizaine d'hommes, auxquels Lamy prescrit d'entretenir un grand feu qui nous servira de guide sûr si la nuit est sans étoiles. J'ai déjeuné d'un petit morceau de galette et d'un demi-quémarïa, le tout arrosé d'un quart d'eau, c'est tout ce que je possède; mes chameaux, déjà surchargés par les instruments et les diverses choses indispensables, ne peuvent recevoir de provision d'eau. Chacun de nous est, au surplus, logé à la même enseigne, mais enfin nous ne mourrons pas de faim ni de soif les uns ou les autres aujourd'hui encore. Les

lièvres abondent partout ici, mais nous n'avons plus de cartouches de chasse et nous sommes forcés de les laisser déguerpir devant la marche de la colonne en ne les menaçant que du doigt.

Guedd-El-Kheir supplie qu'on ne lui fasse aucun mal : il s'est égaré, il ne sait plus le chemin, mais il promet de nous fournir une vingtaine de chameaux de rançon quand nous serons revenus au ghedir. L'autre prisonnier, qui hier ne connaissait pas le pays, déclare maintenant que le puits que nous cherchions est dans l'ouest-sud-ouest et qu'en partant ce soir, nous y serions demain après midi, mais notre confiance en eux est évanouie.

El-Hadj et une partie de la patrouille, partis ce matin à dix heures, rentrent à quatre heures avec tous leurs chameaux chargés d'outres pleines, ce qui va permettre de distribuer de l'eau et de faire faire la soupe aux hommes. C'est dans des occasions comme celle-là que l'on peut juger de l'énergie, de la sagacité et du dévouement dont étaient capables mes Chambba et en particulier leur chef El-Hadj-Abdul-Hâkem. Ils étaient souvent chargés des besognes dangereuses, difficiles ou délicates, et, sans broncher ni murmurer une seule fois, ils les ont toujours accomplies simplement et à notre entière satisfaction, nous rendant parfois les plus signalés services. Je manquerais à tous mes devoirs si je ne le répétais pas une fois de plus, et j'ai éprouvé une très vive satisfaction, au retour, lorsque le Gouvernement a bien voulu m'accorder pour eux les distinctions que je demandais, et en particulier la croix de la Légion d'honneur pour El-Hadj-Abdul-Hâkem. El-Hadj n'a trouvé autour du ghedir aucune trace d'Embarek, mais il a la quasi-certitude que notre malheureux compagnon a été tué ou fait prisonnier par des rôdeurs touareg, sans cela il serait venu boire au ghedir et aurait certainement suivi nos traces.

A quatre heures et demie, coup de vent très violent, orage avec poussière insupportable et quelques gouttes de pluie ;

retour offensif du météore et forte averse à sept heures du soir.

La mission se remet en route à sept heures vingt minutes, sous la conduite d'El-Hadj et marchant droit sur Irhaiène; la route se déroule en entier sur un plateau semi-boisé de petits Tamat et couvert de touffes de graminées moins fréquentes et moins denses que sur notre itinéraire plus à l'ouest. Çà et là aussi petits mornes de grès.

Le feu, entretenu par les hommes restés au ghedir, apparaît à nos yeux longtemps avant l'arrivée et nous permet de parcourir une ligne droite et rigoureuse qui nous amène à notre ancien campement à dix heures un quart.

17 août. — Il ne nous reste plus de mil, à peine si nous avons encore quelques moutons, les guides ne savent pas les routes; nous ne pouvons donc plus — après les deux tentatives infructueuses et même dangereuses que nous venons de tenter, et quels que soient nos énergiques désirs de continuer la marche — songer à reprendre la route du sud et il faut de toute nécessité gagner de nouveau Agadez, obtenir de gré ou de force des approvisionnements de route, des animaux de transport, un ou plusieurs guides sûrs, et forcer le sultan à nous donner des explications sérieuses sur le choix qu'il avait fait de Khelil, cet homme qui ne cherchait qu'à nous semer les uns après les autres sur les plaines de l'Abala. On abreuve tous les animaux dès le matin, pour être prêts à charger ce soir. Lamy réunit les tirailleurs et leur fait un speech dont voici la substance : « Il y a cette nuit une longue route à faire, pour que la seconde nuit, celle où nous rejoindrons Agadez, soit courte et peu fatigante. Il faut donner un dernier effort avant de retrouver notre ancien campement d'Agadez. Je compte sur vous, etc. »

Une patrouille de huit hommes, dont El-Hadj et un autre Chambbi, est partie ce matin dès trois heures pour se rendre aux tilmas de notre premier campement et tâcher d'y relever des traces ou d'y saisir des rôdeurs; elle rentre un peu après

le jour sans avoir rien constaté de nouveau. El-Hadj-Abdul-Hâkem a retrouvé le cadavre de ce pauvre Embarek-Ben-Amara, frappé d'un coup de lance dans le côté gauche et de deux coups de sabre, l'un au cou, l'autre à la figure. Voici ce que disent les traces : Embarek, au moment du départ pour le camp de la patrouille avec laquelle il se trouvait, a rempli sa petite outre aux tilmas (le 15 août), il a eu ensuite, on ne sait pourquoi, la malencontreuse idée de remonter la branche est de la rivière aux Doum, celle de notre premier arrêt du 11 août; puis il a franchi un petit col qui le ramenait vers notre camp et c'est un peu en deçà de ce col qu'El-Hadj a retrouvé son cadavre déjà entamé par une douzaine de grands vautours. Ce point est tout près du camp et c'est presque à portée de voix de nous qu'il a été assassiné. Il faut dire qu'Embarek était un peu sourd et n'avait pas une vue excellente, et malgré ces infirmités relatives, il avait la mauvaise habitude de s'éloigner à droite et à gauche sans avertir personne.

La colonne est mise en route à quatre heures et demie du soir, elle descend lentement la petite chaîne de collines d'Irhaiéne pour s'avancer ensuite sur la vaste plaine plate que j'ai déjà décrite. A sept heures, coup de vent violent et flots de poussière qui nous aveuglent, orage toute la nuit. On campe en carré vers onze heures pour laisser reposer et dormir un peu les hommes.

18 août. — La marche est reprise à une heure et demie du matin, c'est toujours El-Hadj qui guide, tout le monde est très las et le convoi n'avance que lentement et péniblement. Après 6 kilomètres de marche environ, la nuit devient très noire, le ciel se couvre tout à fait, aucune étoile n'est plus en vue, il est à peu près impossible de se diriger. A ce moment des coups de feu et des cris d'appel se font entendre en arrière et tout à fait à gauche, c'est évidemment une fraction du convoi qui, s'étant attardée à recharger quelques animaux, a dû s'égarer dans l'obscurité profonde de la nuit et qui nous recherche. On fait halte, on sonne des appels de clairons et

on allume des feux. Il est trois heures du matin, ordre est donné de faire le café et bientôt, la fraction égarée ayant rejoint la colonne, tout le monde s'endort sous la garde des sentinelles. A cinq heures et demie, la marche est reprise et nous amène, un peu avant neuf heures, à notre ancien campement d'Aballakh, après une marche totale de 45 kilomètres. Toute la plaine que nous venons de parcourir est sillonnée de quantité de traces de gazelles, d'antilopes, d'outardes, etc.

Les puits d'Aballakh sont toujours aussi pauvres en liquide et la journée entière est employée à extraire, *tasse par tasse*, l'eau nécessaire à la colonne; comme la dernière fois, personne n'étanche sa soif et il est impossible de faire boire aucun des animaux.

Tout est prêt pour le départ, les animaux sont chargés, lorsque à quatre heures et demie nous sommes assaillis par la plus belle tornade qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Le coup de vent vient du nord-est et se manifeste d'abord, au loin, par de hauts et immenses nuages de poussière, d'une teinte cuivrée sinistre, qui envahissent, pour l'œil tout au moins, le quart de la hauteur du zénith. Ces nuages, terminés par des panaches échevelés, s'avancent avec une fantastique rapidité et nous abordent avec une impétuosité à laquelle rien ne résiste. Ce phénomène dure pendant une heure avec une intensité énorme, aveuglant tout le monde, déchargeant les chameaux, renversant les ânes; impossible de tourner la figure du côté du vent qui vous cingle, non seulement de sable mais aussi de gros graviers, impossible de voir quoique ce soit à quelques mètres, il nous faut laisser passer la tourmente et la mission ne peut se mettre en marche qu'à cinq heures et demie. Il fait encore grande brise mais on parvient à voir un peu. Des gouttes de pluie tombent jusqu'à six heures et demie en même temps que le vent se calme peu à peu, l'orage fuyant, avec de grands éclairs continus, vers le sud-ouest.

A huit heures, nous nous trouvons au milieu de vastes

ghedirs, une pluie diluvienne a dû tomber sur le sol il y a quelques heures à peine, tous les sentiers du medjebed sont remplis d'eau, il semble que nous avancions dans un lac parsemé d'îlots. Tous les hommes et les animaux étanchent leur soif à leur aise et nous continuons à patauger dans la boue sableuse du sol, ce qui n'était arrivé à aucun de nous depuis bien longtemps. Le terrain est profondément imbibé partout.

A onze heures, nous sommes à 1 200 ou 1 500 mètres d'Agadez dans l'enceinte de laquelle on entend un tumulte formidable : cris, youyous, hurlements, batteries de tambour sans interruption, rien n'y manque. Il est évident que l'on y connaît notre présence ici, ce qui est d'autant moins surprenant que j'ai relevé, à un kilomètre en arrière dans la boue, la trace absolument fraîche de trois chevaux qui cheminaient *au pas* dans notre direction et qui, nous ayant vus ou entendus sans doute, ont rebroussé chemin *au galop*, comme le prouvent très visiblement les empreintes profondes qui se dirigent vers la ville.

Étant donné la situation, Lamy fait faire halte, on décharge les animaux et on s'endort, en carré autour d'eux, jusqu'au jour. Le terrain est trempé et, bien que nous soyons là sur du gros reg de gravier, nous sommes presque couchés dans l'eau. Une heure après notre arrêt tout bruit cesse dans la ville, mais cependant tout le monde y veille, car une patrouille des Chambba et de quelques tirailleurs, envoyée à la découverte, rapporte en revenant qu'elle a vu des sentinelles placées autour de la ville, mais sans être aperçue par elles.

19 août. — Aussitôt le jour, les cris et les youyous reprennent de plus belle. On aperçoit un peu partout, sur les éminences qui se trouvent en ville, sur les terrasses, sur les ruines, des groupes d'hommes rassemblés, des groupes de femmes. Nous chargeons les animaux et la mission se met lentement en marche en ordre de combat, pour parer à toute éventualité ; les deux canons sont tirés à bras sur leurs affûts. La route, pour regagner notre ancien campement de Tincha-

mane, passe à toucher la ville, et dès que nous sommes à 150 ou 200 mètres des maisons, un homme se détache d'un groupe et vient à nous : c'est Ahmed le Ghâti [1] déjà vu ici dans l'entourage du sultan; il vient nous saluer de la part de ce dernier et manifeste son étonnement de nous voir revenus. Nous le mettons rapidement au courant des événements qui se sont produits : trahison du guide, assassinat d'Embarek, absence d'eau dans les puits ; et nous le chargeons d'aller aviser le sultan de ces choses et de lui demander des explications. Les cris ont cessé mais les terrasses et les terre-pleins derrière les maisons sont remplis de groupes. Ahmed revient peu après nous dire que le sultan nous envoie ses compliments et qu'il nous prie de reprendre nos anciens campements, promettant de nous fournir tout ce dont nous aurons besoin (??). Continuant donc à longer la bordure est de la ville, point où les terrasses se sont vidées de spectateurs à notre approche, nous ne tardons pas à atteindre notre campement de Tinchamane. La zeriba est à peu près intacte, sauf sur un ou deux points où on a pratiqué des brèches, les indigènes ont seulement enlevé toutes les nattes et tous les pieux de nos gourbis.

Vers huit heures on voit entrer, à grande allure, une trentaine de cavaliers à méhara dans la ville, ils en repartent presque aussitôt après, se dirigeant vers l'ouest d'où ils étaient venus; une demi-heure plus tard nouvelle entrée de vingt méhara et d'un cavalier. Sont-ce les mêmes, et que veulent-ils?

Ahmed arrive peu après nous, amenant des négresses et des nattes pour reconstruire nos gourbis démolis. Il est mis en présence de nos prisonniers, et il est avisé que ces derniers n'auront la vie sauve et la liberté qu'à la condition que le sultan, qui en est responsable, puisque ce sont ses sujets, ou bien leurs parents, payent la *Dia*, le prix du sang d'Embarek, le vol de ses armes, en fournissant les chameaux qui nous

1. Ahmed est généralement employé comme factotum par le sultan et par Irima. Entre temps il est négociant; c'est un homme fin, mais hâbleur, menteur, très effronté, très tenace et aussi très âpre au gain et auquel les *infidèles* sont peu sympathiques.

sont nécessaires; que d'autre part le sultan ait à nous faire livrer sans retard le grain qui nous est indispensable, car il ne nous reste pas un litre de mil à manger. On remet à cet effet, à Ahmed, une lettre pour le sultan, lui prescrivant de nous envoyer le Serki-N-Touraoua et Irima afin de pouvoir discuter avec eux nos affaires, et le menaçant d'un bombardement de la ville s'il ne se rend pas promptement à nos désirs, et s'il ne fait pas preuve de bonne volonté. Nous sommes trois cents hommes qui avons faim, nous payons tout ce qui nous est livré, mais nous exigeons que l'on nous le livre.

Ahmed revient à cinq heures amenant une centaine de kilogrammes de mil, et apportant une lettre du sultan. Ce dernier donne toutes les assurances possibles de bonne volonté et nous prie instamment d'attendre la venue d'Irima et du serki qui se présenteront demain. Sa commission remplie, Ahmed, après avoir été diplomate, redevient négociant : il soulève la question du prix du mil et insinue que ce grain a beaucoup augmenté depuis notre départ (il ne faut pas oublier que ces négociants détiennent entre leurs mains tout ce commerce). On coupe court à ses dissertations de façon sévère et il lui est déclaré catégoriquement qu'il ne sera rien changé aux prix antérieurs qui étaient de dix zekkat [1] de mil par Bou-Thyr. Devant notre fermeté Ahmed n'insiste pas davantage. On lui prescrit de dire aux habitants qu'ils peuvent revenir, sans crainte comme par le passé, alimenter notre petit marché. Ahmed déclare qu'il s'est déjà entremis dans ce sens et qu'il est l'intermédiaire fidèle entre les autorités, la population et nous; il nous annonce le départ d'Akhedou pour Aoudéras, d'Arhaïo pour l'ouest et de Ghâli pour ses campements.

A dix heures ce matin l'ouad Tiloua coulait presque à pleins bords, ayant sans doute reçu plus haut la pluie diluvienne d'hier soir. A quatre heures grand orage suivi d'une violente averse d'un quart d'heure.

1. La zekkat d'Agadez contient environ 2200 grammes de mil. Le volume de cette mesure change dans chaque village.

Pendant la nuit, cris dans la ville, mais sans grande intensité ni continuité; beuglements de chameaux.

20 août. — Une patrouille de Chambba expédiée pendant la nuit ne relève que la trace de deux chameaux sortis de bonne heure vers l'ouest. Dès le matin Bitour et Boudjemâh, envoyés dans le même but de recherches, constatent le passage de plus de cent méhara montés venant de quitter Agadez et se dirigeant vers l'ouest. Ahmed et Eddir, qui arrivent à ce moment apportant une calebasse de lait et trente quémarïa, confirment ce que j'avais déjà supposé et ce qu'El-Hadj supposait lui-même : tous ces cavaliers sont les gens qui étaient venus hier aux nouvelles près du sultan, et celui-ci leur a dit qu'il n'y avait que la paix entre lui et nous et qu'ils n'avaient qu'à rentrer chacun chez eux.

Vers neuf heures, le sultan, auquel nous avions fait manifester notre étonnement de ne pas voir flotter le pavillon français, fait hisser le drapeau sur sa maison à la même place que jadis.

Le petit marché commence à revivre, on y apporte quelques gourassa, des haricots et des fromages, nous y achetons treize moutons et quatre ou cinq poules. Sur le soir on livre une centaine de zekkat de mil.

Si-Moussa, le Touati, est venu dans l'après-midi, il a la fièvre et paraît accablé, ce qui ne l'empêche pas de nous servir *intentionnellement* la légende suivante sur Agadez : A une époque lointaine, mais que l'on ne saurait préciser, il s'était formé un ghezi formidable de peut-être 5 000 ou 6 000 combattants qui eut l'audace de s'attaquer à Agadez. Comme il approchait de l'enceinte les habitants émus et apeurés manifestaient un très grand trouble. A cette époque vivait à Agadez un saint homme du nom de Sidi Bayazid qui avait là une école et une chapelle, voisines l'une de l'autre, et situées au milieu de la ville; à l'arrivée du ghezi, Bayazid rassure les habitants, leur conseille le calme et l'immobilité, demandant qu'on le laisse agir; lui seul se charge de les débarrasser des

assaillants. Les habitants, confiants dans la parole de leur savant et saint vénéré, se ressaisissent et rentrent dans leurs cases. Bayazid va alors se placer devant sa chapelle dans l'attitude de la prière. Peu après arrivent jusqu'à lui la tête de la colonne et les chefs de la bande qui l'interpellent en lui demandant ce qu'il fait? « Je prie, répondit Bayazid, et vous, que venez-vous chercher ici? — Nous venons, ripostent les assaillants, piller la ville et nous emparer de ses richesses. » Sur ces mots Bayazid les traite de brigands, de voleurs, et leur clame qu'Allah ne les laissera pas consommer leur crime. A cet instant la terre s'entr'ouvre de toutes parts et toute la portion du ghezi, engagée dans la ville, est instantanément engloutie, le sol se refermant aussitôt. A cette vue le reste de la bande s'enfuit et jamais, depuis, aucune tentative ne s'est produite contre Agadez[1].

Le narrateur ajoute : Le fait est indéniable, car en faisant des fouilles, pour des recherches de terre à poterie, on a retrouvé et on retrouve encore des ossements, des sabres, des lances, des poignards et des harnachements de toutes sortes.

Cette légende était servie à point et Si-Moussa avait parfaitement l'air de sous-entendre en manière de conclusion : *Al buen entendedor con media palabra basta!* Il est bien évident que ce récit n'avait aucune influence, pas plus sur l'esprit de Lamy que sur le mien, et le seul intérêt qu'il nous offrait était celui d'ajouter une légende de plus à celles innombrables que nous avions déjà recueillies dans le Sahara[2].

1. La légende de Sidi Bayazid se termine en arabe par ce distique :

Sidi Bayazid
Ma fi ma yezzid,

ce qui signifie à peu près : « Il n'y a rien à quoi ne puisse ajouter Sidi Bayazid »; ou bien encore : « Sidi Bayazid peut toujours faire plus que tout ce qui a été fait ».

2. Cette légende a inspiré à un des officiers poètes de la mission, le sympathique lieutenant A. Métois, une belle pièce de vers, tirée de son volume *Impressions sahariennes*, dont voici les dernières strophes :

. . . . . .
O Tyran! qui passez près d'Agadez la Sainte,
Si vous ne croyez point, respectez son enceinte
Fatale aux mécréants!

Vers cinq heures orage dans le nord avec un vent assez fort et quelques gouttes de pluie. Les indigènes disent que les orages et les averses dureront encore une vingtaine de jours, et que des chaleurs leur succéderont.

21 août. — Ahmed vient nous annoncer que les autorités ne se rendent pas encore au camp parce qu'elles s'occupent à rassembler du mil à notre intention; il en est en effet apporté aujourd'hui 350 kilogrammes. Au marché il a été acheté une douzaine de chèvres, des gourassa, des haricots et un peu de lait aigre. On y présente aussi des baies du fruit du Tadent dépourvues de leur enveloppe; ces baies ont un peu l'aspect et la consistance du pois sec. Les indigènes les vendent cuites, leur goût rappelle vaguement celui du haricot.

Le docteur Fournial est très souffrant, surtout aujourd'hui, bien que cela dure depuis une huitaine déjà; il lui faudrait du lait frais et des œufs, toutes choses dont nous manquons pour le moment.

Si-Moussa me dit que des campements d'Aoullimiden ne sont pas très éloignés d'ici dans l'ouest; leur limite habituelle de parcours à l'est, d'après lui, ne serait pas à plus de 250 kilomètres d'Agadez. Il y en aurait même à Imgal. Imgal est un grand village situé à une centaine de kilomètres

Mais si vous confessez, sans détourner la tête,
Qu'Allah est le seul Dieu, Mohammed son prophète,
Venez, entrez céans!

Et l'on vous montrera l'endroit où la vengeance
D'Allah sut engloutir les soldats en démence
De chefs blasphémateurs.
Leurs noms sont oubliés : leurs ossements subsistent
Et près de la mosquée on a vu qu'ils existent
Aux noires profondeurs.

Un jour, des artisans qui pétrissent l'argile
Creusaient en cet endroit quand leur troupe tranquille
Stupéfaite, soudain
Découvrit un amas de lances et de sabres
Intimement mêlés à des restes macabres
D'un ossuaire humain...

Et là, prosternez-vous, la face contre terre!
Et rappelez-vous bien que Dieu sait faire taire
Ceux qui parlent trop haut;
Que rien n'est plus sacré qu'un saint homme en prière,
Qu'il ne faut point toujours une troupe guerrière
Pour vaincre vos égaux!

A. Métois.

dans le sud-ouest d'Agadez, de même importance qu'Aoudéras et comportant le même nombre de dattiers que ce dernier village. C'est une ville Kelguérez, pour ainsi dire, car ces derniers l'habitent et l'entourent en même temps que quelques Kel-Fadé. Le grand ouad Tiloua après avoir touché Assa, Salem-Salem, Agadez, passe à Imgal. On trouve près d'Imgal des salines exploitées qui fournissent un sel, de couleur brune, très terreux mais de bonne qualité et bien supérieur à celui de Bilma qui est amer et purgatif. Le sel d'Imgal se vend en petites planchettes de 4 à 5 kilogrammes, sortes de rectangles de 35 à 40 centimètres de longueur sur 20 à 25 de largeur et 5 d'épaisseur. J'avais heureusement pu m'en procurer un peu et j'en étais très satisfait, car il m'était impossible d'absorber le sel de Bilma à cause de sa déplorable action sur les intestins. Il en était de même d'Haller; quant à Reibell, il préférait se passer entièrement de sel plutôt que de toucher à celui de Bilma.

Sur notre insistance, et devant nos impérieuses réclamations — portées à la ville par Eddir — Irima, le Serki-N-Touraoua et quelques autres font leur apparition au camp à cinq heures et demie et un palabre des plus sérieux a lieu. Après les saluts d'usage et les compliments de la part du sultan, les envoyés sont mis au courant des faits qui se sont produits pendant notre voyage : trahison du guide Khelil, ignorance des autres, danger de mourir de soif, mainmise sur des prisonniers, assassinat d'Embarek et vol de ses armes; dans ces conditions, nous sommes revenus demander des explications à ce sujet aux autorités du pays, refaire nos approvisionnements, et constituer un troupeau de chameaux indispensable pour continuer notre voyage. Nous considérons que c'est au sultan de nous mettre en main ces choses, nous le rendons responsable des événements dont nous avons été victimes, et nous exigeons de lui, comme prix du sang versé et des trahisons subies, qu'il nous livre sans retard tout ce dont nous avons besoin. Nous déclarons pourtant que vivres et chameaux de

location seront rigoureusement payés et que par conséquent ce n'est qu'un peu de bonne volonté et d'efforts que nous réclamons du sultan, que du reste ce dernier doit bien se rendre compte que nous disposons d'une force considérable et que nos canons sont braqués sur la ville. Irima répond que les gens de la ville ne possèdent point de chameaux, que les nomades, qui seuls en ont, sont éloignés, que l'on nous remettra immédiatement tous ceux qui seront recueillis et qu'en outre, on avisera les familles de nos prisonniers d'avoir à en fournir leur quote-part. Irima, Eddir et le Serki-N-Touraoua se retirent aussitôt après le palabre. Pendant toute la durée de la visite de ces autorités, les terrasses et les points élevés d'Agadez étaient restés couverts de groupes compacts. Il est évident que la population craignait que nous ne retinssions leurs chefs prisonniers au camp. Cette impression doit être d'autant plus vraie qu'Irima lui-même, au début de l'entretien, était atteint d'un léger tremblement convulsif des mains qui s'était peu à peu calmé.

On pourra penser — et d'aucuns d'entre nous le sentaient et l'exprimaient même — que la situation était alarmante et que mieux eût valu agir énergiquement et *manu militari* sur l'heure : « Nous vivons au jour le jour et le mil apporté ce soir nous donnera juste à manger pour demain », disait-on. C'était en effet très exact, mais j'estime pourtant qu'il ne faut pas être trop pessimiste et qu'il est imprudent de gâter les choses par un coup de tête lorsque la situation n'est pas entièrement désespérée. Je ne veux point prétendre qu'il faille laisser marcher les événements d'eux-mêmes; il est au contraire nécessaire de les diriger dans la mesure des moyens dont on dispose, et c'est ce que nous faisons, tant par nos ultimatum écrits que par nos menaces verbales. Ces gens sont intraitables, obstinément hostiles et haineux, et la meilleure tactique consiste encore en l'intimidation constante, répétée, sans trêve. J'ai beaucoup plus confiance en de tels moyens qu'en une action violente immédiate, qui aurait pour résultat,

très probablement c'est vrai, de nous rendre maîtres de la ville, mais d'une ville déserte et vide de tout ce qui nous manque, et d'un pays abandonné par tous ses habitants. Les chameaux en effet ne sont pas à Agadez, le mil non plus n'est pas à Agadez, mais aux environs, chez les nomades ou dans des caches; c'est l'appât du gain, joint à la menace des coups de canon, qui nous le fait livrer par les autorités. Mieux vaut, je pense, ne pas tuer la poule aux œufs d'or d'abord, puis ne pas sortir de notre rôle pacifique tant que les événements ou les circonstances ne nous en feront pas une nécessité implacable.

22 août. — Le petit marché est presque vide, on ne peut y acheter aujourd'hui que des haricots, des gourassa, quelques moutons, et quelques très rares dattes provenant de Bilma. Le soir seulement on nous livre quatre ânes chargés de mil, représentant un peu plus de trois cents kilogrammes.

Les oiseaux sont très nombreux autour d'Agadez et commencent à pépier plus d'une heure avant le jour. C'est un concert ininterrompu, où le ténor aigu des benaali s'appuie sur la basse des tourterelles de Barbarie dont le chant ne cesse de ronfler. Non seulement nous avons ici des troupes de vautours chauves, mais aussi des vols considérables d'une espèce de rapace du genre et de la taille d'un faucon. Ces derniers, d'une agilité et d'une audace surprenantes, viennent prendre la viande sur les marmites de cuisine, dans les paniers portés par les femmes sur leur tête, et, mieux encore, *dans les mains* des tirailleurs. Vautours et rapaces, avec les corneilles à ventre blanc, nettoient les abords du camp avec un soin à rendre jaloux le plus scrupuleux des balayeurs. Entre temps, et aux heures les plus chaudes de la journée, les vautours viennent étaler leur paresse sur les gommiers que nous avons ébranchés pour confectionner la zeriba; ces arbres, qui en portent parfois vingt ou trente, n'ont plus alors que l'aspect de vastes perchoirs à dindons, la physionomie du vautour au repos rappelant tout à fait celle de ce volatile domestique.

23 août. — Nouvelle visite d'Irima et du Serki-N-Touraoua. Palabre prolongé dans lequel il est longuement discuté sur la situation politique du pays et sur le plus ou moins d'autorité que peut avoir le sultan sur les tribus nomades qui l'ont pourtant porté au pouvoir. On recherche les moyens de se procurer les chameaux et, à ce propos, Irima déclare que les Kel-Ferouane, tribu la plus voisine, en ont très peu; que les Keloui sont éparpillés au loin et ont pris peur; qu'il ne faut pas compter sur les Kelguérez, lesquels ne louent jamais, bien qu'ils aient beaucoup d'animaux. Les Kelguérez les plus proches sont à Konaoko, à trois jours d'ici, d'autres à Ada, à sept jours, et enfin à Imgal. Irima conclut en disant qu'il va peut-être être forcé de partir à la recherche de chefs influents capables de réunir les chameaux que nous demandons. Il lui est répondu que nous acceptons ce voyage, mais à la condition que l'on nous livre auparavant une quantité de mil suffisante pour constituer un approvisionnement pour une vingtaine de jours, soit quatre à cinq mille zekkat de mil. Pour cela faire nous offrons même à Irima de lui verser d'avance, afin de faciliter les achats, cent ou deux cents Bou-Thyr; il n'en accepte que cinquante pour commencer et promet de s'occuper immédiatement de faire amener le mil qu'il devra recueillir dans les environs, un peu partout, prétend-il. On a fait sentir à Irima que la situation était très grave et, en lui posant l'ultimatum de nos desiderata, on lui a fait entrevoir que la vie des prisonniers dépendait de sa hâte à livrer les choses promises. C'est Si-Moussa, arrivé à la fin de l'entretien, qui a expliqué à nouveau, et très énergiquement sur notre demande, aux deux visiteurs la nécessité de s'exécuter et de tenir parole. Malgré toutes les promesses, ce n'est que le soir que l'on nous amène, et en quantité infime (cent cinquante kilogrammes), deux ou trois sacs de mil, ration insuffisante au reste pour nos hommes et nos chevaux demain. Ahmed le ghâti, qui amenait le mil, est chargé

d'un mot pour déclarer au sultan que cette situation ne peut continuer.

Le soir, on procède à l'enterrement d'un de nos tirailleurs, Lamory, mort de dysenterie et depuis très longtemps malade. Cette disparition affecte vivement Lamy qui avait eu cet homme sous ses ordres, au Tonkin, aux méharistes à El-Goléa, et enfin à Madagascar. A cinq heures, orage et tornade qui nous donne quelques gouttes de pluie.

24 août. — Dès le jour on voit rentrer au camp notre négresse Aïcha; elle est arrivée cette nuit jusqu'au petit poste extérieur de la troisième section, auquel elle a couché. Voici son odyssée : prise, avec les autres négresses qui nous suivaient, par quelques Touareg — comme je l'ai indiqué plus haut — elle était parvenue avec une autre de ses compagnes, la grosse Khadidja, à échapper à ses ravisseurs, lorsqu'elles furent rencontrées par un cavalier à méhari qui s'empara d'elle, la mit en croupe, et la transporta à Imgal. Là, n'ayant point trouvé acquéreur pour sa prise, le cavalier la ramena à Agadez, lors de notre premier séjour, et parvint à la vendre contre trois pièces de *saye* à turban, c'est-à-dire pour environ *trois Bou-Thyr*. La négresse, qui n'attendait qu'une occasion favorable, a eu la chance cette nuit de s'échapper et d'arriver sans fâcheuse rencontre jusqu'à nous. Le plus amusant de l'histoire, c'est que le cavalier qui l'avait vendue n'est autre que Guedd-El-Kheir; aussi, lorsque Aïcha l'aperçoit enchaîné dans un coin du camp, elle s'esclaffe de rire et paraît enchantée de trouver son ravisseur en semblable situation.

Aïcha nous raconte que, avant notre retour à Agadez, un Targui est venu y apporter la nouvelle de l'assassinat d'Embarek. Aussitôt tout le monde s'est ému, les Touareg se sont rendus en ville et, lorsque notre présence a été signalée, le soir du 18 août, tous voulaient venir nous attaquer. Le sultan leur aurait alors tenu ce discours : « Je « vous connais, je sais ce qui va se passer : les chrétiens,

« avec leurs fusils et leurs canons, vont vous battre; vous « vous enfuirez de toutes parts, je resterai seul à la fin et « c'est moi qui payerai pour tout le monde! Je ne veux donc « pas que vous attaquiez les infidèles; laissez-les tranquilles « et rentrez à vos tentes... » Je laisse Aïcha responsable de ce récit qu'elle nous transmet.

Les négresses, envoyées par Ahmed, Irima et les notables, ont enfin terminé mon gourbi de nattes auquel elles travaillaient seulement quelques minutes chaque jour. Ce gourbi est une chose informe, irrégulière, mal faite, aussi peu solide et aussi peu étanche que possible; mais enfin, en attendant qu'une tornade malencontreuse le jette bas, il me donne de l'ombre et la possibilité d'écrire dans le calme, quand il fait du vent. J'ai bien un autre gourbi, établi sous un gommier, et où habite Leroy, mais il n'a qu'une toiture et point de parois, et nous sert surtout de salle à manger et de salle de réception. Tous les gourbis d'officiers, celui de Lamy, celui de Dorian, etc., sont du reste dans les mêmes conditions, et ne peuvent guère, lorsqu'il pleut, être considérés autrement que comme des écumoires.

Dans la matinée nous achetons une dizaine de moutons, il était temps, car le souper d'hier soir ne comportait que deux moutons pour nos trois cents bouches, et c'étaient les deux derniers. On envoie aussi de la ville, et dès le matin, ce qui n'était pas habituel, trois cent cinquante kilogrammes de mil : voilà la preuve que *l'intimidation par la parole*, attitude que je continue à préconiser, commence à produire son effet.

Sur le marché, et afin de ne pas faire monter les prix hors de toute proportion, Lamy a interdit aux tirailleurs d'acheter directement quoi que ce soit en tant que denrées d'alimentation. Le capitaine Reibell est chargé de tenir la main à cette prescription et c'est lui qui procède à tous les achats pour la collectivité, achats qui sont répartis chaque jour entre les sections, aussi bien pour le tabac que pour les gourassa, les

haricots, les arachides, etc. Des femmes présentent ces diverses denrées, par petites quantités, dans des calebasses auprès desquelles elles restent accroupies presque toute la journée. Elles ont en outre leur jarre à eau et, lorsqu'un peu avant la nuit, elles quittent le marché, elles remplissent au puits ce grand récipient et l'emportent en ville sur leur tête. Quelques-unes aussi vendent les marmites en poterie dont j'ai déjà donné la description et des pots de plus petite dimension ; d'autres vendent des nattes, ou une sorte d'herbe cuite qui pourrait représenter nos épinards [1]. Les hommes seuls vendent le tabac. Les costumes des hommes, des femmes et des enfants sont les mêmes qu'à Iferouane et Aoudéras. Le puits de Tinchamane, qui touche notre camp, est entouré d'une petite zeriba enfermant de minuscules jardins dans lesquels les indigènes ont l'habitude de planter quelques pieds de coton, des pastèques, des courges, des piments, des tomates, des oignons et de rares pieds de henné.

Si-Moussa, venu en flâneur, prétend que les Amghad de la plaine commencent à se rassurer et se rapprochent de la ville ; ce serait là une chose heureuse pour nous, car elle nous procurerait des animaux de boucherie et du lait. Moussa affirme même qu'un groupe important de nomades se trouve actuellement à Tintébésguéne, point situé à une dizaine de kilomètres dans l'ouest-sud-ouest et dans un affluent du Tiloua. On trouve à Tintébésguéne des puits et de grands ghedirs qui, lorsque les pluies ont été abondantes, conservent de l'eau pendant une année entière. Moussa nous raconte qu'Arhaïo voudrait bien venir nous rejoindre, mais qu'il en est empêché par les siens. Il s'étend longuement sur les Kelguéres, sur leur puissance, prétendant que certaines individualités de cette fraction possèdent 500, 1 000 et jusqu'à 2 000 chevaux! Toujours l'emphase arabe, car il ne peut y avoir un mot de vrai dans ce qu'il avance, étant donné la

1. Deux plantes sont utilisées par les gens d'Agadez dans ce but : le *Hanza* et le *Tafassa*.

pauvreté du pays en général et son peu de richesse en eau. A cinq heures, coup de vent et grand orage, avec de hauts nuages de poussière comme ceux que j'ai signalés à Aballakh; nous serons un peu épargnés, l'orage passant dans notre sud-est, point où le ciel est livide. Nous en sommes quittes pour une série d'averses.

25 août. — Dès le matin on nous fait livraison de trois cent cinquante kilogrammes de mil qui sont convoyés par Ahmed et par Si-Moussa. Ce dernier a amené le frère ou soi-disant tel, de Guedd-El-Kheir, qui confère avec le prisonnier. On avertit ce visiteur qu'il faut qu'il se hâte de trouver, de concert avec les autorités, le nombre de chameaux que nous réclamons s'il tient à l'existence de son frère. Je ne crois pas au surplus que cet homme ait un pouvoir quelconque, ni peut-être même le désir de nous satisfaire ni de tirer son frère d'embarras.

Ahmed annonce que Ghâli — prévenu de notre retour par Irima — nous adresse tous ses saluts, toutes ses amitiés, qu'il se confond en protestations dévouées et qu'il assure qu'il enverra tout ce que l'on voudra. Mensonge, perpétuel débit de mensonges! Les Touareg de l'Aïr, comme ceux du nord, mentent effrontément, constamment, tous et toujours; il est entièrement impossible d'ajouter foi à ce qu'ils viennent vous raconter de l'air le plus sérieux, le plus sincère et le plus convaincu du monde. Aujourd'hui, il est bien évident que les Touareg nous tiennent dans leurs griffes. Ils nous nourrissent *contre argent*, c'est vrai, mais à peu près au jour le jour seulement, sachant bien que de la sorte ils paralysent entièrement nos moyens. Ils nous mettent dans l'impossibilité absolue de faire une sortie de quarante-huit heures pour le cas où nous aurions la fantaisie d'aller nous-mêmes faire main-basse aux environs sur les chameaux des nomades. Ils nous tiennent donc et il faut déjouer leurs projets, mais la tâche n'est pas facile : attaquer subitement la ville! mais c'est amener la fuite de tous les habitants, les autorités les pre-

mières bien entendu ; c'est affoler la population entière, créer une immense zone de vide autour de nous ; c'est renverser de gaieté de cœur tout l'échafaudage de patience et de projets suivis depuis notre retour ; c'est en définitive un coup d'épée dans l'eau. Il s'agit donc de ne pas brusquer les événements de ne pas faire de démarches imprudentes et prématurées. Il faut laisser croire que notre patience continue ; il faut permettre, par notre calme, aux nomades d'approcher, et ne risquer un grand coup qu'en un moment où matériellement nous n'aurons plus la liberté d'agir d'autre façon.

Les achats de la journée sont des plus maigres : huit moutons, quelques litres de haricots, des gourassa et quatre ou cinq poules. Notre ordinaire, on le comprendra, se maintient d'une maigreur et d'une frugalité dignes d'anachorètes. Pâtée de mil ou de sorgho, sans changements, aussi les intestins protestent-ils avec énergie et malgré la ration de deux cents grammes de viande de mouton qu'on leur sert chaque jour. Nous avons pourtant, presque à tous les repas, une salade de pourpier — qui est très commun — mais, entendons-nous, une salade sans huile, sans vinaigre, sans poivre et le plus souvent sans sel : j'affirme au lecteur que c'est peu affriolant. Malgré ce menu déplorable j'ai pourtant fini par me débarrasser complètement de ma fièvre, et les intestins seuls restent en souffrance. Il en est de même pour beaucoup d'entre nous, surtout pour ce pauvre Fournial, que nous ne pouvons arriver à soulager.

A trois heures deux grands orages qui, se subdivisant, nous passent, l'un au sud et l'autre sur la tête ; ce dernier nous donne quelques petites averses de courte durée.

L'humidité nocturne — étant donné l'état atmosphérique que nous subissons — est considérable pour le pays ; le matin tout est trempé, les vêtements sont humides. La sensation ressentie est extrêmement désagréable, et, dès que le soleil chauffe un peu, il se développe une chaleur humide très fatigante. Ce genre de température nous amène

des moustiques qui commencent à devenir nombreux et gênants.

C'est maintenant surtout que je considère comme une affreuse corvée le travail qui consiste à changer les glaces de mes châssis photographiques. Enfermé dans un voile rouge, à triple épaisseur d'étoffe, sous un gourbi ou sous un arbre, avec une lanterne allumée qui surchauffe encore ce milieu; je suis débarrassé de tout vêtement, sauf du pantalon et, néanmoins, tant que dure l'opération je représente littéralement un ruisseau de sueur. En outre il faut veiller aux glaces, et surtout ne pas y laisser tomber une goutte de sueur. Je transpire encore maintenant quand j'y pense! et, dans la suite du voyage, depuis Agadez jusqu'à l'embouchure du Congo, je n'ai jamais pu, sans terreur, voir arriver le moment de recharger mes châssis et s'ouvrir pour moi la période d'une demi-heure de supplice qu'exigeait chaque fois ce travail.

26 août. — La coiffure des gamins est la même qu'à Iferouane c'est-à-dire en général tête rasée avec une houppe de cheveux laissée en bas derrière, en queue de canard. Aujourd'hui je vois deux gamins, qui sont bien pourvus de la susdite mèche, mais qui en outre portent une courte et petite tresse de cheveux *réservée sur le côté droit de la tête* au-dessus de l'oreille. C'est là la fameuse tresse autrefois signalée par Erwin de Bary. C'est le signe caractéristique d'une origine libyenne où le port de cette tresse était une coutume uniforme. L'exode vers l'ouest des peuples égyptiens est du reste bien évidente, leurs traces sont visibles un peu partout, mais la présence de la tresse libyenne est encore le plus précieux renseignement et le plus irrécusable témoignage que l'on puisse invoquer [1].

Marché à peu près vide de denrées ce matin, et ce n'est que

1. Erwin de Bary a signalé ce fait et a vu des Touareg Kel-Fadé porteurs de cette tresse (*Journal de voyage d'Erwin de Bary*, traduit par Schirmer, p. 157).

sur le soir assez tard que l'on nous amène une trentaine de moutons que nous achetons.

Ahmed a accompagné vers onze heures une livraison de 350 kilos de mil et il apporte 4 ou 5 litres de lait aigre. Il nous annonce que les Amghad nomades approchent enfin peu à peu de la ville et que, probablement demain, nous verrons arriver de nombreux moutons et beaucoup de lait. Il dit que la nouvelle d'une bataille aux environs de Tanamari, entre les Keloui et Moussa des Ikazkazene, prend de la consistance, mais c'est encore là une information touareg et nous savons tous ce qu'en vaut l'aune.

27 août. — Irima et le Serki apparaissent dès le matin et nous nous livrons avec eux à la plus longue, la plus confuse et la plus énervante des discussions qui se puisse voir. Tout d'abord ils déclarent que les nomades prennent confiance et que les arrivages de moutons vont être considérables. De même pour le mil, Irima espère pouvoir dès demain livrer des quantités beaucoup plus importantes, et les cinquante Bou-Thyr qui lui avaient été donnés d'avance étant épuisés, on lui en remet cinquante autres. Quant à la question des chameaux, leurs doléances sont toujours identiques : il n'y en a pas. Comme nous faisons observer aux deux visiteurs que nous savons *qu'eux-mêmes* en possèdent personnellement des quantités, ils protestent de leur pauvreté et de leur misère, toutes choses inexactes, d'après les renseignements que nous avons recueillis et d'après la situation qu'ils occupent dans le pays. « Donc, puisque vous êtes propriétaires de chameaux, leur disons-nous, envoyez-les chercher là où ils se trouvent, mais ne venez pas en mendiants pleurnicher et nous leurrer de fausses affirmations. Vous et le sultan êtes responsables des événements qui se sont produits : à vous donc de payer. Que si vous persistez dans cette ligne de conduite nous nous verrons forcés d'aller prendre possession de maisons en ville pour y habiter; nous ne sommes pas accoutumés à vivre dans des gourbis de nègres et nous voulons, si vous prolongez

ainsi à plaisir notre séjour, nous installer dans des maisons. Donc à vous de choisir. Deux cents chameaux à louer ou l'introduction de nos hommes et de nous-mêmes dans Agadez. » Irima répond que ses efforts vont continuer, qu'il enverra, comme nous le demandons, des méhara rechercher dans les campements éloignés, enfin qu'aucun moyen ne sera négligé pour nous donner entière satisfaction.

Entre temps il nous propose un guide, excellent, affirme-t-il. Il lui est répondu qu'il sera temps de parler de guide quand les chameaux seront là et que les prisonniers seront relâchés. C'est Si-Moussa qui traduit la conversation : en effet, ces gens-là ne parlent en général que le haoussa entre eux, la langue touareg leur est connue, elle est considérée comme plus distinguée, mais ils ne l'emploient guère qu'avec les nobles touareg, et non avec le commun; au reste Moussa parle également bien l'arabe, le touareg et le haoussa.

Après cette longue séance on conduit les deux notables à un coup de poing Bréguet, qui avait été relié à l'avance par deux fils de cuivre avec un pétard de mélinite fixé à un arbre assez éloigné du camp, et on fait établir le contact par Irima lui-même; il sursaute au bruit de la détonation qu'il vient de déterminer sans s'en douter, et on le conduit aussitôt à l'arbre qui est nettement coupé en deux, la tête gisant à terre. Il reste suffoqué devant un tel résultat et nous lui déclarons que le jour où ce sera devenu nécessaire, et sans qu'il soit besoin de nous approcher, nous pourrons faire sauter telle maison qu'il nous plaira dans Agadez. Il y a foule autour d'Irima et du Serki et je crois que cette expérience portera dans l'esprit de tous une crainte salutaire et dont nous pourrons peut-être tirer profit.

Sauf neuf moutons, on n'a presque rien acheté aujourd'hui.

28 août. — Ce matin brume qui du reste avait commencé dans la journée d'hier, avec régime de vent de nord-est.

On livre ce matin la même quantité de mil que les jours

précédents. Tous nos efforts tendent à mettre de côté une réserve de grain et à la grossir peu à peu jusqu'au moment du départ. Nous poursuivons le même but pour la viande sur pied et, si tous les jours ressemblaient à celui-ci, nous y arriverions rapidement, puisque nous achetons quarante-deux moutons dans l'après-midi. Les prix payés pour ces animaux, en raison de leur poids de viande, font ressortir le prix du kilogramme à 0 fr. 50 environ si nous estimons le Bou-Thyr à sa valeur d'achat en Europe. Les négociants arabes avaient accaparé beaucoup de ces animaux et entendaient bien faire la hausse, mais devant notre refus d'acheter ils sont revenus à des sentiments plus raisonnables. Quant aux bœufs, on ne nous en présente toujours pas, malgré nos demandes réitérées.

29 août. — Dès le jour, Lamy, accompagné des spahis, se rend au ghedir, où jusque-là ont bu nos animaux, pour se rendre compte de l'état des pâturages dans le nord-ouest, région où nos chameaux n'ont pas encore été envoyés.

On livre dans la matinée deux cents et quelques kilogrammes de mil et nous achetons trente-huit moutons ou chèvres. Les vendeuses d'arachides grillées mélangent assez souvent ce produit avec un fruit de même grosseur, qu'elles nomment *galgala* ou *gouriss-gourissa*, et qui provient du Soudan. Ce fruit, qui a été passé au feu, est tantôt à peau rouge ou brune, ou noire, ou mouchetée et à pulpe farineuse, de bon goût mais sans parfum; il n'est point huileux comme l'arachide et sa forme globuleuse le fait assez ressembler à un gros pois; ce doit être une sorte de haricot particulier dont j'ignore le nom scientifique.

Les forgerons du pays sont assez adroits; ils fabriquent des colliers de femme dont le modèle courant est celui-ci : perles creuses très allongées, métalliques, avec renflement au milieu, et qui se placent aux deux bouts du collier; au centre, et pendant sur la poitrine, cinq grands carrés dont les angles sont terminés en pointes saillantes assez bien façonnées. Les

côtés des carrés sont des lignes concaves et ils portent, sur le plat, des dessins très simples gravés plus ou moins finement.

Voici, d'après Si-Moussa, comment procèdent les gens du pays lorsqu'ils doivent se rendre à Bilma. Ils commencent par se procurer, en échange de leurs moutons ou de leurs chèvres, de l'étoffe de coton blanc du Soudan, bien tissée, à lés de cinq centimètres de largeur. Ils emportent cette marchandise à Bilma où ils la troquent pour du sel qu'ils y chargent. Ils liquident ensuite ce sel au Damergou et au delà, en l'échangeant contre sa valeur en mil. Ils rapportent ce mil dans leur pays qui en manque et le cèdent à des tiers contre d'autres objets ou denrées dont ils ont besoin. Ce commerce ne s'exerce exclusivement que par voie d'échange et l'argent monnayé n'y apparaît jamais.

30 août. — Lamy retourne ce matin à la recherche d'un pâturage et en trouve un, peu éloigné. Irima arrive avec le Serki-N-Touraoua et quelques parents de Guedd-El-Kheir auxquels il est répété d'avoir à procurer des chameaux s'ils désirent la libération de leur parent, de même que celle des autres prisonniers. Irima amène *un* chameau que son propriétaire veut vendre. C'est véritablement se moquer de nous et il lui est encore affirmé énergiquement que nous n'avons pas à réunir, unité par unité, les animaux qui nous sont nécessaires, que c'est à eux notables, que c'est au sultan, qu'incombe cette besogne. Pour le mil, on lui reproche de faire des livraisons par petites quantités et chaque jour, et on le somme d'avoir à tenir sa promesse de nous fournir en une fois un stock important ou tout au moins de livrer cinq à six cents kilos par jour au minimum. Il se débat comme un beau diable, prétextant qu'il n'y a pas assez de mil pour remplir ces conditions. Il lui est remis une nouvelle somme de cinquante Bou-Thyr pour la continuation des achats. Je résume cette discussion — comme toutes les précédentes du reste — mais sa durée a été de trois heures : c'est énervant et

fatigant, mais avec les Touareg il est toujours à peu près impossible de les amener à conclure.

Les achats d'aujourd'hui se résument à sept moutons seulement.

31 août. — Tout le jour on entend maintenant dans le camp des bruits de râpe ou de grattage de pierre qu'il convient d'autant mieux d'expliquer qu'ils vont durer jusqu'à notre départ. Comme nous ne sommes pas riches en grain on ne le fait plus piler par des négresses, ce sont les tirailleurs eux-mêmes qui écrasent les rations des sections entre deux pierres, l'une large servant de récipient, l'autre plus petite servant de meule agissante. De ce travail naît le bruit continuel que j'ai signalé et le produit est cette détestable farine que nous absorbons, et qui demeure amère à cause de la présence du son. Le mil que l'on mange ici, et que les indigènes appellent *Énéli*, est un mélange de graine de mil et de graine de sorgho (ce dernier se nomme *Aboura*), dont les proportions varient suivant la provenance, mais où le mil domine presque toujours.

Après tous les sacrifices faits à In-Azaoua, Iferouane et Aguellal, après les abandons d'approvisionnements à Irhaiéne, il se trouve fatalement que la provision de café et de sucre de la mission est maintenant extrêmement réduite, si bien qu'à ration complète l'effectif entier n'en posséderait plus que pour une quarantaine de jours. En conséquence, les rations journalières sont considérablement diminuées en attendant le moment où la réserve sera totalement épuisée.

On a acheté un bœuf, enfin! et trente-deux moutons.

1^er^ septembre. — Le marché contenait aujourd'hui une demi-douzaine de poules; ces volatiles sont très petits, de même que les quelques œufs que l'on nous apporte depuis deux jours. A propos de ces œufs, il faut que je narre une mésaventure dont ils ont été cause : nous désirions les manger à la coque, mais moins le temps pendant lequel nous les laissions dans l'eau bouillante était long, plus les

œufs étaient durs. Deux jours de suite nous subissions cette étrange mystification sans pouvoir en deviner la cause : c'était à croire que les poules les pondaient durs, lorsque le hasard nous fit apercevoir que les indigènes nous les vendaient déjà cuits! probablement pour éviter que par suite de la chaleur les œufs ne fussent rapidement gâtés. On nous apportait aussi de temps en temps des œufs de pintade provenant, tant des pintades privées de la ville, que des pintades sauvages que les enfants allaient rechercher dans la brousse, où cet oiseau pullule littéralement.

Quelques dattes paraissaient aussi sur le marché : les unes petites et ratatinées, mais néanmoins très sucrées, provenaient d'Aoudéras et d'Imgal; les autres, beaucoup plus grosses et enfilées en chapelets dans le sens de leur longueur sur des fibres végétales, qui venaient de Bilma. Les unes et les autres étaient fort chères. Le bilan du marché est aujourd'hui de dix-neuf moutons et chèvres et d'un veau qui sont venus grossir notre troupeau.

2 septembre. — Depuis deux jours les chevaux sont envoyés à trois ou quatre kilomètres du camp, au nord, pour faire du fourrage, et même pour le paître sur place. Il y a là du Mrokba vert et en grain, ce qui constitue une bonne nourriture pour eux. Grande abondance de moutons et de chèvres sur le marché; nous en achetons vingt-neuf et je vois avec joie augmenter notre troupeau de réserve. J'achète aussi du tabac, le même que celui que j'ai signalé à Aoudéras, et qui provient de Kano et de Katschéna; ce dernier est tout à fait excellent, mais très difficile à fumer en cigarettes parce que les feuilles se pulvérisent en poussière trop fine. Les deux espèces se vendent en plaques, dites *cinkka* par les Touareg, composées d'un grand nombre de feuilles fortement pressées les unes sur les autres. Le tabac est la denrée recherchée par excellence par nos tirailleurs, qui en manquent depuis longtemps, et qui en supportent fort mal la privation. Jusque-là cette marchandise était très rare et les indigènes en profitaient

pour vendre aux tirailleurs, à des prix ridicules, les quelques bribes qu'ils recueillaient dans leurs vieux fonds de magasins. Un petit tas gros comme un œuf se vendait 0 fr. 50 et encore ce tas de débris de feuilles se composait-il, au moins pour moitié, de fragments de nervures de feuilles, ou même de tiges. Le tabac de Katschéna est, comme je l'ai dit, d'un beau brun sombre en grandes feuilles, fort et très parfumé. Celui de Kano est plus blond, à feuilles moins grandes, plus faible et moins parfumé. Je préférais personnellement de beaucoup le Katschéna. Les indigènes ici ne fument pas, ils prisent ou ils chiquent et, dans ce dernier cas, ils se mettent dans la bouche, en même temps que le tabac, un petit morceau de natron.

3 septembre. — Il est bien évident que les nomades, ou tout au moins les Amghad possesseurs de troupeaux, se rapprochent; on a entendu cette nuit dans la ville des beuglements de chameaux et on amène sur le marché tellement de moutons et de chèvres que nous pouvons en acheter quatre-vingt-dix-neuf aujourd'hui. La plupart de ces achats d'animaux sont faits aux deux nègres, Abou et Belkhou, qui ne sont que des agents du sultan et d'Irima et aussi quelque peu des négociants ghâti. Le lait aussi arrive en quantité assez considérable [1]; c'est, bien entendu, du lait très aigre, mais qui néanmoins fait plaisir et rend service, surtout aux malades de l'estomac. C'est un grand Targui maigre et digne qui se fait, à partir d'aujourd'hui, le fournisseur assidu de ce liquide et, parfois, il en a apporté, tant dans des jarres que dans des outres, jusqu'à soixante, soixante-dix litres et cent litres par jour. Des femmes en vendent aussi quelquefois sur le marché mais en très petite quantité. Les quelques chèvres en lait du troupeau de réserve fournissent heureusement un peu de lait frais que l'on donne à Fournial, dont l'état de santé

1. Voici un aperçu des prix payés : lait aigre, 0 fr. 50 le litre 1/4; haricots, 0 fr. 50 le litre; arachides dépourvues de leur enveloppe, 0 fr. 65 le litre; etc.

ne s'améliore pas et qui est toujours étendu sous son gourbi, très souffrant.

4 septembre. — Si-Moussa, qui s'était absenté une huitaine de jours, est rentré et vient aujourd'hui nous rendre visite. Il prétend que c'est grâce à ses démarches, et aux assurances de paix qu'il a données, que les nomades et les troupeaux se sont rapprochés. Trente-six moutons et chèvres ont été achetés aujourd'hui.

Petits portefeuilles des Touareg Keloui et Kelguérez. Agadez.

5 septembre. — Nous voyons apparaître le vieux Touati Si-Ahmed, auquel nous avions remis un courrier le 5 août, et qui devait partir pour le Touat. Il annonce qu'il va se mettre en route incessamment. Il prétend qu'il est arrivé récemment des gens du Soudan qui ont raconté que la mission française a occupé Zinder et que le sultan de cette ville s'est sauvé. Cette mission nous aurait envoyé un courrier qui nous cherchait au Damergou et qui ne nous y ayant pas rencontrés, serait remonté directement jusqu'à Iferouane pour nous le remettre! Il me paraît assez invraisemblable qu'un indigène passant dans le pays n'ait pas su que nous étions à Agadez. Si-Ahmed assure que les Kelguérez sont à trois ou quatre jours de nous et qu'on ne sait pas encore si notre présence ne les empêchera pas de venir — suivant leur coutume — jusqu'à la ville. En conséquence des lettres pour leurs chefs sont adressées au sultan avec mission de les leur faire parvenir: ces lettres les assurent que nous n'avons vis-à-vis d'eux que des intentions pacifiques et qu'ils peuvent aller et venir en toute sécurité et en toute liberté.

D'une série d'interrogatoires qu'a subi le prisonnier, Yla-Ag-Abani, nous recueillons les renseignements topographiques suivants : Il y aurait une importante réunion de villages autour de Zerouri [1], ville où il est né. Dans cette agglomération on cultive du mil et tous les villages sont placés dans une vaste dépression, peut-être une rivière [2], dont le cours se dirigerait vers la rivière de Sokoto. Ces villages sont tous habités par des Kelguérez depuis Imgal jusqu'à la hauteur de Zerouri, et un peu au sud. Mais aussitôt après commence, dans la direction du sud-est et en se dirigeant vers Sokoto, l'apparition de la race Foullane. Zerouri serait plus important qu'Agadez comme population, et beaucoup d'autres villages atteindraient un très gros chiffre de population. Yla appelle les habitants de Maradi *Itefenane*, et nous dit qu'ils ne possèdent point de chameaux mais seulement des ânes, des bœufs, des moutons et des chèvres. Les travaux auxquels se livre actuellement le lieutenant-colonel Peroz, chef du territoire de Zinder, nous diront prochainement si Yla nous avait bien renseignés.

Les achats se sont élevés aujourd'hui à onze chèvres.

6 septembre. — Le sultan a envoyé notre message aux Kelguérez. Il a d'autre part expédié l'Iman de la mosquée et son vicaire aux Kel-Ferouane pour leur demander d'amener des chameaux, et enfin deux cavaliers vers les Keloui, au Damergou, dans le même but et avec les mêmes instructions. Il leur fait dire à tous que s'ils ne s'exécutent pas de bonne volonté, nous sommes disposés à occuper la ville et à y bâtir un fort, et qu'il y a par conséquent urgence et intérêt pour eux à nous fournir les moyens de continuer notre route.

Un individu arrivé depuis hier prétend qu'il est revenu du sud avec une caravane de Kelguérez forte de onze cents cha-

1. Zerouri, d'après les déductions tirées du récit d'Yla, devrait être placé à environ 500 kilomètres S. W. 1/4 W. d'Agadez, soit à 265 kilomètres plein ouest de la ville de Maradi, sur la carte au 1/2000000e actuelle du Service géographique de l'armée.

2. Peut-être le Balloul-Baminda des cartes.

meaux chargés de grain, de plumes d'autruches et de peaux tannées; quelques groupes de cette caravane seraient campés entre Agadez et Imgal, mais le gros serait à Imgal. Il prétend que ces gens se préparent à partir pour Bilma. Il doit bien en effet s'être produit un arrivage, car nous voyons ce matin au marché un stock d'arachides plus important que de coutume et certains Touareg mâchent et nous montrent des noix de Gouro (kola) fraîches.

Nous avons trouvé sur le marché, entre les mains de gamins, un jeune courlis en tout semblable à ceux de France et dont nous avions déjà remarqué des troupes filant à toute vitesse dans la plaine.

Orage dans l'après-midi avec une pluie de deux heures de durée. On nous a livré quatre cents kilogrammes de mil et nous avons acheté dix-neuf moutons.

7 septembre. — L'individu d'hier, questionné sur la route du Damergou, répond qu'il y a, non pas une ou deux routes, mais bien un très grand nombre de routes, que les points d'eau y sont incertains et variables et que les ghedirs changent suivant les points de pluie. Il semble, au surplus, qu'il ne veuille pas donner de grands éclaircissements sur cette question et, d'autre part, il est évident qu'il n'existe que très peu de puits permanents, et que l'eau ne s'y rencontre que dans des ghedirs ou dans des tilmas; or les uns et les autres sont naturellement soumis au régime des pluies, si bien que l'on peut très souvent les trouver à sec comme cela nous était arrivé à Aballakh.

Orage léger et faibles averses après midi. Livraison de même quantité de mil que la veille.

8 septembre. — Visite matinale du Serki et d'Irima. Leur conversation est sans intérêt. Lamy leur dit que devant leur mauvaise volonté, leur lenteur, leur insouciance à nous amener des chameaux, nous allons prendre nos dispositions pour construire un fort à Agadez et pour l'occuper en attendant que nos compatriotes viennent du nord avec un goum

important nous remplacer. Ils protestent vivement de leur dévouement et assurent que les chameaux viendront, que nous n'avons plus besoin que d'un peu de patience!

9 septembre. — Un nègre esclave nous ayant hier soir apporté une botte d'herbe verte de belle qualité, et prétendant que le sol est recouvert de cette herbe à courte distance au sud-ouest du camp, Lamy part en reconnaissance ce matin pour en déterminer le gisement, avec Dorian et les spahis; leur recherche est couronnée de succès et ils découvrent en effet un grand espace, à trois ou quatre kilomètres du camp, sorte d'estuaire ou d'épanouissement de l'ouad Tiloua, très recouvert d'arbres et dont le sol est tapissé d'une véritable prairie de graminées. Comme je reprochais à Ahmed le ghâti, présent au retour de ces messieurs, de ne pas nous avoir indiqué ce pâturage, il me répond effrontément qu'il ne l'a pas fait parce qu'il pousse en ce point une petite herbe qui *empoisonne les chameaux!* Ces gens-là ont réellement une audace étonnante.

Notre long séjour à Agadez m'aura permis de constater qu'en cette région il n'y a pas, à proprement parler, de véritable saison de pluie. Elle est surtout ici composée d'orages plus ou moins violents, plus ou moins fréquents, mais il n'existe nullement *une période de pluies régulières continues.* Au reste les récits des indigènes le prouvent surabondamment, ainsi ils me disaient : Cette année est une année relativement sèche, et il pleut quelquefois davantage, mais pourtant nous traversons beaucoup plus d'années semblables à celle que nous achevons que d'années plus humides. Actuellement, à l'est d'Agadez, il ne s'est produit ni pluies ni naissance d'herbe. Au sud plein, de même qu'au sud-est, il y a des *lambeaux de région* qui ont reçu de l'eau et qui montrent quelque peu de végétation; mais la contrée incontestablement la plus favorisée, la plus herbeuse, celle qui a reçu le plus de pluie, est la contrée située entre le sud et l'ouest. Là les pâturages abondent. Il n'y a donc pas, je le répète, à la latitude d'Agadez, de

pluies régulières, mais seulement une époque pendant laquelle d'assez fréquents orages donnent des pluies irrégulières, parfois très fortes, *mais des pluies par places*, et non pas des pluies générales et continues. Ces chutes d'eau peuvent pourtant amener d'importantes crues des rivières sur le bassin desquelles elles se sont produites, mais ces crues sont toujours — étant donné ce régime — éphémères et ne laissent en témoignage de leur passage, au bout de vingt-quatre heures, que des ghedirs plus ou moins durables suivant qu'ils sont dans le sable, dans l'argile ou dans la roche. Nous sommes donc bien ici encore dans le Sahara pur avec son régime d'inexorable sécheresse, son aridité et sa végétation particulière. Pourtant, comme les pluies d'orage sont beaucoup plus fréquentes que dans le Sahara nord — qui, lui, en manque presque absolument — la végétation s'en ressent, elle est plus dense, et, en particulier, la végétation arborescente y est représentée par un plus grand nombre de sujets, dont néanmoins la majorité appartient toujours à la grande famille saharienne des gommiers. Les plus typiques, en dehors de cette famille, et les plus fréquents sont l'Abisga, le Doum, le Teboraq, le Tadent et le Korunka.

Aujourd'hui les achats s'élèvent à cinq cents kilogrammes de mil.

10 septembre. — Les livraisons de mil sont aujourd'hui de sept cents kilogrammes, et on achète vingt-trois chèvres ou moutons. Sur le marché apparaissent pour la première fois de petites nattes elliptiques, très souples, très finement tressées en folioles de palmiers, à la façon des chapeaux de panama, et portant de jolis dessins rouges, noirs et jaunes sur fond blanc. On en demande trois Bou-Thyr.

Dorian et Lamy ont vu ce matin dans leur tournée un nombre infini de pintades, beaucoup de lièvres et de sangliers. Au reste, il y a déjà quelque temps, une bande de sangliers était déjà venue presque se jeter pendant la nuit sur un de nos petits postes du camp.

Toute la soirée et jusqu'à minuit, coups de vent extrêmement violents mais sans orage et sans pluie.

11 septembre. — A quatre heures du matin coups de feu et alerte générale. Voici ce qui s'était produit : Abo, l'un des prisonniers, pendant qu'il était à *la feuillée*, profitant de ce que les liens de ses jambes étaient peu serrés et aussi à la faveur de l'obscurité de la nuit, s'était évadé brusquement. Son gardien et un sergent de ronde avaient tiré sur lui mais sans l'atteindre. Au même instant, et à l'aide du brouhaha produit, un autre prisonnier, le fils de Khelil, le guide fusillé à Irhaiéne, avait aussi pris la clé des champs.

Il paraît que dans la journée d'hier, le premier évadé avait eu, au camp, une assez longue conversation avec son frère, venu pour lui apporter quelque nourriture supplémentaire et je suppose que l'évasion devait être concertée entre eux.

Sur le soir Ahmed apporte de la part du sultan une lettre provenant de Kenounou, lettre qui lui annonce, d'Iferouane où il se trouve, que le courrier venu de Zinder et porteur d'une lettre pour nous, ne nous ayant point trouvés, a repris la route du Soudan! Cette nouvelle me paraît d'une invraisemblance extrême, car il est inadmissible de croire que ce courrier n'a pas appris en quelque point de son itinéraire que nous nous trouvions à Agadez. Achats du jour : trente moutons ou chèvres.

12 septembre. — Dorian et Lamy vont maintenant presque chaque jour accompagner le troupeau au pâturage, où ils sont bien plus à l'aise qu'au camp pour faire la sieste et chasser ; hier ils avaient vu trois ou quatre cents moutons à des indigènes et une dizaine de chameaux paissant dans la brousse, mais aujourd'hui les Touareg n'y ont plus conduit leur animaux, ils craignent peut-être que l'on ne s'en empare. En revanche, ils ont vu une quantité d'oiseaux, plusieurs grands serpents et en particulier un certain nombre de *cailles*. A huit heures du soir orage, violents coups de vent et quelques gouttes d'eau seulement. On a livré plus de cinq cents kilo-

grammes de mil et nous avons acheté seulement huit moutons ou chèvres.

13 septembre. — Rien de saillant si ce n'est que tout le monde est plus ou moins grincheux et énervé. C'est le résultat inévitable de l'agacement de l'attente et du désœuvrement. On tourne toujours dans le même cercle avec le même horizon, sous un climat fatigant. Il n'y a donc là rien qui puisse étonner. On achète treize moutons ou chèvres et plus de cinq cents kilogrammes de mil. Ces quantités de mil, plus grandes qu'auparavant, me feraient croire que la caravane de Kelguérez, dont on parlait l'autre jour, est bien réellement arrivée à Imgal ou dans les environs.

La nuit entière est troublée par des glapissements de chacals que nous n'avions guère entendus jusqu'à ce jour.

14 septembre. — Les indigènes, hommes et surtout femmes et enfants, qui circulent dans la brousse au point de pâturage, sont toujours très nombreux. Ils recherchent des racines, des herbes comestibles et des œufs de pintades sauvages; d'autres ramassent du bois mort pour l'emporter dans la ville.

Le marché est peu animé; le fournisseur de lait apporte toujours son contingent habituel et, étant donné la quantité qu'il fournit, de même que le nombre des moutons achetés, on doit conclure que les nomades des environs possèdent d'assez grands troupeaux. Actuellement notre troupeau de réserve se compose de plus de trois cent cinquante têtes. La viande des moutons de ce pays est excellente, elle est surtout fournie par des béliers, les moutons castrés n'étant, à Agadez, qu'une très rare exception. Contrairement à ce que l'on constate chez les Touareg plus au nord, je remarque qu'ici les chèvres et demmane, au lieu d'être noirs ou très foncés, sont très souvent blanc pur, et fréquemment blanc moucheté de petites taches noires ou feu. Eddir et Ahmed viennent dans la journée nous ramener dix moutons échappés de notre troupeau dont ils portent la marque; Eddir, avisé par un nègre, est allé les rechercher à cheval jusqu'à Alaghsas. La garde

du troupeau de moutons est en ce moment très difficile, attendu que les terrains de pâturage sont couverts d'herbes élevées et surtout de petits bosquets impénétrables de Tamat et autres gommiers bas et épineux, d'Abisga touffus, si bien que les animaux peuvent y rester au moment de la rentrée du troupeau.

Dorian a tué, au pâturage, une magnifique outarde.

15 septembre. — Fournial continue à être très souffrant et voilà que le Dr Haller est lui-même malade depuis quelques jours. Journée morne; nous tuons une vipère sous une cantine et presque sous la tête de Leroy. Elle est de tout point semblable à la vipère à cornes du Sahara, seulement au lieu de cornes elle ne porte que deux petites excroissances peu sensibles au-dessus des yeux.

Les achats se réduisent à deux moutons et à deux cent cinquante kilogrammes de mil.

16 septembre. — C'est décidément la série à la noire : voici le tour de Dorian à être pincé, il est atteint d'entérite avec un peu de fièvre, mais sans gravité.

Le bruit court que les autorités vont enfin nous livrer vingt chameaux. La quantité des femmes qui viennent d'Agadez, en longues files, chercher de l'eau au puits de notre campement, augmente notablement. Il faut croire que les mares de l'intérieur de la ville s'assèchent peu à peu. Ce défilé d'esclaves noires portant des jarres sur la tête est très pittoresque, il a lieu le matin et le soir, aussi bien pour le puits de Tinchamane que pour celui d'Edderfiz situé un peu plus à l'ouest.

Dans l'après-midi survient la belle-sœur de Guedd-El-Kheir notre prisonnier, elle amène cinq chameaux sur ceux exigés comme rançon pour son beau-frère.

Orage avec quelques légères averses sur le soir. Achat de onze moutons, mais point de mil.

17 septembre. — Visite d'Irima et du serki, auxquels il est reproché leur peu d'exactitude; ils savent qu'ils doivent fournir au moins cinq cents zekkat de mil tous les deux jours et ils

n'ont rien fait livrer, ni hier ni aujourd'hui. Ils protestent en s'excusant et affirmant qu'ils recherchent de toutes parts aussi bien le mil que les chameaux et nous demandent encore un peu de patience, promettant de s'exécuter à bref délai. Une nouvelle somme de cinquante Bou-Thyr est remise à Irima pour les achats de mil. On a acheté trente-deux chèvres et moutons. Le frère d'Arhaïo avait aussi amené un bœuf magnifique et très gras, mais au moment où on l'examinait pour évaluer son prix, il a brisé sa corde et a disparu à toute vitesse.

18 septembre. — Toute la nuit la ville a été remplie de cris de chameaux. Ce sont des Kelguèrez qui apportaient du mil et qui chargeaient du sel emmagasiné antérieurement par eux et qu'ils veulent aujourd'hui transporter dans leurs campements. On remarquera que tout ce qui est apporté en ville, depuis que nous sommes ici, n'y arrive exclusivement que la nuit. La méfiance est en honneur dans ce pays et les gens n'osent pas se livrer à leurs occupations pendant le jour.

Les bagues de cornaline, surtout celles de couleur rouge, ont ici un grand succès et une certaine valeur; il est aussi un autre article très recherché, et qui se vend jusqu'à un Bou-Thyr, c'est un large anneau terminé par un triangle, sorte de grande bague en fausse cornaline — provenance de Bohême — et dont j'avais quelques exemplaires conservés au moment de l'incinération de la pacotille à Aguellal. De même que pour les bagues, c'est aussi la couleur rouge qui est de beaucoup préférée.

Trois cent cinquante kilogrammes de mil et trente-deux moutons ou chèvres ont été achetés.

19 septembre. — Cinq de nos chevaux sont atteints, y compris celui de Dorian, d'une maladie bizarre qui, s'attaquant d'abord aux bourses, fait tomber une partie de la peau après un boursouflement énorme; cette maladie paraît contagieuse et force à isoler les malades auxquels, faute

d'autres remèdes, on se contente de faire des applications de goudron. On a livré quatre cents kilogrammes de mil et acheté trente-sept animaux de boucherie.

20 septembre. — Un des Ghâti, Salem, accourt m'annoncer que Mili-Menzou vient de rentrer du sud rapportant une lettre pour nous. Un peu plus tard, Mili arrive en personne. La lettre dont il est porteur est adressée à Lamy, signée du lieutenant Pallier, et porte le cachet : *Mission Afrique Centrale.* Sa lecture nous plonge dans un douloureux étonnement, son texte ci-dessous indiquera pourquoi :

Le lieutenant commandant la Mission de l'Afrique Centrale à M. le Commandant Lamy « Mission Foureau ».

De Zinder du 27 août 1899.

Dans mon courrier précédent je vous mettais au courant de la situation de la Mission et vous faisais connaître mes intentions.

Ainsi que je l'avais décidé tout d'abord, le lieutenant Meynier avec une compagnie était parti, le 15 août, pour Vouscheck et moi-même, avec une deuxième compagnie et le convoi, avais pris cette direction, lorsqu'un événement imprévu venait arrêter le mouvement.

A la première étape, les tirailleurs de l'escorte du convoi, dont on avait laissé les femmes à Zinder, se mutinaient, refusant de marcher sans elles, puis se montant la tête, déclaraient ensuite qu'ils ne voulaient plus continuer la colonne. C'était là le triste fruit des actes de violence dont ils avaient été les acteurs. Je dus revenir à Zinder.

Là, le lieutenant Joalland, que j'avais avisé à la hâte, avait su, non seulement prévenir toute agitation, mais encore déterminer de l'enthousiasme pour terminer la colonne qui, avait-il déclaré, était près de finir. Mais de l'aveu même des sergents indigènes, qui avaient contribué à faire naître ces bonnes dispositions d'esprit, il fallait en profiter immédiatement sous peine de voir se produire un revirement.

Sur ces entrefaites, je recevais du lieutenant Meynier des renseignements qui me représentaient le passage du parcours des Tebbou-Boulgouda comme possible, seulement à une troupe d'hommes seuls et montés à chameaux comme est votre mission.

Il eût fallu trouver 200 hommes qui auraient consenti à laisser leur famille à Zinder, et à effectuer cette dernière partie de la mission en laissant le reste à Zinder. Il ne fallait hélas! pas y songer dans l'état actuel des esprits.

Sans doute, je recevais à ce moment des marques de fidélité de la plupart de mes tirailleurs et deux des quatre sections rebelles, étaient revenues complètement; mais il y avait là un symptôme trop

grave pour ne pas en tenir compte, à savoir la perte du respect et du dévouement pour le chef. Ces hommes n'avaient pas impunément vu deux capitaines faire tuer leur supérieur et s'engager ensuite dans une révolte contre leur pays. Ils avaient pris l'habitude de charger leurs fusils contre leurs chefs et en cette circonstance ils l'ont montré.

Je ne pouvais pas continuer la mission avec la perspective de voir se renouveler plus tard, peut-être, un pareil conflit.

Je crus donc devoir ramener la mission à Say en laissant à Zinder un poste qui formerait une base pour la reprise de l'opération ou qui serait pour vous-même, mon commandant, un point d'appui et un centre d'approvisionnement.

Nous disposons dès à présent de 300 chameaux et d'un certain nombre d'autres animaux porteurs qui pourront vous être un précieux appoint. Il sera facile au lieutenant Joalland, qui doit commander le poste, de vous préparer les moyens d'action qui pourraient vous être nécessaires.

Si la mission Voulet peut ainsi concourir au succès final de votre belle entreprise, nous serons consolés des déboires sans nombre dont cette triste mission a été la source, de sa formation jusqu'à ce jour.

Vous ne sauriez croire, mon commandant, combien il m'a été pénible de prendre la décision de revenir en arrière, mais j'ai la conviction d'avoir sagement agi.

Le gros de la mission', composé de 350 hommes, quittera Zinder vers le 5 septembre. Le lieutenant Joalland reste à Zinder avec 200 hommes.

Signé : PALLIER.

Entre la lettre qui m'était adressée et celle ci-dessus Pallier avait écrit, en date du 8 août 1899, une autre lettre à Lamy, dans laquelle il lui annonçait sa prochaine marche sur Vouschek et lui disait que l'état de santé des deux Européens malades s'étant beaucoup amélioré, et dans la crainte d'éveiller des regrets chez les tirailleurs restant, il renonçait à son primitif projet et ne renverrait point de détachement en arrière vers le Soudan. Cette lettre ne nous était point parvenue non plus.

Nous ne pouvions naturellement rien comprendre à cette missive, nous en étions réduits à forger des hypothèses, et les événements auxquels elle faisait allusion restaient pour nous un problème douloureux mais malheureusement insoluble. La première lettre du lieutenant Pallier, dont j'ai

retrouvé un duplicata plus tard, à Zinder, et qui nous aurait éclairés, ne m'était point encore parvenue; la voici :

Nafouta, le 24 juillet 1899.

Le lieutenant Pallier, commandant la Mission,
à M. Foureau, chef de mission.

Monsieur,

Des renseignements malheureusement peu précis m'ont appris votre présence au sud de l'Aïr, à environ 200 kilomètres au nord de Tessaoua, où je me trouve actuellement.

Je me suis aussitôt efforcé d'entrer en relations avec vous pour vous mettre au courant des tragiques événements qui viennent de se passer à la mission Voulet. Vous avez dû être informé directement que celui-ci ayant commis sur les bords du Niger des actes de violence, le gouvernement envoyait pour le remplacer, le lieutenant-colonel Klobb, qui devait le renvoyer en France ainsi que Chanoine.

Voulet, prévenu de l'arrivée du colonel, essaya de le distancer, puis voyant la rencontre inévitable, pris de vertige, resta en arrière avec une centaine de tirailleurs, en cachant à tous ses projets.

Le 14 juillet au matin, il attendait le colonel Klobb sur la route que celui-ci devait suivre, et faisait ouvrir le feu par ses tirailleurs. Le colonel Klobb était tué, le lieutenant Meynier qui l'accompagnait blessé à la cuisse.

Voulet alors rentra, et nous faisant connaître son crime, déclara prendre la brousse avec ses troupes et devenir aventurier. Chanoine, qui avait sa lourde part des responsabilités, déclara vouloir le suivre; les autres Européens indignés demandèrent à partir. Ils quittaient le lendemain la mission avec une escorte de 30 hommes pour regagner le Soudan. Mais, le 16 au matin, les tirailleurs se mutinaient, Chanoine était tué et Voulet prenait la fuite.

Le lendemain, Voulet, resté absolument seul, essayant de rentrer au campement, était tué par un factionnaire, et la mission tout entière venait nous rejoindre.

Tels sont en quelques mots les événements qui mettent entre mes mains le sort de la mission Voulet composée de :

MM. Pallier, lieutenant d'infanterie de marine;
Joalland, lieutenant d'artillerie de marine;
Meynier, lieutenant d'infanterie de marine;
Docteur Henric;
Trois sous-officiers.

En présence des instructions fermes du gouvernement, j'estime de mon devoir d'aller de l'avant. Je suis à quatre jours de Zinder, demain je marche sur cette ville. Probablement, je renverrai au Soudan un détachement comprenant le docteur Henric et le sergent-major malades, avec un certain nombre de tirailleurs. Après quoi

je continuerai dans la direction du Tchad. Dans l'incertitude où je suis sur votre marche, je ne crois pas devoir marcher sur un point déterminé et vous y attendre, car il est de toute importance, si je dois opérer seul, que je sois en mesure de traverser la zone marquée sur les cartes : *Parcours des Tebbous Boulgouda*, en septembre, époque à laquelle les mares permettent un parcours facile, dans le cas où cette zone serait réellement inhabitée, ce que j'ignore; en tout cas, ma marche sera lente.

Je considère en effet que le devoir que me tracent les instructions est, tout en marchant, de chercher à opérer ma jonction avec vous, et je vous prie, Monsieur, ainsi que le commandant Lamy, de vouloir bien agréer l'assurance que mes camarades et moi nous n'aurons aucun instant l'idée mesquine que notre rôle sera diminué en nous mettant à vos ordres.

Signé : PALLIER [1].

Mili rentre, non pas de Zinder, mais d'Alakous, et c'est dans le Damergou, en revenant d'Alakous, que la lettre lui a été confiée; il paraît que le premier courrier qui l'apportait est réellement allé jusqu'à Iferouane, et que ne nous y trouvant pas il est rentré à Zinder, d'où Mallem-Yaro a réexpédié la lettre vers le nord par ses fils qui l'ont fait remettre entre les mains de Mili. Ce dernier, questionné sur la façon dont il a voyagé, nous donne les indications qui suivent. La caravane qu'il accompagnait depuis le Damergou n'était pas très importante, elle comptait quelques Tripolitains et Touareg de Ghât, en particulier un du nom de Reschid. Elle comptait en outre deux des fils de Mallem-Yaro (ce n'étaient peut-être que ses parents ou même ses employés), l'un de ces derniers se rendant à Ghât, l'autre à Tripoli; c'est même très probablement celui-ci qui emporte le courrier pour France dont Pallier parle dans un *post-scriptum* de sa lettre, mais que nous n'avons point vu. Mili déclare ne pas avoir eu connaissance de la première lettre qui m'a été adressée et qui n'est point arrivée. Il dit qu'une caravane plus importante suit, à trois ou quatre

1. On sait que depuis, en 1900, le lieutenant Pallier a malheureusement succombé à la fièvre jaune, au Sénégal, au moment où il allait prendre le bateau pour la France; j'envoie un souvenir de regret à ce vaillant, qui était mon compatriote limousin et qui n'a pas, après de longues peines, pu revoir le sol de son pays natal.

jours de distance, celle avec laquelle il est venu. Elle contient aussi un certain nombre d'Arabes tripolitains et de gens de Ghât. Il a appris quelques détails sur l'entrée de Pallier à Zinder et raconte qu'à ce moment tous les habitants se sont sauvés, y compris le sultan, mais que devant les instances de Mallem-Yaro les indigènes rentrent peu à peu. La situation entre Moussa des Ikazkazen et les Keloui est toujours très tendue, mais les deux partis se bornent actuellement à s'observer sans agir.

On a acheté aujourd'hui quarante moutons et chèvres. J'ai déjà dit que, parmi ces animaux, très peu étaient castrés, mais beaucoup des béliers et des boucs sont mis dans l'impossibilité de saillir les femelles, tant par la méthode employée par les habitants d'Iferouane, méthode de la ligature du bout du fourreau, que par la pratique qui consiste à percer un trou dans le fourreau, à deux ou trois centimètres de son extrémité, et à y introduire une longue cheville de bois qui se maintient ainsi en travers et qui s'oppose à la sortie de la verge.

21 septembre. — Métois rapporte du pâturage un nouveau nid d'oiseau [1], mais toujours d'une forme voisine de ceux que j'ai décrits plus haut, globuleux ou pyriformes, plus ou moins allongés, et creux à l'intérieur; ces nids sont à peu près tous construits avec des graminées dans le tissage desquelles l'épi reste au dedans du nid et la tige à l'extérieur, le tout est entrelacé et noué très artistement. Parfois on trouve dans la chambre intérieure un rembourrage fait avec les soies qui entourent les graines de Korunka, et j'ai vu des nids plus petits entièrement fabriqués avec cette substance. On rencontre bien parfois des nids découverts, très semblables à ceux des

1. Tous les oiseaux procèdent actuellement à l'érection de leurs nids et nous sommes à la saison de la ponte. Un couple de bengalis construit son nid dans les plis des nattes de mon gourbi avec des brins d'herbe et des chiffons. Tous les gourbis du camp en abritent de semblables. Chez les bengalis ce sont les mâles seuls qui construisent les nids; pendant la couvaison le mâle veille aux environs du nid.

oiseaux de France, comme celui du pinson par exemple, mais dans aucun cas, ils ne sont placés dans une fourche, mais bien toujours attachés par des filaments d'herbe. D'une façon générale, tous les nids sont suspendus au bout d'une branche; ce n'est jamais en haut de l'arbre qu'ils sont placés, et rarement à l'intérieur, mais seulement dans la périphérie et aux deux tiers de la hauteur du branchage. Cette préoccupation

Nids d'oiseaux, suspendus.

constante chez les oiseaux d'isoler avec soin leurs nids des troncs et des branches, indique bien que c'est là une mesure préservatrice pour les œufs ou les petits; les serpents doivent être en effet les ennemis le plus à craindre; depuis quelques jours leur nombre augmente et on en voit de diverses espèces, dont plusieurs du genre couleuvre, qui se tiennent volontiers dans les arbres; quelques-uns ont les caractères de la vipère, mais au lieu du ton mat de la céraste, j'en ai vu un, en particulier, rouge brique marbré, qui paraissait verni tant il était luisant. Devant cette augmentation très marquée du nombre des serpents aperçus, je me demande si nous ne nous trouverions pas à l'époque de leur vie active? Ce serait là une chose assez étonnante, puisque nous atteignons presque

la fin de la saison chaude. Aujourd'hui encore, on a tué une énorme vipère trigonocéphale, armée de crochets formidables.

Lamy a rédigé une réponse au lieutenant Pallier, dans laquelle il le met au courant de notre situation; Mili vient la prendre, dans l'après-midi, et il va s'entendre avec le sultan afin qu'elle soit expédiée sans retard à Zinder.

Le nombre des femmes venant remplir leurs jarres augmente de telle façon que l'eau de notre puits devient trouble, étant donné l'incessante extraction de liquide et le volume considérable que l'on consomme ainsi chaque jour. On peut évaluer à plus de quatre cents les femmes qui actuellement viennent journellement, seulement au puits de Tinchamane; comme elles emportent environ vingt à vingt-cinq litres d'eau chacune, cela fait un total de huit à dix mètres cubes d'eau enlevés. D'autre part, le puits d'Edderfiz, mais surtout les tilmas d'Irhsane ou Tedjajaret — où boivent nos troupeaux depuis quelques jours — sont aussi très fréquentés par les négresses aux cruches. Il n'est pas livré de mil, mais nous achetons vingt-neuf moutons ou chèvres.

Jusqu'ici j'ai oublié de dire que les tirailleurs sont devenus presque des tanneurs. Dans toutes les sections on utilise les peaux des boucs ou chèvres abattus à la boucherie, pour en faire des outres, en prévision du départ, et pour emporter un convoi d'eau. On essaye donc tous les moyens de tannage : avec les siliques des gommiers ou avec leur écorce, avec des cendres après les avoir salées, en un mot tout ce que nous savons. Pourvu que nous obtenions des outres passables pour un service d'un mois, c'est là tout le résultat que nous désirons.

22 septembre. — On a constaté au pâturage d'hier la présence d'une douzaine de chameaux et de 400 moutons appartenant aux indigènes, de nombreux ânes, des femmes, des enfants et des hommes. On nous a apporté des caméléons qui paraissent communs dans la région. La livraison de mil s'élève à plus de cinq cents kilogrammes et les achats à neuf moutons ou chèvres. Mili a amené à nouveau la belle-sœur

Négresses au puits de Tinchamane.

de Guedd-El-Kheir qui présente deux chameaux; on n'en prend qu'un seul, l'autre étant dans un état de maigreur qui ne permet pas de l'utiliser.

23 septembre. — Dès le matin on livre cinq cents kilogrammes de mil, les Kelguérez en ont, paraît-il, amené à Agadez une certaine quantité cette nuit — toujours la nuit.

Lamy occupe une partie des tirailleurs à déboiser une large avenue entre notre camp et le puits d'Edderfiz, de façon à nous ménager une vue et une ligne de tir sur ce point; comme les arbres sont nombreux, c'est là un assez gros travail. Il est répondu à Eddir et à Ahmed qui viennent au camp que, puisque les autorités s'entêtent à ne pas nous fournir les moyens de transport que nous leur demandons depuis si longtemps, nous allons construire des bordjs sur l'emplacement des puits et interdire l'accès de l'eau à tout le monde. Notre patience a des bornes, et nous avons jusqu'ici fait preuve d'une longanimité sur laquelle nous engageons le sultan à ne plus longtemps compter.

Visite du vieux Si-Ahmed le touati. L'un de ses fils est enfin parti pour le Touat en emportant notre courrier antérieurement remis; un autre arrive du Soudan et se mettra lui-même en route avec son père, très prochainement, pour In-Sâlah. Ce jeune homme nous raconte qu'au Soudan, au moment où il y était, on disait que la mission française (Voulet-Chanoine) était passée près de Sokoto, qu'elle avait dû livrer de nombreux combats contre les Foullanes de cette région, brûler un grand nombre de villages et que, sans avoir subi de pertes, elle en avait fait essuyer de considérables à ses adversaires [1].

Ahmed le ghâti vient, faisant une mine des plus allongées : sa négresse a disparu et il cherche à savoir si elle s'est réfugiée au camp.

Achat de neuf chèvres et moutons.

1. On remarquera combien ces informations étaient exactes, mais c'était un Touati, à esprit très pondéré, et non un Targui qui nous les donnait.

24 septembre. — La négresse d'Ahmed est bien ici, en réalité ; seulement hier, au lieu de se rendre directement au camp, elle s'était dirigée sur le pâturage de façon à ne venir au camp que sous l'escorte des tirailleurs, craignant sans doute un enlèvement brusque ! C'est un élève clairon de la cinquième section, beau et jeune nègre, qui a eu le don de l'attirer. Nous sommes enchantés de la circonstance et nous favoriserons autant que possible ces évasions d'esclaves auxquelles la mission donne en même temps protection, liberté et possibilité de regagner leur pays d'origine, sans compter le désappointement et la fureur des propriétaires qui ne peuvent agir contre nous.

Des bavardages des négresses nous extrayons entre autres choses ceci : les nomades qui viennent la nuit dans Agadez se moquent beaucoup des habitants et leur disent : « Pourquoi vendez-vous du mil et des denrées aux *Koufar*? Vous ne devriez rien leur fournir et les laisser crever de faim. Quant à nous, nous ne leur amènerons jamais un seul chameau ; ils peuvent en être persuadés. Pourquoi ne vous sauvez-vous pas tout simplement et ne les laissez-vous pas seuls en proie à la famine? » A cela les Agadéziens répondent que s'ils ne fournissent rien, nous viendrons piller la ville ; que l'on n'abandonne pas une ville, des maisons, des magasins, aussi facilement qu'un campement de nomades.

Lamy a vu aujourd'hui et tiré plusieurs sangliers au pâturage, où il continue à se rendre à peu près tous les jours, de même que Dorian. Il est certain qu'il y fait beaucoup meilleur qu'au camp, où l'on étouffe. Nous traversons depuis quelque temps une période très chaude, ce qui est peu explicable attendu que nous devrions déjà avoir atteint la saison froide.

Au milieu des troupes d'innombrables bengalis qui viennent nous tenir compagnie et picorer familièrement jusque sous nos gourbis, se mélangent de temps en temps de petits oiseaux du genre *fringille*, un peu moins gros que des moi-

neaux de France, mais tout aussi audacieux et presque au même plumage.

Un peu avant la nuit on voit quelques cavaliers à cheval quitter Agadez et se diriger vers l'est.

Dix-sept moutons et chèvres sont venus grossir la réserve.

25 septembre. — Le matin de très bonne heure arrivent, d'un pas rapide, Mili et Sâlem le ghâti. Ils sont envoyés par le sultan pour nous aviser que cette nuit sont entrés dans la ville les premiers cavaliers d'une caravane qui revient du Soudan avec de nombreux chameaux, c'est la caravane de la ville même d'Agadez, le fils d'Irima en fait partie. Le sultan dit qu'il est très satisfait de cette circonstance, parce qu'elle va lui fournir les moyens de nous livrer rapidement les animaux de transport que nous réclamons. Mili, quelques heures après, ramène un des Agadéziens revenus avec cette caravane; cet homme ne nous apprend rien de bien saillant : La caravane revient de Kano, en passant par Tessaoua et non point par Zinder; elle a traversé le Damergou en rencontrant beaucoup de mares pleines d'eau. Au puits d'Irhalgaouene, elle s'est scindée en deux : une centaine de chameaux avec une quinzaine de négociants de Ghât ont continué vers le nord, tandis que l'autre partie, de même importance comme chameaux, est venue à Agadez. La caravane a pris le chemin qu'avait suivi Mili, par Farak, Irhalgaouene et Agadez et qu'ils nomment *Trick Taguedoufat* (le chemin de Taguedoufat).

Lamy avertit Mili que si les parents de Guedd-El-Kheir ne se hâtent pas de payer sa rançon en chameaux, ce dernier court de grands risques. Mili répond qu'ils sont en campagne dans ce but; mais je dois dire que je n'ai guère confiance en ce moyen pour se procurer des animaux, parce que les Touareg en général considèrent que celui des leurs qui est prisonnier est *un homme perdu* — étant données leurs habitudes — et que par conséquent ils s'en désintéressent en disant que « Dieu l'a voulu! »

Sur le tard il a paru une assez grande quantité de tabac au marché; ce sont évidemment les premières charges de la caravane qui apparaissent. Reibell — qui est toujours chargé de la direction du marché et qui achète pour la collectivité [1] — s'en procure une quantité assez grande pour qu'il soit possible d'en faire une petite distribution générale aux tirailleurs, qui sont dans la joie.

Même livraison de mil que les jours passés et achat de six moutons ou chèvres. La journée a été chaude comme les précédentes, avec chihili et brume.

26 septembre. — Irima, Mili, le Serki viennent à nouveau, ils apportent un pot de miel du Soudan en cadeau et une assez grande quantité de tabac à vendre, puis on se livre à un palabre très long qui, comme toujours, reste très diffus, très confus, de leur part du moins. Mili propose de commencer à louer chameau par chameau, or c'est ce que nous nous exténuons à leur dire depuis le premier jour et ils devraient être fixés à ce sujet. En définitive, on leur fait ressortir la nécessité absolue de s'exécuter et ils sont avertis que s'ils ne nous donnent pas satisfaction, nous ferons occuper les trois points d'eau auxquels ils s'alimentent et où ils ne seront plus autorisés à prendre une seule goutte d'eau. Ils se retirent, sur l'énoncé de cet ultimatum, après avoir affirmé que tout va être fait pour hâter la solution. Les promesses ne coûtent guère aux Touareg, mais l'exécution n'arrive jamais.

Deux nouvelles négresses esclaves sont encore venues ce matin grossir la troupe des réfugiées volontaires au camp. On les fait jaser et on apprend ainsi que les autorités se préparent à nous livrer une vingtaine de chameaux d'abord, que le mil arrive en ville avec une assez grande abondance, chaque nuit, mais que le prix de vente entre indigènes est exactement moitié de celui que nous payons nous-mêmes, ce

1. Pendant quelques jours Lamy avait bien tenté de laisser le marché libre et les tirailleurs acheter suivant leurs caprices, mais les prix de toutes choses s'étaient immédiatement élevés de telle sorte qu'on était revenu au système, beaucoup plus logique, de l'achat par un seul pour la collectivité.

que nous supposions depuis longtemps du reste. Agadez posséderait actuellement, dans l'intérieur de la ville, trois puits seulement, en activité; leur eau est amère et saumâtre et on ne l'emploie guère que pour la cuisson des aliments et pour les lavages, et les mares y sont taries.

Même livraison de mil et achat de vingt-quatre moutons. Dans la nuit beaucoup de chants et de cris dans la ville ainsi que de nombreux beuglements de chameaux.

27 septembre. — Salem le ghâti nous apprend que ces beuglements proviennent de l'arrivée d'une caravane de Kelguérez ayant apporté du mil. On voit en effet autour de la place, dès le matin, un certain remue-ménage, des allées et venues de gens et de chiens; un grand troupeau de chèvres et de moutons paît entre la ville et le camp, un autre troupeau très important venant de l'ouest, et convoyé par des cavaliers à cheval et à méhari, entre dans l'intérieur; on aperçoit une file de chameaux se dirigeant vers le pâturage habituel de notre troupeau. En somme un mouvement extérieur inaccoutumé.

Lamy a fait procéder hier et ce matin, en vue d'une mainmise sur les puits, à l'érection d'une zeriba destinée à commander les tilmas de Tedjajaret et d'une autre au puits d'Edderfiz, zeribas qui pourront être occupées par de petits détachements lorsque le moment sera venu.

Dans l'après-midi, Mili nous amène de la part du sultan trente-quatre chameaux, dont nous acceptons la livraison, sauf pour un d'entre eux qui est tout à fait hors de service pour raison de vieillesse. Il est écrit au sultan pour le remercier et pour lui dire que ce n'est là qu'un appoint et qu'il a à parfaire, dans le plus bref délai, le nombre de chameaux qui nous est nécessaire. Il est évident que la menace de couper l'eau commence à produire son effet. Mili entreprenait déjà de dire qu'il y avait impossibilité à s'en procurer davantage, mais il lui est répondu péremptoirement : « Des chameaux ou pas d'eau! »

Fournial, quoique toujours très souffrant, s'est aperçu aujourd'hui que, malgré les précautions prises, des termites se sont introduits dans la caisse où l'on conserve précieusement les insectes et les échantillons de botanique. Il se livre à un nettoyage très long et cherche un moyen de préserver à l'avenir nos collections, mais les termites sont tellement envahissants que la lutte contre eux est fort difficile. J'ai eu moi-même toute une moitié de la *Connaissance des Temps* dévorée et des albums perforés par eux.

Dorian et Lamy ont encore vu ce matin au pâturage une laie accompagnée de ses marcassins ; il n'y a pas eu moyen de les tirer, car ils n'ont fait que paraître et disparaître dans la brousse.

Bilan du jour : cinq cents kilogrammes de mil et trente-six moutons.

Le soir s'organise un grand tamtam à la cinquième section : c'est à l'occasion du mariage du caporal Barka avec une petite négresse qui est venue au camp ces jours-ci ; chants, danses au flambeau, aux accents de la noubba qui fait rage jusqu'à neuf heures. C'est Fathima qui préside à ces réunions et qui se mêle aux danses et aux chants. Nous avons tous d'un commun accord donné à Fathima, notre ancienne prisonnière d'Aguellal, le nom de *la Princesse* en raison de ses bonnes relations avec Lamy qui essaye avec elle de constituer un vocabulaire touareg et haoussa. L'entreprise était pénible et Lamy a dû y renoncer dans la suite devant la variabilité extrême des équivalents de chaque mot français en touareg ou en haoussa. Les mots changeaient avec chaque informateur nouveau.

Au moment où cette fête prend fin, arrive dans l'enceinte une nouvelle négresse qui vient de s'enfuir de chez son maître ; elle porte encore à l'une de ses chevilles les fers qui la maintenaient. Il paraît du reste qu'en ville toutes les négresses esclaves dont on n'est pas très sûr sont attachées de la sorte pendant la nuit pour éviter les évasions. Le bruit

s'est répandu en effet que notre pavillon assurait la liberté de chacun; la tendance à déserter augmente donc dans de grandes proportions.

28 septembre. — Au jour arrivent deux nouvelles négresses, un peu plus tard une autre, échappée de chez les Kel-Ferouane; enfin une quatrième, qui n'est qu'une enfant de huit ans, mais dont le village d'origine est le même que celui d'une des précédentes évadées avec laquelle elle compte bien rejoindre son pays.

Dans l'après-midi, violent coup de vent, de poussière et de sable mais sans eau. Achats : vingt-quatre chèvres et moutons.

29 septembre. — Journée sans intérêt. Mili apporte une quarantaine de *cinkka* de tabac de Kano et un peu de riz qui sont achetés aussitôt à prix raisonnable. Nous achetons aussi un peu de miel, mais ce dernier est déjà très fermenté et nous sommes obligés de le faire cuire pour arrêter cette fermentation. Abou le nègre nous vend des dattes de Bilma enfilées en chapelet, par cent, comme je l'ai indiqué. Chaque chapelet de cent est acheté un franc, ce qui constitue un prix extrêmement élevé. Le tabac et le lait aigre abondent. On achète un bœuf et vingt-cinq moutons.

30 septembre. — Ce matin j'accompagne Lamy et Dorian au point de pâturage. La plaine est d'abord extrêmement boisée de gommiers de toutes sortes, de Tadent, d'Abisga, de Korunka et de quelques touffes d'Ana. Un peu plus loin nous atteignons le large estuaire où s'épand la rivière Tiloua au moment des crues; le sol est déchiré d'une infinité de petits canaux plats, à fond de sable, qui circulent dans une brousse serrée coupée de places herbeuses, avec une végétation très belle et très florissante. Je retrouve là le Cada d'Aoudéras aux belles fleurs rouges et un grand nombre de cucurbitacées. Les oiseaux pullulent et les pintades sont innombrables; des sangliers, peu farouches, nous déboulent sous les pieds et seulement quand on marche sur eux. Le

terrain, qui est partout fouillé et retourné par leurs groins, indique qu'ils sont en grand nombre. Des multitudes d'indigènes sont éparpillés sur toute cette région y recherchant des œufs, des plantes, des racines, du bois, et peut-être aussi l'occasion de faire un coup heureux! Des palmiers Doum poussent partout, mais le plus souvent sans stipe, leurs troncs ayant été coupés pour les besoins des constructions de la ville.

Il a été acheté onze chèvres ou moutons.

Tous les soirs maintenant se renouvellent les danses et les chants à notre camp qui se meuble de négresses et la noubba est de service chaque fois pour animer la fête.

1^er^ octobre. — Ultimatum a été envoyé au sultan pour lui dire que les chameaux n'étant point livrés, nous couperons l'eau dès demain matin. En effet le soir, à huit heures, Lamy va lui-même placer un poste de dix-neuf hommes dans la zeriba du puits d'Edderfiz, et un autre de quarante hommes, sous le commandement du lieutenant Oudjari, dans celle des tilmas de Tedjajaret. Ces postes ont pour consigne de laisser boire tous les gens qui viendront, mais d'empêcher d'emporter de l'eau ou de remplir des récipients.

2 octobre. — Dès le matin on fait rebrousser chemin aux longues théories de négresses porteuses de jarres qui venaient chercher de l'eau, en les laissant toutefois boire elles-mêmes à leur fantaisie. Aucune, bien entendu, n'essaye la moindre opposition, mais la plupart restent en attente accroupies au marché, auprès de leurs cruches vides; leurs groupements et leurs poses variés fournissent un amusant spectacle. Mili se présente de très bonne heure venant demander que nous laissions prendre de l'eau. Il lui est répondu qu'il est inutile d'insister, que nous ne donnerons d'eau qu'à raison d'*un Bou-Thyr par cruche* ou contre livraison des chameaux demandés; il repart aussitôt informer le sultan de notre décision. A dix heures, il apparaît de nouveau sollicitant un sursis de deux jours pendant lesquels nous rendrions la libre pratique des

puits et au bout desquels les chameaux seront livrés. Il lui est répondu de même que le matin : « Vous n'aurez l'eau que lorsque vous amènerez les animaux. Voilà *quarante-cinq jours* que vous êtes avertis et que nous attendons; vous n'avez pas payé la *dia* pour l'assassinat d'Embarek, vous n'avez point vengé sa mort, vous n'avez point fait rendre ses armes; nous en avons assez, allez en aviser le sultan. Que ceux qui ont soif viennent, ils boiront à volonté, mais on n'emportera pas une jarre d'eau! »

Nous avons autorisé à abreuver les deux chevaux de Si-Ahmed et laissé ses deux esclaves remplir leurs cruches; finalement on lui achète un de ses chevaux tout sellé et harnaché pour la somme de vingt Bou-Thyr; il liquide ses animaux en vue de son très prochain départ pour le Touat.

Quant aux autres puits gardés d'Edderfiz et de Tedjajaret, de nombreuses négresses s'y sont rendues, dès avant le lever du jour, mais, épouvantées en les voyant occupés, elles se sont sauvées, les unes en abandonnant leurs récipients, les autres en les jetant à la hâte çà et là. Toute la matinée se passe en une série d'allées et venues de femmes, soit seules soit avec des ânes, se rendant vers l'est d'Agadez pour essayer de trouver de l'eau dans les tilmas, aujourd'hui à peu près à sec, où buvait antérieurement notre troupeau, après les pluies du mois dernier; d'autres enfin, toujours chargées de cruches, prennent la direction du nord-est vers un petit puits situé à 3 kilomètres du camp et qui nous avait été signalé par les Chambba il y a une quinzaine de jours; il en est même qui poussent jusqu'au village d'Alaghsas. Il est évident que la population est profondément troublée dans ses habitudes par notre coup de main sur les puits.

Bien que nous ayons fait dire en ville par Mili que les indigènes n'ont rien à craindre et peuvent venir comme d'ordinaire nous vendre leurs denrées, le marché reste aujourd'hui peu fréquenté et sans animation.

Sur le soir, réapparition de Mili, d'Irima et du Serki-N-

Touraoua, grand palabre qui, en résumé, se termine ainsi : Les notables demandent trois ou quatre jours de sursis. Si-Ahmed et deux de ses fils présents, interviennent et plaident en faveur des autorités locales; au nom d'Abdel-Kâder-Ben-Djilali à la secte duquel ils appartiennent, et au nom des Oulad-Azzi dont ils sont, au nom enfin de l'amitié qui lie les gens d'In-Sâlah et nous-mêmes, ils nous prient instamment d'accorder un délai. Comme nous pensons qu'il est de bonne politique de leur être agréable, et qu'ils se portent garants de l'exécution, nous finissons par accorder que l'eau sera rendue demain, aussitôt que dix premiers chameaux auront été amenés, et continuera à rester libre après versement de vingt autres vendredi, 6 courant. Par la suite, on laissera puiser jusqu'à ce qu'ils aient livré peu à peu tous les animaux demandés. On se sépare sur ces déterminations, bien qu'Irima et le Serki continuent à se lamenter et à prétendre qu'ils n'ont pas de chameaux. Je dois dire que Mili, pendant tous ces conciliabules, faisait montre d'une très grande loyauté et soutenait notre cause aussi énergiquement que nous-mêmes, tout en essayant pourtant d'obtenir de notre part le plus d'indulgence possible pour ses compatriotes.

Achats : huit moutons ou chèvres.

3 octobre. — Une nouvelle négresse évadée est arrivée au camp ce matin. Les longues lignes de femmes chargées de cruches continuent à suivre les directions sur lesquelles nous les avions vues hier.

Si-Ahmed nous assure qu'il a vivement engagé les chefs de la ville à tenir leur promesse de la veille, il pense qu'ils livreront aujourd'hui même vingt chameaux. En attendant Ahmed le ghâti amène deux cents kilogrammes de mil. Dès maintenant toutes les négresses sont employées à broyer notre mil de réserve, de façon à pouvoir emporter, sous forme de farine, la nourriture nécessaire pour la durée de la traversée Agadez-Zinder. De même on a arrimé les charges d'avance afin que tout soit prêt au moment du départ.

La journée s'écoule sans voir arriver les animaux promis ; on achète vingt et un moutons ou chèvres.

4 octobre. — Mili vient présenter une jument à vendre dont on lui offre quinze Bou-Thyr. On a acheté cinquante-sept moutons, et les tirailleurs ont travaillé à mettre la dernière main aux bâts à chameau, rudimentaires, que nous leur avons fait fabriquer pour le départ.

Mili revient presque à la tombée de la nuit et livre dix chameaux, dont trois sont refusés pour cause de maigreur et de faiblesse excessive. La première condition étant remplie, Lamy fait rentrer les détachements qui depuis trois jours gardaient les puits et que l'on relevait chaque soir, et rend la libre pratique des puits, mais Mili est averti que nous n'hésiterons pas à réoccuper ces points si la livraison de chameaux promise pour le 6 n'est pas effectuée.

5 octobre. — Trois nouveaux déserteurs nègres nous arrivent aujourd'hui : un homme, une femme et un enfant. On a acheté six moutons et un bœuf, plus un autre bœuf livré très tard; quant au mil, les achats s'élèvent à cinq cents kilogrammes.

Tous les soirs continuent les tamtams, chants et danses au camp jusqu'à dix heures.

6 octobre. — Dès le matin Mili amène, conformément à l'entente établie, treize chameaux. Nous en refusons trois qui sont hors d'usage à cause de leurs innombrables blessures. Il est arrêté que si l'on ne nous en fournit pas quarante autres, dès dimanche 8 courant, l'eau sera de nouveau coupée. Mili, Irima, le Serki-N-Touraoua, l'Iman, qui viennent le soir, sont mis au courant de cette décision et mis en demeure de se presser. Il n'est plus temps maintenant de tergiverser ni d'atermoyer et puisque ce moyen nous a réussi, il s'agit d'en profiter sans désemparer jusqu'à complète satisfaction.

Si-Ahmed [1] et ses deux derniers fils partent définitivement

1. Son nom est en réalité Ahmed-Ben-Sidi.

le 9 pour le Touat; je leur remets un pli pour la France et Lamy leur en remet un autre. Si-Ahmed me dit qu'il a loué des chameaux pour le conduire jusqu'à Iferouane, là il trouvera des Ahaggar qui lui loueront à leur tour des animaux pour In-Sâlah. Ces Ahaggar qui, paraît-il, sont nombreux, lui ont écrit dernièrement. D'ordinaire ils viennent à Agadez chercher du mil et prendre en transport les quelques charges que peuvent avoir à expédier vers leur pays les négociants arabes établis ici. Cette année notre présence les empêche de rallier Agadez et ils restent dans le nord de l'Aïr. On n'a acheté aujourd'hui qu'un bœuf.

7 octobre. — Si-Ahmed vient me demander de lui remettre une lettre de recommandation auprès des autorités françaises du sud algérien, requête à laquelle je fais droit avec plaisir. Lamy en fait autant. Si-Ahmed nous a présenté un certain Ahmed-Ben-Abd-El-Kerim, qui est le frère du Caïd de Ghât et qui réside à Agadez, où il s'occupe de commerce d'étoffes, depuis l'hiver dernier. Ce Ghâti fait du reste de fréquentes visites à mes Chambba.

Grand palabre à dix heures, sont présents : Irima, le Serki, Mili, l'Iman de la mosquée et enfin le Cadi [1]. Ils présentent leurs doléances au sujet de notre ultimatum de la veille, insistant toujours sur le même point, à savoir qu'ils n'ont pas de chameaux! Je leur réplique que ce n'est nullement pour notre plaisir que nous leur demandons des chameaux, mais bien seulement pour porter notre eau : s'ils pouvaient nous assurer une route, *sûrement pourvue d'eau tous les jours*, nous nous contenterions des animaux que nous possédons déjà; mais comme eux-mêmes déclarent que cette route n'existe pas, il est donc indispensable qu'ils obtempèrent à notre demande. Ils prennent congé dûment assurés, pour la centième fois, que si les quarante chameaux n'arrivent pas, l'eau sera coupée lundi prochain 9 courant. Sur le soir, les autorités amènent les trois chameaux destinés à remplacer ceux que

1. L'Iman se nomme *Ahmed-El-Ghagueg* et le Cadi *Sâlil.*

nous avions refusés lors de la dernière livraison et ils insistent encore pour nous arracher un délai un peu plus long. De guerre lasse nous finissons par leur accorder les termes suivants : quinze chameaux à livrer le 9 au matin, trente autres le 13, sinon pas d'eau.

Dans l'après-midi arrivent des masses de sauterelles qui se posent de toutes parts sur les arbres qui nous entourent; le vent violent de sud-est qui souffle sans trêve depuis six jours doit être un peu la cause de cette migration. El-Hadj-Abdul-Hâkem a tué, tout près du camp, une belle antilope.

8 octobre. — Une nouvelle négresse évadée entre au camp dès le petit jour. Elle est née à Kouka et vient d'Agadez, elle nous confirme que chaque nuit des Kelguérez apportent du mil en ville. Le matin nouveau grand palabre des mêmes notables venus hier et auxquels s'ajoutent Si-Ahmed et un de ses fils, de même que Si-Moussa et Ahmed le ghâti. Aujourd'hui la conversation dure peu et elle se termine comme nous aurions désiré voir se clore toutes nos réunions avec les indigènes. Ils demandent un délai total de dix jours pour fournir les quarante chameaux. Nous leur répondons que nous ne pouvons leur accorder ce temps à cause de la lune, dont nous désirons utiliser la lumière, et en définitive nous leur accordons jusqu'au lundi 16 pour tout livrer. Les notables s'engagent, nettement cette fois, et sans ambages ni lamentations, nous affirmant qu'ils ne mentent point, que leurs paroles *ne sont plus des paroles de Touareg*, mais des paroles de gens sérieux, de gens de ville, qui comptent bien exécuter leurs promesses.

Comme les Touati partent ils nous vendent onze colonnes de sel de Bilma à raison de trois Bou-Thyr par colonne de 16 à 17 kilogrammes, ce qui le porte à environ 0 fr. 50 le kilogramme. Comme notre réserve d'animaux de boucherie est maintenant considérable, nous nous faisons tirer l'oreille pour les prix et la baisse se produit sur le marché, mais aussi nous

n'achetons aujourd'hui que quatre moutons[1]. Le marché était abondamment fourni de piment qui vient d'Alakous et d'Imgal. Ce piment, extrêmement fort, est très petit, long et mince.

9 octobre. — Mili dès le jour amène déjà quatre chameaux sur ceux promis, ils les ont reçus cette nuit et veulent nous les remettre sans tarder. Mon dernier méhari subsistant est mort aujourd'hui même au pâturage, il ne reste donc plus actuellement — sur tous les chameaux partis de Ouargla — que le seul méhari d'El-Hadj-Abdul-Hâkem, très bel animal qui lui avait été donné en cadeau par Ikhenoukhen à un de mes précédents voyages. On a acheté seulement onze moutons ou chèvres.

10 octobre. — Le matin achat d'une jument du pays qui est payée vingt Bou-Thyr. Depuis quelques jours on achète des cordes pour l'arrimage des charges. Les habitants n'en fabriquent que de très peu résistantes, en folioles de palmiers Doum, mal faites et excessivement cassantes. Il faut bien s'en contenter, car c'est là tout ce que l'on trouve dans le pays et il y a longtemps que nos cordes en usage sont perdues et que celles en réserve ont été brûlées antérieurement.

Nous en sommes au neuvième jour de vent violent — en somme c'est du chihili — et je consulte les indigènes à ce sujet. Il paraît que, contrairement à ce que je supposais, cette période de vent ne se terminera point par de la pluie. La saison des pluies est définitivement close jusqu'à l'an prochain. La série de jours nuageux et de régime de vent de sud-est fort que nous venons d'essuyer est le prologue de la saison froide et sèche.

A cinq heures, Mili amène encore cinq chameaux, mais deux d'entre eux sont refusés comme étant vraiment trop jeunes, pour pouvoir porter des charges. On a acheté cinq moutons et chèvres et nous avons donné l'hospitalité à deux nouvelles esclaves fuyant le domicile de leurs maîtres.

1. C'était l'adjudant Jacques qui s'était chargé de tous les achats d'animaux de boucherie.

11 octobre. — On vient livrer un chameau aujourd'hui et les gens promettent que les cinq, qui doivent parfaire la rançon du prisonnier, vont être amenés incessamment.

Autour de l'abattoir nous avons vu rôder de très grands vautours à cou déplumé, à collier blanc et à manteau brun. Une amusante particularité que nous remarquons c'est qu'ils font la roue exactement comme les paons ou les dindons, la queue en éventail et les ailes écartées et traînant à terre.

Il est aussi une scène dont j'ai été témoin à Aoudéras et que je ne veux pas passer sous silence : c'était un véritable duel entre deux Touareg d'Agadez convoyant la fameuse caravane de mil que le sultan nous envoyait. Ces deux hommes s'étaient d'abord disputés et battus à coups de poing, on les avait alors séparés et on leur avait enlevé leurs armes; quelque temps après, rentrés en possession de leur armement, ils s'étaient éloignés, accompagnés de tous les gens de la caravane, pour gagner un endroit écarté en dehors du camp. Là ils s'étaient alors battus régulièrement, avec leurs sabres et sans boucliers, jusqu'au moment où l'un d'eux fut légèrement blessé au bras, ce qui mit fin au combat. C'était un duel régulier et qui m'a semblé digne d'être rapporté.

12 octobre. — Une nouvelle esclave est arrivée au camp cette nuit, elle est originaire du Noupé. Toutes ces esclaves réfugiées chez nous sont rarement de couleur noire, mais presque toujours chocolat ou brun-roux foncé: comme leurs provenances sont très diverses, leurs tatouages sont par conséquent très différents les uns des autres.

Depuis le 1er octobre nous voyons planer sur nos têtes — et pour la première fois depuis que nous sommes dans le Sahara touareg — des hirondelles à dos bleu d'acier entièrement semblables à celles de France. Faudrait-il admettre que la région d'Agadez rentre dans le cercle de leurs migrations?

Si-Ahmed part définitivement pour In-Sâlah dans la nuit

de vendredi et vient nous faire ses adieux. Pour assurer la sécurité des lettres que nous lui avons remises, il les a glissées dans l'intérieur du rembourrage du bât de l'un de ses

L'adjudant Jacques achetant des moutons.

chameaux. Il changera de chameau à Iferouane, mais le bât,

qui est sa propriété, sera remis sur un autre et le suivra ainsi jusqu'au terme de son voyage.

Le soir, on nous conduit trois ânes que nous achetons à raison de dix Bou-Thyr l'un en moyenne, et trois cents kilogrammes de mil.

13 octobre. — Dès le matin, Mili et Ahmed le ghâti amènent treize chameaux, dont un seul est refusé à cause de ses profondes blessures, ils fournissent en outre trois ânes que l'on achète dans les conditions indiquées hier. Ahmed et Mili reçoivent cent Bou-Thyr d'avance pour continuer les achats d'ânes. Même livraison de mil que la veille.

14 octobre. — Ce matin on amène un chameau, que nous refusons parce qu'il est hors de service, et trois ânes qui sont achetés. Nouvelle lettre adressée au Cadi et à l'Iman pour leur rappeler que si le reste des chameaux n'est pas livré lundi matin 16, comme c'était convenu, nous couperons l'eau à nouveau.

Dans l'après-midi visite de Mili, du Cadi et de l'Iman; ces trois notables assurent que les chameaux seront scrupuleusement fournis demain et lundi matin, c'est-à-dire dans les limites de temps fixées. A huit heures du soir, on livre trois chameaux et deux ânes.

Dans la journée, El-Hadj-Abdul-Hâkem a acheté en ville un chameau pour Leroy, qui depuis longtemps n'a plus de monture, et qui est atteint lui aussi d'un peu de fièvre.

Par malchance mon cheval va très mal, il est atteint de cette maladie dont j'ai déjà parlé; les autres sont tous guéris, mais il a été pris le dernier et son état va me forcer à le faire mener en main.

15 octobre. — Depuis quelques jours les pièces de 50 centimes, qui nous servent de petite monnaie, sont devenues très rares, alors que précédemment les indigènes venaient en foule nous demander de leur donner un Bou-Thyr en échange de dix pièces de 50 centimes ou même, pendant un moment, de douze de ces pièces (zebili). Je crois que ce

sont les négociants ghâti qui ont recueilli toute cette monnaie.

Les tilmas de Tedjajaret, où boit notre troupeau, baissent terriblement depuis quelques jours, et l'abreuvoir devient plus difficile et infiniment plus lent.

Le soir viennent l'Iman, le Cadi et les autres autorités qui annoncent que tous les chameaux vont nous être remis à l'entrée de la nuit. Il leur est versé (pour cent chameaux),

Sac en cuir orné des Touareg Keloui et Kelguérez. Agadez.

comme avance de location, une somme de quatre cents Bou-Thyr, soit quatre Bou-Thyr par animal, et, comme le prix arrêté est de six Bou-Thyr, il ne restera plus que deux thalaris à donner à l'arrivée à Zinder. Six des propriétaires des chameaux nous suivront pour ramener les animaux loués.

Sur le soir et à la nuit on nous amène en effet dix-sept chameaux : nous sommes donc au complet, sauf cinq animaux, mais on les promet pour le courant de la nuit. La guigne poursuit réellement Leroy : son chameau, acheté hier, qui était aux environs du camp sous la garde de Bitour, a disparu ; impossible de le retrouver et, si on ne lui en découvre pas un demain il va être fort empêtré.

16 octobre. — Nous devions partir ce soir à quatre heures mais, ce matin à sept heures, les cinq chameaux promis et

quelques ânes manquent encore et nous éprouverons certainement un retard. Comme le premier puits, d'après les conclusions que nous avons tirées de toute une série d'informations, se trouve à près de quatre-vingt-dix kilomètres d'Agadez, il a été convenu de régler la marche de façon à arriver au puits soit dans la nuit, soit, s'il est trop éloigné, dans la matinée suivante après une nouvelle halte.

On fait dire au sultan que si les cinq chameaux ne sont pas amenés dans l'après-midi, les puits seront réoccupés par les tirailleurs; d'autre part on fait chercher en ville trois méhara à acheter pour Dorian, Leroy et moi et ces trois animaux sont trouvés mais ne nous seront livrés que demain.

Le soir Mili vient amener deux ânes, mais de chameaux point; il affirme qu'on va nous les conduire, mais, comme à huit heures du soir rien n'est encore arrivé, deux détachements sont expédiés aux zeriba d'Edderfiz et de Tedjajaret pour les occuper pendant la nuit avec ordre de ne pas laisser prendre d'eau, comme précédemment.

Nous allons avoir trois guides, dont le principal se nomme Birri; Mili nous accompagnera jusqu'au bout.

X

D'Agadez à Zinder. — Azaouakh, Tagama, Damergou.

Le *17 octobre*, dès la première heure, Mili vient amener deux ânes et nous annoncer que le détachement de garde aux tilmas de Tedjajaret s'est emparé pendant la nuit d'un troupeau de quelques chameaux. Comme nous ne sommes pas encore informés, Lamy donne à Mili un mot qu'il va porter aussitôt à Britsch qui commandait ce détachement. Mili revient à huit heures avec une lettre de Britsch annonçant qu'en effet il a pris hier soir un troupeau de chameaux (il y a douze animaux porteurs) aux tilmas; trois ou quatre Touareg qui accompagnaient ces animaux, au lieu de prendre contact, se sont immédiatement enfuis. Mili déclare que dans ces conditions nous avons tous les chameaux qui nous sont nécessaires et, après avoir reçu quinze Bou-Thyr pour s'équiper et se préparer au départ, il reprend le chemin de la ville.

Tous les ordres sont donnés pour que nous soyons prêts à partir vers quatre heures, les deux détachements sont rappelés au camp et tous les animaux ont bu. A trois heures et demie, nous sommes entièrement prêts à démarrer et j'espère que ce jour, qui est l'anniversaire de ma naissance, va nous porter

chance, et nous permettre de continuer sans autres difficultés l'accomplissement de notre tâche [1].

A ce moment surviennent Irima, le Serki-N-Touraoua, le Cadi, l'Iman, etc. — le sultan s'est fait excuser prétextant une maladie — en un mot toutes les autorités, pour nous amener les guides et nous faire leurs adieux. Ces adieux sont suivis de l'inévitable *fatha* musulmane, récitée à haute voix par tous les assistants, les mains tendues, l'Iman dirigeant la cérémonie. On donne des *bakchichs* aux cinq ou six plus notables; le pavillon français est amené de son mât en grande pompe et la mission se met définitivement en route à quatre heures dix minutes, ayant en tête les guides dont le principal, Birri, est un petit homme âgé, maigre, cassé, ridé, au chef orné d'un chapeau en paille noire; son dos porte un carquois et sa main un arc, c'est peut-être le dernier des archers d'Agadez! Nous côtoyons bientôt la ville, dans son ouest, le quartier où s'écroulent le plus de ruines. Le *Tout-Agadez des premières* est là, faisant en quelque sorte la haie, en outre, les terrasses sont noires de monde, et de monde bien vêtu, chacun ayant sorti pour la circonstance ses plus beaux atours. A ce moment, le frère de Guedd-El-Kheir, notre prisonnier, amène deux chameaux (sur les cinq qui devaient encore être versés pour la rançon de cet indigène); ledit Guedd-El-Kheir est aussitôt remis entre les mains de son frère qui l'embrasse avec effusion, ce que font aussi tous les assistants. La scène est touchante et c'est sous cette impression que nous nous éloignons enfin d'Agadez après un séjour de quatre-vingts jours en cette ville.

La marche se poursuit sur un medjebed important et très bien tracé qui se développe sur un plateau ondulé de reg de gravier reposant sur un sol argileux, lequel apparaît parfois à

1. Au départ d'Agadez nous avions : 111 chameaux, 109 ânes, un troupeau d'un peu plus de 200 moutons et chèvres, 12 jours de rations de mil pour les hommes et les chevaux, et environ 230 outres d'eau : de ces fameuses outres la plupart fabriquées par nos tirailleurs eux-mêmes et de qualité plus que médiocre.

nu, sur de larges espaces, ayant été récemment recouverts d'eau. Çà et là quelques affleurements de grès, roche dont la limite nord est précisément l'assise qui supporte la ville d'Agadez. On coupe quelques lits d'ouad insignifiants. La plaine est très peu couverte de végétation et on y voit seulement un peu de Mrokba sec et de rares petits gommiers très espacés.

On fait halte à onze heures et demie ; Mili nous avait rejoints, à cheval, moins d'une heure après le départ. Un peu avant de camper nous avons croisé sur le chemin une vingtaine de charges de mil abandonnées par une caravane qui, effrayée par le bruit de notre marche sans doute, a fait filer tous ses animaux dans l'ouest. Ces indigènes en seront quitte pour venir reprendre leur mil demain.

Fournial, qui malheureusement est toujours très souffrant et ne pourrait supporter l'équitation, est porté à chameau dans une sorte de palanquin rudimentaire, qui a été fabriqué par les tirailleurs avant le départ, et dans lequel le docteur se plaint d'être fort secoué, ce qui ne m'étonne guère ; ce genre de transport, en travers sur un chameau, est toujours très fatigant, bien que le patient soit étendu tout de son long sur des couvertures. Un autre palanquin suit celui de Fournial pour l'usage

Le guide Birri.

d'un tirailleur malade. Il est bien entendu que les animaux porteurs de ces deux *bassour* sont menés en main.

18 octobre. — Le départ s'effectue à trois heures du matin sur un terrain très semblable à celui de la veille, avec cette différence que les surfaces à sol de graviers de quartz diminuent et au contraire celles à sol d'argile rougeâtre uni augmentent notablement. Ces dernières surfaces sont recouvertes d'une végétation de graminées sèches, plus denses que dans la journée d'hier. Çà et là quelques insignifiants petits mornes de grès. Après environ 16 kilomètres de route on entre dans une énorme plaine-vallée, s'écoulant du nord-est au sud-ouest; qui, en plus des graminées indiquées nourrit quelques maigres gommiers épars. Cette vallée est limitée du côté sud par la ligne des collines d'Irhaiéne qui court en travers et au loin devant nous. De ce point El-Hadj-Abdul-Hâkem, accompagné de cinq spahis sahariens tous montés, est expédié aux tilmas d'Irhaiéne, afin de voir si les caches que nous y avions pratiquées en août ont été violées, ou s'il y reste encore quelques denrées à y faire prendre.

La mission campe à neuf heures et demie du matin dans le fond de cette grande vallée en face du promontoire de Tigueddi, qui fait partie de la continuation ouest de la ligne des collines d'Irhaiéne; au pied de ce promontoire se trouvent des tilmas, après les pluies, mais actuellement elles n'ont pas une goutte d'eau. Mili pense qu'en partant à l'heure habituelle nous atteindrons, au milieu de la nuit, le puits d'Abellama; dans ces conditions, nous avons largement l'eau nécessaire pour tout le personnel, nous pouvons même en faire distribuer une dizaine de litres par cheval, mais les ânes et les moutons ne boiront pas. Le fond de la vallée contient un peu de Mrokba vert qui permet aux animaux de prendre quelque nourriture.

A trois heures et quelques minutes tout le monde se met en marche toujours dans la même vallée; six kilomètres plus loin nous avons à notre gauche, à 1 200 mètres, les tilmas de

Tigueddi. Trois kilomètres au delà, la mission quitte l'ouad où poussaient du Mrokba, du Lemmad et du Merkhad [1] verts, et grimpe sur la petite ligne de collines indiquées, dont la hauteur ne dépasse pas 30 mètres, mais qui se poursuivent fort loin dans l'ouest jusqu'à l'horizon : c'est le rebord du plateau. L'escalade est très facile, sauf au sommet où un étranglement du sentier, entre deux rochers, nous fait perdre plus d'une heure.

Le plateau supérieur est ondulé et très boisé. Son sol est généralement du reg fin avec quelques affleurements, en petits mornes, de grès rouge ou gris, rugueux et déchiquetés. Un peu plus loin, nous atteignons des espaces à sol terreux, nu, zébré de fentes dues à l'action du soleil après les pluies. La route serpente ensuite dans une dépression vaste et très peu accentuée, couverte çà et là de bouquets de petits Tamat. C'est dans cette dépression que se trouve le puits d'Abellama auquel nous campons à onze heures du soir.

Tous les hommes sont très fatigués, ce qui s'explique suffisamment par la longueur de la marche et par l'inaction forcée à laquelle les avait condamnés notre long séjour à Agadez, et, pour le moral des hommes, il était temps de trouver le puits. Nous venions d'enlever en *trente et une heures* — coupées par des haltes bien entendu — *quatre-vingt-sept kilomètres*. Il faut noter que tous les hommes sont à peu près privés de chaussures, ou n'ont que des lambeaux de peaux diverses attachés aux pieds. Leurs vêtements ne sont plus que des guenilles informes et notre troupe a plutôt l'air d'une réunion de bandits que d'une mission composée d'honnêtes gens.

Nous avons à plusieurs reprises en route, allumé des feux, on a même tiré deux fusées de signaux pour indiquer à El-Hadj — non encore revenu d'Irhaiéne — sa route et le point où nous nous trouvons. Je suis du reste sans inquiétude à

1. Merkhad, *Erodium glaucophyllum*.

son sujet, il connaît la direction générale de la marche et, si cela ne suffisait pas à son instinct, nos traces sont telles qu'un enfant les suivrait sans peine.

En campant, on s'aperçoit de la disparition d'un des tirailleurs français, le nommé Jacquin, très déprimé déjà depuis quelque temps. Je l'ai vu, de mes yeux, peu de temps avant d'arriver au puits; Villatte lui a parlé, un instant après, à un moment où il était assis sur le bord du sentier; il ne peut donc être bien éloigné.

19 octobre. — El-Hadj-Abdul-Hâkem et les cinq spahis sahariens arrivent à deux heures du matin, rapportant sur leurs animaux, six charges complètes de sucre et de café. Les caches faites dans les rochers près des tilmas d'Irhaiéne ont été découvertes et pillées par les Touareg, celles au contraire enfouies en terre n'ont pas été trouvées; de même celles faites auprès du second campement du ghedir d'Irhaiéne n'ont pas été touchées ni devinées. C'est une caravane composée de dix-huit bœufs et d'une douzaine d'ânes qui a violé la première cache et en a enlevé du sucre, laissant de côté le café plus ou moins éparpillé. La dose de fatigue des hommes et des animaux est trop grande pour que nous puissions un instant songer à renvoyer un détachement chercher ce qui reste intact et nous nous contenterons de ce qu'a rapporté El-Hadj.

Dès le jour, les tirailleurs s'occupent à abreuver les animaux et à remplir les outres, travail d'autant plus pénible que le puits d'Abellama a une profondeur de 25 mètres. Des patrouilles envoyées pour fouiller tous les alentours rentrent dans la soirée sans avoir trouvé trace du malheureux Jacquin; c'est inconcevable et nous nous demandons ce qu'il a pu devenir.

20 octobre. — Séjour ce matin pour donner du repos à tout le monde et pour continuer la recherche du tirailleur manquant. Les négresses, qui nous suivaient et qui étaient restées fort en arrière, ont peu à peu rejoint le camp, les unes dans la journée d'hier, les autres ce matin même; la dernière,

c'est l'énorme Khadidja, dont la marche semble avoir diminué de moitié l'embonpoint. Tout espoir de retrouver Jacquin est perdu et les hommes envoyés aujourd'hui encore faire des rondes dans les environs n'ont rien découvert. Le malheureux a dû continuer à marcher dans un sens quelconque, après l'arrêt de la colonne, et il sera mort de soif ou aura été égorgé par quelques rôdeurs.

La mission s'ébranle à trois heures de l'après-midi. Après les guides, toujours accompagnés de Mili, ce sont les négresses qui prennent la tête — cela se passe ainsi chaque fois, au départ de l'étape —. Ces femmes sont d'une gaieté folle, courant, dansant, chantant, se lutinant entre elles. La plupart sont couvertes de haillons, de lambeaux d'étoffes bleues ou blanches fixées autour de la ceinture et descendant au genou; quelques autres ont parfois le buste couvert d'une petite camisole courte. Toutes portent sur la tête et dans le dos, des calebasses, des paniers ou des ballots variés. J'en aperçois une qui, craignant la soif, porte sur la tête une outre peu étanche, dont le contenu coule goutte à goutte sur ses épaules où vient ensuite se fixer en traînées boueuses la poussière du chemin. Les unes sont pieds nus, d'autres chaussées d'une sandale touareg, parfois à un seul pied. Ces femmes forment un groupe réellement pittoresque et lorsque les étapes ne sont pas trop fatigantes, elles conservent jusqu'au bout une gaieté bruyante et se maintiennent en tête de la colonne. Toutes ces négresses étaient devenues du reste les épouses libres et temporaires d'un grand nombre de nos tirailleurs, dont elles partageaient aussi bien la ration que les travaux.

La route se déroule maintenant dans le Tagama, sur un plateau ondulé, où se rencontrent quelques emplacements de gravier, mais dont le sol est en général du sable ferme sur terrain argileux. Ce sable n'est meuble que sur la ligne du sentier et il se soulève en une poussière fort désagréable sous les pieds de toute la colonne en marche. De temps à autre nous passons sur le sommet de minuscules collines, ce qui

nous permet, pendant un instant, de jouir d'une vue très étendue sur un vaste horizon entièrement plat et complètement boisé d'arbres de petites dimensions : Tamat, Tadent et quelques Adjar. Le sous-bois est composé de touffes sèches de Lemmad, de Mrokba et de quelques autres graminées voisines du Sffar et du Neçi.

Contrairement à ce qui se produit dans le Sahara, le medjebed est ici unique, assez profondément tracé, et non point composé d'un grand nombre de pistes parallèles. Il porte de nombreuses traces, surtout de bœufs, et quelques-unes de chevaux. A droite et à gauche sont de multiples empreintes de gazelles, d'antilopes et d'outardes, quelques-unes de girafes. A la région boisée succède une grande plaine nue sur laquelle nous marchons pendant une dizaine de kilomètres pour rentrer ensuite dans une région un peu plus boisée, mais cependant beaucoup moins que celle du départ. El-Hadj-Abdul-Hâkem y tire, au déboulé, une girafe qui s'enfuit dans la nuit tout près de nous, et que la beauté du clair de lune lui avait permis de viser. Le bruit mat de la balle nous apprend que l'animal est blessé mais il ne peut être question de la poursuivre. On a tué pendant cette marche de nombreuses vipères. Le campement est établi à dix heures et demie du soir au pied d'un petit morne de grès.

21 octobre. — Le départ a lieu à une heure trois quarts du matin, tout d'abord sur un terrain de grès à nu qui ne s'étend point très loin. La végétation reprend bientôt et le sous-bois comporte maintenant, outre les autres plantes, le fameux *Karindjia* [1]. Cette graminée, déjà signalée par Barth, et vouée par lui aux dieux infernaux, allait devenir pour nous une obsession véritable par la suite. L'enveloppe de ses graines est armée d'épines imperceptibles qui pénètrent partout et qu'il est impossible d'éviter. Elles déterminent de petits ulcères très douloureux. Les animaux mangent cette plante avec avidité.

Grâce au resplendissant clair de lune qui éclaire la marche

1. Karingia ou Karindjia, *Pennisetum dichotomum*, de Barth.

je puis me rendre compte du changement qui s'opère dans l'aspect et dans la végétation du pays. Des arbustes nouveaux apparaissent, mélangés aux Tamat, aux Tadent, aux Teboraq et aux gommiers d'antan. On voit du Nedjam [1], du Lemmad et une plante basse, à écorce noire, très voisine du Semhari [2], enfin un arbuste que nous allons rencontrer pendant bien longtemps, l'*Adéras*, très branchu, légèrement buissonneux, de 2 à 5 mètres de hauteur et dont l'aspect rappelle assez bien celui du poirier ou du prunier sauvages : il fournit une gomme rougeâtre à goût prononcé de térébenthine. Tout cela est pour nous un spectacle nouveau et il semblerait vraiment que l'on entre dans un autre pays. Au jour nous relevons de belles traces de lions qui suivent le même sentier que nous. Nous sommes en ce moment au milieu d'une masse de sauterelles encore endormies en grappes — en raison de l'heure matinale — sur tous les arbres du voisinage dont elles ont rongé soit l'écorce soit les feuilles. Ces sauterelles sont de couleur sépia foncé et paraissent appartenir à une espèce différente de celles vues auparavant.

Mili nous annonce tout à coup que nous sommes peu éloignés du puits, en conséquence nous faisons halte aussitôt, — il est six heures et demie — afin de laisser nos animaux profiter de la végétation qui nous entoure. La plaine est riante et semée d'arbres et d'arbrisseaux avec, en sous-bois, des graminées telles que le Karindjia et d'autres analogues au Neçi, une autre graminée ressemblant beaucoup à l'*agrostis spica venti*. Nous repartons à trois heures, la plaine est très légèrement ondulée de petites éminences à peine sensibles mais qui pourtant, lorsque nous atteignons leur sommet, nous permettent de voir de temps en temps jusqu'à l'horizon une mer de têtes d'arbustes presque absolument plane. Nous cheminons en effet dans une sorte de bois clairsemé, mais sans discontinuité et sans emplacements nus appréciables; le

1. Nedjam ou Redjem, *Cynodon dactylon*.
2. Semhari, *Helianthemum sessiliflorum*.

nouvel arbrisseau l'*Adéras* domine partout et tous les végétaux sont sans feuilles excepté les Tamat[1]. Tous les bois secs, troncs et branches gisant à terre, et même nombre de ceux debout et vivants, sont entièrement recouverts par les galeries de termites qui leur constituent pour ainsi dire une seconde écorce argileuse de couleur sombre et triste.

Les traces de girafes, d'antilopes et de gazelles sont très nombreuses et partout on voit voler des huppes, des merles métalliques, des alouettes huppées, et courir cet oiseau si commun dans le sud algérien, le *Souk-El-Ibel*.

Le campement est établi au puits de Tembellaga à cinq heures. Mili nous ayant dit qu'à courte distance se trouvent des mares ordinairement pleines d'eau, Lamy y envoie en reconnaissance, pendant la nuit, Belkassem-Ben-Lahalali avec quatre spahis et l'un des guides; ils déclarent, en rentrant le lendemain à sept heures, les avoir trouvées vides.

22 octobre. — Le puits de Tembellaga a une profondeur de 34 m. 50 et l'extraction du liquide pour abreuver tous les animaux est lente et très fatigante. Son eau, couleur café clair, répand une odeur nauséabonde, ce qui doit tenir aux détritus tombés et aux nombreuses fientes de pigeons, car ces oiseaux nichent dans des trous des parois mêmes du puits; bêtes et gens ne l'absorbent qu'avec répugnance.

Le départ a lieu à deux heures et demie de l'après-midi, et, comme toujours, depuis que nous avons ce troupeau d'animaux porteurs si variés et si indisciplinés, le chargement donne lieu à un immense désordre.

La plaine sur laquelle s'avance la mission est à peine ondulée, très couverte de halliers et d'arbrisseaux un peu moins serrés que sur le parcours d'hier, mais pourtant très suffisamment pour que le palanquin qui porte Fournial s'accroche constamment à toutes les branches saillantes sur le sentier. Aussi pendant toute notre traversée de ce pays de

1. Le Tamat seul a quelques feuilles à cette époque, les autres arbres sont en période de sommeil végétal.

halliers le pauvre docteur malade n'a cessé d'être affreusement ballotté, et de couvrir d'imprécations son ordonnance qui avait pour mission de remorquer son chameau et qui, dans la nuit, n'évitait pas toujours les abordages plus ou moins tumultueux avec les arbres du chemin. Au reste, nous-mêmes nous laissions aux épines peu hospitalières des multiples gommiers de ce pays, lambeau par lambeau, les guenilles ressemblant à des vestes qui nous recouvraient. Villatte, sur son méhari, était encore plus exposé que les cavaliers à cheval, moins élevés, aussi ses vêtements n'étaient-ils plus, au bout de deux jours, qu'un fouillis de lamentables déchirures et son casque réduit à une informe chose innommable. On a dans cette région l'impression d'un taillis immense dans lequel on chemine, ce taillis est composé des mêmes arbres qu'hier, au-dessus desquels on voit de temps en temps surgir quelques Teboraq [1] et jujubiers avec les mêmes graminées en sous-bois. Le sol est de terre argileuse recouverte la plupart du temps par une mince couche de sable assez gros ou de reg de quartz fin.

Les traces d'autruches, d'antilopes, de gazelles et de girafes abondent; on voit des troupes de phacochères qui défilent dans la brousse.

A 11 kilomètres après le départ nous descendons par une pente très légère dans une vaste cuvette à fond plat (peut-être une rivière?) que Mili nomme Aberdissanate [2]. Là les arbres sont morts mais la végétation, en tant que graminées, est très luxuriante et touffue; une compagnie de phacochères la traverse devant nous, et des pintades s'y faufilent entre les touffes. Il est évident que des mares contenant de l'eau doivent se trouver dans le voisinage pour permettre de boire et de vivre à tous ces animaux. Aussitôt après, nous remontons en pente insensible jusqu'à la berge sud de cette dépres-

1. Teboraq, *Balanites ægyptiaca*, se nomme *Adoua* en haoussa.
2. Cette cuvette, qui s'étend assez loin vers l'est, contient au moment de la saison des pluies un important chapelet de mares.

sion, point où reprend le plateau; cette pente est très couverte de halliers et très fertile en gibier. Nous campons, un peu après, à six heures moins un quart pour dormir et attendre le lever de la lune.

Le départ a lieu à neuf heures et demie sur le même terrain boisé, en pente presque insensible vers le sud.

23 octobre. — Vers une heure et demie du matin, pendant la marche, soudain un coup de feu retentit; enquête faite aussitôt, c'est un tirailleur de la troisième section qui vient de se suicider, sans doute démoralisé par la fatigue, par la longueur de la route, ou par une sorte de dépression cérébrale. Après 19 kilomètres de route, les graminées de sous-bois qui avaient, depuis une dizaine de kilomètres, à peu près disparu, reprennent et couvrent tout le terrain; nous sommes dans une petite dépression, très peu sensible toutefois; tout le long du sentier, du mil mûrit ses panicules élevées, plantes provenant de grains tombés des charges de caravanes antérieures sans doute. A trois heures et demie du matin la mission campe au puits de Tédalaka.

Le puits de Tédalaka a 37 mètres de profondeur et son orifice supérieur plus de 10 mètres de diamètre. Il est tronconique et son diamètre diminue régulièrement jusqu'au voisinage de l'eau où il n'a plus que 2 mètres environ. Dans ces conditions le puisage y est extrêmement difficile. Le puits est pourvu de fourches en bois, inclinées, destinées à recevoir l'essieu horizontal d'une poulie d'extraction, mais tout cela est branlant et ne s'appuie que sur une sorte de remblai de fascines, ce qui fait que les bords de l'orifice sont très peu sûrs et peuvent à tout moment culbuter au fond du puits. Tédalaka est situé sur le bord d'une cuvette peu étendue, couverte de belle végétation de graminées. Au nord du puits s'élève un taillis épais composé surtout de Korna[1] et de Teboraq en très beaux échantillons; au contraire, du côté du sud, la dépression plate n'est recouverte que de Tamat de très petite taille.

1. Korna, Magarïa : diverses espèces de jujubiers de très grande taille.

A deux heures de l'après-midi, on n'a pas encore terminé l'abreuvage des ânes, les chameaux n'ont pas bu, et les sections ont à peine le liquide nécessaire pour leurs besoins. On fait descendre dans le puits un des Touareg qui nous accompagnent [1] pour essayer un semblant de récurage, Mili nous ayant affirmé que de tous temps Tédalaka passe pour avoir un très abondant débit. Il est vrai que sa forme même explique comment ce puits peut facilement se remblayer. A la hauteur de la nappe aquifère, qui se trouve dans du sable, s'est formée une chambre ou caverne très grande, et pour peu qu'un ébranlement récent de cette chambre se soit produit, le fond du puits peut parfaitement être obstrué de 20 ou 30 centimètres d'épaisseur d'éboulis; or le nettoyage est difficile et lent à cause de la profondeur et des moyens rudimentaires d'élévation que nous possédons. Toute la nuit se passe à remplir sans interruption les outres et ce travail n'avance qu'avec une désespérante lenteur.

24 octobre. — Le matin, le puits ne fournit pas plus qu'hier; devant cette pénurie d'eau il est décidé de scinder le convoi en deux échelons; les trois dernières sections, ayant à peu près leur plein d'eau, partiront aujourd'hui, et les trois autres ne partiront que demain après avoir rempli leurs récipients et fait boire leurs ânes, les chevaux et le troupeau de moutons qui reste à l'arrière. Les chameaux seront probablement tous forcés d'attendre le prochain puits, mais ils ne souffriront pas trop, les nuits étant encore froides.

A midi s'ébranle le premier échelon avec Lamy, Dorian et les 4e, 5e et 6e sections. Mili leur sert de guide et nous conservons les autres. Les chevaux sont abreuvés vers trois heures et le puits semble maintenant donner un débit meilleur, de près de 600 litres à l'heure. Dès six heures et demie, et après un repos d'une heure laissé au puits, on commence le remplissage des outres qui ne se terminera pourtant qu'à

1. Outre les guides et quelques uns des propriétaires de chameaux, nous étions suivis par quelques Touareg désireux de se rendre avec nous à Zinder.

une heure du matin du lendemain. Pour éclairer l'extraction de l'eau pendant la première partie de la nuit, et en attendant le lever de la lune qui n'a lieu qu'à dix heures et demie du soir, on entretient auprès du puits un énorme feu : la scène a quelque chose de fantastique et produit le plus grand et le plus saisissant effet. Il est indispensable de voir clair car les seaux s'accrochent partout dans les bouts de perches du coffrage supérieur, et un homme placé là a pour fonction spéciale d'éloigner, au moyen d'un bâton fourchu, le seau au moment de son arrivée, afin de lui éviter les accrochages multiples qui le feraient se vider pendant l'ascension.

25 octobre. — On abreuve dès le matin les chameaux, les ânes, les moutons puis enfin les chevaux et nous nous mettons en route à midi et quelques minutes; c'est Reibell qui commande les trois sections marchant avec nous. Le guide Birri, qui déjà avait un accoutrement bizarre, vient de le rendre plus étrange encore en remplaçant son chapeau de paille noire par un vieux casque jadis blanc, hors d'usage, jeté par Oudjari. Ce casque est trop grand pour Birri dont la tête disparaît tout entière sous ce couvre-chef européen. Le sentier se déroule tout d'abord entre des Tamat fort serrés et très embarrassants pour l'avancement du convoi, le sol d'argile est fréquemment recouvert d'une couche de sable dans lequel on enfonce et qui rend la marche pénible. Même végétation de graminées, y compris le fâcheux Karindjia, que les jours précédents. Certains gommiers supportent une forte liane sarmenteuse, à écorce couverte de petites pustules globuleuses, mais qui malheureusement n'a point pour le moment de feuilles ni de fleurs. Les grands gommiers sont plus fréquents maintenant dans la brousse et, un peu plus tard, commencent à apparaître de loin en loin des *Dania*, de 8 à 10 mètres de haut, à frondaison globuleuse, ressemblant à des châtaigniers et dont les feuilles sont analogues à celles du caroubier, disposées de même façon et présentant le même aspect.

Après une douzaine de kilomètres de marche nous traversons une dépression ou thalweg assez large, dirigée du nord-est au sud-ouest, que vont rejoindre quelques petites ravines insignifiantes franchies auparavant. Il faut remarquer que dans ces diverses dépressions tous les arbres — sauf les Adéras — sont couverts de feuillage vert alors que partout ailleurs ils en sont dépourvus. La plaine depuis quelques kilomètres est beaucoup plus vallonnée que par le passé et, de ce fait même, infiniment plus riante et plus gaie que les paysages vus auparavant. En effet de chacun des petits sommets que cette disposition comporte, nous jouissons d'un horizon relativement étendu sur les halliers qui nous entourent de toutes parts, et au milieu desquels se produisent des échappées de vue tout à fait charmantes, les arbres sont plus variés que par le passé et, dans les dépressions, de beaux Teboraq sont revêtus de feuilles. Tous les petits thalwegs sont recouverts de Mrokba et autres graminées vertes. Le gibier est partout extrêmement abondant et de nouveaux oiseaux, à plumage vert brillant semblant être des perroquets, viennent frapper nos regards ; on voit aussi des perdrix, des cailles, etc. Le revers de la médaille c'est l'abondance du Karindjia et de ses graines dont nos jambes, et celles de tous nos animaux, sont tellement recouvertes qu'il faut les racler avec un couteau pour s'en débarrasser — en apparence du moins — car les épines imperceptibles dont elles sont pourvues restent dans les chairs. Il existe aussi quelques pieds épars de Boucerosia et beaucoup de Tadent. Il est évident que nous avons affaire à une année relativement sèche car s'il en était autrement nous trouverions probablement encore des mares dans toutes ces dépressions. Il a plu tout juste assez pour fournir une humidité suffisante à faire végéter celles des plantes que nous rencontrons vertes.

Le convoi s'arrête et campe à six heures du soir pour dormir et attendre le lever de la lune.

26 octobre. — La marche est reprise à minuit et demi, sur

une plaine vallonnée de même que la veille. La végétation arborescente, et celle plus petite de sous-bois, sont partout très florissantes et de nombreuses espèces nouvelles se présentent parmi lesquelles je distingue notamment une sorte de menthe, *Djebda*, et une graminée, *Sabéré*, à feuilles semblables à celles

Nous campons sous un gros Dania.

des *Bromus*, et dont la graine a un goût légèrement poivré et piquant qui rafraîchit la bouche; les indigènes mâchent ces graines en route dans ce but, pour apaiser leur soif.

Nous campons à huit heures un quart du matin sous un gros Dania, dont la large envergure nous fournit une ombre bienfaisante. Hadj-Abdul-Hâkem vient de tuer un phacochère dont nous comptons demain faire des saucisses grâce au savoir d'un tirailleur français qui jadis exerçait le métier de charcutier.

A midi trois quarts tout le monde est de nouveau en route sur un plateau un peu plus nu que par le passé, mais qui, peu à peu, se boise autant que les précédents halliers, et reprend l'allure d'une plaine vallonnée, succession de petits sommets et de dépressions plates. Une superbe girafe nous passe à droite à moins de 300 mètres. Un nouvel arbuste apparaît

ici pour la première fois, c'est l'*Agoua*, sorte d'euphorbe à écorce gris fauve luisante, à très multiples tiges, partant de terre et s'élevant à 3 ou 4 mètres de haut. Là aussi se montre une nouvelle graminée très haute, le *Gambba*, que nous rencontrerons maintenant jusqu'au Chari et notamment dans le Mangga où elle forme le fond de la végétation herbacée, et où elle s'élève jusqu'à 2 mètres et 2 m. 50 de hauteur. C'est le Gambba qui fournit les éléments de construction des paillottes dans tout le Soudan, le Kânem, le bas Chari, etc.

Dans toute cette région les ondulations, qui se succèdent les unes aux autres, sont fort agréables au regard, dont elles étendent la portée, mais très décevantes et très fatigantes pour l'esprit qui cherche en vain un point de repère où se fixer, au milieu de ce fouillis de têtes d'arbres toujours semblable et dominé seulement par les dômes sombres de quelques Dania épars qui semblent planer sur la brousse.

Nous arrivons à cinq heures et demie aux puits de Techiasco où nous retrouvons Lamy et les trois sections du premier échelon. Il n'y a presque pas d'eau et le détachement de tête est loin d'avoir abreuvé ses animaux ni rempli ses récipients, bien que les tirailleurs aient creusé sept puits. Ce sont, à proprement parler, des tilmas que ces puits et ils n'excèdent pas 3 m. 50 ou 4 mètres de profondeur, creusés dans un sable blanc et brillant et dans une vaste dépression, à sol peu couvert d'arbres; leur débit est extrêmement lent et on doit puiser seulement gamelle par gamelle. Tout le reste de la journée et la nuit sont employés à terminer l'abreuvage des sections qui doivent partir les premières, et à remplir leurs outres et ce n'est pas un mince travail.

Notre provision de mil tire à sa fin, il est temps qu'un pays mieux approvisionné s'ouvre devant nous. Lamy a trouvé en arrivant ici trois Touareg Igueddalène qui faisaient boire leurs chameaux. Il a envoyé en avant deux des guides vers Tanamari, porteurs de lettres pour l'Anastafidet Yatau, pour Dendda et pour Moussa afin de leur annoncer notre arrivée.

27 octobre. — Lamy, Dorian et le premier échelon partent à deux heures du matin, conduits par Mili et le guide Birri. Aussitôt leur départ le remplissage des outres pour les sections restantes commence. Le débit est si faible que ce n'est qu'à deux heures de l'après-midi que se termine ce travail et celui de l'abreuvoir et que nous pouvons, à notre tour, nous mettre en marche. Le sentier s'avance sur un plateau presque plat, très boisé en Adéras surtout; 4 kilomètres après le départ se présente la première termitière élevée que nous ayons vue, construction de 0 m. 30 à 0 m. 60 de hauteur, très solide et dont les formes ne prennent pas ici encore les contours réguliers qu'elles affecteront plus au sud [1]. L'intérieur est semblable aux cellules d'une ruche d'abeilles.

Aux points les plus verdoyants — qui sont aussi les plus fourrés et qui correspondent toujours du reste avec des dépressions parfois à peine sensibles —, on se trouve le plus souvent en présence de passages ou couloirs dans lesquels s'introduit le sentier. Bien que ces couloirs n'aient jamais une grande longueur, ils n'en arrêtent pas moins la marche de la caravane et n'en permettent l'écoulement qu'unité par unité; c'est là le moment redouté et terrible pour Fournial dont le palanquin compte 2 mètres alors que la coulée entre les arbres en a un à peine. Un peu plus loin le terrain se vallonne plus fortement et les arbres étant un peu moins serrés l'horizon s'élargit. A 10 kilomètres du point de départ nous arrivons à des tilmas qui portent le nom de Kaïkaïmi et qui sont situés sur le bord d'une cuvette verdoyante, plate, portant un bouquet de très beaux arbres sous lesquels s'élèvent quatre ou cinq paillottes ou tentes qu'habitent quelques Touareg Igueddalène, dont la plupart sont de couleur très claire. J'y vois entre autres un jeune garçon et une jeune fillette dont le teint est moins foncé que celui de nos Chambba d'Algérie. Cette

1. Nous n'avons plus cessé de voir, à partir de ce point, des termitières élevées, jusqu'au Congo, avec des formes et des dimensions variant, bien entendu, suivant les différentes régions parcourues; depuis la forme de la cathédrale jusqu'à celle du champignon, du pain de sucre ou de l'ombrelle.

dernière porte, de chaque côté de la tête, une longue tresse pendante au-dessus de chaque oreille, elle est fort jolie et sa physionomie reproduit exactement le type d'une fellâh égyptienne. Ces tilmas sont, comme ceux de Techiasco, creusés dans le sable blanc et fort peu abondants; les tirailleurs y remplissent leurs bidons et les indigènes, qui abreuvaient leurs moutons, suspendent leur travail pour nous donner à boire. Ils sont plutôt doux et primitifs : une allumette, avec laquelle j'enflamme ma cigarette, les étonne au delà de toute expression et ils demandent une nouvelle expérience. Je leur distribue quelques pincées de tabac et voilà des gens enchantés.

Nous repartons presque aussitôt sur un terrain découvert, entourés de vrais champs de graminées sèches qui étalent au loin leur jaune tapis d'or. Un kilomètre plus en avant, le taillis et les halliers reprennent possession du sol, et c'est au milieu de la brousse que nous campons, à six heures du soir, pour prendre quelque repos et attendre la bienfaisante lumière de la lune.

28 octobre. — En route à deux heures du matin, toujours dans les halliers, nous traversons quelques minces affleurements de roches ferrugineuses. Le sol est en général moins sableux et beaucoup plus argileux, il se coupe d'un certain nombre de dépressions entourées de beaux arbres, où la terre fendillée indique que l'eau a séjourné il y a peu de temps. La plus vaste de ces dépressions, qui se prolonge au loin dans l'est et dans l'ouest, se nomme Anouar; elle contient, après les pluies, d'importantes mares et même de vastes étangs, dont on voit la trace. Peu après cette cuvette, nous franchissons, à une douzaine de kilomètres du point de départ, la limite sud du Tagama pour pénétrer dans le Damergou.

En résumé, toute cette région du Tagama, que nous venons de traverser, est une immense forêt ou mieux un hallier ininterrompu composé de petits arbres, clairsemés en général, mais en somme on a l'impression d'un taillis sans limites, dont le sol est de terre argileuse recouverte, en nombre

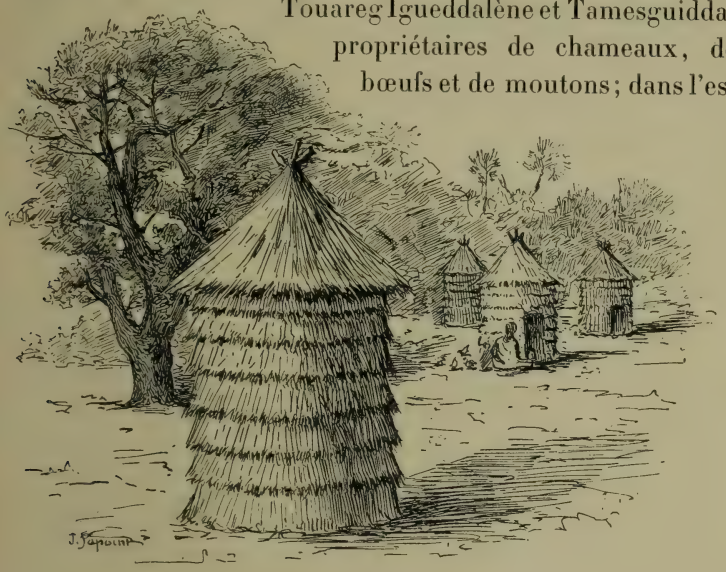
de points, qui font du reste la majorité de sa surface, par une mince couche de gros sable ou de reg fin de quartz. Le Tagama nourrit une immense quantité de gibier poil et plume.

Dans le Damergou l'horizon s'élargit, on aperçoit au loin des collines et même de petites chaînes basses, rocheuses. Nous entrons dans des cultures de mil que nous n'allons plus quitter jusqu'au campement. Ces plantations, dont le grain est récolté mais dont les tiges restent debout, sont faites en ligne droite et demandent une main-d'œuvre relativement considérable, ce qui permet de supposer que la population de cette région est assez dense. La campagne est riante et semble une plaine cultivée de France, où s'élèvent, très isolés, de petits gommiers, quelques Tadent et des *Kalgo*[1]; d'autres arbres ont été coupés à pied, oú assez près du sol, de façon à dégager l'espace pour permettre l'ensemencement, ils fournissent une masse de petites tiges naissantes couvertes de feuilles d'un vert clair tout à fait reposant pour les yeux. De jeunes scions vigoureux de Korunka surgissent çà et là, aux points où les vieux arbres ont été rasés, et viennent mettre une note gaie sur le fond jaune des tiges sèches du mil. Les outardes et les merles métalliques sont très abondants. Çà et là s'élèvent des paillottes servant de greniers, composées d'un fût cylindrique, semblant maintenu par une série de cercles posés à intervalles égaux, et coiffé d'un chapeau conique très pointu, le tout fabriqué avec les tiges de mil sèches. Ce qui donne aux paillottes des villages cette apparence de tonneaux cerclés, et de ruches à abeilles, c'est parce qu'elles sont construites au moyen de tiges de mil, de sorgho, ou plus souvent de Gambba, préalablement réunies en des sortes de nattes. Ces nattes, peu élevées chacune, sont superposées les unes aux autres, de façon à ce que le bas de la natte supérieure recouvre le sommet de celle qui lui est immédiatement inférieure, constituant ainsi une série de lignes brisées, destinées à empêcher la pluie de pénétrer. Ce sont ces dépassements,

1. Kalgo, *Bauhinia reticulata*.

laissant en dessous une partie plus étranglée, qui créent l'illusion de l'existence de cercles parallèles. Lorsqu'elles sont neuves, elles sont d'une belle couleur jaune d'or.

Nous sommes en ce point presque à la limite occidentale du Damergou, dont la partie la plus importante se trouve dans notre est. Dans le nord-ouest et le nord gravitent les Touareg Igueddalène et Tamesguidda, propriétaires de chameaux, de bœufs et de moutons; dans l'est



Greniers à mil.

et le sud au contraire ce sont les populations exclusivement sédentaires et agricoles du Damergou.

Il était entendu dans le principe que Lamy se dirigerait sur le village de Disgaoua, mais son guide ayant eu, en route, l'air d'hésiter et de trop incliner vers le nord-est, au gré du commandant qui aime surtout la ligne droite, ce dernier, après consultation avec Mili, s'était décidé à gagner plutôt le village de Gangara où, paraît-il, l'eau est très abondante. En conséquence, il nous a renvoyé en arrière le guide Birri qui nous rejoint à cinq heures du matin et qui, depuis ce moment, nous conduit. Il est en effet ici très important d'avoir un guide, attendu que dans ces cultures les sentiers sont fort

nombreux, ils se croisent, se côtoyent et s'entrecoupent de telle sorte qu'on s'égarerait très facilement.

A 21 kilomètres du point de départ nous passons au petit village d'Angoua, à enceinte carrée, formée d'une zeriba de branches sèches de gommiers et de plantations d'Agoua. A partir d'ici cette espèce d'euphorbe, arbuste non armé mais poussant très serré et très dru, est employée à former des haies impénétrables autour des agglomérations de cases. Les habitations, très rapprochées les unes des autres, du village d'Angoua ressemblent aux greniers à mil décrits plus haut et revêtent comme eux tout à fait l'aspect de grandes ruches à abeille du centre de la France. Leur couleur est sombre, le temps et les intempéries ayant bruni les tiges qui entrent dans leur construction; cette coloration donne aux villages une apparence d'extrême vieillesse et de décrépitude plutôt attristante. Les toits coniques ne sont jamais restés droits sur leurs fûts cylindriques, mais ils prennent des inclinaisons variées qui leur donnent à tous un air penché du plus drôle d'effet. La population est en entier dehors pour venir nous souhaiter le bonjour et la bienvenue.

A partir de ce village nous suivons, de plus ou moins près, le pied d'une ligne de minuscules collines, d'une couleur rouge-brun très sombre, qui décrivent leurs festons à notre droite; çà et là apparaissent de petites cultures de coton au milieu du mil, mais seulement dans les points bas. Nous passons successivement près de divers villages : le premier se nomme Talaka, nous y recevons le même accueil qu'au précédent; un peu plus loin, c'est le village de Mallem-Tilem, un peu plus important, puis celui d'Andargo; enfin celui de Bourourou, beaucoup plus considérable que tous les autres, et remarquable par sa situation sur la croupe d'une petite colline dont il recouvre toute la pente en ce point. Ce village est entouré d'une haie vive d'Agoua plantés très serrés, il est parsemé d'un certain nombre de très beaux gommiers, nouveaux pour nous, qui se nomment *Gâo*[1]

1. Gâo, très probablement l'*Acacia albida*.

et ombragent de petites places réservées entre les maisons. De même que dans les agglomérations précédentes, les huttes ont la même forme, le même aspect vieillot, la même couleur sombre et sont très rapprochées les unes des autres. Un grand nombre d'entre elles sont couvertes de diverses cucurbitacées, courges ou pastèques, qui les tapissent entièrement d'un manteau de verdure d'un pittoresque et charmant effet.

Un peu plus loin, à dix heures du matin, nous rejoignons Lamy et le premier échelon dont le campement est établi dans la plaine au milieu du groupe des trois villages de Gangara, dont l'un surtout est très peuplé et très important. Lamy a expédié ce matin un courrier au chef de poste français actuellement à Zinder, pour l'aviser du jour où nous arriverons dans cette ville, de l'itinéraire que nous comptons suivre, et lui demander de préparer les vivres et vêtements indispensables. Les envoyés de l'Anastafidet — auquel, on s'en souvient, avait été expédié un courrier de Techiasco — sont là, venus pour nous saluer [1]; les gens arrivés avec eux sont pour la plupart des archers. De même ici, de nombreux habitants des villages portent des arcs et des flèches; ces arcs sont grossiers et comptent environ 1 m. 50 de longueur; les flèches, enfermées dans un carquois cylindrique revêtu de cuir, sont en roseaux, sans plumes, et à pointe de fer; quelques-uns portent aussi des lances à hampe de bois et à pointe de fer assez mal travaillée. Tous les gens des villages environnants sont affables et nous vendent des moutons et du mil dont nous avons besoin; ils apportent des volailles, des fromages secs, un peu de lait, des pastèques, des potirons, etc.; on a offert aussi quelques œufs d'autruches frais.

Ce matin, les habitants du village sont venus avec tambours,

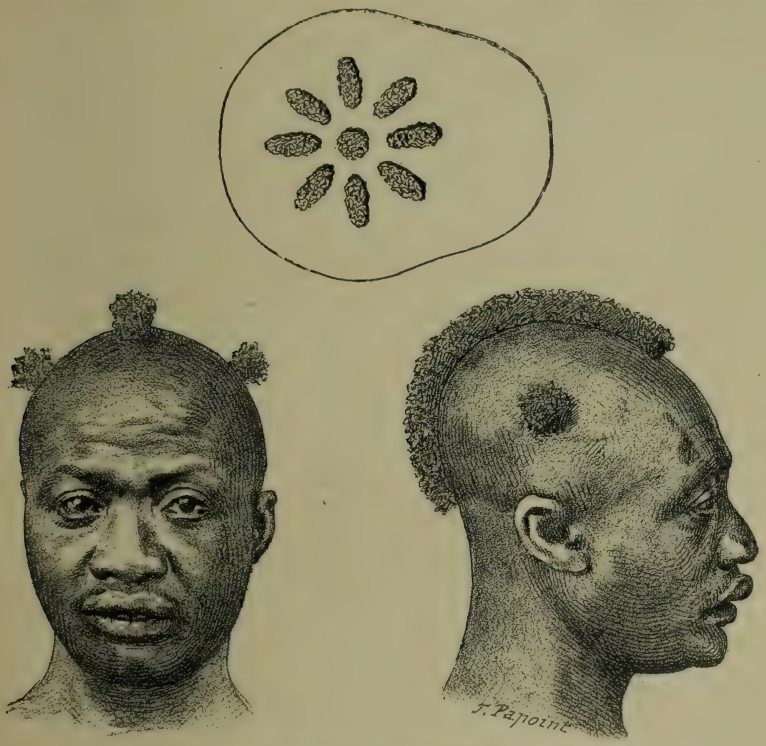
1. La lettre réponse qu'il expédiait était signée avec emphase du titre : *Émir des Keloui*. Il lui a été répondu de venir nous trouver au prochain village sur notre route après-demain. Cet émir c'était l'Anastafidet Djebril surnommé *Yatau*. Sa lettre était pleine de protestations de paix et de sincérité. Il annonçait que des chameaux que l'on nous avait expédiés de Zinder avaient séjourné chez lui et étaient repartis (on verra plus loin que c'étaient là des animaux envoyés par le sergent Bouthel).

clarinettes et trouvères, nous donner une aubade et surtout récolter des *Bakschich*.

29 octobre. — Séjour pour l'abreuvage et les achats de grain indispensables. Les puits sont extrêmement nombreux, disposés par groupes, et ne dépassent pas 5 mètres en profondeur ; malheureusement leur débit est très faible — et c'est là ce qui explique leur multiplicité — aussi ne peut-on abreuver qu'avec une désespérante lenteur. Autour des puits on trouve des jardinets entourés de haies sèches de jujubiers. On y cultive et on y arrose de petits carrés où je vois des oignons, du piment, du coton, des patates douces, diverses cucurbitacées et des pieds de ricin. Tous ces puits sont sur le bord du lit de la rivière qui passe au pied des villages. Entre les haies de ces jardinets, se promène gravement une autruche privée dont les plumes commencent à repousser.

Les gens du Damergou, habitant les villages et cultivant la terre, ne sont point des Touareg, ils se nomment eux-mêmes *Moussoura* et appartiennent à des types très différents. C'est un mélange fort difficile à définir, mais il est pourtant probable que l'on a affaire là à une race autochtone, mais qui s'est fortement hybridée depuis des siècles avec des races provenant d'ailleurs. Bien que noirs, il en est peu qui aient les caractères du nègre, beaucoup au contraire présentent de beaux profils. En général leur air est aimable, leurs yeux très doux ; ils portent ordinairement la barbe taillée en pointe. Quelques très rares sujets sont presque complètement blancs, mais c'est tout à fait l'exception et il est probable qu'ils sont d'origine touareg pure. Presque tout le monde est tête nue, cependant on voit des indigènes coiffés d'un petit chapeau de paille exactement de la forme de notre *chapeau canotier* ; beaucoup portent des bonnets d'étoffe ayant absolument la coupe du bonnet phrygien. Comme pantalon ils revêtent le caleçon, ou pagne retroussé de cuir, décrit à Iferouane. Chacun porte un peu sa chevelure comme il l'entend et suivant sa fantaisie, mais voici les plus typiques, en dehors des têtes entièrement rasées :

cheveux longs séparés en deux touffes tombant à droite et à gauche ; cheveux rasés, sauf pour le derrière de la tête qui porte une multitude de petites mèches crépues, quelquefois recouvertes d'un enduit blanc, quelquefois d'un enduit rouge. Il en est qui ne conservent qu'une étroite crête de cheveux,



Diverses coiffures des hommes du Damergou.

courant du sinciput à l'occiput, accompagnée de deux petites touffes ménagées un peu au-dessus de chaque oreille. Enfin d'autres, plus prétentieux, conservent d'abord une petite touffe ronde au sommet de la tête et, tout autour, sept ou huit touffes allongées, convergentes vers ce centre, mais séparées de lui et formant comme les rayons d'une roue, dont le toupet central figurerait le moyeu.

Les villages sont très peuplés et les habitants paraissent

industrieux et travailleurs, mais nul ne semble jamais savoir exactement le nom de son village et chacune de ces agglomérations revêt un nom différent dès que nous avons recours à un informateur nouveau. On me donne quatre indications contradictoires pour le gisement des villages de Taguelel et personne ne paraît fixé, tandis qu'au contraire je suis sûr, d'après mon estime de route, que l'agglomération de Gangara où nous nous trouvons, est précisément la même que celle de Taguelel de Barth; mais je ne puis pas arriver à le faire définir par les naturels.

Aujourd'hui apparaît le cadi du village de Djadjijouna, apportant une lettre de Dendda[1], lequel signe *Émir de Djadjijouna*; cette lettre dit en substance que lui et les siens suivent le *trik d'El-Hadj-El-Mahdi des Senoussi*, mais qu'ils ne désirent avoir que la paix avec nous et qu'ils nous laissent libres de parcourir le pays en toute liberté. Il lui est répondu que nous prenons acte de ses déclarations, mais que, dans tous les cas, nous avions entre les mains des forces suffisantes pour marcher sans crainte et pour ouvrir nous-mêmes les routes devant nous. Le cadi de Djadjijouna se nomme Mohamed-Sassi, c'est un Ghdamsi, noir de peau, parlant parfaitement l'arabe, de même que le Targui qui l'accompagne. Il est gros et gras, comme l'exigent les fonctions qu'il occupe. Il repart aussitôt. Il avait quitté Djadjijouna hier après midi.

Voici ce que l'on nous raconte ici, particulièrement le cadi ci-dessus : les Français ont pris et tué l'ancien sultan de Zinder et ont exposé sa tête au-dessus de la maison où périt Cazemajou; une partie de la mission s'est dirigée vers l'ouest, une autre vers l'est et le reste tient garnison à Zinder dans un tata à Mallem-Yaro.

Le méhari d'El-Hadj-Abdul-Hâkem, *le dernier de tous les chameaux partis d'Algérie*, est resté hier en route presque à

1. Dendda, fils d'Ama et frère de Moussa. Ces deux personnages nous avisaient qu'ils avaient, depuis trois ans, accepté de faire partie du clan du *Seigneur Mahdi* (Senoussi) et qu'ils lui avaient élevé une mosquée à Tindjâri (probablement Tanamari).

la fin de l'étape; ce soir un Targui le ramène, il tient à peine debout, le malheureux, et on le laisse entre les mains de celui qui l'a trouvé, peut-être un repos complet le remettra-t-il en bon point? Puisqu'il est question d'El-Hadj, je veux mentionner que, depuis notre départ d'Agadez, il a tué à lui seul et nous a fait manger trois gazelles et dix antilopes.

Tous les animaux ont abondamment bu et les récipients contiennent l'eau nécessaire à la marche du lendemain.

30 octobre. — La mission se met en route à trois heures et demie du matin, précédée de trois ou quatre guides paraissant aussi peu sûrs de la route les uns que les autres. Ce sont des hommes loués dans le village, ils sont armés d'arcs et de flèches; l'un est coiffé d'un bonnet d'étoffe en tout semblable au bonnet du Dante, emprisonnant et serrant la tête et en épousant tous les contours; un autre — c'est le crieur public de Gangara — porte un bonnet cylindrique très élevé posé en arrière; ce dernier est né à Katschéna et c'est plutôt une sorte de griot ou de féticheur couvert d'amulettes et d'un tas de petits objets bizarres. Il esquisse, de temps à autre, un pas de danse, lorsqu'il entend chanter derrière lui nos négresses volontaires. Dès que l'on arrive à un village, il se transforme en un véritable trouvère et entonne des discours-complaintes dans lesquels il célèbre les vertus et les hauts faits des chefs de la mission. Nous cheminons dans des cultures de mil émaillées de bouquets d'arbres et dans lesquels s'élèvent successivement les villages de Angouafatou, Galindambou, Fockney, Garinetambétouya, Kokko; au nord de ce dernier village s'étend une grande cuvette à fond d'argile fendillée, semée de très gros et verdoyants gommiers. Cette cuvette retient pendant assez longtemps l'eau des pluies. Une autre mare, rencontrée près de Galindambou, contenait encore de l'eau; des canards sauvages s'en étaient enfuis avec des cris bruyants au moment de notre passage. Tous les villages, en principe, s'élèvent auprès d'une mare et possèdent de petits jardins plantés de cotonniers. Plus loin apparaît le gros village de Kouïoua,

à la porte duquel nous nous arrêtons cinq minutes, et où la population vient nous saluer. Après avoir traversé un lit d'ouad et une mare à roseaux, d'où s'envolent encore des canards, nous cheminons de nouveau, après une courte interruption, dans les cultures de mil et nous arrivons devant le grand village de Sabankafi, où nous campons à dix heures un quart.

Sabankafi est entouré de murs en terre peu élevés, et en assez bon état malgré quelques brèches, leur sommet est orné de petits merlons réguliers. On y voit une seule maison en pisé assez soignée, les autres habitations sont des paillottes comme celles précédemment décrites. Le cadi de Djadjijouna, vu hier, vient nous saluer au moment de l'arrivée et repart aussitôt pour son village.

A deux heures, nous remontons à cheval, l'état-major seulement, escortés par une centaine de tirailleurs en armes avec les clairons et les tambours de la noubba; nous sommes précédés par Mili et par quelques-uns des notables, parmi lesquels le forgeron qui cumule les fonctions de maître d'école. Notre première visite est pour l'école qui est en même temps la mosquée, là les gens présents prononcent la *fatha* musulmane. Nous parcourons ensuite les principales artères de la ville et nous en faisons le tour, à l'intérieur du mur, pour en sortir par une porte autre que celle par laquelle nous étions entrés. Sabankafi du reste possède seulement trois portes, baies de 2 mètres de largeur, pourvues d'une grosse barre de bois qui peut en un instant être mise en travers et interdire l'accès à des cavaliers. La ville comporte des rues, des places, elle est nettement divisée en plusieurs quartiers. Son enceinte est voisine de la forme elliptique avec 500 mètres environ de grand axe. Il existe des vides à l'intérieur qui permettraient de construire encore de nombreuses cases. Avec leur aptitude particulière à dénaturer les noms nègres, nos tirailleurs n'ont jamais appelé par la suite ce village autrement que : *ça bon café!* Un autre village, qui se nomme Lami, s'élève à un kilomètre au sud-est de Sabankafi.

Les tirailleurs procèdent à l'abreuvoir, les puits sont nombreux et peu profonds, mais contiennent peu d'eau. Les indigènes ne cessent d'y abreuver de grands troupeaux de moutons, de bœufs et de vaches; ils passent constamment d'un puits à l'autre pour permettre à l'eau de remonter dans celui qu'ils viennent d'abandonner. Tous leurs animaux sont en très bon état et pourtant on ne nous apporte pas de lait. Peu après notre arrivée, nous avions vu apparaître une douzaine de négresses désertant le village et venant demander notre protection. Les notables les suivent de près et se présentent pour les réclamer; les négresses, consultées par l'interprète, déclarent avec énergie qu'elles ne veulent pas rentrer : tous les assistants se mettent à rire aux éclats et finalement les négresses restent avec notre convoi.

La femme du fameux Moussa de Tanamari, nous envoie en présent un mouton, disant que son mari est actuellement à Alakous. Nous l'acceptons et lui faisons parvenir un petit cadeau de corail, tout en lui faisant savoir que nous sommes loin d'être satisfaits de leurs procédés et que nous pensions bien voir au moins quelqu'un de sa famille.

Comme les puits sont peu abondants en avant il a été expédié des hommes aux villages de la route, pour leur donner l'ordre de nous préparer le plus possible de jarres pleines d'eau.

Dans la nuit arrivent de Zinder deux courriers à méhari, ils nous apportent une lettre du sergent Bouthel, qui commande le poste; ce dernier nous apprend le départ des lieutenants Joalland et Meynier pour l'est et nous envoie diverses lettres et dépêches concernant la mission, ainsi que le récit des événements douloureux qui s'étaient produits antérieurement, au cours de la mission Voulet-Chanoine. Ces courriers remporteront un mot pour Bouthel lui indiquant notre arrivée pour le 2 novembre.

31 octobre. — Le départ a lieu à trois heures du matin par une nuit noire, mais avec des guides de Sabankafi que l'on

a déclarés excellents; les deux courriers à méhari cheminent de conserve avec nous au commencement. Le terrain est d'abord broussailleux et sans cultures, mais sur un court espace et seulement jusqu'aux puits de Lakori, point à partir duquel nous n'abandonnons plus les plantations de mil jusqu'à l'étape. Après avoir passé à proximité des villages de Cagoua, Grinemâllem, Jambagui et Ouankey nous faisons halte à Dambiri à huit heures du matin.

Dambiri est un grand village entouré, comme les autres, d'une haie vive d'Agoua, mais il comporte en outre trois petits groupes de paillottes en dehors de son enceinte. Trois groupes de puits se trouvent dans le lit du thalweg qui passe au pied du village. Ils ne contiennent qu'une très faible quantité d'eau, mais heureusement les indigènes, conformément aux prescriptions envoyées hier, nous apportent de nombreuses jarres pleines qui nous servent à faire le café. Les chevaux sont péniblement abreuvés aux puits et on arrive à mettre quelque peu d'eau dans les outres, car il y en a peu ou point d'ici Zinder. La mission s'ébranle à nouveau à midi, au milieu des cultures de mil semées, comme plus haut, de petits gommiers et de Korunka épars; elle passe auprès du groupement de villages nommé Kadaoua, et après un parcours de 8 kilomètres depuis Dambiri, abandonne les terrains de culture pour entrer dans un steppe très ondulé, d'abord recouvert de broussailles et de graminées sèches, qui prend ensuite la densité des halliers du Tagama avec surtout des gommiers, du Tadent, du Kalgo, des Adéras et quelques arbres nouveaux. C'est là la région de brousse qui sépare le Damergou du Bornou.

La chaleur est lourde et fatigante, le climat devient soudanien, et le ciel reste gris plombé, embrumé, bien qu'il n'y ait aucun nuage. Nous campons dans la brousse à six heures moins un quart, après une étape très dure pour tout le monde, le terrain étant devenu plus sableux et par conséquent très défavorable à la marche.

1er novembre. — La dose d'électricité atmosphérique est très considérable : les queues et les crinières des chevaux, dès qu'elles touchent un autre objet, dégagent non seulement des étincelles, mais même des nappes de feu. Les termites pullulent partout et leurs constructions, variant entre 60 centimètres et 1 m. 50 de hauteur, s'élèvent à profusion de tous côtés.

Le départ a lieu à minuit un quart dans une plaine couverte de halliers coupés d'assez grandes clairières; bientôt la plaine est sillonnée de nombreux arroyos, ou lignes d'eau sans berges, à sol d'argile fendillée. Après 23 kilomètres de marche, le hallier reprend l'aspect d'un plateau ondulé où courent des pintades et des perdrix au milieu d'une végétation semblable à celle des jours précédents, mais qui s'augmente de quelques arbres à feuilles persistantes. Des masses de sauterelles couvrent tous les arbres.

De nombreuses surfaces ont été brûlées, le sous-bois du moins; nous entrons dans la région où les indigènes incendient, chaque année, des surfaces considérables, tant pour se débarrasser des graminées sèches et pour se procurer ainsi de jeunes herbes vertes, qu'afin de préparer des terrains pour leurs cultures. Nous allons maintenant trouver cet état de choses sans interruption, tout le long du chemin et jusqu'au Congo.

Nous campons, au sortir du hallier, au village de Bakimarane, à dix heures vingt minutes, après une très fatigante étape de 41 kilomètres. Là, très peu d'eau, les indigènes nous apportent bien des jarres pleines, préparées d'avance, mais nous n'aurions pas la provision de liquide nécessaire si nous ne pouvions y joindre les soixante outres que vient de nous expédier de Zinder, par des chameaux, le sergent Bouthel. Les chevaux et les ânes sont envoyés boire aux puits de Negoulchida distants de 6 kilomètres. Bien qu'en ce point on trouve, groupés, près d'une centaine de puits, cet abreuvage est très long, ce qui prouve qu'ils sont peu abondants.

Les habitants de Bakimarane sont très affables et viennent nous vendre diverses denrées. La plupart portent la barbe en

bouc carré sous le menton, tout le reste de la figure étant rasé, moustaches comprises, à la mode américaine ancienne. Autour de la ville, vastes cultures de mil ombragées çà et là par de très grands arbres qui sont surtout des Gâo et des Korna (grand jujubier). On nous apporte en diffa, des moutons et des boules de pâte de farine de mil, de même qu'à Sabankafi et à Dambiri.

2 novembre. — Départ à deux heures du matin, par une nuit des plus noires; nous trouvons, à quelques kilomètres, des affleurements de granit très glissants, et bientôt après, les puits de Negoulchida qui s'ouvrent béants de toutes parts sous nos pieds, entourés de cultures de mil; plus loin, nous laissons à droite les villages de Dogouchouri, puis celui de Madara, et nous faisons halte à six heures et demie au pied du village de Bellamari. Il existe là de nombreux puits très abondants fournissant une eau excellente qui sert à l'arrosage. Pour éviter les éboulements, les indigènes creusent tout d'abord un trou cylindrique très large, et dès qu'ils ont atteint la nappe, c'est-à-dire entre 4 m. 50 et 5 mètres, ils élèvent au milieu du trou une sorte de tube en fascines ou en gabionnages entre-croisés, du diamètre de 2 mètres environ; calfatant ensuite l'extérieur de ce tube, au moyen de grandes herbes ou de menus branchages, ils laissent ensuite retomber tout autour la terre d'abord extraite, ce qui leur permet de puiser tout à leur aise. Nous sommes dans une belle vallée dont tout le terrain est couvert de plantations de mil, où surgissent çà et là des jujubiers énormes et sous l'ombre desquels *plus de cent chevaux* pourraient tenir à l'aise.

En dessous du village s'étend un grand enclos composé d'une multitude de petits jardins extrêmement bien entretenus. Les planches de semis sont parfaitement droites; les canaux d'arrosage, reliés aux puits, sont très soignés; chaque jardinet est entouré d'une haie en branches sèches de Korna, ou d'une haie vive de plantes du pays. J'y vois trois ou quatre dattiers, de nombreux papayers, du tabac, des piments, des

oignons, du chanvre, des potirons, des pastèques, du ricin et enfin quelques petits carrés de coton. Les indigènes fument avec soin ces jardins, et j'y trouve des tas de fumier parfaitement relevés en attendant le moment de l'épandage. Dans

Gandoura portée par tous les Touareg. (Provenance de Kano.)

tous les points de la plaine non cultivés, le Gambba montre ses hautes et vigoureuses tiges.

Nous nous remettons en marche à huit heures et demie, précédés par une grande foule de cavaliers et de piétons du pays; des collines rocheuses s'élèvent devant nous, au pied de la première se trouve le village de Delladi et, en face, à droite, celui de Negoulmâllem; des noirs sortent de ces deux villages et viennent grossir le nombre de ceux qui nous accom-

pagnent. A 6 kilomètres avant Zinder, nous voyons s'approcher de nous, deux spahis soudanais, au galop de leurs chevaux, ils annoncent que Bouthel nous attend sur la route. En effet, un instant plus tard nous arrivions devant la petite garnison de Zinder, composée de tirailleurs sénégalais, que Bouthel a soigneusement alignés et qui rendent les honneurs à la Mission Saharienne. C'était là un spectacle des plus émouvants; notre première étape était heureusement franchie et nous venions d'établir enfin la jonction de l'Algérie au Soudan en donnant la main à d'autres troupes de France parties du Niger. Notre joie était sans mélange et nos cœurs palpitaient de bonheur sous le grand soleil du Soudan. A droite Bouthel et ses Sénégalais présentant les armes; à gauche une masse épaisse de cavaliers de Zinder, avec en tête le sultan Ahmidou et Mallem-Yaro, splendidement montés et équipés, accompagnés de la foule de fonctionnaires qu'exige l'étiquette des sultans noirs. Le sultan et Mallem-Yaro s'avancent pour nous saluer et nous souhaiter la bienvenue, puis nous précèdent avec leurs innombrables cavaliers; nous les suivons aussitôt vers Zinder. Cette réunion bigarrée, scintillante, dans laquelle se voient de très beaux chevaux richement harnachés; ces galopades et ces essais de fantasia dans la poussière sont un magnifique spectacle au milieu des blocs de granit des collines et des arbres des vallées. Nombre de Tripolitains, notables commerçants de la ville, sont là, venus de même pour nous saluer, ce ne sont pas les plus mal montés ni les moins richement revêtus; ils viennent apporter la note musulmane dans ce concert de noirs. Il y a des archers à cheval, mais ce qui est surtout remarquable c'est l'orchestre du sultan composé de cavaliers munis de grosses clochettes doubles et de cavaliers pourvus de trompettes, mais de trompettes de 2 m. 50; long tube mince de fer blanc ou de cuivre terminé par un pavillon de petit diamètre, instrument duquel on tire des sons rauques et traînants. On dirait des trompes de *mail*, mais trois fois plus longues. Cet instrument

se nomme *kakaki*, son embouchure est énorme, bien que le diamètre du tube ne soit que de 2 centimètres; il se démonte au milieu en deux pièces emmanchées l'une dans l'autre par simple frottement.

Multiplicité des costumes, chatoiement des couleurs, grouillements désordonnés, diversité des harnachements, des armements, tout contribue à donner à cette scène, que couronnent des nuages de poussière et où le soleil fait scintiller les aciers, un caractère hautement pittoresque et une allure inattendue et des plus frappantes. Les noirs peuvent ainsi se rendre compte de la puissance de la France qui a envoyé du nord et de l'ouest ses enfants se rejoindre au cœur même du Soudan.

Nous arrivons à Zinder, toujours précédés par cette même foule, et la mission met pied à terre devant un large bivouac entouré d'une zeriba et préparé d'avance à notre intention par Bouthel. Une série de paillottes en nattes ont été édifiées en ce point, d'un aspect très riant, ombragé par d'énormes Korna et Teboraq, et se trouvant situé à peu près à mi-chemin entre le village de Zengou et la ville de Zinder. Tout le monde s'installe sous les gourbis, sauf le Dr Fournial, Leroy, Villatte et moi qui allons occuper des chambres du tata de commandement que la mission Afrique Centrale a nommé *Fort Cazemajou*, en souvenir de notre malheureux compatriote lâchement assassiné à Zinder.

Un kiosque de réunion, dans Zinder.

XI

Zinder.

Aussitôt après l'arrivée, notre premier soin est de rendre, à Mili et aux Touareg d'Agadez qui nous ont accompagnés, les chameaux pris à Agadez et de leur remettre la somme restant due pour leur location, c'est-à-dire deux Bou-Thyr par animal. Ces indigènes ne s'attendaient évidemment pas à cette mesure, et n'avaient point ajouté foi à nos promesses antérieures; ils supposaient bien que leurs animaux étaient définitivement perdus pour eux. Ils consentent à nous vendre cinq de ces chameaux que nous leur payons aussi séance tenante.

Là nous trouvions enfin des nouvelles de France et des explications sur les événements qui s'étaient produits au cours de la mission Voulet-Chanoine, aujourd'hui mission Afrique Centrale[1].

1. Différentes lettres du lieutenant Pallier à nous destinées; un télégramme des Colonies à Lamy lui donnant l'ordre de prendre le commandement de la mission Voulet; d'autres télégrammes qui m'étaient adressés par l'Instruction publique; enfin quelques télégrammes particuliers expédiés à Dorian, Reibell et de Chambrun.

Je ne m'étendrai pas sur ces choses, que les lieutenants Joalland et Meynier ont fait connaître à leur retour en France; je dirai seulement que le lieutenant Pallier était rentré à Say avec la partie la moins sûre de ses tirailleurs, que Joalland et Meynier avaient fait route vers le Tchad dès le commencement d'octobre avec environ 160 hommes, un canon de 80 et 200 chameaux, et que Zinder était resté sous le commandement provisoire du sergent d'infanterie de marine Bouthel, qui remplissait avec beaucoup de tact, d'intelligence et de dévouement les fonctions, plutôt lourdes, de chef de poste qui lui étaient dévolues; il disposait d'une centaine de tirailleurs sénégalais, d'un certain nombre de porteurs originaires du Mossi, et possédait un troupeau de bœufs, de vaches, de moutons, et de quelques chameaux.

Parmi les nouvelles trouvées à Zinder, celle qui me causa la plus grande joie, on le comprendra facilement, est celle qui me fut apportée par la dépêche du ministre de l'Instruction publique qui me donnait entière liberté de manœuvre en me laissant le choix de la route de retour. J'étais donc de cette façon en position de compléter dans son entier le programme que j'avais remis avant le départ, et qui concordait avec les vues du gouvernement aussi bien que d'autre part avec les vœux de M. des Orgeries — l'éminent ingénieur dont le legs avait permis l'organisation de la Mission Saharienne —. C'est donc avec un sentiment de douce satisfaction et d'intense joie que je décidai que la mission continuerait sa route vers l'est jusqu'au Tchad et irait, ensuite, opérer sa jonction avec le Commissaire du Gouvernement, M. Gentil, sur le Chari. Tel était en effet le programme soumis avant le départ, tant à l'Instruction publique qu'aux Colonies et à la Société de Géographie : *Algérie, Sahara, Soudan, Tchad, Kânem et Chari.*

Pour continuer notre marche, il nous fallait encore rechercher des moyens de transport, puisque nous avions rendu à leurs propriétaires les chameaux de location pris à Agadez.

Dès que Bouthel avait reçu la lettre de Lamy venant d'Agadez, il nous avait immédiatement expédié, le 6 octobre, vingt-cinq bons chameaux du poste et vingt-cinq autres loués à Mallem-Yaro, et il écrivait en même temps, à l'Anastafidet Yatau, de compléter à cent cinquante ces animaux. L'Anastafidet avait aussitôt répondu qu'il fournissait les cent chameaux demandés, mais en réalité il n'en avait rien fait. Ces cinquante chameaux sont restés un certain temps au village de Lelioua au Damergou et sont rentrés, le 26 octobre, à Zinder, leurs conducteurs prétendant qu'un certain marabout des Tamesguidda, Abdul-Kerim, leur avait déclaré que si ces chameaux essayaient de remonter vers Agadez pour nous rejoindre, il s'en emparerait et couperait la tête aux conducteurs. Il y avait là-dessous évidemment une machination de Moussa qui ne voulait pas venir à récipiscence.

3 novembre. — Fort Cazemajou, où j'habite, est un ancien tata nommé Zengou-Tedou, il appartenait à Mallem-Yaro qui en a gracieusement fait cadeau à la mission Afrique Centrale et par conséquent à la France, et où résident actuellement Bouthel et ses Sénégalais. Il se compose de plusieurs maisons en pisé et d'un assemblage de paillottes, le tout est entouré provisoirement d'une zeriba épineuse et d'un commencement de murs; il comporte deux mamelons de blocs de gneiss, qui commandent tous les alentours et du haut desquels on domine entièrement le village de Zengou et une bonne partie de la ville de Zinder. C'est de Zengou-Tedou que se sont défendus les huit tirailleurs de l'escorte du malheureux capitaine Cazemajou. Le tata de commandement, la plus importante des constructions en pisé, est un édifice massif rappelant comme extérieur les maisons de Djenné si bien décrites par M. Dubois, et quant à l'intérieur les dispositions sont identiques à celles des belles maisons arabes d'Algérie, mais le tout en terre seulement. Ce tata comporte un étage et des terrasses. Les salles du rez-de-chaussée sont soutenues par d'épaisses colonnes, en toubes d'un gros diamètre, dont quelques-unes sont ornées

de dessins en relief, soit en nervures droites, soit en hélice. L'intérieur contient aussi plusieurs petites cours. Les autres constructions en terre sont simplement à rez-de-chaussée.

Dans le tata de fort Cazemajou, aussi bien que dans les autres constructions en terre du pays, les plafonds sont faits d'abord de rondins assez rapprochés sur lesquels sont posées des nattes tressées comme celles des paillottes, puis une couche de terre est étendue par-dessus le tout. Lorsque les chambres sont grandes et qu'elles nécessitent des poutres maîtresses, ces dernières, soit qu'elles s'appuient sur des murs ou sur des piliers ou colonnes de maçonnerie, sont constituées aussi par des rondins qui se touchent tous et dont on empêche l'écartement au moyen de ligatures en cordes faites de loin en loin; sur ces rondins s'élève une couche de mortier maintenue sur les côtés par le même système de rondins, et le tout atteint le plafond qu'il soutient. Il est bien entendu que cette description ne s'applique qu'aux plafonds du premier étage qui n'ont à supporter que des terrasses; quant à ceux du rez-de-chaussée, les nattes y sont remplacées par une série de baguettes grosses comme la moitié du bras, se touchant toutes et disposées en ailes de fougère.

Devant la porte du tata gisent cinq canons de cuivre fondus à Zinder et incapables du reste de supporter une charge de poudre quelconque sans éclater; ils ont 90 centimètres de long avec un diamètre de 10 à 12 centimètres. Ils sont très grossièrement coulés et non point polis mais rugueux. Certains même ont des défauts de fonte et des failles qui traversent tout le métal. Ce sont là des armes dangereuses, surtout pour ceux qui seraient appelés à s'en servir. Il en existe quelques autres de plus gros diamètre dans la cour du palais du serki; il paraît même que l'un d'eux a éclaté, du temps de l'ancien sultan, lorsque l'on a voulu l'essayer, et qu'il a tué quatre ou cinq personnes. Ces canons portent tous des inscriptions arabes en relief.

Le fort Cazemajou est très animé et comprend, outre la garnison, toutes les femmes des tirailleurs sénégalais, tant de

ceux présents que de ceux partis avec Joalland et Meynier, leurs serviteurs, leurs esclaves, les chevaux, le parc à bœufs et à moutons, etc. Tout ce monde grouille sans trêve et sans repos, dans les costumes les plus divers, comme leurs provenances du reste. Celles des femmes venues du Sénégal sont pour la plupart jolies. Elles portent des profusions de bagues, de colliers, de bracelets, le tout en argent et très souvent en or. Elles pilent le mil pour la nourriture, font la cuisine et fabriquent du *dolo*, sorte de boisson fermentée faite avec le grain du mil et dont le goût rappelle celui d'un cidre faible et très médiocre. Toutes les races se coudoient dans le tata : des Bambaras, des Peuls, des Ouolofs, des gens du Mossi, d'autres de Sokoto, il y a même des femmes Touareg Kelguérez et des femmes du Gober.

Les amoncellements de blocs de roches qui s'élèvent, dans Fort-Cazemajou et autour, sont très curieux à cause de leur désordre chaotique. De plus, ils sont constamment recouverts de vautours qui pullulent ici, encore plus que partout ailleurs, et qui sont d'une familiarité et d'une hardiesse étonnantes. Il y a aussi énormément de chiens dans les environs, mais au lieu de rester chez leurs maîtres ils vivent au dehors, en bandes nombreuses et pour ainsi dire organisées; les individus d'une bande ne se mêlent jamais aux autres; parfois de grandes batailles se livrent entre deux compagnies différentes et les adversaires se séparent à la fin pantelants et écloppés. Ils sont inoffensifs pour les hommes et ne s'attaquent jamais à eux.

Il faut nous préoccuper dès maintenant de trouver des chameaux pour continuer notre route et autant que possible pour monter tout le monde, et c'est Mallem-Yaro que nous chargeons de cette recherche conjointement avec le sultan ou serki (on nomme ici plus généralement le sultan *le serki*). Nous manquons de même de sucre, de café, de riz, d'étoffes, etc. Ces diverses choses vont être demandées, aussi par Mallem-Yaro, à Kano. Il se charge en outre de faire

parvenir une lettre au sultan de Kano, lettre par laquelle on lui demande si, le cas échéant, il pourrait faire escorter et protéger efficacement un blanc jusqu'aux premiers établissements anglais du sud. Des télégrammes de Lamy sont expédiés par la même voie avec prière au sultan de Kano de les faire parvenir au premier poste de la *Royal Niger Company* [1]. D'autre part, nous faisons partir un courrier complet par deux autres voies, le premier par le Soudan et le Niger, il n'est jamais arrivé ; un autre par le Sahara et sous la responsabilité de Mallem-Yaro [2].

Goma, femme du Gober.

Dorian et Leroy resteront ici, pour regagner la côte par le plus court, soit au moment où viendra la relève du Soudan pour remplacer la garnison de Zinder, soit de toute autre façon. Dorian surtout est désireux de rentrer maintenant le plus tôt possible, notre route par l'est pouvant se prolonger longtemps à cause de notre convoi et de la grande quantité de nos hommes.

Mili-Menzou est expédié à Tessaoua avec des lettres sévères de Lamy pour le sultan de cette ville. Ce sultan en effet n'a point encore payé l'amende qui lui a été infligée par le chef de poste Bouthel pour refus de se présenter et presque pour dissidence.

Le sultan est venu aujourd'hui au bivouac avec tout son entourage. Il a juré sur le Coran fidélité à la France et a promis de régler toujours sa conduite sur les indications du chef de poste. Procès-verbal a été dressé de cette cérémonie

1. Ces dépêches sont arrivées en France en temps voulu par l'entremise des Anglais.

2. Ce courrier a été remis, le 23 octobre 1900, par un homme de Ghdamès, entre les mains du Consul général de France à Tripoli, qui a eu l'obligeance de me le réexpédier. Il a donc mis presque une année entière pour parvenir en France.

par le cadi qui y fera apposer les signatures du sultan et celles de tous les notables.

Le sultan se nomme Ahmidou, il est le frère de celui détrôné et tué par la Mission Afrique Centrale, qui vengeait ainsi l'assassinat de nos deux malheureux compatriotes Cazemajou et Olive. Ahmidou est fils de Tegnimo, mort en 1886 après trente-trois ans de règne. C'est un homme d'une vingtaine d'années, très noir et très gros, nonchalant et lourd, habillé à l'arabe, comme un grand nombre des dignitaires du reste, et d'aspect peu intelligent.

4 novembre. — Lamy a écrit à M. Gentil et le sultan doit faire diriger les lettres vers le Tchad et le Chari; arriveront-elles jamais jusqu'à lui? Lamy envoie aussi une lettre au capitaine Joalland en lui disant de s'arrêter en un point où il puisse faire vivre ses hommes, et de nous y attendre.

Le fils du serki de Bilma, qui a accompagné une caravane de sel et qui doit la suivre jusqu'à Kano, vient nous voir et accepte volontiers de signer un traité de vassalité avec la France; c'est un Targui Tebbou, noir et de belle prestance.

Fournial se remet assez rapidement : le repos d'abord agit sur lui, puis, ce qui lui était le plus indispensable, nous l'avons trouvé ici, du lait à profusion, excellent lait de vache qui nous est fourni par le troupeau du poste. Tous les genres de bœufs sont représentés dans ce troupeau : bœufs sans bosses, bœufs à petites bosses, bœufs à bosses énormes. De toutes tailles se voient des échantillons depuis le plus grand bœuf de France jusqu'au zébu ordinaire : bœufs chocolat foncé, blancs, roux, truités, pie. La diversité des cornes est aussi grande : cornes énormes droites et hautes, cornes fines et longues, cornes en lyre, cornes horizontales et droites, cornes recourbées en avant, petites cornes, c'est inimaginable; mais il faut se rendre compte que, depuis le Niger, la Mission Afrique Centrale en a recueilli un peu partout, ce qui explique l'étrange bigarrure de ce troupeau.

5 novembre. — Bouthel avait fait préparer, avant notre

arrivée, des pantalons, des vareuses et des chaussures pour tous les tirailleurs de la Mission Saharienne, aussi était-ce avec une visible satisfaction que nos braves soldats d'escorte avaient revêtu, pour la première fois depuis bien longtemps, des vêtements plus corrects que leurs misérables guenilles que les épines du chemin avaient réduites en lambeaux dans le Tagama et le Damergou. Bouthel avait donc droit de ce chef, de même que pour l'organisation excellente du bivouac, à toutes nos félicitations et à tous nos remercîments; il s'était aussi bien tiré de cette tâche matérielle que de la tâche politique que lui imposaient ses fonctions de chef de poste.

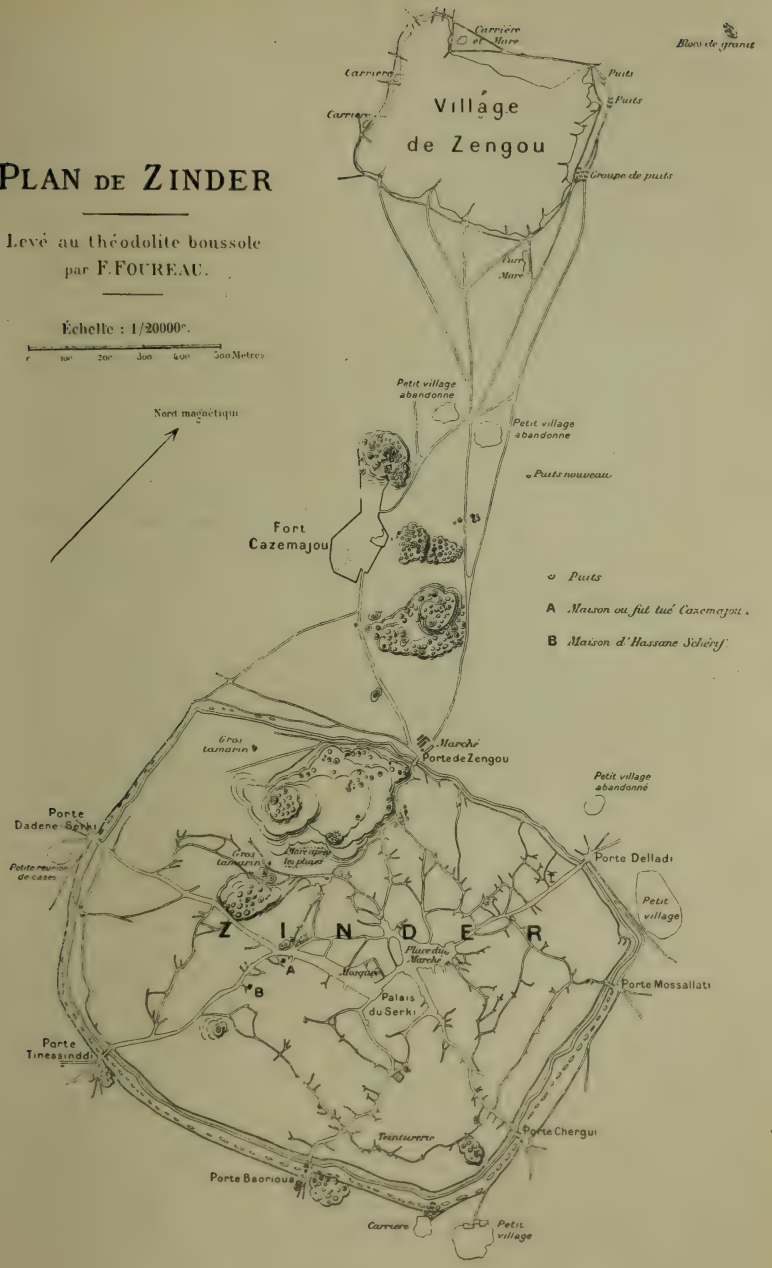
Nos chevaux boivent encore actuellement à une mare située à environ 3 kilomètres à l'ouest, mais cette mare est bien près de s'assécher. Aussitôt après la saison des pluies on en trouve partout aux environs de la ville, et, là où l'argile est près du sol, l'eau se maintient quelque temps. Auprès de cette mare se déroule une assez longue ligne de dépressions qui, à cause de cette situation même, est cultivée en jardins où s'élèvent peut-être deux ou trois milliers de palmiers-dattiers, mais de dattiers d'espèces communes et un peu livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire très branchus et formant parfois des bouquets de fourrés impénétrables. Autour de ces arbres on cultive quelques légumes : des arachides, un peu de manioc, des patates douces, quelque peu de coton, d'indigo et de tabac. Tout le terrain autour de la ville est du reste cultivé en mil, mais cette plante pousse très rapidement et profite seulement de la saison des pluies qui, à Zinder, ne me paraît pas devoir être très longue ni donner de chutes d'eau bien considérables. Le mil se sème vers le 15 juin et se récolte vers le 15 septembre et jusqu'au 1er octobre, suivant que les pluies ont été plus ou moins abondantes. L'année se divise en trois saisons distinctes pour les naturels du pays :

1° *Damana*, février, mars, avril, mai;

2° *Rani*, juin, juillet, août et septembre; saison des pluies;

3° *Dari*, octobre, novembre, décembre, janvier.

6 novembre. — La ville de Zinder représente un grand rectangle à contours peu réguliers et à angles arrondis, d'une surface d'environ 125 hectares, entourée de murailles en terre de 9 à 10 mètres de hauteur, suivant les accidents du terrain, sur 12 à 14 mètres d'épaisseur à la base aux environs des portes. Elles vont en s'amincissant jusqu'au sommet où elles n'ont plus que 50 à 60 centimètres. Ce mur est couronné tout du long de dentelures presque régulières, parfois un peu écroulées, et représentant assez bien les dents arrondies d'une gigantesque scie. A l'extérieur le mur est à peu près vertical et précédé des vestiges d'un fossé qui n'apparaît plus que par places; à l'intérieur et seulement près des portes la base est très épaisse, augmentée par des tas d'immondices accumulés, et le mur diminue d'épaisseur à mesure que l'on s'élève pour se terminer, à 1 ou 2 mètres du sommet, sur certains points de son parcours, par une espèce de banquette où pouvaient s'établir des archers ou des tireurs; en plusieurs places même, sur la face sud, ont été ménagées des plate-formes destinées à recevoir des canons, mais elles sont toutes à peu près en ruines. Sur l'une d'elles, la troisième à gauche de la porte de Tinessinddi, se trouvait pourtant un canon de bronze, sans affût, supporté par deux morceaux de bois en long, le jour de l'entrée de la Mission Afrique Centrale dans la ville; le lieutenant Meynier l'a fait transporter au tata français où il se voit encore en compagnie de quatre autres. Ces plate-formes à canons sont situées à mi-hauteur du mur, et ont devant elles trois embrasures, mais ces embrasures sont fermées en dehors par des crépissages postérieurs à leur création. Un passe-pied, ménagé à la hauteur de ces plate-formes, courait presque tout le long du mur sud. Les informateurs locaux donnent à ces murailles quarante-trois ans d'existence et prétendent que leur ingénieur fut un certain Bakabi, originaire de Kabi, village des environs de Sokoto. Les mêmes assurent qu'auparavant la ville était entourée d'une haie épineuse et serrée formée de l'arbuste qu'ils nomment *Dachi*.


PLAN DE ZINDER
Levé au théodolite boussole
par F. FOUREAU.
Échelle : 1/20000e.
0 100 200 300 400 500 Metres
Nord magnétique
Village de Zengou
Carrière et Mare
Carrière
Carrière
Puits
Puits
Groupe de puits
Petit village abandonné
Petit village abandonné
Puits nouveau
Fort Cazemajou
Puits
A Maison où fut tué Cazemajou.
B Maison d'Hassane Scherif.
Gros tamarin
Marché
Porte de Zengou
Petit village abandonné
Porte Dadene Serki
Petite réunion de cases
Gros tamarin
Mare rarement tarissant
Porte Delladi
Petit village
Z I N D E R
A
B
Place du Marché
Mosquée
Palais du Serki
Porte Mossallati
Porte Tinessindda
Teinturerie
Porte Chergui
Porte Baoriou
Carrière
Petit village
Blocs de granit

Ils font remonter la fondation première de Zinder à 1818 ou 1819[1]. La muraille de la ville est percée de sept portes qui se nomment : portes de Zengou, Delladi, Mossallati, Chergui, Baorioua, Tinessinddi et Dadéne-Serki. Chacune de ces baies constitue une sorte de couloir étroit et élevé dans l'épaisseur du mur et est fermée par deux portes en bois bardées du haut en bas de lamelles de fer; une plate-forme couverte sert de toiture à ces couloirs et forme avancée à l'intérieur.

Près d'un quart de la superficie de la ville, correspondant à son côté nord-ouest, est vide d'habitations et uniquement occupé par un mamelon et un amoncellement de blocs de roche énormes qui domine tous les alentours et du haut duquel on jouit d'une vue merveilleuse sur la plaine uniformément recouverte de grands arbres : Baobabs, Korna, Teboraq, Gâo, grands gommiers, quelques Agoua et quelques Doum. D'autres petits amoncellements de blocs isolés se voient aussi du côté sud de la ville, mais ils sont sans importance; quelquefois même un bloc solitaire ou une grande dalle polie se trouvent dans une cour ou dans une rue.

Trois petites agglomérations de paillottes rapprochées des murs constituent de minces faubourgs près des portes de Delladi, Chergui et Dadéne-Serki.

L'aspect général de Zinder est riant et heureux. Cette impression est due à la diversité de forme des cases et des maisons, à la dissymétrie avec laquelle elles sont placées, enfin et surtout aux nombreux arbres qui s'élèvent un peu partout dans un artistique désordre, semant des multiples taches sombres de leurs frondaisons le fond plus clair des constructions. Les espèces les plus répandues dans l'enceinte sont des Baobabs, quelques gros Tamariniers[2], divers Ficus[3],

1. Personne ici ne nomme la ville Zinder, mais bien *Damagaram*. Il existe une autre ville de Damagaram, qu'ils appellent *Damagaram Kedima*, située à une quarantaine de kilomètres dans l'est; et ce sont les habitants de cette ville qui ont fondé le Zinder actuel. Tout le territoire dépendant du sultan de Zinder se nomme Damagaram.

2. Tamariniers; en haoussa se dit *Temsougou*. *Tamarindus indica*.

3. D'abord le *Doubalay* ou *Djaja* ou *Schédia*; puis le *Dérimâ*.

Paillottes dans Zinder.

des Teboraq, des Borassus ou Rôniers [1], des Alinnka et des Karkizaïla.

Les rues sont très nombreuses et assez tortueuses, sauf les grandes artères aboutissant aux diverses portes. L'une d'entre elles, qui amène au palais du sultan, est belle et large. C'est précisément dans cette rue qu'ont été tués Cazemajou et Olive, la maison où s'est produit l'assassinat a été rasée par la Mission Afrique Centrale et une perche plantée en son milieu porte, comme exemple aux yeux des indigènes, la tête et la main du sultan Ahmadou tué quelque temps auparavant.

Les constructions de Zinder ne sont pas partout très denses à cause des exigences des blocs errants de roche. Elles sont, pour moitié à peu près, en maisons de briques de terre séchées au soleil (*toubes*) et le reste en paillottes de formes assez diverses et à toit conique. Ces paillottes sont souvent réunies par trois ou quatre dans un même enclos entouré soit de murs bas en toubes, soit plus généralement de hautes nattes en Gambba (ces nattes se nomment *seccos*, nom provenant du Soudan), supportées par des pieux enfoncés en terre.

De longs espaces, en façade sur les rues, et les limitant, ne sont, le plus souvent, composés que de ces nattes. Assez fréquemment le cylindre constituant le corps de la paillotte est en toubes, sa toiture seule restant en matières végétales.

Quant aux constructions en toubes, à forme cubique, elles sont faites à la manière arabe, avec terrasse; elles rappellent surtout les formes dessinées à Djenné, leurs contours, en même temps que leurs masses un peu épaisses ont été évidemment inspirées par des souvenirs de l'art égyptien. L'ornementation intérieure elle-même se rapporte au même style qui se retrouve frappant dans le tata d'un notable, le nommé Mostapha-Ould-Ikari. L'intérieur de l'une des salles de cette construction est surtout remarquable à cause des arceaux en ogives saillantes qui supportent le plafond.

1. Rônier, *Borassus flabelliformis*, en haoussa *Guiguignia*.

Une rue dans Zinder.

Le palais du sultan est une masse assez confuse entourée de murs et composée de diverses habitations, mais sans aucun caractère artistique. Toutes les constructions en toubes de Zinder (et cela s'applique aussi à celles de Zengou) sont postérieures à la confection du mur d'enceinte et ont été exécutées sous le règne de Tegnimo.

Dans toutes les artères un peu larges de la ville et sur quelques-unes des places, on trouve des paillottes-hangars, sorte de toitures supportées par des poteaux, rappelant de loin un kiosque à musique. Là se réunissent les flâneurs qui viennent y bavarder et y passer les heures inoccupées du jour. Quelques-uns de ces kiosques servent aussi d'ateliers de travail en plein vent aux cordonniers, aux selliers, aux brodeurs, etc.

On peut évaluer la population habituelle de Zinder à une dizaine de mille âmes mais la superficie de la ville pourrait fort bien en recevoir aisément le double.

7 novembre. — Le serki est venu ce matin rendre sa visite à Bouthel. Il a toujours une escorte très brillante de cavaliers bien montés et richement harnachés; deux esclaves le

descendent lui-même de cheval et le remettent en selle ; tout ce monde est largement couvert d'amulettes et parfois d'une série de gandouras superposées qui doublent le volume du porteur.

Les races représentées à Zinder sont très diverses, l'élément qui domine est l'élément haoussa dont la langue est celle employée partout, viennent ensuite des Bornouans et de rares Beriberi de l'est. Les Touareg sont très peu représentés à Zinder, si ce n'est par voie de métissage; au contraire à Zengou, en tant qu'habitants sédentaires, ils sont plus nombreux. Des esclaves de provenances extrêmement diverses sont partout mêlés à la population.

Les coiffures de femmes sont aussi très multiples et quelques-unes très remarquables. Dans la plus typique les cheveux sont relevés artistiquement et soigneusement en un casque à cimier élégant; tout l'édifice est enduit d'une couche d'indigo délayé dans du beurre. Quelques femmes se coiffent de toutes petites tresses rondes tout autour de la tête, mais au bout de chacune de ces tresses on laisse un peu de cheveux libres, si bien que toutes ces houppes crépues se touchant, tout autour de la tête, donnent aux femmes qui les portent l'aspect particulièrement hilare d'une *tête de loup*, prête à enlever n'importe où les toiles d'araignées qu'elle pourrait rencontrer. Les femmes ont la narine droite perforée et introduisent dans ce trou de petits cylindres de verroterie rouge, ou un morceau de corail et ces objets ont parfois jusqu'à 2 ou 3 et jusqu'à 5 centimètres de longueur sur un diamètre de 7 à 8 millimètres. Les plus pauvres se contentent d'une cheville de bois. Elles portent des colliers de genres très divers, des bracelets de bras et de cheville et ces derniers, en cuivre rouge, atteignent souvent un poids considérable. De grandes boucles d'argent sont aussi suspendues aux lobes de leurs oreilles; ce sont en général de simples anneaux avec une solution de continuité permettant l'introduction de l'ornement dans l'oreille. Presque tout ce monde

féminin est noir, pourtant on rencontre de temps en temps quelques types, et particulièrement des femmes, à visage couleur café clair, qui ont une physionomie toute différente de la masse, et aucun des signes distinctifs du nègre, avec le nez droit. Ce sont ordinairement des Peuls ou Fellata ou des métis de cette race provenant de la région au nord de Sokoto.

Un Peul au marché (le plus grand). Zinder.

D'une façon générale, il faut constater ici que la plupart des femmes jeunes sont fort bien faites. Leurs bustes de bronze luisant sont, le plus souvent, d'un irréprochable dessin, et plus d'un sculpteur serait heureux de posséder de semblables modèles, dont aucun des instruments de supplice qu'impose la mode à la toilette européenne n'a encore dénaturé et fait dévier les formes.

Les hommes aussi présentent des corps bien faits, mais c'est moins fréquent que chez les femmes. Quant aux enfants, ils sont charmants, comme partout.

Lamy fait commencer à déraser, au moyen de pétards de mélinite, le sommet du mamelon de roche au nord-ouest du fort Cazemajou afin de l'aplanir en plate-forme et d'y placer une pièce de canon qui commandera ainsi tous les alentours. Il a aussi fait installer par Bouthel des corvées de

gens du pays qui terminent les murs d'entourage du fort et qui procèdent au creusage d'un fossé au pied de ces mêmes murailles, de façon à faire de Fort-Cazemajou une place très forte et à parfaire le travail qu'avait déjà très habilement commencé Bouthel avant notre arrivée.

Mallem-Yaro, qui s'est rendu hier à Delladi pour s'occuper de diverses choses, notamment des chameaux, ne rentre que dans la soirée et prétend que les chameaux sont éloignés, et que l'on n'en peut trouver pour le moment la quantité que nous désirons.

8 novembre. — Aujourd'hui, visite à Zengou. C'est là un grand village dont la population peut s'élever en temps ordinaire à 4 000 ou 5 000 habitants. Situé à 1 500 mètres au nord-ouest de Zinder, c'est sa véritable banlieue touareg. L'agglomération appartient en général aux Keloui et plus particulièment aux Kel-Azaniarez, aux Kel-Ferouane et à quelques Kel-Irhazar.

Zengou recouvre une surface d'environ une quinzaine d'hectares, et n'est point entouré de murs ; il est composé de paillottes et de maisons en toubes, ces dernières occupent plutôt le centre du village, où elles sont très serrées, et s'avancent jusque sur le front qui fait face à Zinder, le reste est composé de cases et de paillottes comme celles déjà décrites.

Dans Zengou, comme dans Zinder du reste, on rencontre de nombreux magasins à mil et à provisions alimentaires construits de telle façon (à l'instar de ceux de l'Aïr et du Damergou) que les plantes et surtout les insectes ne puissent détériorer les substances qu'ils contiennent. Les plus grands sont des sortes de cases rondes un peu renflées à la base, constituées par une carcasse de perches entourée de nattes tressées, comme celles que l'on emploie pour les paillottes, et dont les tiges de la graminée Gambba ont fourni les éléments. Ce cylindre est cerclé, sur toute sa hauteur et à des intervalles plus ou moins égaux, par de petites branches

souples de bois posées vertes. L'édifice entier repose sur une sorte d'échafaudage de madriers ou de troncs d'arbres entrecroisés, à 50 centimètres environ au-dessus du sol. Ces cylindres de 3 ou 4 mètres de haut parfois, étant toujours dehors, sont coiffés d'une toiture conique en chaume comme celles des cases. Quant aux petits greniers à mil, ce sont tout simplement des cylindres en briques de terre ou même en terre, posés sur des pierres ou sur des pieds en maçonnerie de terre. On en trouve à l'intérieur de presque toutes les cases.

Beaucoup de paillottes, au lieu de portes, sont munies d'espèces de stores à la façon japonaise : ce sont de nombreux fils de cuir tressés, attachés très près les uns des autres, en haut de la porte sur une tringle de bois horizontale, et descendant jusqu'à terre; pour entrer ou sortir il suffit de passer à travers en les écartant; ces stores arrêtent les mouches tout en n'interceptant ni l'air ni la lumière tamisée.

Chaque maison, aussi bien à Zengou qu'à Zinder, possède ses latrines : dans une cour lorsqu'il s'agit d'une habitation en toubes, et dans l'enclos entouré de *seccos* s'il s'agit d'une paillotte. C'est une fosse creusée en terre et recouverte d'un petit tertre en dôme soutenu par des poutrelles et au sommet duquel on a encastré, en le laissant à peine ressortir, le goulot d'une jarre, c'est presque soigné comme on le voit.

Les cases rondes en terre ont parfois des essais d'ornementation intérieure assez curieux : ce sont des lignes et des points et parfois un profil d'animal, en creux sur des panneaux en relief, qui recouvrent tout l'intérieur des murs, tantôt en rouge tantôt en blanc. Ces deux couleurs sont obtenues par des substances terreuses extraites des carrières des abords même du village et qui donnent un crépi très solide et très brillant ayant vaguement l'aspect d'une sorte de stuc. Presque toutes les constructions de Zinder et de Zengou sont revêtues, à l'intérieur, de ces enduits qui paraissent très résistants.

Les cases rondes, soit isolées soit réunies en groupe dans un entourage, sont toujours pourvues, devant la porte, d'un demi-cercle en terre formant plate-forme, surélevée de 15 à 20 centimètres de hauteur au-dessus du sol. C'est pour éviter l'entrée de l'eau à l'époque des pluies. L'entourage de toutes ces cases est toujours très propre et bien balayé.

Le village de Zengou contenait, il y a peu de temps encore, plus d'une centaine d'autruches privées [1] enfermées dans les cours des maisons, mais la plupart sont mortes de faim par suite de la fuite générale de leurs maîtres au moment où fut annoncée l'arrivée de la mission Afrique Centrale; on voit encore leurs ossements dans les enclos des cases; Mallem-Yaro en possède actuellement quelques-unes dans sa propre maison, mais il en a expédié beaucoup d'autres, en cheptel, dans les villages avoisinants.

Othman Tintouma.

Les journées sont souvent brumeuses en ce pays, sauf quelquefois le matin jusque vers dix ou onze heures; mais la caractéristique générale de cette saison c'est la brume avec de petits cirrus assez denses au ciel.

9 novembre. — Dès le matin, le serki vient faire sa visite habituelle au chef de poste avec une suite de brillants cavaliers. Le serki est revêtu d'un magnifique burnous de velours violet chamarré de broderies d'or. Dans les cavaliers de sa suite figure un noir qui parle bien l'arabe et qui se nomme Othman Tintouma, il a assez longtemps

1. Tant à Zengou qu'à Zinder on comptait de 400 à 500 autruches privées.

habité Tripoli. Cet homme déjà âgé, a été un de mes factotum ou intermédiaires, et mon interprète le plus fréquent, sa connaissance de la langue arabe rendant avec lui les relations faciles. Il est très verbeux mais très obligeant et nous a été fort utile.

Le serki, en sortant du poste, s'est rendu au bivouac faire visite à Lamy. Il nous dit qu'il y a des difficultés pour trouver des chameaux, que les Keloui n'arrivent pas près de Zinder. Les nouvelles disent, à ce sujet, que les Keloui seraient massés au puits d'Irhalgaouéne, attendant l'occasion de tomber sur Moussa de Tanamari, qui coupe les routes et razzie leurs troupeaux et leurs caravanes. Les uns et les autres ont fait demander, plus ou moins clairement, l'aide de nos troupes pour trancher la question : Moussa, par les Tripolitains de Djadjijouna rentrés avec nous à Zinder; et les Keloui par l'entremise de Mallem-Yaro qui est des leurs.

D'autres nouvelles, venues de l'est, disent que les Tebbou auraient tenté d'enlever le troupeau et les animaux du convoi du lieutenant Joalland.

10 novembre. — Dès le matin, je me rends chez Mallem-Yaro [1] pour visiter un peu son installation. J'ai dit que ce négociant habite Zengou. Il possède là une assez grande maison en pisé de la forme extérieure déjà décrite et contenant, à l'intérieur, de petites cours et de multiples chambres qui sont en même temps des magasins.

Des clients de toutes sortes : agents, caravaniers, courriers, encombrent la rue devant la porte et encombrent aussi les salles d'entrée où gisent pêle-mêle des ballots, des peaux, des cordes, du grain, des coffres, une multitude d'objets divers; c'est là un centre d'action et on y sent la vie et le mouvement.

Les salles reculées sont plus calmes et nous pouvons entrer y prendre le thé en paix. Mallem-Yaro est un homme

1. Mallem-Yaro se nomme en réalité Moussa-Ben-Abdoullahi, le surnom de *Yaro* vient de ce qu'il est le premier né de sa famille. Il a un peu plus de quarante ans, son origine est Keloui avec un mélange de sang de Ghdamsi.

à figure ouverte et intelligente, au teint très peu foncé; il est toujours vêtu de façon sobre et élégante et porte un cachet de distinction et d'aisance sous des dehors de timidité et de très grande affabilité.

Cet homme est tout à Zinder, grand négociant, fort riche et fort entreprenant, il est premier visir du sultan. Il a refusé, lors de l'arrivée de la mission Afrique Centrale, d'être nommé sultan, comme on le lui offrait, préférant continuer à vaquer à ses occupations, mais néanmoins il est tout-puissant ici et jouit d'une très haute autorité. Sa conduite envers nous, par la suite, a été toujours absolument correcte, il nous a été fort utile en maintes occasions et s'est toujours prêté, sans hésitations, aux démarches que nous lui faisions faire et aux recherches dont nous le chargions. Il nous avait donné trois de ses parents ou agents qui — tant dans la tournée faite à Tessaoua par Lamy, que dans notre voyage au Tchad, au Kânem et au Chari — ont fidèlement accompagné la mission, et donné, sans compter, leur peine, nous ont rendu les plus grands services comme guides, comme intermédiaires et comme fourriers de colonne. Ils se nommaient Abdou, Chini et Mohamed.

Dans la maison de Mallem-Yaro, on trouve les choses les plus invraisemblables, pour peu que l'on fouille dans les coins : des ballots de cotonnade, des ballots de peaux, des plumes d'autruches, des plumes de marabout, des vêtements arabes tripolitains, de la soierie, des passementeries dorées; c'est un inextricable fouillis, un formidable bazar dans lequel je découvre, en outre, une bouteille d'absinthe, d'autres d'Unyadi-Janos, de Villacabras; plus loin, des boîtes contenant de la parfumerie d'origine française [1], du sel, des perles, un réveil de provenance allemande; des pains de sucre, des brides, des bâts, des djebira, des selles brodées, des housses de selle brodées d'or; des boîtes de bonbons — sortes de nougats arabes de Tripoli — ornées de chromos;

1. Maison Thorel.

enfin des quantités d'étoffes indigènes: cotonnade blanche de Zinder ou *Taïlalet* de Kano[1].

Mallem-Yaro possède aussi un grand nombre de civettes porte-musc vivantes; outre celles qu'il avait déjà, il a hérité de celles trouvées dans le palais de l'ancien sultan et qui lui ont été remises en cadeau par la mission Afrique Centrale au moment de la prise de possession de la ville. Ces petits animaux sont conservés dans des cages fermées, car ils sont très mordants et très sauvages. On les nourrit de viande et de lait, et, chaque semaine, on extrait, par pression, le musc qu'ils produisent et emmagasinent peu à peu. La civette a la taille d'un petit renard, le museau presque pointu; son pelage est sombre, ponctué de taches noires comme celles de la panthère, la queue est très longue et à poils ras. L'animal tourne sans cesse, anxieux et farouche, dans sa cage. La civette se nomme en haoussa *Messadjibla*, et en arabe *Gat-Oumm-Ez-Zebet.*

Mallem-Yaro possède de nombreuses maisons à Zengou, mais près de son habitation s'en élève une qui appartient à Ahmadou-Kelili, Targui des Kel-Azaniarez de ses amis. Cette maison avait été occupée en dernier temps par Mostapha-El-Aïd, ce Tripolitain que nous avions vu à Iferouane, et auquel nous avions confié des lettres et des empreintes de nos cachets. Cette maison en toubes est très remarquable; sa façade, de même allure que celles que j'ai déjà décrites, est en bon état et ses lignes rappellent comme toujours celles des constructions égyptiennes. Les salles intérieures, qui portent des arceaux en nervures, sont aussi très typiques.

Avec la lune commencent les tamtams et les chants nocturnes des indigènes; ils sont du reste en tout semblables à ceux déjà entendus à Iferouane et Agadez, mais beaucoup plus bruyants à cause du très grand nombre d'habitants.

1. La cotonnade de Zinder de 8 centimètres de largeur se vend un Bou-Thyr les 70 mètres, lorsque les cours sont bas, et un Bou-Thyr les 50 mètres lorsqu'ils sont élevés. Le *Taïlalet*, de 4 à 5 centimètres de largeur, vaut un Bou-Thyr les 35 mètres.

Le serki avait demandé avec insistance une pipe. J'en remets une, en Kummer, à Bouthel qui lui adapte, comme tuyau, un ancien stylographe en ébonite, recouvre le tout de soie de couleur et l'envoie au sultan. Ce dernier fait remercier vivement, disant que la substance de cette pipe doit contenir un remède puissant, car, dès qu'il en a fumé une seule, il éprouve un immense bien-être!

11 novembre. — Le méhariste envoyé par Mallem-Yaro au Damergou pour rapporter des nouvelles et pour s'occuper des chameaux, parti avant-hier pour Tanamari, est revenu hier soir n'ayant poussé que jusqu'à Bakimarane. En ce village des gens arrivant lui ont appris que l'on se battait au Damergou; cela lui a suffi, mais ne nous satisfait par nous-mêmes, aussi Lamy le réexpédie avec ordre d'atteindre Tanamari et de se renseigner sur ce qui se passe.

Dans l'après-midi, grand tamtam et danses chez le serki; nous nous trouvons au marché au moment où les femmes de Zengou reviennent de ce tamtam; elles demandent à venir continuer au fort, ce qui leur est accordé par Bouthel. C'est une captive de Mallem-Yaro qui conduit la fête; elles exécutent des marches plutôt que des danses, marches lentes, balancées et sans grand caractère, pendant que les tambours font rage et que les batteurs de tambour hurlent à pleins poumons. Coût de cette petite fête : un sac de cauries, un sac de noix de gouro et quelques Bou-Thyr; la bande joyeuse se dirige ensuite vers le bivouac de la mission avant de rentrer à Zengou.

On n'a pas oublié que quelques Tripolitains et Ghdamsiens, sortis de Zinder avant l'arrivée de la mission Afrique Centrale, s'étaient joints à nous, venant de Djadjijouna, pour rentrer dans la ville. Parmi ces gens on en distingue particulièrement un, gros et gras, frais et rose, très bien vêtu, qui était négociant ici et qui se nomme Hassan-Cherif[1].

1. Son vrai nom est Hassan-Ould-Guenaba; il a deux frères, Ahmed et Mohamed, qui ont trempé dans le meurtre de Cazemajou; quant à lui, à ce moment il était à Tripoli. Ces trois personnages sont fils d'un père tripolitain mais sont nés à Zinder.

Cet individu est très plat, très obséquieux, mais ne m'inspire aucune confiance, et je crois qu'il a besoin d'être surveillé de près. En général, les négociants arabes du nord, et celui-ci en particulier, sont nos ennemis au Soudan et ils travaillent en sous-œuvre à détruire notre influence et à nous créer des difficultés ; l'intérêt qui les pousse n'a pas besoin d'être expliqué, il est évident pour tous.

Puisque je suis sur le chapitre des Tripolitains, il est bon de dire que Zinder comporte une colonie de ces gens, composée d'une douzaine d'individus dont les plus notables sont :

Mokhtar, autrefois négociant;

Habib, né à Aoudjila, marabout;

Abdul-Kerim-Ould-Hassan-Douma, cordonnier et homme dangereux pour notre influence;

Hadj-Mohamed-Ould-Haye-Selim, même réflexion que pour le précédent;

Mohamed-El-Gatroune, négociant;

Ould-El-Amin, marabout et négociant;

Hassein-Ould-Debri, négociant;

Ahmeïda-Mayouf;

Cherif-Abour, négociant;

Cherif-Ouoddani, négociant;

Hassan-Ould-Guenaba, dit Hassan-Cherif.

12 novembre. — Causerie avec Mallem-Yaro qui me dit à propos du sultan actuel : « C'est un enfant et de plus un nègre, or tu sais que les nègres *n'ont pas de pensées*, tu sais qu'ils ne raisonnent point; ce sont des girouettes, ils ne peuvent rien faire de sérieux ni de suivi. Quand le serki me consulte je lui donne de bons conseils; mais souvent, maintenant, il n'a plus recours à mes lumières et suit volontiers la voie que lui indiquent les noirs de son palais... » Mallem-Yaro et Tintouma me donnent quelques renseignements relatifs à l'histoire du pays et à son administration. Les sultans qui se sont succédé à Zinder depuis une cinquantaine d'années sont : Selimane ; Ibrahim ; Tegnimo, père du sultan

actuel, et mort en 1886; Selimane; Ahmadou, tué en 1899 par la mission Afrique Centrale; enfin Ahmidou, frère du précédent et sultan actuel.

Les fonctionnaires qui dirigent le pays sous l'autorité du sultan sont très nombreux et représentent diverses catégories qui répondent aux titres de Serki de diverses fonctions, Galadima, Katschélla, Caïgama, Beurma, etc. Le Caïgama — celui actuel se nomme Béri — est un dignitaire militaire, c'est lui qui remplace le serki lorsque celui-ci est absent. Mes informateurs m'aident aussi à faire une liste des villes appartenant au sultanat de Damagaram et me donnent les noms de leurs chefs[1].

Un courrier est venu du nord pour Mallem-Yaro et pour le serki. Il paraît que Moussa s'est enfermé dans Sabankafi avec quatre-vingts cavaliers, après avoir envoyé tous ses chameaux et ses troupeaux assez loin au nord-est de Tanamari. Cinq cents méhara Keloui le pourchassent, dit-on, et seraient actuellement à quelques heures dans l'ouest de Sabankafi, près des mares que nous avions trouvées en ce point lors de notre passage. Le méhariste envoyé par Mallem-Yaro et nous-même, qui est revenu, confirme ces nouvelles. Il dit en outre qu'il n'y a pas de chameaux dans les environs de Zinder.

Les travaux d'entourage de murs du tata et d'aplanissement de la plate-forme continuent avec rapidité; Lamy a fait un tracé nouveau, et un peu plus vaste, pour l'emplacement du fort Cazemajou, que celui prévu dans l'origine.

Le soir grand tamtam à l'occasion de la revue, qui a eu lieu ce matin (dimanche), et dans laquelle Lamy a inspecté les tirailleurs sénégalais et procédé à des promotions diverses. Toutes les femmes de Zengou et beaucoup de celles de Zinder sont présentes. Elles dansent, ou plutôt marchent, avec des poses plus ou moins gracieuses au milieu de beaucoup de

1. Je ne m'étends pas davantage sur ces questions que MM. Joalland et Meynier ont étudié de près et qu'ils développeront ultérieurement.

bruit et surtout de beaucoup de poussière. Quelques beaux costumes et quelques groupes artistiques reposent les yeux dans cet infernal brouhaha. Les femmes de l'ouest, venues avec les Sénégalais, dansent seules, mais ne se mêlent point aux femmes du pays; leurs costumes sont infiniment plus riches et elles sont recouvertes de bijoux; mais l'ardeur et la vulgarité de leurs danses sont bien loin de valoir les attitudes et les mouvements souples, gracieux et traînants des femmes haoussas.

13 novembre. — Mallem-Yaro continue à pousser Lamy à aller avec nos troupes aider aux Keloui à se débarrasser de Moussa, disant que si les premiers sont battus, les caravanes venant du nord seront coupées de Zinder pour la saison prochaine. Les Keloui, dans les lettres arrivées hier au sultan, lui demandaient son concours, il n'y avait point de lettres pour nous mais Mallem-Yaro était chargé de nous saluer de leur part.

Le café manque et le dénommé Hassan-Cherif vient m'en offrir un paquet d'un peu moins d'un kilogramme dont il demande modestement *35 francs!* Si musulman qu'il soit, il est difficile d'être plus juif.

14 novembre. — Nous commençons, Villatte et moi, à faire poser quelques signaux sur les points culminants de la ville et des environs, pour pouvoir procéder au lever de Zinder et de Zengou et à leur rattachement.

Tintouma m'apporte chaque jour quelques fruits du pays : aujourd'hui, c'est un fruit qui se nomme *Demenia*. De la couleur noire d'une prune, il est gros comme une grosse olive dont il affecte la forme. Ce fruit a une pulpe un peu épaisse sur un volumineux noyau, son goût légèrement sucré a en même temps une saveur particulière de suif ou de beurre rance! ce mélange bizarre n'a, comme bien on le pense, rien d'agréable au palais.

15 novembre. — J'ai reçu ce matin la visite d'un vieil Arabe qui vient demander les secours de nos docteurs. Il se

nomme Mohamed-Ben-Abdallah, des Oulad-Zennane du Aoulef; il est établi ici depuis fort longtemps et habite Zengou.

Je n'ai pas encore parlé des puits qui alimentent le centre de Zinder : on en compte, dans Zinder même, environ une douzaine dont le débit n'est pas assez important pour parer aux besoins de la population. Les deux puits de la place du marché intérieur ont un débit supérieur à celui des autres. Toutefois les puits de Zinder ne fournissent qu'un liquide de qualité médiocre en raison sans doute des immondices qui entourent leurs orifices. Le point où tout le monde va prendre l'eau est situé à l'est et au nord-est de Zengou à toucher presque cette ville; là les puits sont innombrables et, sur les sentiers qui y conduisent, c'est depuis le matin jusqu'au soir une procession qui ne cesse jamais, d'hommes, de femmes, d'enfants chargés de grandes jarres pleines d'eau qu'ils portent sur la tête; ce sont ces puits qui nous servent à prendre chaque jour notre provision d'eau; leur débit est considérable.

On trouve aussi dans l'intérieur de Zengou une assez grande quantité de puits mais ils contiennent peu d'eau et sont de 3 ou 4 mètres plus profonds que ceux de l'extérieur. J'ai déjà indiqué qu'après la saison des pluies de nombreuses mares, retenant momentanément les eaux, se rencontrent de toutes parts; mais il y en a autour de Zengou de plus typiques que les autres, en ce sens qu'elles sont plus profondes et qu'elles servent généralement de carrières d'où l'on extrait des roches et surtout des terres sableuses particulières, blanches ou rouges, servant à la confection des enduits des maisons. Il en est deux surtout, au nord et au nord-ouest de Zengou, qui bien qu'à sec sont entièrement recouvertes d'une plante bizarre [1] offrant, lorsqu'elle est sèche comme c'est le cas, presque l'aspect d'un énorme lichen qui tapisse tout le fond de la mare.

16 novembre. — Les renseignements que je recueille disent que la ville de Kouka n'existe plus. Nul habitant de Zinder

1. C'est le *Pistia stratiotes*.

ni des villes voisines ne se rend plus dans cette direction ; en somme, les relations ont été interrompues à cause de la frayeur qu'inspirait Rabah.

Mili est rentré aujourd'hui de Tessaoua. Il s'excuse de son retard en disant qu'il s'est égaré (?) Il ramène, en tout, cinq chameaux et quarante chèvres, remis par le sultan de Tessaoua, qui envoie en même temps des protestations de dévouement mais qui, néanmoins, ne paye point l'impôt de guerre qui lui a été infligé par la mission Afrique Centrale. Lamy lui réexpédie un courrier pour lui faire savoir que, s'il ne s'exécute pas, il ira le mettre lui-même à la raison.

17 novembre. — Les travaux d'érection des murs du fort Cazemajou, et de creusement de son fossé, continuent avec assiduité. Le serki — auquel on en a donné l'ordre — vient lui-même en personne surveiller les travailleurs qui sont légion mais peu ardents à l'ouvrage. Lorsque le serki procède à ces tournées d'inspection, il est toujours accompagné par une foule de cavaliers et par une multitude de piétons portant de hautes cannes — c'est la mode dans le pays — et chantant les louanges du souverain en s'adressant au peuple qui regarde. Au surplus, tout cavalier revêtu d'une fonction, ou touchant de près ou de loin à la maison du sultan, est aussi toujours entouré de piétons esclaves qui précèdent, suivent et accompagnent son cheval. C'est parmi cette foule des plus humbles que sont pris les gens nécessaires pour maintenir les chevaux des grands seigneurs noirs pendant les haltes ou les visites. Le serki met pied à terre en un point ombragé, s'étend sur des tapis, s'accoude sur des oreillers apportés pour cet usage, et se couche nonchalamment au milieu d'un entourage de notables, pendant que les chevaux piaffent de toutes parts et qu'un orchestre, où domine le tambour, assourdit toute l'assistance de son tapage soi-disant musical. Le plus souvent, l'endroit choisi est le coin sud-est à l'extérieur du fort, au pied de gros jujubiers et non loin d'un bloc de rochers, près duquel

s'élève la tombe du dénommé Mallem-Sliman. Cette tombe d'un marabout vénéré est située dans une enceinte de nattes sans toiture; le sol de cet enclos est recouvert d'une couche de sable très fin et soigneusement entretenu; on y voit, dans des calebasses, des offrandes de tous genres : mil, riz, dattes et même des cauries. Ce Mallem-Sliman était né au Gober mais depuis longtemps fixé ici, il est mort l'an dernier.

Actuellement, à Zinder, les nuits sont froides et les journées peu chaudes — du moins au thermomètre — bien que les rayons du soleil et l'atmosphère présentent une certaine lourdeur. La caractéristique de la région, c'est un régime de vent de nord-est presque constant, et très souvent de la brume, même dès le matin, brume qui restreint l'horizon de portée de la vue à 600 ou 800 mètres tout au plus, avec invisibilité des détails.

Le ver de guinée est ici extrêmement commun, presque tous les tirailleurs sénégalais y ont passé; et je vois de très nombreux indigènes qui en sont atteints et qui boitent fortement. Nombre d'entre eux portent sur la plaie un petit treuil grossier, en bois, sur lequel ils enroulent chaque jour une partie du ver, n'opérant qu'une traction légère et sans insistance pour ne pas le briser. La chique n'a point encore fait son apparition à Zinder.

18 novembre. — Le matin, le cadi, accompagné de ses adels et de Mallem-Yaro, vient me rendre visite. C'est un homme âgé, agréable et doux qui parle un peu l'arabe. Il appartient à l'ordre des Tidjani, de même que ses adels, et ils demandent à lire les lettres du chef de leur ordre, Mohamed-El-Arroussi, dont je suis porteur. Ils en prennent connaissance avec componction et avec les marques du plus profond respect. L'un des adels, qui se nomme Mallem-Abba, est borgne et parle bien l'arabe. Il est en même temps factotum et homme de confiance du serki, très complaisant et très serviable; nous avons tiré de lui de très bons services, et c'était un excellent informateur.

Je consulte tous ces indigènes sur les caravanes et voici le résumé de ce qu'ils m'apprennent : les mois de février et mars sont le moment où, en général, arrivent les caravanes du nord, mais ce mouvement a beaucoup diminué, disent-ils, et les caravanes sont très peu nombreuses et ne comptent pas beaucoup d'animaux chacune ; quant aux caravanes de sel, c'est en fin de décembre ou en janvier qu'elles arrivent de Bilma. Ce sont des Keloui de toutes les fractions qui les convoyent. On voit aussi à Zinder des Touareg Tebbou et quelques Oulad-Sliman du Kânem, qui viennent y vendre du sel en caravanes assez nombreuses et l'échangent contre du mil. L'arrivée de ces Tebbou a lieu d'ordinaire en fin novembre et en décembre. Les Oulad-Sliman n'emploient exclusivement que des chameaux, et non point des bœufs, pour leurs transports. Pour les caravanes touareg du nord, elles sont en général composées de chameaux forts et de bonne qualité. Mallem-Yaro m'assure qu'ils vont, *sans rompre charge*, de Kano ou de Zinder à Ghât et qu'ils y reviennent *avec des charges*, mais toutefois après avoir pris un certain temps de repos entre les deux voyages.

Les petits chameaux touareg ordinaires, auxquels nous avions eu affaire, sont incapables de fournir un tel travail, et peuvent aller seulement de Zinder à Iferouane, par exemple. D'après Mallem-Yaro ce sont pourtant les Keloui qui lui fournissent les beaux chameaux de caravane, triés spécialement, dont il est question, et il m'apprend qu'il leur met parfois de très lourdes charges sur le dos ; j'ai en effet vu chez lui de grands coffres en bois, de provenance et de fabrication tripolitaine, qui lui sont arrivés, pleins d'étoffes délicates, par cette voie. Le fait est que si l'on compare nos beaux animaux porteurs du sud algérien avec la généralité des chameaux touareg, nos chameaux restent de fort loin les meilleurs : il n'est pas rare de voir nos Chambba faire porter à leurs chameaux, pendant 10, 12 et 15 jours, des poids d'orge, de blé ou de dattes atteignant couramment 250 kilogrammes ; moi-

même dans mes précédentes missions, j'ai fait porter régulièrement 170 kilogrammes à mes chameaux pendant des périodes continues de trois à cinq mois.

En général, les petites caravanes *à destination du nord* partent, soit de Zinder soit de Kano, vers la fin du *Dari*; la plus forte vers la fin de mars (milieu du *Damana*) et reçoit ainsi, en route, très au nord, les pluies du *Rani* ou de l'estivage, ce qui lui permet de trouver partout des mares pleines. Quoi qu'il en soit, tout cela est fort maigre comme trafic, et le plus clair est que chaque groupe ou tribu vient chercher au Soudan et au Damergou les quantités de grain indispensables pour sa nourriture.

Un homme de Mallem-Yaro revient du Damergou, il apporte des salutations pour nous de la part de l'Anastafidet Yatau et des Keloui; il répète que tous les Keloui seraient très désireux de voir nos troupes venir les aider contre leur ennemi. Il y a là une perspective de nous procurer les chameaux qui nous font besoin, l'intérêt évident des Keloui étant d'essayer de nous amener dans leur jeu; bien que notre rôle, en tant que mission, ne soit pas de régler quant au fond les questions de politique du pays — œuvre future du chef de poste français du territoire de Zinder — nous pouvons pourtant nous servir utilement de cette situation.

19 novembre. — Les forgerons indigènes fabriquent ici des bijoux de femmes et se transforment suivant les circonstances en orfèvres. Le soufflet qu'ils possèdent est constitué par une peau fermée munie à l'un des bouts d'une douille métallique sur laquelle on pose tout simplement une grosse pierre; devant cette pierre est mis le charbon. Les autres outils dont ils disposent sont un petit marteau, une enclume minuscule pesant 1 ou 2 kilogrammes, carrée et emmanchée sur un morceau de bois qui repose à terre; une pince longue, un morceau de fer un peu courbé, aplati au bout leur servant de fer à souder, un petit étau et des limes.

Pour fondre l'or ou l'argent, le forgeron fabrique un

creuset de terre argilo-sableuse qui reçoit le métal et est ensuite plongé dans les charbons ardents actionnés par le soufflet. Le forgeron verse le métal en fusion dans une lingotière allongée, fabriquée avec la même terre que le creuset, et au fond de laquelle il a préalablement mis un chiffon. Le lingot une fois obtenu est allongé par voie de martellement en chauffant fréquemment mais très peu, puisque l'ouvrier le tient à la main par un bout, travaillant lentement et prenant largement son temps.

Les bijoux fabriqués ici sont en général peu artistiques : chaînes, bagues torses, boucles d'oreilles torses, bracelets tors, lourds bracelets et anneaux de chevilles terminés par des cubes un peu plus gros et légèrement ornés de quelques gravures simples frappées avec l'angle d'un ciseau à froid. Pour les bijoux tors, le forgeron les obtient au moyen d'un simple étau maintenant l'un des bouts de l'objet pendant qu'avec une pince il tourne l'autre bout. La fabrication terminée — pour les objets d'or ou d'argent — il décape d'abord le métal par un frottage de sable fin mêlé de poussière de charbon et de corne de bœuf, puis il les frotte de sel pulvérisé, puis enfin il les trempe dans du jus de citron qu'il a préalablement fait chauffer. Le dernier coup de poli se donne à la salive en passant rapidement le bijou entre les lèvres. Ces forgerons sont tous de Zengou et sont des Touareg métissés de noirs. Ils produisent aussi des mors de brides, des chaînettes de brides et des têtières de brides assez élégantes, ornées de découpures de cuivre, de fer-blanc et de petits grelots de cuivre assez artistiques.

Indépendamment de ces divers bijoux, auxquels il faut joindre des colliers à plaques triangulaires et des épingles à cheveux de diverses formes, les femmes haoussa portent d'énormes bracelets de cuivre rouge ou de cuivre jaune (laiton) qui pèsent jusqu'à 2 et 3 kilogrammes ; leur coupe représente un triangle dont le sommet serait très légèrement arrondi ; ils sont recouverts de dessins réguliers et assez

intéressants; on les retrouve jusqu'au Sokoto. Certaines femmes en portent même jusqu'à deux (de ces gros) à chaque bras, on fait aussi de petits bracelets et anneaux mi-partie cuivre rouge mi-partie laiton qui sont très jolis, ils affectent généralement la forme torse. D'autres sont plats et minces, le plus souvent en argent, et se portent au-dessus du coude.

Des renseignements arrivés dans l'après-midi apprennent qu'il existe dans l'ouest, vers Tessaoua, une certaine effervescence et un certain désordre; en conséquence, Lamy part dans la nuit pour aller remettre les choses au point et les gens à la raison : il emmène cent quarante tirailleurs de la mission, cinquante tirailleurs sénégalais du poste tous montés, et dix spahis; il est suivi de vingt-deux chameaux du troupeau du poste et de cent un chameaux, tant de ceux qui nous restent que prêtés par Mallem-Yaro. Dorian se joint à cette petite colonne, qui va lui permettre de mener une vie active, ce qu'il aime par-dessus tout, et en même temps de parcourir des pays nouveaux.

20 novembre. — Avant l'arrivée des Français, le marché principal de Zinder se tenait sur la grande place voisine du palais du serki, à l'intérieur de la ville. Pour des raisons d'hygiène et de plus facile surveillance, la mission Afrique Centrale a très judicieusement transporté ce marché en dehors des murs devant la porte dite *Porte de Zengou*, au nord de Zinder. Pourtant cet ancien marché reprend une certaine activité et une certaine vie à partir de cinq heures du soir, moment où l'on déserte en général le grand marché extérieur; l'habitude est là avec laquelle il faut compter, et cette disposition est du reste commode pour les menus achats de nourriture faits tardivement par les habitants.

Le grand marché extérieur est composé d'une double ligne de baraques-paillottes, divisées en petites boutiques, entourant de trois côtés un grand rectangle laissé libre; à l'entrée de ce rectangle s'élève, face à la porte de la ville, un

superbe jujubier extrêmement touffu. Son tronc très court, mais gros et très robuste, est couronné d'une énorme frondaison dont l'ombre épaisse couvre une très grande surface.

A son pied se groupent, généralement en rangées parallèles, les femmes vendeuses d'aliments et de petits légumes ; les autres marchands occupent les cases dont j'ai parlé ci-dessus, ouvertes d'un côté, et qui entourent le périmètre du rectangle. Quant au quartier de la boucherie, il se trouve en dehors, et parallèle à la face ouest du marché. Les indigènes qui vendent de la viande n'abattent en général que des animaux très gras, surtout des moutons ; la viande qui en provient est de très belle qualité. Outre la viande crue, les marchands débitent des *mellefouf* arabes, c'est-à-dire rognons, foie et quartiers de graisse rôtis ensemble en brochettes des plus appétissantes.

Bride des Touareg Keloui et Kelguérez (Zinder).

L'aspect général du marché est assez semblable, sauf la diversité des types représentés, à certains marchés des villes algériennes du sud : on y trouve du koheul, des colliers de perles de traite de plusieurs couleurs, de petites boîtes en par-

chemin pour le musc; des petites bouteilles, aussi en cuir mais avec le poil, destinées à contenir du koheul pour les yeux; des étoffes du pays, des étoffes de Kano et enfin des cotonnades d'origine européenne et un grand nombre de petits objets de provenance et de fabrication européennes.

Pour les étoffes de pays, il existe à Zinder et à Zengou un grand nombre de tisserands qui, sur des métiers rudimentaires, tissent ces longues bandes étroites qui constituent les cotonnades du Soudan. Une autre industrie vient s'adjoindre à celle des tisserands, c'est celle de la teinturerie. Zinder et Zengou comptent de nombreux ateliers de teinturerie où, en de grandes jarres enterrées dans le sol, on procède à la coloration des étoffes, l'indigo y joue le plus grand rôle, et comme mordant les indigènes emploient le natron. La teinturerie est une industrie que l'on rencontre à peu près dans tous les villages de cette région, aussi bien pour les étoffes que pour les peaux.

Je reprends mon énumération des produits du marché : on trouve, très bien représenté, l'art du cordonnier et du sellier, ces commerçants vendent des brides à cheval, des licols, des chaussures de cuir, savates et bottes. De ces dernières il faut noter les grandes bottes haoussa (en haoussa *kourfa*) fabriquées en filali souple. Elles sont complètes jusqu'à la hauteur du jarret; à partir de ce point, elles n'ont plus que la face avant, la face arrière n'existant point. Tout le devant de la tige, jusqu'en haut, est en filali ornementé de dessins en cuir rouge-noir et vert clair d'un goût excellent; le genou est en cuir plus épais et plus fort, car ces bottes sont surtout destinées à protéger le cavalier contre les piqures des épines redoutables de la brousse du pays. En haut, elles portent chacune une lanière de cuir ou d'étoffe qui permet d'attacher la botte à la ceinture, hauteur à laquelle atteignent par devant les kourfa. Dans le même quartier, on vend des éperons de fabrication du pays.

D'un autre côté du marché on trouve du bois sec, des hari-

cots, du riz, du sel, des arachides, piments [1], oignons, citrons, du tabac en feuilles, des clous de girofle, du beurre, de petites barrettes d'étain, des peaux tannées, etc.... Dans un autre coin des indigènes fabriquent et vendent de petits gâteaux qui sont un mélange de farine, de miel et de piment; leurs voisins offrent des berlingots, de *véritables berlingots* de deux sortes : les uns doux, les autres relevés par un mélange de piment; chacun de ces petits bonbons, gros comme des noisettes, se vend *cinq cauries*. On vend enfin beaucoup de noix de *Gouro* [2] (kola). Ces noix viennent de fort loin, tout près de la côte et aussi des bords de la Bénoué et, comme elles ne sont bonnes à l'usage qu'à l'état frais, leur transport demande certains soins, ce qui explique l'élévation de leur prix. Elles sont emballées, par mille ou par plusieurs mille, dans des paniers de forme ronde et entourées à l'intérieur par des substances ligneuses ou fibreuses semblables au *lif du palmier dattier*, que l'on arrose chaque jour en route pour conserver aux noix leur fraîcheur et leur souplesse.

Tout le monde ici fait usage de la noix de Gouro; on en mâche la pulpe sans arrêt; c'est une sorte d'aliment accélérateur et réconfortant qui combat le sommeil et la fatigue et dont on devient extrêmement friand lorsqu'on en a pris l'habitude; c'est un peu, à ce point de vue, comme l'usage du tabac. Je n'ai jamais trouvé à ce fruit qu'un goût âcre et désagréable, mais beaucoup de mes compagnons de route en faisaient leurs délices : Lamy, Dorian, Reibell, de Thézillat, par exemple. Il est très commode — même lorsque l'on n'en mange pas — d'avoir en poche quelques noix de Gouro, un seul de ces fruits constituant pour les noirs un pourboire très alléchant; ainsi, lorsque je faisais tenir mon cheval ou porter

1. Les piments de ce pays, de même que ceux d'Agadez, sont extrêmement forts mais de taille microscopique; 10 à 15 millimètres de long sur un diamètre de 5 ou 6 seulement.

2. Les noix de Gouro valent ici, en gros, de 120 000 à 150 000 cauries le mille de grosseur ordinaire, et 200 000 cauries le mille pour les très grosses. Au détail, sur le marché on vend en moyenne les 4 noix pour 1 000 cauries, ce qui est beaucoup plus cher.

quelque objet par un indigène, je lui donnais une noix et le nègre était ravi. Nous étions aussi parfois suivis, dans nos pérégrinations urbaines, par des musiciens griots qui chantaient nos louanges, uniquement dans le but de récolter une ou deux noix de Gouro que nous ne leur refusions du reste jamais.

On trouve sur le marché des poissons fumés et séchés assez gros; ils proviennent surtout de Hadidja et de Badi, villages situés à quatre jours dans l'est-sud-est de Zinder, et abondamment pourvus d'eau et de sources. Il est un article que l'on présente aussi fréquemment à la vente; ce sont de jeunes pousses de Guiguignia (rônier) sortes de baguettes coniques de 40 à 50 centimètres de longueur sur un diamètre de 3 à 4 centimètres; c'est l'arbre au moment où il sort de la graine. Ce végétal se mange cuit à l'eau; on enlève la feuille pelliculaire de l'extérieur et on n'absorbe que le cœur, c'est une substance un peu filandreuse mais qui rappelle assez bien le goût de la pomme de terre.

Un coin spécial est réservé aux marchands d'eau et chacun leur en achète une petite quantité pour quelques cauries. Il ne se trouve point de puits dans le voisinage du marché, ce qui explique ce genre de trafic qui est relativement très fructueux.

Derrière la face nord du marché, et en dehors, s'étend le coin réservé aux ventes de bœufs, de chevaux, d'ânes et de moutons.

Le marché du jeudi est de beaucoup le plus important de toute la semaine; cela tient à ce que le jeudi est le jour où arrivent sur le marché des indigènes venant de tous les villages environnants, même quelquefois de fort loin; ces derniers amènent en général des bestiaux, des *seccos* ou nattes d'entourage de cases, des poteries de toutes sortes et des calebasses de toutes les dimensions et de toutes les formes. La calebasse [1] est ici — comme à Iferouane, Agadez et dans

1. Calebasse, en haoussa se dit *Goura*. D'après Barth ce seraient les fruits des *Cucurbita lagenaria* et *C. ovifera*.

tout le Damergou — le vase et l'ustensile par excellence. On l'emploie à tous les usages, pour les liquides, pour le mil, pour la nourriture cuite, pour les cauries; on en fabrique des cuillers en coupant en deux certaines calebasses à forme très allongée ce qui constitue instantanément de superbes louches incassables et légères. Beaucoup de ces ustensiles sont ornés de dessins gracieux entaillés en creux et passés ensuite en couleur sur l'écorce jaune de cette cucurbitacée. Certaines de ces calebasses atteignent parfois des diamètres de 60 et même de 70 centimètres. C'est encore cet ustensile qui sert de malle de voyage aux gens pauvres; ils entassent là dedans tout ce qu'ils possèdent, l'élèvent en pyramide, recouvrent cet édifice d'un filet pour éviter les pertes en route et se chargent le tout sur la tête.

Toutes les transactions s'opèrent au moyen de Cauries[1], et comme ce coquillage est plutôt une monnaie lourde et encombrante, étant donné son peu de valeur, il s'ensuit que lorsque l'on a l'intention de procéder à un certain nombre d'achats, on est obligé de se faire suivre par un noir qui charge sur son épaule votre porte-monnaie sous la forme d'un énorme sac.

Le marché, l'après-midi, est toujours extrêmement animé; il est surtout tenu par des femmes pour les articles de nourriture, les fruits, etc. Tous ces épidermes noirs, brillants, surmontés de coiffures artistement édifiées, lustrées de beurre, bleuies d'indigo, sont d'un bien curieux effet. La note rouge du corail ou de la verroterie qui ornent la narine droite de ces dames vient rompre l'uniformité noire et égayer le spectacle.

Il faut remarquer que toutes les femmes, et dans tous les cas toutes les vendeuses au marché, ont les dents et les gencives couleur rouge brique, presque rouge garance: cette particularité vient de ce qu'elles passent leur temps à se

1. Ici la valeur des cauries (*Kurdi*, *Oudâh*) est de 5500 à 6000 pour un Bou-Thyr; c'est-à-dire que pour représenter un franc il faut compter environ 2200 cauries.

tapoter les dents et les gencives avec des fleurs fraîches de tabac, et cela sans discontinuer un instant tout du long de la journée, l'aspect de leur bouche revêt ainsi un caractère hideux à voir.

Dans l'incessant va-et-vient du marché, au milieu de ce bruyant et rapide caquetage, on coudoie parfois quelques *horizontales* du pays, qui passent d'un air très affairé, belles statues de bronze, portant sur la tête une petite corbeille dans laquelle une tomate tient compagnie à un peu de sel et à un igname. Ces dames semblent ainsi être venues tout bourgeoisement faire leur marché.

Au surplus, ce n'est pas seulement au marché mais aussi dans Zinder et dans Zengou que se trouvent nombre de femmes faciles, dont quelques-unes sont assez jolies en tant que femmes noires.

Les femmes de ce pays, quoique moins amplement pourvues que celle d'Iferouane, d'Agadez et de l'Aïr quant à la partie postérieure de leur individu, pourraient encore faire très bonne figure, en compagnie de la Vénus Callipyge.

Des mendiants musiciens se promènent sans cesse au milieu du marché : l'un d'eux frappe sur un tambour de moyenne taille, pendant qu'il agite par un mouvement rythmé du buste une clochette de cuivre qui lui bat sur les reins; il ajoute à cela deux triangles de fer qui lui enserrent les jambes à la hauteur des chevilles et auxquels sont suspendus des anneaux, si bien qu'en secouant alternativement les jambes, il produit un bruit strident qui vient s'ajouter au reste de son orchestre. D'autres possèdent une espèce de tambour double en bois (ce sont deux troncs de cône mis bout à bout par le plus petit côté et forés dans un seul morceau de bois), dont il font à volonté varier les sons en appuyant plus ou moins fort sur les cordes de serrage qui maintiennent la peau, sur l'un des bouts du tambour seulement.

J'ai déjà dit que sur la place centrale de Zinder existait autrefois le grand marché aujourd'hui transporté en dehors;

La Porte de Tinessinddi (Zinder).

mais indépendamment de celui-là on trouve à l'intérieur de la ville quelques petits marchés en miniature; l'un près de la porte de Tinessinddi, un autre près de la porte Baorioua, un autre dans la grande rue qui va du palais du serki à la porte de Tinessinddi dans un carrefour assez vaste, et quelques autres insignifiants. Il est vrai de dire que dans ces petits marchés on ne vend guère que des denrées d'alimentation.

La propreté de ces marchés, comme de tous les alentours, est relativement assurée, pour tout ce qui est excréments et détritus de viande, par les innombrables vautours chauves qui pullulent partout et qu'accompagnent d'immenses bandes des mêmes rapaces que j'ai déjà signalés à Agadez. Les autres

oiseaux qui nous entourent sont d'abord nos vieux amis les bengalis, toujours familiers et charmants, des merles métalliques de plusieurs genres et enfin une très grande variété de tourterelles.

Je constate ici l'existence d'assez nombreux roitelets (troglodytes) qui ne diffèrent de ceux de France que parce que leur manteau est uniformément gris foncé. J'ai vu également ici de nombreuses chauves-souris, de grande taille, d'une couleur rousse très intense, à oreilles démesurées. Elles se pendent souvent en grappes aux arbres de la plaine.

21 novembre. — Des Touareg Keloui sont arrivés cette nuit à Zengou et Mallem-Yaro nous les amène; ce sont : Artouan des Kel-Guermada, El-Loussou de la même tribu, qui est le fils d'El-Hadj-Belkhou, Amededi des Kel-Tafidest et enfin Ghaïdari des Kel-Tadak. Ces Keloui habitent tous Alakous ou les environs; ils racontent que Moussa a mis en fuite le parti armé de Keloui dont il a été question plus haut et qui était, disent-ils, fort de 300 chevaux; les 500 chameaux dont il avait été parlé n'étaient que des chameaux de caravanes des Keloui.

Ces Touareg ne sont venus en réalité que pour demander l'aide de nos troupes pour marcher contre Moussa. Il leur est répondu que pour le moment nous ne pouvons agir, mais qu'ils s'occupent de nous trouver 200 chameaux et nous verrons ce que nous pourrons ensuite faire pour eux. Ils doivent rentrer demain à Alakous et promettent de ramener les animaux demandés.

Mallem-Yaro plaide beaucoup pour les Keloui et serait très désireux de nous voir épouser leurs querelles. Il affirme que si nous les débarrassons de Moussa nous pourrons compter sur le Damergou tout entier, dont nous remettrions l'administration — sous notre contrôle — aux deux Anastafidet Yatau et El-Menennfari qui gouverneraient pour notre compte l'Aïr et le Damergou. De la sorte, les Keloui seraient les grands maîtres et les caravanes ne risqueraient plus d'être coupées. Dans

tout cela l'intérêt de Mallem-Yaro est évident et je crois que le nôtre est identique au sien. Il paraît que jadis Moussa, de concert avec Ahmadou, l'ancien sultan de Zinder, avait résolu d'empêcher toute caravane du nord de se rendre à

Mallem-Yaro et Hamzata.

Kano et de les forcer toutes à venir à Zinder; l'idée eût été excellente si Moussa avait visé un but commercial, mais il n'en était rien et les deux compères ne songeaient seulement qu'à dépouiller les caravanes à leur profit.

La mort de Seddick des Immékiténe, dont j'ai parlé à Iferouane, était précisément survenue pendant l'exécution de ce programme : Moussa, ayant défendu aux Keloui de conduire leurs caravanes à Kano, leur avait intimé l'ordre de s'arrêter à Zinder; les Keloui, pour éluder cette invitation,

conduisirent leurs caravanes directement à Kano en passant par une route à l'ouest de Zinder. Dès leur retour au Damérgou, Moussa leur chercha querelle à ce sujet, il y eut bataille dans laquelle périt Seddick.

22 novembre. — Brume très intense de sable à la chute du jour.

23 novembre. — Chaque jour nous voyons arriver en ville quelques petits groupes d'ânes ou de bœufs porteurs chargés de grain, mais nulle caravane de chameaux n'a paru. Mallem-Yaro me dit qu'une caravane de sel venant de l'Aïr à destination de Zinder a été arrêtée et pillée au Damergou, et c'est naturellement Moussa que l'on accuse de ce méfait.

24 novembre. — Ce matin, j'ai vu défiler devant la porte de Tinessinddi, côtoyant la ville, une caravane de 200 ânes environ chargés de grain. Les convoyeurs sont armés de lances, de sabres, d'arcs et de flèches. Ils viennent de différents villages ou campements Touareg de l'ouest et se rendent à Minamoui et aux environs, tout à l'entour de Wouscheck, pour y recueillir du natron qui se trouve en assez grande quantité dans cette région.

Les gens envoyés à Kano par Mallem-Yaro sont de retour; ils rapportent quelque peu des denrées qu'ils avaient été chargés d'acheter pour la mission : café, riz, sucre et thé [1]. Ce thé est du thé vert en très petits fragments cylindriques. Les autres envoyés de Mallem n'étaient pas encore repartis de Kano où ils achetaient des étoffes dont nous avions besoin.

Notre ancien *blessé-guide* — le Targui que nous avions pris dans l'ouad Aggatène et qui nous avait suivis jusqu'à Aoudéras — fait tout à coup son apparition. Il raconte qu'il est arrivé ce matin, que sans armes il a pu échapper à la mort pendant la mêlée des Keloui et des hommes de Moussa et qu'il est venu seul jusqu'ici.

1. Nous payons ainsi ces denrées : sucre en pains de 1 kilogr. 500 à 3 fr. 20 le kilogramme; riz, 0 fr. 30 le kilogramme; thé, 3 boites *palmers* pour 24 Bou-Thyr.

Il y a dans les chambres du tata une énorme quantité de blattes, ces insectes nocturnes, mous et fugaces, pullulent à tel point qu'on en trouve partout ; ils se noient dans les calebasses de lait, dans les encriers, dans les jarres à eau qui en sont remplies. Tous les sacs, toutes les boîtes, tous les coins en recèlent des centaines, c'est une véritable obsession ; ils se promènent sur les gens couchés dès que la nuit est noire ; il y en a de gros, de moyens, de petits, c'est une invasion telle que je ne couche pas dans l'intérieur du tata mais bien sur une terrasse au grand air où j'ai l'avantage de ne pas recevoir leur visite ; il est vrai qu'au petit jour j'ai un autre spectacle et ce sont les vautours qui me le fournissent : les sommets des murs qui m'entourent en sont recouverts et ils attendent curieusement en me contemplant bêtement que je fasse un mouvement, pour prendre leur vol.

25 novembre. — Tintouma vient me raconter qu'une petite caravane de Tebbou apportant du sel a été pillée près du village de Chïa à quelque distance dans l'est de Zinder. Des Keloui se sont emparés de ses dix-huit chameaux. Le serki a envoyé des cavaliers pour savoir si les charges de sel sont restées sur place.

Mallem-Yaro est venu d'autre part annoncer que des Keloui avaient amené cette nuit à Zengou cinquante chameaux sur les cent premiers demandés par nous ; il ajoute qu'il les a renvoyés en disant aux gens de ne reparaître qu'avec les cent chameaux. Bouthel lui déclare qu'il a eu tort et lui prescrit de faire revenir aussitôt ces cinquante animaux et de les garder jusqu'à ce que l'on amène le complément.

26 novembre. — Dès le matin, visite du serki et de Mallem-Yaro ; ce dernier annonce qu'il a fait rendre aux Tebbou pillés leurs dix-huit chameaux, mais il nous apprend d'autre part qu'un groupe de Keloui aurait volé cinquante chameaux à un chef des Kel-Azaniarez du nom de Tefou (Attifou, Attifokh ; en arabe Tewfick). Les Kel-Azaniarez, au moment de leur exode au Damergou, habitent les villages de Grazou et de

Doutcha voisins d'Alakous, et c'est là qu'aurait eu lieu l'incident.

Devant ces nouvelles, Bouthel a fait prévenir les chefs Keloui présents à Zengou qu'il sévirait impitoyablement contre les voleurs de chameaux; il a en outre prescrit au serki d'envoyer un groupe de cavaliers sur chacune des grandes voies avec mission de se saisir des coupeurs de route. Tous les chameaux volés par les Keloui ont été rendus à leurs propriétaires à la suite de ces observations de Bouthel et par les soins de Mallem-Yaro.

27 novembre. — La matinée est très brumeuse de même que la nuit passée. Journée sans incidents.

28 novembre. — En travaillant à l'intérieur de Zinder pour le lever des rues de la ville, je pénètre dans le palais afin d'y voir l'installation du serki. Je le trouve au fond d'une petite salle basse, caché lui-même dans une sorte de réduit entièrement sombre de très petite dimension qui ne reçoit de jour que sur la première salle basse, par une porte très peu élevée et entièrement fermée par un store en paille. Tintouma, qui est présent, soulève ce store et le sultan apparaît demi-couché sur des tapis; il me tend la main et nous échangeons quelques mots, grâce à Tintouma qui parle l'arabe, puis je le laisse à sa nonchalance et à son engourdissement. Lorsque c'est l'un de nous qui vient on soulève le store de façon à démasquer le serki, mais il en est tout autrement quand il s'agit d'indigènes, même les visirs et les notables : ces derniers échangent leurs conversations avec le sultan à travers la natte que l'on ne soulève jamais. On conviendra que c'est une singulière façon de recevoir ses sujets; c'est la peur qui évidemment règle ce cérémonial, très agréable pour le maître qui peut rester couché tout en traitant ses affaires.

Aujourd'hui, le marché regorge d'une denrée que je n'y avais pas encore vue ; ce sont des feuilles sèches de baobab (en arabe *Kouka* comme l'arbre qui les produit) que les indigènes mangent en guise d'épinards.

Dans l'après-midi, je reçois la visite de deux Touareg qui nous ont déjà vus à Iferouane et qui m'apportent les salutations d'El-Hadj-Mohamed et d'El-Hadj-Yata : ce sont des Kel-Azaniarez : Kassauténe-Ould-Loussou [1] et Kâder-Ould-Bâkho. Ils faisaient partie des gens attaqués dernièrement par Moussa et nous disent que l'un a perdu son cheval, l'autre son fusil dans la mêlée. Au résumé, ces gens viennent nous demander aide et assistance contre Moussa.

29 novembre. — Diverses nouvelles contradictoires, provenant d'indigènes, nous arrivent sur la marche de Lamy, mais elles sont si obscures qu'en l'absence de lettres de lui mieux vaut n'y pas croire et attendre.

30 novembre. — Aujourd'hui arrive de Kano la petite caravane, composée de deux chameaux et d'un bœuf, qui nous amène les diverses choses demandées par Mallem-Yaro pour nous; elle ne rapporte du reste qu'une très faible partie de ce qui nous était nécessaire : un peu de thé, de café et de sucre, et quelque peu d'étoffes indigènes. Tout cet envoi est emballé dans des paniers très solides et très originaux. Le convoyeur principal de cette caravane est un certain Hamzata, Targui d'Agadez, mais fixé à Kano où il jouit de la confiance du serki de cette ville. C'est un homme dévoué à Mallem-Yaro et il me paraît surtout être en résidence à Kano pour y aider les transactions commerciales de ce dernier.

Hamzata rapporte au sultan d'ici une lettre du sultan de Kano répondant aux questions que nous lui avions fait poser : il a fait expédier les lettres qu'on lui envoyait pour transmission aux Anglais de la Royal Niger C°; il affirme ne pouvoir assurer la sécurité d'un blanc qui serait désireux d'aller de Kano vers les postes anglais, déclarant que la route est longue et que les caravanes dans cette direction sont très rares; c'est évidemment une fin de non recevoir.

1. Le petit-fils du fameux Loussou dont parle Barth. Ouakata-Ould-Loussou, oncle de Kassauténe et frère d'Attiffou, est mort depuis longtemps; c'est ce dernier qu'avait connu Ahmed-El-Fellati, qui en parle dans ses informations fournies jadis au commandant Rebillet.

Le soir, un peu avant la nuit, grande séance de danse devant les paillottes du fort Cazemajou, deux hommes et deux femmes y dodelinent violemment de la tête, comme je l'ai décrit à Aoudéras. Le principal sujet est une femme du village de Konni, qui remue si ardemment et si précipitamment la tête qu'elle ne tarde pas à tomber en syncope.

L'orchestre est composé d'un tambour, tenu par le Targui blessé-guide, revenu l'autre jour et qui ne nous quitte décidément plus, et d'un autre instrument faisant la basse en *tasto-solo*. Cet instrument consiste d'abord en une grande calebasse en demi-sphère remplie d'eau aux deux tiers, sur cette eau on a posé une calebasse beaucoup plus petite, et à l'envers, c'est-à-dire l'ouverture dans l'eau et le fond en l'air ; le musicien frappe sur ce fond, avec une baguette terminée par une petite pelotte de chiffons, et obtient de la sorte un son grave et très fort qui accompagne très heureusement le rythme sec du tambour. L'assistance jette une profusion de cauries aux femmes qui s'hypnotisent par leur balancement rapide de la tête et du buste, et qui entrent peu à peu dans un état d'immobilité crispée et léthargique.

1^er^ décembre. — Mes pérégrinations me conduisent aujourd'hui à Zengou et chez Mallem-Yaro, qui voulait absolument me faire partager son déjeuner ; il est comme de coutume très affable et nous causons des choses du pays et du Sahara. Il a le désir d'aller à la Mecque et voudrait toucher en France à l'aller ou au retour ; je le pousse beaucoup dans ce sens, pensant que son voyage en France peut nous être utile au point de vue de ses achats de négociant. Il accepte volontiers l'idée d'envoyer à l'avenir ses caravanes à un point situé à mi-chemin de l'Algérie où, d'autre part, nous enverrions des caravanes algériennes porter des marchandises françaises et y prendre les marchandises soudaniennes d'échange que devrait y expédier Mallem-Yaro. Sa conversation, ses tendances, sa tournure d'esprit sont excellentes, mais il n'est pas bassement flatteur et obséquieux comme ce Tripolitain que j'ai déjà présenté

au lecteur, Hassan-Ould-Guenaba (Hassan Cherif) qui n'est qu'une dangereuse canaille et un espion hypocrite, de même que les trois quarts des Tripolitains fixés à Zinder.

Un cavalier est arrivé aujourd'hui porteur de lettres de Lamy datées de Gazaoua, du 29 novembre. Lamy veut, avant de rentrer, pacifier le pays et le réorganiser; à son passage à Kantchi il a échangé quinze chameaux fatigués contre vingt chevaux.

2 décembre. — Je découvre dans un coin de Zinder, grimpant sur un Teboraq, une sorte de liane très curieuse le *Tautauri* [1] qui, paraît-il, se rencontre aussi dans les villages environnants. Ses tiges sont carrées, retombantes et semblent formées d'une suite de sections accolées les unes aux autres. Cette plante très vigoureuse n'a point pour le moment de feuilles ni de fleurs.

Il existe dans Zinder un barnum qui donne des représentations de Guignol (*Karagouss* en arabe) en tout semblables à celle que j'ai racontée à Iferouane; ces représentations sont accompagnées de musique, de danses et de chants de femmes et d'hommes. Le barnum possède une grande tente de toile blanche ornée de dessins en étoffe bleue rapportée, d'origine et de fabrication tripolitaine. Cette tente conique ne sert que de toit et n'a point de parois; outre son pieu central, elle est supportée tout autour par une série de montants de bois de 1 m. 50 environ. Chaque jour on la déplace et on la transporte successivement devant la porte de la maison de chacun des notables de la ville.

Tous les propriétaires de Zinder réparent activement l'entourage de leurs cases et y mettent des *seccos* neufs. Cette préoccupation de coquetterie et de remise à neuf indique très visiblement une idée de paix et de tranquillité et le désir de se réinstaller confortablement; excellent symptôme qu'il était intéressant de noter. D'autres propriétaires construisent des cases neuves ou remettent des toits coniques de chaume

1. Tautauri, *Cissus quadrangularis.*

nouveau sur leurs paillottes. Il est évident que les indigènes ont parfaitement compris que nous leur apportions le calme et, qu'en entrant à Zinder et en l'occupant au nom de la France, la mission Afrique Centrale avait fait œuvre de civilisation et de pacification.

3 décembre. — Matinée nuageuse avec des vents d'est-sud-est ce qui est rare ici.

Notre docteur Fournial est dans un bien meilleur état de santé et, malgré quelques accès de fièvre, le repos pris à Zinder et le lait qu'il peut boire à volonté commencent à le remettre sur pied; cependant, il maugrée parce que l'on lui amène, un peu de toutes parts, une série d'incurables, et malgré sa science et sa bonne volonté il est réellement impuissant à triompher; ainsi hier c'était une famille de quatre sourds-muets et aveugles! « Que diable puis-je faire pour eux? » me disait-il ensuite. Il procède le plus qu'il peut à des mensurations sur les hommes qui viennent travaillller en corvée à l'édification des murs du tata, de façon à recueillir un dossier important de documents utiles; mais cette opération ne laisse pas que d'avoir certains inconvénients et nombre de ces nègres menaçaient de déguerpir si cette obligation continuait à leur être imposée.

4 décembre. — Bouthel a reçu ce matin un courrier du lieutenant Joalland, daté de Neguigmi (bord du Tchad) où il est arrivé le 23 octobre; tout son monde va bien mais il se plaint de la stérilité du pays qu'il a dû traverser dans la dernière partie du voyage et sur le manque d'eau, et de nourriture. Une autre lettre adressée par Joalland à Lamy est envoyée à ce dernier.

5 décembre. — Ce matin, je fais une courte pause dans la maison de Tintouma qui depuis longtemps me sollicite à ce sujet. Il est enchanté et nous montre l'intérieur de son installation qui est des plus modeste : une petite cour, où se trouve attaché son cheval; une case en toubes, et un petit appentis couvert où se tiennent et y font la cuisine, sa femme

et quelques négresses. Il nous offre quelques dattes et un

Cissus quadrangularis grimpant sur un Teboraq (Zinder).

peu de lait. Tintouma ensuite nous accompagne et nous fait visiter une grande maison qu'occupait l'ancien sultan, qui appartient au serki Ahmidou mais qui est vide

actuellement ; elle est composée de plusieurs cours ornées de grands arbres, de plusieurs corps de bâtiments en toubes, de cases, de paillottes. J'y vois un vieux casque d'ordonnance des *cavaliers matelassés* (cuirassiers) du serki : c'est une haute cheichia d'étoffe blanche épaisse de 4 à 5 centimètres, rembourrée de coton et de débris fins de graminées hachées menu, elle est recouverte à l'extérieur de plaques de fer-blanc ornementées de dessins au poinçon. Ce casque a pour objet de parer les coups de sabre et les flèches. Quelques cavaliers du serki revêtent en outre, dans les grandes circonstances, des cuirasses de même nature et en recouvrent leurs chevaux, nous aurons bientôt l'occasion de les présenter au lecteur.

Aujourd'hui Bouthel relâche une captive faite par la mission Afrique Centrale, au moment de la prise de possession de la ville ; elle est rendue à son mari qui est joueur de clarinette, et qui nous assomme toute la journée de ses louanges chantées et des accents criards de son instrument. Bouthel ignorait que sa femme fût parmi les captives et c'est parce qu'il l'a appris ce matin qu'il la lui a fait rendre. Cette nouvelle s'était répandue très rapidement, aussi, dans l'après-midi, voyons-nous arriver un autre Zindérois, pauvre misé-reux, qui apporte dans une petite corbeille quelques oignons et deux ou trois patates : il se met à genoux et se couvre à plusieurs reprises et sans arrêt la tête de sable et de terre ; il paraît que sa femme est aussi parmi les prisonnières du fort. Bouthel la lui fait chercher et rendre aussitôt. Là nous sommes témoins d'une scène véritablement touchante. La reconnaissance des deux vieux nous arracherait presque des larmes, tant les deux acteurs en répandent eux-mêmes. La femme est une pauvre vieille boiteuse tout à fait infirme et ratatinée ; son mari la charge sur ses épaules et l'emporte ainsi, toujours en pleurant, jusqu'à la tombe de Mallem-Sliman où ils s'arrêtent pour faire leurs dévotions à ce marabout et lui rendre leurs actions de grâce.

Puisque j'ai parlé tout à l'heure des génuflexions et des prosternements de remercîments, voici comment les choses se passent : lorsque l'on a rendu un service aux gens, ou qu'on leur a fait un cadeau, ou une aumône, ou qu'ils veulent tout simplement vous remercier, vous rendre un témoignage de respect, ou vous faire hommage, ils ont pour habitude de se mettre à genoux devant vous et de se verser sur la tête de multiples poignées de terre qu'ils ramassent à pleines mains devant eux ; c'est drôle et cela durerait très longtemps si on ne les invitait à cesser. Quand il s'agit des femmes, elles prennent la même posture que l'homme, mais c'est sur leur épaule gauche et non point sur la tête qu'elles jettent sans désemparer les poignées de terre. La complication de leur coiffure, et le soin qu'elles en prennent, expliquent le pourquoi de cette différence. Cela n'a pas d'inconvénient pour les hommes qui tous vont la tête nue et rasée. Je dirai même que l'on éprouve quelque surprise, dans les premiers jours, à voir tous ces gens à cheval et la tête nue, c'est très inattendu, cela semble baroque et on ne s'y acccoutume que lentement.

6 décembre. — Après une nuit très claire — et cela est ainsi depuis quelque temps — survient, un peu avant le lever du soleil, une brume intense qui masque presque complètement la vue.

Sur l'ordre de Bouthel, et pour des raisons d'hygiène, les indigènes ont rasé et enlevé peu à peu toutes les vieilles cases de l'ancien marché intérieur de la ville et commencent à attaquer, pour les transporter au dehors, les énormes tas d'immondices qui s'élèvent sur les places, dans les rues, et surtout le long du mur d'enceinte au voisinage des portes. On va enfin pouvoir planter des arbres sur l'ancienne place du marché et y amener ainsi une ombre bienfaisante.

Je vais ce matin dire bonjour au cadi, dans sa maison. Il est très satisfait de nous recevoir, mais en même temps très ému de l'honneur qui lui est fait et ne sait plus quelle

posture prendre; il était entouré d'un grand nombre d'auditeurs qui se retirent près de la porte, nous laissant la place libre avec le maître de la maison et ses adels et conseillers ordinaires. Il porte, par-dessus sa gandoura, un grand cafetan brodé, de couleur bleu clair, et sa tête est recouverte d'une petite calotte grecque en velours vert bouteille; sa bonne physionomie d'homme gras et doux s'harmonise bien avec ce couvre-chef des hommes placides. Au moment du départ, le cadi tient absolument à maintenir lui-même mon étrier de droite et nous fait cadeau d'un pot de miel, qu'il fait porter par un de ses esclaves. A propos de miel, il faut dire que c'est là un cadeau que se font fréquemment entre eux les notables de ce pays. Ce miel est toujours très mêlé de cire, d'abeilles mortes et de détritus de toutes sortes, et il est nécessaire de le filtrer pour l'avoir pur et clair. Il est renfermé tantôt dans des jarres en terre, tantôt dans des calebasses ovoïdes, tantôt dans des flacons ou grandes bouteilles en parchemin. L'ouverture de ces récipients est toujours lutée avec de l'argile mêlée de crottin, excepté pour les bouteilles dont la fermeture est assurée par un morceau de parchemin appliqué mouillé sur l'orifice du goulot et qui se rétracte en séchant, formant ainsi un bouchon excellent et à peu près hermétique.

7 décembre. — J'avais dit à Tintouma de demander au serki de m'envoyer, afin que je pusse les photographier, ses *cuirassiers*. Dès le matin je vois apparaître ledit Tintouma à cheval, précédant un groupe de cavaliers dont trois ou quatre sont des plus matelassés; ce sont le Serki-N-Boui[1], le Serki-N-Foullani, le Aguemmi Sali, le Caïgama, et d'autres acolytes. Ils ont le casque en tête comme celui que j'ai décrit plus haut, le buste recouvert d'une matelassure semblable; leurs chevaux sont en entier recouverts de cui-

1. Serki-N-Foullani, *visir des étrangers*; Serki-N-Boui, *visir délégué aux portes*, préfet de police; Serki-N-Kassaoua, *visir du marché*; Serki-N-Chânou, *visir des bœufs ou des troupeaux*, etc.

Le serki-N-Boui
sur un cheval cuirassé.

rasses analogues, tombant jusqu'à la hauteur des genoux; c'est d'un effet absolument *moyenâgeux* ou *sarrasinesque*; c'est très décoratif comme ensemble. Le serki-N-Foullani est tellement recouvert d'amulettes sur le ventre et la poitrine qu'il a *au moins 1 m. 50 de tour de taille*; il porte sabre et bouclier et il est également cuirassé dans le dos; tous les autres sont aussi matelassés et aussi bardés de lames de fer-blanc que lui. Le Aguemmi monte un cheval non moins rébarbativement cuirassé et qui porte en outre sur le front une énorme touffe de plumes d'autruches. Des tambours, des clarinettes, des trompettes — tout cet orchestre à cheval bien entendu — accompagnent le groupe qui arrive à nous précédé d'un héraut monté. Ils nous font aussitôt le salut des lances et des sabres qui consiste à vous entourer et à vous menacer de très près de la pointe vibrante de leurs lances en vociférant violemment. La signification de leurs paroles en cette occasion est à peu près la suivante : « Montez à cheval, montez! venez avec nous, nous sommes les vôtres; nous vous suivrons au combat partout où vous voudrez!... » Il est évident que tout ce harnachement, tout ce cuirassement si l'on veut, doit certainement arrêter les flèches et

parer les coups de sabre, mais je me demandais tout d'abord si l'homme empêtré à ce point est capable d'un mouvement énergique ; tous me répondent que oui et pour me convaincre le Serki-N-Foullani, du haut de son cheval, frappe très adroitement d'un coup de sabre une petite calebasse qui gisait à terre.

Mallem-Yaro amène quelques Keloui des Kel-Azaniarez, dont les plus importants sont Attifou ou Tefou-Ould-Loussou et son frère Ahmadou. Attifou est précisément le père du Targui Kassauténe dont j'ai parlé plus haut. Ils déclarent que, par suite d'entente entre les Keloui, des chameaux vont nous être incessamment amenés. Il est bien évident qu'ils comptent ainsi nous mettre dans leur jeu et n'ont pas renoncé à l'espoir de nous voir entamer une campagne décisive contre Moussa. Lamy qui, très judicieusement du reste, garde une dent contre les Keloui parce qu'ils n'ont jamais jusqu'ici voulu nous aider, n'est point partisan d'une action contre Moussa. Quant à moi, d'autre part, je ne pense pas que ce soit le rôle de la Mission Saharienne, mais bien de la garnison future du poste de Zinder[1] ; néanmoins je reconnais que cette action deviendra sous peu nécessaire, puisque les agissements de Moussa menacent la prospérité de Zinder et sont de nature à gêner et à contrecarrer complètement l'action et les projets d'avenir de la France dans cette partie du Soudan.

En définitive, nous serons obligés — j'entends les troupes d'occupation de Zinder — de marcher avec les Keloui et de les mettre entièrement dans notre jeu.

8 décembre. — Aujourd'hui arrive une lettre de Lamy : il annonce qu'il a renvoyé tous les auxiliaires de Zinder ou des environs qui l'avaient suivi ; il leur a fait cadeau de cent

1. Le problème a été résolu depuis dans le sens qu'indiquait la logique, et Joalland, à son retour du Chari, a liquidé la question. Les Keloui et le pays ont été débarrassés de Moussa, qui a été tué dans le combat livré près d'Alakous par les tirailleurs sénégalais, sous le commandement de Bouthel.

bœufs en payement de leurs services. Il nous dit en outre qu'il a déjà en sa possession environ cent soixante-dix chevaux, mais qu'il n'a pu trouver de chameaux, et il demande si les Keloui nous en ont livré un certain nombre.

9 décembre. — Les chefs Keloui, entre autres Attifou-Ould-Loussou, reviennent ce matin; ils disent avoir amené pour nous cent chameaux et nous en promettent cent autres à très brève échéance; c'est Attifou lui-même qui fournirait ces cent animaux qu'il fait venir des environs d'Alakous. Ces bons Keloui poursuivent toujours le même but et caressent le même désir : nous amener à détruire Moussa.

10 décembre. — J'ai assisté ce matin à la rentrée dans Zinder d'une trentaine de cavaliers, armés de pied en cap; c'étaient des auxiliaires revenant du détachement que commande Lamy dans la région de Tessaoua et qu'il nous a signalés comme licenciés. Tous rapportent derrière leurs selles quelques ballots d'étoffes et autres menus objets.

Arrivée d'une nouvelle lettre de Lamy, datée de Tessaoua du 6 décembre, annonçant qu'il ne rentrera pas avant une ou deux semaines; il fait envoyer une trentaine de chevaux et quelques charges de peaux de filali par le Beurma Yaka, le chef du village de Tirminy; et il pense rapporter lui-même un certain nombre de charges de blé.

Aujourd'hui Bouthel a versé aux porteurs Mossi de la mission Afrique Centrale leur solde en cauries; aussi, grande réjouissance parmi eux. Ils organisent un grand tamtam qui dure de quatre à six heures; ils tournent simplement en cercle en tortillant la partie postérieure de leur individu, d'un mouvement très semblable à celui de la danse du ventre des femmes algériennes, mais exécuté avec la face opposée de leur personne.

11 décembre. — Aujourd'hui arrive un certain Hadj-Mohamed-Ben-Tayeb, Arabe de Ghdamès, mais serviteur de Moussa, dont il apporte des lettres pour le serki, pour Mallem-Yaro et pour Bouthel. Ces lettres sont écrites par Dendda,

frère de Moussa[1]. Elles disent qu'ils ont bien pris en effet une caravane de Keloui récemment, mais qu'ils se sont fait aider en cette occasion par d'autres tribus, et que ce sont ces tribus qui ont gardé tous les chameaux et les ont emmenés dans l'Aïr! qu'eux n'en ont point. Dendda demande que nous nous entremettions pour amener la paix entre eux et les Keloui, protestant de son désir de voir, comme autrefois, les caravanes circuler en sécurité. Moussa et son clan cherchent tout simplement à gagner du temps. Quand Moussa a connu le départ de Zinder de Lamy et de son détachement, il a pris peur, pensant que l'on pourrait bien, après en avoir fini avec Tessaoua, venir lui courir sus, lui demander des explications et arrêter ses déprédations. Voilà pourquoi il fait patte de velours, escomptant notre départ pour l'Est et supposant que, lorsque la garnison de Zinder sera réduite à son effectif de cent fusils, il n'aura plus à craindre d'incursion sur son territoire.

12 décembre. — Dès le matin, Hadj-Mohamed-Ben-Tayeb, accompagné de Mallem-Yaro, vient en grand secret remettre une lettre confidentielle à Bouthel. Cette lettre provient de Mohamed-Sassi, le cadi de Djadjijouna (que nous avions déjà vu), c'est une sorte de dénonciation contre Moussa. Cette lettre est expédiée à Lamy, qui a grand intérêt à connaître son contenu, étant donné qu'il peut être amené par les circonstances, là-bas, à agir dans un sens ou dans l'autre.

Mallem-Yaro continue à essayer de nous pousser dans la voie qu'il préconise depuis le premier jour et il est bien certain que, si nous consentions à marcher de suite contre Moussa, les Keloui nous livreraient deux cents chameaux dans les vingt-quatre heures.

Le soir, on amène au bivouac les trente chevaux du Beurma Yaka; le capitaine Reibell en refuse treize, qui sont en très mauvais état et qui seront remplacés.

1. Moussa et Dendda, bien que marchant avec le clan des Ikazkazen, n'appartiennent point à cette tribu, mais sont des Kel-Mezoura, proches parents des Kel-Ghârous.

13 décembre. — Bouthel a donné au serki un réveil, forme petite pendule; aussi ce souverain est dans la joie et vient remercier le sergent et surtout s'enquérir si la clé qu'on lui a promise est prête. Tous ces nègres sont de véritables enfants, un rien les met en extase; l'autre jour, Tintouma tressautait d'aise en recevant de moi un boîtier de montre vide de son mouvement; le lendemain du reste le serki s'en était déjà emparé pour son propre usage.

J'ai acheté un cheval, qui va servir à Villatte, démonté depuis longtemps, il sort des écuries du serki et c'est Tintouma qui a négocié l'affaire et qui y a gagné un assez respectable pourboire; je le paye en ambre, en corail et en Bou-Thyr, un prix relativement élevé.

14 décembre. — Nuit chaude et dans la matinée impression de chihili suffocante, un peu comme en Algérie. Les arbres ont leurs feuilles demi-fermées, ce que je n'avais pas encore constaté une seule fois depuis mon arrivée à Zinder; il semblerait qu'ils sont languissants, exactement comme en Algérie pendant un coup de siroco.

Les travailleurs qui confectionnent le mur d'entourage du fort se servent, pour préparer leur mortier, de pelles-pioches très semblables aux houes (*Messâas*) du sud algérien, mais au lieu d'être en fer plein de même que ces dernières, le bout seul est plein et la partie la plus rapprochée du manche est à jour, un peu comme un râteau ou comme une fourche.

Houes haoussa (Zinder).

Aujourd'hui, grand arrivage sur le marché de natron (en haoussa *kaomma*), provenant du Mounyo et du Mangga; il est très soigneusement emballé dans des sortes de petits barils très réguliers, fabriqués avec des nattes, et ficelés aux deux bouts, de façon à pouvoir être chargés sur des animaux. Le *kaomma* se vend sur le marché de 12 000

à 13 000 cauries la charge; chaque charge pèse entre 75 et 100 kilogrammes.

Le nettoyage de la ville continue régulièrement sous l'impulsion du serki, incité sans relâche par Bouthel. On peut constater que de tous côtés dans Zinder on brûle des tas de fumier, on enlève des monceaux d'immondices, on balaye les ordures des rues. L'aspect de la ville y gagne en coquetterie et en propreté, et on y gagne encore bien davantage au point de vue de l'hygiène.

Aujourd'hui un courrier de Lamy : il annonce que son retour sera retardé de quelques jours, parce qu'il attend les chevaux qu'il a imposés comme amende aux gens de Tessaoua. Il rapportera les ossements du colonel Klobb. Les deux Anastafidet, Yatau et Menennfari, sont allés lui rendre visite. Il dit en outre que la lettre de Joalland, qui lui avait été transmise, lui signale les pays avoisinant le Tchad comme très troublés.

Dans l'après-midi, deux hommes venant de Chéri, et envoyés par Abd-Koulouni, rapportent la lettre que Lamy avait, au moment de notre arrivée, expédiée à Joalland que ces indigènes n'ont pu rejoindre.

15 décembre. — Nous questionnons les deux courriers sur les routes qu'ils ont parcourues et je prends note des renseignements qu'ils nous donnent et qui sont passablement confus. Ils nous disent qu'à la nouvelle de l'arrivée de la mission Afrique Centrale dans la région du Tchad, les chefs des Oulad-Sliman Ben-Cherf-Ed-Dine et Issâmani se sont enfuis au loin.

16 décembre. — Puisque nous allons avoir un nombre considérable de chevaux, il faut s'inquiéter de leur harnachement. En conséquence Mallem-Yaro a été chargé de faire fournir par le sultan et par la ville (en les payant, bien entendu) une centaine de selles et de brides. Reibell s'occupe en outre de faire confectionner par nos tirailleurs un certain nombre de bâts pour ceux des chevaux qui seront destinés

à porter des charges. Étant donné, d'autre part, que la mission est déjà en possession d'une petite quantité de chevaux, qu'elle va en avoir bien davantage, et qu'il s'agit de transformer les tirailleurs en cavaliers. Reibell fait exécuter tous les matins des exercices et des évolutions de cavalerie.

Bouthel reçoit dans la journée des envoyés du sultan de Konni [1]. Ils apportent une lettre de ce dernier demandant l'*aman* pour lui et pour ses sujets. Le serki de Konni ne fait évidemment cette démarche que parce qu'il a appris le mouvement de Lamy vers Gazaoua et Tessaoua et qu'il pense que ce détachement va faire route vers Say et passer sans doute chez lui.

Pointes de flèches.

La lance et la flèche sont à peu près les seules armes de tous ces pays; ces dernières sont empoisonnées, mais il est nécessaire que le poison soit tout récemment appliqué sur le fer pour qu'il produise tout son effet. Lorsque au contraire les flèches ont été enduites depuis quelque temps les blessures qu'elles produisent n'entraînent plus la mort; le blessé présente tous les symptômes de l'empoisonnement : vomissements, syncopes, enflure, etc., mais il en réchappe. Les archers portent donc, pour cette raison, dans un petit sac deux pots : l'un contenant le poison en liquide épais, l'autre un contrepoison qui, affirment-ils, est efficace.

De même qu'au Bornou et dans tout le Soudan les flèches sont empoisonnées de deux façons : d'abord par des poisons végétaux et dans ce cas elles donnent la mort à la suite de

1. Konni est ce village qui avait violemment résisté, antérieurement, à la mission Voulet-Chanoine.

symptômes stupéfiants, si bien que lorsque l'homme atteint n'est que légèrement blessé, il reste pendant huit à dix jours dans un état d'hébétude avant de guérir; puis par des poisons animaux, c'est-à-dire en laissant séjourner la flèche dans le cadavre d'animaux en putréfaction; la flèche cause alors la mort à la façon d'une piqûre anatomique.

Leurs carquois cylindriques sont de toutes dimensions, quelques-uns peuvent contenir jusqu'à cinquante ou soixante flèches, mais généralement seulement une vingtaine. La flèche est en roseau mince, sans plumes, la pointe est insérée au bout et maintenue par une ligature de nerfs ou de boyaux d'animaux posés frais et qui se rétractent en séchant. Lorsque la flèche frappe un corps mou, la pointe de fer pénètre, mais le bois reste, la pointe de fer ayant quitté son manche de roseau auquel elle n'adhère pas d'une façon très tenace.

Les arcs fabriqués en bois jaune très dur, provenant du Magaria (en bornouan *Koussoulou*), sont assez courts mais fortement tendus par une corde en boyaux; ils présentent deux faibles courbes réunies par une partie droite. Les indigènes peuvent lancer utilement leurs flèches jusqu'à 70 mètres et même parfois jusqu'à 80 mètres.

17 décembre. — Attifou-Ould-Loussou envoie ce matin, en cadeau au poste, quatre vaches, et le serki en a fait conduire trois dans la même intention.

Ce soir grand tamtam des Sénégalaises du poste. Leurs danses consistent en sauts, en contorsions, en gestes plus ou moins obscènes qui n'offrent qu'un très médiocre intérêt. Un second groupe est composé de femmes et captives haoussas — auxquelles ne se mêlent jamais les Sénégalaises; — leurs danses sont bien plutôt des marches en avant et en arrière, lentes et gracieuses et rappelant celles d'Europe. En troisième groupe dansent les tirailleurs banbaras. Ils exécutent des espèces de gigues, fantastiquement rapides, compliquées de voltes et de tourniquets non moins accélérés qui

dénotent une agilité et une souplesse surprenantes; le frappement des pieds à terre est tellement rapide que le spectateur peut à peine le voir et le saisir. Tout cela s'exécute au son des tambours bruyamment frappés.

18 décembre. — Le matin, aubade dans la cour du poste : ce sont cinq femmes, dont trois sont pourvues de petites calebasses, à forme de carafes, dans lesquelles on a introduit des cauries et de petits cailloux. Agitées en mesure, ces calebasses servent d'orchestre, pendant que la plus âgée des femmes déclame en chantant des paroles haoussa qui sont des louanges adressées aux personnes présentes. Elle déclame fort bien avec une multiplicité de gestes gracieux et bien enlevés. Bouthel leur fait remettre quelques poignées de cauries et l'orchestre féminin se retire heureux et joyeux.

Le serki était venu nous prendre pour aller au-devant de Lamy, mais comme aucune nouvelle directe n'est encore arrivée, il est prescrit d'envoyer des cavaliers sur les routes pour nous aviser et nous allons, Bouthel et moi, à Zinder avec le serki. Au dehors du poste, nous trouvons une masse de cavaliers y compris les fameux *serkis cuirassés*. Tout cela nous accompagne, c'est d'un très beau coup d'œil, mais c'est une cohue et une poussière dont rien n'approche. Cavaliers et piétons sont serrés dans les rues au point de s'écraser et de ne pouvoir circuler, mon cheval est, pour ainsi dire, porté. La grande rue devant le palais regorge de cavaliers qui font une fantasia brillante en se bousculant dans un pêle-mêle incroyable. Nous ne retrouvons le calme, et un peu d'atmosphère respirable, qu'en mettant pied à terre dans la cour du palais. Nous entrons un instant et, là, Bouthel montre au serki comment il doit remonter le réveil dont j'ai déjà parlé; les interprètes et le sultan sont très attentifs, ce qui n'empêche pas que très probablement le ressort du réveil sera cassé demain ou après-demain.

19 décembre. — Parmi les cavaliers envoyés hier par le serki, pour nous éclairer sur l'arrivée de Lamy, quelques-uns

ont poussé jusqu'à Tirminy où ils ont appris l'arrivée d'une grande caravane, convoyée par des *Touareg blancs*, et venant de la direction du nord. Bouthel y envoie aussitôt cinq tirailleurs à cheval pour se procurer des renseignements.

A neuf heures du soir, Mallem-Yaro arrive au tata accompagné de quelques-uns de ses hommes et du chef de Tirminy, le Beurma Yaka. Ils reviennent de Tirminy et ils ont vu la fameuse caravane, non pas dans ce village, mais dans celui de Dambouda, situé un peu plus à l'ouest; cette caravane qui compte un très grand nombre de chameaux est convoyée par des Ahaggar vêtus de peaux et dont beaucoup sont pourvus de fusils. Leur chargement consiste en viande séchée, en sel et en cotonnades. Cette caravane, qui se dirigeait vers Daoura, est passée hier à Dambouda mais sans s'y arrêter; ses éclaireurs ont été aux nouvelles, puis sont revenus et la caravane entière a bientôt elle-même fait demi-tour, elle a déballé et mis en vente ses marchandises sur le marché de Dambouda. C'est là que leur ont parlé le Beurma Yaka et les hommes de Mallem-Yaro. Les Ahaggar leur ont demandé où étaient les troupes françaises; il leur a été répondu que le commandant était à Tessaoua avec une partie des troupes et les autres à Zinder. Yaka les invitait à venir ici sur le marché de Zinder écouler leurs marchandises, les Ahaggar lui ont répondu : « Nous n'avons pas l'*Aman* avec ces blancs; autrefois nous leur avons tué des hommes; ils ont tué des nôtres, nous avons tout à craindre d'eux. » Dès quatre heures, aujourd'hui même, ils sont repartis vers le nord.

20 décembre. — Dès le matin, Bouthel fait expédier, par le serki, des cavaliers vers la caravane des Ahaggar avec des lettres pour les aviser qu'on leur donne l'*Aman* et qu'ils peuvent venir trafiquer à Zinder en toute sécurité.

Des indigènes racontent qu'une moitié du détachement de Lamy a couché cette nuit à Kantchi.

21 décembre. — Bouthel a fait ce matin déménager toutes les paillottes de tirailleurs qui se trouvent maintenant à l'ex-

térieur de la nouvelle enceinte du fort Cazemajou, et toutes vont être reconstruites à l'intérieur sur la pente qui descend du pied des rochers de la plate-forme à canon. Toute la journée défilent donc des toitures coniques de paillottes que portent sur leurs têtes une vingtaine d'hommes. On voit de la terrasse ces paillottes qui semblent avancer automatiquement, puisque l'on ne peut apercevoir leurs porteurs; l'effet produit est très drôle. L'opération la plus dure est celle qui consiste à les faire passer par-dessus les murs d'entourage, les portes n'étant pas assez larges pour leur permettre l'entrée.

22 décembre. — Un courrier arrive qui annonce la rentrée de Lamy pour demain matin.

On vend sur le marché de petites quantités de sauterelles grillées et elles ont exactement le même goût que celles d'Algérie.

23 décembre. — Je me rends avec Bouthel au-devant de Lamy; le sultan, qui devait venir, est en retard et ne nous rejoint qu'un quart d'heure après que nous avions mis pied à terre au bivouac.

Nous allons pouvoir enfin monter à l'avenir tous nos tirailleurs : en effet, Lamy a recueilli en route, comme tribut et comme amendes des révoltés, environ trois cents chevaux qu'il a envoyés ou ramenés avec lui, sans compter de nombreux bœufs et moutons. Son absence a duré trente-trois jours, pendant lesquels il a parcouru les territoires de Gazaoua, de Tessaoua et les environs. Il a procédé à la pacification et à l'organisation complète de toute cette région, après avoir remis les gens à la raison au prix de quelques combats.

Nous avons donc des chevaux, les Keloui d'autre part assurent qu'ils sont prêts à nous livrer les chameaux; il ne nous reste donc plus qu'à partir au plus vite vers le Tchad et le Chari, pour terminer l'œuvre de la mission, et rejoindre le Commissaire du Gouvernement Gentil.

Pendant sa tournée Lamy, ayant reçu de Maradi des lettres disant qu'une colonne de troupes blanches arrivait venant du

Niger, a envoyé Mili-Menzou à Sokoto pour y recueillir des renseignements à ce sujet et avec ordre de revenir informer le poste de Zinder de ce qu'il aura appris. Nous pensons que, si cette nouvelle est vraie, il s'agit de la relève de troupes venant du Soudan français pour remplacer la garnison actuelle de Sénégalais de Zinder. Dorian a recueilli, au cours de cette tournée, de très intéressants échantillons de minerai de fer aux environs du village de Kantchi. Il me dit que dans toute cette région ce minerai abonde, qu'il y existe de nombreux emplacements perforés de trous peu profonds, semblables à des puits, et d'où l'on extrait le minerai. Les indigènes le fondent dans des sortes de hauts fourneaux en forme de creusets. Il ajoute que dans cette contrée on fabrique quantité de lances et d'autres objets en fer.

24 décembre. — Aujourd'hui Hadj-Mohamed-Ben-Tayeb, le porteur de la lettre de Dendda, frère de Moussa, vient dire que Dendda nous envoyait trois cents chameaux, mais que ceux-ci ont été volés en route par des Keloui! Cette information me paraît des plus douteuses et probablement simplement tendancieuse.

25 décembre. — Dans la matinée Mallem-Yaro accompagne les chefs des Kel-Azaniarez et des Keloui, présents à Zengou, et que j'ai vus plusieurs fois depuis quelque temps; ils viennent voir Lamy et l'assurer encore que les chameaux vont être amenés. Ils veulent savoir si nous avons décidé quelque chose relativement à une marche contre Moussa, mais ne le demandent point directement; on les laisse du reste dans le doute sur nos intentions.

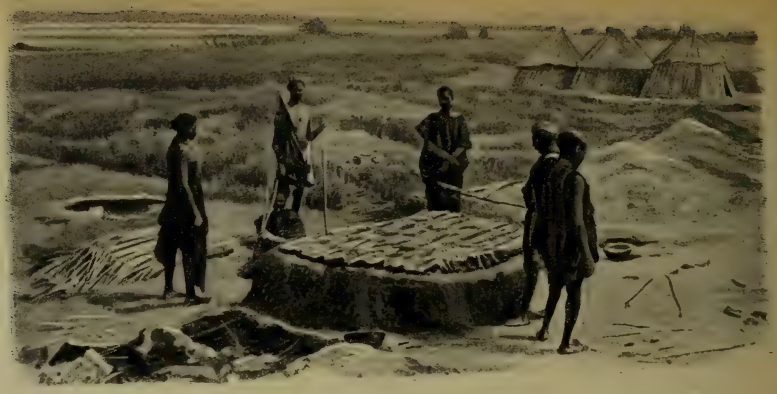
26 décembre. — Lamy est parti ce matin avant le jour en premier échelon avec cent vingt hommes, tous à cheval et sans convoi; il emmène Oudjari, Verlet, Britsch, de Chambrun et le docteur Haller. Reibell commandera le reste de l'escorte avec laquelle je partirai incessamment. Lamy restera en communication avec nous par courriers et nous transmettra les renseignements utiles à connaître pour notre marche.

27 décembre. — J'ai dit que Lamy avait rapporté, dans un tonnelet de fer, les restes du colonel Klobb; ce matin nous procédons à leur ensevelissement en même temps qu'à celui des ossements du capitaine Cazemajou et de son interprète Olive, que la mission Afrique Centrale avait recueillis antérieurement. Les cadavres de ces deux malheureuses victimes avaient été enfouis, après l'assassinat, dans un puits à sec, voisin de la ville et dans son sud.

Triste, imposante et bien émouvante cérémonie, où toutes les troupes en armes rendaient les honneurs à ces trois hommes dévoués, morts pour la patrie dans le centre africain, et que nous pleurons tous. Reibell prononce un discours sur la tombe au nom de l'armée et Dorian, en qualité de membre du Parlement, adresse quelques paroles émues à la mémoire des trois braves qui vont rester ici, sous l'ombre du pavillon français.

Dans la soirée, Mallem-Yaro, au nom des Keloui, nous livre cent chameaux; ces animaux seront payés par Mallem-Yaro auquel nous remettrons, dans ce but, et en outre pour régler notre compte avec lui, une centaine de bœufs, des moutons, tous les ânes amenés avec nous d'Agadez, de la grenaille d'or et des thalaris.

28 décembre. — Dans la matinée Mallem-Yaro nous remet en outre les quatre-vingt-dix et quelques chameaux qui suivaient Lamy dans sa tournée de Tessaoua et qui nous appartiennent.



Un four en action pour la fabrication du mongoul à Guérine-Sélek.

XII

De Zinder au Tchad. — Le Damagaram. Le Mangga. — La Komadougou.

Le *29 décembre*. — Départ général à six heures et demie du matin; nous quittons Zinder après un séjour de cinquante-six jours. Tout le monde est à cheval ou à chameau, sauf le petit nombre d'hommes nécessaire pour conduire les quelques files de chameaux de charge plus ou moins disciplinés que nous possédons; les hommes, au surplus, se relayeront en route pour ce service.

Dorian et Leroy, qui nous accompagnent pendant quelques kilomètres, prennent bientôt congé de nous au milieu de la brousse. Ce commencement de séparation me laisse le cœur plein de tristesse; c'est la première fois que des membres de la mission s'éparpillent et, étant donné l'union et l'amitié qui n'avaient cessé de régner entre nous, je les laisse à regret en ce coin du Soudan, et, immobile sur ma selle, c'est avec un serrement de cœur que je vois leurs silhouettes et celle de Bouthel disparaître peu à peu dans la poussière dorée du

lointain. Dorian pense pouvoir partir très prochainement pour la côte soit avec la garnison actuelle, si la colonne que l'on nous a signalée est bien la relève, soit de toute autre façon; Leroy fera de même ou attendra une occasion favorable. Mon Chambbi Bitour m'a demandé à rester avec Leroy qui le rapatriera et qui s'en servira comme interprète; quant au nègre Youssef, que j'employais comme interprète de touareg, il a jugé opportun de ne pas se présenter ni hier ni ce matin, il reste donc lui aussi à Zinder.

Un troupeau de ravitaillement d'une quarantaine de bœufs nous suit et sera absorbé peu à peu, au fur et à mesure de nos besoins.

Le serki nous a donné trois de ses cavaliers comme guides et comme factotum : le premier, Mohamed, très intelligent, très poli et très débrouillard, nous a servi de fourrier de colonne; il nous précédait dans chacun des villages où nous devions faire halte et faisait préparer d'avance les objets dont nous avions besoin, tels que nattes, moutons et mil pour la nourriture. Il s'est fort bien tiré de sa tâche et nous n'avons eu qu'à nous en louer; les deux autres étaient Yaro et Othman qui marchaient en tête de la colonne, la guidaient et représentaient l'autorité du serki vis-à-vis des populations; en outre nous prenions, dans chaque village, un ou deux guides du pays pour nous conduire au village suivant, où nous les remplacions par d'autres.

Peu après Zinder cesse la végétation de hauts arbres, que nous avions tant admirée autour de la ville, pour faire place à une flore moins élevée composée de petits gommiers de Teboraq, d'Adjar, etc. Le sol devient ferme et parsemé de quelques rocs de granit et de surfaces de gravier ferrugineux. Autour des villages se voient des parties cultivées, mais tout le reste est inculte. Dans les cultures on ne trouve que très peu d'arbres.

Touché d'abord aux minuscules villages de Ben-Omarou, qui sont plutôt des fermes. Bientôt après, nous traversons un

groupe de cinq ou six villages du nom de Cagnia, entourés de champs de mil. L'horizon est largement ouvert, une vaste plaine s'étend à notre nord, bornée par des collines d'une trentaine de mètres qui suivent la même direction que nous avec une orientation du nord-ouest au sud-est ou à peu près. La brousse est composée des arbrisseaux précédemment cités, auxquels il convient d'ajouter des Korunka, des Kalgo, des Daouaou, très petit gommier, des Samsami et des Katakara.

Après Cagnia le nombre des arbres augmente, il se présente de grands Dania, de grands Tamariniers, des Gâo, des Mériké, etc.

Le terrain devient sableux, la plaine très ondulée; le chemin court pendant un certain temps entre deux haies de branches sèches épineuses, destinées à empêcher la pénétration des caravanes dans les cultures; çà et là quelques touffes de Kabba, sorte de palmier nain que je vois pour la première fois, et beaucoup de Gambba et de Karindjia partout. A 4 kilomètres plus loin que Cagnia, nous traversons une mare sèche recouverte d'une belle végétation de quelques palmiers dattiers, de quelques plantations de coton avec des *Typha* et des herbes de marais, graminées à feuilles assez larges. Un peu plus loin nouvelle mare, à sec, nommée Katala, suivie de plusieurs autres. Presque tous les plis de terrain contiennent de ces mares. Plus en avant, la plaine est toujours aussi ondulée mais plus nue, avec des touffes basses d'Ana et de quelques autres plantes noyées dans l'inévitable Gambba.

Nous passons par le travers du village de Matankouari et, aussitôt après, le sentier descend une petite pente qui nous conduit dans la grande dépression de Merria, où nous campons près du village de ce nom après une étape d'une vingtaine de kilomètres. Dans la dépression se trouvent de beaux jardins avec des légumes de toutes sortes, quelques dattiers et divers arbres à fruits. Beaucoup de mares qui, quoique basses à cette époque, contiennent encore de l'eau et sont recouvertes du *Pistia stratiotes* déjà signalé.

Merria est composé de deux villages séparés seulement par une grande mare; si tous les habitants étaient présents, ils compteraient bien près de 3000 âmes; mais beaucoup d'indigènes ne sont pas encore rentrés depuis l'époque où les reconnaissances, à la recherche du sultan Ahmadou, parcouraient les villages voisins de Zinder. Le village n'est point entouré de murs mais, par endroits, d'une zeriba, en d'autres points de *seccos* et ailleurs de rien. Un tata en terre s'élève au milieu des paillottes et pourrait servir de réduit : c'est l'habitation du chef du village.

Autour de Merria on voit quelques beaux et grands arbres : Dattiers, Doubalay, Gâo, Magarïa et quelques Baobabs de taille moyenne. Les lacs nourrissent nombre d'échassiers, des marabouts, des garde-bœuf d'un blanc de neige, etc.

Le chef du village fait apporter peu à peu la paille pour les chevaux ainsi que des moutons et du mil, auquel on ajoute un bœuf du troupeau pour la nourriture des hommes.

Nous avons profité, pour nous mettre à l'ombre, des gourbis en nattes édifiés au moment du passage du premier échelon et que Mohamed a fait laisser en place pour notre usage.

30 décembre. — Départ à trois heures trois quarts du matin par une nuit très noire, sur une plaine d'abord peu boisée qui nous amène à un premier village nommé Chéri-Mallem, puis à deux autres nommés Zengou. Un peu après, quelques blocs granitiques semblables à ceux de Zinder. Nous sommes là dans une grande dépression à sol ferme, semblant être une rivière, avec beaucoup de végétation analogue à celle des dépressions du Tagama et où domine l'Adéras. Les villages sont tous entourés de cultures de mil dans un sol sableux, mais on ne trouve point de cultures dans le reste de la plaine. Une ligne de collines d'une quarantaine de mètres barre notre route. La mission s'élève peu à peu jusqu'à un passage entre deux des monticules de ces collines, dans un fourré assez fourni de *Gochi*, de Kalgo, de Godda, avec un sous-bois de Gambba très élevé. La traversée de la petite chaîne de collines

s'effectue sous les arbres, on domine le côté qui s'épanche dans la grande dépression indiquée ci-dessus et dont la végétation est très dense ; c'est une véritable vue de France, gracieuse et chaude comme les vallons de la Provence.

Sur le versant opposé, nous ne tardons pas à atteindre, 3 kilomètres plus loin, deux petits villages de culture, abandonnés pour le moment, mais qui, à l'époque des pluies et des récoltes, sont occupés par des gens d'Ilalla et surtout d'Hamdara. Les surfaces cultivées tout autour sont assez étendues et parsemées de parties non défrichées. Après ces villages nous continuons à descendre dans une plaine, vaste cirque très boisé dans les parties non cultivées, et entouré d'une ceinture de petites montagnes. Beaucoup d'arbres nouveaux apparaissent à nos yeux : le *Roumfou* à fleurs jaunes ; le *Goureille*, arbre à feuilles de saule allongées, dures et épaisses ; le *Samsami*, grand arbre à écorce de platane et à feuilles d'ormeau dures et épaisses ; le *Baouré*, grand arbre ressemblant exactement à un Ficus Sycomore, et enfin des Gâo, des Teboraq, des gommiers, quelques Baobabs et Rôniers.

Après avoir passé devant le village d'Hamdara, perché assez loin de nous à gauche sur les collines, nous campons à midi et quart aux puits d'Ilalla, non loin des villages de ce nom, au milieu d'un groupe de dattiers de quelques baobabs, et de petites cultures de coton, dans une dépression tapissée d'une haute herbe de marais.

31 décembre. — Le départ a lieu à quatre heures et quart du matin, la route nous fait atteindre, après 4 kilomètres de marche, un col bas qui relie les collines d'entourage. Cet espace est coupé de nombreuses ondulations et de mares à natron entourées parfois de roseaux énormes et toujours de Doum. Un nouveau parcours de même longueur nous amène à une dépression où existent quelques petites plantations de coton. Nous faisons lever des quantités de perdrix et de cailles et les pintades fuient de toutes parts ; de temps en

Greniers à mil à Guéri-Mari-Kafia.

temps aussi se promènent gravement, par deux, de grandes grues couronnées; le cri particulier et très violent de cet oiseau ressemble tellement à une corne de tramway que depuis nous l'avons toujours appelé l'*oiseau trompette*.

Toute la plaine est uniformément couverte de Gambba et piquetée d'arbres, soit isolés, soit par bouquets, ce qui lui donne un aspect riant et plaisant (le *very fine scenery* de Stanley). Quelques collines rocheuses apparaissent çà et là, boisées et s'élevant d'une cinquantaine de mètres, parfois de 80 mètres. Passé ensuite au village de Matraoua, abandonné, bientôt suivi de Falama, qui a conservé ses habitants et où nos cavaliers de Zinder prennent un guide.

A 7 kilomètres plus loin que Falama, un autre village porte encore le nom de Matraoua et, comme son homonyme, il est vide de ses habitants. Ces villages sont entourés de maigres cultures de mil. De splendides *Madjé* [1] se dressent de temps en temps, dominant les autres arbres; des mares à natron se creusent très souvent dans la plaine avec leur inévitable ceinture de Doum.

Après le second Matraoua la mission s'avance dans une

1. Espèce de grand *Ficus*.

sorte de grand thalweg couvert de brousse avec beaucoup de Doum et de Kabba qui, décrivant une courbe, fait corps avec le grand lac d'eau douce de Gazafa ou Guezafa auprès duquel nous campons, à un millier de mètres du petit village de même nom.

Le lac est fort grand et entouré d'une épaisse enceinte de grands roseaux (*Phragmites* et *Typha*). Toute sa partie ouest comporte en outre une vigoureuse ceinture de Doum et de grands arbres. Sur la bordure, et dans des trous creusés sur la rive, l'eau est douce et claire, plus au large elle est natronnée.

1er janvier 1900. — Combien différent le pays où nous sommes de celui que nous parcourrions le 1er janvier de l'an passé ! mais dans l'intervalle nous avons marché et le programme de la mission, à peine entamé alors, est bien près maintenant de s'achever; aussi tout le monde est joyeux et nous envoyons à nos camarades du premier échelon nos meilleurs souhaits. Eux-mêmes dans une touchante et cordiale communion d'idées, par une lettre reçue deux ou trois jours plus tard, nous adressaient leurs bons souhaits de nouvel an.

Ce matin, dès trois heures, brume très forte qui dure par la suite toute la journée. Départ à quatre heures du matin. Toute la route d'aujourd'hui se déroule dans une plaine constamment coupée de cuvettes ou de dépressions à natron, avec ou sans eau, la plupart du temps entourées de grands roseaux et de Doum et parfois bordées, sur de petites surfaces, par des cultures de coton. Ces cuvettes sont en général situées à un niveau inférieur de 8 à 10 mètres à celui de la plaine. Cette dernière est uniformément recouverte des touffes ininterrompues de trois grandes graminées : le Gambba, le Tàbli, le *Guettàoura* et une espèce de haute folle avoine, le *Kattaïmou*. Les arbres s'élèvent toujours en bouquets épars et sont des Kalgo, des Baouchi, des Dania, des Gouandda, des Madjè et des gommiers, auxquels il convient d'ajouter nombre de touffes basses d'Ana.

Après 20 kilomètres de marche, nous sommes en face du village de Kassoudoua, bientôt suivi des deux autres groupements de cases de Bondem-Kata et de Kassamari. Ces villages sont entourés de palissades très claires faites au moyen de troncs de Doum supportés, tous les 3 ou 4 mètres, par un gros pieux fourchu fourni par le même arbre. Cet entourage est nouveau pour nous et fait exactement l'effet d'un *paddock* pour l'élevage des chevaux. De nouvelles mares à natron se présentent au delà de ces villages et le pays garde son même aspect et sa même végétation.

Le campement est établi, un peu avant midi, à petite distance du village de Gamdou, sur le bord d'une dépression où se trouvent une mare et des puits d'eau douce, et sous un bosquet de Doum.

Gamdou est un grand village entouré d'une palissade de troncs de Doum, non point placés comme dans les villages précédents, mais plantés en terre les uns contre les autres et formant une palanque serrée, de hauteur très irrégulière, ce qui lui donne un aspect hérissé et tout à fait rébarbatif.

Le village nous apporte quelque peu de nourriture que l'on complète par la viande de nos bœufs de boucherie. Nous recevons des nouvelles de Lamy, datées de Yamia.

2 janvier. — Après une nuit très claire la brume habituelle se lève, longtemps avant le soleil, et dure presque tout le jour. La colonne s'ébranle à cinq heures et quelques minutes; elle avance sur une plaine moins ondulée que celle d'hier. Les cuvettes y sont plus nombreuses, moins profondes, et leur surface plus importante qu'auparavant, mais toujours avec le même aspect et la même végétation de bordure. La plaine est peut-être un peu moins boisée que la veille ; outre le Kalgo, le Gochi et les autres arbres, elle comporte des Teboraq et des gommiers plus nombreux. Partout des traces de moutons; des arbres sont ébranchés de toutes parts et leurs branches, gisant à terre, ont été dégarnies de leurs

feuilles par les troupeaux pour la nourriture desquels elles ont été coupées.

Nous sommes en plein dans cette immense zone de l'Afrique centrale où les indigènes allument chaque année d'énormes incendies pour faire naître de nouveaux pâturages. Les grandes graminées de sous-bois brûlent avec une facilité inouïe étendant au loin des nappes de feu. Les grands arbres et les arbustes ne paraissent pas trop en souffrir, leurs feuilles inférieures grillent ou jaunissent, mais l'arbre ne périt point. Toutefois l'écorce de la base des arbres épaissit en quelque sorte à la suite de la fréquence de ces incendies, devient rugueuse et épaisse à la façon du liège [1] et constitue en quelque sorte pour les arbres une sorte de cuirasse protectrice.

Après 7 kilomètres de marche, nous touchons à deux petits villages de huttes de bergers près d'un puits, qui se nomment Lahamisse et Kalilou; un peu plus loin autre village appelé Kachikora, ce dernier n'est plus habité. Autour de ces trois agglomérations on trouve quelques cultures de mil n'occupant du reste que des surfaces restreintes. Nous campons à neuf heures du matin sous l'ombre épaisse d'un colossal tamarinier aux abords du village de Guéri-Mari-Kafia. Il y a là deux villages : Guéri-Mari-Kafia, le plus au nord, et Laouannddi, moins important, au sud. Entre les deux villages existe un marché où s'élèvent quelques hangars-paillottes sous l'abri d'un énorme tamarinier; ce marché a lieu le dimanche. Les deux villages sont entourés de barrières de troncs de Doum appuyés sur des fourches ou des chevilles de Doum, comme celles décrites à Bondem-Kata (paddock). J'aperçois ici pour la première fois de petites

1. M. A. Chevalier avait déjà fait une remarque analogue dans son voyage au Soudan; et j'ai constaté que le fait était constant dans tous les pays à incendies annuels; de même j'ai remarqué, plus au sud, que tous les arbres dont le tronc est périodiquement noyé par les crues, en période de pluies, revêtent dans toute la partie immergée une teinte différente, et ont une nature d'écorce très différente de celles du reste de l'arbre.

huttes minuscules à destination de poulailler; elles sont très amusantes, coniques, en nattes tressées, elles ont 1 m. 30 de hauteur et une petite porte de 20 centimètres seulement pour l'entrée de leurs hôtes emplumés.

Les habitants sont affables et doux et nous fournissent ce dont nous avons besoin.

Diverses personnes viennent nous visiter; tout d'abord un certain Mima-Hachma, Serki-N-Foullani d'un village voisin, dépendant du sultan de Zinder, qui s'est rendu ici pour notre passage et que nous amènent Yaro et Othman. Après lui se présentent deux Tripolitains, marabouts de l'ordre de Mouni; ce sont les deux frères de Mohamed-El-Gatroune, que j'ai déjà présenté comme négociant à Zinder.

3 janvier. — On se met en route dès trois heures du matin; à 4 kilomètres du point de départ nous passons au village de Dagueradi. Le sentier circule dans une sorte de brousse-hallier à végétation serrée, mais avec des arbres moins élevés que les jours précédents. On se croirait absolument dans le Tagama avec les mêmes végétaux, ou à peu près, mélangés pourtant de quelques autres de la région précédente. Les Doum et les cuvettes à natron ont complètement disparu sur notre route de ce jour. Le sous-bois comporte toujours les trois graminées typiques signalées plus haut, mais auxquelles se joint ici l'ignoble et agaçant Karindjia.

La mission campe à Yamia, à neuf heures du matin, sur un terrain entièrement recouvert d'Ana, qui pousse dans des dépressions à peine sensibles à sol de sable blanc.

Des villages de Yamia (il y en a trois), deux sont dépourvus de palissade d'entourage; l'autre, le plus important, est soigneusement enserré dans une haie vive d'Adéras plantés sur plusieurs rangées, et derrière cette haie se creuse un fossé convenable.

Les femmes ont ici une coiffure en casque, terminé à l'arrière par une queue pointue qui subit plus ou moins les

oscillations de la marche et qui produit ainsi le plus drôle d'effet.

Nous avons trouvé ici un mot de Lamy qui donne des indications sur la route à suivre, et qui nous avise que si le village de Guérine-Sélek présente des ressources suffisantes il nous y attendra, que dans le cas contraire nous nous rejoindrons à Adeber.

Forte brume dès le matin qui dure tout le jour et va s'atténuant sur le soir; c'est bien décidément la caractéristique du pays en cette saison.

Comme l'étape suivante est longue, nous démarrons de Yamia à trois heures moins un quart de l'après-midi. La végétation est la même que sur le parcours de la matinée, sauf les Adéras qui ont disparu : toujours du Gambba mais point de Karindjia; de hauts Gâo se dressent recouverts de leurs siliques dorées et protègent de leur ombre les petits Takora, acacias aux épines meurtrières, qui chaque nuit de marche menacent de nous crever les yeux, se joignant aux épines énormes des Teboraq qui lacèrent les vêtements. Après moins de 4 kilomètres de marche le hallier devient extrêmement serré, ne laissant libres que quelques emplacements bas recouverts de terre fine blanchâtre qui se soulève en nuages de poussière extrêmement désagréable pour les yeux et la respiration. De grandes lianes, parmi lesquelles l'Arenkad et une autre, à tournure et à fleurs de chèvrefeuille, d'un beau rouge, enlacent de toutes parts les arbres. Des perdrix et des pintades courent de tous côtés; des huppes, des merles métalliques, et d'innombrables quantités et variétés de tourterelles voltigent sans cesse. A 7 kilomètres de Yamia nous traversons le petit village de Lagarari; c'est pour le moment une agglomération de cases vides; leurs propriétaires, les gens d'Yamia, ne venant les habiter que lorsque la saison des pluies leur permet de mettre les terrains en culture, et de boire dans les mares, actuellement à sec, du voisinage.

Les tiges sèches de mil sont d'une grande hauteur et leurs rangs serrés paraissent avoir fourni une très belle récolte. Tous ces champs de mil sont semés çà et là de petites plates-formes carrées de 1 m. 50 à 2 mètres de côté perchées sur des branches d'arbres à 3 ou 4 mètres du sol, et auxquelles on accède par une grossière et large échelle, aux échelons maintenus par des cordes. Au moment de la maturité les noirs montent dans ces sortes de hunes pour y faire du tapage et chasser les oiseaux qui dévorent les récoltes. Des Doum sont semés de-ci de-là dans les cultures et, au loin, des lisières de Doum et de grands arbres forment, aux champs cultivés, une ceinture de verdure très agréable à l'œil.

A 3 kilomètres plus loin, la colonne passe le long du village de Karguéri, petite et coquette agglomération entourée d'un mur bas en mauvais état, qui couronne un *fossé intérieur*. Karguéri est noyé au milieu d'une forêt de Doum sous lesquels nous avançons. Le premier village de Mia, que nous abordons après, est littéralement enseveli sous une profusion de Doum et de hauts tamariniers et se présente sous un aspect des plus artistiques et des plus charmants, c'est un point assez important. A 400 mètres plus loin, nous campons sous les murs mêmes du second village de Mia, presque aussi attrayant que son voisin de l'ouest.

De Lagarari au premier village de Mia le sentier ne quitte pas les cultures de mil.

4 janvier. — Le départ s'effectue à une heure dix minutes du matin, et l'on marche tout d'abord dans la forêt de Doum dont les palmes épaisses versent sur nous une effrayante obscurité, puis la mission débouche sur une plaine très peu ondulée, à peu près nue, sauf quelques très rares Gâo et gommiers d'autres variétés, et cela jusqu'à la fin de l'étape, au milieu d'une véritable mer de Gambba et de Tâbli parsemée de touffes d'Ana. Cette plaine immense est criblée de lacs ou mares à natron avec leur éternelle ceinture de roseaux et de palmiers Doum.

Nous sommes entrés dans la région du Mangga[1], où nous allons partout rencontrer des exploitations de sel impur (*Mongoul* en haoussa, *Mandda* en beriberi), que les indigènes extraient, par voie de décantation et de recristallisation, des boues, des eaux, et des cristallisations ou efflorescences spontanées des eaux et des terres de bordure des lacs. Ce sel impur se vend néanmoins très bien et sa consommation s'étend fort loin. Les habitants, producteurs de ce sel, sont donc des industriels et non des agriculteurs, ils échangent le mongoul contre le mil qui leur est nécessaire pour leur nourriture et qu'ils ne produisent point.

Au résumé, sur le parcours de l'étape, nous avons rencontré dix mares ou lacs à natron, dont trois seulement contenaient de l'eau, celle de Kenoukam, celle de Dari et une autre à 5 kilomètres à l'est de Dari. Une petite installation d'exploitation de mongoul existe sur le bord de la première de ces mares ; quant à celle de Dari, c'est un lac de grandes dimensions dont les bords, comme ceux de Kenoukam, comportent des puisards d'eau douce. La troisième mare ne contient que de l'eau salée.

Nous campons à onze heures du matin au gros village de Guérine-Sélek. Guérine-Sélek s'élève sur le rebord ouest d'une énorme et longue cuvette (peut-être est-ce un lit de rivière?) qui s'étend à 18 mètres en contre-bas du village avec des berges à pentes rapides. Guérine-Sélek est enveloppé d'une ceinture formée par une haie épaisse d'Adéras plantés serrés sur plusieurs rangées. Deux petits villages très rapprochés se voient à l'est-nord-est du grand sur les deux pentes de la cuvette; ils sont plus spécialement occupés par les hommes qui se livrent à l'exploitation du mongoul, travail qui est ici très actif.

La cuvette est, au milieu, couverte d'efflorescences salines

1. Depuis Yamia nous foulons un sol entièrement vierge du passage de tout Européen. Tous les indigènes ne parlent plus que le bériberi et très peu d'entre eux comprennent le haoussa.

et aussi de flaques d'eau en certains points. Son sol est criblé de trous et de buttes et les habitants exploitent le mongoul sur une grande échelle. Voici comment procèdent les indigènes, qui du reste paraissent fort intelligents. Ils construisent des espèces de paniers, en forme de cône tronqué, en paille de Gambba, ces paniers leur servent à la décantation soit des eaux salines, soit des boues délayées; les eaux filtrent

Montage d'un four à mongoul à Guérine-Sélek.

lentement à travers ces paniers et sont recueillies en dessous. Il s'agit ensuite d'évaporer ces eaux pour obtenir la substance cristallisée; pour cela faire ils construisent des fours recouverts d'une infinité de petits récipients, de deux formes différentes. L'art du potier s'exerce donc concurremment avec celui du saunier, car ils ont besoin d'un grand nombre de ces vases qui cassent fréquemment et qu'ils fabriquent sur place avec une argile médiocre que leur fournit le sol. Non seulement ils fabriquent les récipients, mais aussi de petits supports très ingénieux pour ces récipients, supports qui reposent sur le sol et qui traversent le foyer tout entier.

L'eau, chargée de sel, étant mise dans les récipients, on chauffe en dessous, uniquement avec des tiges sèches de Gambba, introduites par très petites poignées dans le fourneau qui compte deux portes de chauffage et deux évents. A mesure que l'on chauffe et que l'eau s'évapore, quelques hommes ajoutent sans cesse par petites quantités de nouvelle eau de décantation, afin que le moule-récipient soit toujours plein et qu'à l'issue de l'opération il ne contienne plus qu'un bloc de sel. D'autres hommes remuent sans cesse le liquide bouillant dans lequel on ajoute des terres salines de la cuvette, ce qui facilite l'opération tout en augmentant, bien entendu, l'impureté des résidus en même temps que le bénéfice du fabricant. Pour s'opposer au débordement des vases, pendant que l'eau bout à gros bouillons, on jette de temps en temps sur sa surface une petite pincée de son de mil, moyen peut-être primitif mais dans tous les cas fort ingénieux.

Pendant la chauffe qui, comme on doit bien le penser, dure fort longtemps, on édifie au-dessus des fours une toiture de paillotte légère recouverte de chaume, du côté le plus exposé au soleil, toiture qui s'enlève avant le défournage.

Les indigènes du pays sont relativement bien vêtus et ne paraissent pas aussi misérables que dans les autres villages. Ils n'ont pas le type du nègre et sont intelligents et affables. Leurs femmes portent à peu près la même coiffure que celles de Yamia : casque élevé formé par les cheveux, et terminé derrière par une queue en pointe qui se dresse rigide comme un catogan retroussé. Les hommes portent le *Tobé* ou gandoura bleue de Zinder; ils ont parfois, de même que les Zindérois, la tête couverte d'un bonnet, mais ce n'est pas la majorité. Les jeunes gens et les enfants très jeunes sont nus; plus âgés, ils portent la culotte de cuir décrite à Iferouane.

Du mil et des moutons nous ont été envoyés par le village de Ngourou, assez éloigné de Guérine-Sélek. Nous avons trouvé des lettres de Lamy datées d'ici et d'autres datées de Djembba et qui nous donnent des détails sur la route à suivre.

La brume se dissipe presque, sur le soir, mais, comme toujours, elle a duré toute la journée.

5 janvier. — Le départ n'a lieu qu'à deux heures de l'après-midi. Après avoir traversé la dépression qui s'étend au pied de Guérine-Sélek, nous marchons sur une plaine, semblable à celle que nous avions parcourue la veille, plaine que recou-

Four à mongoul ayant cuit à Guérine-Sélek.

vrent de toutes parts les trois graminées habituelles ; çà et là quelques touffes d'Ana, indice toujours certain que le sol est sableux. A 5 kilomètres, nous sommes dans une dépression à vaste proportion ; c'est déjà la seconde depuis le départ ; son sol est couvert de Lemmad, d'herbes de marais, de quelques Korunka et de beaucoup de Doum ; nous y rencontrons une petite caravane composée d'une vingtaine de bœufs porteurs et de quatre ânes. Six hommes la conduisent, ils viennent du village de Bouboukoa où ils ont échangé le mil qu'ils possédaient contre le mongoul qu'ils emportent. Leurs bœufs sont très beaux et pourvus de cornes énormes.

Un peu au delà le sentier traverse une dépression très peu accentuée où s'élèvent des Gâo et des Teboraq superbes; deux autres dépressions de même genre se trouvent sur notre route et on fait halte dans une cuvette à Doum, à très petite distance d'un lac d'eau saumâtre nommé Kamiakouram, à six heures moins dix minutes.

Les hommes, les vêtements, l'armement, l'équipement, les animaux, les charges, tout en un mot, est recouvert d'une épaisse couche de poussière blanche, due non seulement aux sables terreux très fins que soulèvent les pieds dans les parties basses, mais surtout au pollen très abondant de la graminée Tâbli dont on frôle, d'un bout de l'étape à l'autre, les panicules élevées. En réalité, chacun de nous semble entièrement saupoudré de farine. Les hommes, dans la soirée, prétendent avoir entendu des cris d'hippopotames.

6 janvier. — Départ à quatre heures moins un quart du matin; c'est sur une plaine absolument identique à celle d'hier soir que nous avançons. Après une marche de 10 kilomètres, nous côtoyons un grand lac d'eau douce du nom de Djajakou, et un kilomètre plus loin un autre lac nommé Negouroutoua[1] de même nature.

Au delà nous traversons ou nous touchons, toujours dans la même plaine, six lacs ou cuvettes, dont deux seulement contenant de l'eau, pour aller camper, un peu avant dix heures, sur le bord du lac Bitoa. Son eau est saumâtre mais buvable et, dans tous les cas, les puisards que l'on creuse sur ses bords donnent une eau claire d'assez bonne qualité.

7 janvier. — Nous sommes en route un peu avant quatre heures du matin. La plaine est encore recouverte, au loin à gauche et devant nous, par un vaste incendie dont les lueurs rouges éclairent très vivement l'horizon. La végétation est la même, avec tendance à l'augmentation du Ana, mais, comme la veille, peu ou point de grands arbres. Après 10 kilomètres

1. *Negouroutou* signifie hippopotame. Au dire des deux hommes du sultan, Yaro et Othman, beaucoup de ces lacs contiennent des hippopotames.

de route, au milieu desquels nous avons traversé une grande dépression à sec recouverte de Doum, nous passons entre deux petits lacs d'eau douce nommés Sagouaille; trois autres vastes cuvettes sont ensuite coupées par le sentier qui nous amène au village de Djembba, situé au bord ouest d'un lac à natron sur le bord est duquel nous allons camper. Djembba est enceint, à l'ouest, par une véritable petite dune de sable de très faible relief; de l'autre côté, le village domine d'une trentaine de mètres le fond du lac où se trouve de l'eau et qu'habitent des masses d'oiseaux aquatiques. Les habitants se livrent à l'exploitation du natron et ne possèdent aucune culture.

Je n'ai pas pensé à dire que, depuis Hamdara, deux Touareg Keloui, plus ou moins mâtinés, nous suivent à cheval sans jamais nous lâcher. Ces deux indigènes nous ont ramené ce matin un chameau égaré il y a quelques jours et un cheval perdu ce matin même.

Les nuits se maintiennent froides bien que les journées soient chaudes et arrivent à 31° et 32°, hier nous n'avions pas 10° à six heures du matin.

8 janvier. — Le convoi s'ébranle quelques minutes avant quatre heures du matin; le sentier traverse tout d'abord une belle et longue cuvette peuplée de Doum superbes, puis, après un court espace de plaine, nouvelle vaste cuvette de même nature. Après 9 kilomètres de marche depuis le point de départ, la mission descend dans une dépression au fond de laquelle se trouve la mare d'eau natronnée dite Oua-Koumoua; bientôt succède une autre dépression, et aussitôt après nous arrivons au village de Chéri devant lequel nous campons à six heures vingt minutes.

Les cuvettes du parcours d'aujourd'hui sont toutes limitées par des rebords formant des lignes de collines insignifiantes, mais pourtant apparentes, qui ne dépassent pas 8 mètres de hauteur au-dessus de la plaine, et dont le sommet domine le fond des dépressions de 25 à 30 mètres au maximum.

Chéri est un gros village, vivant exclusivement de l'exploitation du mongoul, entouré d'une haie vive d'Adéras très fournie, et situé sur le rebord est d'une cuvette au fond de laquelle se trouve un lac à eaux saumâtres qu'il domine d'une vingtaine de mètres environ. Nos animaux et nous, nous buvons à des puits et à de petites mares où l'eau est bonne, mais salie et noirâtre, en raison de la nature même de la terre sableuse et noire dans laquelle ils sont creusés et qui n'est qu'un tissu de racines de roseaux morts.

La nature du pays que nous traversons est telle que la nourriture en mil y est précaire pour nous, étant donné que les indigènes n'en produisent point et n'en gardent que les quantités nécessaires à leur propre entretien. Quant aux moutons, les gens de Chéri semblent en posséder d'assez nombreux troupeaux et on nous livre facilement ceux dont nous avons besoin, dès notre arrivée, les quantités ayant d'avance été indiquées par Mohamed.

Le chef du village (qui porte le titre de *Caïgama*, chef militaire du sultan), Abd-Koulouni, vient nous saluer; c'est un homme énergique, qui a une réputation de chef de parti très entreprenant, très aventureux et très hardi; il nous fait un accueil affable et va nous accompagner jusqu'à Adeber. Nous congédions nos trois hommes du sultan de Zinder : Yaro, Othman et Mohamed, auxquels, en raison de leurs bons services, nous remettons quelques Bou-Thyr et quelques colliers d'ambre. De même nous renvoyons avec eux, à Zinder, les trois indigènes qui conduisaient nos bœufs de boucherie.

Pas de brume ni hier ni ce matin; il semble que ce soit anormal pour le pays, mais d'autre part c'est bien agréable pour l'œil.

Nous quittons Chéri quelques minutes avant trois heures de l'après-midi sous la direction de deux guides pris au village : ces guides sont armés d'arcs et de flèches.

A 3 kilomètres, nous côtoyons un petit lac d'eau salée, et

2 kilomètres plus loin une cuvette à forte végétation de Doum, de Gâo et de Takora. Au delà la plaine se déroule très vaste, presque absolument dépourvue d'arbres, mais toujours revêtue de son manteau jaune de graminées très élevées. A 10 kilomètres de Chéri, nous suivons quelques instants la bordure d'un lac, recouvert de roseaux et entouré de Doum et de quelques rôniers, d'où son nom de lac Guiguignia.

Dans toutes ces dépressions, il y a une abondance extraordinaire de perdrix, de canga, de tourterelles, de pigeons et de garde-bœufs.

Nous arrivons et nous campons à six heures du soir sur le bord d'une grande cuvette salée nommée Saouarni ou Roua-Saouarni, où l'on trouve de l'eau, des efflorescences salines, des roseaux; des puits se creusent sur le bord de la dépression. Il existe là une douzaine de huttes servant à abriter les indigènes qui se livrent à l'exploitation du mongoul, mais qui pour le moment ne sont pas occupées. Notre campement est établi près de ces dernières et, malheureusement, au milieu du Karindjia.

9 janvier. — La mission se met en route quelques minutes avant trois heures du matin, sur la plaine nue, ondulée de petits mouvements de collines, qui sont autant de bourrelets-berges entre les cuvettes. Sur les quinze premiers kilomètres de parcours nous ne côtoyons en route qu'une seule cuvette et à ce point, qui se trouve au tournant d'un petit éperon de collines d'une douzaine de mètres de hauteur, nous frisons le lac de Grijoua, bientôt suivi par le lac de Kangueroua, beaucoup plus grand, avec la ceinture ordinaire de Doum que dominent çà et là quelques rôniers. A ce lac en succède un autre, qui porte le même nom, mais qui est beaucoup plus étendu. Le lac Negouroutou lui fait suite, 4 kilomètres plus loin, et là je relève des traces et des crottins d'hippopotames, ce qui prouve que les informations données par les guides étaient exactes.

Après avoir ensuite côtoyé le lac Kayaoua, puis celui d'Aborérém, le premier à sec, le second contenant de l'eau, nous descendons dans la grande cuvette de Guidjigaoua. Nous côtoyons sa bordure nord puis, escaladant sa berge de l'est, nous campons, à dix heures vingt minutes, sur son sommet, auprès du village de Guidjigaoua. Nous dominons d'une trentaine de mètres le fond du lac où nous voyons de l'eau et quelques fourrés de Tamarix, cet arbrisseau qui nous avait abandonnés depuis si longtemps.

Guidjigaoua est un village pauvre, peu important, et qui ne vit que de l'exploitation du mongoul. Nous trouvons ici un envoyé de Lamy qui nous prie de le rejoindre, si faire se peut, ce soir à Adeber où il nous attend; il déclare n'avoir reçu, de toutes nos lettres, que celle expédiée hier matin de Chéri.

Nous quittons Guidjigaoua à trois heures de l'après-midi pour traverser presque immédiatement deux cuvettes successives sans eau, mais abondamment pourvues de roseaux, de broussailles, de Doum et de quelques Korunka. Quelques kilomètres plus loin, la colonne traverse la grande dépression au milieu de laquelle se trouve le petit village d'Audoro où l'on exploite le mongoul. Le fond de la cuvette contient un lac et des puits; les terrains non recouverts sont composés d'une poussière blanche, mélange de natron et de terre.

Vers la fin de l'étape se présente le lac d'Adeberdana, avec roseaux et Doum, mais sans eau; après un court espace de plateau nous descendons dans la grande cuvette d'Adeber que nous traversons pour gagner, sur la rive sud-est, le campement du premier échelon où nous rejoignons Lamy à six heures du soir. Nous sommes encore une fois tous réunis et il ne nous reste plus maintenant une distance bien considérable pour atteindre enfin le Tchad.

Adeber compte trois villages, dont deux grands et un petit; c'est là le dernier village à exploitation de mongoul que nous trouverons sur notre route, car devant nous c'est la culture

du mil qui reprend possession du terrain; mais tout le pays a été plus ou moins ravagé par les bandes de Rabah. Adeber fait partie du territoire de Damagaram.

Les nouvelles trouvées ici annoncent que Rabah a été battu par des blancs sur le Chari [1], qu'il a été blessé, que nombre de ses lieutenants ont été tués, mais nul ne peut dire en quel lieu il se trouve actuellement. Des partis de soldats de Rabah battent, dit-on, la campagne devant nous dans les environs de Begra. On prétend encore que M. Gentil construit un fort au confluent du Logone et du Chari, ce qui, si la nouvelle était exacte, nous engagerait fort à le rejoindre par le plus court, c'est-à-dire par le sud du Tchad. Rien en effet ne m'empêche, en tant que missionnaire scientifique, de marcher en territoire d'influence anglaise, si je n'y fais pas acte de possession ou si je n'y conclus aucun traité. Les nouvelles disent aussi que Joalland a fait sa jonction avec la mission Gentil et qu'il est lui-même sur le Chari [2].

Lamy a envoyé, ce matin même, et à la suite des informations précédentes, un courrier à Gentil; l'indigène qui le porte a promis d'être de retour, et de nous rejoindre à Yô, le 22e jour de la lune, c'est-à-dire le 23 courant.

10 janvier. — Ce matin apparaissent, avec des vivres, des gens des villages de Ouogom et de Dambéloua, tous portent la marque de Rabah (sorte de croix entaillée sur la figure et formant une énorme cicatrice en saillie). Le chef de Dambéloua, qui fait faire cet envoi, s'était réfugié, à la suite des pillages des troupes de Rabah, dans un des villages du Mangga traversés par Lamy ces derniers jours. Ce chef a d'abord suivi Lamy, puis l'a précédé pour nous recueillir du mil tout en lui laissant son fils comme guide. Les villages dont il vient d'être parlé — et bien d'autres, en avant, aussi détruits par Rabah — de même que Ginaoua, Chéri, etc., fai-

1. Écho de la bataille de Kouno, du 29 octobre 1899, ou peut-être de celle de Togbao (Niellim), du 17 juillet 1899.

2. C'était en partie exact, puisque Joalland était arrivé en face de Goulfeï, sur le Chari, le 9 décembre 1899.

saient partie de l'obédience du chef Abd-Koulouni, présenté plus haut au lecteur.

Nous partons à deux heures vingt minutes de l'après-midi, Abd-Koulouni en tête, ainsi que plusieurs autres guides, mais tous ces gens ne paraissent pas bien fixés sur la direction à suivre : les uns préconisant une route, les autres prétendant que telle autre est meilleure; chaque croisement de sentier fait naître des hésitations et des discussions confuses, d'autant plus confuses que nous avons en général deux interprètes, l'un parlant mal l'arabe et le haoussa, l'autre parlant mal le haoussa et le béribéri. Avec les nègres de ce pays, il est toujours bon de s'attendre à des surprises tant sur la direction que sur les distances qu'ils ne connaissent jamais; ils sont ainsi, rien ne peut les changer.

Après 3 kilomètres de marche, la mission descend dans une grande dépression où se trouvent les puits et mares de Yankoné et de Inékichoumma. A 5 kilomètres au delà de ce dernier, on touche le puits de Béguéndimiréne dans une cuvette où poussent des Doum, des Adéras et des tamarix. L'aspect de ce bas-fond est superbe, surtout par la luxuriance de sa végétation, composée en outre de grands gommiers, de Gâo, de Korna, de Teboraq, de quelques Tamariniers, et de quelques touffes d'Abisga. Plus loin, nous descendons dans la grande vallée de Banijabeur, à même végétation que la précédente, et au milieu de laquelle s'élevait le village de Minosoroua, détruit par Rabah et où ne subsistent plus que quelques huttes d'exploitation de mongoul, peuplées d'un petit nombre d'habitants. Des lianes grimpent partout aux arbres, et, en sous-bois, je constate la présence de nombreux Tadent en fleur.

Les cuvettes, à partir d'aujourd'hui, revêtent l'aspect de véritables vallées, bien que paraissant encore fermées, ce qu'il est impossible de vérifier à cause de la nuit qui arrive, mais nous ne sommes plus éloignés maintenant de la Komadougou-Yobé, et il est probable qu'elles se déversent dans cette rivière.

En sortant de la vallée de Banijabeur, la colonne marche sur un plateau et rencontre ensuite une vallée, à pente vers le sud-sud-est, qu'elle franchit pour reprendre un plateau ondulé, boisé. Un incendie énorme s'étend au loin, sur notre gauche, magnifique feu d'artifice lançant au ciel des gerbes d'étincelles et dévorant à toute vitesse les hautes graminées qui recouvrent le sol; nous atteignons ensuite l'emplacement du village de Yamane, détruit par les lieutenants de Rabah, et nous entrons aussitôt après sur une plaine basse, très fournie d'une végétation identique à celle des vallées précédentes, où nous rencontrons la mare de Kabélaoua, actuellement à sec, mais qui contient de l'eau longtemps après la saison des pluies; elle est située dans un thalweg peu accentué qui fuit vers le sud-sud-est. A 1500 mètres plus loin, nous passons sur l'emplacement de l'ancien village détruit de Borneski, qui élevait ses toits coniques dans une cuvette à végétation magnifique qu'entoure une plaine boisée.

Tout à coup se présente un raidillon assez abrupt que nous descendons pour entrer dans la vallée d'Ieggueur où nous circulons dans une véritable forêt en innombrables lacets d'autant plus pénibles que la nuit, obscurcie par l'épaisseur des feuillages, ne permet pas de distinguer ce que l'on a devant soi et que l'on est sans cesse lacéré par des milliers d'épines. C'est au milieu de cette brousse que nous campons à onze heures vingt minutes du soir, sur l'emplacement du village détruit de Kouigom, au bord même de la rivière Komadougou, après une étape de plus de 40 kilomètres.

11 janvier. — La Komadougou serpente entre deux berges très boisées de 4 à 5 mètres d'élévation, sur une largeur de 40 à 50 mètres. Rien ne saurait rendre la joie que nous éprouvons tous en contemplant enfin un filet d'eau courante où des arbres superbes, des lianes, viennent tremper l'extrémité de leurs branches; le spectacle est si nouveau pour nous que nous ne pouvons nous lasser de le savourer.

Outre les énormes Tamariniers, les Teboraq, etc., quantité

d'arbres nouveaux font leur apparition : le *Belungou* à allure de ficus; le *Borgoum* à aspect de laurier très élevé; le *Kaoui*, semblable à un énorme mandarinier, et bien d'autres encore. Beaucoup d'oiseaux voltigent de toutes parts, un entre autres qui promène ses petits aux abords du camp, sorte de très petite poule huppée très familière (la poule de roche, ou perdrix de roche du Sénégal). En somme, la vie est très intense dans cette contrée qui, aux hautes eaux, doit devenir un immense lac.

La mission se met en route, à neuf heures un quart, au milieu de la forêt décrite hier, les plus grands arbres se confinant au reste dans la bordure plus épaisse qui masque la rivière. Les Teboraq, les Adjar, les Tadent, de nombreux gommiers abondent; çà et là quelques touffes d'Abisga et de fréquents exemplaires du parasite des gommiers qui s'attache un peu à tous les arbres.

La marche est naturellement fort difficile dans ces fourrés où le sentier fait de constants détours changeant sans cesse de direction; les branches vous flagellent et vous fouettent sans relâche et, comme les arbres auxquels elles appartiennent sont en général formidablement armés, il s'ensuit des blessures et des déchirures douloureuses.

Nous atteignons bientôt le bord de la petite rivière Ieggueur; le sol est profondément fissuré par le soleil après le retrait des eaux. Nous côtoyons pendant quelques instants cette rivière qui va se jeter dans la Komadougou; elle est recouverte de gibier d'eau très abondant, et de nombreuses traces d'hippopotames s'enfoncent dans la vase au milieu des roseaux et des graminées de marais. Un peu plus loin, la mission traverse la dépression nommée Kaouaoua, large surface elliptique entièrement dépourvue d'arbres et entourée d'une enceinte de gommiers au tronc noir, témoignage certain d'un séjour périodique sous l'eau. C'est, à la saison des pluies, une mare qui communique avec l'Ieggueur; son sol profondément fendillé, retourné de toutes parts par les troupes

de sangliers, est recouvert d'une couche de poussière noire, provenant de l'incendie des roseaux qui y vivent habituellement.

Aussitôt après cette mare, le sentier grimpe un instant un court raidillon, qui constitue la berge de cette plaine-forêt, et nous marchons de nouveau sur une plaine plus élevée, très couverte de graminées et très boisée, mais généralement d'arbres de petite taille, sauf de temps en temps un bouquet de grands Gào ou de gommiers élevés. Le sol est de sable jaune à moitié ferme. Nous croisons les emplacements de trois villages, détruits par Rabah [1] : Baguéra-Malemmi, à 9 kilomètres du point de départ, puis Kaléri, et Kanddiroua. Dans l'enceinte de ces villages poussent quelques pieds de mil et des débris de toutes sortes jonchent le sol : jarres, calebasses, ustensiles et même squelettes humains. La plaine est couverte de graminées mais, contrairement à ce qui se passait les jours précédents, pour le Gambba et le Tâbli qui poussent en petites touffes toujours séparées les unes des autres, ici les graminées forment un tapis régulier, coupé, de place en place, par des surfaces où le féroce Karindjia règne en maître. Les arbres sont partout ornés de nids suspendus.

Nous passons devant le petit village de Ouogom, où l'on nous offre un peu de mil et de poisson fumé, que nous n'acceptons pas parce qu'il nous faut continuer la marche, mais dont nous remercions les habitants. De petits baobabs s'élèvent à l'est de Ouogom. Une route se présente à 4 kilomètres plus loin, elle conduit directement à Adeber; nous la traversons pour gagner l'emplacement du village détruit de Kabioua où se trouvent quelques cultures de mil. A 5 kilomètres au delà, nouveaux champs de mil qui marquent le point où fut jadis l'ancien Dambéloua, village détruit et que ses habitants ont réédifié depuis à quelque distance au sud. Au delà nous ne tardons pas à rejoindre un grand med-

1. Quand je dis Rabah, je veux dire ses lieutenant, ses partisans ou des détachements de ses troupes, car lui-même n'est pas venu jusque-là.

jebed qui circule dans des cultures de mil et que nous suivons; il nous fait d'abord passer près de la mare de Dessaoua, entourée d'un bouquet de grands arbres et qui, en saison des pluies, contient beaucoup d'eau.

La brousse ne se présente plus que par petites places au milieu des champs de mil. Çà et là quelques huttes pour les besoins des cultivateurs. Ce pays prend un aspect riant que ne revêt jamais la brousse inculte où en aucun moment on ne dispose de la moindre échappée de vue. Des bœufs, des autruches privées, des moutons au pâturage, des gens qui circulent un peu partout : on sent là une vie régulière, active, et non plus l'immobilité et l'éternel sommeil du steppe silencieux et morne.

Nous arrivons et nous campons à Kabi à six heures moins vingt minutes, après un parcours de 41 kilomètres. L'opération de l'abreuvage est aussitôt commencée, mais les puits sont peu abondants et comptent 18 à 20 mètres de profondeur, aussi ne terminera-t-on qu'à trois heures du matin du lendemain.

Kabi se compose de trois villages dont deux sont très importants, mais sans entourage et sans défense. Les habitants, de même que ceux des villages voisins, possèdent du mil, des troupeaux de bœufs et de moutons et des autruches privées. On nous donne dès l'arrivée tout ce dont nous avons besoin, c'est-à-dire des moutons, du mil cuit, et du mil en grains pour les chevaux. Nous avons trouvé quelques paillottes construites à l'avance pour notre usage, mais je dois dire que, comme par le passé, nous sommes toujours précédés dans les villages par un des trois Touareg : Abdou, Chini ou Mohamed, parents de Mallem-Yaro, que celui-ci nous a fournis au départ de Zinder et qui remplissent avec conscience et avec le plus grand dévouement les fonctions de fourriers de colonne, de guides, d'interprètes et de factotum, par lesquelles on les fait passer tour à tour.

Des nouvelles trouvées à Kabi disent que le représentant

de Rabah, pour la région où nous nous trouvons, et fixé à Doutchi, en apprenant notre arrivée, aurait fui de ce village en y laissant 6 000 zekkat de mil, et en emmenant son monde composé de 20 fusils et d'une vingtaine de cavaliers. La présence de Gentil au confluent du Chari et du Logone nous est aussi de nouveau confirmée.

12 janvier. — Le départ a lieu à six heures moins un quart du matin ; on chemine dans des cultures de mil à perte de vue, sillonnées de sentiers courant dans toutes les directions. Des troupeaux de bœufs et de moutons paissent de-ci de-là accompagnés d'autruches privées. Des villages entourés de haies vives d'Adéras s'éparpillent à notre gauche, avec quelques petites surfaces cultivées en coton. Après 7 kilomètres de marche, la plaine est boisée au milieu des cultures, mais presque aussitôt après, le mil seul règne en maître partout, avec quelques grands arbres de loin en loin. C'est ainsi que se continue le paysage jusqu'au village très important de Begra, aux portes duquel nous campons un peu avant neuf heures.

Begra est situé sur la rive gauche de la Komadougou-Yobé, il est entouré d'abord d'un mur de terre peu élevé, puis, au large du mur, d'une forte haie d'Adéras recouverte d'une multitude de plantes grimpantes.

On nous apporte en abondance tout ce dont nous avons besoin : poissons séchés, poissons frais grillés, mil en grain, farine de mil, farine de froment, œufs d'autruche frais, que nous mangeons en omelette, etc. Tous les notables sont venus au-devant de nous, se déclarant heureux de notre présence — qu'ils escomptent naturellement dans l'espoir que nous les débarrasserons de la lourde et ruineuse autorité de Rabah —; non seulement les notables d'ici, mais aussi tous les chefs de villages de la région, chassés des anciennes et lucratives fonctions plus ou moins élevées qu'ils occupaient à la cour du sultan détrôné de Kouka, viennent en masse présenter leurs compliments et leurs *salamaleks*, disant qu'ils sont avec nous, qu'ils sont prêts à marcher, etc. C'est une

véritable levée de boucliers contre Rabah ou ses représentants. De longs palabres se tiennent autour de nous, d'autant que deux des fils de l'ancien sultan détrôné de Kouka sont présents, Ahmar-Scindda et son frère Guerbaï. Ces deux personnages s'étaient, depuis longtemps déjà, réfugiés à Zinder et ils nous ont précédés de quelques jours seulement à Begra où leur présence a attiré nombre de chefs, leurs anciens serviteurs et leurs partisans dévoués, qui se préparent à donner solennellement à Ahmar-Scindda l'investiture de nouveau sultan du Bornou. Ahmar-Scindda a avec lui un certain Boubaker — que nous avons depuis appelé son ministre des affaires étrangères — qui, fort intelligent et fort actif, excelle à mener les affaires et conduit très habilement toute cette campagne. Boubaker est parent d'Ahmar-Scindda, il occupait à la cour de Kouka une haute situation. C'est un petit homme, à aspect vieux et un peu rabougri, à allures douces, conciliantes, voire un peu mielleuses, très remuant et très versé dans les affaires politiques du Bornou, fin négociateur et adroit représentant. Il connaît parfaitement les choses et les gens et, comme il parle passablement l'arabe, il a été pour nous un excellent informateur et nous a rendu de très sérieux services. C'est lui qui a organisé les réunions de gens qui se trouvent ici, et qui a habilement profité de notre passage pour l'utiliser en vue de la réussite de ses projets politiques et de ceux du fils de son ancien maître. Ce Boubaker, de même qu'Ahmar-Scindda et toute sa suite, va maintenant faire route avec nous, sans jamais nous quitter, jusqu'au Chari. Il est suivi de sa femme, négresse très active, très débrouillarde et qui possède suffisamment la connaissance de la langue arabe; elle se distingue surtout par un énorme morceau de corail qu'elle porte, comme une défense, dans la narine droite, et elle est très habile à prendre successivement les meilleurs bœufs de notre troupeau de boucherie pour s'en faire une monture pour elle et pour son bagage varié; entre temps elle fait un peu de commerce.

Nous avons aussi depuis quelques jours une bande, qui nous suit ou nous précède, composée de gens originaires de

Madame Boubaker. (Dessin de Ch. Weisser, d'après une phot.).

Kouka, de Bornouans de toutes sortes, foule plus ou moins bigarrée de gens de diverses provenances, que nous avons décorés du nom d'*auxiliaires*, et qui profitent de notre pas-

sage pour rentrer dans leur patrie. Ces noirs sont tous armés d'un arc et d'un carquois plein de flèches; quelques-uns, mais très rares, possèdent des sabres touareg; d'autres ont une longue lance à hampe de bois et à fer énorme en forme de feuille de laurier et une ou deux petites sagaies assez semblables à des harpons très finement travaillés. Ces gens s'avisent parfois d'aller prélever des vivres ou de faire des essais de ravitaillement individuels sur les villages traversés, mais on les surveille avec soin et Lamy les fait châtier dès qu'ils se permettent quelques incartades de ce genre.

Enfin dans notre suite immédiate se trouve un certain Saïd, recruté à Zinder, que l'on met à toutes les sauces et qui rend des services; il parle l'arabe, le béribéri, le haoussa, etc., mais il les parle assez peu correctement. La vie de ce noir est une véritable odyssée : c'est un ancien esclave d'un certain Mostapha-Dziri habitant Tripoli, mais autrefois né à Alger. Mostapha a longtemps employé Saïd comme chef caravanier pour faire des affaires dans toutes les parties du Soudan où il a exécuté ainsi de nombreux voyages, entrecoupés de retours à Tripoli. Entre temps, Saïd a été interprète arabe de Mizon lors de sa mission sur la Bénoué et à Yola. Tous ces déplacements et cette vie aventureuse ont fait de Saïd un informateur utile, mais il est peu sérieux et brode assez souvent sur les thèmes qu'il développe, néanmoins il a beaucoup vu, il sait beaucoup, et juge assez justement.

Les indigènes du pays, tant de Begra que des environs, venus en palabre, sont de types très divers et de toutes les teintes du noir. Il en est qui sont seulement brun foncé, teinte qui, jointe aux autres caractères de leur physionomie, semble indiquer une origine foullane. D'autres sont noirs, mais n'ont point le nez épaté ni les grosses lèvres du nègre. Comme signe particulier tous ces noirs ont des oreilles d'une petitesse remarquable. La majorité est tête nue, mais un certain nombre porte pourtant le petit bonnet d'étoffe ou la petite

calotte grecque, basse, tricotée. Tout le monde parle le béribéri.

Les hommes ont quelques sabres, soit des sabres touareg, soit d'autres très voisins de cette forme. Tous portent des couteaux larges pendus à la ceinture. Les cavaliers qui accompagnent les autorités sont toujours munis de grandes lances et de sagaies comme celles que je viens de décrire chez les auxiliaires. Il en est même qui portent trois ou quatre de ces grandes lances et autant de sagaies qui sont maintenues, quant au bas, dans un long sac de cuir pendu en sautoir sur l'épaule.

Les femmes sont grandes, leur couleur n'est pas très noire, mais chocolat foncé. Elles se coiffent, non plus en casque, mais avec une multitude de petites tresses rayonnant du centre à la circonférence de la tête, et se terminant toutes par une petite touffe de cheveux libres et crépus qui constitue une couronne hérissée et leur donne un aspect plutôt peu plaisant. Il en est qui portent, sur le sommet de la tête et en arrière, une couronne en métal (argent ordinairement) posée sur le centre des petites tresses. Toutes sont pourvues d'ornements dans la narine, quelquefois très gros et très longs. Elles ont aussi, assez souvent, suspendue au cou, une plaque en onyx ou en opale (provenance européenne), de forme rectangulaire, à angles arrondis, ou de forme elliptique.

Elles sont toutes pourvues, au-dessus de chaque cheville, de deux bracelets de cuivre assez minces.

Tous les indigènes possèdent de nombreux chiens d'assez grande taille, forts et bien musclés. Certains, aux oreilles coupées, ont un peu la tête des chiens danois. Leur pelage est tigré ou sombre, mais très rarement blanc.

C'est ici que je vois aussi pour la première fois une chaussure composée d'une semelle de bois, munie d'une courroie à l'avant qui passe, entre le pouce et l'index et qui est ensuite fixée de chaque côté, absolument comme dans la sandale touareg.

Lorsque les notables viennent en visite, ou en palabres, ou en apports de vivres, ils sont porteurs de hautes cannes, généralement en bois noir, qui sont une sorte d'insigne de commandement. Lorsque l'on a rien exigé d'eux ou qu'on leur a fait une grâce, ou accordé quelque chose, en un mot fait un plaisir ou rendu un service, ils commencent d'abord par applaudir exactement à la façon d'Européens et, aussitôt après, élevant horizontalement les mains, la paume en l'air, ils prononcent une courte *fatha* musulmane. Dans la réalité, et bien qu'ils prononcent ces *fatha* pour un oui ou pour un non, ces indigènes ne sont point musulmans fervents quant au fond; tout au plus quelques individus sont-ils pratiquants, mais la masse ignore en réalité, autrement que de nom, ce que peut être l'Islam.

13 janvier. — Séjour. L'activité des termites est ici considérable. En quelques heures leurs galeries tapissent le dessous de tous les objets que l'on a l'imprudence de laisser reposer à terre. C'est du reste ce qui se produit toujours dans cette région dès que le sol n'est pas du sable pur.

Promenade aux environs immédiats du village sur le bord de la rivière.

Aux abords du campement la Komadougou coule dans un lit étroit, à berges de 2 m. 50 à 3 mètres; sa largeur n'excède pas 60 mètres aux points les plus larges, mais l'eau courante n'en recouvre qu'une très faible portion; cette eau est claire et coule très lentement (26 centimètres par seconde), elle nourrit des quantités de poissons dont quelques-uns sont assez grands.

J'en photographie trois des plus typiques, parmi lesquels le plus grand, le *Balboud*, compte exactement 57 centimètres et demi; il en est qui possèdent des dents énormes sur le pourtour de la bouche; c'est une cartouche de mélinite qui nous en a rendus les heureux possesseurs.

Les indigènes se livrent à des pêches très fructueuses au moyen de filets qu'ils fabriquent eux-mêmes, tout à fait à la

façon européenne, avec l'écorce textile d'un arbrisseau du pays.

La rive gauche de la rivière, à partir d'ici, est couverte de halliers et de fourrés impénétrables ; aucun sentier n'y circule et de grands gommiers, de hauts Tamariniers, des Borgoum, situés sur la rive même, y dominent d'autres arbres moins élevés. Notre camp, placé précisément sur la rive gauche, est

Poissons de la Komadougou.

ombragé de Tamariniers gigantesques. Sur le bord de l'eau même se montrent des quantités de Kada, de fortes touffes de Diss et d'une grande persicaire à robustes tiges. Entre le camp et la Komadougou, dans la petite plaine qu'elle inonde lors de ses hautes eaux, poussent des arbustes vigoureux et de très beaux arbres, entre autres des Tamariniers, des Borgoum et des Magarïa.

Sur la rive droite, plus élevée, sont localisées les cultures et les jardins. On y voit d'assez grands espaces semés en blé et que l'on arrose avec des *Khottâra*, perches à bascule au moyen desquelles les nègres puisent l'eau dans la rivière pour la verser dans les petits canaux d'irrigation de leurs champs. Les jardins produisent un peu de tabac, un peu de coton, des oignons,

des carottes, une solanée comestible nommée *Yâlo*, semblable comme fruit à une grosse tomate sphérique d'un beau vert clair. Le pourpier est aussi très commun et se rapproche beaucoup du pourpier doré des jardins de France. De très nombreux oiseaux, surtout d'oiseaux aquatiques, vivent ici, notamment : le garde-bœuf [1], *Belbela* en haoussa, un bel ibis noir, diverses espèces de hérons, des canards sauvages, de petits échassiers gris perle marqués de noir, très familiers; deux espèces de martins-pêcheurs. Je ne parle que pour mémoire des pigeons, tourterelles, vautours chauves, corneilles à ventre blanc et rapaces, dont le nombre ne diminue point.

J'ai recueilli sur le bord de la Komadougou, et dans son lit même, de très nombreuses coquilles de bivalves, sortes de grandes moules à intérieur merveilleusement nacré avec des nuances roses changeantes, et aussi des helix de grandes dimensions.

Une nouvelle lettre a été expédiée aujourd'hui à Gentil et nous espérons que cette dernière lui arrivera rapidement si, comme on le prétend, il se trouve sur le bas Chari.

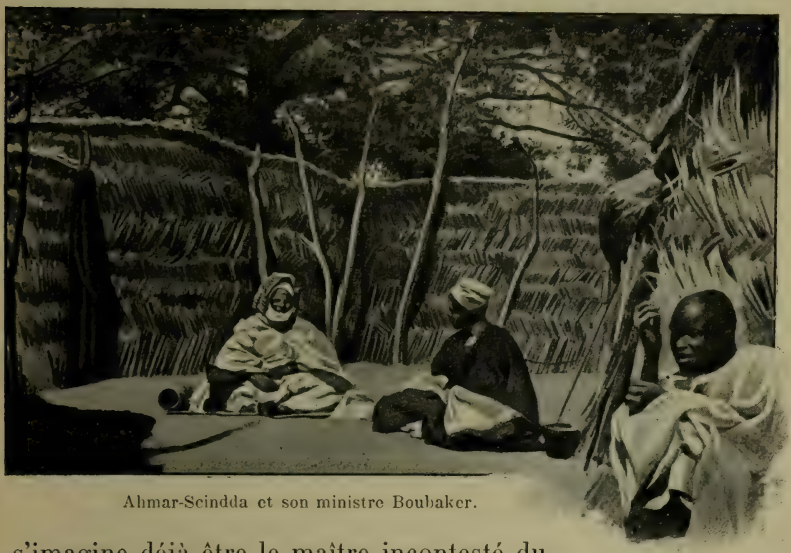
14 janvier. — Séjour. Les indigènes nous livrent dix-neuf chevaux qui appartenaient au lieutenant de Rabah, désigné l'autre jour comme s'étant enfui précipitamment de Doutchi à l'annonce de notre approche; ils apportent en outre cinq cents zekkat de mil et six bœufs, propriété du même individu; les autres bœufs et les jeunes chevaux ont été laissés en cadeau aux chefs des villages pressurés par ce lieutenant.

Aujourd'hui, grande cérémonie du sacre : toutes les populations réunies, tous les chefs grands et petits, présents, proclament solennellement sultan du Bornou, Ahmar-Scindda [2] et l'acclament bruyamment. Aussitôt après la

1. Probablement le *Ardea ibis*.
2. Ahmar-Scindda-Ben-Cheikh-Brahim-Ben-Cheikh-Ahmar, le fils de l'ancien sultan Cheikh-Brahim, sultan de Kouka.

déclaration d'investiture, au milieu d'une masse énorme de noirs entassés autour de nous et du nouveau sultan, toute l'assistance prononce l'inévitable *fatha*, bientôt suivie de cris joyeux, de youyous retentissants; les femmes surtout n'interrompent pas un seul instant leurs youyous et leurs chants.

Ahmar-Scindda est dans le plus grand enthousiasme. Il



Ahmar-Scindda et son ministre Boubaker.

s'imagine déjà être le maître incontesté du Bornou, tout comme si Rabah n'existait plus. Il se met à faire écrire, séance tenante, de nombreuses lettres pour annoncer sa nomination et prévenir ses sujets et ses fidèles; il fait même adresser une lettre à Tripoli pour aviser les autorités et les négociants des faits qui viennent de se produire et pour leur dire que désormais la paix régnera dans le pays, que les routes de caravanes sont enfin ouvertes et qu'ils peuvent venir trafiquer sans crainte.

En attendant toutefois, et pour plus de sûreté, Ahmar-Scindda va nous suivre avec la cohorte de ses auxiliaires et serviteurs personnels.

On apporte aux abords du camp, aussitôt après la céré-

monie d'investiture, une paillotte superbe que l'on entoure d'une vaste cour enceinte de nattes, et dans laquelle se retire Ahmar-Scindda, dont c'est maintenant la demeure. C'est dans cette case que chacun va lui porter ses félicitations; c'est autour de ce palais somptueux d'un fils de roi, devenu roi lui-même aujourd'hui, que se massent les femmes qui dansent et chantent sans s'interrompre un instant.

15 janvier. — Dès le matin, les indigènes viennent donner une aubade au nouvel élu, mais ce ne sont plus les tam-tams vulgaires auxquels les noirs nous avaient habitués : c'est une sorte de plain-chant très doux que tous les assistants psalmodient, pour ainsi dire, en chœur; à chacun de leurs arrêts, un soliste élève la voix et chante seul une phrase musicale qui est aussitôt reprise par le chœur entier. C'est très original et tout à fait nouveau pour nos oreilles.

Dans la journée Abd-Koulouni, qui avait pris une part très active aux menées politiques de ces derniers jours et à l'investiture d'Ahmar-Scindda, est reparti pour Zinder; c'est évidemment un homme d'action, nullement timoré, comme le sont la plupart des chefs nègres, et tout à fait capable de concevoir une idée politique, de la poursuivre et de la faire triompher.

16 janvier. — Nous quittons Begra, à six heures vingt minutes du matin, pour traverser d'abord la Komadougou par un gué facile où nos animaux se trempent à peine les pieds dans l'eau; nous serpentons ensuite dans les halliers de rive droite sur un sol d'argile fortement crevassée, contenant çà et là des mares qui conservent encore de l'eau, et nous arrivons, à sept heures, au village de Doutchi où nous campons, entre un énorme Gâo et un respectable tamarinier, qui jalonnent admirablement les deux extrémités du camp.

Doutchi est un important village entouré de murs, ou plutôt d'un cavalier, en terre relevée dont la hauteur ne

Un grand Gâo à Doutchi.

dépasse pas 2 mètres, et dont le sommet est régulièrement orné de merlons triangulaires de petite dimension. Ce mur est précédé d'un fossé d'où l'on a extrait la terre de l'enceinte. La ville a quatre portes.

Dans sa population, de même que dans les multitudes qui nous entourent, il y a un fort contingent d'hommes à peau relativement claire, parfois rouge sombre comme celle des Indiens de l'Amérique du Nord ; d'autres sont chocolat. C'est un témoignage bien net d'une origine foullane, et par conséquent un reste de l'ancienne invasion et occupation du Bornou par les représentants de cette race, il n'y a pas encore un bien grand nombre d'années.

La rivière coule à 2 kilomètres environ de Doutchi, je m'y rends en promenade à travers les halliers et en traversant quelques champs de coton et une petite ferme entourée de cultures de mil et de quelques légumes tels que carottes et oignons. La Komadougou, au point où je l'atteins, n'a pas 30 mètres de largeur et coule entre deux grands rideaux d'arbres du plus gracieux aspect. Là, sur la rive nord, les Tamariniers, les Gâo, les Borgoum et les Belungou sont surchargés de nids d'oiseaux suspendus aux extrémités des branches et se balançant gracieusement au-dessus du limpide miroir liquide dont, de temps en temps seulement, les oiseaux aquatiques ou le museau d'un caïman viennent troubler la calme sérénité. Des lianes réunissent entre eux les arbres et des troupes de singes les escaladent avec agilité. Sur la rive sud, la brousse est serrée et ne comporte que peu de grands arbres.

Les habitants ont édifié, aussitôt après notre arrivée, pour l'usage d'Ahmar-Scindda, une case avec cour entourée, semblable à celle de Begra ; ce soir ils se préparaient à lui donner une sérénade, mais le sultan les a fait prier de n'en rien faire soit parce que la nuit arrivait, soit aussi parce qu'il ne possède pas grand'chose et qu'il ne peut pas récompenser comme il le voudrait les exécutants. L'orchestre se composait

de tambours, de grandes cymbales en bois, de guitares, et de cloches doubles comme celles du sultan de Zinder, cloches sans battant et sur lesquelles on se contente de frapper avec de petits maillets de bois dur.

Ce matin, le ciel était voilé par une brume assez forte; ce soir, nous sommes régalés par un concert de hurlements de chacals qui pullulent dans la contrée.

17 janvier. — Le village nous fournit une certaine quantité de blé et de mil. De plus on achète, aux femmes qui ont établi un petit marché, du poisson séché, des arachides, du lait aigre, du beurre frais nageant en petites mottes sur du lait aigre, des oignons et du tabac de mauvaise qualité.

Les femmes sont grandes et minces, toutes portent dans le trou de la narine le fragment de verroterie ou de corail obligatoire, quelquefois très volumineux, et, sur la poitrine, les plaques déjà décrites. Elles attachent un grand prix à ce dernier ornement car aucune ne consent à m'en vendre un, elles les estiment à 1 300 cauries la pièce, et me demandent si je n'en ai pas à leur céder.

Comme je sortais du *palais* de nattes d'Ahmar-Scindda, je me vois entouré d'une multitude de cavaliers et de piétons qui me font le fameux salut des lances en vociférant, ils venaient là pour saluer le sultan et je les laisse bientôt à leurs occupations.

Nos docteurs sont encombrés de malades indigènes : maux d'yeux, maux de tête, surdité, maladies de tous genres. Ils tiennent leur cénacle, à l'heure où le soleil commence à baisser, sous l'ombre d'un tamarinier autour duquel s'accroupissent tous les impotents, apportant l'un une pincée de mil, l'autre une volaille, une petite calebasse de lait, une poignée de cauries, un oignon, quelques feuilles de tabac, de la coca pulvérisée, des arachides, etc. Dans les traitements infligés, la glyzine joue un grand rôle et devient une véritable panacée; les pilules de quinine ont aussi leur importance et sont particulièrement ordonnées à ceux, et surtout à celles

qui se disent *possédés des génies*. Du reste Fournial leur suggère l'idée que *dans quatre jours* ils seront débarrassés à tout jamais de l'influence néfaste desdits génies! En général, lorsque ce sont des hommes qui ont recours à l'art médical, invariablement ils demandent, outre le traitement pour d'autres maladies, un remède capable d'augmenter dans de grandes proportions leur énergie virile ; à ces derniers, quand ils en valent la peine, les docteurs donnent deux ou trois gouttes de teinture de cannelle, en leur prédisant une vigueur toute juvénile.

Lorsqu'il s'agit d'ophtalmies c'est une autre affaire : nos docteurs appliquent alors l'iodoforme et obtiennent des résultats aussi merveilleux qu'immédiats. Ces gens sont, en effet, très sensibles aux remèdes qui agissent sur eux très énergiquement; c'est donc là le triomphe des docteurs, et cela leur constitue un magnifique piédestal du haut duquel ils contemplent satisfaits les nègres enchantés et heureux d'une si rapide guérison.

Cette scène de la visite des indigènes était toujours très attrayante, c'était l'illustre Saïd qui servait d'interprète et je ne manquais pas d'y assister quand j'en avais le loisir.

18 janvier. — Le départ a lieu à cinq heures du matin au milieu d'une brume extrêmement forte qui s'est élevée un peu après minuit. La brousse est d'abord clairsemée : le sol est argileux et ferme. Après 4 kilom. 500 de marche nous retrouvons les palmiers Doum, que nous verrons un peu partout sur toute la route d'aujourd'hui, et nous touchons les cultures de mil et le petit village de Bonna auquel fait face, un peu plus loin et sur l'autre rive de la Komadougou, le village de Koudji. Nous allons suivre pendant toute l'étape, mais de plus ou moins près et en ne la touchant que quatre fois, la rivière qui fait de nombreux coudes. La brousse est surtout composée de plusieurs espèces de gommiers et de Teboraq, les grands arbres se cantonnant sur les berges mêmes. C'est après 5 kilom. 500 de marche que nous

La visite médicale à Doutchi.

tangentons pour la première fois la Komadougou, en face de Koudji, et en un point où la berge a près de 10 mètres d'élévation; à 4 kilomètres plus loin, le sentier serpente dans de petites plantations de mil; à même distance en avant, nous traversons de nouvelles cultures de mil en un point qui se nomme Brigoumma. Entre ces deux plantations, nous avons laissé à notre gauche, et sur l'autre rive, les deux villages de Guerrem et d'Assaga et touché une seconde fois, en face de ce dernier village, le lit de la Komadougou. La brousse est devenue, depuis quelques kilomètres, plus dense qu'au départ de Doutchi, et quelques parties en étaient sableuses, notamment les surfaces couvertes de mil, qui préfère de beaucoup ce genre de terrain, du reste plus facile à travailler pour la nonchalance des noirs. Sur ce parcours, j'ai aussi constaté un îlot d'un kilomètre environ où poussent de nombreux pieds de *Cissus quadrangularis* (Tautauri), que je n'avais plus rencontré depuis Zinder.

La mare pleine d'eau de Koulougou-Tamsougoua se trouve à 4 kilomètres au delà de Brigoumma, nous la côtoyons le

long de sa bordure de hautes touffes de Diss, après avoir laissé à notre gauche, en lisière de rive droite de la rivière, le village de Karamkaoua.

Après avoir longé le grand marigot de Kaouaoua, où se trouve de l'eau, nous campons, à neuf heures et demie, auprès des villages de Gaschguer, ayant laissé derrière nous à la hauteur du marigot, à droite et à gauche, les deux villages de Kanama.

Autour de nous s'éparpillent, sur la rive gauche de la rivière, les nombreux villages de Gaschguer, un seul est sur la même rive que nous et assez près. Entre ce dernier et le camp, il existe un grand marché permanent qui paraît fort animé, si l'on s'en rapporte au tapage qui s'en élève. On y vend des légumes, du sel en pains coniques *peu salé*, mais à saveur de soude, des petits pains de bleu d'indigo, du blé, du mil, des arachides et divers fruits du pays.

De toutes parts dans la brousse, mais surtout aux abords des villages, on voit gisant à terre des ossements humains. Des crânes jonchent le sol et les soldats de Rabah ont dû faire dans ces régions d'innombrables hécatombes. Cette rage de destruction et de tuerie est véritablement effrayante; ces vestiges muets sont le lamentable épilogue d'une sauvage et cruelle invasion. Ce n'est pas sans raison que les noirs de ce pays ne parlent de Rabah qu'en tremblant et en donnant tous les signes d'une terreur sans nom. L'emplacement du camp, en particulier, qui était autrefois un des villages de Gaschguer, est un véritable ossuaire.

La rivière coule à 300 mètres du camp, mais elle n'a qu'une mince couche d'eau. Sa berge de gauche est en ce point insignifiante et limite des terrains à inondations couverts de roseaux; quant à celle de droite, elle a 2 mètres au maximum. Elle est toujours fort poissonneuse, car deux cartouches de mélinite nous procurent près de 40 kilogrammes de poissons dont quelques-uns sont de belle taille.

Sur la rive droite et en amont du camp, il existe des cul-

tures de blé et de coton arrosées à la *khottâra* et appartenant aux habitants de Gaschguer.

Lamy a tué un vanneau armé qui porte à la jointure des ailes deux défenses ou ongles de corne très durs; il y a ici aussi des canards et des oies armés de la même façon. De grandes chauves-souris rousses abondent; elles ont une sorte de corne sur le nez et d'énormes oreilles qui semblent doubles.

La brume augmente dans l'après-midi, persiste toute la journée, et se prolonge jusque pendant la nuit.

Les habitants nous ont fourni du mil, des moutons et un beau bœuf.

19 janvier. — Le départ s'effectue à cinq heures du matin par une brume intense dans une brousse assez peu élevée où se trouvent quelques Korunka, beaucoup de Teboraq, des gommiers, des Magarïa en touffes, avec de grands Gâo qui dominent la masse des autres arbres. Après avoir parcouru un peu plus de 6 kilomètres, nous traversons des champs de mil accompagnés de quelques huttes, puis nous passons devant le village de Allah. Le Doum devient très fréquent et avec lui une sorte de liane ronce qui l'enlace volontiers; 1 500 mètres plus loin, grandes mares sur le bord desquelles se trouvent des cultures de blé et de coton qui leur empruntent l'eau nécessaire à leur végétation. Nombreux gibier d'eau sur ces mares.

Aussitôt après les mares, la colonne entre dans une véritable forêt presque uniquement composée de Doum, dont quelques-uns sont très élevés; le paysage est fort beau et très pittoresque; le sentier se faufile en détours innombrables entre les larges palmes des Doum, on pourrait se croire dans une forêt vierge; le passage un à un est obligatoire partout, et souvent on est contraint de franchir les troncs, gisant à terre, d'arbres déracinés.

C'est au milieu de cette forêt que nous retrouvons tout à coup, dans un de ses coudes, la Komadougou que nous sui-

vons pendant quelques centaines de mètres seulement pour la quitter aussitôt après. En ce point, dans le sous-bois, poussent quelques Korunka et des Adéras, le *Cissus quadrangularis* réapparaît aussi, mais seulement sur un court espace, ses sarments vigoureux escaladent le stipe du Doum et semblent avoir une prédilection marquée pour ce tuteur spécial.

Partout nous trouvons le sol fouillé et retourné par les sangliers.

A 17 kilomètres après le point de départ, nous parcourons une plaine basse, inondée en temps de pluies, c'est en quelque sorte la queue du marigot de Denkka que nous côtoyons un peu plus loin et qui contient encore de l'eau. Sur ces bords poussent des champs de coton et de blé, bientôt suivis de cultures de mil qui s'étendent au milieu de la brousse, et d'une nouvelle forêt de Doum, avec quelques gommiers énormes. En sortant de cette forêt, on côtoie un instant le beau lac de Fougoua, couvert de gibier d'eau, et le campement est établi à son extrémité est, à neuf heures vingt minutes du matin, sur l'emplacement de l'ancien village détruit de Tseloum. Nous sommes du reste entourés de villages nombreux : Killi, Bandji, Balla, Boultouri, etc. La rivière coule à 150 mètres du camp.

Chini et Abdou nous ont précédés, comme toujours, et nous trouvons en arrivant quelques gourbis déjà construits pour nous abriter. De même toute une installation de cases et d'entourage de nattes est édifié pour l'usage d'Ahmar-Scindda qui continue à nous suivre avec sa cohorte de serviteurs, d'eunuques, d'auxiliaires, tant piétons que cavaliers, gens parfois très encombrants et qui passent, sans vergogne et sans crier gare, de la tête à la queue de la colonne ou inversement.

Visite de quelques Oulad-Sliman, venus des environs de Neguigmi. Ils disent que l'un de leurs chefs, Ben-Cherf-Ed-Dine, se trouve précisément en ce point. Ils demandent si nous avons besoin de leurs services pour marcher contre Rabah. Ils repartent bientôt après, emportant des lettres

pour Ben-Cherf-Ed-Dine de même que pour un autre de leurs chefs, Cheikh-Ahmed, lettres leur donnant l'*aman* pour tous les Oulad-Sliman.

20 janvier. — L'étape étant signalée comme devant être très longue, le départ a lieu dès trois heures et demie du matin. On chemine dans une brousse serrée où domine le Doum. Une heure après reste, à gauche et près de nous, le village de Kougoudou, entouré de quelques cultures de mil, et un peu plus loin nous côtoyons quelques instants le lit de la rivière, marchant sur un sol dur et argileux que recouvrent périodiquement les eaux.

Nous laissons à notre gauche successivement les villages de Wousso, de Kandiloua, de Beri, de Jabéllem, pour retrouver, à 16 kilomètres du point de départ, un nouveau coude de la rivière. Ces villages possèdent tous des cultures de mil.

Au point où nous venons de rencontrer pour la seconde fois la rivière se trouvent des champs de blé et de coton. Ici la brousse est peu dense et comporte, outre les arbres signalés, quelques Adéras, et le Gangga, plante grimpante armée de fortes épines courbes.

Nous laissons à gauche le second village de Jabéllem, puis nous touchons celui de Deyïa; la population est sur le bord du chemin et les femmes font une chaleureuse réception à Ahmar-Scindda, qui marche en tête, de même qu'à toute la mission, leurs youyous aigus ne se modèrent pas un seul instant pendant tout le défilé, les femmes ne se lassent point de crier et les hommes de saluer de la lance, de l'arc, ou du bâton. Une demi-heure plus loin, après avoir traversé l'emplacement d'un grand marché hebdomadaire, nous touchons de nouveau la rivière que nous côtoyons un instant. Ce sont du reste les méandres de la Komadougou qui, de loin ou de près depuis Begra, commandent les sinuosités du sentier, car jamais nous n'avons moins suivi une ligne droite, et jamais les sentiers ne s'étaient livrés devant nous à une pareille débauche de détours tortueux. A chaque instant, on manque

d'être décapité par une maîtresse branche, et, si on évite heureusement cette fâcheuse alternative on est sûr dans tous les cas d'être vigoureusement égratigné ou flagellé par les épines droites ou courbes, courtes ou longues, des habitants de la brousse; décidément l'Afrique est bien la terre des végétaux formidablement armés, et elle nourrit bien peu d'arbres que l'on puisse frôler sans dommages, soit pour la peau soit pour les vêtements. Saïd, qui marche en tête sur son petit cheval, a pourtant soin de crier casse-cou, soit la nuit, soit le jour, chaque fois qu'il a reçu une branche épineuse dans la figure; aussi entend-on à toute minute sa voix sonore qui crie *chouk! chouk!* (en arabe épine); malgré cela, et bien que nous passions notre temps à nous coucher sur l'encolure de nos chevaux, il nous est impossible d'éviter tous les abordages.

Après avoir parcouru un plateau sableux un peu plus élevé, sur lequel la brousse est devenue plus courte et plus maigre, d'aspect plus saharien, où se voient quelques Korunka, Tadent et Ana, nous retombons sur un sol d'argile à végétation plus puissante, égayée par des multitudes de singes et de pintades, qui nous ramène encore en bordure de la Komadougou. Le village de Rilé apparaît bientôt à notre gauche, la brousse devient forêt et nous accompagne ainsi jusqu'au village de Yô où nous campons, vers dix heures, après une étape de près de 34 kilomètres, et à une centaine de mètres de la Komadougou.

Yô n'est plus qu'une ruine, ce n'est maintenant qu'un amas insignifiant de quelques misérables paillottes qui semblent extrêmement pauvres. On y voit encore une maison de toubes en assez bon état et beaucoup d'autres, aussi en toubes, dont les toits sont crevés et les murs effondrés. Tout cela a l'air vieux, vieux, on dirait des ruines de plus de trente ans si l'on ne savait que Rabah a passé par là depuis moins de dix ans.

Autour de quelques-unes des paillottes actuelles s'élèvent

encore les restes d'un mur de terre qui autrefois devait entourer la ville. Des détritus de toutes sortes, des cendres, des débris de poterie, le sable, ont peu à peu envahi ce mur et en atteignent le sommet formant une sorte de petite colline minuscule. En aval du village, au milieu de cultures de blé et de coton, se dressent aussi quelques ruines de maisons en toubes. L'impression produite par la vue de Yô est des plus pénibles : on sent la misère et on comprend que le pillage et la mort ont passé par là. Les cinq grands dattiers qui subsistent encore au milieu des cases n'ombragent plus de leurs palmes immobiles et grêles que des tombeaux.

Les cases du village actuel s'étendent au bord de la rivière sur le côté nord-nord-est de la vieille enceinte dont le témoin le plus frappant consiste en une porte encore apparente sur sa face nord-est.

Dans tous nos derniers campements, où nous nous trouvions sur l'emplacement d'anciens villages, et notamment aujourd'hui, il se soulève une effroyable poussière. Tout le monde est gris de la tête aux pieds; les chevaux, les chameaux, les hommes, au moindre mouvement, provoquent des nuages épais de cendres et de détritus légers à un point tel que l'atmosphère en devient littéralement irrespirable. Sur la route d'aujourd'hui les gazelles et les antilopes se sont montrées en grand nombre.

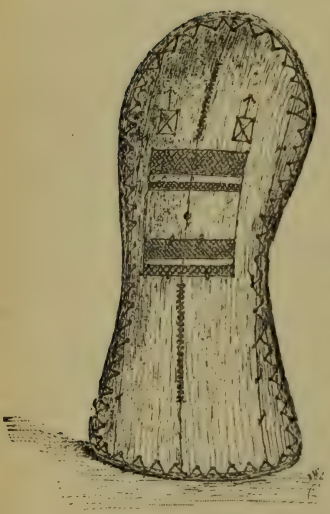
Les nids suspendus sont toujours aussi nombreux mais, indépendamment de ceux dont la forme a déjà été signalée, il en existe ici ayant exactement le dessin d'une cornue à goulot recourbé ; c'est précisément ce goulot qui sert d'entrée à l'oiseau.

Les alentours du village nourrissent de très beaux tamariniers et un énorme *Djadja*, sorte de figuier sycomore, dont toutes les branches émettent des paquets de racines adventices descendant jusqu'à terre.

Brume tout le jour; le soir, concert de hurlements de chacals.

XIII

Autour du Tchad. — Bornou, Kânem.



Bouclier des Kanembou et des populations des environs du Tchad. (D'après un dessin du Dr Henri Fournial.)

Le *21 janvier*, la mise en marche a lieu à quatre heures et demie du matin dans une brousse très claire et très espacée de gommiers, de Magarïa en touffes, de Tadent, d'Adjar et de Teboraq; après 6 kilomètres de route, nous passons dans des champs de mil et devant le village de Gamandjem. Là, les femmes rangées en ligne poussent, sur notre passage, de stridents et retentissants youyous, très perlés, plus secs et plus rapides que ceux des femmes d'Algérie, auxquels ils ressemblent d'ailleurs.

La plaine que nous parcourons ensuite est maintenant presque nue, elle comporte de nombreux espaces inondés en saison des pluies. A 4 kilomètres plus loin, nous traversons quelques champs de mil, puis le sol reprend son aspect éminemment désertique avec quelques places un peu boisées çà et là. Le sol est toujours de sable blanc légèrement argileux. Tous les arbres sont gris jusqu'à leur sommet, ils

ont l'air d'avoir été poudrés à frimas, tellement le sable et la poussière du terrain recouvrent tout d'une couche d'un gris monotone et triste. L'impression est d'autant plus frappante que l'on éprouve ce matin précisément une sensation de froid[1]; le vent souffle du nord-est et comme il passe sur la grande surface nue du Tchad, rien ne lui fait obstacle et sa température s'abaisse au contact de l'eau. La brousse, en outre, étant de toute petite taille ne nous préserve plus du vent comme cela avait lieu les jours précédents.

Après avoir traversé une route large et fréquentée, nous rentrons bientôt dans de nouveaux champs de coton qui nous amènent aux villages d'Arégué. Ces villages, au nombre de cinq, sont très importants. Boubaker nous avait dit que les eaux du Tchad baignaient Arégué, peut-être est-ce vrai aux hautes eaux et encore j'en doute! dans tous les cas, actuellement on ne voit pas l'ombre de lac; la marche est donc continuée, dans la direction du sud-est, pendant environ 3 kilomètres, au bout desquels nous pénétrons dans un rideau de brousse épaisse et élevée qui n'a guère que 200 ou 300 mètres de profondeur. Cette brousse cède alors la place à des champs de coton. Nous sommes là sur le bord même du Tchad, à la limite de ses inondations au moment du plein, c'est dans ces champs de coton que nous campons à huit heures et quart.

C'est donc lui, il s'étale à nos yeux ce lac tant désiré, ce but de nos efforts depuis de si longs mois, ce but de mes rêves depuis plus de vingt ans! Devant nous, s'étend sa nappe scintillante qui se perd jusqu'au plus lointain horizon, et qui nous apparaît à travers les échappées libres entre les îlots de roseaux qui surgissent nombreux sur ses bords.

L'eau est à 500 mètres et nous n'en sommes séparés que par une surface plane de vase noire, fendue, écaillée, mais presque sèche, et dans laquelle on enfonce peu. Le sol est jonché d'écailles et d'arêtes de poissons dont quelques-unes

1. Aujourd'hui minimum + 15°; maximum + 22°.

ont des dimensions énormes, d'ossements de crocodiles, d'éléphants et d'hippopotames. Toute cette bordure porte une végétation luxuriante; sur la vase, des joncs, des roseaux minces atteignant facilement 4 à 5 mètres de hauteur, des masses de *cyperus* de diverses variétés, et d'autres graminées. La lisière de brousse est élevée, belle et vigoureuse, et abrite de nombreuses gazelles, des antilopes et des quantités de sangliers.

Sur la vase, et à 200 mètres de l'eau, nous trouvons échouée une pirogue des Boudouma. Ces pirogues sont construites uniquement en paquets de gros joncs étroitement réunis. On dirait de simples radeaux presque sans plat-bord, si ce n'était leur forme rappelant celle des canots, et leur avant courbe formant guibre notablement élevée au-dessus de la flottaison, et terminée par un bouquet de joncs. Ces pirogues, extrêmement lourdes, sont insubmersibles, bien que les gens qui y prennent place soient toujours assis plus ou moins dans l'eau.

Les Boudouma, qui construisent et emploient ces pirogues, sont les habitants des îles du Tchad. Tout le monde s'accorde à dire que ce sont d'effrontés et redoutables pillards — c'était du reste l'opinion que Barth et Nachtigall avaient émise autrefois sur leur compte —. Ils descendent sur la terre ferme et, cachés dans les grands roseaux de bordure, guettent les passants, s'emparent des individus isolés, des traînards de caravane, les réduisent en esclavage et vont les vendre sur la rive opposée. Ce sont des forbans et des pirates redoutés. Ils possèdent dans leurs îles des troupeaux de bœufs et de moutons. Ce sont les maîtres incontestés du Tchad et ils ne craignent, dans leurs îles, aucune agression. Ahmar-Scindda, Boubaker et leur suite les ont en exécration et les voudraient voir tous anéantis.

22 janvier. — Nous partons un peu avant deux heures du matin, en suivant exactement les sinuosités de la bordure de la brousse qui ici confine le lac, et n'est séparée de la nappe

liquide que par des fourrés de roseaux, de joncs, de graminées et de divers arbustes de petite taille, familiers des sols inondés, le *Babamirou* entre autres dont la tenue rappelle celle du saule. Sur cette zone poussent de nombreux Korunka, l'hôte des sols riches, des masses de plantes rampantes et des multitudes de *cyperus*.

Un peu avant le jour nous laissons s'éloigner à droite la ceinture de brousse et nous avançons sur la vase sèche du lac recouverte tout d'abord de cendres des incendies de roseaux, puis dans une prairie de *cyperus* de 50 à 60 centimètres d'élévation. A 23 kilomètres du point de départ, nous touchons la frange liquide elle-même qui forme d'innombrables petites dentelures créées par le caprice des ondulations imperceptibles du terrain.

Pirogue des Boudouma.
Dessin du lieutenant Verlet-Hanus.

Là, point de roseaux, point d'îles, l'horizon est libre et semble absolument un horizon de mer; on se dirait même sur le bord d'une mer septentrionale car le ciel est couvert et sombre et il vente une jolie brise de nord-est qui soulève au large une houle assez forte indiquant une certaine profondeur, tandis que sur les bords il n'y a que quelques centimètres d'épaisseur d'eau.

De grandes taches, tantôt de couleur foncée, tantôt de couleur claire, s'étendent sur la surface du lac non loin des bords, ce sont de grands îlots d'oiseaux aquatiques réunis

en bandes énormes et qui, lorsqu'ils prennent ensemble leur vol, forment de véritables nuages.

Le sol sur lequel nous marchons est littéralement criblé de traces d'hippopotames et d'éléphants ; ces dernières, profondes d'une vingtaine de centimètres, atteignent 40 et 50 centimètres de diamètre. Un peu plus loin, nous rejoignons la lisière de brousse (composée de Dania, de quelques Tamariniers, de Doum, de nombreux Teboraq et gommiers) qui se rapproche du lac ; et nous nous engageons, entre eau et forêt, dans un fourré inextricable d'énormes roseaux secs couverts de plantes grimpantes, sur un sol tapissé de plantes traçantes où l'on n'avance que très péniblement.

Au sortir de ce fourré, les auxiliaires, le sultan et sa suite s'arrêtent un instant pour nous montrer au loin une escadrille de pirogues des Boudouma dont les possesseurs poussent des cris aigus à notre vue. Ils supplient Lamy de faire tirer sur les pirogues pour montrer à ces pirates que le convoi est bien défendu et qu'ils doivent se garder de l'attaquer ou d'essayer de lui voler quelque chose. Ils recommandent en outre de faire très attention à ne pas laisser s'isoler de traînards. Pendant que le convoi, très allongé par le passage du fourré précédent, rejoint peu à peu, Lamy fait exécuter un ou deux feux de salve par quelques hommes sur les pirogues qui sont à 1 200 ou 1 500 mètres. Les Boudouma mettent alors leurs bateaux en mouvement pour s'éloigner : les uns rament, les autres poussent à la gaffe, et ils se lancent dans la houle du large qui couvre d'embruns et de paquets d'écume l'avant de leurs primitifs esquifs. Sur ces barques s'élèvent de véritables paillottes que l'on distingue fort bien à la jumelle, en sorte que ces escadrilles forment pour ainsi dire des villages flottants. Les coups de feu, entendus par d'autres Boudouma qui avaient mis pied à terre plus au sud, les mettent en éveil et ils prennent la fuite ; nous en voyons une dizaine qui pataugent dans l'eau pour aller regagner trois ou quatre barques que le peu de profondeur de l'eau les a obligés à mouiller à

700 ou 800 mètres de la rive. Ils atteignent bientôt leurs pirogues et vont rejoindre la première escadrille, les uns manœuvrant à la perche, les autres poussant les barques tout en restant dans l'eau *qui leur monte jusqu'au cou.*

Tous les indigènes : Bornouans, sultan et auxiliaires, sont dans la joie de voir les Boudouma, leurs ennemis séculaires, en fuite, et ils rient de leur déconfiture. A peine avions-nous repris la marche que nous apercevons, traversant le sentier devant nous, notre premier éléphant qui s'avance, calme, fendant les roseaux de sa masse qui bientôt disparaît.

La route se poursuit toujours entre l'eau et la brousse, tantôt dans les roseaux, tantôt dans des espaces libres côtoyant de très près le Tchad. Les éléphants ne cessent d'être en vue, une troupe de sept d'abord, puis une autre de cinq. Ces animaux ne paraissent nullement effrayés, ils marchent d'un pas égal, s'égarant dans les roseaux où ils s'attardent à paître tranquillement et sans aucune pensée agressive contre nous. Ils sont énormes et leurs dos, noyés dans des roseaux de 3 mètres, qu'ils dépassent du reste, semblent être des toitures de cases; l'illusion est telle que beaucoup d'entre nous ont pris un troupeau de ces animaux dans les roseaux pour une agglomération de huttes.

Nous campons à onze heures vingt minutes du matin, après une forte étape de plus de 41 kilomètres, et à moins de 1 000 mètres du Tchad, sur le bord de la brousse. On donne à cette halte le nom de *Camp des éléphants.*

C'est dans la région que nous avons parcourue aujourd'hui que les sultans de Kouka avaient autrefois l'habitude de conduire les hôtes de marque auxquels ils désiraient faire honneur, et auxquels ils voulaient offrir le spectacle d'une chasse à l'éléphant. Les antilopes, les sangliers et autres gros gibiers, lions, panthères, y abondent également.

L'arrière-garde, qui était assez éloignée de la tête, a tué un éléphant, et, en ralliant le camp, elle pousse devant elle le reste de la bande composée de quatre animaux. Ils arrivent

au trot sur notre camp, pressés les uns contre les autres et soulevant un nuage de poussière, mais étonnés par la présence de cette masse qui ne leur est pas familière, ils obliquent légèrement à droite et disparaissent dans le fourré.

Pendant ce temps, un autre groupe de trois éléphants pâture tranquillement à 700 ou 800 mètres de nous dans les roseaux, alors que nos tirailleurs sont en corvée d'eau ou d'abreuvage au Tchad, tout près d'eux.

Journée nuageuse, véritablement froide [1], surtout si l'on songe que nous sommes au centre de l'Afrique. Dès quatre heures, tonnerre lointain; quelques gouttes de pluie à cinq heures, et à six heures, puis deux fortes averses à neuf heures et onze heures du soir.

23 janvier. — Nous nous mettons en route à cinq heures moins un quart du matin dans la plaine herbeuse de cyperus et de petit Diss; la brousse est toujours à notre droite et nous la rejoignons plus loin après avoir parcouru la corde de l'arc qu'elle décrit. Après 11 kilomètres de marche, laissant le Tchad à notre gauche, nous obliquons à droite et nous pénétrons dans la brousse elle-même qui est ici plutôt une plaine boisée de Teboraq, de gommiers, de Magarïa, de Kalgo et d'Adéras, qui peu à peu se transforme en hallier serré où l'Adéras domine. A 2 kilomètres plus loin, la mission débouche sur une plaine, cultivée autrefois en mil avant les exploits de Rabah, qui nous amène au village assez important de Beri. C'est une réunion de paillottes assez séparées les unes des autres, entourées en général de cours formées de hautes nattes, et avec de nombreux grands arbres disséminés de toutes parts dans le village. Les indigènes boivent à des puits, le lac n'étant point en vue.

Après avoir parcouru la plaine — en pente vers le lac — qui fait suite à Beri, et qui semble être un lit de rivière plate, nous rentrons définitivement dans la brousse qui n'est qu'une plaine très boisée, avec grands espaces vides.

1. Température du jour : minimum + 12°; maximum + 19°.

A 7 kilom. 500 de Beri, la mission débouche sur une plaine, émaillée de touffes de Doum et de Korunka et cultivée en mil, qui la conduit au grand village de Kaoua près duquel elle campe, à dix heures moins un quart.

Le Tchad reste à notre nord-est à petite distance, mais il n'est point en vue et l'eau devra être prise dans les puits du village.

Les habitants nous apportent du bois, du mil, des moutons, des bœufs (ce sont des bœufs castrés), et nous donnent six chevaux car les nôtres commencent à rester en route.

Le chef du village de Kaoua nous apprend que Gentil n'a point encore descendu le Chari. Cette nouvelle va faire changer nos dispositions. En effet, il avait été décidé que, puisque Gentil nous était signalé avec persistance comme présent au confluent du Chari et du Logone, il y avait nécessité et opportunité à exécuter, par le plus court, notre jonction avec lui, j'avais donc accepté l'idée et la responsabilité de traverser, *en voyageurs*, une contrée soumise à l'influence d'une puissance étrangère; mais du moment où Gentil n'a point encore paru sur le bas Chari, il est important d'attendre de ses nouvelles à Yô, où nous a promis de se rendre le courrier expédié de Begra; et, si nous n'en recevons pas, de prendre par le nord du lac et d'en faire le tour en territoire français. C'est cette détermination qui — de concert avec Lamy — vient d'être prise.

Les femmes sont coiffées ici d'une multitude de petites tresses, non plus accolées au crâne, mais pendantes autour de la tête et ne dépassant pas la naissance supérieure du cou; ces tresses sont fortement enduites de beurre. Les femmes sont grandes, bien faites, et beaucoup d'entre elles sont jolies. Elles portent de lourds anneaux de cuivre aux chevilles, et des anneaux de cuivre, minces, au-dessus du coude. Elles ornent le sommet de leur tête, sur le haut, de la mèche centrale postérieure, d'un ou deux petits anneaux d'argent. Leurs oreilles sont percées de quatre ou cinq trous super-

posés, tout le long du liseré extérieur, et chacun de ces trous porte un petit anneau d'argent, tandis que le lobe inférieur est vide d'ornement. Les hommes portent aussi parfois des boucles d'oreilles d'argent, mais en boucle aplatie, en bas de l'oreille.

Toute la journée, le temps est menaçant et nous donne quelques gouttes de pluie qui commencent à six heures et se répètent à plusieurs reprises pendant la durée de la nuit. Toute observation astronomique est interdite par l'état du ciel.

24 janvier. — Nous partons un peu avant cinq heures du matin dans la direction de Kouka. Après 5 kilomètres de marche, la plaine très boisée devient un hallier clair, avec les mêmes essences que dans la dernière partie de la route d'hier; puis cède bientôt la place à une plaine, nue sur de grands espaces, à sol dur, bordée au loin par la brousse.

A 6 kilom. 500 de Kaoua se trouve d'abord le village de Kartari, suivi à quelques centaines de mètres de deux autres villages. La route que nous suivons est une très large piste qui a été certainement une voie extrêmement fréquentée et qui desservait, au dire de tous, avant les ravages de Rabah, une plaine florissante couverte de mil, d'arachides et de villages. Cette plaine est à sol noirâtre légèrement argileux, sujette à inondations; elle est boisée, par places, de Teboraq, de Magarïa, de gommiers et de Korunka; en sous-bois elle nourrit : Gambba, Tâbli, Lemmad et un peu de Karindjia. Nous passons, à 1 500 mètres au delà de Kartari, sur l'emplacement du village détruit de Ganteski et, à 2 kilomètres plus loin, sur celui d'un autre village également anéanti. Nous atteignons après, Gambarou, premier village est de Kouka [1]. Là se voient de nombreuses maisons, toutes en toubes, mais démantelées et sans toitures. Des milliers de jarres à eau et

1. Il est bon d'indiquer que tous les gens du pays, à commencer par Ahmar-Scindda, n'appellent jamais Kouka autrement que *Kikoua* ou *Kikaoua*. J'ai néanmoins conservé le nom de Kouka parce qu'il est universellement adopté en Europe.

à usage des teinturiers gisent partout; c'est lamentable et navrant. Au milieu de toutes ces ruines s'élèvent des Alinnka, plus récents que la destruction de la ville et poussés dans l'intérieur des maisons. Dans les rues, dans les cours, sur les places se dressent de magnifiques Ficus, des baobabs moyens, des Teboraq, des Magarïa élancés. Nous entrons ensuite dans l'enceinte de la première section fortifiée qui contenait le petit palais et le grand palais des sultans. De hauts murs [1] encore debout, c'est tout ce qui subsiste de l'ancienne habitation des chefs du pays. Ahmar-Scindda et sa suite pénètrent dans ces décombres de leurs demeures et en ressortent quelques instants après pleurant à chaudes larmes.

Après les palais, nous franchissons les ruines du rempart ouest de la partie habitée par le sultan, après lequel nous traversons un large espace vide de 500 mètres au moins de longueur, et qui était le marché; puis enfin nous pénétrons dans la dernière partie, la plus occidentale, de la ville dans laquelle nous cheminons longtemps au milieu des maisons éboulées et des débris d'une splendeur passée que rien maintenant ne vient plus rappeler.

Nous faisons, dans cette nécropole, une halte d'environ trois quarts d'heure. Près de nous, quatre ou cinq gourbis de gens, attachés quand même au sol natal, et qui vivent du mil qui pousse maintenant dans les cours des maisons. Leurs habitants viennent pousser sur notre passage des youyous et des *Houzô Houzô* répétés. C'est là tout ce qui reste d'une population de peut-être cent mille habitants; voilà ce qu'est devenue cette superbe ville admirée par le colonel Monteil dans son voyage, à jamais célèbre, de l'Atlantique à la Méditerranée! Où sont les foules jadis grouillantes dans ces vastes rues? Dans quel coin de la terre ont-ils porté leur tristesse et leur écroulement ces habitants de Kouka? De grandes quantités ont émigré au Noupé; d'autres sont passés en territoire

1. Tous les murs de terre de Kouka sont remplis de coquillages qui seront déterminés ultérieurement.

d'influence allemande, ou se sont réfugiés au Kànem ; d'autres enfin ont gagné le haut Dahomey ; d'autres, riches et puissants, les négociants arabes, se sont dispersés les uns à Kano et Sokoto, les autres à Dikoa suivant, contraints et par ordre, la fortune du conquérant ; d'aucuns sont morts, et enfin les derniers, franchissant le Sahara, ont péniblement et misérablement regagné la Tripolitaine.

Le spectacle actuel de cette antique capitale du Bornou est d'une infinie tristesse, et ce qui augmente encore ce sentiment chez nous c'est la brume qui, aujourd'hui, entoure toutes choses de son livide et sombre linceul, qui enveloppe ces pans de murs écroulés, déjà recouverts de lianes, ces cases défoncées, ces crânes humains qui jonchent le sol au milieu des jarres brisées et de l'orifice béant des puits à sec.

La mission quitte cette dernière partie de la ville en franchissant les vestiges de son mur de rempart le plus occidental, dont l'aspect est encore fort imposant ; là, elle débouche sur un ancien vaste marché, très large avenue bordée de maisons en toubes, éventrées mais encore debout ; c'était là une banlieue extra-muros très importante. La traversée totale de la ville, de l'est à l'ouest, compte environ 4 kilomètres, kilomètres pénibles puisqu'ils se développent continuellement entre des ruines.

En quittant cette banlieue, pour faire maintenant route à peu près au nord, nous croisons quelques misérables paillottes de Bornouans attachés à leur sol qui nous saluent encore de leurs youyous et de leurs *Houzô*, surtout les femmes. Ces dernières sont élancées et plutôt jolies, leur accoutrement est le même que celui des femmes de Kaoua.

La marche se poursuit dans la brousse percée de larges plaques nues à sol noir, mares au moment des pluies, et dont le pourtour est dessiné par des affleurements de roches ferrugineuses.

Après 7 kilomètres de marche depuis Kouka, le sol devient du sable blanc meuble et la plaine s'ondule assez for-

tement tout en restant très boisée; elle est jonchée de dépressions dont le sol noir a été cultivé jadis en coton et en mil. Elle nourrit en sous-bois du Gambba, seulement sur le sommet des mouvements de terrain. Nous côtoyons la mare de Messakouari, près de laquelle s'élèvent quelques huttes de pasteurs de moutons et de cultivateurs de mil; sur son autre rive apparaît un village qui, comme toute la région, se nomme Allaïrou.

La brousse se fait claire et basse, elle est composée de gommiers, de Magarïa en touffes, de Doum en touffes et de Kabba. Elle nous conduit bientôt aux gros villages d'Allaïrou près desquels nous campons à une heure après midi ayant parcouru une étape de 40 kilomètres.

Nous trouvons ici quatre-vingts cavaliers Tebbou qui, supposant que nous marchions contre Rabah, s'étaient empressés de venir se joindre à nous. Lamy les invite à rentrer chez eux, du moins pour le moment; leur disant de se tenir prêts, que nous les aviserons dès que l'escorte aura à faire des opérations de guerre contre Rabah. Ils feront route vers le nord avec nous pendant quelques jours sans doute. Les nouvelles se multiplient, s'embrouillent, se contredisent même. Il en est toujours ainsi en pays noir où il est fort difficile d'arriver à déduire la vérité au milieu du chaos des informations.

Ahmar-Scindda nous suit toujours, traînant sous notre sauvegarde, sa royauté bien illusoire, sa tristesse et son cortège d'auxiliaires qui grossit démesurément depuis quelques jours.

25 janvier. — Départ à cinq heures un quart du matin. D'abord plaine à peu près nue qui fait place, après 1 kilomètre, à la brousse claire de gommiers, de Teboraq, d'Adéras avec du Karindjia et autres graminées de sous-bois. Après 5 kilom. 500 de marche, îlot restreint où pousse le *Cissus quadrangularis* escaladant les Adéras de ses tiges sarmenteuses. De temps en temps nous traversons de petites cuvettes plates, ou clairières plates, dont le fond a été recouvert par les eaux.

Les lièvres et les perdrix sont très communs de même que

les tourterelles qui voltigent d'arbre en arbre. De temps en temps quelques antilopes et gazelles.

Les Adéras à un moment donné forment presque à eux seuls la végétation qui reprend son caractère antérieur à partir de 33 kilomètres d'Allaïrou. Là, nous sommes en présence de lignes successives de petites collines très boisées, n'ayant guère qu'une quinzaine de mètres de hauteur au-dessus du niveau général de la plaine, et après lesquelles nous abandonnons la route qui conduit au Souk-El-Khemis — que nous verrons demain — pour nous rendre directement aux villages d'Arégué entre lesquels nous campons au sommet d'une petite colline qui domine les alentours. Il est une heure et demie et nous avons parcouru plus de 40 kilomètres.

On fait abreuver les animaux aux sept puits des villages, mais comme l'eau est peu abondante, l'opération ne se termine qu'à la nuit. Quant aux cavaliers Tebbou, qui nous ont suivis, ils vont faire boire leurs chevaux à 4 kilomètres, aux eaux mêmes du Tchad.

Ces Tebbou sont qualifiés de Touareg par les Touareg Keloui qui nous accompagnent, bien qu'ils ne parlent ni ne comprennent la langue touareg et qu'ils ne connaissent que le béribéri. Ils ont du reste tous les caractères du Touareg en général : ce sont des gens de taille généralement assez élevée, à profil net et fin, n'ayant rien du nègre soudanien bien qu'ils soient de couleur absolument noire. Têtes distinguées, profils d'aigle et aspect de nomades maigres et élancés. Leurs femmes sont fort bien en général et ont des physionomies particulières extrêmement typiques et à grand caractère. Elles portent de petites tresses rondes, assez longues, qu'elles rejettent en arrière et qui tombent jusqu'au-dessous des omoplates. Cette coiffure leur dégage le cou, dont l'attache est fort belle, et leur donne un air de distinction remarquable.

Les gens des villages livrent un peu de mil et promettent trente-deux moutons qu'ils doivent nous remettre ce soir.

26 janvier. — Nous ne nous mettons en route qu'à

Femmes Tebbou. (Dessin de Paul Leroy.)

six heures du matin, l'étape ne devant pas être très longue ; la plaine sur laquelle nous cheminons est à sol sableux

recouvert de broussailles éparses de peu d'élévation. A peine à 4 kilomètres d'Arégué, nous faisons une halte de deux heures pour attendre la livraison des moutons que les indigènes n'ont pas faite. Lamy a renvoyé en arrière le capitaine Reibell avec un certain nombre d'hommes pour exiger cette livraison, mais ils ont constaté que les habitants s'étaient enfuis, et se sont emparés d'une centaine de bœufs errants au pâturage et qui vont nous suivre aujourd'hui.

A peine étions-nous de nouveau en route que nous croisons une caravane composée d'une vingtaine de bœufs porteurs et d'ânes chargés de mil, se dirigeant vers le village d'Arégué dont les caravaniers sont des habitants. Ces hommes, outre leurs lances, portent de singuliers boucliers, fortement convexes et courbes; ces boucliers [1], extraordinairement légers, sont fabriqués en un bois ayant la consistance et la densité de la moelle de sureau, ils sont ornés de dessins réguliers en cuir ou en débris d'étoffe, et composés de plusieurs planches réunies par des coutures de lanières de cuir. Ces gens, d'abord très apeurés par notre rencontre à laquelle ils ne s'attendaient guère, poursuivent ensuite tranquillement leur chemin.

Tous les hommes que nous rencontrons dans cette région sont couverts de talismans, de grisgris de toutes sortes et de toute nature : ils en portent autour du cou, autour des bras, attachés par douzaines à des bracelets, à la ceinture, en sautoir; ils en attachent à leurs selles, à leurs brides, à leurs arcs, à leurs carquois, enfermés dans de petits sachets de cuir à la mode musulmane, ou en de petits étuis de fer-blanc. C'est réellement amusant à voir.

La plaine comporte des espaces nus que recouvrent les eaux en saison des pluies et d'autres boisés de brousse basse. Des antilopes, par troupes de trente ou quarante et plus, se faufilent dans les halliers tout le long de la route. Après une douzaine

1. On retrouve ce même bouclier tout autour du Tchad et jusqu'à Koussri sur le bas Chari.

de kilomètres de marche, le sentier traverse des champs de mil suivis de surfaces recouvertes de Tadent. Des Doum en touffes lui succèdent augmentant de plus en plus en fréquence et en épaisseur. Au milieu de cette forêt de Doum, mêlés d'Abisga, de Korunka et de gommiers, nous laissons successivement, à droite ou à gauche, mais tout près, les villages de Abadam, Dargué, Ydoua, Katab, Bouori, Abden-Fathmi, pour aller camper, à midi vingt minutes, sur un petit tertre [1] entre les villages de Kiéssa, Fououri, Beriberi et Yada. A environ 4 kilomètres avant le campement nous avions traversé l'emplacement du fameux marché dit *Souk-El-Khemis* noyé au milieu d'une forte brousse de même nature que celle indiquée ci-dessus.

Nous dominons tous les alentours y compris la Komadougou qui coule à 600 ou 700 mètres du camp et qui est bordée, sur sa rive droite, d'une large zone d'inondations où dorment, encore pleins d'eau, des étangs herbeux et poissonneux, des marigots allongés, qui constituent des bras de la rivière aux hautes eaux; tout cela perdu dans la végétation de hautes graminées de marais, de Diss et de roseaux des terres qui se recouvrent d'eau. Des pistes d'hippopotames s'y entre-croisent de toutes parts et d'innombrables troupes d'antilopes les sillonnent dans tous les sens. La bordure de rive gauche de la Komadougou est du hallier dominé de grands arbres et peuplé de quantité de singes.

Dès en arrivant, nous recevons la visite de deux des Oulad-Sliman que nous avions déjà vus à Gaschguer, notamment Mahamoud : ils sont venus sans plus attendre, avec cent cavaliers, nous rejoindre et nous aider dans nos entreprises contre Rabah. Il leur est répondu que le moment n'est pas encore venu d'utiliser leurs services, qu'ils n'ont qu'à rentrer à leurs tentes et à se tenir prêts à tout événement pour l'heure où on les fera prévenir.

1. Campement nommé Kiéssa parce que c'est le nom que porte toute l'agglomération de ces différents villages.

Les gens d'Arégué, leurs chefs, leurs notables, viennent dans l'après-midi réclamer leurs bœufs, disant que c'est par suite d'un simple malentendu que les moutons n'ont pas été livrés, s'excusant de leur mieux sur leur douteuse attitude et sur leur fuite précipitée. Ils leur est répondu que leurs bœufs leur seront tous rendus à la condition qu'ils nous fournissent les quantités de mil qui nous sont nécessaires pour entreprendre la route au nord du Tchad. En effet les pays que nous allons être appelés à traverser ne produisent plus de mil et nous avons besoin, pour nous et nos chevaux, d'un volume considérable de ce grain. Nous allons donc séjourner ici pour rassembler cette provision indispensable et aussi pour attendre le courrier envoyé vers Gentil.

27 janvier. — Les gens du petit village de Fououri, le plus rapproché de nous, se sont sauvés hier à notre arrivée; quant à ceux des autres villages en arrière ils se sont bornés à faire évacuer vers le nord de grands troupeaux de bœufs. Leurs bœufs, comme ceux d'Arégué, sont très beaux; beaucoup d'entre eux, surtout ceux destinés au portage, sont castrés et la plupart en très bel état de graisse.

Sur le bord des étangs, et entre le camp et la rivière s'étendent des cultures d'orge, de blé et de coton qui s'arrosent au moyen de perches à bascules puisant l'eau en contre-bas dans ces divers réservoirs. Le blé est presque mûr et on le récolte ici, bien qu'il ne soit pas encore entièrement jaune [1], on l'empile par petites gerbes en meules dressées avec les épis en haut. Pour préserver leurs grains des innombrables vols de granivores de tous genres, les indigènes emploient des épouvantails qui consistent en cordes de Doum supportées de loin en loin par de hauts pieux fourchus; à ces cordes sont fixés des chiffons, des morceaux de vieux filets de pêche, des coquilles d'helix et de moules, que le vent fait frémir et

1. La raison qui pousse les indigènes à récolter avant maturité, c'est précisément pour l'arracher au bec des oiseaux qui vident prématurément les épis et qui causent des dommages considérables.

s'entre-choquer et qu'agitent aussi — en tirant sur les cordes et en les lâchant subitement — des noirs occupés en même temps à crier très fort.

Dans la brousse épaisse de Doum qui borde les cultures, pullulent les chacals, les pintades, les perdrix, les cailles, les lièvres et les gazelles. C'est une véritable volière que ce point de la Komadougou, j'y vois : vautours chauves, petits aigles,

Un coin de berge de la Komadougou.

rapaces de Zinder, corneilles à ventre blanc, tourterelles, huppes, merles métalliques, geais bleus, martins-pêcheurs, granivores, et toute la série des oiseaux d'eau y compris l'*oiseau-serpent* au long cou, au long bec; cet oiseau nage admirablement, plonge pendant plusieurs minutes, vole très bien et se perche, lui palmipède, comme un vulgaire pigeon. Il choisit généralement un arbre de bordure de la rivière et y reste des demi-journées sans faire un mouvement; je l'ai trouvé depuis sur la route jusqu'au Congo; en dialecte bornouan il porte le nom de *Gragra*, onomatopée de son cri.

Vers midi arrivent au camp des gens de Kiskaoua (rive est du Tchad). Ce sont des Kanembou réfugiés de Kouka, parents

d'Ahmar-Scindda dont ils ont appris la nouvelle fortune et qu'ils viennent visiter. Ils nous font présent d'une calebasse de beurre fondu. Ils n'ont pas vu Joalland mais savent qu'il est au Kânem.

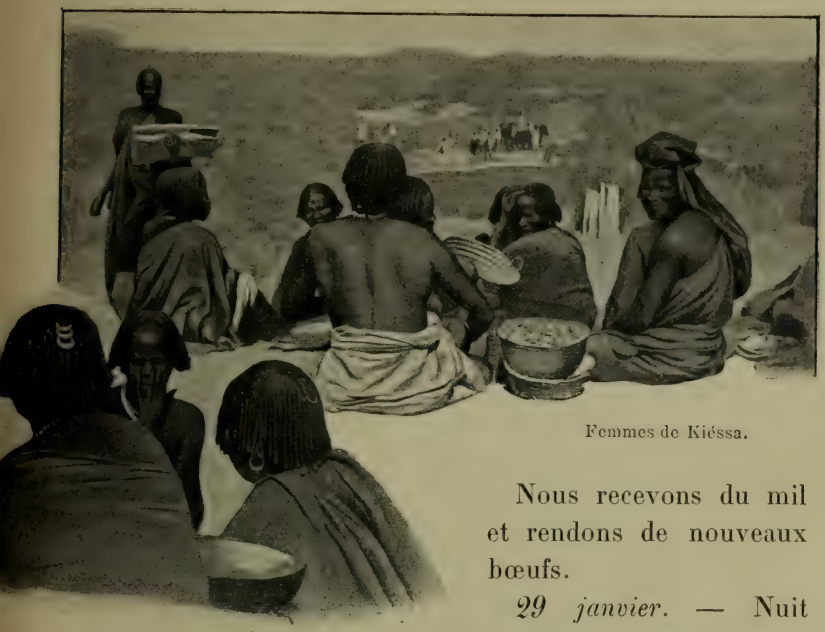
Peu après eux, nous voyons rentrer l'homme que Lamy avait expédié des villages d'Adeber pour porter un courrier à Gentil. Il rapporte la lettre qu'on lui avait confiée car il n'en a pas trouvé le destinataire; il s'est rendu à Goulféï, a appris que Joalland après être venu en ce point était retourné vers le nord-est après avoir pris la ville de Mara; ce courrier a donc d'abord suivi la trace de Joalland puis, prenant peur, il est revenu en passant par Gadjibo et Ngornou. Quant à Gentil, les nouvelles qu'il a recueillies disent qu'il serait à Mandjafa sur le Chari avec ses bateaux.

Dans la soirée on livre vingt-huit petites charges de mil et en retour il est rendu quelques bœufs aux gens d'Arégué.

28 janvier. — Il s'établit au camp une série de petits marchés où les femmes vendent toutes sortes de fruits ou de produits alimentaires, du tabac grossier en petites carottes, du soufre cristallisé dont je n'ai pu savoir la provenance.

Les femmes sont en général grandes, elles sont extrêmement sales quant aux vêtements et pourtant quelques-unes sont assez jolies. Leur coiffure est à peu près la même que celle des femmes de Kaoua — c'est aussi la façon de Kouka —. Elles portent sur le sommet de la tête les mêmes petits anneaux d'argent. Quant à l'ornement de leur narine, le cylindre classique de verroterie ou de corail est assez souvent remplacé ici soit par un très petit anneau d'argent, soit par un disque convexe en argent muni d'un pivot central, qui s'introduit dans le trou de la narine et qui leur donne l'air de s'être collé sur le nez un large bouton de culotte.

Elles portent fréquemment aussi la plaque d'onyx, signalée plus haut, suspendue sur la poitrine et, comme colliers, elles enfilent pêle-mêle des grains d'ambre, des perles de verre et des quartz colorés.



Femmes de Kiéssa.

Nous recevons du mil et rendons de nouveaux bœufs.

29 janvier. — Nuit froide, brouillard et brume le matin; néanmoins j'ai tué deux scorpions et une vipère aux environs du gourbi de natte qui me sert d'habitation avec Fournial.

Le docteur continue à partager mes paillottes successives, en route; mais par exemple il y fait sans merci la chasse aux rayons du soleil qui filtrent toujours en grand nombre à travers les parties claires des nattes qui servent de toitures. Il les obstrue hermétiquement au moyen de couvertures interposées; Fournial craint ces rayons, mêmes faibles et petits, croyant fermement que leur contact est une cause de fièvre. Peut-être a-t-il raison, mais je suis moins convaincu que lui et je les laisse percer à l'aise notre toiture et éclairer de leurs belles taches d'or le sol de mes gourbis; je trouve que cela donne de la gaieté à l'habitation, du jour et de la vie.

D'autre part, Fournial choisit le coin le plus sombre, se calfeutre contre la lumière diffuse elle-même en élevant de savantes et multiples cloisons dont les éléments lui sont

fournis par ses couvertures et son burnous plus ou moins épinglés et ficelés. Bien au contraire, je me place toujours en face de la porte pour bénéficier davantage de l'air, de la lumière, du mouvement, de l'agitation extérieure. Ainsi sont les hommes : ce qui fait le malheur des uns constitue le bonheur des autres. Nous ne pouvions donc mieux tomber pour utiliser chacun un coin du même gourbi. Quant à Villatte, il n'a pas de préférence, bien que cependant il n'aime pas beaucoup les rayons solaires égarés à travers la toiture, et il se case entre nous deux.

L'humidité est plus grande ici que dans les points touchés auparavant; les nuits sont froides et les journées sont chaudes — comme impression ressentie s'entend — bien que le thermomètre monte peu; c'est là une des caractéristiques du climat soudanien [1].

Nous avons acheté une certaine quantité de blé et il a été livré du mil en volume suffisant.

30 janvier. — Dans une promenade faite avec Villatte ce matin, je tue une antilope et un gragra; ce palmipède pêcheur nous donne un mal énorme à aller chercher sur l'autre bord de la Komadougou. De son côté, Lamy a tué le même oiseau, plus un geai, un merle métallique et un beau singe.

Les gens envoyés de Begra avec des lettres pour Gentil rentrent en rapportant, eux aussi, le courrier qu'on leur avait confié; ils ont appris, à Goulféï qu'ils ont atteint, que Joalland était reparti au Kânem et que Gentil serait à Bougoman, village des bords du Chari, non loin et en aval de Mandjafa; mais cette nouvelle est, disent-il, assez incertaine.

Continuation des livraisons de mil.

31 janvier. — Les gens de la région de Kiéssa, d'Arégué, de Kaoua, même de Kouka, sont de la fraction des Kanembou, population noyée dans la masse bornouane mais d'origine différente.

Lamy écrit une nouvelle lettre à Gentil et charge Boubaker

1. Aujourd'hui : maximum + 27°,0; minimum + 12°.

et le sultan de la faire porter jusqu'à Mandjafa où même plus loin si Gentil ne se trouve pas en ce point. Le courrier devra nous rejoindre et rapporter la réponse dans le Kànem à l'est du Tchad.

Dans mes promenades ou chasses aux environs, je visite un petit village du nom de Yada, situé à moins de deux kilomètres du camp au nord-est et sur la même rive de la Komadougou, le long d'un marigot charmant, perdu dans les arbres et littéralement recouvert de gibier aquatique. Yada est composé de paillottes construites sous de très beaux dattiers recouverts de lianes, de plantes grimpantes, et dont presque chacune des palmes porte à son extrémité un élégant nid suspendu. C'est un véritable fouillis de verdure et de fleurs, au milieu desquels les paillottes éparpillées donnent une impression de calme et de sérénité d'autant plus parfaite que des négrillons se lutinent sur le sol, dans les jambes des chèvres et des vaches, pendant qu'un marabout promène gravement sa longue silhouette, levant lentement ses jambes démesurées, le bec penché vers la terre, dans l'attitude pensive d'un vieux philosophe chauve. Ce village, qui n'est plus qu'un hameau, devait être jadis important si l'on en juge d'après les vestiges de murs remblayés qui l'entourent encore et dont l'enceinte paraît très grande. Quelques jardins à coton s'étendent sur le bord du marigot. Je rentre par le bord de la Komadougou où se voient de nombreux caïmans et je traverse notre troupeau au pâturage dans les joncs et les

Coin du village de Yada.

grandes herbes. Presque chaque animal est tourmenté et picoré par un petit oiseau à bec robuste qui, sous le prétexte de rechercher les parasites, met le dos de tous les animaux en sang, aussi bien les chameaux que les chevaux et les bœufs. Cet oiseau au bec rouge et au manteau gris strié de raies, est de la grosseur d'une grive et se nomme *sergui* en bornouan.

El-Hadj-Abdul-Hâkem, qui a chassé dans les halliers de la rive gauche, a relevé de très nombreuses traces de girafes, d'autruches et de sangliers. Quant aux antilopes, elles sont innombrables, il en rapporte deux.

Les livraisons de mil et les achats de blé en petite quantité continuent.

1^er^ février 1900. — Autre journée de chasse. Il y a à mon actif une antilope et à celui de Lamy un sanglier[1]. Un des tirailleurs a tué une grande vipère de plus d'un mètre de long, avec 20 centimètres de circonférence. Ses crochets n'ont pas moins de 15 millimètres et elle en compte quatre réunis deux par deux. Cette vipère (qui se nomme *Kassa* en touareg et *Ferdi-Ferma* en bornouan) est très commune ici, de même que dans le pays des Keloui, et sa morsure passe pour être toujours suivie de mort.

Aujourd'hui Lamy a fait vendre par Chini et Abdou, au Souk-El-Khemis, cinq des chevaux blessés de nos tirailleurs; on en a tiré de 4 à 5 Bou-Thyr l'un; la valeur du Bou-Thyr est ici de 7 000 cauries.

2 février. — Aujourd'hui fête musulmane de l'*Aïd-es-serir*; grande prière publique à laquelle assistent en tête Ahmar-Scindda et mes Chambba, devant tout un concours de population dont les plus fervents sont assurément les quelques Oulad-Sliman présents.

Le sultan nous a fait dire de ne plus laisser acheter le

1. Nous avons mangé ce sanglier de même que nous avions mangé le singe tué avant-hier : le premier est sans goût et rappelle le veau ; quant à la chair du second, elle m'a semblé n'être que du vulgaire bœuf d'une mauvaise qualité.

tabac que l'on nous présentera, il prétend qu'il est empoisonné et en a fait enterrer deux paniers pleins. Il annonce qu'il va faire examiner celui qui arrivera par des gens expérimentés qui diront ce qu'il faut en penser. Ces pauvres noirs, surtout les grands, ne vivent que dans la peur; hier c'étaient des citrons, aujourd'hui c'est du tabac, que sera-ce demain?

On livre encore un restant de mil et les gens d'Arégué ont récupéré tous leurs bœufs. Nous avons des vivres pour quelque temps, mais les étapes à parcourir sont longues avant d'arriver à un pays de production de grain et nous allons tirer la langue très certainement d'ici quelques jours; quant aux chevaux, ce sera encore bien autre chose, et ils devront prochainement s'en passer.

3 février. — Nous partons à six heures et quelques minutes pour arriver, à sept heures, au village de Belagana où nous campons; ce n'est comme on le voit qu'un simple démarrage. Nous avons cheminé d'abord dans la brousse, assez fourrée, mélangée de Doum, qui bornait notre camp, puis, laissant à gauche le village de Yada, la mission a traversé la rivière en un point où un seuil de sable ne permet que l'écoulement d'un étroit filet d'eau. C'est ce seuil qui explique pourquoi le bief supérieur, sur une longueur de 3 ou 4 kilomètres, fait à la Komadougou un lit en eau profonde. La route qui conduit à Bosso reste derrière nous, s'éloignant à droite.

Aussitôt après la petite plaine étroite, sillonnée de marigots qui borde la rive gauche de la rivière, se présente à gauche un petit village construit sous des dattiers, puis nous reprenons une brousse extrêmement fourrée de gommiers, de Magarïa en touffes, de Teboraq et de lianes. Le sentier nous fait traverser un marigot plein d'eau où les chevaux entrent jusqu'au ventre et nous amène à Belagana dont les habitants boivent l'eau de ce marigot qui, après un crochet, borde la ville au sud-est; c'est là évidemment un faux bras qui communique aux hautes eaux avec la Komadougou. Les bords sont cultivés par places en coton.

Le village de Belagana est très pittoresquement composé de paillottes construites sous des palmiers dattiers, mais il a une apparence misérable, celui-là aussi a été pillé et brûlé jadis par les lieutenants de Rabah. Un mur bas, dont on voit les restes, enfermait autrefois une enceinte très vaste, mais tout cela n'est plus qu'un souvenir; seul, archi-séculaire, majestueux et énorme, un magnifique figuier sycomore étend sa ramure colossale à l'angle sud du village et offrirait, sans exagération, l'hospitalité de son ombre à un régiment tout entier. Il dépasse de sa haute cime tous les arbres du voisinage, et ses branches maîtresses laissent tomber jusqu'à terre de longs paquets chevelus de racines adventices.

L'armée de nègres, négresses, eunuques, serviteurs, auxiliaires d'Ahmar-Scindda, qui nous accompagne, est fort habile à s'approprier prestement les nattes et les pieux que l'on apporte des villages pour la construction des quelques gourbis qui nous sont destinés. Je les soupçonne même d'en aller prendre, au nom du sultan, un peu partout; car en général deux heures après l'arrivée au campement, on voit s'élever dans le quartier de nos nègres un véritable village de huttes improvisées mais néanmoins très confortables.

Je retrouve ici, pour la première fois depuis bien longtemps, notre fidèle compagnon du Sahara touareg le Mrokba.

4 février. — Départ à cinq heures et demie du matin, juste au petit jour. La marche commence dans une brousse épaisse composée des arbres tant de fois cités, sur lesquels grimpe çà et là une liane à rameaux recouverts d'une écorce argentée. Le sous-bois reste à peu près nu et le sol est de la terre sableuse grise blanchâtre criblée de petites coquilles diverses (*Melania Physa*, etc.). Une futaie de grands arbres est traversée, à 7 kilomètres du point de départ, et recouvre quelques huttes vides où l'on a fabriqué un sel impur[1] au moyen des cendres

1. Barth a déjà parlé de ce genre de fabrication, mais c'est bien plutôt de la potasse ou de la soude que l'on obtient comme résultat. J'en ai du reste rapporté des échantillons qui seront analysés.

de racines d'Abisga. On débouche aussitôt après dans des cultures de coton, criblées de pieds de jeunes Korunka, qui confinent la rive du lac Tchad lequel est en vue à moins d'un kilomètre à notre droite.

Là reparaît la végétation spéciale aux terrains inondés : roseaux, joncs, cyperus, petits arbrisseaux et profusion de la plante traçante *Kada*, brillante de ses belles corolles rouges. De petites îles basses émergent en bordure du lac, alternant avec des massifs de grands roseaux, mais l'eau du large est en vue partout et ne s'éloigne pas de notre itinéraire de ce jour de plus de 3 kilomètres pour les points les plus divergents, s'en rapprochant même, à plusieurs reprises, à moins de 500 mètres. Nouvelle exploitation de sel semblable à la première à 18 kilomètres et demi du point de départ.

De nombreuses pirogues de Boudouma sont en vue, aussi bien au large que sur les bords, mais toutefois elles se tiennent assez loin. Partout des quantités d'antilopes et de pintades, et sur le sol, traces de lions et de rhinocéros.

Après 25 kilomètres de marche, nous atteignons le village de Barroua, situé en bordure de la brousse et entouré d'une zeriba en branches épineuses sèches. Il est construit en paillottes coniques très aiguës, en jonc et de fabrication grossière. Ce village n'est point permanent et sert à la pêche, à la fabrication du sel et à la culture du coton qui l'entoure. Lorsque les eaux sont hautes les habitants occupent un autre village du même nom situé à l'intérieur des terres et que je n'ai pas vu.

Nous campons à midi et quelques minutes, à 700 ou 800 mètres du Tchad, et à proximité d'un petit village qui se nomme aussi Barroua : c'est plutôt une réunion de huttes comme les précédents et les habitants rentrent, au moment des crues, au village permanent de l'intérieur.

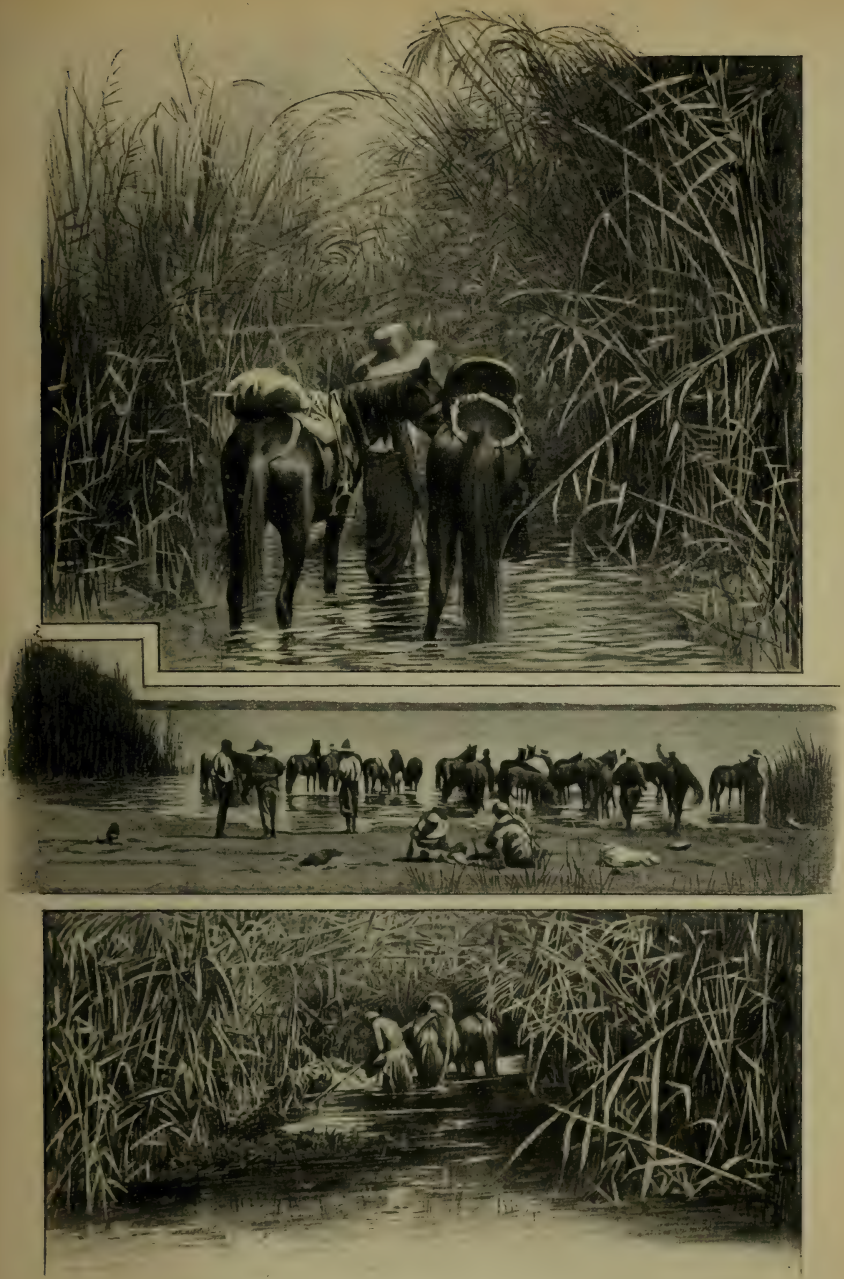
Dans les douze derniers kilomètres de marche, une chaîne de collines de sable, d'une insignifiante hauteur (de 5 à 8 mètres), suit la bordure du lac, à 2 ou 3 kilomètres et parfois beaucoup

plus près; c'est son pied qui réglait du reste notre route. On peut la considérer comme une sorte de berge de la cuvette du Tchad que, d'après le dessin de l'itinéraire de Barth, j'estimais plus importante qu'elle ne l'est en réalité. Cette ligne de colline est précisément la limite de la brousse. Derrière cette ceinture de brousse, la plaine n'est pas très fourrée, elle est simplement boisée et comporte beaucoup de touffes de Ana.

5 février. — Légère rosée le matin et brume qui se continue très tard. La mission part à quatre heures et demie, malgré l'obscurité, afin de pouvoir camper de meilleure heure pour éviter la chaleur. Comme toujours, au point du jour, se produit l'éparpillement par groupes, du sultan, des Chambba, des auxiliaires, pour faire la prière du *Fedjer;* puis tout ce monde nous rattrape peu à peu, par fractions, nous dépasse, encombre le sentier en produisant des bousculades et finalement nous précède en une longue ligne onduleuse; je m'arrange toujours de façon à rejoindre l'extrême tête afin de ne pas être enveloppé de poussière et pour le cas où un gibier imprudent se trouverait à portée du fusil; Lamy fait, en général, route à la même hauteur et s'arrête de temps à autre, pour se rendre compte de la façon dont marche la colonne entière.

La route côtoie sans interruption la brousse qui est à notre gauche, tandis qu'à droite se déroule l'interminable ceinture de grands roseaux. De larges places ont été brûlées, le sol est alors noir de cendres et de débris et la mission s'enveloppe instantanément, quand elle les traverse, d'un immonde voile de poussière. En certains points, les roseaux s'élèvent à 4 et 5 mètres et leur base est toujours encombrée de débris et littéralement tapissée de plantes grimpantes.

Après 12 kilomètres de marche, nous passons au petit village de Bangoa. Ses huttes, vides pour le moment, abritent à l'ordinaire des fabricants de sel. Toutes ces agglomérations ne sont toujours que des annexes de villages permanents situés à l'intérieur des terres; le plus voisin, de cette dernière



Chevaux à l'abreuvoir sur les bords du Tchad.
1. près Woudi; 2, Yara; près Ilomirom.

catégorie, s'appelle Kéguéno, il n'est pas éloigné. A 7 kilomètres plus loin, nouvelle réunion de huttes nommée Kandjerem, dans la brousse; enfin, à 20 kilomètres du point de départ, nous touchons au grand village de Djarachero très peuplé. Son chef, qui vient nous apporter des moutons, nous apprend que ce village est habité par les anciens occupants de Neguigmi qui ont abandonné leurs pénates.

Dans la marche d'aujourd'hui, le Tchad est resté à une distance de notre ligne de marche d'environ 1 500 mètres, et sans jamais s'en éloigner, dans les points extrêmes, de plus de 4 000 mètres.

Nous campons à dix heures et quart, sur la lisière de la brousse. Le Tchad nous est masqué par les roseaux qui touchent le camp lui-même, mais sa rive franche est à peine à 2 kilomètres de nous. C'est dans ces massifs mêmes de roseaux, à quelques centaines de mètres, que nous trouvons l'eau pour abreuver les animaux à l'arrivée. Ce sont des abreuvoirs à fauves, et les sentiers qui y conduisent sont ouverts dans les roseaux par les éléphants et les hippopotames et ne permettent le passage des chevaux que un à un, et en piétinant dans la vase. Lamy, qui a fait une petite tournée à cheval, a trouvé à 2 500 mètres plus loin, sur le bord même de la route, une magnifique baie libre de roseaux et qui va nous servir pour conduire les animaux ce soir.

Les indigènes du village de Djarachero ne nous l'avaient pas indiquée, bien qu'elle soit très connue et très fréquentée par les caravanes et par des milliers de bœufs et de moutons des Oulad-Sliman et des villages de l'intérieur.

Cette baie se nomme Kazagaoua ce qui, en bornouan, signifie : *L'endroit où l'on se bat sans cesse*, probablement à cause des rencontres fréquentes entre Boudouma, Bornouan, Tebbou, Oulad-Sliman et caravanes.

La petite chaîne de collines, signalée hier comme formant berges extrêmes du lac, continue toujours à suivre notre route. Derrière ces collines, le terrain est une plaine à sol de

sable, boisée d'arbres peu élevés avec sous-bois de Ana et de graminées. El-Hadj, qui l'a parcourue pour y chasser aujourd'hui, a relevé d'innombrables traces de chameaux au pâturage; ce sont des troupeaux appartenant aux Oulad-Sliman.

Dans l'après-midi vient le chef de Djarachero qui apporte des moutons. Il nous raconte que ses sujets et lui n'ont quitté Neguigmi [1] que depuis peu de temps. Ils ont dû abandonner ce village à cause de son insécurité, il était constamment soumis aux pillages des Boudouma, des Tebbou, des Oulad-Sliman surtout. Le chef nous annonce que Ben-Cherf-Ed-Dine n'est plus à Neguigmi mais qu'il s'est retiré dans l'intérieur.

Je n'ai pas encore dit que, parmi ses serviteurs, Ahmar-Scindda traîne à sa suite un eunuque d'une laideur invraisemblable et vraiment repoussante, et qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Cet homme monte un cheval caparaçonné d'un matelas ouaté comme à Zinder, et pour qu'en marche cette cuirasse ne soit pas trop encombrante, il la relève sous le poitrail et sur la croupe de sa monture. C'est un fonctionnaire d'ordre élevé du sultan, son préfet de police, son général en chef.

A propos des eunuques, il faut que je dise qu'à Zinder on en a fabriqué de tout temps, et que l'on en fabrique encore. Ces malheureux, dont plus de la moitié, on pourrait même dire les trois quarts, meurent des suites de l'opération, sont complètement castrés, c'est-à-dire que l'on procède à l'ablation totale. Ils étaient très appréciés à Stamboul et ailleurs et se vendaient un prix très élevé; c'était surtout Zinder qui détenait, disent les informateurs, le record de cette production. Le Serki Ahmidou en possède un certain nombre.

6 février. — Départ à quatre heures du matin; la lisière de brousse de gauche devient de plus en plus une plaine boisée

1. C'était précisément avec ce chef que Joallard avait précédemment signé un traité à son passage à Neguigmi.

que borde toujours, et termine la ligne de petites collines boisées déjà indiquées et qui se poursuivent sans interruption. Après avoir dépassé la baie-abreuvoir de Kazagaoua une route se détache de celle que nous suivons et s'éloigne à gauche vers l'intérieur.

Nous côtoyons toujours le lac à petite distance et les grognements d'hippopotames, dans la nuit, nous assurent de sa proximité derrière la ceinture de roseaux. Le chemin que nous parcourons est grand et fréquenté, ses pistes sont nombreuses et profondes. Le sol est sableux mais ferme et recouvert partout, entre la brousse et les roseaux, sur une largeur variable mais souvent assez grande, de graminées dures et drues, mêlées de cyperus et d'une espèce de chiendent. Toutes ces surfaces sont littéralement couvertes d'antilopes et l'on jurerait de troupeaux tranquillement au pâturage, par 200 ou 300 têtes quelquefois et par jamais moins d'une quarantaine. Si nous avions le temps de camper en ces lieux, ce serait une véritable boucherie, car les animaux sont peu farouches, et nous en tuons quelques-uns pendant la marche. Les lièvres et les pintades sont communs, de même que les gazelles. Le sol porte de nombreux crottins d'éléphants et d'hippopotames et des traces de lions.

A 12 kilomètres du point de départ, nous passons presque à toucher un golfe avancé du Tchad, et, 8 kilomètres au delà, la mission défile devant le village abandonné de Neguigmi, au milieu duquel s'élèvent les stipes élancés de quelques palmiers dattiers. Une vaste prairie entoure ce village et confine aux rives du lac, peu éloigné. La position est fort belle, et en remontant légèrement sur les collines pour se garer des crues, on pourrait créer là un centre important, à la condition de le défendre contre les incursions des nomades. Toute la plaine supérieure pourrait être cultivée en mil et toutes les surfaces à inondation sont susceptibles de nourrir des dattiers et du coton; c'est simplement une question de sécurité. Au lieu de construire le centre nouveau exactement sur l'empla-

cement de Neguigmi il serait préférable de se rapprocher un peu de la baie, citée hier, de Kazagaoua, où l'on trouve de l'eau profonde et qui deviendrait dans l'avenir un excellent port du nord pour les bateaux du Tchad.

On peut considérer notre route de tous ces jours derniers, depuis Belagana à peu près, comme suivant exactement le contour du lac *sur la ligne de ses plus hautes eaux*. Actuellement (février) le Tchad se trouve au moins aux trois quarts de sa descente. D'une façon générale, on peut admettre que la lisière de brousse, que nous avons côtoyée jusqu'ici, coïncide avec *la ligne des extrêmes hautes eaux* du Tchad, et encore ces hautes eaux ne l'atteignent pas, je crois, partout, ni tous les ans. De l'autre côté du sentier, les grandes surfaces couvertes de roseaux énormes et vigoureux sont indubitablement submergées par les hautes eaux, actuellement même bon nombre de ces massifs ont encore les pieds dans l'eau, que nous cachent seules leurs hautes tiges vertes et leurs feuilles frémissantes sous le moindre souffle de brise. C'est dans ces massifs qu'en général pénètrent nos chevaux et nos hommes pour aller, par des sentiers sombres et remplis de bourbe, chercher l'eau qui leur est nécessaire.

Nous campons à neuf heures, à 4 kilomètres au delà de Neguigmi, en un point qui se nomme Yara et nous profitons d'un abreuvoir à fauves où, jusque dans la plaine herbeuse, vient l'eau dégagée de son ourlet de roseaux sur une petite largeur.

A peine arrêtés, nous assistons, pendant dix minutes, au défilé peu ordinaire de troupeaux d'antilopes qui passent ventre à terre entre la rive et le camp et que nous saluons du reste de quelques coups de fusil, Lamy et moi, pour la plus grande joie des auxiliaires qui poussent une charge infernale afin d'aller achever les blessés.

Les arbres qui boisent les petites collines et la plaine supérieure sont, à partir d'ici, de plus petite taille, moins vigoureux comme végétation, et d'aspect assoiffé assez saharien.

En sous-bois la plaine porte de petits gommiers, du Mrokba, un peu de Tâbli, du Ana et des graminées fines. Il existe dans l'ouest du camp, à une quarantaine de kilomètres, un gros village entouré de vastes cultures de mil et nourrissant 200 ou 300 dattiers; Saïd, qui s'y est autrefois arrêté, a oublié le nom de ce village.

7 février. — La mission se met en marche dès trois heures et demie du matin, par une nuit relativement claire. La plaine est couverte d'un tapis de graminées rudes et piquantes : c'est une plaine d'inondation bien entendu, mais qui, peut-être, ne se recouvre pas d'eau tous les ans. C'est le cas de toutes les surfaces que nous parcourons aujourd'hui et dont la végétation ne changera pas. Après une distance de 8 kilomètres environ, une anse du lac s'avance à moins de 2 000 mètres de nous, alors qu'auparavant sa rive était un peu plus éloignée. Les collines de gauche se continuent, dans les mêmes conditions de petitesse, et ne sont plus boisées que d'une façon très espacée, avec des gommiers, du Ana et du Mrokba en sous-bois. A 15 kilomètres du point de départ, un petit mamelon d'une dizaine de mètres de hauteur semble en marquer la fin, car à partir de là nous ne les voyons plus, peut-être s'éloignent-elles vers le nord. La brousse devient très claire, très basse, et d'aspect tout à fait désertique avec gommiers, Ana et Mrokba. Au surplus, tout le paysage est désertique; le vent lui-même est brûlant, ce qui s'explique puisqu'il nous arrive du nord-est et qu'il ne passe plus sur le lac qui est maintenant dans notre sud-est [1].

Le sentier nous conduit enfin devant une anse du lac nommée Ilomirom, sorte de ruisseau très étroit, qu'il serait trop long de contourner et que nous traversons, nos chevaux ayant de l'eau jusqu'au ventre, pour aller camper sur sa bordure est à dix heures vingt minutes. Ce petit golfe se termine assez loin dans l'intérieur par un étang.

Ce qui m'indique que le lac doit encore baisser notablement

1. Température du 7 février, à midi, + 37°,3.

c'est que les sentiers du medjebed, traversant le petit golfe, sont très visibles sous l'eau, et ont dû être creusés par les pieds des animaux alors que le sol était à découvert.

Nous mettons à flot, à grands renforts de bras, deux ou trois pirogues de Boudouma, échouées près du gué, pour essayer de gagner par le petit golfe l'eau libre du large, mais n'ayant ni gaffes, ni perches, ni avirons, nous sommes contraints d'abandonner cette entreprise, nos esquifs ne pouvant être dirigés.

Oudjari a été surveiller aujourd'hui le pâturage, il a vu une femelle d'éléphant et son petit et a tué trois antilopes.

8 février. — Toute la nuit, légère brume qui se poursuit dans la journée jusque vers midi. Départ à trois heures du matin. La marche entière d'aujourd'hui s'effectue sur une plaine dont presque partout — sauf sur le sommet de rares petites ondulations, formant îles ou presqu'îles allongées — la surface est immergée lorsque les eaux du Tchad sont très hautes. Cette plaine contient quelques mares ou étangs, en général à sec, et elle est sillonnée de très nombreuses rigoles de faible taille, dirigées nord-sud, qui servent tantôt à conduire au lac les eaux du plateau supérieur, tantôt à laisser s'écouler les eaux au moment du retrait du Tchad.

A 18 kilomètres du point de départ une avancée du lac, en golfe allongé, vient lécher le sentier ; à gauche les collines des jours précédents réapparaissent en une sorte d'éperon de quelques kilomètres de développement avec une aussi faible élévation que par le passé. Elles ne sont plus boisées mais seulement recouvertes sur une partie de leur surface par une végétation de simples broussailles : Abisga en touffes basses, Ana, et Mrokba sec semblant extrêmement vieux tant sa paille est sombre. Tout est sec et d'aspect éminemment saharien ; le mirage lui-même y existe très intense.

A cette hauteur, nos deux Touareg de Zinder, Abdou et Mohamed, qui cheminaient à ce moment à gauche de la colonne, arrivent tout à coup au galop disant qu'ils entendent

des bruits de voix nombreuses derrière les collines de gauche, et prétendant que ce sont des Tebbou massés qui veulent attaquer le convoi; Lamy se porte aussitôt, à vive allure, dans cette direction, avec deux ou trois sections de tirailleurs, nous escaladons les petites collines et nous nous trouvons en présence, non point de Tebbou, mais tout simplement de deux lacs à natron pleins d'eau, exactement circulaires[1], sans bordure de roseaux, mais pourvus d'un liseré rose continu, véritable collerette composée d'une myriade d'oiseaux roses nonchalamment accroupis et qui jacassent sans arrêt. Ce sont ces jacassements que nos deux Touareg avaient pris pour des voix humaines!

Nous rejoignons bientôt le convoi, qui a continué lentement sa route, nous passons près d'un village de huttes construit sur la frange des roseaux du lac par les Boudouma et où ils viennent lors de leurs descentes à terre; puis la colonne arrive à un golfe étroit semblable à celui d'hier, le golfe de Fallâh, qu'elle traverse à gué, mais non sans donner lieu à des incidents multiples et désagréables : une douzaine d'hommes chavirent dans l'eau, leurs chevaux s'étant brusquement enfoncés dans des trous de vase, des chameaux s'effondrent avec leurs charges; moi-même je disparais jusqu'à mi-corps mais mon cheval s'étant relevé à temps j'échappe à la baignade complète. Nous campons sur le bord de ce golfe à huit heures vingt minutes.

Dans le parcours de la journée la rive du lac s'est éloignée de nous jusqu'à 4 kilomètres comme plus grande distance, s'avançant ou reculant en innombrables et capricieux méandres, toujours ourlés de grands roseaux, entre lesquels ne s'ouvrent que de très rares échappées de vue.

Les traces d'éléphants sont nombreuses dans la région et la journée a été favorisée au point de vue de la chasse : Lamy a tué deux antilopes, Oudjari deux d'un seul coup de feu, et

1. Derrière toute cette chaîne de collines il existe un chapelet de mares à natron qui suit la même direction que les collines elles-mêmes.

enfin Hadj-Abdul-Hâkem en compte deux de plus à son actif.

La carte de Barth (édition anglaise) de toute la région parcourue depuis Yô est exacte et très sincère, comme dessin,

Boubaker et Chini.

mais elle est erronée comme positions géographiques et il y a lieu de reporter notablement au sud toute sa rive nord du Tchad. Ceci s'explique fort bien car, dans cette partie de son itinéraire, poussée jusqu'au Kânem, son lever topographique ne s'appuyait que par une extrémité sur la *position observée* de Yô[1]; nulle observation astronomique n'ayant été faite à l'autre extrémité du voyage, au Kâmen.

Les guides, dans un palabre très confus où le défaut de

1. Observations de Vogel.

bons interprètes se fait vivement sentir, nous avertissent que plusieurs routes s'ouvrent devant nous, et que certaines d'entre elles sont coupées par des lagunes d'extension du Tchad très profondes. Les gens du pays possèdent de grandes pirogues en joncs, qu'ils cachent soigneusement dans les fourrés de roseaux, et qui leur permettent de faire franchir facilement ces lagunes à leurs animaux; quand ce sont des voyageurs isolés, ils traversent tout simplement à la nage. Nous allons donc avoir de ce chef certains ennuis, d'autant que Saïd n'arrive pas à faire comprendre aux guides que lorsqu'un village est enclavé dans des dédales de lagunes nous n'avons pas besoin d'y passer, et que notre désir est seulement de contourner ces obstacles par leur extrémité. C'est cette situation, que nous n'avons pu faire pénétrer dans le cerveau des indigènes, qui va nous créer des embarras de toutes sortes et nous faire décrire, jusqu'à Néguéléoua, d'incompréhensibles et déplorables crochets.

9 février. — Départ à trois heures du matin, sur la même plaine qu'hier, pourvue des mêmes graminées, et en suivant le pied des petites collines qui ont reparu à nouveau. Après 9 kilomètres de marche, la mission traverse à gué un golfe étroit du lac, puis, quelques kilomètres plus loin, elle se heurte à un nouveau golfe plus large et beaucoup plus profond. Impossible, après essais tentés, de passer à gué, et il faut faire volte-face et retourner, pendant près d'une heure et non loin du premier gué, point où nous obliquons vers le nord pour contourner les lagunes multiples dont le réseau confus et les lignes de roseaux s'entre-croisent à notre droite.

Dans la boucle où nous avons dû faire demi-tour s'élève, dans les roseaux, un des villages de Kologo [1] et un autre en face du passage non guéable. Leurs habitants, nous ayant vus ou entendus, ont été pris de frayeur; nous percevions les cris et les pleurs des enfants et des femmes apeurés.

Après avoir repris notre route, jusqu'au point de passage

1. Toute la région se nomme Kologo.

du premier gué, nous longeons un village abandonné qui se nomme Kologo-Beri [1]. Peu après, des mares et des étangs s'étendent à notre gauche, plus ou moins natronnés, pendant qu'à droite, dans une île entre les lagunes, s'élève un grand village de Kanembou, aussi nommé Kologo.

Nous franchissons bientôt un nouveau gué pour pénétrer dans une île où s'élève une petite agglomération de huttes en joncs, des Kanembou, qui ont tous pris la fuite. Nous sortons de cette île par un dernier gué, puis nous contournons un chapelet de mares que nous traversons en un point où une simple rigole de jonction ne nous oppose qu'un obstacle insignifiant.

Le sentier se déroule ensuite entre des mares situées au milieu d'un système de petits mamelons, jusqu'au moment où il retrouve enfin le plateau supérieur, qui se poursuit un peu dans notre sud, formant berge du Tchad comme les collines des jours passés, dont il est pour ainsi dire la continuation.

Le plateau est à sol de sable avec végétation saharienne tellement sèche qu'il semble que, bien que si près du Tchad, tous les végétaux meurent de soif. Partout nombreuses traces d'antilopes et de girafes, quelques-unes d'autruches et des crottins d'éléphants.

Plus loin nous retrouvons des mares, puis les lagunes, ces sortes de tentacules du Tchad dont les méandres capricieux et diffus s'avancent souvent fort loin dans les terres, et qui sont la caractéristique très particulière de tout ce côté du grand lac. Il est très difficile de se rendre compte de la façon dont ces lagunes communiquent avec le Tchad, à cause de leurs bordures de roseaux et de leurs innombrables sinuosités mais, si cette communication n'existe pas toujours aux eaux basses — ce qui semblerait être prouvé par la nature natronnée de leurs eaux, alors que celle du lac sont absolument douces — du moins il est certain qu'aux hautes eaux la communication n'est pas douteuse.

1. *Beri* signifie en bornouan : *le lieu où viennent coucher les antilopes.*

Nous campons à neuf heures et demie du matin sur le bord de la lagune, en face de deux petits groupes de huttes de joncs des Kanembou situés dans une île et entourés de terrains cultivés en mil; ces paillottes ne servent du reste aux habitants du gros village de Kologo, vu plus haut, qu'à l'époque de la culture. Nous sommes toujours dans la région nommée Kologo, campés dans la brousse, sur un cap du plateau dominant la lagune de 8 à 10 mètres, et au-dessus d'un abreuvoir où viennent par milliers, comme l'indiquent leurs traces, les fauves et le gibier.

Le chef du village principal de Kologo vient au camp accompagné d'une douzaine d'hommes; ce sont des parents d'Ahmar-Scindda, et quelques-uns se sont déjà présentés à nous pendant notre séjour à Kiéssa. Ces Kanembou portent des boucliers légers, identiques à ceux décrits à Arégué, et des harpons fort bien faits, retenus par une bonne corde de coton enroulée sur leur hampe.

10 février. — Départ à trois heures du matin, nous cheminons sur le même plateau que la veille, coupé de très nombreux lacs à natron fermés et de pointes de lagunes venant du Tchad; sa végétation se compose de Teboraq, de divers gommiers, de quelques Abisga, avec, en sous-bois, du Mrokba et du Ana. Une grande surface cultivée en mil est traversée à 7 kilomètres du point de départ, puis, 8 kilomètres plus loin, nous arrivons devant un golfe du lac, lagune étroite mais profonde, sur le bord opposé de laquelle s'élève le gros village de Kiskaoua. Le passage à gué n'est pas possible et force nous est de retourner en arrière (toujours l'incurie et l'inintelligence des guides) et de faire ensuite route au nord-est pour contourner le dédale formé par les bras de la lagune, et pour aller définitivement camper, à neuf heures et demie, en face du même village de Kiskaoua, mais à l'est d'un second bras de la lagune qui enferme le village dans une île inaccessible aux gens qui ne possèdent point de pirogues. A la pointe nord du crochet obligatoire que nous venons de faire

se trouve le grand abreuvoir de Krinegandjoua, point où les Tebbou viennent faire boire leurs animaux et remplir leurs outres lorsqu'ils partent en razzia dans la direction de l'est.

Les traces de girafes, d'autruches, d'antilopes sont innombrables. Nous avons vu en en outre des hippopotames et des rhinocéros, et les lagunes pullulent littéralement de crocodiles qui nagent à fleur d'eau partout. L'eau de la lagune est légèrement natronnée et de couleur roussâtre mais néanmoins potable.

11 février. — Le départ a lieu à deux heures et demie du matin. Les guides, au nombre de trois, paraissent peu fixés sur la route à suivre. Nous marchons pendant toute l'étape sur un plateau sableux légèrement ondulé, revêtu des mêmes végétaux rabougris et secs : gommiers Adjar et touffes d'Abisga avec du Mrokba et quelques autres graminées de sous bois.

Ce plateau est constamment troué de lacs et de lagunes, dont la majeure partie est reliée au Tchad, et dont nous côtoyons les bords. Ces lagunes, aux innombrables méandres, forment un réseau de canaux et d'îles si compliqué qu'il est impossible de les dessiner sans y faire un long séjour et une reconnaissance suivie.

Ces lacs sont toujours en contre-bas du plateau de 5 à 6 mètres, leur rive est toujours bordée de roseaux, et les parties en pente qui descendent jusqu'à ces ourlets de roseaux sont tapissées de petites graminées aussi vertes que le plateau est sec, mais rongées jusqu'au sol par la dent des animaux. Je relève là des traces très nombreuses d'antilopes, de girafes, d'autruches, et aussi des traces et des crottins d'éléphants de récente date.

La route est donc composée aujourd'hui d'une série de petites descentes et de petites rampes et nous descendons pendant l'étape dans dix cuvettes différentes. Quelques-uns de ces lacs sont fermés et fortement natronnés, le passage

près d'eux est alors un véritable supplice à cause de l'horrible puanteur qui s'en dégage et des milliers de moustiques qui voltigent aux alentours. Nous campons dans la brousse, au bord d'une lagune, à neuf heures du matin.

Pendant toute l'étape, nos chevaux et nous-mêmes avons été recouverts de myriades de mouches qui, indépendamment des moustiques, constituent une torture continuelle. Six chameaux et dix chevaux sont abandonnés et restent derrière aujourd'hui; la vitesse de notre allure, la longueur de nos marches, jointes à la privation de mil, ont mis les chevaux en fort mauvais point; ils en sont réduits pour toute nourriture à l'herbe sèche que l'on coupe pour eux à l'arrivée; c'est faible comme ration et bien peu réconfortant, surtout en raison des services plutôt pénibles que nous leur demandons. Nous-mêmes nous en sommes réduits à la portion congrue, le mil disparaît très rapidement et nous avons le plus souvent faim.

Des cavaliers du sultan, des auxiliaires, et notre Targui Mohamed, partent pour le village de Kankannati[1] afin d'y faire préparer des vivres pour nous, demain. D'autres gens sont expédiés à Khalifa Djerab, le chef principal du Kànem, celui reconnu et soutenu par Joalland, avec invitation d'avoir à rassembler des vivres pour la mission.

12 février. — Nous partons ce matin dès deux heures moins un quart par un superbe clair de lune. Le sentier, après nous avoir fait longer un instant une lagune de gauche, nous fait suivre ensuite, sans la quitter, une énorme lagune de droite qui communique avec le lac. La plaine est toujours la même qu'hier et nourrit une végétation semblable. Comme hier aussi les moustiques et les mouches sont légion. Les uns et les autres nous happent au passage et ne nous lâchent plus. Les chevaux en sont tellement criblés qu'ils sont couverts de sang et deviennent intraitables.

1. Les habitants de Kiskaoua sont des *Kanembou-Kebri*; ceux de Kankannati sont des *Kanembou-Kénnkénna*.

La surface immobile de la lagune reproduit l'image brillante de la lune déjà assez haute sur l'horizon et nous donne un spectacle merveilleux, on croirait marcher en une féerie. Les bords de la lagune sont infiniment et capricieusement découpés, et les sinuosités en sont à ce point nombreuses qu'elles figurent une véritable dentelle.

Négresses montées à bœuf.

Le guide vient tout à coup avertir qu'il se présente devant nous un passage difficile et qu'il faut attendre le jour : nous faisons donc halte, à environ 11 kilomètres du point de départ, au milieu de cultures de mil assez restreintes qui ont surgi tout à coup dans la brousse. Peu après arrivent notre Targui Mohamed et des hommes du sultan qui nous avisent que Kankannati est tout près de nous, mais de l'autre côté d'une lagune, qu'ils ont passée eux-mêmes en pirogue ; ils prétendent que les habitants vont venir et nous guideront. Après une longue attente nous voyons apparaître les notables du village : ils disent que la lagune n'est pas guéable, que nous avons abandonné la grande route et qu'il nous faut main-

tenant faire le tour de tout le réseau des canaux qui s'étend dans l'est de Kankannati! Nous voilà donc, après une halte de deux heures un quart, une fois de plus forcés de décrire une grande courbe, par le nord et par l'est, pour aller camper sur le bord des lagunes, à huit heures du matin, en un point nommé Suoulou. Nous avons trouvé dans la plaine, pendant la dernière partie de la marche, des Adéras mêlés à la brousse antérieure.

Outre la fatigue causée par la grande chaleur du jour, nous sommes très maltraités par le manque de sommeil; cette succession de marches de nuit, que le climat impose, devient très fatigante en ce sens que nous ne pouvons pas dormir le jour. Depuis longtemps les nattes, que nous trouvions dans les villages pour nous construire des cases provisoires, ont disparu; il ne reste donc plus que quelques carrés de toile où nos couvertures fixées à des arbustes par des bouts de ficelles, et le plus souvent par des épines de Teboraq et de gommiers, pour édifier des toitures-abris contre le soleil; or, ce sont là des constructions excessivement précaires, que le plus faible coup de vent renverse et anéantit, laissant en plein soleil leurs occupants bien empêtrés. Quelques misérables huttes s'élèvent dans la broussaille, elles sont occupées par des Kanembou de Mào venus ici pour recueillir du sel natronné et pour se livrer à la pêche. Ils possèdent des ânes et quelques bœufs.

Les traces de girafes, d'antilopes, de rhinocéros continuent à être très fréquentes; les lagunes abondent de crocodiles et d'hippopotames. Par contre, on rencontre peu d'oiseaux, si ce n'est l'*Eggour* de l'Aïr, quelques corneilles à ventre blanc et un petit nombre d'oiseaux aquatiques, encore ces derniers restent-ils assez rares; ce que j'explique par ce fait que toutes les lagunes manquent totalement de plages de sable et ne présentent sur toute leur étendue que leur éternelle ceinture de roseaux qui borde partout la couche liquide.

13 février. — Toute la nuit nous avons eu une brume

assez forte qui n'a disparu qu'au lever du jour. Le départ a lieu un peu avant deux heures du matin, sur un plateau boisé clair de petits et moyens gommiers, de touffes d'Abisga et de quelque peu d'Adéras, sans oublier les graminées coutumières. Les lagunes que nous côtoyons sont multitude (il y en a une douzaine aujourd'hui). Elles ont le même caractère que les précédentes, nous y cueillons au passage les mêmes mouches; quelques-unes, fermées et natronnées, nous empestent de leurs horribles senteurs. Il est à remarquer que, sur ces plateaux assez ondulés, les arbres les plus élevés sont toujours sur les lignes de crêtes séparant les ondulations, les végétaux plus petits se confinant dans les parties les plus basses; quant aux lagunes elles se tiennent à 8 ou 9 mètres au-dessous du niveau moyen de la plaine. Le bord inférieur des cuvettes enserrant les lagunes commence à nourrir des touffes de Doum et de Korunka.

A partir de 9 kilomètres de marche, les plateaux sont un peu plus boisés et la végétation y procède par petits bouquets de bois qui se détachent en couleur sombre sur le fond jaune des graminées. Nous traversons, à un certain moment, un long thalweg où s'étend une ligne de grands roseaux; nous ne pouvons les franchir qu'en nous couchant sur l'encolure de nos chevaux, les roseaux ayant quatre à cinq mètres et le chemin en voûte qui les traverse n'ayant guère que deux mètres de hauteur. Ce couloir retarde le convoi qui est dans l'obligation de défiler en ce point unité par unité.

Ensuite les lagunes succèdent aux lagunes, les fragments de plateaux aux fragments de plateaux, lagunes à droite, lacs fermés à gauche, c'est ainsi que se poursuit la route, au milieu des traces de girafes, d'antilopes, d'éléphants; deux belles girafes nous regardent même passer à 300 ou 400 mètres et ne se décident à prendre la fuite qu'après un long temps d'arrêt. Les lièvres sont ici très nombreux (cela depuis trois jours). Le Karindjia, l'affreux Karindjia, a fait sa réapparition et il entoure littéralement le point où nous campons, à

neuf heures moins un quart, et que l'on nomme Kokkodo.

L'eau du petit lac qui dort à nos pieds est rousse et natronnée au point que nos chevaux refusent d'en absorber; nous sommes contraints de creuser sur son bord des puisards, mais l'eau qu'ils nous fournissent est encore très mauvaise, nous la buvons parce que nous n'en avons pas d'autre à proximité.

On a semé en route deux chameaux et huit chevaux aujourd'hui.

14 février. — Le départ a lieu à une heure vingt minutes du matin. Nous ne cessons pour ainsi dire de côtoyer des lagunes pendant toute la première moitié de l'étape. De nombreux sentiers d'hippopotames, larges de 50 à 60 centimètres, profonds et réguliers, s'entre-croisent de toutes parts et relient entre eux lacs et lagunes. Le Tâbli est très abondant sur le plateau. Nous passons, après quelques kilomètres de route, entre deux lacs réunis par une étroite rigole et à la hauteur de deux villages, l'un à notre droite, Josso-Kaléa, l'autre à gauche, Mallem-Schâo; et aussitôt après, entre les roseaux de la lagune de droite, nous apercevons l'eau libre du Tchad avec laquelle elle communique largement. Un peu plus loin, le plateau présente quelques petites collines basses que nous suivons à mi-hauteur sur leur flanc. Le spectacle est là vraiment très attrayant : les pentes de ces collines sont semées de grands arbres espacés, le sol est de sable meuble et on domine au loin le miroir limpide du lac où se reflètent les étoiles et la lune qui donne en ce moment une très brillante clarté. Le paysage est charmant, doux et attirant. Le sol de ces pentes est ondulé juste comme il faut, les arbres y sont heureusement disséminés; tout porte à croire que l'on chemine dans un jardin créé à grands frais avec des perspectives savamment aménagées pour le plaisir des yeux.

Après les seize premiers kilomètres de marche, pendant le parcours d'un espace de plateau entre deux lagunes, je constate la présence de quelques Adéras dans la brousse de la

plaine et aussi la réapparition du Gambba par petites surfaces, et peu à peu le plateau prend tout à fait l'aspect des plaines des environs de Merria, avec ses gommiers, ses Teboraq, ses touffes d'Abisga et ses mêmes graminées; nous retrouvons donc un pays différent de la partie nord du Kânem et se rapprochant absolument de celui de Damagaram, à la latitude duquel nous nous trouvons du reste.

Dans la dernière partie de l'étape nous avons aperçu deux rhinocéros et une demi-douzaine de superbes girafes, dont le long cou reste longtemps en vue, mais qui ne se sont point laissé approcher. Aussitôt après les girafes, nous traversons un détroit de la cuvette nommée Tineterem, renfermant une série de lacs à natron à sec dont le sol est exploité par les indigènes. Nous campons à 4 kilomètres plus loin, en un point nommé Tergounaoua, sur la berge d'une dépression à Doum qui fait suite à celle de Tineterem avec laquelle elle communique. Il est huit heures et demie, nous avons parcouru 33 kilomètres et nous sommes en plein dans le Karindjia.

On a laissé aujourd'hui derrière une douzaine de chevaux pour lesquels le régime de l'herbe sèche est tout à fait insuffisant; ceux qui tiennent bon sont du reste tous en fort mauvais état et ne tarderont pas à imiter les fourbus.

L'eau est ici prise dans de petits puits creusés à 50 ou 60 centimètres de profondeur sur le bord inférieur de la cuvette, elle est de qualité passable malgré le degré de salure du sol.

A deux heures de l'après-midi nous voyons arriver, couverts de sang, un nègre auxiliaire et le Targui guide-blessé qui nous suivait depuis l'Aïr : le premier a reçu un violent coup de sabre sur la tête et saigne comme un bœuf; quant au second, il a le poignet gauche presque entièrement détaché du bras par un maître coup de sabre. Ils étaient restés en arrière avec nos négresses volontaires, lorsque tout à coup, dans la cuvette de Tineterem, ils ont été attaqués par une dizaine de maraudeurs Tebbou, embusqués dans les Doum,

et qui voulaient s'approprier les négresses. Ils ont dû battre en retraite devant le nombre et les pillards se sont emparés de six de nos négresses et de deux nègres. Les docteurs font un pansement aux deux malheureux blessés, qui aussitôt après vont dormir sous l'ombre d'un Doum sans paraître autrement fatigués ni émus.

15 février. — La mission se met en route à deux heures du matin, par le plus admirable des clairs de lune, sur la plaine couverte de Gambba et de Tâbli, presque absolument vide d'arbres, mais avec de fréquentes touffes de Ana.

Pendant les quatorze premiers kilomètres nous n'avons rencontré que deux cuvettes à natron, fermées, et un petit bouquet isolé de Teboraq et d'Abisga. Après ce parcours nous côtoyons une longue lagune, d'aspect riant et gai; toute sa bordure opposée à celle que nous suivons est ombragée d'arbres très fournis, et des Doum et des Korunka tapissent le bas de la berge que nous parcourons. La plaine se boise peu à peu et c'est dans une sorte de parc anglais que nous continuons la marche, sans quitter maintenant les lagunes soit à droite, soit à gauche. Les oiseaux paraissent à nouveau et les tourterelles voltigent, mélangées à des troupes de guêpiers, d'Eggour et de pintades. Les antilopes se montrent aussi très fréquentes, et nous voyons plusieurs rhinocéros. Nous arrivons enfin sur le rebord d'une petite colline d'où nous dominons le Tchad, qui étend au loin au sud-ouest sa nappe brillante parsemée en cette région d'îles très nombreuses. Nous descendons une petite côte, traversons à gué un bras de lagune et campons sur son bord à neuf heures du matin, après avoir parcouru une trentaine de kilomètres, et laissé en route huit chevaux.

Devant nous s'élèvent les villages de Néguéléoua; il y a quatre ou cinq villages : l'un, à 1 000 ou 1 200 mètres dans une île voisine, est occupé; les autres abandonnés et construits dans une autre île, celle où nous nous trouvons du reste.

C'est avec joie que nous pouvons, après tant de jours d'eau natronnée, boire avec avidité l'eau douce et excellente de la lagune, sorte de goulet d'entrée du Tchad dans un réseau de canaux qui s'étend très loin dans l'est de Néguéléoua.

Saïd et Chini sont au village pour y faire rassembler du grain pour nous, ils ne reviennent que le soir avec le chef du village et quelques notables. Ces derniers nous amènent deux

Goulet d'entrée du Tchad à Néguéléoua.

bœufs et une cinquantaine de kilogrammes de mil; ce n'est, hélas! qu'une goutte d'eau pour la profondeur de nos estomacs affamés.

16 février. — En route à une heure dix minutes du matin : nous repassons le petit gué et nous côtoyons la lagune en faisant pendant 5 kilomètres route au nord, pour parer son extrémité, puis nous prenons, aussitôt après, une direction plein est que nous n'abandonnerons pas aujourd'hui, pas plus que nous n'abandonnerons les lagunes et les lacs fermés à natron. La plaine est boisée, extrêmement vallonnée, avec Tâbli, Gambba, Ana, Teboraq et gommiers. Quelques petites collines insignifiantes en rendent cependant le parcours moins monotone. Après 18 kilomètres de marche, la plaine devient presque absolument nue, d'arbres s'entend, mais conserve ses graminées et ses vallonnements.

Nous campons entre les deux lagunes de Maderem, à sept heures et demie du matin. Le lac au nord du camp est petit et presque fermé, celui du sud est très grand et va communiquer au Tchad; ils sont réunis entre eux par une simple rigole encombrée d'impénétrables fourrés de papyrus. Ces papyrus sont entièrement recouverts d'une cucurbitacée qui les enserre de ses multiples volutes. Nous avons laissé en route une quinzaine de chevaux.

Toutes les grandes lagunes d'hier et d'aujourd'hui communiquent avec le lac — les guides m'en font sur le sable un dessin qui ne me permet pas de douter — mais il est impossible de savoir à quelle distance, même approximative, ces lagunes débouchent dans l'eau libre du lac. Le niveau supérieur des hautes eaux du Tchad est très visible sur le pourtour de roseaux des lagunes et sur les basses berges à nu, à cause des laissées de vase et de détritus. La différence entre le sommet des laissées visibles et le niveau actuel des eaux *ne dépasse nulle part 1 m. 20.*

17 février. — Le départ s'effectue à une heure vingt minutes du matin. Nous marchons sur un plateau semblable et tout aussi vallonné que celui d'hier; tout d'abord nous y côtoyons une longue lagune qui communique plus ou moins avec le Tchad, mais à partir de 9 kilomètres de marche nous la quittons et nous ne rencontrons plus que des mares à natron et des cuvettes fermées. Le nombre des Doum augmente notablement et, sur la plaine très étendue qui s'ouvre devant nous (22 kilomètres du point de départ), lui seul constitue maintenant la végétation arborescente. Ces Doum se présentent non seulement par petits bouquets, mais aussi par grandes lignes allongées jalonnant ou signalant des thalwegs. On pourrait se croire en présence d'un énorme lit de rivière obstrué aujourd'hui par une série de petits mamelons de 6 à 8 mètres jetés au hasard. L'aspect est fort peu plaisant, mais il est curieux et préoccupe l'esprit qui se demande quelle est la solution de ce problème. Çà et là quelques-unes de ces

Dans la brousse
au sud du Tchad.

lignes de Doum cachent des mares, ou même des marais remplis de roseaux et contenant un peu d'eau.

Aujourd'hui point de gibier, à peine avons-nous vu quelques rares traces d'antilopes. La végétation de la région est sans doute trop pauvre pour ces animaux ou ne leur convient pas.

Nous campons à neuf heures et demie, après 36 kilomètres de marche, sur le bord d'un marais allongé — le marais de Bela-Kabtoune, — ayant les allures d'un thalweg ou d'un lit de rivière et entouré de toutes parts de Doum. Dans toutes ces mares à Doum la surface d'eau libre est beaucoup plus petite que dans les autres et surtout que dans les lagunes; les roseaux empiètent beaucoup sur l'eau, comme dans le Mangga du reste dans les mares analogues; c'est à cette disposition que tient surtout l'aspect de marais plutôt que de lacs que présentent toutes ces mares.

18 février. — Départ à une heure dix minutes du matin. La plaine est plate et comporte, comme hier, de temps à autre, des bouquets et des lignes sinueuses de Doum, avec du Gambba et du Tàbli comme graminées. La plaine a été incendiée et il faut remarquer à ce sujet que les sentiers empêchent la propagation de ces incendies lorsque le vent souffle dans une direction perpendiculaire à la leur, et parce que le passage fréquent sur ces sentiers laisse vide une cer-

taine largeur dans l'océan continu des touffes; aussi n'est-il pas rare de voir tout un côté de plaine incendié alors que l'autre est intact, le medjebed ayant fait la part du feu. Après 18 kilomètres de marche quelques Teboraq apparaissent, se mélangeant aux Doum, mais des Teboraq seulement; un peu plus loin, ce dernier arbre se présente en petits bouquets de bois. C'est fort singulier que cette localisation du Doum, excluant tout autre arbre, pendant près de 40 kilomètres, et je ne me l'explique pas du tout. En même temps que les arbres d'autres essences nous revoyons du gibier : antilopes, gazelles, pintades, tourterelles, etc.

Après 24 kilomètres de route, nous avons en vue plusieurs villages entourés de cultures de mil qui ne sont habités qu'au moment des semis et de la récolte et qui dépendent du gros village de Déguénemdji. Nous en côtoyons bientôt deux qui sont séparés par un thalweg au fond duquel se voient des cultures de coton arrosées par des puits à perches à bascule (*Khottâra*), puis nous remontons sur le plateau percé de cuvettes assez profondes à surface restreinte et dont le fond est cultivé et le bord inférieur couvert de beaux arbres : Magarïa, figuier sycomore, Kalgo, Korunka. Les sangliers y sont nombreux et j'y aperçois des chacals.

Nous campons dans une de ces cuvettes sous l'ombre d'un gigantesque figuier sycomore, près du village de Déguénemdji.

Une demi-heure avant l'arrêt, nous avions vu s'avancer vers nous le lieutenant Joalland qui — ayant reçu les dernières lettres de Lamy, près de la ville de Goulféï en face de laquelle sa mission se trouve campée — est venu au-devant de nous avec une trentaine d'hommes, laissant le lieutenant Meynier avec le reste de ses tirailleurs.

La jonction était définitivement faite entre les deux missions et le rôle propre de la Mission Saharienne devait être bientôt terminé; son escorte allait tomber sous l'autorité du commissaire du Gouvernement au Chari pour des opérations

toutes différentes de celles que nous venions d'accomplir. Ma joie est grande de voir ainsi se réaliser, un à un, les desiderata de notre programme et je considère avec une ardente satisfaction que la tâche est bien près d'être remplie. Joalland est un officier plein d'entrain et de brio, d'esprit très aventureux et très audacieux, et de plus c'est un charmant et gai compagnon. Ce qu'il vient de faire, après les tristes événements de la mission Voulet et avec des hommes qu'il a su rendre admirables de vaillance et de discipline, est tout à fait remarquable et lui réserve une place élevée dans l'histoire des explorations soudaniennes.

Joalland nous met au courant des événements qui se sont produits sur le Chari : il nous apprend les deux combats de Togbao-Niellim et de Kouno et la mort du malheureux Bretonnet; quant à de Béhagle, il sait qu'il était prisonnier de Rabah à Dikoa, mais il ignore s'il est mort.

Pour de Béhagle, d'autre part, voici ce que nous raconte Boubaker, qui était à Dikoa au moment de l'arrivée de de Béhagle et qui tient le complément de ses renseignements de gens sûrs : « Lors de son arrivée à Dikoa, de Béhagle fut d'abord assez bien reçu par Rabah qui lui donna une case, des moutons et des vivres. Un beau matin, en se réveillant, de Béhagle trouve sa case gardée par un groupe de vingt noirs envoyés par Rabah. Furieux, de Béhagle se met à bâtonner ces gens, il les désarme et les renvoie, puis à son tour se rend auprès de Rabah. Ce dernier dans la discussion lui dit : « Mais enfin que viens-tu faire ici? » De Béhagle déclare qu'il est venu pour faire du commerce avec lui. Rabah lui demande alors de lui remettre les fusils des Sénégalais qui l'accompagnent. (De Béhagle avait amené avec lui sept Sénégalais armés.) De Béhagle refuse, disant que ces armes portent son nom, sont à lui et qu'il ne peut en aucune façon les céder; il ajoute que si Rabah veut passer un marché, lui de Béhagle se chargera de lui procurer des armes et de les lui apporter. Rabah refuse et s'obstine à

exiger la remise des armes des Sénégalais. La discussion s'envenime, de Béhagle apostrophe violemment Rabah, lui dit que si le Bornou du Nord est propriété de Rabah, il considère que le Bornou du Sud lui appartient à lui de Béhagle, etc....

« Rabah, coupant court à la discussion, fait attacher de Béhagle et donne ensuite l'ordre de conduire devant lui les sept Sénégalais. On les amène, on les désarme et finalement on met les fers aux pieds et aux mains de de Béhagle que l'on reconduit ainsi à sa case.

« Sur ces entrefaites Rabah se met en route avec ses troupes pour gagner le Chari et le remonter, afin d'aller combattre Bretonnet, dont il a appris la venue sur le haut Chari.

« Pendant sa marche Rabah écrit à son fils Fadalallah, resté à Dikoa, d'avoir à faire pendre séance tenante le blanc prisonnier à Dikoa.

« De Béhagle a donc été pendu à l'un des poteaux destinés à la suspension des viandes de boucherie sur le marché de Dikoa. »

19 février. — Séjour. Le chef du Kânem, Khalifa Djerab, celui investi par Joalland [1], vient nous rendre visite.

On abreuve ici à des puits qui sont placés au fond de la cuvette sur les flancs de laquelle nous sommes campés. Plusieurs de ces puits portent des perches à bascule servant à arroser des cultures de coton et de mil, mais sur des surfaces restreintes. Les oasis voisines de Mào, Negouri, Mondo, et en général toutes les agglomérations du Kânem, possèdent quelques cultures et des palmiers dattiers, mais tout cela ne me paraît guère devoir constituer un pays riche.

20 février. — Départ à minuit et quelques minutes en suivant d'abord les sinuosités de la cuvette du campement. Plus loin la plaine nourrit du Gambba et d'autres graminées; elle

1. Je ne m'étendrai point sur le Kânem et sur sa situation géographique et politique; c'est à Joalland qui a parcouru, pacifié le pays, qui y a passé des traités, à développer ces questions qui lui sont familières et dont la narration lui revient de droit.

est sans arbres et constamment coupée d'une quantité de cuvettes dont les flancs sont tapissés de Kabba et de Doum. Plusieurs d'entre elles contiennent des cultures de coton avec des puits à perches et quelques pieds de Korunka qui pousse surtout ici dans les terrains défrichés.

Après 7 kilomètres de marche nous reprenons une plaine piquetée de quelques petits arbres, Adéras, Teboraq, etc. C'est un plateau extrêmement vallonné de toutes parts par d'innombrables cuvettes, mares à sec ou thalevegs, qui lui donnent un aspect très caractéristique.

On coupe de multiples sentiers qui vont de village à village et le pays, s'il avait la sécurité, semble pouvoir donner quelques espérances d'avenir.

Les grandes cuvettes sans cultures présentent un fond de sable terreux natronné, tantôt mobile, tantôt ferme et craquelant sous les pieds de nos chevaux lorsque la croûte cristallisée a une certaine épaisseur. Dans le premier cas, au contraire, le sable se soulève sous notre marche en des nuages épais d'une poussière extrêmement désagréable pour les yeux.

Dans certaines de ces cuvettes, il subsiste un peu d'eau, quelquefois douce, le plus souvent natronnée. Beaucoup ont de grands fourrés de roseaux et toutes, sans exception, ont les flancs de leurs berges, toujours en pente douce, tapissés de Doum, de Kabba, d'Abisga et de quelques autres arbres. Parfois de petites coulées entre les cuvettes sont recouvertes de granimées courtes et piquantes mais vertes, où les sentiers sont très bien tracés.

Nous passons près du petit village d'Amati, actuellement abandonné; près de lui quelques paniers à décantation prouvent que les indigènes y exploitent parfois le sel des dépressions.

Nous campons à huit heures vingt minutes du matin sur le bord d'une mare qui se nomme Menimenirène et où se trouvent des puits peu abondants. Nous en repartons à onze heures et demie du soir, mais sans suivre aucun sentier et

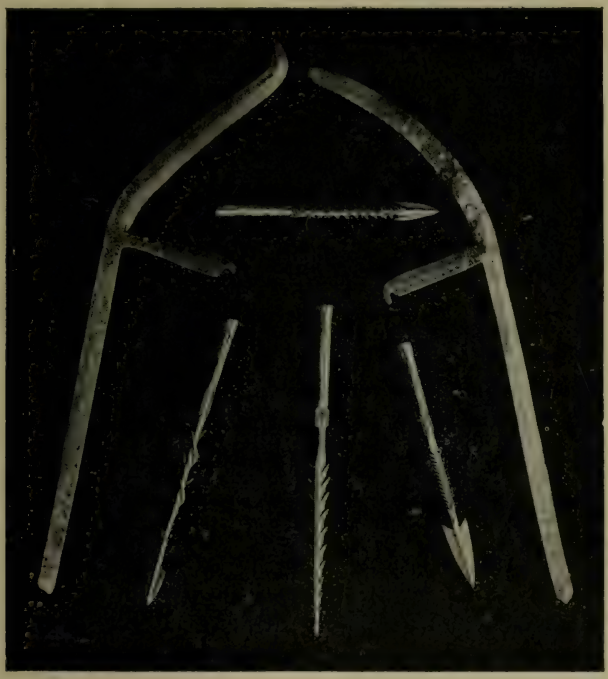
marchant un peu par monts et par vaux dans une plaine assez semblable à celle de la veille.

21 février. — Quelques lignes de Doum et des dépressions à sol mobile, qui se soulève en poussière, sont traversées; puis nous nous heurtons d'abord, après 14 kilomètres de route, à une lagune à travers laquelle nous finissons par trouver un gué au milieu de roseaux énormes; mais, à peine avions-nous franchi six autres kilomètres, traversé deux petits villages, que nous nous trouvons devant une nouvelle lagune importante, qui communique probablement au loin avec le Tchad; là, il nous faut obliquer fortement à gauche et suivre la lagune bordée d'une large bande de roseaux, et dont les berges sont recouvertes d'une très belle végétation composée de gommiers en fleurs, de Kalgo superbes, d'Adéras, de Doum, etc. Des milliers de pintades, endormies sur ces arbres, se réveillent en sursaut à notre passage, et s'envolent avec fracas dans les premières lueurs du matin.

Après avoir marché pendant 4 kilomètres au delà de l'extrémité sud-est de la lagune, la mission s'avance dans une petite vallée tout à fait charmante, couverte de verdure et d'arbres vigoureux des espèces citées plus haut, et dans lesquels se cachent plusieurs villages. Cette végétation et cet aspect, cette vigueur de frondaison, ne nous quitteront plus jusqu'à la halte. Un peu avant ce moment, la vallée se bifurque et lance une branche vers l'ouest; aussitôt après cette bifurcation nous arrivons à une lagune étranglée que nous traversons à gué pour aller camper sur l'autre bord à huit heures et demie. Nous sommes aux villages de Tingaga : l'un près de nous, les deux autres sur le bord opposé de la lagune, dont l'eau est douce et la bordure couverte de roseaux. Nous avons laissé derrière nous aujourd'hui dix-sept chevaux incapables de suivre et éreintés par la longueur de la marche.

Nous sommes ici dans la région nommée par les indigènes *Bahar-Er-Ghezal*. Le Bahar-Er-Ghezal n'est point un *effluent* du Tchad comme certains ont été tentés de l'admettre, c'est

seulement une sorte de golfe très allongé du lac dans lequel, au dire des indigènes et lors des très hautes crues du Tchad, l'eau s'avance jusqu'à une soixantaine de kilomètres dans l'intérieur des terres. Les indigènes en font même l'embouchure d'une rivière, à sec bien entendu, qui d'après eux viendrait des montagnes du Tibesti.



Couteaux de jet et pointes de sagaies de toute la région du Tchad.

22 février. — Le départ a lieu dès le lever de la lune, c'est-à-dire peu après minuit; la mission chemine d'abord dans des fourrés de roseaux, actuellement à peu près secs, où s'épanche le Tchad lors des hautes crues; une bonne partie de notre route de ce jour sera du reste dans les mêmes conditions. Après 5 kilomètres de marche nous passons au petit village de Maloui, misérable amas de huttes en joncs servant uniquement à des pêcheurs et s'élevant sur une plaine basse

couverte de grands joncs secs. Un peu plus loin, nous suivons les innombrables sinuosités du sentier dans des fourrés de Doum entremêlés de Gambba, de Tâbli et d'autres graminées rudes et piquantes. A 7 kilomètres au delà de Maloui la route traverse une ligne de roseaux terminant un lac qui s'étend à notre gauche et rejoint, au loin à droite, les eaux du Tchad.

Après avoir franchi cette fin de lagune, la plaine devient plus sableuse, nourrit des gommiers clairsemés mélangés de Doum et nous conduit, à 10 kilomètres plus loin, à un nouveau golfe qu'il nous faut contourner par le sud au milieu d'une plaine d'inondation du Tchad à végétation de joncs, de cyperus et de graminées piquantes. La plaine reprend ensuite son aspect primitif, elle est semée de quelques petits arbres, surtout de gommiers très épars, et nourrit du Karindjia et autres graminées piquantes. Le sol est jonché de coquilles palustres, témoignage du séjour des eaux à certains moments.

Nous franchissons enfin deux sortes de marigots successifs, qui rejoignent le Tchad non loin de là, et nous campons à courte distance du village abandonné d'Assala, à sept heures et demie, ayant parcouru 34 kilomètres, et laissé en route une dizaine de chevaux.

Après un long repos sous les gommiers, la mission se remet en mouvement un peu avant quatre heures du soir. La brousse est d'abord serrée et composée de gommiers, de Doum et de quelques autres arbres; mais peu à peu le pays devient une plaine boisée où les surfaces nues, couvertes de graminées jaunes, sont plus fréquentes. L'aspect en est gai et riant, les arbres sont de belle venue, vigoureux et leur verdure sombre se détache en harmonieux effets sur le fond clair de Lemmad et de Gambba du tapis inférieur. Nous campons à huit heures du soir, entourés de cette belle nature, qui ne nous donnerait qu'un doux régal pour les yeux si ce n'était la vitesse obligatoire de notre marche.

23 février. — La mise en route a lieu à minuit et demi.

La brousse est la même qu'hier et composée des mêmes arbres. Après 10 kilomètres de marche, on rencontre d'assez nombreuses places à sol crevassé, fendillé et on traverse, à 2 kilomètres plus loin, la mare allongée ou marigot de Kobouba que Joalland avait trouvée encore pleine d'eau en décembre.

A partir de cette mare le terrain change et devient dur; les mares à sec y sont fréquentes, leur sol est craquelé et criblé d'empreintes profondes de fauves, dans la bourbe aujourd'hui sèche. Dans cette région les gommiers sont très beaux, mais l'écorce de la partie inférieure de leurs troncs est noire et rugueuse, ce qui provient à mon sens de leur séjour périodique sous l'eau, car ce phénomène se rencontre uniformément partout dans des conditions analogues, et nous devions le constater aussi par la suite sur les parties boisées des rives du Chari et du Gribingui.

A 15 kilomètres plus loin, nous traversons un autre lit de marigot important, aussi sec que les précédents, puis nous cheminons dans une brousse, coupée de nombreux marigots, qui devient forêt, avec de très beaux arbres, dont plusieurs apparaissent pour la première fois. Au milieu de cette forêt nous atteignons le village de Bout-El-Fil [1], abandonné actuellement, et nous allons camper, à sept heures et demie, à des puits situés à 1 500 mètres de ce village dans le lit d'un marigot.

Toute cette région que nous venons de parcourir est recouverte, pendant la saison des pluies, par la divagation des eaux du Chari ou des innombrables bras de son delta. Ces halliers regorgent de gibier de toutes sortes, depuis la pintade jusqu'au rhinocéros en passant par les antilopes de multiples variétés. Des termitières s'élèvent partout, sous forme de forteresses en miniature.

Il est peut-être intéressant d'indiquer comment, dans les

1. Corruption évidente de Bit-El-Fil qui, en arabe, signifie la *Chambre des éléphants.*

terrains à roseaux et sans arbres, les indigènes se procurent un peu d'ombre pendant leurs haltes de jour : on enfonce quatre ou cinq poignées de huit à dix roseaux dans quatre ou cinq trous creusés en terre au moyen de la pointe d'une lance ou d'un couteau, puis on réunit toutes les têtes de ces paquets de roseaux, à 2 mètres au-dessus du sol; on obtient ainsi une carcasse vaguement conique que l'on recouvre de roseaux ou de graminées jetés pêle-mêle, ou d'étoffes, et on possède ainsi très rapidement un gourbi bienfaisant.

24 février. — Départ à une heure moins dix minutes du matin, par une nuit noire et dans une brousse qui, tout d'abord, est très drue et très serrée, mais qui devient bientôt de la forêt claire, composée de grands et beaux arbres. Nous sommes dans une alternance de brousse serrée et de grande brousse-forêt formant un paysage vraiment charmant à l'œil et indiquant une grande richesse de végétation. A cette brousse succède une plaine nue couverte de hautes graminées qui nous conduit jusqu'au bord du Chari, précédés par le lieutenant Meynier, qui est venu au-devant de nous avec deux ou trois cavaliers. Je serre la main avec le plus grand plaisir à ce sérieux et charmant officier, dans lequel je découvre un de mes compatriotes du Limousin, et que je félicite vivement du très remarquable raid qu'il vient d'accomplir seul, pour opérer la jonction de la mission Afrique Centrale avec celle de Gentil.

Nous campons à sept heures du matin, après une marche en zigzag des plus tortueuses. Nous venions de parcourir, en *quatre jours*, une route longue de *cent quatre-vingt-dix kilomètres*.

Passage du Chari à Mara.

XIV

Le bas Chari. — Goulféï, Mara, Koussri.

Notre campement a été préparé à 200 mètres de celui de la mission Afrique Centrale, dans la brousse épaisse qui forme bordure immédiate du Chari. Notre campement dans la brousse est des plus pittoresques, d'autant qu'Ahmar-Scindda et ses auxiliaires sont cette fois dans son enceinte et apportent leur artistique désordre au milieu de notre régularité habituelle. Le Chari roule à 200 mètres de nous son lit de 300 mètres de largeur, bien qu'il soit aux basses eaux; sur sa rive gauche et en face de nous s'élève à 700 ou 800 mètres la ville de Goulféï. Goulféï est entouré de murs de 4 à 5 mètres de hauteur, par-dessus lesquels on voit le sommet des terrasses de quelques maisons et les toitures sphériques des paillottes les plus élevées. Une bordée de coups de fusil nous accueille quand je monte sur la berge pour voir et photographier l'ensemble de la ville et du fleuve. Toutes les

journées et toutes les nuits du reste se passent en coups de fusil tirés de part et d'autre. Des sentinelles sénégalaises, juchées dans les arbres, tirent dès qu'elles voient remuer quelqu'un et, réciproquement, les gens de Rabah font feu sur tout ce qu'ils aperçoivent; leur feu augmente pendant la nuit. Goulféï est occupé par 300 ou 400 sofas de Rabah com-

Cases indigènes des villages du bas Chari. (Panneau de Maurice Bompard.)

mandés par Fadalallah, son fils aîné, et par son lieutenant Gueddam [1].

25 février. — Lamy a pris soin de faire préparer l'abreuvoir pour les animaux dans un endroit à peu près masqué et à 1 kilomètre en amont du camp, hors de portée de la ville. Quant à l'eau pour les besoins du camp, les hommes la puisent au pied de la berge tout près de nous, mais sous une couverture de brousse qui les cache presque entièrement;

1. Rabah, dans ce pays, occupe quatre places, qui sont : Goulféï, Koussri, Karnak-Logone et Dikoa.

néanmoins l'ennemi tire quelques coups de fusil sur les corvées d'eau et, pour leur répondre et les faire cesser, on leur envoie deux obus du canon de 80 de Joalland, obus qui détruisent toute une portion de la maison occupée par Fadalallah lui-même. Les coups de feu continuent dans la journée, mais les balles passent en sifflant au-dessus de nous sans nous causer grand dommage.

Installation des auxiliaires à notre camp de Goulféï.

Une reconnaissance, envoyée antérieurement par Meynier, rentre dans la soirée ; elle a atteint en aval, sur l'autre rive, un village qui fournissait aux troupes de Rabah, grains et bœufs ; elle ramène 150 bœufs ou vaches, mais n'a pu rapporter, faute de moyens de transport, le mil qu'elle a trouvé sur la rive gauche. Nous n'avons donc plus le moindre grain de mil, ni pour nous ni pour les chevaux, et il faut marcher pour essayer de s'en procurer. Lamy pense qu'il faut s'emparer de Mara où, d'après les nouvelles, se trouverait une faible garnison, et qui, par sa position sur la rive gauche, nous permettrait de couper les convois de vivres de Rabah. En conséquence, le départ général est décidé pour cette nuit.

Joalland possède ici huit grandes pirogues, elles partent en avant et sans bruit à neuf heures du soir, avec quarante piroguiers et vingt tirailleurs sénégalais, et doivent nous attendre à hauteur de Mara demain matin.

26 février. — Le départ a lieu avant minuit par une nuit sans lune et dans une obscurité profonde. La route suit le bord du fleuve dans une brousse inextricable et nous perdons le sentier au bout de quelques instants; l'avant-garde ne se tient en faisceau que parce que chacun de nos chevaux marche le nez sur la croupe du cheval précédent. Les vêtements, les chapeaux, les mains et les genoux sont bientôt en lambeaux, lacérés par les épines des gommiers qui forment le fond de la brousse, et que dominent çà et là quelques beaux tamariniers, quand le hasard de la marche nous amène brusquement sur la crête de la berge du Chari, dont on aperçoit alors malgré l'obscurité la nappe claire et tranquille.

A plusieurs reprises nous devons mettre pied à terre et les spahis ouvrent, à coups de sabre, dans la brousse et dans les lianes, un sentier provisoire, mais il est impossible de suivre une direction déterminée; aussi, au bout de quelque temps, le convoi nous perd et nous sommes obligés de stopper à diverses fois, pour rallier autour de nous les isolés et pour pour essayer de faire entendre la colonne.

Un peu avant le jour, nous rencontrons un campement provisoire d'indigènes où nous séjournons trois quarts d'heure sans rien voir venir derrière nous, si ce n'est le Dr Haller qui s'était égaré. Après avoir dépêché sur l'arrière, au convoi, pour le remettre en bonne voie, trois des indigènes du campement, la marche est reprise dans la brousse. A partir d'ici les halliers sont coupés, de temps à autre, par des lits de marigots à sec, dépourvus d'arbres, mais tapissés de graminées rudes; çà et là aussi quelques petites cultures de mil. La brousse est surtout composée de gommiers avec beaucoup de Teboraq, de Sassa, de lianes-ronces et de quelques grands Magaria et tamariniers. Je note en passant que

quelques-uns de ces grands arbres portent, tout au haut, des ruches à abeilles posées par les indigènes dans les fourches des branches. Ces ruches sont en vannerie, faites avec des tiges de graminées et d'un travail très soigné. Nous entrons dans un pays où les abeilles abondent et où le miel est une denrée très répandue.

Bientôt nous rencontrons trois ou quatre des piroguiers expédiés hier soir, leurs pirogues sont là dans une anse du fleuve. Ils nous conduisent jusqu'au dernier rideau d'arbres qui nous cache Mara, et vers lequel on avance avec précaution. Les piroguiers examinent les lieux; nous sommes en avant, Lamy, Villatte et moi; les hommes qui nous suivent, au nombre d'une cinquantaine environ, étant immobiles un peu en arrière; Villatte, doué d'une vue merveilleuse, se prépare à escalader le tronc d'un gros tamarinier afin de nous dire ce qui se passe en ville, en face, lorsque tout à coup les piroguiers viennent nous annoncer que Mara est évacué et vide d'habitants. Aussitôt Lamy fait avancer tout son monde; il veut, sans attendre le gros de la troupe ni le convoi, occuper séance tenante le village, pour le cas où par une tactique adroite l'ennemi, s'il est dans le voisinage, tenterait d'y entrer avant nous. En conséquence, les huit pirogues sont amenées et font traverser d'abord leurs vingt Sénégalais, puis d'autres hommes de la Mission Saharienne commandés par Britsch, puis peu à peu tout le monde passe, de même que les chevaux qui sont mis à la nage, mais tenus en bride par leurs cavaliers montés en pirogues.

Nous nous installons dans les paillottes vides de Mara. Cette ville avait été déjà visitée antérieurement par des reconnaissances de la mission Afrique Centrale alors campée à Goulféï, reconnaissances qui en avaient délogé les troupes de Rabah. Joalland et les soixante Sénégalais, restés en arrière pour couvrir la marche, n'arrivent qu'à midi; ils campent aujourd'hui, de même que toute la mission Afrique Centrale, sur la rive droite et ne traverseront le fleuve que demain, quand

une reconnaissance qu'ils doivent envoyer cette nuit à notre campement de Goulféï sera rentrée.

Le passage des hommes, des bagages, des chevaux, des chameaux prend la journée tout entière. La traversée de ces animaux donne naissance à des scènes parfois burlesques, et que nous aurions considérées avec la plus grande gaieté si elles n'avaient eu pour dénoûment désagréable de nous faire perdre quatorze chameaux et deux chevaux, qui furent noyés dans la première journée; aucun des bœufs n'était encore passé, pas plus que les chameaux du convoi de Joalland.

Joalland a reçu un courrier du Chari; c'est une lettre du capitaine de Lamothe, de la mission Gentil, qui lui annonce que le capitaine Robillot est à Tounia (Fort-Archambault), que Gentil est plus en amont encore, que lui-même a laissé un petit poste à Bousso et qu'il se rend à Masséré en tournée, afin de se procurer des vivres pour la mission Gentil. Il prie Joalland de lui fournir, s'il en a à sa disposition, des moyens de transport qui lui manquent. Il est évident que le capitaine de Lamothe ne connaît pas encore l'arrivée de la Mission Saharienne sur le bas Chari et sa jonction avec Joalland.

Sur la rive droite du Chari, en face de Mara, se trouvent des bancs d'huîtres. Nous allons trouver ces mollusques sur tout le Chari et le Gribingui, où ils végètent en compagnie des grandes moules déjà signalées dans la Komadougou.

27 février. — La reconnaissance envoyée cette nuit à notre campement de Goulféï rentre et raconte que la garnison de Rabah sort maintenant en paix et qu'elle est même venue visiter notre ancien campement. Une autre reconnaissance, envoyée ce matin même par Lamy aux environs d'ici, n'a rencontré qu'une dizaine d'éclaireurs ennemis auxquels elle a tué un cheval. La journée est employée au passage des chameaux du convoi de Joalland et du troupeau de bœufs. Les uns et les autres sont très réfractaires à ce genre de sport et ne goûtent pas le plaisir de la natation en pleine eau : les chameaux attachés aux pirogues s'arc-boutent dès qu'ils sentent

Gens de Mara et Choua.

la profondeur de l'eau augmenter et leur effort suffit pour arrêter net la marche de l'embarcation; on a beau frapper, crier, l'opération n'avance que très lentement. Pour les bœufs c'est une autre affaire, ils nagent d'abord jusqu'au milieu du courant puis, pris d'une fantaisie subite, ils font demi-tour et retournent au point de départ; j'en ai vu qui étaient déjà à la berge de rive gauche et qui, la trouvant trop difficile, reprenaient la nage pour aller aborder de l'autre côté. Ce n'est que sur le soir que tout était terminé et on avait à enregistrer la perte de quelques veaux, bien que les plus jeunes eussent été passés en pirogue.

Mara est une ville, assez importante comme nombre de maisons, admirablement située sur un promontoire de la berge de rive gauche du Chari. Deux des côtés de la ville sont protégés par le fleuve qui coule au pied d'une berge à pic qui n'a pas moins de 17 mètres d'élévation au-dessus du niveau des basses eaux, au point culminant.

Le Chari, à Mara même, n'a guère plus de 200 mètres de large (basses eaux, bien entendu) mais, en amont, à quelques

centaines de mètres au point de sa grande courbe, il en compte plus du double. Sa berge de rive gauche est ici beaucoup plus élevée que celle de rive droite, avec Mara comme point culminant. Le fleuve a un cours relativement lent et roule encore une belle quantité d'eau de couleur presque laiteuse, ce qui tient aux argiles blanchâtres de maints points de ses rives. Il présente un magnifique et saisissant aspect lorsqu'on le regarde, en amont, du haut du point culminant de la ville qui forme une véritable terrasse élevée à pic au-dessus de la rivière. En ce point précis a poussé un colossal figuier sycomore qui couvre de son ombre épaisse une place vide de maisons et ménagée autour de son tronc. De là, la vue est réellement superbe et la fraîcheur délicieuse. C'est sur cette place que nous prenons nos repas, c'est là que se tiennent les palabres et les conversations.

Une sorte de chemin de ronde, en terrasse au-dessus du Chari, serpente en crête sur toute la partie de la ville bordée par le fleuve. De l'autre côté c'est-à-dire au nord-ouest on n'aperçoit que la brousse qui s'avance à moins de 300 mètres du petit rempart, ne laissant libre qu'une zone étroite dépourvue d'arbres. De ce même côté, existe un assez large espace, dépourvu de maisons, à l'intérieur du rempart; c'est là que sont cantonnés les bœufs et les chameaux pour la nuit.

Mara possède quelques maisons à forme cubique construites en torchis et, parmi ces dernières, on en voit d'assez jolies. Toutes les autres maisons sont bien aussi en terre, mais cylindriques et pourvues d'une toiture conique, et très souvent hémisphérique, en paille de graminées ou en nattes, du moins elles en étaient pourvues avant l'incendie du village. Quelques rares paillottes sont entièrement composées de nattes du haut en bas mais c'est l'exception et on peut dire que Mara était une ville construite en terre et de construction relativement très soignée.

Parfois même se révèle un certain luxe : des cases sont précédées d'une sorte de vestibule extérieur (*seguifa*, en

arabe) entouré de murs bas, terminés par des moulures ou des merlons de formes artistiques et gracieuses. Il est hors de doute que Mara a dû être riche et habité par des gens fort aisés. Un indigène me disait — par l'entremise de Saïd — que jadis les habitants tiraient grand profit de leur chasse aux hippopotames qui était très fructueuse, de même que de

Cheikh El-Khôbry et groupe de Chouas à Mara.

leur pêche au gros poisson qui abonde. Ils pêchaient avec de grands filets dont je trouve ici des fragments et qui sont aussi bien confectionnés que ceux que nous pourrions trouver en Europe.

L'art de la poterie est aussi extrêmement développé; de nombreuses jarres, des vases, des urnes, des ustensiles de toutes sortes se voient dans toutes les maisons. Tout cela est parfaitement régulier de forme, bien fait, bien cuit. L'argile qui est employée à leur fabrication est d'une belle couleur brune presque noire, et c'est celle que conservent toutes ces poteries. Chaque maison contient aussi un petit fourneau portatif en terre cuite; ce fourneau est employé pour faire la

cuisine sur toutes les pirogues et nous allons maintenant en trouver tout le long du Chari, en attendant que les populations de l'Oubangui nous en montrent des échantillons presque identiques.

Les cases renferment nombre de petits sièges bas, en bois dur, sortes de tabourets plus ou moins ornés de sculptures et de forme elliptique ou rectangulaire ou tenant, avec des variantes fantaisistes, le milieu entre ces deux figures. Ils sont généralement pourvus de quatre petits pieds et le siège est incurvé et légèrement concave.

Les pirogues du bas Chari [1], tant celles que nous avions amenées de Goulféï que celles trouvées ici, sont grandes et peuvent facilement contenir une vingtaine d'hommes. J'en ai vu qui en transportaient jusqu'à trente et trente-cinq. Elles sont à fond plat, l'arrière est assez relevé et l'avant — formant guibre allongée — très relevé. En conséquence il n'y a que le milieu du fond qui soit immergé. Elles sont constituées par de très fortes planches réunies ensemble par des coutures faites au moyen de lianes passant dans des trous que l'on calfate après coup avec des écorces diverses; ce calfatage ne les empêche pas du reste de faire eau de toutes parts et les marins de ces embarcations ne doivent pas cesser de vider leurs esquifs pendant la marche.

Les fonds et les côtés, à l'angle de raccordement de ces deux surfaces, sont d'un seul morceau en retour d'équerre au lieu d'être cousus, ce qui assure aux pirogues une grande solidité. Il faut pour réunir les éléments de ces pirogues couper des arbres énormes [2], car j'ai vu des planches mesu-

1. Ces grandes pirogues ont en général comme dimensions : 11 à 12 mètres de l'extrême-arrière à l'extrême-avant; 1m,20 à 1m,60 de largeur extrême et de 0m,50 à 0m,65 centimètres de creux intérieur. Leur maître bau est situé à l'extrême-arrière, qui constitue l'avant pour les indigènes du reste.

La nature de leur construction fait qu'elles ne peuvent être employées dans les rivières à fond de roche ou à rapides rocheux, qui useraient en peu de temps les coutures qui retiennent leurs planches entre elles.

2. Les arbres employés en général sont des gommiers à bois très dur et peut-être aussi des Magaria.

Choua sur la berge près de Mara et pirogues chargées de passagers.

rant jusqu'à 40 et 50 centimètres de largeur sur une épaisseur de 5 à 7 centimètres.

Pour les diriger, les noirs se servent de la perche et aussi, parfois dans les grands fonds, de pagaies très petites attachées à l'un des bouts d'une perche. Ces pagaies qui n'ont guère plus de surface que la main ne peuvent leur donner qu'une très faible vitesse et du reste, sur tout le bas Chari, les gens ne sont pas pagayeurs mais bien conducteurs à la perche.

On trouve aussi des pirogues beaucoup plus petites creusées dans un seul tronc d'arbre, atteignant 5 à 7 mètres de longueur sur une largeur variant entre 0 m. 50 et 0 m. 70 et même jusqu'à 1 mètre. Quoique beaucoup moins stables que les premières, elles naviguent bien et j'en ai vu que l'on chargeait de huit à dix individus accroupis.

28 février. — En faisant des recherches dans toutes les maisons de Mara on a trouvé, fort heureusement, des *silos* pleins de grain qui ont fourni environ un millier de kilogrammes de mil, dont nous étions entièrement dépourvus. Depuis quelque temps nous en étions uniquement réduits à la viande, nourriture insuffisante pour nos estomacs d'Européens, et contre la mauvaise qualité de laquelle nous n'avions pour lutter que les quelques litres de lait des vaches de notre troupeau, boisson bénie, surtout pour Fournial, qui continue à être très souffrant et sur lequel toutes les médications restent infructueuses.

Nous voyons arriver aujourd'hui un homme qui est bien certainement la personnalité la plus remarquable de cette région, le Cheikh El-Khôbry. Cet homme est un Choua, chef de la fraction des Selamat, sorte de Mallem-Yaro de ce pays, commerçant fort riche qui entretient à ses frais quelques troupes qu'il revêt d'un uniforme semblable à ceux des sofas de Rabah (boubou blanc à petites poches à cartouches en étoffe bleue sur la poitrine, empiécement rouge autour de l'encolure, et deux lisérés bleus en bas des manches). Cet homme habitait auparavant entre Dikoa et le Chari, mais il a

fui devant l'invasion de Rabah et s'est réfugié, sur la rive droite du Chari, dans les îles compliquées de son delta d'embouchure, et sur les abords du Tchad. Là il se trouve entièrement en sûreté.

Cheikh El-Khôbry nous fournit en arrivant un spectacle amusant : il est accompagné d'une trentaine de ses soldats qui sont armés de fusils et qui marchent à la file indienne, au pas comme des troupes disciplinées, l'un d'eux portant au bout d'une lance un pavillon français [1].

Un soldat du Cheikh El-Khôbry.

Le groupe était sur l'autre rive, en face de Mara, il comprenait des tambours et des flûtes qui ne cessaient de résonner pendant qu'une avant-garde d'une vingtaine d'hommes, tous munis du bouclier courbe que j'ai déjà décrit, tournait en cercle, *et au pas*, en attendant les pirogues qui devaient leur faire franchir le fleuve. Ahmar-Scindda avait écrit à Cheikh El-Khôbry ces derniers jours pour lui dire qu'il n'avait rien à craindre et pour l'engager à venir nous rendre visite. On voit qu'il s'est empressé de répondre à cet appel ; il a du reste

1. Il était entré antérieurement en communication avec Joalland et lui avait demandé son amitié. Joalland, qui n'avait vu que son frère, lui avait fait remettre précisément ce pavillon français et une lettre le recommandant aux autorités françaises avec lesquelles il pourrait être appelé à venir en contact.

fort bien compris que ses intérêts étaient conformes aux nôtres et que nous visions comme lui la suppression de Rabah.

Il y a aussi dans notre entourage un homme qui se trouvait déjà depuis quelque temps avec Joalland. Il se nomme Diagara, c'est le frère de l'ancien chef de Goulféï mis à la porte par Rabah. C'est un grand gaillard très maigre, très actif, très ambitieux et de plus fort intelligent. Il parle un peu l'arabe et je l'emploie parfois pour recueillir des renseignements.

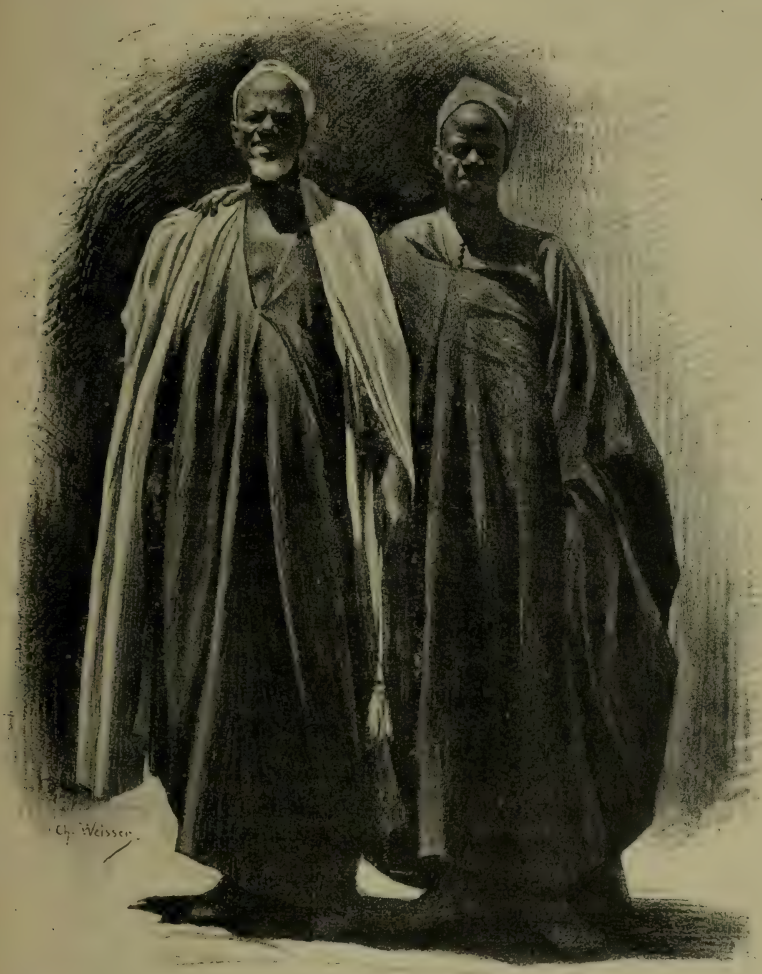
1^er^ mars 1900. — Après le déjeuner, Cheikh El-Khôbry vient rendre visite, sous l'ombre du grand figuier. Cet homme a réellement grand air, avec sa haute taille et son regard perçant et calme; sa petite barbiche en collier d'un blanc de neige sous son menton noir, est tout à fait typique. L'expression de sa physionomie est fine et distinguée. Il est d'une propreté méticuleuse, et même d'une certaine élégance, avec son boubou bleu clair par-dessus lequel il revêt un burnous blanc simplement jeté sur les épaules; sa tête est recouverte de l'inévitable petite calotte grecque du pays.

Cheikh El-Khôbry me demande un peu de thé que je lui donne, bien qu'il ne m'en reste plus que quelques rares pincées, qui de temps en temps viennent remplacer pour moi le café absent depuis bien longtemps, de même que le sucre.

Lors de la prise de Mara sur les sofas de Rabah, les Sénégalais ont trouvé, en possession de ces derniers, des dolmans rouges d'uniforme anglais, venant probablement de la Royal Niger C^o^; l'un de ces vêtements porte sur les pattes-épaulettes et brodé en fil doré, le nom W. *Riding*.

2 mars. — Toute la colonne s'ébranle au point du jour. Le docteur Fournial, toujours malade, et une dizaine d'hommes éclopés par suite de blessures au pied pendant les marches sans souliers sont partis, avec Saïd comme interprète, sur les pirogues, ils remonteront le Chari pour nous retrouver au point de campement dans le voisinage du fleuve.

Nous marchons d'abord dans une brousse assez haute mais qui n'est pas très fourrée; elle est coupée, par endroits, de



Cheikh El-Khôbry (barbe blanche) et Abdoullah-Idem, l'interprète de la mission Afrique Centrale. (Dessin de Ch. Weisser.)

portions de grandes plaines nues à graminées et à petits roseaux, sortes de plaine dinondation que recouvrent les hautes eaux.

Après 5 kilomètres de marche, nous croisons un petit

village abandonné, entouré de quelques cultures de mil où poussent des Korunka. Ce point est suivi d'une brousse serrée que dominent de beaux et grands arbres, parmi lesquels des baobabs, des Belungou et quelques tamariniers. Les pintades, les perdrix, les sangliers et les antilopes abondent partout.

A 3 kilomètres plus loin, nous arrivons au grand village de Fagui actuellement désert, mais dont la population, émigrée sur l'autre rive, est venue tout entière pour nous saluer au passage. Nous la trouvons accroupie près du marigot profond qui borde ce village. Là nos pirogues sont en vue sur le Chari. Ce marigot est suivi de deux autres qui, comme le premier, sont à peu près à sec. Leurs abords sont recouverts d'une végétation superbement verte et luxuriante coupée de parties cultivées en mil, en coton, en indigo. Après le dernier marigot, et sur une petite élévation de terrain, nous traversons le grand village de Kalamoulé[1], dont les habitants ont émigré aussi sur la rive droite.

A 4 kilomètres au delà de Kalamoulé, nous arrivons au village de Teurbat-El-Khâdem qui est habité. A notre approche tout le monde essaye de se sauver, avec des moutons, des autruches privées, etc., mais les spahis, par un mouvement enveloppant, arrêtent cette fuite et les habitants rentrent paisiblement dans leurs cases. On fait venir le chef du village qui se trouve être une femme, déjà âgée, grande et maigre, avec les fines tresses tombant sur les épaules qui caractérisent les femmes Choua. Cette femme-chef parle bien l'arabe et oppose de vives protestations aux affirmations de Boubaker et de divers hommes de notre entourage qui prétendent qu'elle n'est qu'une *griote*, favorable à Rabah[2], et

1. Lorsque Saïd n'est pas présent, j'emploie comme traducteur Abdoullah-Idem, l'interprète de la mission Afrique Centrale, Sénégalais lettré qui parle et écrit l'arabe et parle quelques-unes des langues du pays.

2. Cette femme chef est en même temps médecin. Le plus jeune fils de Rabah, Niébé, ayant des ulcères aux pieds, on a fait venir ladite femme qui, paraît-il, l'aurait guéri et aurait reçu de ce chef, de Rabah, un beau cadeau.

coupable d'avoir organisé tout un système d'espionnage dirigé contre nous ; elle s'en défend très nettement et entame un discours rapide et énergique pour prouver son innocence et finalement on la laisse vaquer à ses affaires pour reprendre la marche.

Je crois que nos guides et nos auxiliaires nous ont intentionnellement fait faire le crochet qui nous a conduits à ce village, situé en dehors de la route de Mara à Koussri, et uniquement dans l'espoir de pouvoir y razzier quelque chose. Quoi qu'il en soit, nous obliquons fortement dans l'est pour retrouver le fleuve et nous plongeons de nouveau dans la brousse. Nous passons successivement à deux villages abandonnés, perdus dans des taillis très serrés et impénétrables de Magarïa en touffes, semés de cultures de mil et de coton. Nous campons finalement, à onze heures et demie, tout près du dernier village et sur le bord d'un marigot plein d'eau qui rejoint non loin de là le Chari.

La végétation est ici très fourrée, autour de nous c'est toujours un mélange de petits gommiers et de Magarïa en touffes, arbustes encore plus armés et plus redoutables que le gommier parce que leurs épines sont recourbées. Les grands arbres se localisent sur le bord du marigot et de la rivière et ce sont surtout des tamariniers, dont un superbe exemplaire ombrage l'un des angles du camp : Ahmar-Scindda et son cortège, Cheikh El-Khôbry et sa suite, les auxiliaires, etc., sont éparpillés dans les touffes d'arbrisseaux non armés qui nous entourent et c'est une véritable ville que notre camp. La partie la plus curieuse de ce camp, surtout à l'arrivée ou au départ, est celle où se trouvent réunies les femmes montées à bœuf. Elles portent sur cette monture tout leur bagage : calebasses, nattes, chiffons, outres à grain, enfants, bibelots de toutes sortes. Le spectacle de la mise en mouvement ou de l'arrêt de cette invraisemblable cohorte est des plus pittoresques et avait toujours pour nous un attrait particulier; c'était en général Mme Boubaker qui gouvernait ce

peuple féminin où se trouvaient représentées toutes les races et à peu près toutes les couleurs.

Le courrier qu'avait expédié Joalland, antérieurement, de Goulféï [1], au capitaine de Lamothe, vient de nous rejoindre. Le capitaine de Lamothe annonce que Gentil est encore loin en amont, et que beaucoup de troupes sont en train de descendre. Lamy envoie à quatre heures une reconnaissance commandée par Britsch avec mission de se rendre compte de la position et de la défense de la ville. Cette reconnaissance ne rentre qu'à neuf heures et demie, après avoir échangé quelques coups de fusil avec la garnison de Koussri, il a été difficile de reconnaître la ville en raison de la brousse qui l'entoure de près.

3 mars. — Lamy, devant attendre l'arrivée du Commissaire du gouvernement Gentil, avant d'entamer une action d'ensemble contre les forces de Rabah, avait cependant résolu de se procurer une place solide de campement et un point fortifié sur le fleuve où les escortes des Missions Saharienne et Afrique Centrale pussent se trouver à l'abri d'un coup de main. En conséquence, il avait décidé la prise de Koussri. Il part donc dans ce but, dès cinq heures et demie du matin, avec presque toutes les forces des deux missions, les hommes étant à pied, bien entendu, sauf les spahis; il emmène les deux pièces de canon. Le camp reste avec tous les chameaux, les chevaux, les bœufs, les bagages, les auxiliaires et la tourbe des gens d'Ahmar-Scindda et de Cheikh El-Khôbry, sous la garde de 80 hommes plus ou moins invalides ou malades et sous le commandement de Reibell.

Dès huit heures du matin, on entend le canon et les feux de salve, pendant environ une demi-heure, puis tout se tait.

Dès hier soir le jeune Ali-Touggourti a disparu et nous ne savons ce qu'il est devenu. Ce gamin, âgé d'une quinzaine

1. Ce courrier emportait les lettres adressées à Gentil par la Mission Saharienne, lettres que Joalland avait reçues à Goulféï avant notre arrivée.

d'années seulement, suivait les tirailleurs en volontaire depuis Touggourt, ville où il était né et à partir de laquelle il s'était joint à la mission.

A midi et demi arrivent de Chambrun, Oudjari et une trentaine d'hommes; ces derniers pour aider au chargement du convoi, opération qui sera longue et pénible vu le petit nombre de bras valides dont nous disposons. Koussri a été très brillamment enlevé d'assaut et occupé après la fuite désordonnée des sofas de Rabah[1].

Nous partons — du moins la tête — à deux heures de l'après-midi, et nous marchons tantôt dans la brousse, tantôt dans des portions de plaines nues à inondations et à cultures de mil; nous passons successivement près de cinq villages, vides de leurs habitants, pour arriver à quatre heures et demie dans la ville même de Koussri.

Lamy occupe la maison qu'habitait, au centre de la ville, le chef des troupes de Rabah, maison assez spacieuse avec des cours et quelques paillottes; je suis casé dans une maison voisine, mais comme il y fait très chaud et que les odeurs des alentours sont peu agréables, je délogerai dès demain et j'irai dans un gourbi mieux placé au point de vue de la fraîcheur et de l'étendue de l'horizon. La popotte est installée sous une paillotte édifiée dans la cour de la maison où habite Lamy.

On a retrouvé le petit Ali-Touggourti : hier, après le village de Teurbat-El-Khâdem, il avait continué tout droit sans s'apercevoir du crochet que nous faisions dans l'est, et était arrivé aux portes de Koussri où l'on s'était emparé de lui. Après l'avoir questionné, sans pouvoir en tirer les renseignements qu'il ne voulait pas fournir à l'ennemi, on lui avait donné à manger et à boire, puis, au moment où la reconnaissance de Britsch a paru, hier soir, sous les murs de la ville,

1. On trouvera le récit de ce combat à l'appendice spécial de la fin du volume, les opérations militaires sur le Chari ne concernant plus la Mission Saharienne proprement dite, mais relevant du Commissaire du gouvernement au Chari, de l'autorité duquel dépendaient dès lors les escortes de mission.

il a été mis aux fers et c'est dans cet état que nos tirailleurs l'ont retrouvé dans une case après la prise de la ville.

4 mars. — Dès le matin, je m'empresse de déménager pour aller occuper, avec Villatte, un grand gourbi que je viens de faire construire, à l'extrémité nord de la ville, sur le sommet et le rebord de la berge dominant la rivière d'une dizaine de mètres. Dans ce lieu la situation est infiniment meilleure qu'en ville : le moindre vent nous y atteint, je n'y ai pas les détestables odeurs des rues ni la proximité des immondices de toutes sortes; j'ai de l'air, de la lumière, le Logone à mes pieds et un bel horizon sur ce dernier et sur le Chari du côté de l'est, je domine à peu près toute la ville et je ne suis point enserré dans des murs trop étroits surchauffés par un dévorant soleil.

Koussri est situé sur le Logone, à 1 500 mètres de son confluent avec le Chari. La ville représente à peu près un croissant assez épais dont le côté concave, c'est-à-dire celui de l'est, de près de 1 200 mètres de longueur, est limité par la rivière dont la berge à pic est partout couronnée par les maisons. Tout le reste du pourtour de la ville, représentant le côté convexe de ce croissant, est entouré de murs en terre très élevés et dont le développement est d'environ 1 800 mètres. Deux portes seulement s'ouvrent sur toute la longueur de ce mur, et donnent immédiatement sur la brousse qui touche à peu près la ville.

La partie construite est loin d'occuper toute la surface enceinte par les murs; elle laisse libre, entre ces derniers et les maisons, une large bande vide irrégulière et variant entre 200 et 300 mètres de largeur. Dans cet espace et dans Koussri s'élèvent des Teboraq, des Rôniers, des fromagers, des Doubalay, et un énorme Ficus qui marque l'angle nord en face de mon gourbi. Dans certains de ces arbres je retrouve des ruches à abeilles comme celles que nous avions vues près de Mara. Au surplus la ville est remplie d'abeilles, et nombre de cases sont réservées à leur unique usage. Dans ce but

elles sont disposées, à très peu de chose près, comme dans les logements des Kabyles de l'Aurès : que l'on s'imagine des jarres presque cylindriques, en vannerie, recouvertes d'un enduit d'argile, et dont le goulot, extrêmement étroit, est placé le long du mur en face d'un petit trou pratiqué pour l'entrée et la sortie des insectes.

On peut dire, ici comme à Mara, que toutes les maisons sont en terre. Les constructions sont bien faites, en pisé solide, recouvertes de toits de chaume supportés par une charpente de perches assez résistantes. Elles sont généralement de forme rectangulaire, parfois aussi de forme cylindrique. Quelques-unes des premières possèdent un étage. Assez élevées de plafond, elles n'ont qu'une ouverture très petite servant de porte. Souvent elles sont précédées de cours qui entourent deux ou trois maisons. Dans l'intérieur on trouve toujours les immuables magasins à mil, des *Doukhana* (bancs de maçonnerie) surélevés et destinés à recevoir des nattes pour le couchage. Quelquefois on y rencontre des lits composés de rondins supportés par des pieux fourchus.

Toutes ces cases sont, à l'intérieur, revêtues d'une couleur noire brillante, provenant de ce que les indigènes font leur cuisine et des feux à l'intérieur des cases qui n'ont d'autre ouverture que leur porte basse. Les plafonds en poutrelles sont couverts de la même couche noire, vernie pour ainsi dire par la fumée. Cet enfumage n'empêche pas la propagation des puces et des punaises qui pullulent.

Des rumeurs apprennent que Fadalallah a évacué Goulféï en n'y laissant qu'une faible garnison, et qu'il se retire sur Karnak-Logone, en prenant une route très à l'ouest, pour ne pas tomber sur une de nos reconnaissances. Quoi qu'il en soit tout va bien puisque nous tenons une position très forte sur la ligne même du fleuve. Au surplus, chaque jour va nous apporter maintenant des nouvelles de toutes sortes et au milieu de la confusion desquelles il sera difficile de démêler la vérité.

5 mars. — Au pied de Koussri nombre de grandes pirogues ont été coulées par les gens de Rabah, d'autres sont à peu près intactes; Lamy donne les ordres nécessaires pour les renflouer et les remettre en état, les indigènes dont c'est le métier auront vite réparé les dommages, j'espère, et nous nous trouverons alors à la tête d'une véritable flottille. En attendant, les habitants se livrent sans trêve à la pêche avec les barques intactes, leurs nuits entières sont employées à cet exercice. Ils pêchent au filet, au harpon, au filet sur pirogue. A cet effet, leurs pirogues sont extrêmement stables, et en tout semblables à celles déjà décrites à Mara. Un grand filet, monté sur deux énormes antennes divergentes, est placé sur l'extrême-arrière et manœuvré au moyen d'un gros levier composé d'une pièce de bois coudée à angle droit. On abaisse ce filet, jusqu'à ce qu'il avoisine le fond de la rivière, et la pirogue avance très lentement, pendant qu'une autre petite pirogue, montée par deux gamins, vient vers le filet, en faisant grand tapage, battant l'eau avec des perches, frappant en cadence sur le plat-bord du petit esquif. A ce moment, le filet est relevé, et la capture retombe d'elle-même dans le bateau de pêche. Comme les rivières de ce pays sont très poissonneuses, les prises sont généralement bonnes. Lorsque le poisson garnit le fond de la barque, il est chargé dans les petites pirogues qui l'amènent aussitôt à la ville où il est vendu, mangé, ou mis à sécher, industrie la plus fréquente dans les villes du Chari, mais qui empuantit affreusement toutes les cases et même l'atmosphère des rues, si bien que nos vêtements finissent par s'imprégner à tel point de cette odeur qu'elle nous poursuit partout et que nous sentons tous le *poisson avancé.*

A peine sommes-nous installés que nous voyons arriver par grandes quantités des masses d'indigènes, surtout de diverses fractions des Choua, de l'intérieur ou des villages de la rive gauche du Logone et du Chari, fuyant l'administration oppressive et l'arbitraire de Rabah et venant se réfugier

Pirogue avec filet de pêche relevé.

à l'ombre et sous la protection du pavillon français. Cette affluence devait continuer sans interruption pendant tout notre séjour à Koussri et on peut évaluer, sans exagération, à une douzaine de mille individus et leurs troupeaux à 15 000 têtes : bœufs, moutons ou chèvres, ceux qui pendant toute la durée de notre station à Koussri sont venus se grouper autour de la ville.

Quoi qu'il en soit, on assigne comme emplacement aux premiers de ces arrivants, où les Choua dominent de beaucoup, le bord du Logone à l'extérieur de l'angle nord des murailles. Ils s'empressent d'élever aussitôt autour de leur *douar* des zeriba sérieuses pour se protéger. Leur camp est des plus pittoresques et des plus animés.

Les Choua sont des hommes de couleur très peu foncée, largement répandus par groupes dans tout le Bornou et sur la rive est du Chari. Leur provenance est incontestablement orientale et leur langue d'origine est l'arabe, que tous connaissent et parlent plus ou moins, bien que, dans leurs relations en général, ils se servent habituellement de la langue bornouane et baguirmienne. Leurs femmes ont d'assez beaux types et des traits assez fins, sans trace notable de sang nègre. Leurs cheveux sont longs, divisés en une multitude de petites tresses rondes très longues et rejetées derrière la tête ; parfois, par derrière, une tresse plus forte est relevée en forme de catogan. Toutes portent, sous leurs vêtements, à la hauteur des hanches, une série de colliers de grosses perles blanches et bleues ; parfois elles arrivent à avoir ainsi jusqu'à dix ou douze rangées de ces colliers. Il est facile de s'en rendre compte, car elles ne quittent point cet ornement à l'heure du bain, et fréquemment elles se plongent dans la rivière. Ces rangées de colliers-ceinture superposés prennent presque l'aspect d'une cuirasse ou d'un corset très bas, épousant la forme des hanches et s'amincissant jusqu'à la ceinture, donnant ainsi à la femme une tournure gracieuse et un moelleux particulier dans la marche.

Elles portent au cou des colliers faits de longues perles cylindriques en verre bleu foncé, mélangées de grosses perles

Fatimata et Yamina, femmes Choua.

rondes, en verre bleu ou rouge, couvertes de dessins. Les plus aisées parmi les femmes Choua sont vêtues d'un carré

d'étoffe du pays, bleu-noir, à petits lés, qui les enveloppe depuis la hauteur des seins, ou de la ceinture à mi-jambes. Les petites filles sont nues; les jeunes filles sont parfois pourvues d'un tout petit pagne par devant; mais le plus souvent elle ont pour tout vêtement leurs multiples colliers de perles autour des hanches.

Les jeunes garçons vont entièrement nus. D'une façon générale, les vêtements misérables des femmes Choua sont d'une malpropreté révoltante et semblent avoir été trempés dans l'huile ou dans du beurre fondu. Beaucoup d'entre elles portent, suspendus à leur cou, des sortes de petits talismans en laiton coulé, représentant un petit cheval, ou un cavalier; toutes déclarent que c'est pour éloigner d'elle le *Chitane* (diable) qui leur donne des maux de tête. Elles s'en séparent difficilement et j'ai eu toutes les peines du monde à acheter un de ces petits objets.

J'ai dit que les Choua sont de teinte relativement claire et de sang relativement pur; toutefois ils ont parmi eux des alliances nègres qui en noircissent un certain nombre. En allant vers l'est, au Kozzam par exemple, on trouve des tribus entières de Choua presque tous blancs.

Si les Choua sont les habitants de la brousse, en revanche les Kotoko sont les occupants des villes du bas Chari et du bas Logone telles que Chaouï, Goulféï, Mara, Fagui, Koussri, Karnak-Logone[1], etc. De teinte noire très foncée, avec des cheveux extrêmement laineux, ces indigènes sont généralement laids, mais bien faits; les femmes surtout sont des chefs-d'œuvre de laideur. C'est là une population exclusivement adonnée à la pêche. Les Kotoko parlent une langue spéciale qui n'est ni le bornouan ni le baguirmien. Ce qu'il y a d'assez singulier c'est que cette langue kotoko n'est point uniforme et qu'elle compte plusieurs dialectes très différents les uns des autres : ainsi le kotoko de Goulféï diffère de celui

1. Il faut joindre à cette énumération les villages de Kabi, Gaoma, Kidam, Omdouma, etc.

Le marché de Koussri.

de Mara, lequel est autre que celui de Koussri; celui de Karnak-Logone n'est pas le même que les autres, etc.

Autre remarque non moins singulière, le vocable employé pour traduire le mot français *oui* est, aussi bien pour les Choua que pour les Kotoko, la syllabe *ouaï* ou *oui*.

Les Kotoko ont l'habitude d'enterrer leurs morts un peu partout à l'intérieur de leurs villages, dans les espaces vides et même dans les cours. Ils font un petit tumulus elliptique, entouré d'un vieux filet de pêche soutenu par des poteaux de bois de 1 m. 50 environ et sur l'un desquels, et parfois sur deux, ils posent à l'envers une marmite ou une jarre en terre.

6 mars. — Les nuits sont tièdes et les journées deviennent très chaudes[1].

C'est aujourd'hui que doit commencer à fonctionner le marché; il est situé près de la mosquée, sur une place au centre de la ville. L'Iman de la mosquée avait demandé que l'autorisation en fût donnée et rien ne s'y oppose, les nombreux douar campés autour de la ville suffiront à l'alimenter avec du lait, du beurre fondu, du pain de Magarïa[2], du miel, de la viande, etc.

Dans l'après-midi un courrier a été expédié à Gentil au moyen de gens du pays : Lamy lui demande ce qu'il veut faire; quant à moi, je lui envoie un télégramme à faire passer au ministre de l'Instruction publique et je le prie de m'envoyer prendre par le *Blot* si ce bateau peut descendre.

7 mars. — Promenade sur le Logone et le Chari dans une petite pirogue que j'ai affectée à mon usage. La vitesse des eaux du Logone est beaucoup plus grande que celle des eaux du Chari et son niveau baisse régulièrement chaque jour d'une faible quantité. Il comporte des bancs de sable sur

1. Température d'aujourd'hui : minima, + 13°,2; maxima, + 39°,3.

2. Le *pain de Magarïa* est fabriqué au moyen de la pulpe des fruits du Magarïa (jujubier) dont on a enlevé préalablement les noyaux et que l'on a concassée et tassée fortement, après mouillage, dans des calebasses. Cette denrée se vend en gros pains et constitue une nourriture sucrée, légèrement acidulée et excellente au goût. Nous la mélangions souvent au miel, ce qui nous donnait un dessert passable.

lesquels se voient encore des débris de cadavres humains (de la prise de Koussri) que des marabouts achèvent de dépecer en compagnie de vautours chauves. La gent aquatique est ici très nombreuse : profusion de canards, de palmipèdes de toutes sortes, de marabouts, hérons, grues couronnées, etc. Les oiseaux terrestres sont aussi très nombreux : je vois des tourterelles, des bergeronnettes, plusieurs espèces de guêpiers, des corneilles à ventre blanc, des vautours chauves, des milliers de pintades, de grands aigles à tête blanche, aigle exclusivement pêcheur et qui déchire l'air de son cri strident; deux espèces de martins-pêcheur, etc. Dans la brousse courent des quantités de sangliers et d'antilopes et sur les arbres grimacent des troupes de singes.

Quant aux plantes, on trouve quelque peu d'indigo et de coton et, dans tous les marigots, pousse du riz sauvage au moment de la saison des pluies.

Les termites abondent partout, de même que le petit insecte perforeur des bois secs déjà signalé à Agadez. Comme, dans l'Aïr, il ne s'attaque guère qu'au bois de gommier et mon gourbi en étant composé, tout y est recouvert de la poussière blanche et impalpable qui résulte du travail de cet infatigable petit destructeur.

8 mars. — Aujourd'hui arrivent en grand nombre, tant par voie de terre que par le Logone, les gens du village de Kabi (12 kilomètres en amont de Koussri). Fadalallah vient, dit-on, de brûler ce village : un homme tué, quatre blessés, huit femmes prisonnières, tel serait le résultat de ce nouvel exploit du bandit.

Dans la nuit, deux noirs avisent que, partis pour Kabi, ils ont reçu des coups de feu avant ce village et que Fadalallah est dans la brousse en ce point. En conséquence Lamy fait aussitôt partir une reconnaissance dans cette direction sous le commandement de Rondenay avec 130 hommes, les deux noirs servant de guides.

9 mars. — A quatre heures du matin Lamy envoie, pour

renforcer la reconnaissance, de Thézillat avec 30 hommes montés; puis à huit heures, moment où l'on entend des salves répétées, 50 Sénégalais commandés par Meynier. Un peu plus tard, Lamy part lui-même avec le monde disponible[1]. Ce combat où les troupes françaises furent victorieuses nous coûtait malheureusement des morts et de nombreux blessés, parmi lesquels de Thézillat et Oudjari.

Fadalallah a été blessé dans l'action et son cheval a été tué sous lui; les tirailleurs se sont emparés de son sabre de parade, lourde épée de théâtre à fourreau de cuivre et de velours orné de pierres fausses[2].

10 et 11 mars. — Journées de brumes intenses. Le soir chants et danses interminables dans les douar des Choua.

12 mars. — Dans la matinée quatre tirailleurs sénégalais sont envoyés à Masséré, porteurs d'un courrier pour le capitaine de Lamothe, en duplicata de celui expédié le 6 par voie indigène.

Les femmes des campements voisins vendent du lait, du miel, du poisson, du pain de Magaria; toutes demandent en payement, de la cotonnade ou du fil, du mil; elles acceptent du corail, mais elles l'estiment au-dessous de la valeur qu'il doit avoir ici.

13 mars. — La brume ne discontinue pas. Les arrivages de Choua dans les campements voisins sont toujours aussi importants. Tous ces gens comptent sur notre présence pour les débarrasser de Rabah; c'est le cauchemar, l'ennemi redouté de la population tout entière.

Les nouvelles ne cessent d'affluer, tant par les émissaires d'Ahmar-Scindda et de Cheikh El-Khôbry que par les gens

1. Ce combat, brillant pour nos armes, et où se sont distingués d'une façon si remarquable Rondenay et de Thézillat, sera raconté en entier dans l'appendice spécial. (Voir plus haut la note de la page 693.)

2. Ce sabre a une histoire : il avait été donné au sultan du Baguirmi, Gaourang, par M. de Béhagle et avait été pris dans les bagages de Gaourang par Rabah, après le combat de Togbao-Niellim. De Béhagle l'avait reçu lui-même, à Paris, des mains de Mizon qui l'avait antérieurement emporté avec lui dans son voyage à Yola et l'en avait rapporté. Ce sabre venait de chez Fauré le Page.

du pays, mais il est extrêmement difficile de dégager la vérité et de se rendre un compte exact des mouvements ou des positions de l'ennemi ; tantôt Karnak est évacué, tantôt Rabah arrive en personne, mais ce sont toujours là des on-dit.

Quoi qu'il en soit, Rabah est relativement bien organisé ; il ne fait manœuvrer que des compagnies et non point de petits groupes. Ses unités en marche sont éclairées par des cavaliers, qui souvent s'aventurent assez loin. Des archers et des lanciers nègres sont toujours adjoints à ses réguliers ; ils ont pour consigne, pendant le combat, de recueillir les fusils et les cartouchières des hommes tués ou blessés. Rabah traite fort bien tous ses *sofas* et leur donne de nombreuses femmes esclaves ; certains d'entre eux en ont reçu jusqu'à 40 ou 50.

Deux de nos tirailleurs revêtus des gandouras et des ceinturons des troupes de Rabah.

Dans son armement, figure une quantité notable de fusils Gras ; ses armuriers réamorcent et rechargent les douilles vides dont il a une provision. Ce travail est moins grossièrement fait qu'on ne pourrait le supposer de la part de nègres. Les cartouches, ainsi réfectionnées, sont très meurtrières, comme on a pu s'en rendre compte dans le

combat du 9 mars dans lequel 160 hommes de l'escorte des missions ont eu affaire à plus de 2 000 fusils.

14 mars. — Les indigènes réfugiés autour de Koussri sont divisés en trois groupes, dont l'un est situé sur le banc de sable au confluent des deux rivières. Ils ont élevé des paillottes en nattes ou en graminées et toute la journée c'est un va-et-vient continuel; des centaines d'hommes et de femmes traversent sans cesse à gué le Logone portant sur leurs têtes leurs vêtements, le bois, les objets ou marchandises qu'ils viennent vendre; c'est tout à fait pittoresque. Les femmes traversent nues mais, au moment où l'eau ne leur arrive plus qu'aux hanches, elles mettent devant elles, en paquet, le lambeau d'étoffe qui leur sert de vêtement et qu'elles transforment ainsi momentanément en une sorte de pagne. Dès qu'elles sortent de l'eau elles s'accroupissent et s'enroulent vivement dans le même lambeau d'étoffe. Leur principale préoccupation est de cacher l'avant de leur personne; quant à l'arrière, elle n'ont pas l'air de s'en soucier beaucoup et cela ne vient qu'en seconde ligne. Hommes, femmes et enfants sont très bons nageurs et on les voit, surtout ces derniers, s'ébattre tout du long du jour sur les bancs de sable et dans l'eau où ils plongent comme de véritables marsouins, sans plus se préoccuper des caïmans que s'ils n'existaient pas.

15 mars. — On prétend maintenant que Rabah et ses troupes seraient campés entre Dikoa et Balgué et viendraient attaquer Koussri ou renforcer Logone (?) C'est Cheikh Moussa, chef d'une fraction des Choua, venu ici aujourd'hui, qui a apporté ces nouvelles. La plus grande partie des Choua réfugiés autour de nous obéissent au Cheikh Dahamane, qui s'est rendu à Koussri depuis les premiers jours; il accuse le Cheikh Moussa d'être partisan et espion de Rabah dont il a reçu l'investiture; mais ce dernier déclare qu'il fuit maintenant Rabah; Lamy lui assigne, comme terrain de campement pour ses administrés, l'autre bord du Chari en face de nous.

16 mars. — Alerte vers dix heures du matin, le troupeau rentre et tous les tirailleurs prennent leur poste de combat sur les murs. Des indigènes sont venus en courant dire qu'ils s'étaient heurtés aux troupes ennemies arrivant de l'ouest et tout près. A onze heures, tout rentre dans l'ordre : c'était une fausse alerte, les cavaliers rencontrés précèdent tout simplement une foule d'indigènes fuyant Dikoa et venant se joindre aux autres réfugiés qui nous entourent. Toute la journée donc c'est un défilé ininterrompu de gens qui, pour la plupart, appartiennent aux Choua Oulad-Said de l'obédience de Cheikh Dahamane.

Boubaker, le Talleyrand au petit pied d'Ahmar-Scindda, me dit que tous ces Choua qui font aujourd'hui défection à Rabah sont aussi les premiers qui ont fait défection au Cheikh du Bornou, lorsque Rabah est venu jadis l'attaquer.

On fabrique sur les bords du fleuve des cordes et des ficelles de très bonne qualité. Elles sont faites avec le *liber* des tiges, et surtout des racines, d'une plante annuelle dont les feuilles sont comestibles et que l'on fait cuire comme celles du baobab. Je n'ai pu en trouver d'échantillon en fleur, attendu qu'elle ne pousse que pendant la saison des pluies, autour des marigots et dans les marigots eux-mêmes quand ils sont inondés, les indigènes la nomment *Beloubelou*[1].

17 mars. — Le nombre des arrivants indigènes continue à augmenter sans arrêt.

Des nouvelles disent que Rabah est sorti de Dikoa. Quoiqu'il soit difficile de démêler la vérité, il doit y avoir quelque chose et Rabah est certainement en mouvement et très probablement dans le but d'attaquer Koussri.

18 mars. — Les Choua continuent à affluer, et cette fois ce sont des gens de la fraction des Selamat, celle qui obéit à Cheikh El-Khôbry; sans exagération, et seulement dans la matinée, nous avons vu arriver plus de 1 500 individus avec bœufs et moutons. Il y a une particularité remarquable à

1. C'est l'*Hibiscus Cannabinus*.

signaler : les femmes et les enfants sont bien plus nombreux que les hommes et ces derniers forment à peine le sixième de la masse totale. Cela tient à ce que nombre d'hommes restent en arrière dans la brousse et que beaucoup ont été tués par les troupes de Rabah ou sont forcés de servir dans ses rangs.

Tous les notables ou chefs de fractions des groupes qui se présentent, viennent apporter leurs salutations à Lamy et font de petits cadeaux de miel, de lait, de moutons et de chèvres.

19 mars. — Nous avons entendu aujourd'hui ici une musique bizarre composée d'un violon avec archet, duquel le virtuose tire une phrase, toujours la même, mineure et semblant fausse pour nos oreilles d'Européens, à cause de la petitesse de ses intervalles musicaux; il accompagne une partie de cette phrase de la voix et à l'unisson des notes; le singulier de la chose c'est que le musicien et son compagnon ont si bien accommodé le timbre de leur voix à celui de l'instrument que l'on jurerait que ce sont deux violons qui jouent à l'unisson. Ces voix grêles, sifflantes et vibrantes, sont tout à fait curieuses et inaccoutumées; quant à la phrase musicale, elle n'a rien d'intéressant.

20 mars. — Le matin panique des douar campés sur la rive gauche du Logone; sur l'information de l'arrivée de l'ennemi une masse d'individus traverse les deux rivières en une longue théorie amusante et qui n'en finit plus.

21 mars. — Deux indigènes apportent de Masséré un courrier provenant des capitaines de Lamothe et Robillot pour Joalland. Il s'y trouve quelques correspondances pour divers membres de la Mission Saharienne.

22 mars. — Comme les lettres d'hier signalaient la pénurie de moyens de transport dont souffraient les membres de la Mission Gentil, Lamy expédie à Masséré soixante de nos chameaux, avec quinze tirailleurs et quinze des chameliers de Joalland commandés par de Chambrun.

23 mars. — Dans la nuit sont arrivés des gens du pays,

Femmes Choua se rendant au marché de Koussri.

dont un prisonnier évadé de Dikoa, affirmant que l'armée de Rabah approche et qu'elle nous attaquera demain avec ses canons[1]! Le prisonnier déclare avoir vu Rabah lui-même et le signale comme distant de moins de deux jours de marche de Koussri.

Devant ces nouvelles, les Choua du douar se précipitent dans le Logone, et, en pleine nuit, recommence le passage à gué d'un grand nombre de ces noirs, passage qui continue dans la matinée. De même dans la matinée nombre de femmes Choua défilent devant mon gourbi en interminables processions et rentrent dans la ville avec leurs nattes, leurs jarres, leur calebasses et divers ustensiles sur la tête ou sur le dos. Lamy a donné l'ordre [2] de faire rentrer toutes les pirogues sous Koussri, dans l'occurrence possible d'une attaque, et pour ne pas les laisser éparpillées sur les deux rivières à la merci de quelques éclaireurs armés de fusils. La défense est de même organisée dans l'intérieur de la ville.

Mimara nous a apporté aujourd'hui des œufs de caïmans. Bien que moins fin que celui des œufs de poule, leur goût est néanmoins assez agréable pour qu'on puisse les manger en omelettes.

Toute la journée les Choua ont fait traverser les deux rivières à leurs énormes troupeaux qui vont se répandre sur

1. Les deux artilleurs de Rabah se nomment : *Tokkor* et *Kafar*.

2. Diagara était promu au gouvernement d'une partie de la flottille de pirogues; l'Iman de la mosquée d'une autre partie dont les pirogues étaient plus spécialement montées par les gens même de Koussri; Cheikh El-Khôbry commandait le reste.

la rive droite du Chari. Les gens les moins apeurés et les plus résolus restent pourtant en place, si bien que les douar de rive gauche comptent encore de nombreux habitants.

24 mars. — On nous apprend que le village de Koundouli a été brûlé avant-hier par Fadalallah.

25 mars. — Journée très chaude et sans incidents.

26 mars. — Nous recevons aujourd'hui, apporté par deux Baguirmiens, un courrier de Gentil qui nous dit qu'il compte être à Mandjafa vers le 30 de ce mois. Il a reçu les lettres qui lui ont été expédiées de Begra et de Kiéssa.

Les rumeurs que l'on recueille tendent unanimement à signaler Rabah comme peu éloigné de Koussri; il est dans tous les cas maintenant certain qu'il a quitté Dikoa.

Le tabac qui était très rare dans le principe est aujourd'hui un peu plus offert par suite d'un arrivage dont je n'ai pu connaître la provenance. C'est celui que les Sénégalais appellent dans leur langage imagé *crotte d'éléphant*. Ce sont de petites carottes de feuilles couleur vert sombre fournissant un tabac très commun et extrêmement fort. Je n'ai pu trouver que ce tabac, du reste, tout le long du voyage et jusqu'au Congo au point où l'on commence à acheter le tabac, excellent et fort bien présenté, des Batékés.

27, 28 et 29 mars. — Journées vides d'incidents. Les vents depuis quelque temps sont éminemment variables et prennent la tournure de tornades soufflant par fortes raffales ou par courtes bouffées. Ce doit être le commencement de la saison des pluies qui approche et qui nous amène en même temps un ciel presque constamment nébuleux [1].

30 mars. — Un peu avant trois heures du matin, alerte violente, due à un brouhaha infernal, cris, tumulte, tapage formidable dans les douar de la rive gauche du Logone. Au bout d'une demi-heure nous finissons par apprendre que cette

1. Les températures extrêmes subies à Koussri étaient + 48°,3 pour les maxima et, pendant tout notre séjour, les minima n'étaient pas descendus au-dessous de + 13°,2 et s'étaient maintenus aux environs de + 18°.

panique — où des milliers de gens se sont mis à passer précipitamment les rivières et à gagner dans le plus grand désordre la rive droite du Chari — était tout simplement causée par une *estampada* violente des bœufs des douar : un lion, ayant franchi la zeriba, s'était emparé d'un veau et le troupeau entier avait chargé au milieu des paillottes; tout le monde de crier : « Voilà les troupes de Rabah, voilà l'ennemi, Rabah arrive!... » Telle est l'origine du tapage et de la fuite de toute une population.

Les femmes de Koussri fabriquent de belle poterie, soit sous forme de jarres, soit sous celle de grands bols. Elles les font cuire pendant deux ou trois jours, en les posant simplement à terre, par groupes de cinq ou six ustensiles seulement, et en entretenant avec soin, par-dessus le tout, un feu continu avec des brindilles de grosses graminées ou de forte paille.

31 mars et 1^er^ avril. — Journées sans incidents, sauf l'affluence de nouvelles diverses sur Rabah et sur ses mouvements. On le dit maintenant campé contre Djelbé et Koussri, c'est-à-dire à faible distance de nous.

Pirogues sur le Chari. (Panneau de Gabriel Ferrier.)

XV

Le Chari et le Gribingui.

Le *2 avril 1900*, deux Baguirmiens à cheval apportent un courrier venant de Masséré. Ils remettent des lettres de Chambrun et du capitaine de Lamothe datées du 27 mars. Ces lettres disent que Gentil est un peu en retard sur les dates qu'ils nous avait fixées, dans sa précédente missive, pour son arrivée probable à Mandjafa. Sa flottille est très chargée et les eaux basses du fleuve ne permettent pas une marche rapide. En conséquence Lamy décide de lui envoyer un certain nombre de pirogues pour faciliter ses transports.

Je prends la résolution de partir avec ces pirogues, ma présence ici n'ayant plus sa raison d'être. La Mission Saharienne avait en effet, à partir de son arrivée à Goulféï, accompli en entier son programme : *Sahara, Soudan, Tchad et Chari*. Son rôle était donc définitivement terminé et l'escorte de la

Mission Saharienne comme celle de la mission Afrique Centrale n'étaient plus désormais que des instruments restant entre les mains du Commissaire du Gouvernement au Chari pour les opérations de guerre qu'il jugerait nécessaire de faire.

J'avais du reste, dès notre arrivée à Koussri, voulu me mettre en route en remontant le Chari avec deux pirogues et quelques tirailleurs, mais Lamy, qui avait la charge de la sécurité de tous, estimait que l'entreprise était trop risquée et trop dangereuse à cause des partis de sofas rôdant sur les bords du fleuve, et je m'étais rangé à son raisonnement et à son désir. Aujourd'hui les circonstances ne sont plus les mêmes et nous allons partir, Villatte, mes Chambba et moi, avec seize pirogues et trente tirailleurs d'escorte, ce qui constitue une troupe assez forte pour braver les aléas de la route.

La petite flottille s'ébranle à dix heures et demie du soir, l'adjudant Jacques commande les tirailleurs et Diagara commande les pagayeurs indigènes, environ cinq par pirogue, qui sont tous des Kotoko de Koussri. Après avoir affectueusement étreint une dernière fois mon dévoué collaborateur Lamy, et ayant énergiquement serré les mains amies de tous mes vaillants compagnons qui depuis près de dix-huit mois suivent avec moi la même fortune, c'est le cœur très ému que je rejoins le reste des pirogues.

3 avril. — Après un long repos de deux heures pour attendre le jour à cause des bancs de sable, nous repartons à quatre heures du matin. Le fleuve a suffisamment d'eau pour naviguer, mais contient beaucoup de hauts-fonds ou de grèves et de fréquents bancs d'huîtres. De berge à berge il ne compte jamais moins de 400 mètres aujourd'hui. Les hippopotames et le gibier d'eau abondent. Les rives se boisent davantage, surtout celle de l'ouest, et leur brousse est dominée par quelques Belungou et tamariniers. Les essences à feuilles persistantes se mélangent aux gommiers et tendent à augmenter à mesure que nous montons.

A 21 kilomètres du confluent s'élève, sur la rive droite,

un campement provisoire d'indigènes Choua, il se nomme Nabado ; 5 kilomètres en amont, village abandonné de Kléssem et 1 500 mètres plus loin, sur la rive droite, village de Kléssem occupé par des gens mélangés de Kotoko, de Bornouans et de Baguirmiens.

Nous campons à midi sur une île en face de ce village qui est composé, pour une petite partie, de maisons de terre, mais, pour la grande masse, de paillottes. Le chef de la fraction des Choua établis ici est le frère de Cheikh Dahamane, le nommé Djembbé; conjointement avec les chefs des fractions bornouane et baguirmienne, il nous apporte un mouton, un peu de mil et du lait aigre. C'est Diagara qui remplit les fonctions de fourrier d'approvisionnement auprès des indigènes rencontrés.

Nos pagayeurs font leur petite cuisine à bord pendant la marche; ils emploient pour cet usage les fourneaux portatifs en terre cuite décrits à Mara, sur lesquels ils font cuire simplement dans de l'eau leur mil non broyé et griller des poissons.

Le Chari est tellement poissonneux qu'à diverses reprises des poissons de grande taille sautaient d'eux-mêmes dans les pirogues où les hommes n'avaient qu'à s'en saisir.

4 avril. — Départ à cinq heures moins un quart. Quelques Doum se mêlent à la forêt de bordure. Après 6 kilomètres de nage nous abordons pour quelques minutes au village de Bornouans de Diébali.

Les berges varient entre 5 et 8 mètres de hauteur, sans dépasser ces limites; la rivière contient beaucoup de pièges à poissons, claies que l'on pose au moyen de pieux dans certains points, afin de circonscrire des espaces où s'engouffrent les poissons.

Nous campons à quatre heures et quart sur un îlot à la hauteur du village de rive droite de Merkou, agglomération bornouane assez misérable et qui ne peut nous fournir que cinquante poissons séchés, mais pas de grain.

La rivière est partout superbe et compte, de berge à berge,

Barques sur le Chari. (Panneau de A.-G. Rigolot.)

des largeurs variant entre 500 et 1 200 mètres. Les grèves pullulent d'oiseaux aquatiques tels que : oies et canards armés, courlis, pélicans, grues couronnées, marabouts, hérons, martins-pêcheurs.

5 avril. — Départ à la même heure que la veille. Une heure plus tard nous passons à Choukia, campement de Bornouans où nous trouvons quelques poissons secs et du pain de Magarïa.

Le chenal navigable continue à décrire des sinuosités sans nombre, passant d'une rive à l'autre pour éviter les innombrables bancs de sable qui ne cessent de se succéder.

A 13 kilomètres du point de départ, nous passons en face d'un ancien campement de l'armée de Rabah signalé sur la rive droite par de nombreuses carcasses de chevaux, quelques squelettes humains, des jarres et des calebasses. Rabah a traversé le Chari en cet endroit lorsqu'il redescendait le fleuve après la bataille de Kouno.

A partir de ce point nous entrons dans un pays très parcouru par les éléphants dont nous voyons, extrêmement abondants sur les plages de sable, les crottins et les traces. Les lions aussi doivent être nombreux si nous nous en rapportons aux rugissements qu'ils ne cessent de pousser autour de nous pendant la nuit; les hippopotames sont légion et le gibier vient sans cesse boire au fleuve. La forêt de bordure compte beaucoup de grands arbres tels que Borassus, Doum, Belungou Korgoum, etc. La largeur de la rivière augmente; il semble, et cette impression ne va que s'accroître par la suite, que plus on remonte le Chari plus il est majestueux et beau.

Nous croisons un village abandonné de rive droite et nous allons camper à quatre heures et demie sur un banc de sable, en face d'un îlot qui porte deux ou trois huttes abritant quelques pêcheurs baguirmiens.

Il ne faut pas omettre de raconter les ennuis que nous causent les pagayeurs : ils ne font que ce qu'ils veulent bien. Tantôt ils luttent de vitesse au grand détriment des embar-

cations qui se poussent, se heurtent, se démolissent, ouvrent leurs coutures. C'est un *méli-mélo* indescriptible, amusant pour la galerie si elle était composée de gens désintéressés, mais fort ennuyeux pour nous qui voulons marcher vite et conserver nos bateaux intacts. A d'autres moments, les pagayeurs mollissent, traînent, ramènent l'allure à quelques mètres de vitesse par minute et s'endorment en un mot; les uns vident l'eau de la cale; les autres sautent dans le fleuve et vont glaner dans la brousse des fruits de Doum, de Magarïa ou de Borassus; ils recherchent des œufs de caïman, du bois, etc., c'est à n'en plus finir et, lorsque par malheur nous donnons parfois l'ordre de stopper, pour laisser un quart d'heure de repos aux hommes, le démarrage devient une difficulté sérieuse et toujours très pénible, les pagayeurs choisissant inévitablement ce moment pour vaquer à divers besoins naturels ou pour disparaître dans la brousse.

6 avril. — Notre route se poursuit lente et monotone dans l'immobilité que nous inflige la pirogue. Nous passons successivement devant les villages abandonnés de Malamaza (ou Bela-Massa), de Bougoman, et de Meskine, à courte distance duquel nous campons sur une grève basse.

Le cours du Chari contient beaucoup de troncs d'arbres, charriés au moment des hautes eaux, puis fixés par le sable dans le fond; les uns se dressent encore en dehors et leur tronc, au niveau de l'eau, est recouvert d'huîtres qu'une baisse subite a condamnées à mort; d'autres sont traîtreusement cachés sous les eaux et constituent des écueils dangereux pour la navigation.

Tous les villages abandonnés que je signale ne le sont qu'à la suite du passage de Rabah, Gentil, les années précédentes, les avait trouvés florissants.

Beaucoup de traces d'éléphants; les hippopotames sont nombreux de même que les caïmans, l'un de nos pagayeurs tue un de ces derniers au harpon. Les antilopes sont légion dans la brousse; El-Hadj en a tué trois aujourd'hui. Chaque

jour les Chambba, lassés par ce transport en pirogues, descendent à terre pour chasser et nous attendent en amont, car étant donné la lenteur de notre marche et les innombrables sinuosités du chenal, ils prennent toujours sur nous une très forte avance. Ils n'ont pas cessé, pendant toute notre période de navigation, d'agir ainsi et de nous approvisionner très largement de viande fraîche, malgré leurs fréquents accès de fièvre.

7 avril. — Aujourd'hui nous rencontrons une série de hauts-fonds dont l'un oblige tout le monde à se mettre à l'eau pour déhaler les pirogues et nous fait perdre plus d'une heure. Nous avons en ce moment, à notre gauche, l'embouchure, ou débouché septentrional, du Ba-Ir [1]. Un peu plus loin à droite s'ouvre le marigot ou rivière Meboui qui, aux hautes eaux, permet aux pirogues de rejoindre le Logone avec lequel il communique.

Le campement est pris sur une grève tout près des ruines de Gangoua, village baguirmien abandonné depuis longtemps.

Les grèves du Chari sont couvertes d'un oiseau nouveau, à jambes très courtes et à vol très puissant, rappelant celui du goëland dont il a les ailes démesurément longues; il a un bec rouge énorme et vole en rasant l'eau dans laquelle il trace avec son bec largement ouvert de rapides sillons. Nous l'avons pour cette raison nommé l'*écumeur du Chari*.

8 avril. — La rivière garde les mêmes aspects et le même régime de bancs de sable de hauts-fonds et de chenal navigable des plus tortueux. Nous passons bientôt devant l'emplacement de l'ancienne ville de Mandjafa (Gentil écrit Maïnfa), détruite par Rabah et dont les restes sont encore très imposants, les toitures seules sont absentes.

Nous campons à 10 kilomètres au delà de Mandjafa, à

1. On le nomme aussi Bahar Er-Reguig (en arabe *la petite mer* ou *la petite rivière*); faux bras oriental du Chari qui, aux hautes eaux, permet la navigation; il passe à Masséré et non loin de Massénya. On le nomme également *Bahar Batchiklane* ou simplement *Batchiklane*.

Mogroum, point qui compte trois groupes de cases assez importants occupées pour la plupart par d'anciens habitants de Mandjafa. Ces indigènes se livrent à la pêche au harpon, aux pièges et au filet, mais cette dernière ne se pratique plus comme sur le bas Chari au moyen de pirogues, elle s'opère seulement avec de longs filets que l'on traîne à bras d'homme dans la rivière pour les ramener vers une grève de bordure, elle

Baguirmiens nous livrant du sorgho à Mogroum.

donne des résultats remarquables. En conséquence les pirogues, ne servant plus à l'établissement de grandes antennes de filet, comme dans les villages en aval, sont pointues aux deux bouts, mais toujours néanmoins construites avec des planches cousues. Ces Baguirmiens nous fournissent une centaine de poissons frais, quelques poissons séchés et une centaine de kilogrammes de sorgho.

Les Baguirmiens ont des physionomies particulières, bien différentes de celles des gens rencontrés plus au nord : la tête est trapue et le visage plutôt aplati ; la chevelure excessivement laineuse n'est pas portée très court ; la couleur de la peau est très foncée ou noire, l'aspect général est plutôt bestial. Quant aux femmes baguirmiennes, leur coiffure est nouvelle pour nous ; ce sont des tresses qui, au lieu d'être verticales, sont

horizontales et dirigées d'arrière en avant. Cette façon de se coiffer est assez seyante, d'autant que quelques-unes des femmes d'ici ont des traits réguliers et plaisants.

9 avril. — Après 9 kilomètres de route, nous passons devant le village d'Andja, abandonné aujourd'hui mais dont toutes les maisons, dépourvues de toitures, sont encore debout. A 3 kilomètres en amont, nous abordons un instant à deux villages de paillottes situés sur une île et qu'occupent, pour le moment, les anciens habitants d'Andja. Avant d'aborder, Diagara tire deux coups de pistolet en l'air. Il paraît que c'est là la façon d'annoncer à un chef de village l'arrivée d'un autre chef. Après une heure d'attente, pour récolter une cinquantaine de kilogrammes de mil, nous reprenons la nage et nous abattons encore 13 kilomètres pour aller camper un peu en aval des ruines anciennes du village de Moula ou Morla.

La navigation est toujours la même, les berges, qui sont restées nues pendant quelques kilomètres au départ, ont vite repris, surtout la rive gauche, leur chevelure de forêt épaisse que dominent des Belungou superbes.

Brume constante la nuit dernière et toute la journée, la chaleur humide continue très fatigante.

10 avril. — Nous partons au jour seulement. Nous avions à peine fait 5 kilomètres, et nous marchions sur une longue grève de rive droite pour nous délasser un peu les jambes, lorsque nous voyons arriver à nous, à cheval, le sergent français Belin[1]. Il a rencontré, il y a une demi-heure, El-Hadj chassant dans la brousse qui lui a appris notre passage à proximité. Belin vient de Bousso et conduit un détachement de quinze chameaux chargés, marchant en tête de toute la colonne du capitaine Robillot qui descend le long du fleuve; Gentil suit aussi la route de terre et il est en arrière à un ou

1. Belin était un des sous-officiers de la Mission Saharienne qui avait accompagné de Chambrun et que ce dernier avait laissé à la Mission Gentil, avec les chameaux qu'il avait été chargé de conduire depuis Koussri comme je l'ai dit plus haut.

deux jours et doit rallier bientôt le gros à Mandjafa. Pendant que je causais avec Belin, je vois arriver la flottille de la mission Gentil qui descend le fleuve parallèlement à la marche de la colonne. Le grand chaland de la flottille stoppe un instant et nous avons le plaisir de faire connaissance avec le capitaine Bunoust et le lieutenant Martin qui conduisent la flottille. Ils me confirment l'arrivée prochaine de Gentil et je fais demi-tour pour naviguer de conserve avec eux jusqu'à l'arrivée de Gentil, avant de continuer mon voyage de retour.

Nous campons le soir au pied du vieux village en ruines d'Andja. Sur la berge la colonne de terre est déjà installée depuis longtemps. Je fais connaissance avec tous les officiers de cette colonne dont l'accueil est tout à fait charmant, comme avait été celui des officiers de la flottille[1].

11 avril. — Nous partons tous au point du jour continuant à descendre le fleuve, je ne tarde pas à prendre la tête et j'arrive à Mogroum à huit heures et demie; j'y trouve le capitaine de Lamothe et son détachement qui sont campés en ce point depuis le 8 au matin, venant de Masséré. Les Baguirmiens que j'interroge me disent que l'année est exceptionnellement sèche. Le Chari est extrêmement bas et, au dire de tous, on ne l'a jamais vu avec une aussi faible quantité d'eau. Beaucoup de marigots des rives et de l'intérieur, qui, habituellement, conservent de l'eau, n'en ont pas une goutte aujourd'hui.

A dix heures du soir, pendant que j'attendais, couché près des pirogues sur ma natte, on vient m'avertir que Gentil est arrivé au camp de la colonne, j'escalade aussitôt la berge pour le voir.

Cette rencontre nous pénètre tous les deux de la plus douce et de la plus intense des émotions. Rien, en effet, ne pouvait être plus impressionnant qu'une semblable situation. Gentil s'avançant dans un pays qui est le sien, qu'il a

1. Là étaient présents : le capitaine Robillot, le capitaine de Cointet, les lieutenants Galand et Kieffer, les docteurs Alain et Ascornet.

découvert, parcouru le premier et fait connaître au monde, voyant tout à coup apparaître un autre homme de sa nation parti de la Méditerranée et qui vient prendre sa main sur le Chari : c'était là la soudure définitive du dernier anneau de la chaîne française s'étendant maintenant à travers tout le continent africain. Mon mandat était bien définitivement rempli.

Une partie de la nuit fut employée en causeries et ce n'est que fort longtemps après minuit que chacun songea à chercher le sommeil. Au surplus, Gentil est un homme dormant fort peu et à grande puissance de résistance et d'endurance, pourvu que, comme moi, il fume des cigarettes. C'est toujours une chose importante que le tabac, dans la brousse, aussi est-ce avec une véritable joie que j'ai reçu de Gentil quelque peu d'excellent tabac Batéké, écornant ainsi sa provision et celle du capitaine Robillot déjà fort entamées.

12 et 13 avril. — Séjour pendant que Gentil se ravitaille et s'organise. Les pirogues venant de Koussri et l'escorte de tirailleurs sont remises entre ses mains. D'autre part, Gentil me donne une escorte de six miliciens, un de ses chalands-pirogues pour mes bagages et comme factotum un certain Lamana[1], ami particulier du sultan Gaourang; il y joint des vivres et quelque peu de cotonnade et de perles pour la solde des pagayeurs et les achats de route. Quant aux Chambba, ils monteront ma petite pirogue qui me suit depuis Koussri. Nous aurons quatorze pagayeurs.

La soirée du 13 inaugure pour nous la saison des pluies : une violente tornade se manifeste dès quatre heures et nous gratifie d'une averse courte mais assez forte.

14 avril. — Au point du jour tout le monde est paré, mais comme toujours il y a quelque chose qui manque : de mon côté c'est une pirogue pour l'usage de Lamana et de sa suite;

1. Lamana est un des Baguirmiens venus à Paris avec Gentil en 1898 et rapatrié ensuite par Bretonnet. Il parle un peu l'arabe, mais c'est plutôt un timide, très doux et sans autorité. Il est accompagné de sa femme, d'une négresse et d'un serviteur.

pour Gentil c'est modestement cinquante pagayeurs! Enfin, vers huit heures, nous pouvons pousser. Je prends congé de Gentil en l'embrassant une dernière fois et en lui souhaitant bonne chance pour l'expédition qu'il va diriger, et mes pagayeurs commencent aussitôt à remonter le courant. On n'avance qu'avec une désespérante lenteur, c'est du 2 à l'heure ou du 2 1/2 que nous faisons! Nous campons au même point que le 9 avril, aux abords du village de Moula.

Les exploits cynégétiques d'El-Hadj se continuent sans interruption; et à ce sujet j'ai oublié de dire que, le 10, il avait blessé à mort une lionne qu'il n'a pu approcher par la suite pour l'achever à cause de la nuit.

15 avril. — Départ à cinq heures et demie. Nous passons devant les ruines du village de Klédé.

Il vente très fort et une tornade est à craindre. Nous trouvons des hauts-fonds peu de temps avant d'arriver au village de paillottes nommé Honnko. Ce village est sur une île en face de son homonyme qui s'élevait sur le sommet de la berge de rive droite ici à pic.

Après des séries de hauts-fonds nous campons à cinq heures et demie à Tidinq, village de paillottes situé sur une grève, en face des villages détruits de même nom, et qui occupent une situation élevée identique à celle de Honnko.

Presque sur tout le parcours d'aujourd'hui le plateau qui forme la rive droite a reçu autrefois de très vastes cultures de sorgho, et il est évident qu'il redeviendra très florissant dès que la paix et la sécurité y seront assurées.

Les habitants de Tidinq nous apportent une quarantaine de kilogrammes de sorgho[1]; ils recherchent avec avidité de la cotonnade ou des vêtements; l'un d'eux voulait me vendre une jeune autruche, grosse comme un dindon, pour une gandoura, mais que faire d'une autruche en pirogue?

Villatte s'amuse à canarder des caïmans pendant la marche

1. Sur tout le Chari c'est surtout du sorgho rouge que l'on trouve, il y a peu ou point de mil.

et nous en avons mortellement blessé plusieurs, mais quand ils ne sont pas tués raide, ils plongent aussitôt.

16 avril. — J'ai pris à Tidinq une pirogue de supplément, nous étions réellement trop serrés et mes pagayeurs avaient peine à se mouvoir; j'y fais donc passer ceux des miliciens qui montaient mon chaland et nous restons seuls, Villatte et moi, avec nos pagayeurs. Ce chaland a bien l'avantage de faire très peu d'eau, si bien qu'on ne le vide que tous les deux jours; mais il est très lourd et cale plus que les autres esquifs; c'est ma pirogue de Koussri qui reste la plus légère, la plus maniable et la plus rapide.

Nous sommes en route à cinq heures et demie; les avancées de berges, formant caps élevés, sont nombreuses et il est à remarquer que leur végétation est toujours composée de grands arbres. Après 6 kilomètres, nous stoppons pendant une heure au village de Baléniéré, situé sur une presqu'île de sable de la rive gauche. Son homonyme de rive droite a été détruit par Rabah, qui y a tué une cinquantaine d'hommes. Un peu plus de 6 kilomètres en amont nous touchons Goualé, village de paillottes construit dans une île. Le Goualé ancien est détruit, nous l'apercevons à notre gauche en un aspect très pittoresque, au sommet d'une berge d'une quinzaine de mètres de hauteur.

Les rives sont toujours animées par toute espèce d'oiseaux : l'aigle pêcheur à tête blanche jette de loin en loin son cri strident tout en restant immobile au plus haut des arbres morts ou dépourvus de feuilles, voire sur les arbres demi-noyés charriés par le fleuve. Les grèves sont noires de sauvagine. A 4 kilomètres et demi de Goualé, village de Monddo; nous campons à quatre heures moins un quart au village de Dardjia. Les habitants sont des Bornouans réfugiés; tous connaissent Ahmar-Scindda, Abd-Koulouni, Boubaker, etc. Quelques-uns d'entre eux me parlent arabe.

Mes pagayeurs sont assommants, ils voudraient n'aller que

de village à village, et il est très difficile de les maintenir en service.

17 avril. — Nous avons maintenant de la brume le matin et la marche dans cette brume est un spectacle bien inattendu dans ce pays, on dirait presque un paysage du Nord où bateaux, pagayeurs et fleuve, sont plongés dans les douceurs d'un brouillard qui estompe tous les contours et qui aussi, malheureusement, amène une humidité atmosphérique très désagréable et en même temps très nuisible pour des gens qui quittent un climat saharien. Le Chari semble sans cesse s'élargir, ses îles et faux bras deviennent de plus en plus nombreux, les berges majeures sont beaucoup plus éloignées l'une de l'autre; ces berges sont toujours couronnées de forêts plus ou moins denses et plus ou moins coupées d'espaces couverts seulement de grandes graminées sèches.

Nous passons d'abord au pied du village ruiné de Soukoua qui nous reste à droite, puis à celui de Banglama près duquel nous nous arrêtons pour donner à Lamana le temps de récolter une dizaine de kilogrammes de sorgho et autant de poisson séché. Il congédie ici huit pagayeurs que je paye et remplace par un même nombre d'hommes pris dans le village, mais qui ne marchent qu'en rechignant.

Banglama est un village ruiné comme les autres et les toits de ses cylindres de pisé ont tous disparu. Ses habitants sont des Baguirmiens et leur chef, peu aimable du reste, imite d'une façon cocasse le bruit d'un bateau à vapeur — souvenir du passage du *Blot* — et s'enfuit effrayé au moment où je le photographie.

Après Banglama, nombreux hauts-fonds qui, ne nous offrant qu'une vingtaine de centimètres d'eau, nous forcent à des traînages pénibles et nous retardent longuement. Le sable des grèves et des hauts-fonds se mélange maintenant de beaucoup de gros gravier de limonite, ce qui augmente les difficultés des traînages, surtout pour le chaland qui, pourvu d'une fausse quille, cale plus que les pirogues.

Les berges du Chari continuent à être littéralement criblées de trous ou nids de guêpiers qui se trouvent toujours à la partie supérieure, afin de ne pas être atteints par les crues.

Ces guêpiers, quand ils s'envolent, forment de véritables nuages et sont très voisins du guêpier nommé *Cheragrag* en Algérie ; en général, nous les trouvons perchés à l'entrée de leurs nids ou la tête seulement sortie de ces trous.

Nous laissons à notre gauche le village détruit de Morro et nous arrivons un peu avant cinq heures à celui de Madlama, composé de trois petites agglomérations de cases, d'assez pauvre aspect, qui s'élèvent sur un îlot de sable. La population, mi-partie bornouane mi-partie baguirmienne, nous fournit cinq à six kilogrammes de sorgho et autant de poisson sec.

18 avril. — En route à cinq heures et demie au milieu des bancs de sable et des faux bras. Nous rencontrons, après une dizaine de kilomètres, les deux petits villages de Bayïnegané, situés sur une grève de rive droite, au pied du promontoire qui supporte les ruines de l'ancien beau village de même nom. Je remarque ici deux petits chevaux de la race baguirmienne et je dois dire que dans tous les villages précédents nous avions presque toujours vu un ou deux chevaux de même race. Nous poursuivons la marche jusqu'à cinq heures pour camper sur un banc de sable à la hauteur de l'ancien village de Boulô.

Pendant toute cette période de navigation, nous avons toujours couché — aussi bien dans les villages que sur les bancs de sable — à la belle étoile sur nos couvertures; or comme les grèves étaient toujours plus ou moins humides, que les rosées nous couvraient la nuit, ces couvertures n'ont pour ainsi dire jamais séché un seul instant, car au moment où nous campions l'humidité était déjà telle que nous ne pouvions rien faire sécher, bien que nos pagayeurs fissent chaque soir ample provision de bois pour leur cuisine et leur fumage de viande de supplément.

Nids de guêpiers dans les berges du Chari.

Aujourd'hui, à terre, on a relevé de nombreuses traces d'éléphants et de girafes, les caïmans sont toujours très abondants; quant aux hippopotames, nous n'en n'avons pas vu depuis quelques jours. Oiseaux aquatiques toujours innombrables.

19 avril. — Nous partons à cinq heures et demie et, après 9 kilomètres de parcours et un traînage de quelques mètres, la petite flottille passe au village de Ouaye, le nouveau sur une grève, l'ancien, ruiné, sur la berge de rive droite.

Les berges et le plateau qu'elles terminent sont couverts de termitières de 1 m. 50 à 2 mètres de haut, qui du reste ne nous apparaissent que lorsque la rive n'est pas boisée jusqu'au fleuve.

Nous rencontrons des pêcheurs au filet et au harpon en assez grand nombre. Tout ce peuple vit de poisson et des divers fruits que lui fournit la forêt; ils montent généra-

lement de toutes petites pirogues, du haut desquelles ils frappent très adroitement le poisson de leurs harpons. Outre les gros poissons toujours très fréquents — et qui parfois nous font l'agréable surprise de sauter d'eux-mêmes dans nos barques — il faut signaler la présence d'un très petit poisson, que l'on pourrait appeler le *poisson volant* du Chari : il s'élance hors de l'eau et parcourt *à sa surface* une distance de 3 à 10 mètres, battant de ses nageoires ventrales le liquide sur lequel il trace un rapide sillon[1].

Les faux bras et les hauts-fonds continuent, nous passons successivement près des villages de Miane et de Kabi, situés aux deux extrémités de la même grande île. A partir de ce point, la berge de rive droite nourrit un grand nombre de beaux Borassus et cela jusqu'au village baguirmien de Gadana, où nous campons à quatre heures et quart.

Nous pouvons, pour la première fois depuis Koussri, et grâce à la pureté du ciel, faire quelques observations astronomiques.

20 avril. — Lamana congédie ici sept pagayeurs qui sont remplacés par des hommes pris au village et nous partons à cinq heures et demie. Après 5 kilomètres de nage nous nous arrêtons au village important de Kiâo, pour solder et renvoyer huit autres pagayeurs que Kiâo nous remplace.

La marche est reprise aussitôt, nous rencontrons fréquemment de grands pièges à poissons : ce sont des enceintes de pieux fichés dans la rivière et supportant des nattes ou claies à tissu clair dans lesquelles sont ménagées des ouvertures.

Aujourd'hui le fleuve est diffus à cause de nombreux bancs de sables, d'îlots et de faux bras; il divague bien davantage que le Chari d'aval.

Après quelques heures de route, on passe devant deux agglomérations de cases sur des îles, cases qui remplacent le village de Mâfline détruit par Rabah; il s'élevait sur un pro-

1. Ce poisson est très commun sur le Chari, le Gribingui, l'Oubangui et le Congo.

montoire de rive droite qui est fort riant d'aspect et couronné de nombreux et très grands arbres au sommet d'une berge à pic d'une dizaine de mètres de hauteur.

Le campement est établi à cinq heures sur un banc de sable, en un point nommé Maïnâbo.

Tous les indigènes de la rive droite s'occupent activement à semer le sorgho en prévision de la très prochaine arrivée des pluies.

Je n'ai pas encore indiqué que, pendant cette période de navigation, j'avais installé la garde de nuit au moyen des miliciens que m'avait donnés Gentil et au moyen de mes Chambba, ces derniers prenant la garde pendant la seconde moitié de la nuit. Cette précaution n'était du reste point particulièrement dirigée contre les habitants des villages, mais surtout prise pour empêcher la désertion des pagayeurs. Je dois dire que les miliciens faisaient ce service avec la plus grande nonchalance et la plus parfaite insouciance et, souvent pendant la nuit, j'ai trouvé l'homme de garde dormant à poings fermés ou bien pêchant philosophiquement à la ligne; j'avais beau crier, je ne pouvais obtenir d'eux un service correct et même parfois dans les villages, j'étais obligé de mettre le holà pour les empêcher de s'approprier diverses choses appartenant aux indigènes. Le fonctionnaire caporal qui les commandait, Baba-Diara, blessé de Kouno, était un brave homme mais sans aucune autorité. Leur principal rôle a donc été surtout d'accompagner en armes mon factotum Lamana, et de rehausser son prestige dans les villages lorsqu'il allait chercher des vivres ou recruter des pagayeurs.

21 avril. — Départ à six heures moins un quart. Le chenal navigable est de plus en plus tortueux et les îles nombreuses. Nous atteignons Lafana, village important sur une avancée de rive gauche, tandis que l'ancien village détruit par Rabah se trouve sur celle de droite en face.

Nous soldons neuf pagayeurs de Bayïnegané, qui nous quittent et que relayent des hommes de Lafana. Les habi-

tants nous fournissent quelque peu de poisson, mais point de sorgho.

Sur la rive gauche maintenant et au loin dans la brousse les habitants sont des Massa, que Lamana traite avec mépris de païens, ils n'ont guère de contact avec le fleuve. Nous continuons à rencontrer assez fréquemment de petites pirogues que montent tantôt des pêcheurs, tantôt des indigènes qui changent de village ou de campement. Il en est même qui déménagent ainsi non seulement leur mobilier, mais aussi leur case, et j'en ai vu un qui transportait sur une pirogue minuscule la toiture conique de sa paillotte et les nattes enroulées qui formaient les parois de son habitation.

Dans la brousse, les pintades sont toujours aussi communes, leur cri strident résonne partout et se mêle à celui encore plus aigu de l'aigle pêcheur.

La route se poursuit entre les bancs de sable et sur les hauts-fonds, passe devant deux petits villages de grève dont le plus important se nomme Morio, puis nous amène aux paillottes de Bousso érigées sur un banc de sable, au pied du haut promontoire sur lequel se voient les ruines du village détruit par Rabah.

Ce matin à sept heures quelques gouttes de pluie avec temps très menaçant.

22 avril. — Après un pénible traînage des pirogues pendant près de 200 mètres, nous sommes en route à six heures du matin. Les berges s'abaissent de plus en plus et n'ont plus guère maintenant que 4 mètres; elles sont toujours très boisées, et lorsqu'il se produit des éclaircies, les graminées du plateau sont partout incendiées. Le chenal passe constamment d'une rive à l'autre.

Après 15 kilomètres de marche s'ouvre, à notre gauche, l'embouchure d'un marigot d'aspect charmant dont les berges et les bords sont recouverts de graminées vertes et qui vient rompre la monotonie des flancs, toujours nus jusqu'ici, des berges du Chari. Plus loin, quelques huttes de

pêcheurs sur une plage de sable, immédiatement suivie d'un haut-fond.

Nous campons à Merki, premier village des Saroua; les Baguirmiens maintenant n'apparaîtront plus et leur pays est franchi. Les Saroua, aussi dédaigneusement qualifiés de païens par Lamana, habitent maintenant les bords du Chari rive droite : ils vivent de pêche et des fruits des forêts, mais ne cultivent point la terre. Ils sont simplement vêtus d'un

Comment les indigènes déménagent leurs cases.

petit pagne fabriqué d'une peau de chèvre qui s'étale par derrière, tandis que par devant pend un lambeau d'étoffe. C'est là leur costume national.

Les pagayeurs, en route, se jettent à l'eau à tout bout de champ, s'y plongent en entier pour se rafraîchir et remontent en pirogue reprendre leur travail sans même se secouer. Ces gens-là passent la moitié de leur vie dans l'eau. Leur façon de boire est bien amusante : ils se penchent sur le bord de la pirogue, puisent l'eau à pleine main et se l'envoient dans la bouche grande ouverte et qu'ils referment à chaque gorgée.

23 avril. — Cette nuit, et grâce à la nonchalance des miliciens de garde, dix pagayeurs ont pris la fuite. Les noirs du bas redoutent en effet de s'aventurer plus en amont au milieu de populations différentes et qu'ils craignent. Nous en recrutons péniblement dix nouveaux à Merki et nous poussons un

peu avant six heures. Après avoir croisé un campement de pêcheurs qui nous donnent du poisson, nous laissons à notre droite le village détruit de Merkénne, puis à gauche, mais dans les terres, celui de Maïna, pour arriver ensuite à un petit village de paillottes du nom de Kalanga ou Dalanga.

Là, la berge de rive droite porte un bois de Borassus, et la rivière présente, sur plus de 400 mètres, des hauts-fonds successifs et quantité d'arbres échoués dans le courant. Dans les terres, mais hors de vue, nous laissons sur la rive droite le village de Mongolo, puis nous touchons le petit village de huttes de même nom sur une grève.

Le Chari est réellement superbe aujourd'hui, comme ampleur, sinon comme profondeur, et, aux hautes eaux, il doit présenter un magique spectacle. Les hippopotames sont très nombreux dans les cuves à grand fond; les caïmans pullulent partout, étalant leur paresse au soleil sur les grèves, qui sont en outre recouvertes de masses de pélicans. Nous stoppons à quatre heures vingt minutes au village Saroua de Mbargha.

A partir de cinq heures violente tornade, mais qui ne nous donne que quelques rares gouttes d'eau.

24 avril. — Deux pagayeurs ayant trouvé moyen de filer pendant la nuit, bien que je leur aie fait déposer leurs lances et leurs perches près de moi; il nous faut près d'une heure de palabre pour recruter à grand peine trois hommes de remplacement au village; nous ne partons donc qu'à six heures et demie. Les bois de Borassus se continuent sur la rive droite pendant quelques kilomètres.

Les hauts-fonds sont assez fréquents; à un moment donné, les pagayeurs nous avaient engagés dans un bras non navigable, et nous nous trouvons forcés de revenir en arrière pour contourner une île; nous sommes là en face du village de Djemiri, situé sur une grève de rive gauche. Le chenal est en ce point en eau profonde avec courant violent et le passage est difficile à cause des sinuosités. Aussitôt après se pré-

sente une série de hauts-fonds au milieu desquels il est impossible d'éviter 300 mètres de trainage très dur.

La flottille passe le long d'une île où s'élève le village de Mandjoum ; en face sur la rive gauche nous voyons les ruines de l'agglomération de même nom détruite par Rabah. En ce point nous avons encore dû revenir sur nos pas, les pagayeurs nous ayant fourvoyés dans un chenal non navigable.

La route se poursuit en sinuosités nombreuses avec quelques traînages, nous croisons l'embouchure d'une rivière qui s'enfonce dans les terres vers l'est-sud-est, et quelques kilomètres plus loin nous campons sur une grève à quatre heures et demie.

25 avril. — Un hippopotame, tué hier soir par Villatte, flotte ce matin à la surface de l'eau et nous perdons plus d'une heure à laisser nos hommes le dépecer et prendre une partie de sa chair ; nous ne partons donc qu'à sept heures.

En cette région la berge de rive droite est nue, tandis que celle de rive gauche est toujours couronnée de forêts ininterrompues. Nous rencontrons dans de petites pirogues des Sarouas pêcheurs, mais le pays semble tout à fait inhabité.

Après 15 kilomètres de marche, nous passons en face du premier débouché sud du Ba-Ir ou Batchiklane le bras oriental dont il a été question plus haut. Aussitôt après s'élève une tornade de sud-est d'une violence extrême ; le ciel est noir et roux lorsque nous aborde brusquement l'ouragan, soulevant des masses de sable des grèves et les cendres des berges incendiées, à tel point qu'on ne peut plus rien distinguer ; nous nous réfugions dans les roseaux au pied d'une berge, pour éviter la houle qui est très forte sur le fleuve et qui envahit les pirogues. La tornade dans toute sa violence ne dure qu'une dizaine de minutes, mais le vent reste très fort pendant la journée et le ciel très menaçant.

Nous campons, un peu avant quatre heures, sur une grève, après avoir dépassé les ruines du village de Kiar, situé dans l'intérieur des terres sur la rive gauche.

La berge de rive droite est tout près de nous, elle a 4 à 5 mètres d'élévation et elle est couronnée d'une superbe et épaisse forêt avec profusion de grands arbres et de lianes : de grands singes bruns s'ébattent et grincent des dents dans les branchages et les éléphants poussent leur cri de trompette dans l'épaisseur du fourré. Villatte tue encore deux hippopotames, mais nous sommes surchargés de viande; pagayeurs et miliciens en font sécher partout; c'est un véritable charnier qui répand une odeur peu agréable; les intestins d'hippopotame qui pendent lamentablement sur des barres de bois sont particulièrement répugnants à voir et à approcher. Tout ce monde fait cuire sans interruption et mange pendant la nuit entière.

26 avril. — Nous partons à six heures moins vingt minutes. Après une assez longue navigation en eau profonde, avec des troncs d'arbres échoués un peu partout, nous tombons sur des hauts-fonds nécessitant un traînage qui maltraite un peu les fonds de pirogues, étant donné que les graviers de limonite assez gros sont toujours très nombreux.

Nous campons sur une grève à quatre heures et demie au nord d'un village de Miltou que nous signale Lamana.

Depuis Goulféï le sol visible des flancs de berge prouve très nettement que le Chari jusqu'ici se creuse un lit dans des couches horizontales, tantôt argileuses, tantôt sableuses, que lui-même a dû déposer jadis au temps où le pays était une sorte de lac et où le sol était précisément constitué par les dépôts des eaux; c'est ce qui explique l'*extrême faiblesse* de la pente du Chari.

27 avril. — Nous partons à cinq heures et demie au milieu d'un coup de vent très violent, qui se résout en pluie et nous donne une averse formidable qui dure de huit heures à neuf heures. Nous avons en vue, mais très loin à gauche, le sommet du mont Gankoul.

Beaucoup d'îles et de bancs de sables; nous laissons sur la rive droite une ouverture de rivière qui doit être la seconde

entrée méridionale du Ba-Ir; puis, après 9 kilomètres de marche à partir du point de départ, nous sommes au milieu d'un dédale de bancs de sable qui rendent le chenal des plus sinueux. Là se trouvent quelques huttes qui correspondent probablement au village de Miltou.

Nous campons à quatre heures et demie au nord d'un village abandonné nommé Niéllé et situé hors de vue dans l'intérieur.

Nous sommes sur un îlot de sable, et comme le temps s'est rasséréné sur le soir je puis faire quelques observations d'étoiles. Pendant que nous étions occupés à ce travail, Villatte et moi, vers huit heures, nous entendons tout à coup un formidable tapage accompagné de nombreux barits d'éléphants; nous avions, à moins de 300 mètres de nous, toute une bande de ces grands pachydermes. Ils sont restés là plus de deux heures, soufflant, ronflant, pataugeant dans l'eau, s'aspergeant à qui mieux mieux, pendant qu'une troupe d'hippopotames grognait à quelques pas de nous, exprimant bruyamment leur fureur de nous voir occuper le lieu habituel de leurs ébats. Nous avions autour de nous quelques maigres feux de campement, dont le faible éclat ne paraissait point troubler la quiétude de ces nocturnes visiteurs qu'une nuit profonde nous empêchait, au reste, de distinguer. Mais néanmoins, pendant toute la durée de mes observations, je me demandais si un éléphant indiscret n'allait pas venir saisir de sa trompe la lunette de mon théodolite. Pendant que ces scènes se passaient sur le fleuve, des lions rugissaient à qui mieux mieux dans la brousse voisine, en quête d'une antilope mal gardée ou d'un pagayeur endormi. Les rhinocéros ne se faisaient point entendre mais leurs traces et leurs chambres de couchage sont très fréquentes dans la forêt.

28 avril. — Rosée intense pendant la nuit et qui ne fait qu'augmenter l'humidité de nos vêtements qui n'avaient point séché de la pluie de la veille. Nous partons à cinq heures et demie. La berge de rive droite, haute de 5 à 6 mètres, a

repris sa belle couronne de forêts ; le lit du Chari est encombré de quelques hauts-fonds qui nous amènent peu à peu jusqu'au village de Demrâ. Les paillottes de ce village sont édifiées au milieu d'une futaie de hauts Gâo, tout à fait sur le couronnement de la berge de rive droite, et en une position des plus pittoresques [1]. Les hommes sont maintenant des Miltou, les Sarouas sont dépassés depuis Miltou ; ni les uns ni les autres ne sont musulmans et aucun d'eux, pas plus que les indigènes que nous allons trouver à l'avenir, n'est circoncis. Les Miltou portent une peau attachée à la ceinture par derrière et ramenée par devant, entre les jambes. Ils cultivent un peu de sorgho autour des deux villages. Je vois dans ce village de grands tambours de bois, véritables monuments de 2 m. 50 de hauteur au moins.

A moins de 3 kilomètres en amont de Demrâ, nous passons devant l'embouchure d'une rivière venant de l'est-sud-est, c'est le Bahar Halba, assez étroit et dont les berges sont très boisées ; au confluent même on voit deux agglomérations de cases qui font partie de Demrâ.

A partir de là, et pendant le reste de l'étape, le Chari est majestueux et presque sans sinuosités, malgré quelques hauts-fonds, jusqu'au village de Damtar près duquel nous campons sur une grève.

El-Hadj a tué aujourd'hui deux antilopes et un vieux rhinocéros ; tout notre monde méprise la chair de ce dernier sous prétexte qu'elle est amère.

29 avril. — Départ seulement à six heures, parce que Lamana a essayé infructueusement de recruter des pagayeurs, toute la population masculine s'est esquivée dans la brousse et nous avons dû pousser avec nos équipages incomplets. Nous remontons le bras de rive droite, l'autre étant insuffi-

1. C'est en ce point où je vois pour la dernière fois quelques pieds de Korunka (*Calotropis procera*). Cette plante s'étend donc sur toute la zone comprise depuis le Sahara des Azdjer, c'est-à-dire par environ 27° de latitude nord, jusqu'au dixième parallèle nord où nous sommes ; soit *près de 2 000 kilomètres.*

samment pourvu d'eau; ce n'est qu'après 8 kilomètres de route que nous arrivons au bout amont de la grande île qui séparait ces deux bras. Après un espace de moins d'un kilomètre, la rivière se divise de nouveau en deux bras; nous prenons, sur l'indication des pagayeurs, celui de rive droite, mais après 2 kilomètres de navigation nous arrivons au pied des villages de Gouari sur un haut-fond infranchissable qui barre tout le cours de la rivière; force nous est donc de revenir en arrière et de prendre le bras de rive gauche.

Gouari est situé comme Demrâ sur le sommet d'une haute berge au milieu d'une futaie de grands Gâo.

Un peu avant deux heures, nous sommes assaillis par une tornade sèche des plus violentes qui nous force à demander, pendant une heure, aux roseaux de bordure, un abri contre l'intolérable poussière de cendres, contre le vent et contre la houle. L'orage et le ciel menaçant persistent toute la nuit.

Nous campons à quatre heures et demie sur un banc de sable en face du petit village de rive droite de Bokalé, situé dans un bouquet d'arbres.

30 avril. — Départ à six heures moins un quart; peu après haut-fond avec seulement une quinzaine de centimètres d'eau, suivi de beaucoup d'autres passages semblables ou à peu près; un second bras se déroule sur le bord de la rive droite, ce qui n'empêche pas le fleuve d'avoir ici de 400 à 500 mètres de largeur pour un seul bras. Nous arrivons au village de Kouno, petit amas de cases situé sur une longue grève de rive gauche en face du grand village de même nom où avait eu lieu, le 29 octobre 1899, la mémorable bataille de Kouno entre les troupes de Rabah et celles de Gentil commandées par le capitaine Robillot.

Malgré tous nos efforts nous ne parvenons à recruter qu'un pagayeur alors qu'il nous en faudrait quatre; des gens du Khalifa Baboui, venus pour me saluer, me paraissent absolument manquer d'autorité, malgré les énormes *kourbaches* en cuir d'hippopotame dont ils sont pourvus.

Un peu en amont de Kouno nous croisons sur les grèves et successivement plusieurs groupes de huttes appartenant à des gens de l'agglomération de Kouno, et qui portent aussi le nom de Kouno. Nous parvenons à trouver dans un de ces villages cinq pagayeurs qui ne paraissent pas très enthousiastes, mais qui cèdent aux injonctions plutôt menaçantes de l'envoyé du Khalifa Baboui.

En ces villages les femmes n'ont plus aucun vêtement et les hommes portent le petit pagne de cuir passé entre les jambes et relevé derrière et devant.

Nous avons remarqué, un peu avant le dernier de ces petits villages, un affleurement de roche brune ferrugineuse qui apparaît sur le bord de la rivière et s'enfonce sous l'eau [1].

Une région de hauts-fonds succède à ces villages et nous force à de pénibles traînages; nous campons à cinq heures passées entre les villages de Koualoum au nord et de Méo au sud-est. Nous avons en vue devant nous les montagnes de Niéllim, dont les croupes et les sommets sont entièrement boisés.

1er mai 1900. — Pendant la nuit, quatre des cinq pagayeurs recrutés hier se sont enfuis, ce qui prouve une fois de plus combien négligente était la garde faite par les miliciens qui m'escortaient. Lamana et l'envoyé du Khalifa Baboui embauchent trois noirs occupés à un piège à poissons, mais ce n'est qu'en rechignant que ces indigènes prennent les perches. Nous ne partons qu'à six heures.

Après 3 kilomètres et demi de route, au milieu d'îles, nous passons au pied du village de Méo situé sur le haut de la berge de rive droite dans un bouquet d'arbres. C'est à partir de ce point que nous avons trouvé, tant aux mains des noirs que dans la brousse, les fruits du *Nété* [2], dont les longues

1. C'est la première manifestation rocheuse relevée sur le Chari depuis que je le remonte.
2. *Parkia felicoidea. Nété* est le nom que lui donnent les Sénégalais.

siliques fournissent, autour des graines, une pulpe farineuse, jaune, sucrée, vanillée et excellente à manger.

A 3 kilomètres en amont de Méo, nous laissons à notre gauche l'embouchure d'une rivière ou d'un faux bras. Peu après, long traînage sur un haut-fond et ensuite le lit du Chari prend une superbe ampleur et semble finir, en amont au pied des collines de Niéllim; si bien qu'en faisant abstraction du reste du paysage on pourrait se croire sur un lac fermé en pays de montagnes.

Nous passons bientôt par le travers du village de Togbao-Niéllim situé sur la rive gauche au pied même des collines. On distingue à la jumelle la croix de bois que la mission Gentil a élevée au point même où furent massacrés, le 17 juillet 1899, notre pauvre ami Bretonnet et toute son escorte. C'est avec un vif sentiment de regret et une douloureuse sensation de tristesse que je laisse bientôt derrière moi ces roches muettes, témoins de cette terrible catastrophe et de l'admirable défense faite par cette poignée de braves. Lamana a conservé de cette bataille un cuisant souvenir; il me raconte qu'il y a perdu sa femme et tout ce qu'il possédait.

Les collines de Niéllim sont boisées jusqu'au sommet, elles sont constituées par des roches, de couleur rousse très foncée ou noire, en blocs arrondis plus ou moins éboulés; la chaîne ne dépasse pas 100 mètres d'élévation et le plus souvent n'atteint pas cette hauteur. Les stratifications apparentes paraissent verticales et très déchiquetées et brisées; la chaîne est isolée au milieu de la plaine, mais semble se poursuivre assez loin en mamelons successifs.

Un second village s'élève à 1 800 mètres en amont du premier, et, à sa hauteur, nous trouvons le Chari entièrement barré par un piège à poissons, dont les pêcheurs du reste s'empressent de nous ouvrir deux ou trois claies pour nous permettre le passage.

Nous campons au sud-est de Niéllim sur une grève de rive gauche.

Les bancs d'huîtres sont très nombreux depuis deux jours.

2 mai. — Rosée très forte, tout est mouillé; départ à cinq heures et demie.

Quelques Doum se mélangent aux arbres des rives. Au reste, depuis hier, ce ne sont plus les forêts régulières à arbres de hauteurs égales; c'est plutôt un semis de grands arbres assez rapprochés les uns des autres, mais avec un sous-bois beaucoup moins élevé en tant qu'arbustes. Le Gambba recouvre en abondance les parties non forestières et de temps en temps on voit quelques Borassus.

Après 20 kilomètres de marche, nous arrivons en un point où, après un coude accentué qui nous procure des hauts-fonds, le Chari est tout à fait superbe : il se perd au lointain, dans un immense mirage, que dépassent les ombres tremblotantes d'une forêt épaisse; pendant que derrière nous, s'effacent dans un mirage analogue les contours déjà indécis des collines de Niéllim.

Dès deux heures, tonnerre et orage violent, mais sans pluie sur nous; les collines de Niéllim l'accaparent en entier. Nous campons à cinq heures et demie, après avoir dépassé le village de Gaye resté dans les terres sur la rive gauche.

Les moustiques sont en nombre aujourd'hui et leurs piqûres commencent à être gênantes. Dès qu'arrive le soir, nous voyons déjà depuis quelque temps, et nous n'allons plus cesser de les voir, des milliers de petites lucioles zébrant l'obscurité de la nuit de leur brillant fanal. Mes Chambba sont particulièrement étonnés de ce spectacle entièrement inconnu et insoupçonné d'eux.

3 mai. — Départ à cinq heures et demie; nos pagayeurs nous mènent toujours avec cette nonchalance et cette lamentable lenteur que j'ai déjà signalées.

Il ne faudrait pas croire que la route suivie par nos pirogues est celle où le fleuve contient le plus d'eau; les pirogues n'empruntent le chenal des plus grands fonds, en effet, que dans le cas où lui seul est praticable, tout le reste étant en

hauts-fonds par exemple. Les bateaux cherchent toujours au contraire à n'avoir qu'un fond de 0 m. 60, de 1 mètre ou de 1 m. 20, mais pas davantage, attendu qu'une trop grande épaisseur d'eau gêne considérablement les pagayeurs de ce pays qui, je le répète, *sont avant tout et seulement des percheurs* et non des pagayeurs. Au surplus, la petite palette, qu'ils portent parfois à l'un des bouts de leurs perches, ne saurait imprimer de vitesse aux pirogues et ne trouve son emploi que lorsque, sur un court passage en eau profonde que l'on ne peut éviter, il s'agit de diriger et de faire manœuvrer un instant l'embarcation.

Après 11 kilomètres de route nous nous trouvons en présence du passage de Thâlbé. Là, le Chari est encombré de roches en blocs arrondis, polis par les eaux dont ils dépassent actuellement le niveau de 1 m. 50 à 3 mètres environ. Ces blocs constituent une sorte de barrage où le chenal navigable dans ses points les plus resserrés n'a pas 40 mètres de largeur. Le lit entier est parsemé de ces blocs dont la base est couverte d'huîtres, qui forment en outre des bancs épais fondés sur des roches cachées par les eaux.

Il est certain que presque aucun de ces blocs n'émerge au moment des hautes eaux, mais ils doivent occasionner à cette époque de forts bouillonnements et de violents remous et rendre la navigation plutôt périlleuse. En saison sèche au contraire le passage de Thâlbé est des plus faciles et comporte assez d'eau partout.

Ces blocs et ces bancs d'huîtres se poursuivent plus ou moins épars pendant 13 kilomètres, et après cette distance le Chari redevient libre.

Les îles et îlots un peu élevés sont maintenant très pourvus, en bordure bien entendu, de végétation verte de grandes graminées, de roseaux et de cyperus, etc.

Nous retrouvons, près de la fin des roches, le bras de rive gauche qui nous rejoint après avoir entouré la longue île boisée que nous venons de côtoyer, puis nous campons, un

peu après quatre heures, sur une grève près d'un village de pêcheurs, abandonné, qui se nomme Thâlbé.

Le Nété abonde dans la forêt, de même que les lions et les rhinocéros.

4 mai. — Départ à cinq heures et demie. Nous avons parmi les pagayeurs de ma pirogue un vieux Baguirmien qui excite les autres de la voix et qui leur donne des indications — plus ou moins exactes du reste — sur la route à suivre et sur le chenal à choisir. Cet homme, un peu moins paresseux et un peu plus obligeant que les autres, se considère comme leur chef, d'autant que dans mon équipage il y a *cinq païens*, comme ils disent. Or, pour les Baguirmiens, ces gens ne comptent pas; mais s'ils ne comptent pas ils ne travaillent pas non plus, et j'ai beau menacer, jurer, crier, hurler, rien n'y fait, je n'obtiens pas un mètre de plus par heure!

Le mirage sur les grèves reste extrêmement intense et déforme tous les objets en vue; il cesse aussitôt que le rayon visuel, au lieu de passer sur une surface de sable, se dirige sur l'eau du fleuve.

Les hauts-fonds succèdent aux hauts-fonds, les sinuosités se présentent fréquemment jusqu'au campement qui a lieu à quatre heures et quart sur une plage de sable.

Dans la soirée, violent orage qui ne nous donne que peu d'eau, mais beaucoup de tonnerre et d'éclairs.

5 mai. — Nous partons à cinq heures et demie, et après 3 kilomètres de navigation nous passons par le travers de l'embouchure du Bahar Sara, grand affluent de rive gauche du Chari. Cette rivière est très large, mais son confluent est criblé de bancs de sable entre lesquels circulent des multitudes de petits canaux.

Au delà du Bahar Sara, à quelques kilomètres, la rive gauche du Chari est très boisée, celle de droite n'ayant point cessé de l'être. C'est là que pour la première fois je remarque la présence de nombreux Carité ou arbres à beurre; du reste la rivière ne tarde pas à prendre un bel aspect de rivière équatoriale, à

cause des bois qui descendent jusqu'au niveau même de l'eau, des arbres charriés qui émergent de toutes parts, des arbres à demi déracinés trempant leurs branches dans l'eau ; le bord même du fleuve est tapissé de grandes graminées à tiges violet sombre ; en somme, il y a une augmentation sensible des plantes vertes, surtout des graminées, garnissant entièrement les flancs des berges. La contrée est moins uniforme et d'une allure beaucoup plus attrayante que plus en aval. C'est une véritable route d'eau entre deux lisières de verdure haute et touffue que viennent, maintenant avec fréquence, trouer les embouchures de marigots verdoyants et sinueux.

Nous campons un peu avant six heures sur une île de sable où, toute la nuit, nous restons en proie à la piqûre dévorante des moustiques.

Toute la soirée, grand orage, mais avec peu de pluie.

J'ai envoyé ce matin en avant sur une pirogue Lamana et sa suite pour prévenir au poste de Tounia de ma prochaine arrivée.

6 mai. — Nous sommes en route à six heures moins un quart et nous arrivons à Fort Archambault (Tounia) à huit heures du matin. Là le *Léon-Blot* dort dans le fleuve au pied de la haute berge que couronnent les constructions de l'établissement français. Je suis reçu sur la berge, en accostant, par M. de Mostuéjouls, chef du poste de Tounia et en même temps commandant du *Blot* ; là aussi se trouvent M. Perdrizet chef d'exploration, M. Brugel, mécanicien du *Blot*, et l'adjudant Charton. L'accueil qui nous est fait est rempli de la plus franche et de la plus affectueuse des cordialités, l'hospitalité qui nous est offerte des plus aimables, toutes choses qui ne peuvent s'oublier par la suite.

7 et 8 mai. — Séjour. Des villages indigènes très importants s'élèvent aux environs de Fort Archambault tant dans les terres que sur les grèves en bas. Les habitants sont des Kaba-Bodo ; les hommes sont assez généralement nus ou avec un pagne

minuscule par derrière ; ils ont les cheveux extrêmement laineux, rasés complètement ou portés très courts. Quant aux femmes, elles vont nues ; grandes et bien faites, la partie postérieure de leur individu est des plus proéminentes et déferle constamment à la marche. Hommes et femmes sont grands et bien bâtis.

Les indigènes ont déjà semé leur sorgho qui présente des tiges de 5 ou 6 centimètres de hauteur ; plus tard, ils sèmeront au pied de ce sorgho des haricots et des courges qui emprunteront comme tuteurs les tiges robustes et plus hautes du sorgho.

Nété, Carité, Tamariniers, Eriodendron, sont communs autour du poste ; les noirs emploient les houppes soyeuses surmontant les graines de ce dernier arbre en guise d'amadou ; nombreuses aussi sont les asperges sauvages, les vignes sauvages, de trois variétés, et des plantes tinctoriales entre autres le *Fajoulandé*[1], qui fournit une belle coloration jaune orangé.

Quant aux espèces introduites, je vois dans le jardin du poste des légumes d'Europe, des papayers, des bananiers, etc.

Les indigènes ont ici des cabris d'une espèce particulière — nous n'en trouverons point d'autres pendant tout le reste du voyage — ils sont très petits et extrêmement bas sur pattes ce qui leur donne un aspect et une démarche de bassets tout à fait bizarre.

Parmi les gens qui viennent vendre des denrées au poste figurent aussi les Kaba-Mara. Leurs villages sont à une dizaine de kilomètres dans l'est et dans cette région on trouve des girafes.

Le Chari, même à cette époque de basses eaux, est une très belle rivière, dont le lit est fort large. Pendant la saison des hautes eaux, non seulement il devient un fleuve majestueux, atteignant, en certains points, 6 à 8 kilomètres de largeur, mais encore il s'épanche de toutes parts dans les

1. *Cochlospermum niloticum.* Fajoulandé est son nom au Sénégal.

plaines de bordure, en formant d'innombrables marigots, lacs ou étangs temporaires; je n'ai pas besoin de dire qu'à cette époque tous les villages de grève ou de bancs de sable, que j'ai signalés depuis Koussri, disparaissent et que leurs emplacements sont recouverts par les eaux de la crue.

9 mai. — Lamana reste ici attendant une occasion favorable pour descendre rejoindre Gaourang. M. de Mostuéjouls a remplacé tous mes pagayeurs par des pagayeurs du pays, il m'a donné un laptot du *Blot*, Sénégalais nommé Ahmadou Nyang; il garde deux de mes miliciens malades. Pour nous faire gagner quelques étapes, il m'a aimablement proposé de tenter de faire remonter le *Blot* pendant quelques jours, si les hauts-fonds ne présentent pas d'obstacles infranchissables; en conséquence le *Blot* étant en pression, les pirogues remorquées à couple, nous faisons machine en avant à neuf heures du matin avec M. de Mostuéjouls et M. Brugel.

En face de Tounia, sur l'autre rive, s'étend une région basse qui se recouvre aux hautes eaux et qui est sillonnée de nombreux marigots. A peine avions-nous fait 1 200 mètres que nous touchons et qu'il faut procéder à un premier traînage mais court et qui se franchit facilement; une marche de 5 kilomètres nous amène sur un nouveau haut-fond plus long et plus pénible; la marche est reprise et aboutit cette fois, après une douzaine de kilomètres de route totale, à un banc de sable infranchissable. Le Chari a décidément trop peu d'eau et le *Blot* ne peut continuer plus loin, hélas! On stoppe donc et l'on s'amarre à la rive pour camper.

Vers onze heures nous avions eu un peu de pluie et à quatre heures nous recevons une tornade violente qui nous gratifie d'une averse formidable d'une heure.

10 mai. — Le *Blot* chauffe pour redescendre à Tounia; je donne une dernière poignée de main à ces messieurs, je remercie encore M. de Mostuéjouls de sa bonne hospitalité et des rouleaux de tabac batéké dont il s'est privé pour moi; et

nous recommençons la montée avec onze pagayeurs, deux des miens s'étant enfuis pendant la nuit.

L'aspect du Chari, en cette région, est beaucoup plus riant qu'en aval; les arbres et les broussailles vertes tapissent les flancs de berge, des lianes nombreuses s'attachent à tous les arbres et laissent gracieusement pendre de tous côtés leurs rameaux parfois fleuris. Des graminées vertes, et le petit mimosa à fleurs mauves et à siliques hirsutes, que nous rencontrons depuis la Komadougou, poussent sur le bord immédiat du fleuve. De charmants martins-pêcheurs, dont l'un est d'un beau bleu-saphir, rasent continuellement les eaux de leur vol rapide et les pintades jacassent de toutes parts.

Après 12 kilomètres et demi de marche, nous touchons au village de Kadebry, importante agglomération de rive gauche composée de groupes de paillottes, ou de paillottes isolées, éparpillées au milieu des cultures de sorgho et de haricots avec un semis de quelques grands arbres épars. Le chef, qui suivant la coutume de cette région porte le même nom que le village, me fournit les deux pagayeurs qui me manquent. Il est pourvu d'une grande barbe, chose rare en ce pays, et revêtu d'un pantalon, ce qui est encore bien plus rare. Quant aux femmes, elles sont nues. Les hommes sont parfois munis de boucliers en vannerie, très petits et ornés alentour de longs poils de singe. Tous sont armés de deux ou trois sagaies ou harpons à pointes dentelées, emmanchées sur des hampes fines en bambou quelquefois sculpté.

Dans tous les villages de la région on achète des haricots, du sorgho, un peu de farine de sorgho et de maïs, de la farine de Nété, des arachides. Les achats se soldent au moyen de petites perles blanches, bleues ou rouges (*Bayoques*). Nous faisions ainsi nos provisions de route par l'entremise du laptot Ahamadou-Nyang qui se fait un peu comprendre des indigènes.

Aussitôt après Kadebry le Chari se sépare en deux bras; nous prenons celui de rive droite, charmant couloir de

verdure d'une centaine de mètres de largeur seulement, alors qu'en aval de Kadebry le Chari, en un cours unique, comptait toujours entre 300 et 500 mètres.

Bientôt après surgissent des îles et de nombreux faux bras du fleuve. A 3 kilomètres de Kadebry, nous trouvons un petit village où les indigènes possèdent, outre leurs cabris,

Femmes des Kaba-Bodo puisant de l'eau à Kadebry.

de petits moutons très bas sur pattes et pourvus d'une énorme crinière et de longues manchettes exactement semblables à celles du mouflon. Il en est de même dans les agglomérations suivantes. A 7 kilomètres en amont, village de Maltandji sur la rive droite. Un long alignement de la rivière fait suite à ce point et sur son parcours la berge de rive gauche est bordée de grands arbres, mais qui ne forment là qu'un rideau derrière lequel s'étend une plaine déboisée et cultivée où s'élèvent des paillottes.

Le village de Daréne se présente après 4 kilomètres et demi de parcours, puis celui de Gami près duquel nous campons à cinq heures.

Les indigènes de ces villages possèdent des pirogues de petite dimension creusées dans un seul tronc d'arbre. Les femmes y sont nues et fument généralement une pipe énorme en argile noire. Quelques-unes ont le front et la tête teints en jaune, toutes ont les cheveux complètement rasés, ce qui ne contribue guère à leur donner un aspect plaisant.

Quelques chiens habitent les villages. Ils sont de petite taille, bien faits et ont les oreilles droites et pointues.

Des masses de tourterelles et de pintades volent dans la brousse. L'oiseau serpent-plongeur, est très abondant; quant à l'*écumeur du Chari* et à la sauvagine, on en voit moins parce que les grèves de sable découvertes sont moins fréquentes et moins étendues.

11 mai. — Départ à six heures moins un quart. Environ à 4 kilomètres du campement un haut-fond nécessite un premier traînage; puis les pirogues parcourent un long couloir droit, variant entre 200 et 300 mètres de largeur. La bordure de rive gauche est une belle forêt dont les arbres et leurs branches trempent dans l'eau avec leurs ornements de lianes gracieuses. Cette forêt contient beaucoup d'arbres nouveaux pour notre vue.

Les grèves sont maintenant recouvertes de traces et de crottins d'éléphants et de rhinocéros, le pays est beaucoup moins habité et les lions rugissent dans la brousse.

A onze heures tonnerre, éclairs; la tornade monte rapidement et nous aborde une heure après avec une extrême violence, déversant sur nous, pendant plus d'une heure, une pluie formidable, déchaînant une forte houle, soulevant en grosses vagues les eaux du fleuve et nous forçant à chercher un refuge le long de la berge. C'est dans ces occasions que j'assistais au spectacle suivant : aussitôt les pirogues accostées à la berge, pendant la pluie, tous les pagayeurs se jettent à l'eau jusqu'au cou, se mettent sur la tête une calebasse à l'envers, et se maintiennent philosophiquement ainsi jusqu'à la fin de l'orage. La raison en est fort simple : la

température des eaux de la rivière est d'environ 30° et celle de la pluie n'est que de 24°; les indigènes ne s'immergent que pour ne pas grelotter.

Quand la pluie cesse tout est trempé, tout découle; le fond des pirogues est plein d'eau, il faut les vider. Ce n'est rien que d'être mouillé soi-même, mais ce qui est terrible c'est de penser que les collections, les instruments, les carnets, les bagages sont dans le même état, c'est une véritable et pénible obsession du voyageur en pays à pluies.

Nous campons sur une presqu'île semi-sableuse. Les éclairs continuent et le temps reste menaçant.

12 mai. — Nuit extrêmement humide, tous nos bagages ou vêtements sont aussi trempés que la veille. Départ à cinq heures et demie. Le fleuve a toujours 300 ou 400 mètres de largeur; ses rives, qui tout d'abord étaient moins boisées, reprennent bientôt l'aspect riant accoutumé et la bordure forestière antérieure.

Après 5 kilomètres de marche nous abordons, sur la rive gauche, au petit village de Gouargouz (ou Kouno). Là, les femmes viennent nous vendre des haricots gros et petits, quelques œufs et poules. L'une d'elles me vend sa pipe avec des tuyaux de rechange. Les femmes sont toujours nues, mais quelques-unes d'entre elles portent pourtant autour des reins une ficelle à laquelle est attaché un petit rectangle d'écorce de 5 centimètres sur 2, rectangle retenu par une autre ficelle passant entre les jambes. A ce vêtement (?) il faut ajouter une petite branche feuillue, fixée entre les deux énormes et grasses rotondités d'arrière, rameau mobile qui suit comiquement tous les mouvements de la marche. C'est là ce que les beautés de l'endroit appellent un costume et nous n'en trouverons pas d'autre jusqu'à l'Oubangui. Hommes et femmes sont souvent revêtus d'une couleur rouge brique très sombre, provenant de l'application d'une teinture mélangée à un corps gras.

Je remarque dans le village une sorte de hangar-dortoir

contenant plusieurs lits : entre chaque deux lits brûle un feu composé de deux ou trois grosses branches se consumant lentement, il a pour but de réchauffer pendant la nuit les indigènes, très frileux dans la saison des pluies. Ces lits sont composés soit de planches droites, soit de claies serrées en gros roseaux. Les oreillers sont de petits tabourets elliptiques et concaves, en bois plus ou moins sculpté.

Quelques kilomètres en amont, nos pirogues arrivent à la série des villages de Bongo (Kaba-Bodo) tant sur rive gauche, où se trouve le principal, que sur rive droite où nous abordons d'abord et où nous achetons des haricots et de la farine de sorgho. Nous passons ensuite en face pour nous livrer aux mêmes achats. Là la berge, élevée d'une dizaine de mètres, est superbement boisée jusqu'au pied, mais ce n'est qu'un rideau derrière lequel s'étend une plaine cultivée et semée de nombreuses cases qui constituent l'agglomération de Bongo.

En arrivant de ce côté de la rivière, j'aperçois un pavillon français fixé à un arbre; on accoste et je mets pied à terre pour me trouver aussitôt en face de M. le D[r] Huot, qui est ici depuis quelques jours venant de Gribingui par terre et attendant le lieutenant Faure, resté malade en amont, et auquel il a envoyé des pirogues recrutées aux environs.

Après une heure de causerie avec le docteur Huot, je reprends ma marche monotone. Quelques kilomètres plus en amont, nouvel arrêt aux villages de Malacola où nous complétons notre provision de haricots et de farine, car ce sont là les derniers points habités que nous allons trouver pendant de longues journées de marche, les bords du fleuve étant déserts jusqu'à Finda, c'est-à-dire pendant près de 350 kilomètres de navigation.

Quelques femmes de ce village portent un pagne grand comme la main composé de petites lanières de cuir très étroites. Les hommes ont pour la plupart la tête rasée, mais

certains conservent, au-dessus des tempes et des oreilles, deux plaques circulaires où ils laissent pousser leurs cheveux. Ils ont toujours leurs deux ou trois sagaies et des couteaux de jet comme ceux des environs du Tchad.

Hommes et femmes venant puiser de l'eau à Bongo.

Nous campons à 3 kilomètres en amont du dernier village de Malacola.

Des roches vacuolaires, généralement ferrugineuses, commencent à se montrer aux flancs des berges et elles ne feront maintenant qu'augmenter en fréquence jusqu'au terme de notre navigation.

13 mai. — Départ à cinq heures et demie du matin. Nous

sommes encore dans le coude nord-est très accentué que fait le Chari à la hauteur de Bongo.

La plaine est très plate et certainement recouverte d'eau à la saison du plein, notamment la rive est, toujours beaucoup plus basse que l'autre depuis déjà quelques jours, coupée de marigots et à sol de terre noire très fendillée, tapissée de hautes graminées.

Le massif des villages de Bongo et des environs est très important et, dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres, on peut trouver là 6 000 à 7 000 noirs entretenant des cultures assez étendues et pouvant, le cas échéant, fournir une réserve de grain très appréciable.

A six heures, nous sommes en face d'un affluent de rive droite que les pagayeurs déclarent être le Bakaré, après quelques hésitations qui me laissent un doute. Aussitôt après, le Chari s'incline à nouveau vers le sud-est; son lit est large, plat, calme, superbe, bordé de deux berges boisées et tapissées de fraîche verdure jusqu'au bas, du plus charmant et du plus attrayant effet. L'aspect général du paysage est très gai et très riant et, pour l'une des premières fois, nous pouvons dans la matinée naviguer à l'ombre des arbres de la rive orientale. Malheureusement, comme revers de médaille, nous n'avons que très peu de fond et il nous faut nous mettre tous à l'eau pour un traînage de près de 400 mètres.

La faiblesse de la pente du Chari est un fait très remarquable et qui se présente d'un bout à l'autre de son cours, les baromètres et l'hypsomètre en font foi. Les bancs d'huîtres sont très fréquents sur ses bords et sur tous les troncs d'arbres échoués, mais la taille de ces mollusques diminue. Après 14 kilomètres de navigation, nous rasons une île charmante de fraîcheur, d'ombre et de verdure et couverte de papillons de diverses couleurs qui commencent à faire leur apparition.

Au moment du déjeuner, nous rencontrons une vingtaine d'indigènes cantonnés ici dans la brousse et nous leur achetons, à notre grande joie, une bonne quantité de miel

qui va nous permettre de sucrer notre thé et qui ne nous coûte que quelques cuillerées à café de perles. A peine étions-nous partis que nous voyons arriver d'autres indigènes, pataugeant dans le fleuve et faisant un marché aquatique, fort réjouissant, qui nous permet d'acheter à nouveau du miel. Ils ont été avertis de notre passage par les sons d'une petite trompe dans laquelle soufflaient avec force les premiers indigènes pour indiquer aux gens de la brousse qu'il y avait quelque chose à vendre. Les noirs de ce pays communiquent fort bien au moyen de ces petits instruments dont le son s'étend très loin.

Nous rencontrons bientôt après quelques affleurements de roche tant en îlots que sur les berges. Les traînages se succèdent pendant une partie de la journée et se terminent par un dernier, très long, et compliqué par un barrage naturel de roches, presque complet, d'un bord à l'autre de la rivière.

Nous campons à 4 kilomètres en amont de ce seuil, à quatre heures vingt minutes, sous la menace d'une tornade qui se prépare.

Mes pagayeurs conservent leur viande à la mode du pays : sur quatre fourches en bois de 50 centimètres de hauteur, formant les quatre angles d'un rectangle, ils établissent, avec de petites baguettes, un plancher à claire-voie sur lequel repose la viande; ils allument en dessous un feu assez vif et la viande est cuite et fumée, ou à peu près, au bout d'un certain temps. C'est ici que réapparaissent les hippopotames que nous n'avions plus vus depuis Tounia.

14 mai. — Départ à cinq heures vingt minutes pour tomber, après 1 500 mètres de route, sur un barrage presque complet composé d'une série de seuils de roches percés de portes d'une dizaine de mètres de largeur seulement, qui nécessitent certains efforts de la part des pagayeurs.

Un peu en amont de ce passage, je rencontre une pirogue venant de Gribingui et descendant le courrier à la mission Gentil. Il ne contient rien pour moi ce courrier, mais combien

il sera le bienvenu pour tous ces messieurs en bas du fleuve, la mission Gentil n'ayant reçu aucun courrier de France *depuis huit mois*! Quant à moi, les dernières lettres que j'ai reçues (exception faite des télégrammes officiels trouvés à Zinder) *étaient datées de la fin de décembre 1898!*

A 13 kilomètres du point de départ, nous passons devant l'embouchure du Bangoran, affluent de rive droite qui n'a qu'une faible largeur.

De nombreux traînages successifs se présentent jusqu'au moment où nous campons, à cinq heures moins un quart, après 31 kilomètres de marche.

A peine campés, nous apercevons un rhinocéros qui boit à quelque cent mètres en amont; nous y courons sans retard, El-Hadj, Villatte et moi, mais malheureusement pieds nus, sur un sol hérissé de souches dures et de chaumes piquants de graminées brûlées; le rhinocéros sort bientôt de la bordure forestière du fleuve, il vient sur la plaine et marche sur nous; nous faisons feu successivement, l'animal fait demi-tour et tombe lourdement, puis se relevant file à toute vitesse en recevant de nouveaux coups de feu; il tombe une seconde fois, se relève encore et disparaît. La nature du sol et nos pieds nus nous ont empêché de le poursuivre.

15 mai. — Départ à cinq heures vingt minutes. Après 4 500 mètres de marche, nous croisons l'embouchure d'un petit affluent de rive gauche, de 20 à 25 mètres de largeur, dont aucun des pagayeurs ne peut nous donner le nom.

Le Chari a encore en ce point une largeur qui varie entre 120 et 160 mètres; l'aspect de ses bords donne bien l'impression d'une rivière dans un parc avec des échappées de vue çà et là; des sentiers de grands fauves descendant à l'abreuvoir y semblent tracés pour la promenade.

A 7 kilom. 300 du point de départ, la flottille s'engage dans le Gribingui; au point de confluence, ce dernier, large d'une soixantaine de mètres, paraît plus important comme

débit que le Bamingui que nous laissons à gauche et qui est considéré comme la véritable tête du Chari.

Au confluent, la berge de rive gauche du Gribingui est élevée d'une dizaine de mètres et à pic; cette forme et cette hauteur passent successivement d'un bord à l'autre suivant le caprice des sinuosités de la rivière. Pour la navigation, aussi bien dans le Chari que dans le Gribingui, il est un axiome qui peut se traduire ainsi : *Le chenal navigable ou des plus grands fonds dans les courbes se tient toujours au pied de la rive côté convexe*; cela se comprend du reste et pourrait s'expliquer *mécaniquement.*

L'aspect du Gribingui est d'autant plus plaisant que cette rivière est plus étroite que le Chari; la brousse qu'il traverse est belle, et bien verte. D'après les laissées de bordure, il semble que les eaux du Gribingui aient baissé d'une quinzaine de centimètres depuis peu, alors que celles du Chari avaient monté de 20 centimètres à Tounia un peu avant notre passage.

Le gibier d'eau diminue en même temps que disparaissent peu à peu les grèves de sable.

A 13 kilomètres et demi du point de départ, nous arrivons en bas du premier rapide de la rivière [1]. Il nous faut près d'une heure pour le remonter, bien qu'il n'ait que 200 mètres, mais nos pagayeurs sont des plus inexpérimentés [2], et n'étaient la présence et la bonne volonté de notre laptot Ahmadou-Nyang, qui s'élance partout avec entrain, se multipliant sans relâche, nous ne passerions point. Ces passages sont des plus pittoresques, mais parfois très pénibles à franchir et font perdre de longues heures.

Entre le premier et le second rapide, la rivière est tout d'abord assez encaissée; sa rive droite a une dizaine de mètres avec de beaux éboulis rouges et blancs; de grands

1. Je compte les rapides du Gribingui en commençant par l'aval, bien entendu.

2. C'étaient des gens de Tounia habitués à un fleuve plat mais non point à des rapides.

arbres poussent entre les blocs de roches d'éboulis, d'autres couronnent la berge et du haut de leurs sommets de grands singes bruns nous gratifient de leurs grimaces.

Nous trouvons un seuil de roches que l'on franchit sans peine au milieu des remous, puis après avoir parcouru un bief calme, côtoyé une île boisée, nous arrivons après 17 kilom. 500 de marche totale, à midi[1], en bas du deuxième rapide; c'est du reste le plus important d'après le laptot qui connaît bien la rivière.

C'est un barrage de roches en gros blocs et en gros affleurements. Il se présente deux passages : l'un au milieu de la rivière, droit et à courant très violent; l'autre de côté et venant en biais vers la rive droite; ce dernier est plus praticable en ce sens qu'il n'y existe qu'un ressaut de 70 centimètres environ, alors qu'au passage central il y en a une série sur 5 ou 6 mètres de longueur.

Il faut décharger les pirogues avant de tenter la montée et toutes les opérations absorbent deux heures et demie avant que nous soyons de nouveau en route.

Le cours du Gribingui est extrêmement sinueux et on tourne perpétuellement sur soi-même, ce qui allonge considérablement la route.

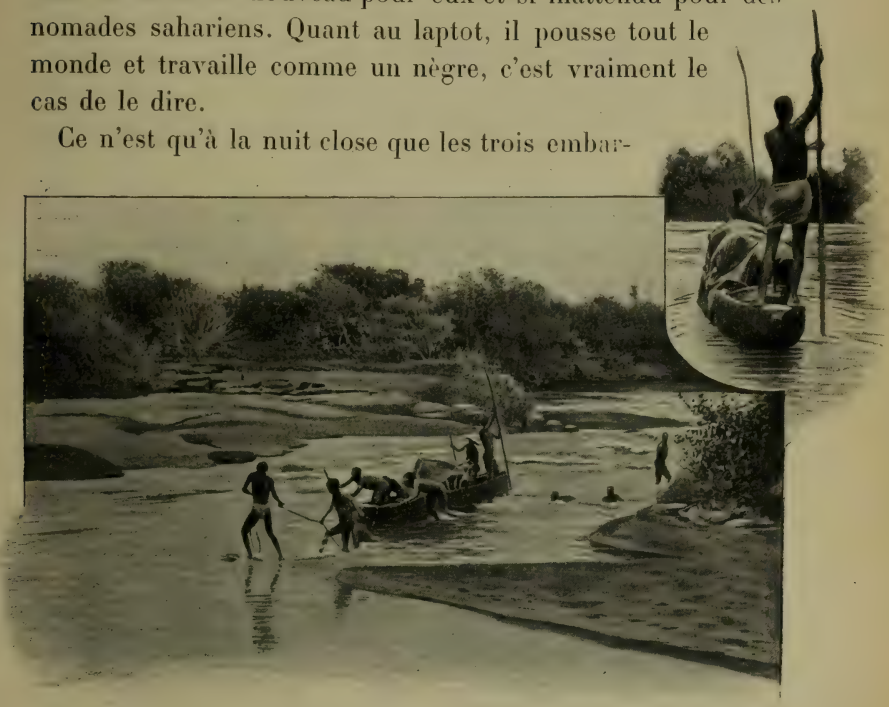
Nous atteignons assez tard le bas du troisième rapide et nous sommes obligés de décharger presque complètement la grande pirogue-chaland pour la hisser très péniblement pardessus le seuil de roche sur lequel la petite quantité d'eau ne permet pas à l'embarcation de flotter. La différence de niveau, à la chute même, est de 70 centimètres au moins, c'est le seuil amont; quant au seuil aval, à quelques mètres au-dessous, il n'y existe qu'un courant extrêmement violent et des remous mais pas de chutes.

Dans ces occasions tout le monde se met à l'eau, y compris Villatte et moi, nous tirons sur les chaînes, essayant, mais en

1. Voici quelles étaient à midi les diverses températures : thermomètre sec, + 34°; thermomètre mouillé, + 25°,9; eau du Gribingui, + 31°,6.

vain, de galvaniser nos pagayeurs qui font preuve de la plus extrême mollesse; les Chambba n'épargnent point leur peine dans ce métier si nouveau pour eux et si inattendu pour des nomades sahariens. Quant au laptot, il pousse tout le monde et travaille comme un nègre, c'est vraiment le cas de le dire.

Ce n'est qu'à la nuit close que les trois embar-



Dans les rapides du Gribingui.

cations sont en haut du rapide. Nous campons sur les dalles mêmes, de granit et de gneiss, de l'affleurement qui barre la rivière, couche peu moelleuse pour des gens qui n'ont pas de lit, mais il n'y avait pas à choisir.

A six heures et demie, coup de vent violent, orage, temps très menaçant toute la nuit.

Tout le long du jour nous sommes maintenant soumis aux piqûres aiguës et très douloureuses de quantités de mouches et d'une multitude de petits taons gris fort bien armés et extrêmement avides; ils piquent à travers les vêtements et on passe son temps à se flageller pour essayer,

sans succès d'ailleurs, de tuer les agresseurs. Nous avons eu ces hôtes charmants jusqu'à l'Oubangui.

Villatte a un accès de fièvre; tous les Chambba commencent aussi à s'en ressentir chaque jour; je les gorge de quinine.

16 mai. — Départ à cinq heures vingt minutes du matin, d'abord dans un couloir resserré qui précède le rapide. Le Gribingui reprend peu après sa largeur d'une soixantaine de mètres et nous amène, après 4 kilomètres de marche, à son quatrième rapide où le courant est très violent, mais sans saut élevé, et où nous raclons sérieusement le fond sur une cinquantaine de mètres.

Dans les innombrables courbes et contre-courbes accentuées que nous présente indéfiniment la rivière, la berge convexe est toujours haute et à pic, plus ou moins éboulée; parfois constituée de roches, parfois d'argiles blanchâtres, cette berge est toujours couronnée de grands arbres, tantôt debout tantôt tombés, et son aspect est beau et grandiose; l'autre berge, la berge concave, est généralement basse et couverte de végétation jusqu'au niveau de l'eau.

A 10 kilomètres du point de départ, nous passons devant l'embouchure d'un très petit affluent de rive gauche, la Vossaka n° 1, qui pour le moment est complètement à sec.

De temps en temps des terrains rocheux étranglent le lit de la rivière et créent, non pas des rapides, mais des couloirs à courant très accéléré avec peu de fond. Ce sont ces seuils de même que les rapides qui, divisant le Gribingui en une série de biefs successifs, font, qu'en dehors des barrages eux-mêmes, cette rivière a *relativement* plus d'eau que le Chari en cette saison, son cours et son débit étant régularisés par la succession des seuils.

A 17 kilomètres et demi du point de départ se trouve un petit affluent de rive droite qui contient de l'eau, mais ne compte guère qu'une dizaine de mètres de largeur.

Nous campons à cinq heures et pour la première fois sur la berge, dans la brousse même; nous y sommes bien forcés

puisqu'il n'y a plus ou presque plus de grèves de sable. C'est fort joli au point de vue pittoresque, mais je trouve que la terre y est bien dure pour des gens qui ne possèdent qu'une couverture, et je préfère le sable, plus propre et plus moelleux.

Nous relevons autour du campement, de même que pendant la route, des traces fraîches et des crottins d'éléphants. Les caïmans ne paraissent réellement pas redoutables dans tout ce pays : Tchad, Logone, Chari, Gribingui. Les noirs passent leur vie dans les rivières, les pêcheurs installent leurs grands pièges à poisson, y restent des journées entières plongés jusqu'aux aisselles et, non seulement nous n'avons jamais vu d'accidents se produire, mais nous n'avons même pas entendu parler d'un accident quelconque de ce genre. Faudrait-il donc rectifier la réputation faite aux crocodiles? Il est vrai que l'on m'assure qu'il en est tout autrement sur l'Oubangui et le Congo : attendons donc.

17 mai. — Départ à cinq heures et demie et, 3 kilomètres plus loin, nous sommes déjà obligés de faire du traînage. Un peu après nous voyons se précipiter devant nous dans la rivière une superbe antilope-cheval qu'El-Hadj vient de blesser mortellement; c'est un *bat-l'eau* peu ordinaire et la scène en vaut la peine quand je la photographie à quelques mètres, au moment où les Chambba s'apprêtent à couper le cou à l'animal.

Un petit courant rapide se présente après 12 kilomètres et demi de marche, mais il est facilement franchi grâce aux chaînes et à nos bras. A 12 kilomètres en amont, nouveau traînage sur des roches couvertes de bancs d'huîtres dont les coquilles nous déchirent les pieds en même temps qu'elles endommagent les fonds de pirogues, surtout de celle en planches cousues provenant du bas Chari.

Nous arrivons, un peu avant quatre heures, en bas du cinquième rapide que je veux franchir ce soir pour ne pas perdre demain matin un temps infini. Il n'y a que très peu d'eau sur la roche du seuil et il faut décharger la grande

pirogue-chaland que nous n'amenons dans le bief supérieur qu'au prix d'efforts considérables, et après nous être attelés nous-mêmes sur les chaînes pour compenser la paresse des pagayeurs. Ce n'est qu'à la nuit close, que nous campons, immédiatement à l'entrée amont du rapide, sur une berge couverte d'arbres magnifiques mais malheureusement à sol d'argile dure. Ah! où sont nos belles et douces grèves de sable fin?

Chaque coude accentué de la rivière amène un point de vue nouveau, un aspect plus joli, plus plaisant que le précédent; d'un côté la berge haute, blanche, jaune ou rousse, nue sur sa pente raide, est dominée de brousse que couvrent les grands arbres de leur plus haute ramure; de l'autre bord, berge basse tapissée de verdure jusqu'à l'eau, avec bordure de grands arbres d'un admirable vert; parfois cette berge s'élève peu à peu en une pente douce jonchée de graminées, de cyperus, piquetée d'arbres donnant l'illusion d'un massif de parc descendant jusqu'à la rivière. Décidément le Gribingui nous déroule de charmants aspects et de riantes perspectives. Le Gribingui perd peu à peu de sa largeur et ne compte plus maintenant qu'une cinquantaine de mètres au plus.

Le laptot Ahmadou a un bien amusant langage; il me raconte, dans son *sabir* imagé, les péripéties de sa chasse de ce jour. Je transcris son récit sans y rien changer : « Moi tirer panthère avec trois balles, mais la dernière seulement lui casser un pied, et la panthère *y a faire cabinet* (sic) beaucoup beaucoup! Moi plus cartouche moi prendre bâton parce que panthère courir pour attraper moi; moi *fout-le camp*... » Comme je lui demandais un jour ce qu'il pouvait bien fumer dans sa pipe — je savais qu'il n'avait plus de tabac — il me répondit gravement : « Moi y a plus tabac c'est vrai, mais moi fumer *cabinet* d'éléphant... » Je croyais tout d'abord que c'était une élégante façon à lui de désigner le tabac grossier et vert du pays que les Européens nomment quelque peu vulgairement *crotte d'éléphant*; mais en vérifiant

j'ai constaté que ce qu'il fumait était bien réellement du *crottin d'éléphant pulvérisé.*

18 mai. — Nous partons à cinq heures et demie; le temps est couvert et des plus menaçants, l'orage gronde de toutes parts. Un petit affluent de rive gauche débouche à 1 500 mètres du point de départ.

Un peu plus loin, nous croisons une douzaine de petites pirogues qui descendent la rivière sous la direction de tirailleurs sénégalais. Ce sont là les pirogues que le Dr Huot avait envoyées au lieutenant Faure et que ce dernier a chargées, et qu'il réexpédie en avant au Dr Huot.

Les affleurements de roches, tant dans la rivière que dans les berges, se multiplient et deviennent très fréquents, ils se présentent à presque chacun des coudes du Gribingui. A tous ces coudes le paysage est toujours très pittoresque, des multitudes de grands arbres s'y dressent encore droits bien que leurs racines soient entièrement dénudées par le courant et pendent, noires et tortueuses, au-dessus des eaux, le long de la berge et quelquefois très loin d'elle; quelques grosses et puissantes racines horizontales suffisent encore à maintenir debout le géant qu'elles ont nourri.

Le Gribingui tout entier est jonché sur tous ses bords d'innombrables arbres tombés et secs, il y a là de quoi alimenter les foyers du *Blot* et de bien d'autres vapeurs pendant des années, en bois facile à recueillir sur l'eau même.

Nous campons à quatre heures vingt minutes à un peu plus de 30 kilomètres en amont du cinquième rapide. Nous sommes sur le sommet d'une berge basse ne dominant la rivière que de 4 mètres et sous des arbres qui forment un rideau de verdure. Par derrière, la brousse est assez éloignée, et séparée de nous par des espaces couverts de graminées d'un beau vert poussant sur les touffes précédemment brûlées des graminées sèches.

A dix heures du soir, nous sommes réveillés par un vent

furieux bientôt suivi d'une pluie diluvienne qui nous inonde de toutes parts; nous n'avons à notre disposition qu'un prélart, que m'a gracieusement prêté M. de Mostuéjouls, mais il est employé à préserver les bagages, et quant à nous, accroupis et grelottants, nous recevons plus ou moins philosophiquement les cataractes du ciel. C'est le lendemain d'une semblable nuit qu'il faut voir nos noirs : couchés directement sur l'argile, ils sont lamentables; le beau verni qui recouvre habituellement leur épiderme a momentanément disparu pour faire place à une teinte terne et grisâtre de boue qui leur donne un aspect souffreteux et maladif du plus piteux effet.

19 mai. — Départ à cinq heures et demie, tout le monde est, bien entendu, trempé [1]. Salem et Boudjemâh sont sous l'influence d'un fort accès de fièvre et Villatte d'un léger.

A moins de 2 kilomètres de marche, nous entrons dans un couloir où le Gribingui se resserre de façon à n'avoir plus que 15 à 18 mètres de largeur pendant quelques centaines de mètres.

A 7 kilomètres du point de départ, la berge de rive gauche est superbement boisée de grands arbres, d'arbrisseaux, et d'un véritable fouillis de lianes, depuis le sommet jusqu'à l'eau, c'est-à-dire sur 12 ou 14 mètres. C'est le point de départ d'une courbe suivie de deux courbes et contre-courbes formant un véritable S majuscule.

A 12 kilomètres et demi de marche, nous sommes en bas du sixième rapide; il y a là, dans la roche du barrage, trois pertuis dont un seul, celui touchant la rive gauche, est praticable pour le moment. La dénivellation chute est de 60 à 65 centimètres, mais avec une hauteur d'eau suffisante pour nos pirogues, ce qui nous permet de passer, avec de grands efforts il est vrai, mais sans décharger les embarcations; nous y perdons néanmoins près de deux heures à cause de l'inexpé-

1. Pour donner une idée de l'humidité de l'air, voici quelles étaient ce matin au départ les indications du thermomètre : thermomètre sec, + 23°,4; thermomètre mouillé, + 22°,2; eau du Gribingui, + 29°,2.

rience et surtout de la mauvaise volonté de nos pagayeurs, dont Ahmadou le laptot ne peut tirer aucun coup de collier sérieux; Villatte, le laptot, les Chambba et moi nous fournissons plus de travail à nous seuls que les quatorze ou quinze pagayeurs réunis.

Ces rapides, qui sont si gênants à l'époque où nous les traversons, disparaissent au moment des hautes eaux pour faire place à de violents remous dans lesquels la rivière vient se heurter avec fracas aux gros blocs de roches submergés et acquiert un courant de très grande vitesse.

A 19 kilomètres du point de départ, nous sommes stoppés un instant à un barrage recouvert de beaucoup d'eau et composé de gneiss en roches arrondies. Baba-Diara, à pied sur la rive, vient m'avertir que la pirogue qui le portait avec les deux miliciens et leur bagage vient de s'effondrer dans la rivière; c'était une pirogue venant du bas Chari et composée de planches cousues; ces coutures n'ont pu résister aux frottements fréquents dans les traînages sur roches ou sur les blocs des rapides, et la pirogue est perdue. Je lui donne des cordes et lui enjoins d'essayer d'un raccommodage des coutures. Les hommes arrivent un peu après déclarant qu'aucune réparation n'est possible; en conséquence, je fais monter mon boy et le laptot dans ma pirogue, Baba-Diara dans celle de mes Chambba et quant aux miliciens ils marcheront à terre et monteront à tour de rôle dans les pirogues jusqu'à notre arrivée au poste de Gribingui.

Nous campons à 13 kilomètres et demi en amont du sixième rapide. Tornade violente et pluie le soir et la nuit.

20 mai. — Départ à cinq heures et demie; une légère buée ou vapeur couvre le lit de la rivière; cela ressemble à un brouillard qui n'aurait que 30 ou 40 centimètres d'épaisseur, et ce phénomène est dû à ce que l'eau du Gribingui, beaucoup plus chaude que l'air, émet une vapeur tiède.

Toujours profusion de papillons et de pintades qui égaient la brousse où sautent des multitudes de singes et où rugissent

des lions nombreux, qui doivent trouver à satisfaire leur appétit avec les antilopes qui pullulent.

A 14 kilomètres du point de départ, je vois sur la berge une case ayant servi à des chasseurs de miel, et une vieille nasse de pêcheur, le tout semblant indiquer que le pays est ici parfois habité.

Les petites laissées qui m'avaient fait constater, sur le bas Gribingui, une baisse de ses eaux de 20 centimètres, ont totalement disparu et la rivière a dû monter d'une quantité que je ne puis apprécier. La rivière n'a guère plus maintenant qu'une quarantaine de mètres de largeur, avec de très nombreux rétrécissements.

Nous campons à quatre heures et demie et c'est en ce point que j'ai mon premier accès de fièvre.

21 mai. — Départ à cinq heures quarante minutes. La brousse n'est point partout serrée et, çà et là, elle comporte des places, actuellement couvertes de jeunes graminées vertes qui commencent à végéter, dépourvues d'arbres, soit qu'ils aient été brûlés, soit pour toute autre cause. Les bords immédiats de la rivière sont toujours très boisés et forment un constant rideau. Le Gribingui vu du haut de ses berges n'a plus l'air que d'un large fossé.

J'ai comme *boy* un jeune Banziri qui répond au doux nom de *Babougou* dont nous avons fait *Papagou* pour la facilité de la prononciation. Il était en service sur la flottille de Gentil, où le capitaine Bunoust me l'a donné pour le faire remonter dans son pays. Il possède un chapeau pourvu d'un couvre-nuque, et c'est plaisant de voir ce nègre ainsi affublé avec un dolman blanc comme veste et un pagne en étoffe sombre. Il est vrai que, très souvent, il se contente du couvre-chef et se promène le corps entièrement nu sans même l'ombre d'un pagne. Il parle un français qu'il m'est entièrement impossible de comprendre, il fait mal la cuisine, mais il faut dire que nous n'avons ni vaisselle (Villatte ayant perdu son unique cuiller mange son potage avec une écaille de moule), ni mar-

mites, ni approvisionnements culinaires; dans ces conditions peu importe le talent du cuisinier et nous déclarons que Papagou est un excellent serviteur.

Je me garderai bien de passer sous silence cette autre particularité de Papagou : le matin, dès qu'il monte dans ma pirogue, on peut le voir tirer de son sac une brosse à dents et se brosser énergiquement les dents avec cet instrument qui lui vient de l'Européen qu'il a servi avant moi. Papagou n'est-il pas réellement un sauvage tout à fait remarquable? Par exemple, c'est la paresse incarnée et il mange toute la journée et absorbe ainsi des quantités invraisemblables de poisson, de haricots, de viande séchée; parfois même il ne répugne pas à s'attabler avec les pagayeurs qui en route ont trouvé quelque morceau de choix. Ce morceau de choix est en général un *poisson pourri*, relief d'une chasse manquée de caïman, que les noirs ont ramassé sur la rivière où il séjournait depuis de nombreuses journées si l'on s'en rapporte à l'odeur répandue.

Mes pagayeurs avaient tout d'abord logé à l'avant de ma pirogue leurs trouvailles de ce genre, mais je m'étais révolté et j'avais fait rejeter le poisson dans son élément naturel : aussi, par la suite, les noirs avaient-ils pris soin de déposer leurs trouvailles dans la seconde pirogue que je faisais, pour cette raison, scrupuleusement maintenir sous le vent de la mienne. Non contents de ces réserves, les pagayeurs amassaient sur le tau de ma pirogue des cargaisons de viande d'antilope demi-séchée; j'ai dû aussi couper court à ce genre d'exercice, pour les mêmes raisons, et j'ai fait impitoyablement balayer dans la rivière toutes ces odorantes provisions. J'avais d'autant moins de scrupules à agir ainsi, qu'El-Hadj nous fournissait chaque jour, en viande de chasse, quatre ou cinq fois plus que ne l'exigeaient nos besoins.

Dans ces régions, l'iguane abonde et les noirs sont très friands de sa chair, aussi dès qu'ils en aperçoivent un sur

une branche ou sur la berge, tout le monde se précipite à l'eau, laissant les pirogues abandonnées descendre à leur gré le courant. Mon laptot Ahmadou, dans son langage imagé, appelait cet animal : « Y en a comme caïman mais y a pas caïman! »

A 23 et 24 kilomètres du point de départ, deux hauts-fonds nous forcent à deux traînages; décidément le Gribingui diminue en profondeur en même temps qu'en largeur.

Nous campons, à cinq heures moins un quart, à un coude de la rivière en un endroit charmant où une petite ligne de collines, peu élevées mais très boisées, s'amorce à la berge et se poursuit ensuite vers le sud-est. Nous assistons ici à un concert de hurlements poussés par de grands singes à masque et à pèlerine blanche. Des sangliers se sauvent dans les hautes herbes.

22 mai. — Départ à cinq heures et demie et, après à peine un kilomètre de route, nous sommes sur des hauts-fonds qui nécessitent quelque peu de traînage.

A 5 kilomètres du point de départ, nous passons devant le débouché de la Vossaka n° 2 [1], affluent de rive gauche de quelques mètres de largeur seulement et qui n'amène au Gribingui qu'un mince filet d'eau courante. Nous stoppons à huit heures au campement du lieutenant Faure, installé sur le sommet de la berge de rive gauche avec son sergent Jacquelin (un de mes compatriotes limousins de Saint-Yrieix), quelques tirailleurs sénégalais et quelques Yakoma [2]. L'un et l'autre sortent d'une violente atteinte de fièvre bilieuse hématurique; le sergent est bien guéri, mais le lieutenant n'est encore qu'en convalescence et fort amaigri. Ces messieurs nous font le plus cordial accueil et nous gardent à déjeuner.

Nous devions reprendre notre marche après le déjeuner,

1. Nous avions passé par le travers de la Vossaka n° 1, le 16 mai, en aval.
2. Parmi les miliciens j'en trouve un qui a été *tirailleur saharien* dans le sud algérien; il était né à Nioro. A la suite de quel avatar ce noir a-t-il bien pu venir ici?

mais en raison d'une pluie violente qui survient nous passons ici le reste de la journée et la nuit dans une case en herbages qu'a fait construire pour nous le lieutenant.

23 mai. — Départ un peu avant six heures. A 2 kilomètres plus en amont, la rivière est obstruée par de grosses masses de roches ne laissant libre qu'un seul passage de 15 ou 18 mètres.

Nous voilà dans la région des pièges à poissons, non plus des pièges à grandes enceintes de claies du Chari, mais des pièges à nasses parfois fort encombrants en ce sens qu'ils viennent obstruer fréquemment tout le courant. Ils consistent en de grandes nasses tendues sous l'eau devant une sorte de barrage en grille fait au moyen de perches fichées dans le fond; barrage dans lequel sont ménagées trois ou quatre ouvertures, suivant le nombre de nasses. Ces pièges ne sont pas les plus gênants, mais ils ne suffisent pas aux indigènes qui emploient aussi la méthode suivante : ils choisissent de grands et beaux arbres de bordure, les abattent en travers et barrent ainsi la rivière. Il ne leur reste qu'à faire des trouées dans les branches et les feuillages submergés et à poser en face leurs grandes nasses. Cette seconde méthode est préférée pour trois raisons : elle économise la construction du barrage en grille et présente plus de solidité; les branches d'arbres et les feuilles masquent le piège; enfin le poisson aime à se faufiler dans les arbres tombés parce qu'il y trouve plus facilement sa nourriture. Les pêcheurs du pays ont donc habilement tenu compte de ces diverses circonstances, mais ils ne se sont pas le moins du monde inquiétés de l'entrave qu'il apportent ainsi à la navigation.

Ce sont ces pièges que nous allons maintenant rencontrer sans cesse jusqu'à Gribingui. Ces nasses tentatrices sont l'objet des ardentes convoitises de tous mes pagayeurs et il me faut à chaque instant intervenir pour les empêcher d'aller leur rendre visite et de les alléger de leur contenu; les pagayeurs de ma seconde pirogue ont toujours soin de rester

en arrière pour pouvoir se livrer en paix à leurs recherches, hors de ma présence.

A 13 kilomètres et demi du point de départ, nous croisons l'embouchure d'un petit affluent de rive droite large d'une quinzaine de mètres, en haut des berges, mais qui, en bas, n'a qu'un filet d'eau de 2 mètres de largeur, tombant en une petite cascade dans le Gribingui.

A 25 kilomètres du point de départ, une petite colline très boisée vient se confondre avec le sommet de la berge de rive gauche. A 1 500 mètres plus loin un petit affluent de rive gauche déverse dans le Gribingui un filet d'eau courante par un pertuis de quelques mètres. Vers le trentième kilomètre de marche les pirogues rencontrent un seuil de roche qui coupe à peu près entièrement la rivière en créant un petit rapide de 20 centimètres de chute; le chenal est très étroit, mais comme l'eau est suffisamment profonde on passe sans trop de difficultés et le campement est établi aussitôt après, à quatre heures et quart.

Orage et tornade tout autour de nous. La nuit est troublée par de nombreux et très rapprochés rugissements de lions; les sangliers sont aussi très abondants.

L'humidité est maintenant devenue énorme aussi bien le jour que la nuit, tout en est saturé : les couvertures suintent, les cuirs moisissent, les fusils se couvrent de rouille, les vêtements dégouttent. Que deviennent les plaques photographiques au milieu d'une pareille atmosphère? c'est une question que je me pose, qui m'inquiète, mais que je ne peux pas résoudre encore puisque je ne développe pas en route.

24 mai. — Un peu avant cinq heures nous sommes assaillis par une tornade des plus violentes : vent, tonnerre, éclairs, la pluie tombe avec force et descend de la plaine en multiples cascatelles par les mille petits ruisselets des berges. L'orage mollissant, nous partons vers six heures avec un temps des plus menaçants et des averses intermittentes. Après 12 kilomètres de navigation, de petites collines boisées sur-

montent la berge de rive droite. Le Gribingui se rétrécit de plus en plus et oscille entre 30 et 40 mètres de largeur; les pièges à poisson se multiplient décelant la proximité de lieux habités; nous trouvons même des paniers pleins de divers tubercules à usage des indigènes; nous trouvons aussi de temps en temps[1] des fabriques rudimentaires de sel; elles consistent en un ou plusieurs paniers coniques, soutenus au-dessus de terre par quatre pieux et quatre traverses, dans lesquels les indigènes décantent les eaux provenant des lavages de cendres de certaines écorces et de certaines graminées.

Sur les parties nues des plateaux les termitières sont innombrables. Dans cette région, elles affectent la forme d'un cône recouvert d'un chapeau de même forme. Après 24 kilomètres de marche, nous croisons l'embouchure d'un minuscule affluent de rive droite arrivant au Gribingui sous une jonchée et sous un inextricable fouillis de lianes, d'arbres morts, de plantes de toutes sortes. 4 kilomètres plus loin un autre affluent de rive gauche débouche dans les mêmes conditions.

Campé à quatre heures et demie; le ciel est couvert et l'humidité est considérable.

Les oiseaux les plus fréquents dans cette région sont : l'aigle pêcheur, un ibis noir à cri strident, un petit courlis à sifflement aigu, les pintades, quelques rapaces, des vautours chauves, un grand hibou au plumage roux, sorte de grand-duc de taille énorme, et de grandes chauves-souris.

25 mai. — Départ à cinq heures et demie sous un ciel toujours menaçant[2]. Les roches succèdent aux roches tant dans le lit que sur les berges; la rivière se maintient entre 30 et 40 mètres mais avec de nombreux étranglements qui ne lui laissent parfois qu'une largeur de 15 à 18 mètres. Les berges sont toujours boisées; mais il se présente de temps en temps de grands espaces dépourvus d'arbres et fournis de graminées

1. Nous en avions vu de même quelquefois sur les bords du Chari.

2. Pour fixer les idées, voici les données thermométriques à dix heures du matin : température de l'air, + 27°,1; température du Gribingui, + 27°.

vertes et de jeunes pousses d'arbres comme le serait un taillis de deux ans en France, de nombreux marigots se creusent partout et des collines boisées s'étendent maintenant à droite et à gauche de la rivière.

Comme toujours, dans les coudes accentués, le paysage est superbe, les arbres des sommets de berges élevées sont très grands et leurs racines à nu descendent jusque dans la rivière soutenues et nourries par de nombreuses et fortes radicelles horizontales fichées dans la berge; les arbres sont pour ainsi dire suspendus, étendant presque jusqu'à l'autre rive leurs longues branches feuillues qui forment de magnifiques parasols de verdure au-dessus de nos pirogues. Après 14 kilomètres de marche, nous franchissons un passage très resserré entre des roches et aussitôt après nous passons devant quelques cases qui correspondent à l'un des villages de l'intérieur, nommé Findda, peu éloigné de la rivière. A 5 kilomètres plus loin, nouveau barrage de roches qui ne laisse qu'un étroit goulet avec une quantité d'eau suffisante pour passer. En amont de ce barrage embouchure d'un affluent ou d'un marigot de rive gauche, actuellement sans eau.

Un peu en amont, haut-fond avec un courant très rapide sur des roches noyées couvertes de bancs d'huîtres.

Campé peu avant cinq heures à 17 kilomètres 800, en amont des cases dépendant de Findda. Nous avons toujours des masses de lucioles le soir et la nuit.

26 mai. — Départ avant cinq heures et demie par une matinée d'une admirable pureté, mais avec une rosée extrêmement abondante. La même buée basse déjà signalée recouvre la surface de la rivière d'une mince couche de vapeur[1].

A 24 kilomètres du point de départ, barrage par un banc de gneiss qui ne laisse qu'un très étroit chenal sur la rive gauche avec courant violent. Ce passage est d'autant plus

1. Température de l'air en fronde, + 22°,8; thermomètre mouillé, + 22°,4; température de l'eau de la rivière, 27°,4.

Pont de lianes des environs de Findda. (Panneau de F. Bouchor.)

difficile que les indigènes ont trouvé ingénieux de barrer l'entrée amont de ce chenal en y faisant tomber un gros arbre à usage de piège à poisson; heureusement qu'il y a beaucoup d'eau en profondeur et que les pirogues peuvent, en définitive, passer par-dessus les branches immergées.

Nous campons à quatre heures et demie avec une tornade qui menace et qui gronde tout autour de nous.

Aujourd'hui nombreuses traces de caïmans très gros, mais les animaux eux-mêmes n'apparaissent point. Les guêpiers nous suivent toujours, mais en petit nombre. Un charmant écureuil gris sautille dans les arbres; il n'est guère plus gros qu'un rat ordinaire.

Salem et Boudjemâh vont mieux de leur fièvre; mais en revanche El-Hadj et Kaddour en sont atteints très fortement.

27 mai. — Matinée superbe avec une rosée considérable. La flottille est en route avant cinq heures et demie. A peine

en marche, nous croisons l'embouchure d'un petit affluent de rive gauche amenant un simple filet d'eau.

A 7 kilomètres, nous franchissons un passage resserré qui ne compte pas 20 mètres de large, du reste le Gribingui tend maintenant à n'avoir guère que 25 mètres de largeur moyenne, et les indigènes avec leurs abatis se chargent de le réduire encore. En se rétrécissant, la rivière prend un aspect un peu différent, elle a bien plutôt l'air d'un ruisseau de France que d'un cours d'eau d'Afrique. C'est un fouillis de verdure qui, absorbant la lumière, donne à l'eau une teinte noire piquetée seulement du gris des arbres tombés en travers.

A 9 kilomètres et demi du point de départ, nous passons sous le premier pont suspendu que nous ayons rencontré. Les indigènes fabriquent ces ponts de façon fort ingénieuse et le hasard les place toujours en des paysages extrêmement pittoresques. Profitant de deux grands arbres des berges, les constructeurs les réunissent par des lianes longues et robustes, relient ces lianes entre elles par d'autres lianes, tissant ainsi une sorte de grossier filet en forme de V majuscule qui sert à la fois de pont et de parapet. Des lianes accessoires frappées sur le milieu du pont viennent se fixer aux arbres de la rive, formant des sortes de haubans qui assurent la solidité de cet édifice branlant.

Un nouveau pont de même facture se présente à 5 kilomètres en amont du premier, et dans un véritable paysage de rêve : à droite haute berge en pente très boisée et où se confondent tous les tons du vert, depuis le vert jaune pâle jusqu'au vert cathédrale, avec des jeux d'une puissante lumière, le soleil brillant en ce moment de tout son éclat; en dessous du pont, à droite, des blocs de roche rouge sombre; les deux extrémités du pont qui se perdent au-dessus de nos têtes dans la ramure des arbres qui le supportent; en dessous la nappe brillante de la rivière encombrée d'arbres morts; c'est là vraiment tout un tableau et un admirable tableau de fraîcheur et de lumière.

A 22 kilomètres, nous croisons l'embouchure d'un petit affluent amenant un ruisselet d'eau d'un petit massif de collines de rive droite; à 8 kilomètres plus loin, rapide à courant violent, mais sans chute, sur des bancs de roche de quartz. Là, un pont suspendu traverse la rivière au-dessus de nos têtes.

Nous campons à cinq heures. Villatte est pris d'un fort

Pont de lianes des environs de Yagoussou.

accès de fièvre; quant à El-Hadj, il va mieux et a pu chasser aujourd'hui, il a même rencontré des naturels du pays.

28 mai. — Départ à cinq heures un quart. Après 3 kilomètres et demi de marche, nous nous arrêtons en un point qui sert d'escale fluviale pour les villages de Yagoussou. J'envoie le laptot et un tirailleur au village pour qu'ils nous procurent des haricots et du sorgho. Peu après, les indigènes apparaissent eux-mêmes et nous vendent un peu de farine de sorgho, quelques œufs et quelques poules que nous payons avec des perles.

Les hommes du pays — ce sont des Ouangga — sont de couleur bronze extrêmement foncée, mais ils ne sont pas noirs. Leurs cheveux, que la plupart ne rasent pas, sont excessivement laineux. Pour tout vêtement, ils portent un

petit morceau de cuir passé entre les jambes et attaché, par devant et par derrière, à une ceinture en cuir bien travaillée et composée de deux tresses rondes accolées l'une à l'autre.

Quelques-uns portent un ou deux bracelets de métal au-dessus du coude, et parfois un petit anneau en argent au bas du lobe de l'oreille. Leur armement consiste en un arc court muni d'une corde en écorce de palmier-bambou dont ils ont quatre ou cinq rechanges attachées à leur carquois. Ce carquois est long, méplat et fort bien tressé en écorce de bambou ou de branches de palmier-bambou. Il contient une quinzaine de flèches qui ne m'ont pas paru empoisonnées, le fer étant net de toute couche étrangère. Quelques-uns portent aussi une sagaie. Ils cultivent du mil et du manioc.

Aussitôt nos provisions faites, nous nous remettons en marche. Deux ou trois autres ponts suspendus s'échelonnent sur la rivière; sur ses bords, nous voyons de nombreux iguanes, et de multiples abatis et pièges à poisson encombrent son cours.

Nous campons, un peu avant cinq heures, au confluent même d'un petit affluent de rive gauche qui apporte au Gribingui un filet d'eau de 2 mètres à peine.

Les moustiques commencent à devenir gênants; l'orage gronde tout autour de nous.

29 mai. — Départ à cinq heures et demie. Les roches sont toujours très fréquentes dans le lit et sur les berges de la rivière; quant aux huîtres, leur nombre diminue considérablement. Il s'est certainement produit une crue en amont car la température des eaux du Gribingui baisse, des paquets d'écume descendent lentement le courant mêlés à des feuilles sèches et l'eau est un peu trouble; je ne m'en étonne pas, étant donné la saison, et je m'attendais même à des crues plus fortes.

Après 28 kilomètres de marche, nous passons devant l'embouchure de la Kodo, affluent de rive droite d'une dizaine de mètres de largeur pour le moment.

A partir de six heures, orage et pluie qui nous accompagnent jusqu'au poste de Gribingui où nous n'accostons qu'à sept heures, par nuit noire.

C'était la dernière étape de cette interminable marche en pirogue qui, *pendant cinquante-six jours*, nous avait fait, depuis Koussri, remonter le Chari et le Gribingui sur un parcours de 1 366 kilomètres. Cette période qui fut monotone n'était pourtant pas sans charmes, et plus d'une fois je restais à admirer de splendides paysages qui, à eux seuls, eussent valu la peine de venir d'Europe. Mais il y avait le revers de la médaille : les tornades, la pluie, le couchage perpétuel dans l'eau ou dans la boue, le traînage des pirogues sur les roches ou sur le gravier. Néanmoins ces divers incidents, désagréables au moment où on les subit, deviennent par la suite des souvenirs aimables et heureux, et je conserverai malgré tout une impression excellente et profonde du Chari et du Gribingui.

Pendant ce laps de temps, nous avions inscrit au carnet de chasse 110 pièces parmi lesquelles, quelques hippopotames, rhinocéros et lions, tout le surplus ne se composant que d'antilopes. Je dois dire que cette chasse revient presque en entier à mon Chambbi El-Hadj-Abdul-Hâkem.

Les rapides de l'Éléphant sur l'Oubangui. (Panneau de Maurice Bompard.)

XVI

Le plateau entre le Gribingui et l'Oubangui.

Le *30 mai 1900*, notre arrivée hier au poste de Gribingui (Fort Crampel) fut plutôt une surprise pour les personnes présentes en ce point, qui ne nous attendaient guère, et je n'oublierai jamais l'expression d'indescriptible stupéfaction, je dirai même d'ahurissement, qui envahit tous les assistants, y compris les boys nègres, lorsque nous fîmes irruption, Villatte et moi, dans la salle à manger du poste, au milieu du dîner! Nous avions l'air de véritables brigands avec les loques, ruisselantes de pluie, qui nous servaient de vêtements, et notre apparition ne devait avoir rien de rassurant.

J'avais trouvé là : M. Pinel, remplissant les fonctions de chef de poste pendant l'absence de M. Bruel en tournée à

l'intérieur; M. Langlais, inspecteur de milice; un sergent de tirailleurs, M. Menguy, et enfin l'interprète arabe d'Algérie, Abdelkader, qui fut une véritable providence pour mes Chambba, auxquels il ne ménagea ni ses soins ni ses prévenances. Pendant toute la durée de notre séjour, nous avons reçu en ce point la plus cordiale et la plus affectueuse des hospitalités, et tout le monde s'est mis en quatre pour nous être agréable.

Le poste de Gribingui est composé d'un certain nombre de petites maisonnettes couvertes en chaume, et possédant de larges vérandas; elles sont construites en briques cuites sur place, et enduites à l'intérieur d'un crépi d'argile, car la chaux est inconnue. Il y a aussi des cases-magasins, de grands hangars pour les miliciens et les travailleurs, une plate-forme à canon et une poudrière creusée en dessous, dans la roche même.

Le poste est immédiatement dominé au nord par le Bandéro, formé pour ainsi dire par un seul et énorme bloc de roche noire, éperon terminal d'une ligne de collines qui se poursuit dans le nord-est. En dessous du poste et à 300 mètres, coule le Gribingui qui, à partir d'ici, cesse d'être navigable et n'a plus que 18 à 20 mètres de largeur maximum.

Le tout est enfoui dans un océan de verdure, brousse d'arbres serrés, parmi lesquels beaucoup de Carité; le sol est recouvert de graminées hautes et vertes, formant actuellement tapis.

Des jardins s'étendent entre le poste et la rivière; l'un est un potager où ces messieurs ont fait pousser des légumes d'Europe, des ignames, des aubergines, etc.; l'autre contient de beaux citronniers, des papayers, des ananas, des bananiers, quelque peu de coton du pays dont certains exemplaires offrent la particularité de fournir une soie de couleur fauve ou brune. Il y a là un effort considérable d'acclimatation et le résultat est superbe; la terre est merveilleuse comme fertilité et la végétation d'une admirable puissance. Les indi-

gènes des alentours sont des Mandjias d'aspect plutôt rachitique avec des membres inférieurs très grêles. Ils ont les deux narines percées et passent dans ces trous, soit des boucles de métal, soit des anneaux faits avec de petites perles, soit de petits bâtonnets. Leur lèvre supérieure est aussi percée et ils y introduisent une tige de métal assez grosse recourbée et aplatie, arrondie à chacune de ses extrémités; le bout intérieur sortant par la bouche s'avance en avant. Ils portent une ceinture en fer, non fermée, autour du ventre, et des bracelets de fer. Dans leurs cheveux, ils mettent des colliers de petites perles.

Les Mandjias sont tous munis d'un couteau suspendu à un anneau au bras gauche. Le fourreau de cet instrument a encore la forme de toutes les gaines de couteau depuis le Tchad, c'est-à-dire une forme de queue de poisson avec l'avant et l'arrière garnis en peau de caïman : forme qui tend maintenant à disparaître.

Les Mandjias cultivent surtout du manioc; ils ne sèment un peu de sorgho que pour fabriquer leur fameuse bière, le *Dolo* du Sénégal, qui porte ici le nom de *Pipi*; ils recueillent aussi un peu de caoutchouc dans la forêt.

31 mai. — Les pirogues qui m'ont amené, et sur lesquelles M. Pinel a fait charger les colis en partance pour le bas Chari, font route ce matin avec leurs mêmes équipages et doivent prendre en chemin le lieutenant Faure, comme il a été convenu, et redescendre avec lui.

1^er^ juin 1900. — Le matin, départ du courrier de France : lettres et dépêches sont enfermées dans un tonnelet de fer sur la tête d'un porteur, accompagné d'un autre pour le relayer et d'un milicien pour les surveiller; 50 mètres, 100 mètres, 200 mètres, puis tout disparaît dans la brousse infiniment verte, infiniment silencieuse : c'est ainsi que chaque mois partent ces petits carrés de papier qui n'arriveront à destination que deux ou trois mois plus tard.

Du 2 au 6 juin. — Journées d'averses, de temps maussade

et d'accès de fièvre violents pour moi. Le 4, vers une heure, je vois arriver au poste M. Bernard, qui était en exploration sur la rivière Haoua dans l'ouest et qui vient de constater qu'elle n'était autre que le Bahar Sara supérieur. Je suis heureux de trouver ici un de mes compatriotes limousins et je ne puis que lui souhaiter bonne chance et complète réussite dans l'exploration nouvelle qu'il va tenter prochainement[1].

7 juin. — Le départ a lieu ce matin à huit heures; M. Pinel m'a recruté une trentaine de porteurs et prêté trois bœufs de selle pour Villatte, pour moi et pour le service des Chambba qui en monteront un chacun leur tour. De plus, j'ai un hamac (on le nomme *tippoï* dans le pays) pour celui de mes Chambba qui est le plus malade de la fièvre. Me voilà donc à la tête d'un nouveau moyen de transport, le porteur, et je dois dire que c'est bien là le plus imparfait de tous. Ces messieurs nous accompagnent jusqu'au point où nous franchissons le Gribingui, immédiatement en amont de son confluent avec la Nana, puis prennent congé de nous.

Nous voici rentrés dans l'éternelle brousse. Les arbres y sont peu serrés et de hauteur moyenne, sauf sur le bord des marigots nombreux qui coupent le chemin et aux approches desquels poussent de magnifiques fromagers et des lianes vigoureuses. Partout le sous-bois est couvert de graminées d'une hauteur moyenne de 1 m. 50, excepté dans les points bas où elles atteignent 2 m. 50 et même 3 mètres, formant fourré serré. Le bœuf trace un sillon dans l'herbe, et, bien qu'il suive un étroit sentier très frayé, le cavalier ne s'en doute guère du haut de l'animal, l'abondance de la végétation le cachant en entier : on aperçoit tout juste devant soi le fez rouge d'un milicien, un coin de caisse qui émerge, un bout de canon de fusil, ou bien tout simplement le sommet

1. M. Bernard vient en effet d'accomplir depuis, sous l'inspiration de M. Gentil et en collaboration avec M. le Dr Huot, son beau voyage entre le Gribingui et la Sanga, voyage dont les résultats auront une haute portée scientifique et apporteront la solution, depuis longtemps cherchée, d'un problème géographique d'importance considérable.

des graminées qui frémit, indiquant ainsi que quelqu'un ou quelque chose passe en dessous.

A chaque petit mouvement de la plaine, qui est relativement assez ondulée, on coupe de nombreux petits ruisseaux d'eau claire que les Européens nomment ici, improprement à mon avis, marigots. Ces lignes d'eau sont toujours bordées de végétation d'une splendeur dont rien n'approche.

Les termitières sont très fréquentes, elles affectent ici exactement la forme d'un champignon et sont peu élevées. A deux heures, nous sommes atteints par un orage formidable et assaillis par une pluie violente qui dure jusqu'à six heures du soir, et c'est sous ce déluge que nous campons dans la brousse au marigot de Goumgou-Otoro. On nage dans la boue, tout est littéralement trempé, et je m'escrime à allumer du feu qui refuse obstinément de prendre alors que les noirs, avec leurs moyens rudimentaires, font une flambée, fumeuse il est vrai, mais qui devrait couvrir de honte ma boîte d'allumettes usée.

8 juin. — En route à six heures un quart; au bout de cinq minutes, nous sommes trempés comme des éponges par la flagellation constante des feuilles et surtout des graminées qui secouent sur nous leurs perles humides; c'est du reste l'état où nous nous sommes constamment trouvés pendant toute cette traversée du plateau jusqu'à l'Oubangui.

La végétation est d'une beauté incomparable, mais d'une diversité telle que l'on ne peut vraiment songer à la décrire; il faudrait séjourner ici et étudier la flore kilomètre par kilomètre avant de pouvoir même en dire un mot.

A chaque marigot traversé on trouve les restes de villages autrefois florissants où poussent encore dans la brousse des papayers, du manioc, de la canne à sucre, du coton, des bananiers. C'est le portage humain qui est la cause de la disparition de la population; les habitants, redoutant le recrutement pour le portage, redoutant de même le *chapardage* si familier aux Sénégalais, ont fui en dehors du chemin et ont

élevé leurs cases à quelques kilomètres à droite et à gauche, si bien que quoique la région soit très peuplée le voyageur ne s'en aperçoit pas.

Ce qui effraie surtout les noirs de la région (et du reste tous les indigènes des pays à portage) c'est *le portage lointain*, celui qui consiste à recruter des hommes en un point et à les garder pendant des centaines de kilomètres. Du jour où l'on aura le soin de n'employer les nègres que de village à village, c'est-à-dire pendant 20 ou 30 kilomètres, ils ne seront plus aussi réfractaires et ne déserteront plus leurs cases : là est la solution du problème en attendant que l'on ait supprimé complètement ce barbare moyen de transport, qui anéantit chaque année des populations entières sur le sol africain, et qu'on l'ait remplacé par des animaux ou par une voie ferrée, même à traction d'animaux, sur les points à grand transit ou à grand trafic.

Après avoir traversé la petite rivière Gougou sur un pont de rondins, nous nous arrêtons au poste de Nana, où nous sommes excellemment reçus par l'interprète arabe, Cadi-Larbi, qui commande le poste.

Une grande case-hangar et quatre ou cinq autres petites cases constituent Nana, qui a un as-

Un coin du village de Diapanga.

pect plutôt gracieux, au point de confluence de la Gougou et de la Nana. Un rond-point de verdure entourant un mât de pavillon; quelques bananiers, un petit jardinet, c'est charmant.

9 juin. — Le matin, brouillard dans les parties basses. Je dois relayer ici mes porteurs, mais comme il n'en est encore arrivé que 20, il faut attendre que l'on ait trouvé les autres dans les villages environnants.

Ce n'est qu'à neuf heures que nous pouvons partir avec 37 porteurs. C'est le fils d'un chef de village des environs qui est chargé de mon fusil, de ma cartouchière et de mon appareil photographique; il a pour consigne expresse de ne pas s'éloigner de moi d'une semelle. C'est un joli garçon, grand et bien fait; ses cheveux laineux sont relevés derrière la tête en un chignon sphérique recouvert d'une véritable calotte de petites perles multicolores; il a de même sur le front, à la naissance des cheveux et descendant jusqu'à la hauteur des oreilles, une sorte de cimier ou bourrelet de cheveux recouvert en entier des mêmes perles. Sa lèvre est traversée d'une grosse barrette de cuivre.

La brousse présente le même caractère et les mêmes aspects que dans la journée d'hier. La Gougou a une vallée assez large et bien dessinée, nous la traversons à une dizaine de kilomètres de Nana : les animaux et les porteurs dans l'eau, nous sur un arbre pittoresquement tombé en travers et qui peut au besoin passer pour un pont; 7 ou 8 mètres de largeur, un filet d'eau et des berges de 4 mètres très à pic et très boisées, voilà la Gougou.

Certains fromagers et autres essences des bords de marigots atteignent près de 30 mètres d'élévation.

Nous campons sur le bord du marigot Ydda. Le ciel est resté très chargé avec orage tout autour de nous.

10 juin. — Départ à cinq heures et demie dans la brousse mouillée de rosée, aussi sommes-nous, au bout de quelques instants, aussi trempés que si nous sortions d'un bain.

Je retrouve là dans la brousse de nombreux exemplaires du Kalgo, si commun au Damergou; de même je constate la présence de l'*Akaouate*, le parasite des gommiers de l'Aïr (un *Loranthus*); une plante ressemblant à l'ajonc de France apparaît aujourd'hui; et nous croisons de nombreuses touffes buissonnantes de la liane qui fournit tout le caoutchouc de la région et que nous rencontrerons maintenant sans interruption jusqu'à l'Oubangui [1].

La route d'aujourd'hui est coupée par quatre marigots; après le troisième se montre un Borassus, superbe mais unique; c'est le premier que je vois depuis le Chari.

Les bœufs de selle sont fatigués. Ces animaux n'ont pas une allure rapide, mais en revanche elle est très douce, et avec une bonne selle une étape à dos de bœuf n'est pas fatigante si on ne tient pas compte de son peu de vitesse, relativement à celle du cheval bien entendu. Ces bœufs sont pris de temps en temps de bizarres lubies : ils s'arrêtent brusquement et refusent d'avancer jusqu'à ce qu'un homme à pied se mette en mouvement devant eux, ils repartent alors sans difficulté tandis qu'ils restent sourds à tout appel de bâton ou d'éperon.

Je m'arrête à dix heures et demie à Dekoa, où nous campons dans la case réservée aux voyageurs de passage. Il y a à Dekoa un milicien *garde-pavillon* qui occupe une autre petite case.

Le marigot qui touche les cases est peu encaissé et ne coule pas actuellement, bien qu'il contienne quelques mares dans des cuves où apparaissent le gneiss et le quartz. C'est là que je rencontre pour la première fois un petit palmier fortement armé d'épines courbes, et de nombreuses aroïdées.

Dès mon arrivée, le garde-pavillon se rend au village voisin et en ramène le chef, qui me donne trois poules et des œufs que je lui paye en perles.

Orage et pluie dans l'après-midi.

1. C'est le *Clitandra cirrosa*.

11 juin. — Au petit jour, on vient m'avertir dans la case que tous les porteurs se sont enfuis pendant la nuit bien qu'ils eussent été recrutés pour me conduire jusqu'au poste des Ongouras; le garde-pavillon est aussitôt parti pour le village afin d'en rassembler de nouveaux, et il revient à neuf heures et demie, ne ramenant que 15 hommes; comme cela est insuffisant, je le réexpédie, en même temps que le chef de Dekoa et un milicien, pour en recruter 20 autres : malheureusement, les villages étant assez éloignés, la journée va être perdue.

Les noirs du pays sont toujours des Mandjias, très peu nègres comme type, non pas noirs mais bronze foncé; les cheveux sont très laineux et le visage en général assez avenant. Des perles dans les cheveux et quelquefois une plume. On leur voit aussi des bracelets de bras ou de jambe formés de longues spirales de fer. Ils possèdent des arcs et des flèches, quelques sagaies, quelques couteaux de jet. Leurs pointes de flèches sont en fer, barbelées et très fines, mais non empoisonnées; elles s'emmanchent dans une tige de roseau ou de grande graminée très légère et y sont maintenues par un entourage serré de filaments minces de caoutchouc, enroulés autour du bout de roseau. Ils fument une pipe spéciale dont le fourneau est en bois doublé de fer; ce fourneau s'adapte à un trou percé dans un fruit semblable à la noix du Doum, dont on a enlevé la pulpe en ne laissant que la coquille de la noix; la cavité est remplie d'une étoupe ou d'une herbe mouillée quelconque, et le fumeur aspire par un autre trou fait à même la coquille et grand comme une pièce d'un franc.

Le marigot de Dekoa forme une espèce de rideau, de 200 ou 300 mètres d'épaisseur, de grands et beaux arbres élancés en véritable futaie sans presque de plantes de sous-bois. Sur ces géants, je vois se promener des troupes de grands singes à manteau noir, mais à gorge et à ventre blancs.

Les papillons sont toujours très nombreux et quelques-uns sont fort beaux, bien que la généralité soit plutôt de petite

taille; mais ils ont des habitudes tout à fait singulières : en Europe les papillons ne hantent guère que les fleurs, il en est ici tout autrement, et je suis très surpris de ne les voir se poser que sur les excréments ou les matières en décomposition, dont ils pompent avec une visible avidité les sucs plus ou moins odorants. Ils sont nuées mais vraiment, étant donné leur genre de nourriture, on hésite à s'en emparer.

Décidément ces bons Sénégalais, si franchement braves, si vigoureux, si dévoués dans les combats, sont de bien déplorables auxiliaires dans tous les autres cas : paresseux au delà de toute expression, ils font porter leurs fusils par des nègres, ils les leur font nettoyer; il serait indigne d'eux de porter même leur ration de manioc qu'ils mettent sur le dos d'un autre. De plus, ils sont extrêmement *cabochards* (que l'on me passe l'expression) et difficiles à mener, exigent une poigne d'acier, sans le moindre gant de velours, et s'insurgent pour un rien — je m'en suis aperçu à Gribingui où les Sénégalais en station nous ont empêché de dîner pendant deux heures et ont failli en venir aux mains —. Les Sénégalais sont excellents pour le combat ou pour le pillage, recueillir des *captifs* est leur but suprême, aussi à mon sens, tout administrateur sérieux d'un pays soumis devra-t-il s'empresser de se priver d'un tel concours.

Le garde-pavillon et le milicien ne rentrent qu'à six heures du soir ramenant enfin les 20 hommes nécessaires.

12 juin..— Départ à six heures moins un quart. Les affleurements de roche se font plus fréquents dans la brousse, dont le sol est de couleur rouge ferrugineuse avec graviers de quartz, et nous ne tardons pas à traverser la ligne de partage des eaux entre l'Oubangui et le Gribingui, ligne très sinueuse, très indécise, et de très faible relief. Une petite chaîne de collines nous montre son profil, assez loin devant nous, collines minuscules et très boisées.

La brousse est toujours très vigoureuse et très belle et ne change point d'aspect. A 6 kilomètres et demi de Dekoa nous

traversons un lit de marigot à sec; là poussent vigoureusement des palmiers, qui semblent être une variété de *Phœnix dactylifera*, à folioles minces et légères et couverts de petits fruits que mangent les indigènes. A 13 kilomètres, marigot bourbeux encombré de fougères analogues à celles de France et de grandes malvacées.

Nous traversons, à 4 kilomètres plus loin, le cours de la Guifa, petite rivière qui roule une eau claire sous les fourrés. Je rencontre bientôt après M. Bruel qui venait au-devant de moi et nous campons avec lui au poste des Ongouras, où il est de passage et où il nous offre la plus aimable et la plus cordiale des hospitalités. C'est lui qui nous donne les premières nouvelles fraîches : prise du Touat que, Cassandre inécouté, je prêchais obstinément depuis quinze ans; les défaites des Anglais au Transvaal, etc.

Le poste des Ongouras se compose de cinq ou six grandes cases surveillées par un sergent garde-pavillon et quatre miliciens.

13 juin. — Nous ne partons qu'à sept heures, en marche vers le sud, pendant que M. Bruel se dirige vers l'est pour continuer ses travaux topographiques en même temps que l'étude du pays, la recherche et le placement sur la carte des nombreux villages que cache la forêt dans cette région.

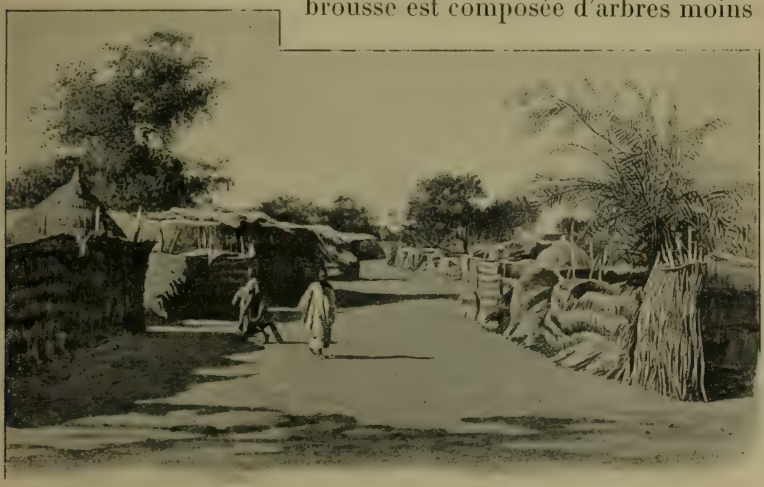
A 18 kilomètres, nous traversons la rivière Bassinda qui fournit un assez joli débit avec un lit de 2 ou 3 mètres de largeur, au fond, et de magnifiques arbres en bordure.

Nous campons sur le bord de la rivière Pokou, ruisseau insignifiant de quelques décimètres de largeur.

Nous avons relevé à plusieurs reprises sur le parcours de ce jour de nombreuses traces fraîches d'éléphants. Quant aux oiseaux, sauf les pintades qui restent innombrables, je n'en vois presque pas depuis Gribingui.

14 juin. — Départ un peu avant six heures dans les graminées trempées. A 6 kilomètres de la Pokou, nous traversons l'espace qui fut autrefois le village de Renago et qui

n'est plus aujourd'hui qu'un fourré de manioc, de papayers, de bananiers et d'énormes graminées de 3 mètres de hauteur. Après une douzaine de kilomètres de marche, nous suivons une vallée à flanc de coteau; à notre gauche, de l'autre côté, s'élève une série de collines d'une quarantaine de mètres de hauteur à surface boisée, par bosquets. Le paysage est riant et agréable en raison de ce que les graminées, ici moins élevées, permettent à la vue de s'étendre et que d'autre part la brousse est composée d'arbres moins



Village de Sakali.

serrés et procédant par petits bouquets. Le spectacle est réellement charmant d'autant que la pluie fait trêve et que le soleil éclaire largement ce paysage. La liane à caoutchouc buissonnante pousse toujours ses touffes fournies; elle produit un fruit jaune globuleux de la grosseur d'une mandarine et qui est comestible : je trouve sa pulpe un peu trop violemment acidulée, mais les indigènes en sont extrêmement friands.

Nous arrivons bientôt à la rivière la Tomy, qui présente un lit d'une quinzaine de mètres de largeur avec des berges à pic de 4 ou 5 mètres et un assez fort débit. Nous la franchissons sur un pont formé de perches réunies par des ligatures et appuyées aux deux extrémités sur les rameaux avancés de

deux arbres complaisants dont l'un traverse presque en entier la rivière. C'est rudimentaire et cela empêche de se mouiller les pieds, mais c'est un édifice branlant et peu commode.

Quelques kilomètres après le passage, nous arrivons au poste de Krébédjé un peu avant deux heures.

Nous avons encore vu aujourd'hui des traces fraîches d'éléphants. Quant au gibier, on n'en aperçoit plus, à cause de la hauteur des herbes, bien qu'il soit très abondant; on trouve en effet dans la région quantité d'antilopes, de lions, de panthères et de hyènes; ces trois derniers fauves viennent enlever constamment des chèvres jusque dans les postes mêmes.

15 et 16 juin. — J'ai trouvé au poste de Krébédjé M. Rousset, chef de cercle, et M. Bobichon jeune, chef de poste, que je remercie ici de leur excellent et si sympathique accueil.

Krébédjé se compose d'un grand rectangle débroussé autour duquel s'élèvent une dizaine de grandes cases en pisé (une ou deux en moellon), recouvertes de toits de chaume.

La Tomy passe au pied même de Krébédjé. Ces messieurs ont créé près du poste un jardin qui est des plus florissants : à côté de légumes d'Europe on voit des bananiers, des papayers, des ananas, des citronniers, des barbadines, des corossols, des goyaviers, etc. Des champs de riz et de maïs réussissent fort bien.

J'ai été pris d'un gros accès de fièvre, ce qui retarde mon départ. Mes Chambba sont aussi fort mal en point et très maltraités par le climat.

Les populations du voisinage sont des Ndi; certains d'entre eux sont entièrement teints en rouge au moyen d'un bois rouge qui pousse sur la Kémo. Ils portent dans la lèvre supérieure un disque de bois de 15 à 18 millimètres de diamètre. On leur voit aussi quelques bracelets d'ivoire aux bras et aux jambes et quelques ornements de fer. Beaucoup portent les cheveux divisés en une infinité de petites mèches tombant jusqu'à la hauteur du bas des oreilles; ces mèches sont telle-

ment enduites d'huile de palme qu'elles ne paraissent former chacune qu'un toron ou une cordelette.

17 juin. — Nous ne pouvons partir qu'après huit heures, les porteurs recrutés par le poste n'étant arrivés qu'à ce moment. Pendant toute la route — sauf aux approches des marigots et sur les emplacements de villages abandonnés — l'herbe est moins élevée et la brousse moins épaisse que les jours précédents.

Après 6 kilomètres, nous stoppons un instant au village de Branjé, composé de quelques cases occupées par des Ndi, qui ont débroussaillé les alentours pour y planter et y semer. On trouve, sur les emplacements des villages, du ricin jaune et du ricin rouge.

Le sentier traverse ensuite le marigot de Guérédé avec un filet d'eau, celui de Gouli dans les mêmes conditions, celui de Bakro, ce dernier au milieu d'une végétation merveilleuse.

Après avoir encore franchi le marigot de Tanngué, nous arrivons au village Ndi de Sakali, où le chef nous fait un excellent accueil et nous donne un cabri et une case.

18 juin. — Je pars, avec un fort accès de fièvre, à six heures du matin, et le marigot de Bokoudja se présente aussitôt avec sa splendide forêt de bordure. Un peu plus loin, traversée du village de Ouatchiko avec ses cases éparses dans les cultures et dans les arbres, suivi du marigot de By, et des villages successifs de Gono, de Yangué et de Diapanga; celui-ci est la dernière agglomération Ndi, après laquelle nous entrons sur le territoire des Mbaga, dont beaucoup ont déserté leurs villages.

Dans cette région, les éléphants sont très nombreux et leurs traces sont partout visibles.

Nous traversons une première fois la Tomy et le marigot de Rénissoua, puis la Tomy se présente à nouveau devant nous, avec une profondeur d'eau assez grande pour atteindre jusqu'aux aisselles, sur une largeur de 15 à 18 mètres. Nous

campons dans la brousse et la pluie nous arrose pendant la nuit.

19 juin. — Départ à six heures du matin, nous côtoyons d'abord la Tomy sur sa rive droite dans une brousse d'épaisseur invraisemblable, où les grands arbres sont reliés de toutes parts par les lianes et le sol jonché de Dracæna, d'aroidées, etc., le tout végétant avec une formidable puissance. Des éléphants parcourent la forêt en poussant leur cri de trompette et les traces de lions sont fréquentes.

Après avoir traversé trois marigots avec eau courante, se jetant tous dans la Tomy, nous reprenons un plateau boisé clair et nous réservant de charmants points de vue; bientôt nous apercevons, à droite, une ligne de collines herbues, piquetées seulement de quelques arbres et dominant la plaine d'une quarantaine de mètres. Au loin une autre chaîne un peu plus importante dresse devant nous sa silhouette bleue, enfin à gauche autre chaîne de collines de 40 à 50 mètres qui borde à l'est la vallée de la Tomy.

Nous campons au village abandonné mais important de Batinga, à 300 mètres de la Tomy.

20 juin. — Partis à six heures du matin nous traversons, après 6 kilomètres de route, un village abandonné, encore entouré de ses cultures dévastées par les éléphants, de même qu'au village de Bayo, où nous arrivons après 15 kilomètres de route.

Après avoir parcouru un long marécage à terrain branlant, dans lequel les porteurs s'enfoncent parfois jusqu'à la ceinture, et avoir accompli cinq nouveaux kilomètres de marche, nous arrivons au poste de la Kémo (Fort de Possel), où nous sommes chaudement reçus par le chef du poste, M. Landres, qui nous offre l'hospitalité avec la même cordialité que nous avions partout trouvée dans tous les postes français de la région et que nous devions encore trouver, si franche, si amicale et si dévouée, en tous nos points d'arrêt de l'Oubangui et du Congo. Que tous ceux donc qui nous ont si largement

Départ de Bangui d'un convoi de pirogues pour le haut fleuve.

ouvert les bras, là-bas, dans ce coin éloigné de la patrie, veuillent bien recueillir ici le témoignage de ma sympathique reconnaissance.

Que dire maintenant de l'Oubangui et du Congo? Des plumes autorisées en ont fait maintes descriptions et je ne saurais que les répéter; qu'il me suffise donc de donner seulement mon impression personnelle sur cette région : Autant le Sahara, les paysages sahariens, la montagne ou la brousse saharienne me sont agréables au point de vue des silhouettes, de la pureté du ciel, des colorations, de la lumière et de l'air; autant me semble triste, sombre, la zone équatoriale avec ses énormes forêts qui masquent l'horizon, oppressent et étreignent pour ainsi dire, laissant le voyageur éternellement plongé dans une atmosphère de cave sans luminosité. C'est pourquoi je reste malgré tout l'amoureux des terres sahariennes et des grands horizons clairs.

Je n'avais plus désormais qu'à descendre l'Oubangui et le

Congo : le 28 juin j'étais à Bangui et le 21 juillet à Brazzaville.

En ce point m'attendait une terrible et affreuse nouvelle! Une brève dépêche apprenait que Lamy avait trouvé la mort dans le combat de Koussri, livré le 22 avril aux troupes de Rabah, qui lui-même avait été vaincu et tué. Lamy périssait donc au milieu de son triomphe, dans l'apothéose d'une auréole de victoire, mais l'annonce brusque et si inattendue de ce désastre, de cette irréparable perte, me frappait d'un coup douloureux. Ma joie du retour venait subitement s'assombrir d'un voile de deuil en apprenant la disparition de mon vaillant et glorieux compagnon, ce soldat dévoué et énergique à la mémoire duquel j'adresse pieusement ici le plus sincère et le plus désolé des témoignages d'affection.

C'est sur cette pénible et attristante impression que je m'embarquais à Matadi, le 1er août en route pour la France. Ma traversée de l'Afrique était définitivement terminée. Le 2 septembre 1900, j'arrivais à Marseille, reçu chaudement par des cœurs dévoués et des mains amies.

Le cercle est maintenant fermé, l'œuvre est accomplie, le rêve si longtemps poursuivi est réalisé! Adieu, terre africaine, sois douce et hospitalière à ceux qui nous imiteront!

ÉPILOGUE

La mission qui vient d'être racontée ne doit point sa réussite au hasard, ni seulement à la réunion des circonstances heureuses qui ont précédé son départ et permis son organisation définitive. Elle n'a été rendue possible, elle ne s'est réalisée qu'en raison des longues années de préparation, d'obstination, de voyages antérieurs, de démarches, auxquelles j'avais consacré mon temps, ma volonté, mes forces de tous les instants et pendant lesquelles je n'avais poursuivi que l'accomplissement de ce seul et unique but, saisissant toutes les occasions d'intéresser à mon programme et guettant tous les moyens de le faire réussir.

Aujourd'hui le programme que je m'étais fixé est rempli. La Mission Saharienne a franchi le Sahara, parcouru le Soudan central, contourné le Tchad et suivi les grandes artères du Chari et du Congo. Que doit-il découler, au point de vue économique, de ce voyage?

Qu'est le Sahara? Faut-il l'abandonner, renoncer à ne jamais rien en tirer ou au contraire cette région présente-t-elle certains avantages qui permettent de croire à son avenir?

Notre traversée du Sahara ne peut nous éclairer que sur le parcours de la ligne suivie, mais non pas sur l'ensemble de la région entière, si ce n'est par déduction.

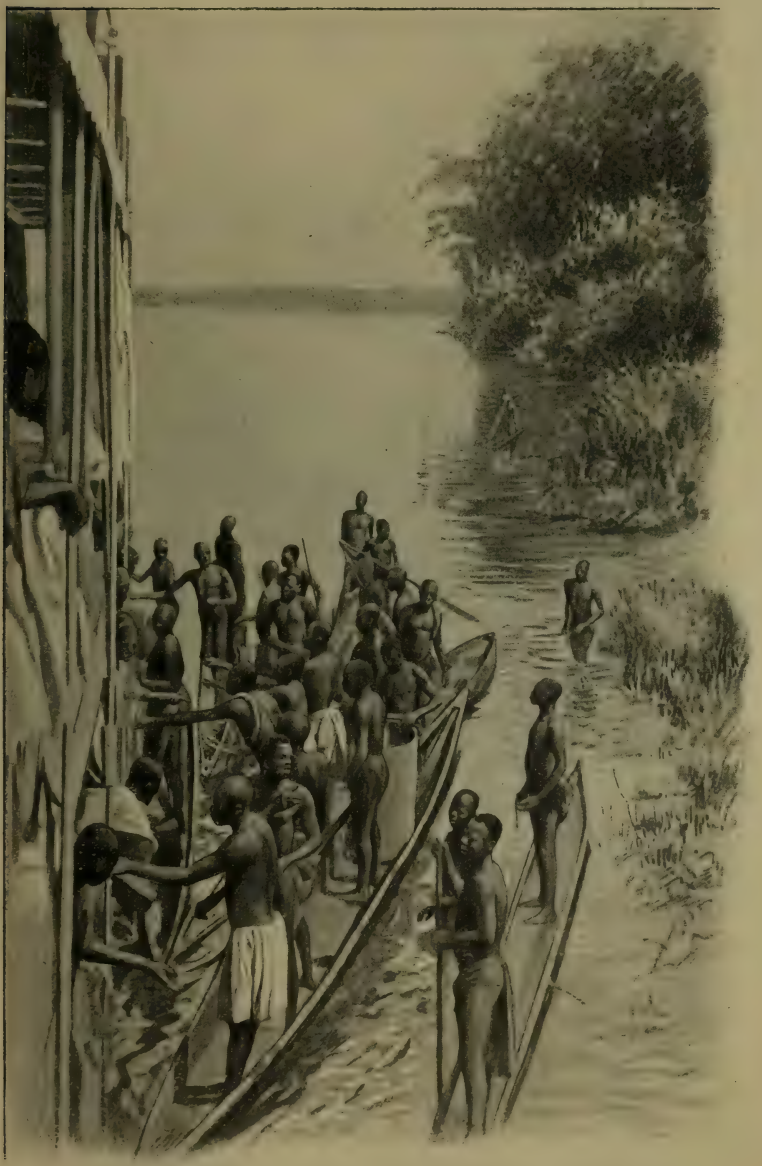
Il est bien évident, *a priori*, que le Sahara actuel ne peut rien nous fournir, que ses populations sont pauvres et des plus hostiles à la pénétration européenne, que ses productions sont nulles et que le transit commercial qui le traverse est insignifiant. Devons-nous, pour cela, jeter le manche après la cognée et déclarer qu'il n'y a rien à faire? Tel n'est point mon avis : les terrains reconnus permettent de croire que les massifs montagneux du Sahara peuvent contenir des gisements miniers, et il est indispensable de vérifier cette hypothèse avant de trancher la question.

Une immense région comprenant le massif central du Ahaggar, avec ses tentacules s'étendant à l'est jusqu'à Mourzouk, à l'ouest jusqu'à Timissâo et atteignant à peu près le 23e parallèle nord, offre un vaste champ d'investigation, inconnu, à nos recherches. Ce large territoire reste à étudier de près et je considère que cette exploration s'impose au point de vue géologique aussi bien qu'au point de vue géographique. Ce n'est que sur les résultats qu'elle aura donnés qu'il sera permis de juger de ce qui reste à espérer du Sahara.

Aujourd'hui, il serait évidemment de la dernière imprudence d'aller fonder des postes au milieu de régions aussi infertiles et aussi inhospitalières, mais ce que le gouvernement ne doit pas faire, en l'état actuel de nos connaissances de la région, il est possible que l'initiative privée se trouve en mesure de l'exécuter si de nouvelles recherches et de nouveaux documents nous donnent la certitude de gisements miniers importants.

Quant à ce qui concerne le Soudan, c'est-à-dire cette partie du continent qui s'étend de Zinder au Tchad, la question n'est plus la même. Là le sol est fécond et peut être en entier cultivé, mais cultivé en produits dont je ne vois guère l'écoulement possible vers la métropole.

Le moyen de tirer parti de ce pays est donc de chercher à y introduire, en masses le plus considérables possible, les



Bondjios de Betou (Oubangui) venant vendre à bord du steamer.

objets de fabrication française. Pour obtenir ce résultat, il faut d'abord assurer la sécurité sur tout le territoire. Nous obtiendrons ainsi une natalité très grande des indigènes et partant des besoins toujours croissants. Ces besoins se traduisent par la recherche d'étoffes surtout et c'est là qu'est l'avenir du Soudan.

Dans l'état actuel des choses, il convient pour desservir cette région — aussi bien que celle de l'Aïr qui est franchement saharienne et où les besoins d'étoffe présentent la même intensité — d'essayer d'établir à notre profit un service de caravanes; une action combinée du Gouvernement de l'Algérie et du Gouvernement du Soudan suffirait probablement à résoudre le problème. Des caravanes algériennes peuvent être envoyées à mi-chemin du Soudan pendant que d'autres caravanes soudanaises viendront au même point prendre leurs charges. La sécurité sera facilement obtenue dans toute la région de l'Aïr par celui qui occupera Zinder. En effet un groupe de 100 à 200 cavaliers au maximum, parti de Zinder, tient en entier le Damergou, son voisin; or le Damergou est le grenier à mil de l'Aïr tout entier, il ne faut pas l'oublier, et les Touareg ne vivent que par le Damergou.

Actuellement le mouvement de transit Méditerranée-Soudan et inversement, qui jadis s'exerçait avec la Tripolitaine et le Bornou comme terminus, a disparu devant les exploits de Rabah qui ont eu pour résultat de faire cesser tout commerce; le seul vestige de ce transit qui soit encore apparent s'est détourné et réfugié sur la ligne Benghazi-Ouadaï, où de *petites caravanes* viennent encore apporter quelques marchandises d'Europe.

Si maintenant nous passons aux régions du Chari et du bassin du Congo, nous nous trouvons en face d'une situation très différente de celle des deux premières contrées traversées. La partie nord de cette région est assez semblable au Soudan et encore susceptible de cultures similaires de celles de ce dernier pays; mais au delà il ne reste plus que la forêt et

la production d'ivoire et de caoutchouc. L'ivoire ne peut affluer indéfiniment et la chasse à l'éléphant n'a qu'une durée limitée. Quant au caoutchouc, une sage réglementation peut faire espérer une durée indéfinie de cette production, mais les noirs qui la recueillent n'ont aucuns besoins, et j'ai bien peur que leur paresse ne soit incurable.

Quant à ce qui concerne les transports, cette région est beaucoup mieux partagée que les autres à cause de ses fleuves; malheureusement beaucoup ne sont navigables que pendant la moitié de l'année à peine et, en outre, certains sont coupés de rapides infranchissables ou très difficilement franchissables.

Le premier effort à tenter dans ces régions me paraît être d'organiser immédiatement un service sérieux de navigation fluviale sur le Congo et l'Oubangui, qui mette entre les mains de la colonie un instrument *docile et sûr*, à marche périodique et réglementée, *ce qui n'existe pas*. Ce service devra être assuré par des bateaux spéciaux permettant le passage en toute saison depuis Bangui jusqu'à Brazzaville.

Dans le bassin du Chari, depuis le nord du Tchad jusqu'à Gribingui, c'est-à-dire sur plus de 800 kilomètres en latitude, la navigation est aisée aux hautes eaux; mais entre ce système fluvial et celui de l'Oubangui-Congo s'étend un espace de 300 kilomètres où le portage humain est la seule façon de transporter, mode défectueux, indigne de notre époque et de nos mœurs, et susceptible de faire émigrer ou disparaître des populations entières.

D'autre part les relations entre le Tchad et l'Océan du côté plein ouest; entre le Tchad et la Méditerranée du côté du nord, sont extrêmement difficiles, très longues et très dangereuses. On a donc pensé à réunir par une voie ferrée unique tous ces points de notre vaste empire africain, et on a rêvé le transsaharien.

Considéré en tant qu'affaire commerciale, immobilisant forcément d'énormes capitaux, je n'ai qu'une très médiocre

confiance dans le rendement probable du transsaharien devant le néant de trafic que j'entrevois. Mais si on ne veut le considérer que comme un *instrument de domination* (d'autres disent un *chemin de fer impérial*, et c'est évidemment la même chose), le transsaharien, sous ce point de vue spécial, serait alors une œuvre splendide, aplanirait bien des difficultés, supprimerait bien des obstacles. Ses apôtres le défendent avec vigueur et comptent bien que sa construction sera la première affirmation de l'ardente activité du XX^e^ siècle.

APPENDICE

Le résumé qui va suivre, et qui est dû à la plume du capitaine (aujourd'hui commandant) E. Reibell, donnera mieux que je n'aurais pu le faire, une idée des soins minutieux apportés par mon regretté collaborateur, A. Lamy, à l'organisation militaire, à la conduite, à la marche et à la sécurité de l'escorte de la *Mission saharienne*; on y verra que le commandant Lamy n'avait rien oublié, rien remis au hasard et on déplorera d'autant plus, avec moi, que lui seul soit absent au moment du triomphe.

Les opérations militaires contre Rabah — qui ont eu lieu après mon départ, et au moment où les escortes des missions passaient sous l'autorité du Commissaire du Gouvernement au Chari, M. Gentil — sont aussi racontées, de même que le retour de l'escorte jusqu'à l'Océan, par M. Reibell qui, après la mort du commandant Lamy, avait pris le commandement des troupes. Ce récit, tel qu'il est présenté, est suffisamment poignant pour qu'il soit inutile de rien lui ajouter et il fait, à juste titre, ressortir la valeur, la discipline et l'endurance remarquables des officiers et des troupes qui ont pris part aux opérations.

J'y ai joint quelques-uns des *Ordres* qui s'appliquent aux différents combats livrés, et qui sont plus éloquents que tout un volume.

EXTRAIT DU RAPPORT D'ENSEMBLE SUR L'ESCORTE DE LA MISSION SAHARIENNE

I

Concentration, Organisation, Tactique.

Le 5 mars 1898, M. Foureau reçut du ministre de l'Instruction publique la mission d'opérer la traversée du Sahara par les régions de parcours des Touareg Azdjer et Keloui; de donner la main, dans la région du Damergou, aux missions françaises venues du Soudan et, s'il était possible, de réaliser la jonction de toutes nos possessions de l'Afrique occidentale en rejoignant, sur les bords du lac Tchad, les troupes d'occupation au Chari.

L'expérience de la mission Flatters, celle des premières entreprises sahariennes tentées par M. Foureau lui-même, avaient démontré l'impossibilité d'opérer semblable traversée sans l'aide d'une escorte solidement organisée. Le commandant Lamy, qui était le collaborateur militaire de M. Foureau, avait vu les tirailleurs algériens à l'œuvre sous tous les climats, il réclama pour eux l'honneur de mener à bien cette œuvre où tant d'autres avaient échoué. Un ordre du Général commandant le XIX^{e} corps d'armée, en date du 7 septembre 1898, mit à sa disposition une force d'environ 200 hommes du 1er régiment de tirailleurs algériens, 50 hommes de la compagnie de tirailleurs sahariens; un demi-peloton de spahis algériens, 2 pièces d'artillerie, et les cadres correspondants.

Concentration. — Le détachement prélevé sur le 1er régiment de tirailleurs algériens comptait 5 officiers, dont 1 lieutenant indigène, pris sur l'ensemble du corps, et 213 hommes de troupe, choisis minutieusement dans les 3^{e} et 4^{e} bataillons, parmi les meilleurs tireurs et les hommes les mieux trempés au moral et au physique.

Ils formèrent une compagnie de marche dont chacune des quatre sections était composée de soldats provenant de la même unité ou du même détachement.

La durée du séjour à Blida, du 11 au 20 septembre 1898, fut consacrée aux détails de l'organisation et à l'exécution des tirs avec le mousqueton d'artillerie modèle 1892-94 qui devait être l'armement de la Mission. Cette arme, d'une précision suffisante aux distances ordinaires de tir, présentait sur le fusil d'infanterie des avantages qui ont pu être appréciés grandement par la suite, au point de vue du poids et du maniement à méhari ou à cheval, et en raison de la forme du sabre-baïonnette, qui le rend utilisable dans toutes les circonstances de la vie en campagne.

La seule modification dans l'équipement consista dans le remplacement du havresac par une ceinture cartouchière en forte toile.

à voile et cuir d'une part, de l'autre par un sac des subsistances militaires dans lequel étaient enfermés les effets de réserve de l'homme.

Rien ne fut changé à l'excellente chaussure, ni à l'habillement ordinaire du tirailleur; certains effets, en raison de leur utilité, furent seulement représentés en double et en triple dans la collection de réserve. Chaque homme était muni d'une serpe individuelle et d'un autre outil portatif.

La compagnie de marche de la Mission Saharienne, ainsi mise sur le pied de guerre, fut transportée par les voies rapides à Biskra.

Elle y fut rejointe par le demi-peloton de spahis, formé, sous les ordres du maréchal des logis Belkacem-Ben-Lahalali, de : 1 brigadier-fourrier français, 1 maréchal ferrant français et 10 cavaliers indigènes, provenant du 3e régiment de spahis. L'effectif des chevaux était de 13.

La section d'artillerie, aux ordres du sous-lieutenant de Chambrun, du 2e régiment d'artillerie de marine, fut constituée avec deux pièces Hotchkiss de 42 millimètres. L'une était commandée par le maréchal des logis Neuville, du 12e régiment d'artillerie, l'autre reçut pour chef un sergent de tirailleurs algériens. Le service des bouches à feu fut assuré par 12 tirailleurs algériens, prélevés sur les 213 hommes qui composaient l'effectif de la compagnie de marche et dont l'instruction spéciale, faite en quelques séances, ne laissa bientôt rien à désirer.

Les trois unités déjà formées prirent livraison à Biskra, proportionnellement à leur effectif, de la plus grande partie du matériel de la Mission, qui s'y trouvait déjà rassemblé, et qui fut chargé en vue du transport à Ouargla sur des chameaux de prestation de la commune indigène, accompagnés de leurs sokhars et bachamars habituels. Le trajet de Biskra à Ouargla, qui devait servir à des marches d'entraînement et d'instruction, fut parcouru suivant une progression logique.

Les sections quittèrent Biskra isolément à un ou deux jours d'intervalle et chacune d'elles jouit ainsi de toute sa liberté pour exercer ses hommes à leur nouveau métier, sous la direction des chameliers auxiliaires. Peu à peu, les tirailleurs parvinrent à seconder, puis à suppléer leurs maîtres, dans toutes les opérations relatives au chargement et à la conduite du chameau.

Après quelques jours de marche isolée, les sections se réunirent par deux; puis, à partir de l'étape qui suivit Touggourt, toute l'escorte marcha rassemblée jusqu'à Ouargla. Passant ainsi du petit au grand, l'instruction des tirailleurs au service chamélique se fit sans à-coups, en même temps que les différentes unités, section, peloton, compagnie, se familiarisaient avec les formations de marche et de stationnement usitées au Sahara.

En arrivant à Ouargla, le noyau de l'escorte y trouva, arrivé récemment d'El-Goléa, le détachement de 50 hommes fournis par la compagnie de tirailleurs sahariens qui formèrent une 5e section sous le commandant du lieutenant Rondenay. Les tirailleurs sahariens

conservèrent leur tenue spéciale, se rapprochant beaucoup du costume habituel des indigènes de la région, mais reçurent comme tout le reste de l'escorte l'armement modèle 1892-94. Au point de vue de la vie nomade au désert et de l'aptitude chamélique, le détachement du lieutenant Rondenay pouvait servir de modèle au restant de l'escorte, et les tirailleurs sahariens ne pouvaient, d'autre part, que gagner sous le rapport des qualités militaires proprement dites, de l'esprit de discipline et de dévouement, au contact de leurs aînés, les tirailleurs algériens.

La concentration des différents éléments de l'escorte était terminée. Restait à achever son organisation intérieure et à constituer le convoi, dont les animaux allaient désormais appartenir en propre à la Mission. C'est à ces travaux que furent employés les dix jours passés à Ouargla.

Organisation intérieure de l'escorte. — Aux termes de la dépêche ministérielle du 17 septembre 1898, l'escorte fut considérée comme un établissement formant corps sous le commandement et la direction administrative du commandant Lamy.

Le capitaine Reibell reçut le titre de commandant en second de l'escorte, et son autorité fut étendue à toutes les fractions de la colonne. Il remplit en plus les fonctions d'adjudant-major.

En dehors du cadre normal des sections, un certain nombre de gradés formèrent le petit état-major de la colonne.

Aux quatre sections de tirailleurs algériens vint s'ajouter le détachement de tirailleurs sahariens qui forma la 5e section. Chacune d'elles comprit, sous le commandement d'un lieutenant, 50 hommes de troupe, comprenant le chiffre réglementaire de gradés français et indigènes. Tous les soldats étaient indigènes, sauf 3 tirailleurs pourvus d'emplois spéciaux. En vue d'articuler d'une manière large l'ensemble de l'escorte, chacune des sections reçut une certaine indépendance : leurs chefs furent considérés comme commandant autant de compagnies distinctes, et virent leur responsabilité et leur droit de punir accrus en conséquence.

La section reçut exactement le cinquième des approvisionnements de toute nature; une répartition analogue fut faite dans la section entre les quatre escouades; enfin les vivres de réserve étaient eux-mêmes placés par rations carrées dans des paniers portés sur les chameaux. L'approvisionnement de réserve en munitions d'infanterie, comprenant 200 000 cartouches, était réparti comme les vivres.

La section d'artillerie, composée ainsi qu'il a été dit plus haut, portait, outre ses pièces, les munitions correspondantes à raison de 200 coups par pièce, un certain nombre d'artifices, et une grande quantité de pétards de mélinite. Ce petit groupe de 14 hommes de troupe et de 32 chameaux fut rattaché à une section de l'escorte, où il forma une escouade supplémentaire.

Il en fut de même des 13 spahis et de leur petit convoi de 10 chameaux.

Le service médical fut exercé par deux médecins aides-majors, les docteurs Fournial et Haller, assistés de quelques tirailleurs infirmiers.

En résumé, l'escorte de la mission comprenait : 10 officiers, 213 tirailleurs algériens, 51 tirailleurs sahariens, 13 spahis algériens, 1 sous-officier d'artillerie. Au total, 278 hommes de troupe, dont 28 Européens et 250 indigènes.

La petite cavalerie de la mission se composait de 13 chevaux de spahis et 12 d'officiers ou membres civils, au total 25.

Organisation du convoi. — L'organisation définitive des sections ne représentait que la partie la plus aisée des opérations auxquelles fut consacré le séjour à Ouargla. La plus longue, la plus compliquée, la plus décevante aussi, fut la constitution du troupeau, et du matériel chamélique destiné au transport et à l'arrimage des charges.

Les troupeaux de prestation avaient transporté par leurs propres moyens les charges prises à Biskra. Il fallut, ainsi que les nouveaux bagages, rassembler, emballer ces charges une seconde fois dans les graras ou grands sacs de la Mission et les jumeler par couples de deux colis symétriques dont le poids total fut compris entre 120 et 150 kilogrammes.

Parmi ces charges, les plus intéressantes étaient les tonnelets destinés à contenir la réserve d'eau, et les guerbas ou peaux de bouc. De capacités très variables (35 à 50 litres), les tonnelets constituent une charge essentiellement mal commode, en raison de leur forme arrondie, de leur peu de stabilité, et de la frayeur qu'ils causent aux chameaux ombrageux par le bruit de leurs chaines. Les peaux de boucs récemment achetées exigèrent un manutentionnement minutieux, goudronnage et lavage répétés, adaptation de cordes d'attache.

Pour les guerbas comme pour le reste du matériel chamélique, entraves, licols, etc., que l'on ne pouvait demander qu'à la fabrication indigène, les achats en masse devaient forcément amener des défectuosités auxquelles on a les plus grandes peines à remédier en route.

Ce furent surtout les bâts qui laissèrent à désirer. Le service des affaires indigènes les avait achetés dans les différents postes du Sud algérien. Ceux de Laghouat et du M'zab, confectionnés en vue du portage par les petits chameaux de la région, étaient presque inutilisables pour les animaux grands et forts de la mission. On s'efforça de les modifier, mais ils causèrent beaucoup d'accidents et de blessures en route, avant qu'on ait pu les remplacer par des bâts achetés à Timassanine, au convoi du capitaine Pein.

Toutes ces opérations achevées, la mission n'avait plus que ses chameaux à recevoir. Ceux-ci provenaient des différents points du sud de l'Algérie, où l'on trouve des animaux habitués à la région saharienne. Ils furent pris en charge la veille du départ; chaque section reçut 200 chameaux, autant que possible de même provenance, et les répartit par groupes de 50 entre ses quatre escouades. Dans chaque escouade de 50 chameaux 12 ou 14 étaient destinés au portage des tirailleurs et de leurs guerbas individuelles, les autres au transport des charges, quelques-uns restant haut-le-pied. Des colliers de couleurs variées, servant à distinguer les animaux de chaque escouade, facilitèrent un peu la tâche de nos tirailleurs, au moment où ils allaient

devenir sokhars et bergers de leurs chameaux, tout en conservant l'allure et les qualités militaires qui étaient la plus sûre garantie du succès de la mission scientifique et pacifique entreprise.

Les aptitudes des gradés, celles des caporaux surtout, allaient être mises à une rude épreuve. Devenus de véritables bachamars, ils avaient à leur disposition 12 tirailleurs pour charger, conduire et soigner 50 chameaux. Le chargement en particulier, se faisant à une heure où 4 hommes étaient distraits de l'escouade pour la garde ou tout autre service, exigeait des 8 hommes restants de grosses manœuvres de force et un tact chamélique qui ne s'acquiert que par une longue pratique; gradés et tirailleurs se fussent difficilement tirés d'affaire, s'ils n'avaient disposé jusqu'à Timassanine et Aïn El-Hadjadj de deux indigènes Chaamba par escouade, qui les guidaient en tout ce qui concerne les réparations au matériel, la nourriture et les soins à donner aux chameaux; la recherche des traces d'animaux disparus.

Nombreuses étaient en effet les causes de pertes et d'indisponibilité des chameaux. Dans cet immense troupeau de mille têtes, qui se dispersait chaque jour sur un large terrain de pacage, il arrivait parfois qu'un animal s'égarât derrière quelque dune. L'arrimage défectueux d'une charge produisait immédiatement une blessure qui en marche devient rapidement incurable, enfin après quelques mois de route, la gale, dont étaient affectés quelques chameaux au départ, gagna le reste du troupeau, et y fit autant de victimes que pouvaient en causer les marches forcées si déplorables qu'elles fussent. Ces causes de déperdition étaient inévitables, du moment où le troupeau devait être asservi à la discipline que tous les éléments de l'escorte s'astreignirent à conserver dans la traversée des régions touareg, quelque contraire qu'elle pût être au tempérament du chameau.

Stationnement. — Au Sahara, c'est la formation en carré autour du convoi qui assure dans les meilleures conditions la défense de cette partie vitale de la colonne, aussi bien en station que pendant le mouvement.

Le camp était formé de deux carrés concentriques, dont les côtés étaient jalonnés par les charges. Le carré intérieur constituait le parc à chameaux; la bande, large de quinze pas, comprise entre les deux carrés, servait à l'établissement du bivouac des sections en ligne déployée. Pour le cas d'attaque, la ligne de défense était marquée soit par le carré extérieur, soit par les accidents de terrain qui pouvaient se trouver à proximité.

La sûreté de ce camp, dont chaque face avait une longueur de 100 mètres, était assurée la nuit, par huit postes de 4 hommes chacun, disposés sur les diagonales et en avant du milieu des faces. Un service de ronde permanent, assuré par le chef et les gradés de la section de jour, était chargé de veiller au bon ordre et de tenir les sentinelles en éveil. Enfin, depuis la sonnerie du réveil jusqu'à la mise en marche, une patrouille de spahis battait l'estrade aux environs du camp.

Pendant le jour, la garde du bivouac était réduite à une sentinelle sur chaque face : toute l'activité du service de surveillance se portait

sur le troupeau, qui, dès l'arrivée à l'étape, était envoyé au pâturage à des distances atteignant parfois plusieurs kilomètres. La garde du troupeau se composait de 8 hommes et 6 sokhars Chaamba par section; ces derniers restaient dispersés parmi les groupes de chameaux, ou partaient à la recherche de pâturages nouveaux; les tirailleurs formaient, sur les points dominants du terrain, une ligne de postes autour du troupeau. Une patrouille de spahis, commandée par un officier, complétait ce dispositif, chaque fois que le camp était dressé assez tôt.

Au moment où la plupart des auxiliaires Chaamba furent licenciés, il fut constitué, avec les 7 Chaamba restants, un petit groupe de guides dont l'emploi permit d'élargir le réseau de surveillance de l'escorte. Partant tous les jours à la chasse, à la recherche de points d'eau ou de terrain de pacage, doués d'une vue perçante et lisant merveilleusement dans les traces, les guides constituèrent un service quotidien de reconnaissance qui n'était pas sans danger dans un pays semé d'embuscades et où quelques-uns trouvèrent la mort.

Tactique de marche. — La formation de bivouac présentait le type dont toute formation de combat devait se rapprocher, mais la place plus grande occupée par les chameaux en marche, ainsi que l'obligation dans la plupart des terrains, de suivre les pistes frayées, toujours en nombre assez restreint, qui constituent le medjbed, forçaient la colonne à s'échelonner en profondeur, en adoptant des dispositions qui permissent de former au plus vite un ou plusieurs carrés défensifs.

Sur les vastes surfaces sablonneuses de la région de l'Erg, la formation la plus avantageuse était la colonne par sections; les chameaux s'étalant ainsi sur un large front ont la marche plus aisée, et s'entraînent mutuellement à allonger l'allure.

Le terrain se rétrécissant, la colonne marchait par échelons de demi-section ou d'escouade; cette dernière formation convenait dans la plupart des cas.

Une formation intermédiaire consistait à accoler deux colonnes de 2 sections, chacune en colonne par escouade, la 5e section déployée fermant la marche.

Enfin, le passage des défilés ne permettait plus que l'emploi de la file indienne. L'écoulement du convoi dans un mauvais passage exigeait au moins 3 heures.

Quelle que fût la formation adoptée, l'artillerie et le convoi des spahis avaient leur place derrière l'échelon de tête.

Les mesures de sûreté prises en marche concernaient :

1° La sûreté éloignée;

2° La sûreté rapprochée;

3° La défense immédiate du convoi.

1° La *sûreté éloignée* devait être assurée par les guides Chaamba du chef de la Mission; ce service ne rentrait pas dans les attributions de l'escorte et ne fut qu'ébauché.

2° La *sûreté rapprochée* était garantie par le petit détachement de spahis, fractionné en deux groupes : 6 cavaliers en tête et 7 en queue de colonne. Pendant les haltes, ces cavaliers s'égrenaient sur les points

dominants autour de la colonne, formant tout autour d'elle un chapelet de vedettes doubles.

3° Enfin la *défense immédiate du convoi* était assurée par le fractionnement en deux groupes de chaque section de tirailleurs; l'un, comprenant 16 hommes et un caporal, constituait le groupe des chameliers, destiné à pelotonner et faire coucher les animaux en cas d'attaque; l'autre, formé du reste de la section, marchait, suivant son rang dans la colonne, soit sur les flancs, soit en tête ou en queue du convoi, qui se trouvait ainsi toujours encadré plus ou moins largement.

Les dispositions de défense en cas d'alerte se déduisent immédiatement de cet ordre de marche : le long rectangle formé par la colonne s'efforçait de serrer sur sa tête; au besoin, si le convoi avait subi un allongement trop long, comme dans la traversée des défilés, chaque tronçon eût formé un carré isolé, les plus éloignés de l'attaque prêts à secourir les autres.

Jamais ces principes de défense ne fléchirent au cours de la Mission, même lorsque dans l'Aïr il fallut suppléer au manque de chameaux par des ânes, dont la marche était beaucoup plus lente et sujette à des accidents nombreux. La colonne entière subissait donc le contre-coup de tout accident survenu à l'arrière-garde, les flancs-gardes pitonnant sur les crêtes s'arrêtaient en position, et l'arrivée se trouvait fort retardée de ces haltes; mais jamais une fissure ne se produisait par où l'ennemi eût pu pénétrer à l'intérieur du dispositif.

Le 23 octobre 1898, fortement constituée et instruite sur les bases qui viennent d'être indiquées, la Mission quitta Ouargla pour entamer la marche dans le sud. Dès les premiers jours de route tous, civils et militaires, furent mis en confiance à la vue du bel ordre de la colonne, dont la forte organisation semblait pouvoir défier et les difficultés provenant d'une nature ingrate, et les embûches des Touareg jusqu'alors si justement redoutés.

De fait, le désert put accumuler les obstacles sans que jamais le mouvement en avant de la mission s'en trouvât enrayé; mais à partir du jour où elle se heurta à la sourde obstruction et au fanatisme des Touareg de l'Aïr, elle ne put se frayer un chemin, dans un pays cependant facile, qu'au prix de luttes incessantes et de sacrifices inouïs.

II

Campagne contre Rabah.

... Au mois de décembre 1899, la mission Afrique Centrale, forte de 150 fusils, arrivait sur le bas Chari. N'ayant aucun renseignement sur les emplacements des forces françaises du Chari, le lieutenant Joalland fit tous ses efforts pour prendre leur contact et confia le 22 décembre au lieutenant Meynier un courrier à l'adresse de M. Gentil. Cet officier parvint le 11 janvier à Tounia, où se trouvait le capitaine Robillot, représentant M. Gentil, qui était allé chercher des renforts dans le haut

Oubangui; la réponse adressée au lieutenant Joalland l'invitait à choisir sur la rive orientale du Tchad ou sur celle du Chari un point où il pût attendre facilement l'arrivée de la mission Gentil. Le point choisi fut celui de Goulféï.

La jonction des troupes du Chari avec la mission Afrique Centrale était donc établie par correspondance dès le 11 janvier; la jonction avec la Mission Saharienne le fut bientôt, par un courrier du commandant Lamy à M. Gentil, que le lieutenant Joalland réussit à faire arriver à sa destination (Fort-Archambault), à la date du 2 mars.

Ouverture des hostilités. — La petite garnison de Soudanais campée en face de Goulféï, rejointe par la Mission Saharienne le 24 février, avait déjà entamé sur la rive gauche du fleuve une série de reconnaissances et de coups de main destinés à lui procurer les vivres nécessaires à sa subsistance.

Dès qu'il fut mis au courant de la situation, le commandant Lamy, dans le but de se rendre maître du cours du fleuve par où il attendait M. Gentil, décida de porter les deux missions sur la rive gauche du Chari, puis de tomber sur la place forte de Koussri qui commande le confluent du Chari et du Logone.

Le mouvement commence le 26 février par le passage du Chari à Mara; cette opération, facilitée par un simulacre d'attaque sur Goulféï, nous demande près de 36 heures, pour faire passer à la nage les chevaux et les chameaux du convoi. Elle réussit pleinement.

Des reconnaissances exécutées les jours suivants, toujours dans la direction du nord, ont pour but de tromper l'ennemi sur notre objectif et de lui faire croire que nous allons prendre Goulféï à revers. Le 2 mars, les deux missions quittent subitement Mara par le sud et viennent prendre position à quelques kilomètres de Koussri, dont les abords sont explorés le soir même par une reconnaissance du lieutenant Britsch. Toutes ces villes des bords du Chari : Goulféï, Mara, Koussri, sont bâties sur le même plan; un vaste trapèze, dont la grande base est formée par le fleuve, les trois autres côtés par un énorme rempart en terre dominant de 6 à 8 mètres les plaines environnantes; les maisons, fort bien bâties en pisé, se pressent sur la berge à pic de la rivière, laissant à l'intérieur du rempart un large boulevard entièrement découvert.

Le 3 mars, à la première heure, une colonne de combat comprenant 250 fusils de la Mission Saharienne et 115 fusils de la Mission Afrique Centrale, avec 2 canons, l'un de 80 millimètres, l'autre de 42 millimètres, quitte le camp dans lequel sont laissés tous les bagages, les réserves de munitions et tous les animaux, sous la garde de 80 hommes commandés par le capitaine Reibell.

Vers huit heures un quart du matin, la colonne de combat arrive en vue du rempart de la ville de Koussri, haut de 6 à 7 mètres, que l'on distingue vaguement au milieu des bois et des buissons qui l'entourent. Du haut de la muraille un feu de mousqueterie ininterrompu, mais mal ajusté, salue la troupe dès qu'elle se montre hors des bois.

Elle est formée en ligne de colonnes de compagnie à demi-intervalle

de déploiement : la compagnie de droite (formant réserve) comprend les 4e, 5e et 6e sections de la Mission Saharienne, sous le commandement du lieutenant Rondenay; la compagnie de gauche, les tirailleurs soudanais (lieutenant Meynier), la colonne du centre : les trois premières sections de la Mission Saharienne et les deux pièces de canon, sous les ordres directs du commandant Lamy.

Sous la protection d'une section qui s'est déployée, et de tireurs choisis dans toutes les autres pour viser les défenseurs chaque fois qu'ils se découvrent, l'artillerie se met en batterie à 300 mètres du rempart et bat en brèche un point voisin d'une porte, où la muraille paraît endommagée. Quelques obus allongés font ébouler une partie du mur, le feu de la défense se ralentit, un dernier bond amène la ligne de combat au pied du rempart. Quelques gradés se hissent au sommet de la brèche et par un tir ajusté en nettoient les abords, pendant qu'on rend le passage plus facile à l'aide des outils portatifs. Une grêle de projectiles partie des maisons de la ville accueille les premiers hommes qui ont gravi la brèche; néanmoins, à la sonnerie de la charge, toute la ligne de combat se presse à l'assaut, se déploie sur le terre-plein de la ville, et s'étendant progressivement vers la droite et vers la gauche, fait place nette sur le boulevard.

Les sections se retrouvent ainsi sur la berge du Logone, que quelques centaines de fuyards ont entrepris de passer à la nage ou à gué; des feux de poursuite parfaitement ajustés font parmi eux des ravages profonds.

Pendant cette prise de possession de la ville, le peloton de spahis soudanais, soutenu par la compagnie demeurée en réserve, s'était porté sur la ligne de retraite d'un groupe important de fuyards qui remontait le cours du Logone, et l'avait capturé avec son étendard.

Le soir, le convoi rejoint et toute la colonne s'établit au cantonnement dans la ville dont la majeure partie des habitants n'a pu prendre la fuite. A chaque unité est attribué un quartier et une portion de rempart, qu'elle est chargée de mettre en état de défense et d'occuper en cas d'alerte. Ces travaux ne tardent pas à transformer complètement le vieux Koussri, dont les ruelles tortueuses tracées à la manière des nègres, sont remplacées par un réseau de voies praticables aux chevaux et aux canons, et permettant des rassemblements faciles. Des défenses accessoires sont disposées à l'extérieur des murs et dans le lit du Logone. Néanmoins le service de garde ne se relâche pas de sa rigueur habituelle; il est assuré par des vigies placées aux saillants du rempart et, pendant toute la journée, par des postes poussés à 1 200 ou 1 500 mètres à l'extérieur de la place, au delà des bois de gommiers épineux qui servent de pâturage aux chameaux.

Des patrouilles d'officiers relient constamment ces postes.

Grâce à ces fortes dispositions défensives, la position de Koussri était devenue imprenable aux mains de sa petite garnison, et la mission du Chari se trouvait avoir une sorte de tête de pont lui garantissant l'accès facile en terrritoire ennemi.

Le 8 mars, les bruits les plus contradictoires circulent sur les dépla-

cements de bandes ennemies. Un point cependant semble particulièrement suspect, c'est le village de Kabi, situé à 10 kilomètres en amont sur le Logone.

Le commandant envoie dans cette direction à neuf heures du soir une reconnaissance forte de 126 fusils (96 algériens, 30 soudanais) sous le commandement du lieutenant Rondenay. A 4 kilomètres de la place, elle est accueillie par une douzaine de coups de feu, s'arrête et couche en carré. Le commandant Lamy, prévenu, la fait rejoindre le lendemain matin à quatre heures, par un renfort de 36 hommes montés, sous le commandement du lieutenant de Thézillat.

La marche en avant continue lentement, au milieu de taillis d'arbres épineux qui empêchent de rien voir à plus de 100 mètres. Soudain, se heurtant à un coude du Logone, les éclaireurs aperçoivent sur un banc de sable un groupe de réguliers de Rabah occupés à abreuver leurs chevaux. Un feu à volonté les met en fuite, pendant que le lieutenant Rondenay lance un détachement aux ordres du lieutenant Oudjari, chargé de prononcer un mouvement enveloppant sur la droite et de couper la retraite aux fuyards.

Le lieutenant Oudjari est en voie d'exécuter son mouvement lorsqu'une décharge nourrie lui tue un homme et lui en blesse plusieurs autres; lui-même est légèrement atteint.

En un instant, le feu devient très violent, chaque buisson cache un ennemi et lorsque le lieutenant Rondenay a rallié avec sa réserve les sections de première ligne il voit sa troupe enveloppée par des forces infiniment supérieures en nombre qui ont dessiné leur mouvement à la faveur des couverts. Maintenant, c'est un concert assourdissant de cris et de tam-tams autour de la petite troupe ralliée en carré et dont les rangs sont en un instant décimés. Soudain le lieutenant Rondenay fait déployer trois faces du carré, sonner la charge, et se jette à corps perdu sur l'adversaire, qui redouble un instant son feu, mais fuit bientôt épouvanté.

Nos tirailleurs électrisés atteignent une clairière au milieu de laquelle est installé un vaste camp dont on ne soupçonnait pas l'existence, mettent en fuite la masse confuse qui s'agite au milieu des bagages et des tentes, et courant occuper la lisière sud de la clairière, dispersent cette masse armée dans les buissons et les taillis qui s'étendent de toutes parts.

Au bruit de la fusillade, parvenu jusqu'à Koussri, le commandant avait emmené sous son propre commandement un renfort de 130 hommes, qui arriva trop tard pour faire une poursuite efficace. Après avoir évacué les morts et les blessés, la reconnaissance se borna à pousser une pointe sur le village de Kabi où il ne restait pas trace d'ennemi.

Dans cette mémorable journée du 9 mars, notre héroïque poignée d'hommes avait lutté contre un ennemi presque aussi bien armé qu'elle, mais à raison de un contre douze ou quinze assaillants, fanatisés par la présence du fils du plus farouche conquérant nègre de l'Afrique centrale. La tente, les bagages, les munitions, le sabre de Fadel-Allah

tombent entre nos mains. Mais nos pertes sont très sensibles : outre 2 officiers blessés [1], sur 3 présents à l'affaire, la reconnaissance a 2 hommes tués, 3 grièvement blessés et 25 autres plus ou moins gravement atteints.

Le répit que nous laissa cette victoire fut bientôt troublé par les bruits qui ne tardèrent pas à courir sur l'entrée en campagne de Rabah lui-même. Successivement on nous signalait ses camps à des points de plus en plus rapprochés, lorsque le 11 avril, jour de la grande fête musulmane de l'Aïd-el-Kebir, il mit fin lui-même à notre incertitude en faisant tirer quelques salves de canon.

Dès lors il ne se passa plus un jour sans que de forts partis de cavalerie ennemis vinssent pousser des pointes jusque sous les murs de Koussri et harceler nos postes extérieurs.

Cette tactique audacieuse inspira au commandant Lamy l'idée de confirmer l'adversaire dans son outrecuidance, affecter une attitude réservée, timide même, afin de le retenir à proximité de nous jusqu'au moment où rejoints par les troupes du Chari, nous serions assez forts pour lever le masque et tomber d'un bond sur cet adversaire qu'un hasard providentiel plaçait ainsi à portée de nos coups. Dans ce but, il avait supprimé tous les postes extérieurs; mais la nuit fonctionnait un système très actif de patrouilles qui, embarquées sur des pirogues, glissaient silencieusement jusqu'aux abords du camp de Rabah, établi à petite distance du Chari en aval de Koussri; elles épiaient tous les mouvements de l'ennemi et surprenaient le joyeux vacarme de ses tam-tams nocturnes.

Il fallait cependant que cette expectative eût un terme, car elle nous obligeait à vivre exclusivement sur les approvisionnements de Koussri, qui tiraient à leur fin. Nous étions menacés de la famine si nos camarades du Chari ne venaient au plus tôt nous rejoindre et nous permettre de sortir de nos murs. Le commandant Lamy avait mis à la disposition de M. Gentil des moyens de transport susceptibles de l'aider dans sa marche : ainsi le 22 mars, le lieutenant de Chambrun, avec 15 hommes de troupes et 15 convoyeurs indigènes, emmenait un convoi de 64 chameaux au-devant des troupes du Chari, et le remettait à Bousso le 30 mars aux mains de M. Gentil et du capitaine Robillot.

Le 2 avril, un nouveau convoi, comprenant 16 pirogues de pêche était envoyé vers le haut Chari, sous l'escorte de l'adjudant Jacques et de 30 tirailleurs algériens ou soudanais.....

..... Le 21 avril, à 2 heures après midi, les troupes du Chari arrivaient à Koussri, d'où elles repartaient le lendemain même pour marcher au feu, conformément à la décision du Commissaire du Gouvernement au Chari, qui les plaçait sous les ordres du commandant Lamy.

Campagne décisive. — La colonne d'opérations contre Rabah comprenait, en plus des troupes du Chari, celles de la Mission Afrique Centrale et de la Mission Saharienne, elle était forte de 700 fusils,

1. Le lieutenant Oudjari très légèrement blessé, et le lieutenant de Thézillat beaucoup plus gravement.

30 chevaux des spahis algériens et soudanais et disposait de 3 canons de 80 de montagne, et d'un canon de 42 millimètres. Les contingents indigènes du sultan du Baguirmi, Gaourang, comprenant un grand nombre de cavaliers, suivaient la colonne d'opérations.

Le dispositif de marche pour le combat était pris au sortir même de la place de Koussri. La marche s'exécutait sur trois colonnes parallèles, pendant cinq kilomètres environ. La colonne de droite longeait le Chari; elle comprenait les troupes de la Mission Afrique Centrale sous les ordres du capitaine Joalland; la colonne du centre formée des troupes du Chari, commandée par le capitaine Robillot, était accompagnée de la batterie d'artillerie de 4 pièces, commandée par le capitaine Bunoust.

La colonne de gauche, composée des troupes de la Mission Saharienne, sous les ordres du capitaine Reibell, était chargée d'exécuter un mouvement tournant, et de couper la retraite de l'ennemi.

L'action fut engagée à sept heures et demie du matin par la colonne de droite. Les colonnes du centre et de gauche entrèrent successivement en action.

Le camp apparaissait, couronnant un plateau dont les vues étaient bien dégagées dans un rayon de 600 à 800 mètres. Il comprenait un vaste réduit central de forme circulaire et d'un diamètre de 300 mètres. Le réduit était très solidement organisé, entouré de palanques renforcées par une levée de terre ; à l'extérieur se trouvait installé un village en paillottes.

Toute la position, et particulièrement l'intérieur du réduit, fut arrosée par le tir à mitraille de l'artillerie, qui tira 74 obus de 80 millimètres et 20 obus de 42 millimètres, tandis que la violence du feu d'infanterie redoublait sur les faces attaquées à l'ouest et au nord du camp.

Après un combat de préparation par le feu de deux heures dans lequel nos hommes brûlèrent 32 000 cartouches, l'assaut fut donné, sous l'impulsion de la réserve maintenue au centre à la disposition du commandant Lamy, avec un entrain tel que la position ennemie fût traversée d'un seul élan.

A l'intérieur du réduit eut lieu un carnage effroyable. C'est à ce moment, et alors que le succès était définitivement assuré, qu'un retour offensif des fuyards pour protéger la retraite de Rabah blessé, vient frapper mortellement le chef admirable qui avait conduit ses troupes à une victoire aussi sagement et mûrement préparée que brillamment enlevée.

Aux côtés du commandant Lamy et au même moment, tombaient le capitaine de Cointet, tué raide, et le lieutenant de Chambrun, blessé au bras.

Ce court retour offensif était bien vite repoussé, et l'ennemi, coupé de sa retraite sur le Chari par la colonne de gauche qui, après avoir traversé le réduit, avait gagné les bords du fleuve, se dispersait de tous côtés dans la brousse, cherchant à gagner la seule issue qui lui demeurât ouverte vers le sud-est, c'est-à-dire vers Koussri.

La colonne du capitaine Reibell le poursuivit dans cette direction pendant environ 3 kilomètres, appuyée par les cavaliers auxiliaires du Baguirmi, qui rapportèrent la tête de Goddem, principal lieutenant de Rabah, atteint et tué dans sa fuite. Au même moment, on apportait au camp la tête et la main droite de Rabah, tué par un tirailleur soudanais de la Mission Afrique Centrale. La victoire était donc décisive et aussi complète qu'on pouvait le désirer. Tous les étendards ennemis étaient tombés entre nos mains, ainsi que les 3 canons de 4 provenant du massacre de la mission Bretonnet, dont la mort était une fois de plus vengée. Plus de 500 cadavres gisaient à l'intérieur du réduit; parmi eux ceux des principaux chefs d'étendards.

La civilisation triomphait d'une façon éclatante au cœur de l'Afrique barbare sous l'égide de la France. Mais notre succès avait été trop chèrement acheté. La mort d'un chef tel que le commandant Lamy, celle d'un officier aussi valeureux que le capitaine de Cointet sont des pertes irréparables. Elles ont jeté un voile de deuil sur le succès de cette journée. 4 officiers blessés, 1 sous-officier français, le sergent Rocher, du 1er régiment de tirailleurs algériens tué, 55 hommes de troupe blessés, constituent le bilan de nos pertes. Celles de l'ennemi ne s'élèvent pas à moins d'un millier de tués, tant sur la position enlevée qu'à ses abords.

La conduite des troupes au combat du Chari a été au-dessus de tout éloge.

Les trois missions parties de l'Algérie, du Soudan et du Congo depuis de si longs mois ont rivalisé d'ardeur et d'entrain, chacun tenant à prouver à ses camarades qu'en présence de l'ennemi et sous une grêle de balles, les fatigues, les privations, toutes les misères supportées s'effacent comme par enchantement! et que l'irrésistible *furia francese* surmonte tous les obstacles.

D'après les renseignements recueillis, le camp de Rabah sur le Chari renfermait 5 000 personnes, parmi lesquelles 1 500 étaient en possession de fusils de tous modèles, dont un millier à tir rapide, 600 chevaux et 3 canons.

Cependant notre tâche n'était pas terminée. Si le combat du Chari avait supprimé Rabah, il restait 500 fusils à Karnak-Logone avec Fadel-Allah et 400 fusils à Dikoa avec Niebé, les deux fils de Rabah; autour d'eux pouvaient se rallier les bandes qui infestaient encore le pays et les fuyards échappés au désastre du 22 avril. La plupart de ces derniers avaient pris la direction de Karnak-Logone. Le 24 avril, un détachement de 50 tirailleurs soudanais remonta en pirogues le cours du Logone, pour aller reconnaître la place; parti le lendemain matin, le gros de la colonne d'opérations (600 fusils) fut, dès la première étape, rallié par son avant-garde; celle-ci avait trouvé la ville de Logone évacuée par Fadel-Allah.

C'est à Dikoa que se réunissait le restant des forces de Rabah. Cette ville, la capitale de son empire, devenait dès lors l'objectif de la colonne d'opérations. Il fallait revenir à Koussri pour prendre la seule route présentant des ressources en eau suffisante. Cette route descen-

dait le Chari jusqu'à Malten, à 30 kilomètres de Koussri, et suivait ensuite un bras occidental du delta du fleuve en se dirigeant vers l'ouest sur Afadé et Tingama. De ce point il restait un espace de 60 kilomètres sans eau avant d'atteindre la banlieue de Dikoa.

Ce bond, exécuté en une seule marche de nuit coupée d'un long repos, amena la colonne, le 30 avril, au village d'Ouarsalé. Le lendemain 1er mai, elle atteignait Dikoa, que Fadel-Allah venait d'évacuer à l'aube, et que les habitants des villages voisins avaient mis à sac en quelques heures. L'aspect de la capitale était imposant. Au centre, entouré d'une enceinte continue, l'emplacement où s'élevaient les palais de la famille de Rabah et ceux de tous les grands chefs militaires; à l'extérieur, rendant les abords de la muraille très difficiles, les faubourgs occupés par le menu peuple; plus loin encore, les maisons de campagne de Rabah et de quelques grands personnages, les casernes des troupes de la garnison de Dikoa, enfin le quartier occupé par une centaine de marchands tripolitains, dont aucun n'avait quitté sa demeure. Il fallait occuper la ville au plus vite, pour mettre fin au pillage commencé par les indigènes du pays et exploiter à notre profit les ressources demeurées dans la capitale. Le palais de Rabah fut occupé par les troupes du Chari et par l'artillerie, qui devait prendre en compte les munitions, les armes et la poudre existant en quantités considérables dans ce véritable arsenal; les troupes de la Mission Afrique Centrale occupèrent le palais de Fadel-Allah; celle de la Mission Saharienne, le palais de Niebé.

Les troupes étaient installées depuis deux heures environ, lorsqu'une explosion formidable vint jeter l'alarme dans les cantonnements. Une colonne épaisse de fumée s'élevant au-dessus de la maison de Rabah indiquait l'emplacement de l'accident; les flammèches provenant de l'explosion mettaient le feu en différents points de la ville, qui semblait devoir être la proie d'un immense incendie. Les explosions succédaient aux explosions, et c'est un miracle qu'il ne se soit pas produit d'accident mortel parmi les troupes du Chari, qui occupaient le local même d'où le feu s'était propagé. Le capitaine Bunoust et le lieutenant Martin qui procédaient au même instant à la visite de la poudrière furent atteints par les flammes et brûlés assez grièvement. Ils purent sauver tout le matériel et toutes les munitions de leur artillerie. Seuls quelques fusils des troupes du Chari furent perdus dans ce sinistre, dont la cause n'a pu être nettement établie, et qui ne paraît cependant pas pouvoir être attribué à la malveillance.

Finalement, l'incendie fut limité à la poudrière de Rabah, sans même que le reste de son immense palais fût très sérieusement endommagé, et cet accident n'eut pas d'autre conséquence que de retarder de quelques heures le départ du détachement de poursuite, composé des éléments les plus mobiles de la colonne, pendant que la garnison laissée à Dikoa se transportait, à 500 mètres hors des murs, dans la maison de campagne de Rabah et dans la mosquée.

Le détachement de poursuite comprenant : 10 spahis algériens, 20 spahis soudanais, 80 tirailleurs de la Mission Saharienne et 40 tirail-

leurs soudanais, tous montés à cheval ou à chameau, quitta Dikoa le 1er mai à 11 heures du soir, sous les ordres du capitaine Reibell. Il parcourut rapidement, au milieu d'une obscurité épaisse, 40 kilomètres, et le lendemain matin 2 mai, à 7 heures et demie, il tombait sur la smala de Fadel-Allah, formant un camp immense, établi sur les bords d'une vaste dépression, dont l'écoulement est vers le Tchad et dans laquelle l'eau se trouve en grande abondance à peu de profondeur. Le lieu porte le nom de Deguemba.

Après un combat qui dura une heure environ, qui fut très vif, et au cours duquel les troupes de Fadel-Allah, au nombre de 700 à 800 fusils, chargèrent notre petite colonne de combat jusqu'à moins de 50 mètres, le camp ennemi fut enlevé dans une charge irrésistible, menée sur une distance de près de 2 kilomètres, avec un tel élan par les lieutenants Rondenay et Britsch, que tous les bagages et toutes les richesses de l'ennemi tombèrent entre nos mains, sans que la moindre parcelle en eût pu être enlevée.

Dix étendards furent pris avec tout le convoi de poudre et de munitions, les bagages personnels de Fadel-Allah, son harem, plus de 300 fusils et un grand nombre de prisonniers. Pendant toute la journée, les soldats ennemis qui s'étaient dispersés dans la brousse, et que la soif tenaillait, vinrent se rendre en masse. Le faible effectif de notre cavalerie, l'état de nos chevaux, ne nous permirent pas d'atteindre Fadel-Allah et son frère Niebé, qui s'étaient enfuis à toute allure avec un grand nombre de cavaliers.

Ce beau succès ne nous avait coûté que deux blessés, parmi lesquels le médecin aide-major Haller, qui accompagnant, suivant sa courageuse habitude, la ligne même de combat, avait eu la cuisse brisée par une balle. Le détachement de poursuite dut s'arrêter deux jours à Deguemba, pour attendre l'arrivée d'un médecin appelé de Dikoa et pour mettre un peu d'ordre et d'organisation dans le millier d'individus que la prise de la smala de Fadel-Allah nous mettait sur les bras. Les ressources en vivres trouvées dans le camp étaient nombreuses : plus de 500 bœufs, 100 moutons, du mil en quantité.

Le 3 mai, un détachement allait reconnaître la route prise par Fadel-Allah, qui avait remonté, dans la direction du Sud, le cours d'eau indiqué par Barth sous le nom d'Yaazeram.

Le 5 mai, à 7 heures du matin, le détachement de poursuite repartait sur les traces de son insaisissable ennemi; il comprenait 23 spahis algériens ou soudanais, 100 tirailleurs algériens (avec 60 chevaux), 20 tirailleurs soudanais montés à chameau; 1 canon de 42 millimètres et ses servants à chameau; sur cet effectif total de 148 hommes, les 40 tirailleurs algériens à pied et la pièce de canon étaient arrivés de Dikoa pendant la nuit même, sous les ordres du lieutenant Oudjari, et avaient déjà parcouru 40 kilomètres; les spahis algériens qui étaient allés chercher ce renfort étaient en selle depuis 80 kilomètres au moment du départ.

La garde de notre camp et de nos blessés à Deguemba fut laissée à 60 hommes, sous les ordres du capitaine Joalland.

La marche fut reprise pendant 145 kilomètres sans autre interruption que les grand'haltes ou longs repos nécessaires, jusqu'au moment où l'on rejoignit les fuyards. Fadel-Allah laissait partout des traces sanglantes de son passage. Razziant tout, emmenant de force les populations, il se constituait en route une nouvelle et plus nombreuse smala. Cependant sa marche n'était rien moins que facile : ne disposant que des quelques cartouches portées par ses soldats, il était en butte aux attaques des gens du pays, armés d'arcs et de flèches empoisonnées, qui chaque jour lui tuaient du monde.

Il s'était arrêté à Isségué, à l'entrée du pays des Mandaras, dont le sultan était son ennemi, et comptait y établir un camp fortifié. Il fallait le surprendre par la soudaineté de notre apparition. Le 7 mai, à sept heures du matin, le détachement de poursuite arrivait à Isségué. Les 145 kilomètres avaient été franchis en 48 heures; le lieutenant Oudjari et ses hommes en avaient parcouru 185 en 3 nuits et 2 jours, les spahis algériens, 225 en 3 jours et 3 nuits.

Type de gens de Boubangui.

En vue de l'ennemi, personne ne se ressentait de ses fatigues, Quelques coups de canon, quelques salves de fusils dispersèrent comme une volée de moineaux les derniers soldats de Fadel-Allah, qui s'enfuit avec 200 cavaliers à peine, nous abandonnant le produit de ses dernières rapines. Les spahis, lui donnant une chasse vigoureuse, tuèrent Niebé, son frère, et plusieurs des anciens lieutenants de Rabah. Les quelques cavaliers qui purent échapper, privés de tout, sans vivres, sans munitions, traqués par les indigènes, étaient réduits aux abois. Il ne leur restait plus qu'à périr ou à se rendre.

Le programme tracé au commandant de la colonne était rempli : il avait débarrassé le centre africain, des dernières bandes rabistes, mises définitivement hors d'état de nuire. Il fallait organiser le rapatriement de cette population de plus de 6 000 individus, parmi lesquels 5 000 femmes. On consacre la soirée du 7 et la matinée du 8 aux préparatifs de retour.

La colonne précédée de ce troupeau humain, dont elle avait maintenant la charge, atteignit le 11 mai son camp de Deguemba, où elle rallia au passage les prises du combat du 2 mai. Ce fut un spectacle hautement pittoresque que l'arrivée de ce monstrueux butin à Dikoa, les troupeaux de bœufs succédant à la longue cohorte des femmes de tous les âges et de toutes les races, au milieu d'un cordon de tirailleurs habillés de vêtements multicolores et montant des chevaux somptueusement harnachés.

Parmi cette smala se trouvaient des épaves de toutes les catastrophes

fatales aux entreprises européennes des vingt dernières années : anciens combattants de Khartoum; Sénégalais de l'escorte de Crampel; la petite Niarinzé, compagne de l'explorateur; débris de la mission Bretonnet; Sénégalais de M. de Béhagle.

La colonne d'opérations était concentrée le 13 mai au soir à Dikoa, où le capitaine, commandant la colonne, recevait le rapport du capitaine Robillot, sur les événements qui s'étaient passés dans la capitale pendant la poursuite de Fadel-Allah.

Ce fut un véritable exode que ce départ de toute une population les 15 et 16 mai. Il s'exécuta en trois échelons, pour permettre l'utilisation complète des ressources en eau peu abondante entre Dikoa et le Chari.

Les deux premiers échelons, commandés l'un par le capitaine Joalland, l'autre par le capitaine Robillot, se suivaient à un jour d'intervalle sur une route qui, passant par Gadjebô, atteint à Angalla le marigot d'Afadé; le troisième échelon, avec lequel marchait le commandant de la colonne et 50 hommes des troupes du Chari, transportait les officiers blessés et reprenait au retour la même route qu'à l'aller. Cet échelon rejoignait à Afadé celui du capitaine Joalland. Tous deux rentraient ensemble à Koussri le 21 mai.

La colonne d'opérations passait aussitôt sur la rive droite du Chari et venait s'installer au point de la rive française qui doit porter le nom de Fort-Lamy, où le Commissaire du Gouvernement, M. Gentil, prononçait la dislocation des trois missions.

Les résultats de cette campagne de trois mois, du 24 février au 22 mai 1900, étaient l'œuvre d'un homme, le commandant Lamy, qui ne connaissait ni les demi-mesures, ni les demi-succès; pour lequel la préparation était mûrement combinée, et l'exécution toujours poussée à fond avec le maximum de vigueur et d'énergie. Il ne concevait pas qu'on pût battre en retraite, reculer, car en pareil cas il ne fallait pas s'engager, et il ne l'eût jamais fait. La pratique des petits paquets, des actions isolées, lui était particulièrement odieuse. Il en avait donné la preuve en supprimant le poste laissé par le lieutenant Joalland dans le Kânem et qui lui semblait aventuré, et en résistant à toutes les provocations de Rabah, pour attendre l'arrivée des troupes du Chari avant d'entreprendre quoi que ce fût contre son adversaire, il avait pris toutes ses mesures pour être sûr du succès.

Il s'était notamment entouré de renseignements d'une précision étonnante sur les forces et les dispositions de son adversaire. Ces renseignements, dont nous fûmes à même de contrôler l'exactitude, lui permirent d'établir le 22 avril au matin un plan d'action magistral, qui, suivi point par point sans surprise et sans incident, nous assura un succès sans précédent dans l'Afrique centrale. La poursuite des forces rabistes ne fut que la continuation du système du commandant Lamy, appliqué par ses lieutenants et ses élèves.

III

Marches de retour par le Congo français.

De Koussri à Gribingui. — Un jour seulement fut consacré à la préparation du retour, qui devait s'opérer en deux colonnes parallèles : l'une, par terre accompagnant un troupeau de 200 bœufs ou vaches, comprenait 109 hommes montés, la moitié à bœuf, la moitié à cheval, sous le commandement du lieutenant Métois ; l'autre de 157 hommes, sous le commandement du lieutenant Rondenay, devait s'embarquer sur 40 pirogues de toutes dimensions emmenant les blessés, les bagages et 12 tonnes de mil.

Avant de partir, la Mission Saharienne laissa à Fort-Lamy, sur les instances de M. Gentil, quelques gradés français volontaires qui devaient renforcer les cadres insuffisants des troupes du Chari.

La mission se met en route le 23 mai, l'échelon de terre remontant la rive droite du Chari. La région qu'on allait traverser était ruinée par le passage des bandes de Rabah et par le long séjour des troupes du Chari et de Gaourang.

Grâce à un appoint de 350 moutons et de 86 bœufs ou veaux touchés à Bousso par ordre du Commissaire du Gouvernement, grâce aux hasards heureux de la chasse, les animaux de boucherie purent être ménagés, bien que la ration de viande fût de 1 kilo. A l'arrivée à Gribingui, il nous restait encore une centaine de bêtes à cornes.

Mais les animaux de selle avaient été fort éprouvés. Les chevaux surtout souffraient de ne pouvoir manger du grain. Les hommes démontés marchaient forcément à pied. Il en coûta, au début, à nos soldats, si souvent leurrés de l'espoir de voir leurs misères enfin terminées, de reprendre la pénible existence de route, en pleine saison des pluies ; chaque jour amenait sa tornade. L'apprentissage fut dur ; il fallait à l'arrivée à l'étape se créer des abris, protéger les denrées, profiter des éclaircies pour faire tout sécher. Jusqu'à la nuit noire, les corvées succédaient aux corvées. Le repos de nuit, souvent troublé lui-même par la pluie, devenait insuffisant.

Le salut était dans le mouvement en avant : on échappait à un pays désolé et en partie désert ; on se rapprochait d'une région où la saison des pluies serait terminée avant notre arrivée : elle remontait lentement vers le nord, nous nous dirigions vers le sud. Il fallait passer entre les gouttes. On y parvint presque, grâce à ce déploiement d'énergie qui, joint à la force de volonté, permet à l'homme de surmonter tous les obstacles de la nature.

Le détachement monté atteignit Gribingui, le 14 juillet 1900. Il avait reconnu une route, encore inexplorée, qui prend par l'intérieur des terres, il avait été complètement isolé de la flottille pendant vingt jours, lorsque celle-ci parvint au poste de Gribingui, le 23 juillet.

L'initiation de nos hommes au service des pirogues fut laborieuse. Ils avaient été successivement, au cours de la Mission Saharienne,

chameliers, âniers, piqueurs de bœufs, cavaliers. Les voilà maintenant pagayeurs, obligés de suppléer à l'insuffisance des piroguiers indigènes livrés par le sultan Gaourang, et de réparer constamment un matériel en mauvais état. Un certain nombre de pirogues sombrèrent au port avant le départ, d'autres s'abîmèrent en route et coulèrent à pic. Il fallut s'entasser sur les pirogues restantes, où les denrées ne pouvaient être mise à l'abri de l'eau qui envahissait tout; une partie de l'approvisionnement de mil fut avariée.

Puis ce furent, en remontant des rapides du Gribingui, les longues journées passées sous la pluie à haler les embarcations pour n'arriver le soir qu'à deux kilomètres du point de départ non sans avoir vu, à chaque mauvais pas, quelques pirogues s'abîmer dans les tourbillons. Les tirailleurs souffrirent beaucoup de ces retards, car les vivres s'épuisaient et le ravitaillement était difficile chez les populations clairsemées des bords du Gribingui. Une partie de l'effectif de la flottille dut prendre la voie de terre pendant les derniers jours. Malgré ces épreuves, dont la santé du personnel avait gravement souffert, un seul homme était mort de maladie.

De Gribingui à Bangui. — A partir du poste de Gribingui où la Mission avait reçu l'accueil le plus cordial et pris quelques jours d'un repos complet, elle devait trouver dans chacune des stations françaises traversées, le concours et l'assistance les plus dévoués de la part du personnel administratif.

Dans ces pauvres régions, où l'arrivée d'un vol de sauterelles serait moins redouté que le passage d'une colonne de 250 hommes, la Mission trouva partout des vivres préparés en abondance, le transport des approvisionnements et de notre minuscule bagage fut assuré par un service de porteurs très bien organisé; et lorsque nous arrivâmes sur l'Oubangui, par des flottilles de pirogues réunies comme à point nommé.

Malheureusement, ce à quoi n'aurait pu remédier tout le bon vouloir de nos compatriotes, c'était l'affreux état dans lequel la saison des pluies avait mis le terrain, et qui devait constituer pour nos hommes dont les chaussures et les vêtements pris à Rabah étaient disparus, une épreuve très sérieuse.

Sur un sentier à peine frayé dans les hautes herbes parvenues à leur pleine croissance, c'est-à-dire, trois à quatre mètres, la colonne serpentait à la file indienne, aussi mouillée par la rosée que par la pluie. Chaque étape était marquée par une multitude de marigots à fond vaseux ou de ruisseaux qu'il fallait passer soit à gué, soit sur des troncs d'arbre.

Quant aux rivières larges et profondes, telles que la Nana, la Tomy, la Kémo et nombre d'autres, le passage des piétons s'y faisait assez facilement sur des ponts en lianes, mais nos animaux porteurs de malades, et les bœufs de boucherie, éprouvaient de grandes difficultés à franchir à la nage un courant très violent, et à gravir les berges à pic. Chacun de ces passages demandait deux ou trois heures, et de ce fait l'arrivée à l'étape se produisait presque tous les jours fort tard.

Ces difficultés de marche et de subsistance déterminèrent le frac-

tionnement de la colonne en 3 échelons, qui partirent de Gribingui les 23 et 27 juillet et 3 août.

Les deux premiers (130 hommes avec le lieutenant Métois ; 60 hommes avec le lieutenant Verlet-Hanus) atteignirent, en passant par Krébédjé, la Mission catholique de Bessou sur l'Oubangui, où ils s'embarquèrent en pirogues à destination de Bangui par Fort-de-Possel (embouchure de la Kémo). La navigation sur l'Oubangui ne présenta d'autres difficultés que l'émouvant passage des rapides de Kaya, de l'Éléphant et de Bangui, où, grâce à l'habileté des pagayeurs, aucun accident ne fut à

Partie du poste de Loukoléla. Congo.

déplorer. Les deux échelons atteignirent Bangui les 15 et 16 août n'ayant perdu aucun homme.

Le troisième échelon comprenait, sous les ordres du lieutenant Rondenay, 56 hommes, parmi lesquels se trouvaient les principaux malades. Le docteur Fournial accompagnait cet échelon.

Sa marche fut des plus pénibles. Parvenu à Krébédjé, il s'y arrêta jusqu'à l'arrivée de deux pirogues envoyées de Fort-de-Possel pour permettre le transport des malades, il se remit en route le 22 août, le gros de son monde longeant par terre le cours de la Tomy. A Fort-de-Possel, le détachement Rondenay trouvait la flottille que le capitaine Reibell lui avait amenée de Bangui, et atteignait à son tour ce poste le 30 août.

La Mission avait payé, pendant cette période, un cruel tribut au climat du haut Oubangui, fatal aux tempéraments déjà anémiés par l'accumulation des fatigues : l'adjudant Jacques, le sergent français Becbec et trois tirailleurs étaient morts d'épuisement.

Quelque douleur que la perte de ces braves gens ait laissée dans l'âme de leurs compagnons de route, il y avait lieu de se féliciter que les deuils n'eussent pas été plus nombreux. Dans ce long parcours, de 1 336 kilomètres, qui sépare Koussri de Bangui, du 23 mai au 31 août, la Mission Saharienne n'avait perdu que six hommes par suite de

maladie. Ce résultat presque inespéré dépassait de beaucoup les prévisions que les plus optimistes parmi nos camarades du Chari, déjà passés par ces épreuves, émettaient à notre départ de Koussri. Il était dû au robuste tempérament des tirailleurs choisis parmi les plus vigoureux, et aux soins attentifs dont ils avaient été l'objet de la part de leurs chefs. Chaque soir, à l'arrivée à l'étape, l'officier commandant le détachement s'improvisait médecin, et fier de ce nouveau service où, à défaut de compétence, il apportait tout son cœur, entreprenait le traitement des fiévreux et le pansement des blessés. La plupart des hommes étaient affreusement éclopés.

Les herbes coupantes, le sol rocailleux, la boue des marécages avaient occasionné des plaies qui prenaient bien vite le caractère du terrible ulcère malgache. Par bonheur le séjour à Bangui fut limité à son strict minimum; en y arrivant le troisième échelon trouva les deux vapeurs *Binger* et *Fumu' N'tangu*, appartenant à des compagnies commerciales, prêts à emmener la totalité de la Mission à Brazzaville.

De Bangui à Matadi. — Le détachement du lieutenant Métois, arrivé le premier à Bangui, prit place sur le *Binger* muni de deux allèges; le reste de la mission, aux ordres du lieutenant Rondenay, suivait à quatre jours d'intervalle, à bord du *Fumu' N'tangu*.

La descente de l'Oubangui et du Congo s'opéra en douze jours sans incidents. De Brazzaville les deux détachements passèrent au fur et à mesure de leur arrivée sur la rive gauche du Stanley-Pool, à Kinchassa, où ils prirent le chemin de fer de l'État Indépendant.

Arrivés à Matadi les 15 et 18 septembre, ils y trouvèrent le paquebot *Ville de Pernambuco* des Chargeurs-Réunis où toute la Mission, réunie à l'effectif de 7 officiers et 237 hommes de troupe, s'embarqua à destination de France.

L'escorte de la Mission Saharienne n'avait été qu'une force docile, mise au service d'une direction prudente, patiente et énergique à la fois; à cette dernière revient entièrement le mérite des succès obtenus qui ont dépassé toutes les espérances que pouvaient concevoir à leur départ d'Algérie nos deux chefs, M. Foureau et le commandant Lamy. Pour nous, militaires de l'escorte, c'est un titre de gloire suffisant que d'avoir été l'instrument de cette œuvre grandiose.

La troupe d'élite tirée des rangs de l'armée d'Afrique a renversé cette barrière qu'était le Sahara touareg, vengé la mort de Flatters et de ses compagnons, ouvert les portes d'Agadès-la-Sainte et indirectement aidé à la chute d'In-Salah.

Après avoir réalisé la liaison entre nos possessions d'Algérie et du Soudan, elle s'est trouvée en état matériel et moral de faire plus encore, elle a permis la réalisation du rêve des Crampel, des Dybowski, des Maistre, des de Brazza, des de Béhagle en venant donner la main par-dessus le lac Tchad à notre belle colonie du Congo français.

Et alors que son œuvre semblait achevée, une nouvelle tâche s'offrait à elle. Elle s'y donnait avec un véritable enthousiasme et la destruction de Rabah devenait l'objet de ses nouveaux efforts, en faisant appel à l'inépuisable mine de bonne volonté et d'énergie que nos hommes,

héros obscurs et admirables, mettaient à notre disposition depuis deux ans.

La ruine de Rabah avait, hélas! une déplorable contre-partie : notre admirable chef, l'âme de notre Mission, auquel était dû tout le succès de notre vaste entreprise, était enlevé à notre affection, à l'heure même où le triomphe était assuré.

Depuis lors nous vivons dans le culte de cette glorieuse mémoire, et tous nos efforts tendent à continuer les traditions d'un tel homme.

Puissions-nous, quand la Patrie fera de nouveau appel à nos services, nous montrer ses dignes successeurs.

A bord de la *Ville de Pernambuco*, le 22 octobre 1900.

Le Chef de bataillon commandant l'escorte de la Mission Saharienne,

Signé : REIBELL.

Ordre n° 3.

..... Le 13 juin, dans l'après-midi, malgré les fatigues endurées si courageusement quelques jours auparavant et malgré l'élévation de la température, un détachement fort de 150 hommes pris dans toutes les unités de la Mission, quitte Aguellal et marche vers l'Ouest. Le 14 juin, à sept heures du matin, ce détachement est violemment assailli sur un terrain admirablement choisi par l'ennemi, par un groupe de 500 à 600 chevaux ou méhara, qui se précipite brusquement sur l'arrière-garde commandée par M. le lieutenant Rondenay, et lui tue ou blesse plusieurs hommes avant qu'elle ait eu le temps de faire usage de ses armes. Malgré la soudaineté de l'attaque et l'impétuosité du choc, les 20 hommes de l'arrière-garde ralliés par M. le lieutenant Rondenay font tête à la trombe humaine qui menace de les engloutir et, après quelques minutes d'un feu rapide dont aucune balle ne se perd, forcent leurs assaillants à s'arrêter, puis à prendre la fuite. L'arrière-garde est d'ailleurs vivement soutenue par la 3e section commandée par l'adjudant Jacques. Le mouvement enveloppant dessiné par l'ennemi est à son tour arrêté par l'offensive énergique prise par M. le lieutenant Métois, envoyé quelques minutes après poursuivre un parti ennemi qui s'est réfugié dans une gorge profonde au milieu de hautes montagnes. A M. le lieutenant de Thézillat incombe, pendant le combat, le rôle effacé et ingrat de garder nos 100 chameaux et de les diriger ensuite sur le point de rassemblement de la colonne; à cet officier échoit plus tard la tâche de poursuivre l'ennemi en fuite. Ce combat glorieux fait le plus grand honneur aux officiers et aux hommes de troupe qui y ont pris part, et le commandant est fier de se trouver à la tête d'une pareille troupe à laquelle il est heureux de pouvoir adresser toutes ses félicitations.

Le combat de Guettra a eu pour résultat de dissiper le ghezzi qui devait, à en croire les indigènes, anéantir toute la Mission, déblayer la route du Sud et inspirer une crainte salutaire aux populations

sauvages et inhospitalières qui nous entourent. Après six jours de marche dans les conditions de chaleur excessive et de fatigues héroïquement supportées par nos hommes, le détachement rentre à Aguellal le 20 juin 1899, dans la matinée, n'ayant perdu qu'un caporal, le caporal Billottet, glorieusement tué à l'ennemi, le 14 juin, au combat de Guettra, et qu'un homme qui a succombé aux fatigues, à la chaleur et à la soif.

Le commandant cite à l'ordre de l'escorte de la Mission :

M. le lieutenant Rondenay qui, avec un calme et un sang-froid tout à fait remarquables, a rallié ses hommes et tenu tête à un ennemi dix fois supérieur en nombre qui venait de se précipiter sur l'arrière-garde avec la plus grande impétuosité et la plus grande soudaineté, au combat du 14 juin 1899;

Le tirailleur Bertali, qui a fait preuve de beaucoup de sang-froid en parant avec son fusil plusieurs coups de sabre que lui portait un Targui (combat du 14 juin 1899);

Le tirailleur Sahraoui qui a tué d'un coup de fusil un Targui au moment où celui-ci allait asséner un coup de sabre à un de ses camarades (combat du 14 juin 1899);

Le tirailleur Kirat, qui a donné l'exemple du plus grand sang-froid en se ralliant un des premiers à l'arrière-garde sérieusement menacée par une charge de Touareg à cheval et à méhari (combat du 14 juin 1899).

Le commandant adresse en outre ses félicitations au caporal Arkoub, qui a fait preuve de beaucoup de sang-froid et de précision, dans l'exécution d'un tir qui lui était prescrit contre un groupe de Touareg (combat du 14 juin 1899), et au tirailleur El-Meki-ben-Naima, qui, ayant sa chéchia enlevée d'un coup de lance, a réussi à parer le coup avec son fusil.

Le sergent Ducros, les tirailleurs Bouhadda, Rakrout, Mohammed-ben-Abas, Larbi-ben-Ahmed, glorieusement blessés au combat de Guettra, seront proposés pour la médaille militaire au premier courrier partant pour la France.

Fait au camp d'Aguellal, le 21 juin 1899.

Le Chef de bataillon commandant l'escorte de la Mission saharienne,

Signé : LAMY.

Ordre n° 7.

..... La prise de Koussri fait le plus grand honneur aux officiers et aux hommes qui y ont pris part et qui ont tous déployé un sang-froid et un entrain remarquables : à la suite de la prise de Koussri, le commandant cite à l'ordre des deux Missions :

1° M. le lieutenant Joalland, pour la précision et l'efficacité de son tir et pour la poursuite vigoureuse qu'il a exécutée contre une bande de soldats qui fuyait en emportant un étendard (prise de Koussri, le 3 mars 1900);

2° M. le lieutenant Oudjari, pour son entrain et sa vigueur pendant l'assaut et pendant la traversée de la ville encore pleine de défenseurs (prise de Koussri, le 3 mars 1900);

3° M. le lieutenant de Chambrun, pour la précision de son tir, pour son entrain et pour le sang-froid qu'il a déployé en allant placer lui-même des pétards de mélinite dans la porte de la ville de Koussri;

4° Le sergent-major Fournier, qui est monté le premier à l'assaut d'une brèche encore impraticable et qui a empêché, par son feu dans l'intérieur de la place, les défenseurs de s'opposer aux travaux de démolition du rempart;

5° Le caporal-fourrier Trabessac monté le deuxième à l'assaut d'une brèche encore impraticable et qui, par la précision de son tir, a tenu l'ennemi éloigné du point par lequel pénétrait la colonne d'assaut;

6° L'interprète auxiliaire Abdoul Sall (Soudanais), qui a enlevé de haute lutte un étendard aux ennemis qu'il poursuivait;

7° Les tirailleurs algériens Hamici, Larbi-ben-Hadj et Zamoum Ahmed-ben-Sali, qui sont montés des premiers sur la brèche de Koussri et ont donné les plus grandes preuves de courage et de sang-froid dans le tir.

Ordre.

Le Commandant nomme à la première classe :

1° Les tirailleurs algériens Hammadouche Mohammed et Haddad Mohammed de la Mission Saharienne; 2° le spahi soudanais Mahmadou Boiré de la Mission Afrique Centrale pour leur belle conduite à la prise de Koussri (3 mars 1900).

Koussri, le 12 mars 1900.

Signé : Lamy.

Ordre n° 8.

..... Le Commandant cite à la suite du combat du Logone, 9 mars 1900, à l'ordre des deux Missions Saharienne et Afrique Centrale :

1° M. le lieutenant Rondenay a fait preuve, au combat du 9 mars 1900 (combat du Logone), du plus grand sang-froid, a résisté avec une troupe peu nombreuse aux attaques d'adversaires douze ou quinze fois supérieurs en nombre et a su inspirer à ses hommes une telle confiance et un tel entrain qu'il a mis ses ennemis en déroute et qu'il s'est emparé d'un camp avec tout ce qu'il contenait;

2° M. le lieutenant de Thézillat, quoique blessé d'un coup de feu au pied, au combat du 9 mars 1900 (combat du Logone), n'en a pas moins continué à combattre à pied et a su entraîner, par son exemple, ses hommes à l'assaut d'un camp défendu avec acharnement par des ennemis très supérieurs en nombre;

3° M. le lieutenant Oudjari, blessé d'un coup de feu au combat du 9 mars 1900 (combat du Logone), n'en a pas moins continué à combattre à la tête de ses hommes et par son exemple a su les entraîner à

l'assaut d'un camp défendu avec acharnement par des ennemis très supérieurs en nombre;

4° Le sergent Villepontoux a commandé ses hommes avec beaucoup de calme et de sang-froid, a entraîné très vigoureusement sa section à l'assaut des positions ennemies au combat du 9 mars 1900 (combat du Logone);

5° Le caporal Delaporte n'a cessé de faire preuve pendant toute la durée du combat du 9 mars 1900 (combat du Logone), de beaucoup de calme et de sang-froid, s'est signalé par son entrain au moment de l'assaut et est arrivé un des premiers dans le camp ennemi;

6° Le caporal Arkoub n'a cessé de faire preuve pendant toute la durée du combat du 9 mars 1900 (combat du Logone) de beaucoup de calme et de sang-froid, s'est signalé par son entrain au moment de l'assaut et est arrivé parmi les premiers dans le camp ennemi;

7° Le caporal Mohamed Bel-Hadj a eu une attitude superbe au combat du 9 mars 1900 (combat du Logone), a su maintenir ses hommes dans le plus grand ordre et les a commandés avec calme et sang-froid. Les a entraînés vigoureusement à l'assaut et est arrivé un des premiers dans le camp ennemi;

8° Le tirailleur Hamadi-ben-M'Ahmed, élève-clairon, a sonné la charge avec un entrain admirable, opposant ses notes entraînantes à celles que l'ennemi faisait retentir à quelques mètres de la ligne de combat (9 mars 1900, combat du Logone);

9° Le tirailleur Mohammed ben Mohammed a fait preuve d'un grand sang-froid et de beaucoup de calme dès le début du combat jusqu'au moment de la charge et est arrivé dans les premiers sur le camp ennemi (combat du 9 mars 1900, combat du Logone);

10° Le caporal Guilleux a constamment fait preuve du plus grand calme sous le feu de l'ennemi et de beaucoup d'entrain au moment de la charge, est arrivé un des premiers dans le camp ennemi (9 mars 1900, combat du Logone);

11° Le tirailleur Razouani a fait preuve d'un sang-froid parfait en restant toujours à découvert aux côtés de son chef de section et en exécutant son tir avec le plus grand calme (9 mars 1900, combat du Logone);

12° Le tirailleur Rachi, quoique atteint d'une blessure grave à la tête, n'en a pas moins continué à faire feu et à donner le meilleur exemple à ses camarades (combat du 9 mars, combat du Logone).....

Fait à Koussri, le 12 mars 1900.

Le Chef de bataillon commandant l'escorte des deux Missions,

Signé : LAMY.

Ordre n° 10.

..... Dans le combat du Chari du 22 avril 1900, les officiers blessés sont MM. les lieutenants Meynier et de Chambrun, atteints sans aucun danger à redouter; le lieutenant Galland, blessé légèrement, et le capitaine de Lamothe, blessé très légèrement.

Le capitaine Reibell, de la Mission saharienne, a pris, comme étant l'officier le plus ancien, le commandement de la colonne d'opérations contre Rabah en remplacement du commandant Lamy. Il poursuit les restes des forces de Rabah.

Les citations suivantes ont été portées par le Capitaine commandant à l'ordre des troupes composant la colonne d'opérations contre Rabah :

1° Troupes du Chari.

Sergent-major Fournier (Albert), des tirailleurs algériens, légèrement blessé au début du combat du Chari, le 22 avril 1900, n'en a pas moins continué avec un entrain et un sang-froid admirables à conduire son peloton au combat; a remplacé pendant un moment le commandant de compagnie blessé. A conduit la compagnie à l'assaut du tata, où elle est entrée par escalade sous le feu meurtrier de l'ennemi.

2° Troupes de la Mission Afrique Centrale.

Le lieutenant Meynier a été grièvement atteint au combat du Chari le 22 avril 1900 contre le gros des forces de Rabah. A fait preuve d'une bravoure et d'un sang-froid admirables, a été pour sa troupe un modèle de belle tenue au feu; blessé pour la troisième fois depuis un an.

Le caporal Sessé Samaké s'est particulièrement fait remarquer pour sa bravoure et son entrain au combat du Chari, le 22 avril 1900, contre le gros des forces de Rabah. Bien que grièvement blessé pendant l'action, n'a pas cessé de diriger et d'exciter par son exemple les jeunes soldats dont il était l'instructeur.

3° Troupes de la Mission Saharienne.

Le lieutenant Métois a eu une superbe attitude au feu pendant le combat du Chari, le 22 avril 1900, contre le gros des forces de Rabah. A dirigé avec intelligence et sang-froid sur un terrain entièrement découvert et sous un feu violent le peloton qu'il commandait; est entré avec les premiers hommes de sa section à l'intérieur du camp fortifié de l'ennemi.

Le lieutenant Britsch. Est entré le premier de sa section à l'intérieur du camp fortifié occupé par le gros des forces de Rabah au combat du Chari, le 22 avril 1900. A communiqué à ses hommes un élan qui leur a fait traverser le réduit de la position ennemie avant qu'il ne fût évacué par les sofas de Rabah luttant en désespérés.

Le lieutenant Verlet-Hanus a profité du terrain pour faire avancer sa section à couvert jusque sur les derrières du camp fortifié occupé par le gros des forces de Rabah au combat du Chari, le 22 avril 1900. S'est élancé à la tête de ses hommes à l'intérieur du réduit avant qu'il ne fût évacué et en a fusillé les défenseurs à bout portant.

Le lieutenant de Chambrun a fait preuve du plus brillant courage et d'un sang-froid parfait en portant à cheval, tout le long de la ligne de combat sous un feu violent, principalement dirigé sur lui, les ordres du

chef de bataillon dont il était l'officier adjoint. A pénétré à cheval à côté de son chef à l'intérieur du réduit de la position ennemie et est tombé frappé d'une balle au même instant où le commandant Lamy était tué auprès de lui.

Le lieutenant Oudjari. A conduit sa section avec un entrain admirable à l'assaut du camp fortifié occupé par le gros des forces de Rabah au combat du Chari, le 22 avril 1900; est entré un des premiers à l'intérieur du réduit.

Le médecin aide-major de 1re classe Haller. A fait preuve de courage et de sang-froid en accompagnant sous un feu violent la ligne de combat de la colonne dont il faisait partie, à l'attaque des positions occupées par Rabah au combat du Chari, le 22 avril 1900; a prodigué avec dévouement aussitôt après l'action ses soins aux blessés.

Le caporal Arkoub Mohammed a arraché un étendard aux mains de l'ennemi.

Le caporal Abboud Slimane. A fait preuve de beaucoup d'entrain dans la fusillade à l'intérieur du camp ennemi, où il tua un porte-étendard de Rabah au combat du Chari du 22 avril 1900.

Kebaïli Mohammed, clairon. Est resté près du commandant pendant toute l'action au combat du Chari, le 22 avril 1900, a sonné la charge avec beaucoup d'entrain et a été blessé grièvement à la fin du combat.

Le tirailleur de 1re classe Siab si Ammar, blessé grièvement à la cuisse au combat du Chari contre Rabah, le 22 avril 1900, a cependant suivi le mouvement en avant de la section, et ne s'est arrêté qu'après l'enlèvement du réduit de la position ennemie et avec l'autorisation de son chef de section.

Le tirailleur de 2e classe Rézig Atman. Est arrivé le premier sur un étendard déployé au milieu d'un groupe ennemi, contre lequel sa troupe était lancée, et l'a arraché à l'homme qui le portait au moment où celui-ci recevait une balle.

Le tirailleur de 2e classe Yala Ahmed. Ayant été blessé à la jambe au cours du feu qui précédait la charge au combat du Chari, le 22 avril 1900, est monté à l'assaut avec sa troupe et n'est sorti du rang que quand son sergent l'eut invité à s'arrêter.

Le Capitaine commandant la colonne d'opérations contre Rabah a l'honneur de demander que l'autorité supérieure veuille bien sanctionner ces citations en les faisant paraître aux journaux officiels de la colonie du Chari et de la République Française, et prescrive qu'elles figurent sur les états de services des militaires qui en sont l'objet....

Fait à Koussri, le 24 avril 1900.

Le Capitaine commandant les troupes d'opérations contre Rabah.

Signé : Reibell.

Ordre n° 11.

Le Capitaine commandant la colonne d'opérations contre Rabah a l'honneur de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres la

lettre suivante qui lui a été adressée par M. le Commissaire du Gouvernement au Chari :

Le Commissaire du Gouvernement au Chari
à M. le Capitaine commandant les troupes contre Rabah.

« Mon cher Capitaine,

« Une mort glorieuse est venue frapper en plein triomphe le chef habile et aimé qu'était monsieur le Commandant Lamy. La victoire a été la conséquence de sa tactique habile. Rabah le dévastateur de toute une région fertile a été vaincu, ses bandes disséminées, ses bannières enlevées et lui-même a perdu la vie.

« Ce brillant résultat appartient tout entier au commandant Lamy qui a, en mettant fin à la carrière du bandit, réalisé le programme du Gouvernement. Gloire à lui qui meurt en ayant au moins la suprême satisfaction du devoir accompli et du succès final.

« Vous remplacez maintenant le héros que tous nous pleurons. C'est donc vous que je viens prier de transmettre aux officiers et aux troupes placées sous vos ordres, l'expression de mon admiration et les remerciements du Gouvernement.

« Si le chef a été admirable, les troupes ont été au-dessus de tout éloge, habilement dirigées par des officiers qui, les uns dans la traversée effrayante du Sahara, les autres dans cette longue route de Say au Tchad si fertile en tragédies, les derniers enfin sur cette voie du Chari en apparence la meilleure, mais qui les obligeait à lutter contre des forces cinquante fois supérieures, qui tous, dis-je, avaient montré qu'ils étaient les dignes fils de France. Tirailleurs algériens, soudanais, spahis, tirailleurs auxiliaires du Chari, artilleurs, ont rivalisé de bravoure et de vaillance.

« Remerciez-les tous, mon cher Capitaine, et assurez-les que toutes les propositions déjà faites ou à faire que j'ai à transmettre seront appuyées comme elles méritent de l'être par le ministre des Colonies.

« Leur tâche n'est pas encore terminée et leurs épreuves n'ont pas encore pris fin, mais elles cesseront certainement très vite. Avec un chef comme vous et des collaborateurs comme eux, on est en droit de tout attendre.

« Encore une fois merci à vous tous qui souffrez pour la grandeur de notre chère France et recevez, en même temps que le tribut de mon admiration, l'expression de mes sentiments affectueusement dévoués.

« Signé : Gentil. »

Ordre n° 12.

..... A la suite des divers combats dans la région de Dikoa, le Capitaine commandant la colonne a cité à l'ordre du jour des troupes placées sous ses ordres :

1° Troupes du Chari.

Papin, maréchal des logis d'artillerie. A fait preuve d'un courage et d'un dévouement au-dessus de tout éloge en sauvant au péril de sa vie, au milieu des explosions incessantes provoquées par l'incendie de la poudrière de Rabah à Dikoa, le 1er mai 1900, d'abord son capitaine grièvement blessé, puis tout le matériel et toutes les munitions de l'artillerie, sans perdre une seule caisse de munitions, mais au prix de plusieurs brûlures.

2° Troupes de la Mission Afrique Centrale.

Le capitaine Joalland : Pour le parti qu'il a su tirer des éléments provenant de la Mission Afrique Centrale placés sous ses ordres. A des soldats soudanais ayant assisté ou participé aux pires événements, il a su redonner l'esprit de discipline, leur a communiqué son entrain et son allant et a développé chez eux des qualités vraiment sahariennes d'endurance aux fatigues, aux longues marches et aux privations. A fait preuve de qualités militaires remarquables pendant toute la durée des opérations contre Rabah, sous les ordres du commandant Lamy.

Suleyman Sidibé, brigadier : A fait preuve d'une grande audace et d'un esprit d'initiative remarquable en se lançant avec un peloton de 15 cavaliers à la poursuite de Fadel-Allah, fils de Rabah, après le combat du 7 mai 1900; en rejoignant la tête de colonne des fuyards et en faisant exécuter par ses cavaliers pied à terre des feux de salve sur le groupe le plus important de l'ennemi dans lequel il a tué Niebé, fils de Rabah, et deux autres chefs importants.

Il n'a cessé de faire preuve au cours de toute la campagne des plus brillantes qualités cavalières, d'allant, d'entrain et de coup d'œil.

3° Troupes de la Mission Saharienne.

Le lieutenant Rondenay : A fait preuve de grand sang-froid et de beaucoup d'énergie en résistant, au combat du 2 mai 1900, à l'assaut donné à la petite troupe qu'il commandait, par des contingents dix fois plus nombreux de Fadel-Allah, fils de Rabah, et enlevant le camp et la smala de l'ennemi dans une charge à la baïonnette menée sur une distance de plus de 2 kilomètres.

Le lieutenant Britsch : A entraîné avec le plus brillant courage sa troupe à l'enlèvement de la smala de Fadel-Allah fils de Rabah au combat du 2 mai 1900.

Belkacem-ben-Lahalali, maréchal des logis : A exécuté avec un groupe de 8 spahis algériens un raid de 225 kilomètres en 3 jours et 3 nuits à la poursuite de Fadel-Allah, fils de Rabah; a amené après cet effort sur le terrain de combat du 7 mai 1900 des chevaux en état de charger.

Le Capitaine commandant la colonne d'opérations contre Rabah a l'honneur de demander que l'autorité supérieure veuille bien sanctionner ces citations en les faisant paraître aux journaux officiels de la

colonie du Chari et de la République Française, et prescrive qu'elles figurent sur les états de services des militaires qui en sont l'objet.....

Le présent ordre figurera au cahier d'ordres des différentes missions et troupes composant la colonne, sous le numéro qui lui convient dans chacune des séries.

A Koussri, le 22 mai 1900.

Le Capitaine commandant la colonne d'opérations contre Rabah,

Signé : REIBELL.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE 1

I. — De Sedrata à Aïn El-Hadjadj 15
II. — L'ouad Samene et le Tindesset 48
III. — De Tighammar à Tadent. — Tassili, Adrar et Anahef 75
IV. — Visite au puits de Tadjenout 104
V. — De Tadent à In-Azaoua 124
VI. — De In-Azaoua à Iferouane 137
VII. — Iferouane. — Aïr 161
VIII. — D'Iferouane à Agadez-Aguellal, Aoudéras 288
IX. — Agadez. — Marche sur Irhaiène 373
X. — D'Agadez à Zinder. — Azaouakh, Tagama, Damergou 467
XI. — Zinder 502
XII. — De Zinder au Tchad-Damagaram, Mangga, La Komadougou . . 568
XIII. — Autour du Tchad. — Bornou, Kànem 616
XIV. — Le bas Chari. — Goulféï, Mara, Koussri 675
XV. — Le Chari et le Gribingui 712
XVI. — Le plateau entre le Gribingui et l'Oubangui 776

ÉPILOGUE 793

APPENDICE 799

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 81-1901.

DT
351
F77

Foureau, Fernand
Mission saharienne
Foureau-Lamy

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 20 01 12 015 0